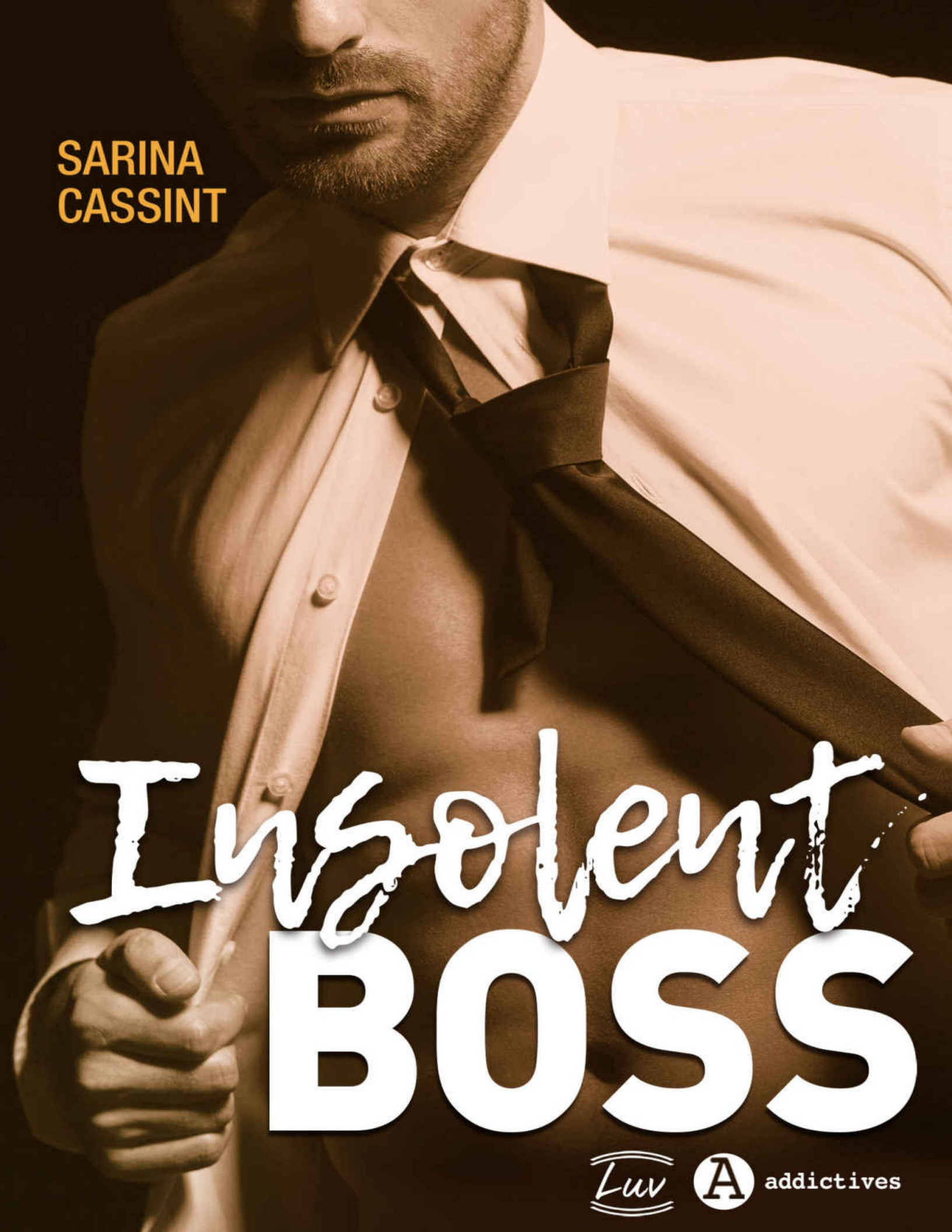
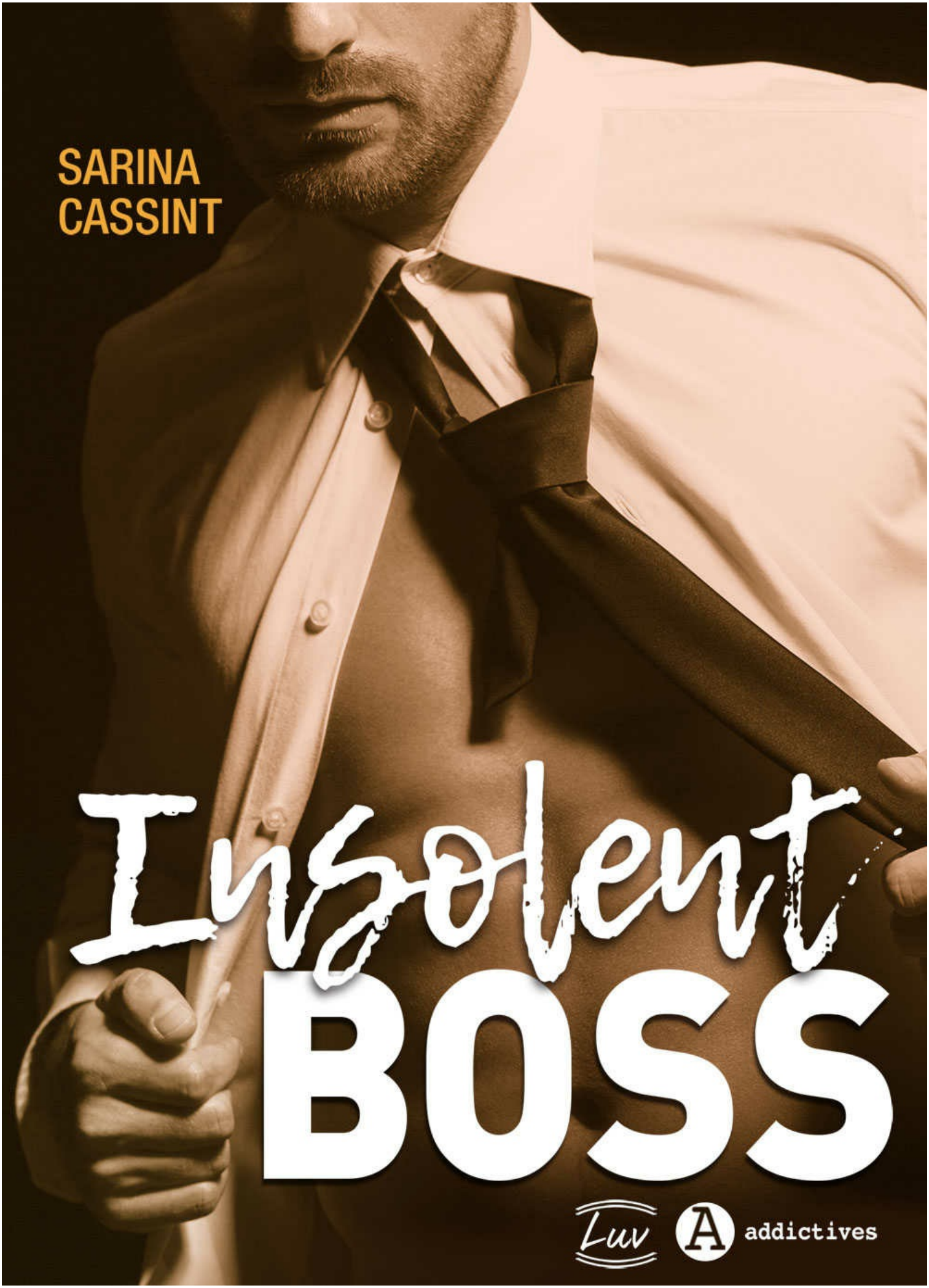

SARINA
CASSINT
Insolent
BOSS
Luv
addictives


SARINA
CASSINT
Insolent
BOSS
Luv
addictives

Suivez-nous sur les réseaux sociaux !
Facebook : facebook.com/editionsaddictives
Twitter : @ed_addictives
Instagram : @ed_addictives
Et sur notre site editions-addictives.com , pour des news exclusives, des bonus et plein d'autres surprises !

Également disponible :

Back to Me

Jake et Kim se sont aimés, passionnément. Mais tout a volé en éclats quand Jake l'a trahie, de la pire des façons.
Furieuse, Kim refuse tout contact, toute explication et nie ses sentiments. Comment aimer celui qui l'a blessée ?
Mais Jake n'a pas dit son dernier mot…

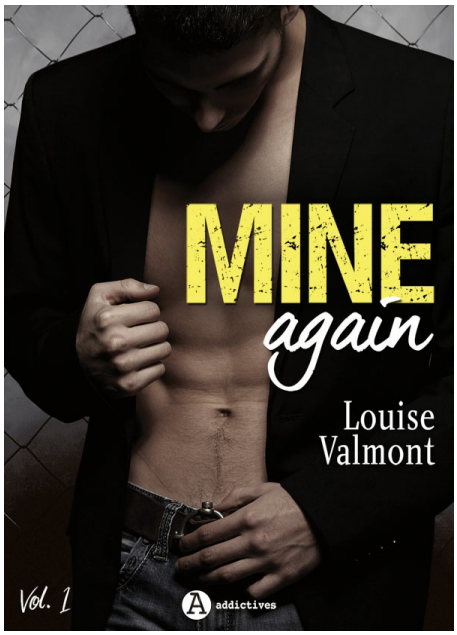
Tapotez pour télécharger.

Également disponible :

Mine Again – Vol. 1

Un week-end à Vegas, c'est parfait pour fuir ses problèmes. Amis, alcool, fête, aucun risque que ça déraille. N'est-ce pas ? Sauf que Willow se réveille mariée… à un inconnu ! Il est sexy, tatoué, mystérieux… et il refuse de divorcer ! Willow l'ignore, mais Jesse est étroitement lié à son passé. Il l'a déjà perdue une fois, et il compte bien se battre pour cette deuxième chance. Mais les secrets, les mensonges et les adversaires de l'ombre n'ont pas dit leur dernier mot.

Tapotez pour télécharger.



Également disponible :

Nuit blanche

Deva est sur le point de se marier, elle pense sa vie toute tracée auprès de Matt. Mais au cours d'une soirée, tout bascule. Un inconnu l'aborde : il est beau, son regard est envoûtant. Deva accepte de le suivre sur un coup de tête, et commence alors une folle virée. Avec lui, Deva perd le contrôle, complètement subjuguée, elle devient une autre. Mais la jeune femme réalise bientôt que cet homme, aussi attirant soit-il, lui a menti et qu'il l'a kidnappée. Elle comprend aussi que Matt est lié au mystérieux inconnu. Que va devenir Deva ? A quel point son ravisseur est-il dangereux ? Et pourquoi elle ?

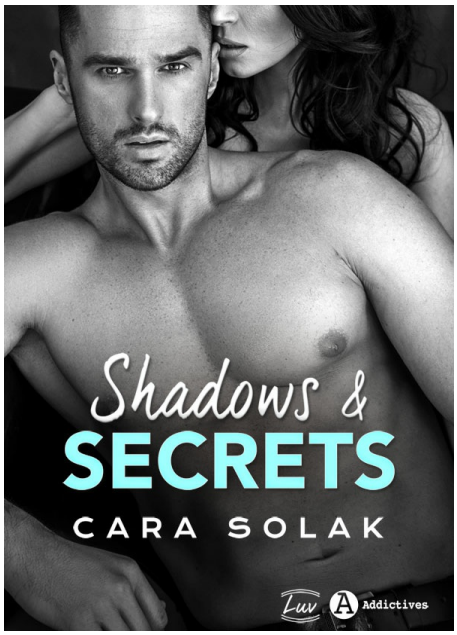
Tapotez pour télécharger.

Également disponible :

Shadows & Secrets

Sept ans après avoir quitté sa ville natale, Émilia retourne sur les traces de son passé à l'occasion de l'enterrement de l'un de ses amis de lycée.
Là, elle retrouve Max, son amour d'adolescence, qu'elle a quitté avec perte et fracas avant de partir pour Londres, sans un regard en arrière.
La brûlure du désir est toujours aussi forte, l'attraction évidente, mais Émilia cache un secret qu'elle ne peut pas lui avouer, au risque d'y laisser des plumes…

Tapotez pour télécharger.

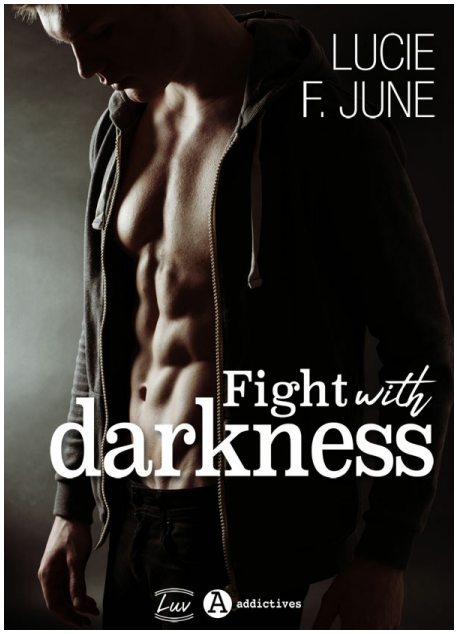


Également disponible :

Fight with Darkness

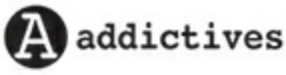
Aux yeux de tous, Aleyna a une vie de rêve : une famille aimante, des études intéressantes, et surtout un petit ami passionné, doux et tendre. Ça, c'est qu'elle veut faire croire. En réalité, depuis deux ans, Aleyna vit un enfer quotidien. Son amoureux est son bourreau, il a fait d'elle sa poupée qu'il martyrise, brise et déchire selon ses désirs. Et il exerce sur elle le plus odieux des chantages : si elle lui échappe… sa petite sœur prendra sa place. Alors Aleyna se sacrifie, sans savoir combien de temps elle pourra tenir. Mais sa rencontre avec Alec, escort boy aux yeux lumineux, pourrait bien tout bouleverser.

Tapotez pour télécharger.



Sarina Cassint

INSOLENT BOSS



PARTIE I
CHANGER N'EST PAS TOUJOURS POSSIBLE

1.

Maddie

Qu'est-ce que je fous là ?

Je n'aurai jamais dû suivre Angie ici mais depuis quelque temps, ma meilleure amie fréquente un type que je ne supporte pas. Il a des réflexions misogynes et se comporte avec elle comme si elle devait être sa mère et sa maîtresse en même temps. Sincèrement, je ne comprends pas ce qu'elle fabrique avec lui et je me mords les doigts de l'avoir suivie à cette fichue soirée. Ça ne nous ressemble pas !

Le son est trop fort et les gens trop nombreux. On se retrouve dans une maison de luxe avec d'innombrables pièces qui fait ressembler le tout à un labyrinthe. Et j'ai d'ailleurs perdu de vue Angie. Son Brett est pourtant là, en face de moi, en train de boire une bière, mais aucune trace de ma meilleure amie. Elle ne perd rien pour attendre, celle-là ! Non mais sérieux, j'ai accepté de sortir un peu à contrecœur, juste parce que ça me faisait une pause dans mes révisions, et elle me lâche ? Elle va m'entendre !

Enfin, dès que je l'aurai retrouvée…

Je grimace lorsque deux danseurs me bousculent et je détourne les yeux. Ils dansent vraiment très collé-serré et le mec a même plaqué ses mains sur les fesses de la jeune femme. Ils ne se privent pas non plus pour s'embrasser d'une manière très *approfondie* devant tout le monde, et ça me gêne. Je ne suis pas pudique mais quand même. Un minimum.

Coincée dans l'angle d'un mur, j'hésite à partir mais je voudrais d'abord retrouver Angie pour la prévenir.

Et si possible, la convaincre de rentrer avec moi. On réglera nos comptes plus tard.

Je n'aime pas du tout l'ambiance de cette fête. Les gens sont déchaînés. Le bruit me donne mal au crâne et je ne m'amuse pas du tout. Après plusieurs profondes inspirations, je traverse la pièce et me glisse contre le mur pour ne pas approcher de trop près les individus, visiblement ivres, qui s'excitent sur de la musique techno. Les lumières qui clignotent sont vives et me piquent les yeux. J'aurais peut-être dû picoler un peu pour être dans l'ambiance. Là, j'ai clairement l'impression de me retrouver dans un monde de fous.

J'arrive tant bien que mal dans la cuisine, après avoir joué des coudes pour avancer, et suis soulagée qu'il n'y ait pas grand monde ici. C'est plus calme. Je peux respirer et la sensation d'étouffement qui me comprimait la poitrine diminue légèrement.

Vraiment légèrement.

Angie n'est pas ici. Je me vois mal la chercher dans toute la maison mais je vais au moins faire les toilettes, la terrasse où plusieurs personnes sont sorties prendre l'air, et peut-être un rapide tour au premier… Ça ne m'enchante pas mais ma conscience m'interdit de partir sans l'avoir vue d'abord. Pour m'assurer qu'elle va bien. Ce n'est pas notre genre ces soirées où l'alcool coule à flots. Je m'inquiète un peu.

Et je commence à paniquer quand je ne trouve Angie nulle part. Brett aussi a disparu. Je me décide à grimper l'escalier et j'envoie un message à mon amie pour la prévenir que je compte bientôt partir. L'ambiance est un peu plus calme à l'étage, la musique étant un peu atténuée ici. En revanche, les gens ont un drôle de comportement. On dirait qu'ils marchent au ralenti. Ils ne titubent pas, je n'ai pas l'impression qu'ils soient soûls mais un sourire béat se trouve sur toutes les bouches. Mal à l'aise, je parcours le couloir en jetant un œil discret par les portes entrouvertes.

C'est pas vrai !

Des couples ont investi les chambres et je vois malgré moi quelques scènes très osées. Je rougis et me détourne aussi vite que possible. Ce qui me choque, en plus du fait qu'ils ne se sont pas enfermés pour faire ça, c'est qu'ils étaient plusieurs dans la même pièce. Une véritable orgie. Je prie pour ne pas tomber sur Angie et Brett dans ce genre d'endroit !

J'hésite d'ailleurs à faire demi-tour mais il ne me reste que quelques salles à vérifier. Je renvoie un texto à mon amie pour lui dire que cette fois-ci je pars mais je n'ai toujours pas de réponse. Et ça m'énerve. Elle m'a clairement abandonnée avec de parfaits inconnus. On est venues dans la voiture de Brett, il va falloir que je trouve un moyen de rentrer autrement. On ne m'y reprendra pas !

Je soupire et pousse doucement la dernière porte du couloir. Je me fige mais ne peux pas quitter des yeux le spectacle qui s'offre à moi. C'est malsain et pourtant, impossible de ne pas regarder. C'est un petit salon avec deux canapés dont toutes les places sont prises. Je ne remarque d'abord que le grand type du milieu, pile en face de moi. Cheveux clairs en bataille, mâchoires bien dessinées, son profil ressemble à celui d'un dieu grec. Une telle virilité se dégage de lui… C'est sûrement dû à la situation : il embrasse langoureusement une jeune femme assise à sa droite. Il a la chemise ouverte et j'aperçois sa peau qui, d'ici, me semble si douce qu'on a instantanément envie de glisser ses doigts dessus. Juste pour le plaisir de voir la chair de poule se répandre sur son corps.

Je déraille.

Je me mets à avoir chaud et la scène qui se joue devant moi n'aide pas. Il est entouré de deux superbes femmes blondes qui s'occupent de lui. Littéralement. L'une l'embrasse et se laisse peloter la poitrine sans honte pendant que l'autre lui lèche le cou tout en massant son érection. Jambes écartées, un bras sur le dossier, l'homme se laisse faire. Sur l'autre canapé, c'est la même chose. Un homme pour deux femmes et je sursaute en reconnaissant Angie en train d'embrasser un parfait inconnu. Parce que ce n'est pas Brett qui a la main dans son décolleté.

– Angie !

Mon cri passe presque inaperçu. En tout cas, mon amie ne réagit pas. C'est l'autre homme qui redresse la tête pour me regarder. Et je déglutis.

Mon Dieu, qu'il est beau !

Des cheveux châtain clair qui retombent sur son front, un nez droit et fin, des lèvres sensuelles et des yeux verts qui expriment fugacement une telle douleur que ça me perturbe. Il n'est pas censé être comblé, plutôt ? Ou alors j'ai rêvé car cette émotion a disparu aussi vite qu'elle est apparue. Lui, il continue de me fixer pendant que les deux jeunes femmes se trémoussent sensuellement contre lui. Je ne sais pas pourquoi je ne me détourne pas, ce spectacle me dégoûte mais je suis happée par l'intensité de ses iris posés sur moi. Il fronce les sourcils, comme s'il était intrigué par l'image que je renvoie, puis cligne plusieurs fois des paupières. Il a un léger haussement d'épaules avant de reprendre d'autorité la bouche de la blonde à sa droite. Celle de gauche s'enhardit et descend la braguette de son pantalon. Au moment où elle se penche en avant, lèvres entrouvertes, je déglutis et tourne enfin mon visage vers Angie. Je ne peux et ne veux pas en voir plus !

Prenant mon courage à deux mains, je m'avance le plus près possible de mon amie malgré ma répulsion pour ce qu'ils sont en train de faire. Ça ne lui ressemble pas, ce genre de comportement.

– Angie ? appelé-je une fois assez proche pour entendre leur souffle rapide et les bruits désagréables de succion.
– Va voir ailleurs, me répond l'homme que mon amie embrasse maintenant dans le cou.
– Je suis occupée, Maddie, grogne bizarrement celle-ci en me faisant un vague geste de la main pour que je décampe.

Qu'est-ce que je dois faire ? La laisser ? Avec ce type ? Je me demande si elle est vraiment consciente de ce qu'elle est en train de faire et du fait qu'elle n'est pas seule dans la pièce. Je me balance d'un pied sur l'autre, indécise, lorsqu'une main empoigne mon coude et me tire hors de la pièce. Je m'écarte dans le couloir pour faire face à Brett. La colère me submerge.

– C'est quoi ton problème ? me demande-t-il d'une voix râpeuse.

On dirait que sa langue est trop grosse pour sa bouche et l'empêche d'articuler correctement. Je ne sais pas ce qu'il a pris mais ce ne doit pas être seulement de l'alcool.

– Je vais rentrer, dis-je, un brin agacée. Je voulais juste savoir si Angie voulait venir…
– Tu as bien vu qu'elle est occupée, non ?
– Ça ne te dérange pas ?

Je me mords la lèvre d'avoir posé cette question. Leur relation ne me regarde pas. S'ils n'ont rien contre le fait d'aller voir ailleurs, ce n'est pas à moi de les juger.

Un rictus déforme sa bouche et ses yeux se mettent à me détailler. Je tire inconsciemment sur ma

jupe trop courte, me maudissant d'avoir accepté de porter cette tenue. Mon décolleté n'est pas trop plongeant mais suffisamment pour que Brett s'en délecte, apparemment. Je résiste à l'envie de croiser les bras sur ma poitrine et me redresse.

– Je rentre, déclaré-je d'une voix posée avant de faire demi-tour.

Mais ma décision n'a pas l'air de lui convenir. Brett m'arrête et me plaque contre le mur du couloir. Son index vient dessiner le contour de mon visage et je me trémousse pour tenter de me dégager. J'arrête net en comprenant que le frottement de mon corps contre le sien l'excite. Je sens son érection contre mon bas-ventre et je serre les dents pour ne pas hurler tout de suite. Ce connard va comprendre de quel bois je me chauffe. Je me suis fait avoir une fois, plus jamais je ne laisserai un homme décider pour moi !

– Recule tout de suite !
– On va peut-être s'amuser un peu avant, ma jolie. Finalement, tes cheveux courts te donnent un côté sexy.

Je prends une brève inspiration et le pousse sans ménagement. Il titube un peu avant de se redresser et de me sourire. Un sourire carnassier qui me fait froid dans le dos. Brett pose sa main contre le mur, juste à côté de ma tête, m'empêchant d'avancer. Je grogne, me baisse pour passer en dessous mais son autre main attrape mon bras et m'attire à lui.

– Lâche-moi !

Je me débats vraiment cette fois et le frappe à la cuisse avec mon genou, loupant de peu son entrejambe. Il peste mais n'en reste pas là. Ma réaction vive l'énerve et ses doigts agrippent mon épaule, ses ongles s'enfonçant dans ma peau. Je grimace et me dégage mais j'entends le tissu de mon débardeur craquer. Une bretelle vient de se déchirer et tout un pan de mon habit glisse sur ma poitrine, dévoilant mon soutien-gorge. Je fixe bêtement mon torse, prise de tremblements. Ma respiration se coince dans ma gorge et je ne réagis même pas lorsque les mains de Brett se posent sur mes épaules et me font reculer contre le mur.

Paralysée par les souvenirs douloureux qui me reviennent, je ne suis plus vraiment présente dans ce couloir. C'est comme si un écran noir venait voiler la scène pour m'en montrer une autre, datant de quelques années. Aucune réaction non plus lorsque ses lèvres viennent caresser mon cou. Il suffit parfois d'une parole, d'un geste ou même d'une odeur pour me faire revivre ce cauchemar sans que je m'y attende. Mes séances de psy n'ont toujours pas réglé le problème.

– Je ne crois pas que la d'moiselle soit partante.

Malgré une légère lenteur dans l'élocution, la phrase claque dans le couloir et me fait revenir au présent. C'est comme si je reprenais conscience. Je repousse brutalement Brett et le gifle aussi fort que possible. Le bruit résonne dans ce petit espace et mes doigts chauffent à cause du contact un peu vif sur la peau de l'autre enfoiré.

– Putain, quelle salope ! s'énerve-t-il en levant les mains vers mon cou.

Je m'apprête à me mettre en position de défense, bien décidée à lui enfoncer mon genou dans les parties, cette fois-ci, quand une main vient se poser sur l'épaule de Brett. Il ouvre la bouche pour protester mais son visage blêmit. Je découvre en même temps que lui le bel homme de tout à l'heure. Celui avec les magnifiques yeux verts qui, à ce moment précis, expriment une froide colère.

– Tu ferais mieux de dégager.

Les deux hommes s'affrontent silencieusement.

– Je la connais, Geoffrey, tente d'expliquer Brett.
– M'en fous. Tu dégages.
– Bordel, quelle soirée de merde !

Brett souffle, passe une main sur sa joue tout en me dévisageant puis décampe avec un dernier grognement mécontent. Les doigts encore tremblants, je relève la partie déchirée de mon haut et coince le tissu dans mon soutien-gorge. Le fameux Geoffrey se déplace jusqu'à moi et je suis envahie par son parfum. Boisé, épicé et musqué. Une odeur qui me fait légèrement tourner la tête. Quand il est tout proche, nos yeux s'accrochent une nouvelle fois. Une lueur de tendresse traverse son beau regard. Cela m'apaise d'un coup et l'adrénaline retombe. Les battements de mon cœur reprennent un rythme normal et ma respiration se calme.

– Mer…
– Tu n'as rien à faire ici, me coupe-t-il froidement en passant une main sur son front.
– Je comptais partir, justement, répliqué-je, piquée au vif par sa remarque.

Un drôle de sourire étire ses lèvres et son doigt se pose sur ma bretelle de soutien-gorge. Je frémis avant de reculer d'un bond. J'ai retrouvé mes esprits maintenant et plus personne ne me touchera ce soir sans mon autorisation.

– Qu'est-ce qu'une sainte-nitouche comme toi fait chez moi ? murmure-t-il.
– Je m'en vais, répété-je, troublée par les frissons qu'il a déclenchés. Mais… je crois que mon amie n'est pas faite non plus pour… ce genre de soirées.

Il soupire, agacé, puis se détourne pour rentrer dans la pièce qu'il vient de quitter. Je ne sais pas comment réagir et c'est lorsque je me décide à le suivre qu'il ressort, tenant Angie par le coude.

– Putain, on n'amène pas des novices ici, râle-t-il.

Il me balance la jeune femme dans les bras et triture ses cheveux avant de sortir son portable de la poche de son jean. On l'a sûrement interrompu à un moment crucial pour qu'il soit aussi grognon !

Angie se redresse péniblement contre moi et me regarde comme si elle ne me reconnaissait pas.

Elle a l'air de planer très loin d'ici.

– Qu'est-ce que tu as pris ? lui chuchoté-je.
– Je sais pas, glousse-t-elle avant de tirer sur mes courtes mèches. T'es drôlement jolie, ce soir, Maddie. On dirait un ange.
– Les effets vont bientôt se dissiper, m'explique Geoffrey sans que j'y comprenne grand-chose.

Il prend Angie par un bras et agrippe mon coude avant de nous tirer dans le couloir. Au pas de course, nous descendons l'escalier et nous nous retrouvons dehors. Je n'ai même pas protesté, trop soulagée de quitter cette soirée. La fraîcheur de la nuit me fait frissonner et arrache encore un grognement à notre… sauveur ?

– Où sont vos affaires ?
– On les a accrochées dans un placard de l'entrée. Une veste en cuir noir et une veste en jean trouée au coude gauche.

Cette précision semble l'amuser un instant puis il dégaine de nouveau son portable pour aboyer des ordres secs. Angie le contemple avec les yeux grands ouverts. Je la comprends tout à fait. De près, il est encore plus beau. Une beauté froide, accentuée par son attitude autoritaire et sa carrure de gymnaste. Il a un charisme fou, ce type.

Une voiture s'arrête près du portail et Geoffrey reprend le bras d'Angie pour l'y conduire. Elle le regarde comme s'il était Dieu en personne et ça me fait sourire. En revanche, je me dérobe quand il tente de m'attraper le coude et je le vois lever les yeux au ciel, contrarié. Je n'ai pas besoin qu'on m'aide et je ne veux surtout pas qu'il me touche à nouveau : cette petite décharge ressentie un peu plus tôt à son contact me fait dire que cet homme est dangereux. Pour moi et mes résolutions.

– Donne ton adresse au chauffeur, marmonne-t-il après avoir aidé mon amie à monter à l'arrière.

Je n'ai pas le temps de m'exécuter qu'un homme en costard noir déboule près de moi et me tend deux vestes ainsi que deux pochettes brillantes. Je bégaye des remerciements avant de balancer les affaires à côté d'Angie, qui s'est effondrée sur la banquette en riant.

– J'espère ne plus vous revoir ici.
– Aucun risque, m'agacé-je en le foudroyant du regard.
– T'as un sacré culot.
– Et vous, un sérieux problème !

Je me mords la lèvre, regrettant un peu mes paroles. Surtout quand je vois l'effet qu'elle déclenche chez mon interlocuteur. Son visage se ferme brusquement et je retiens ma respiration.

Merde, j'ai l'impression d'avoir visé juste.

Sans vraiment y réfléchir, et alors que j'ai refusé son contact tout à l'heure, je pose mes doigts sur son avant-bras pour l'apaiser. Allez savoir pourquoi sa réaction me perturbe et pourquoi j'essaye de

rattraper ma gaffe… Peut-être parce que je ne comprends pas qu'il paraisse tourmenté au vu de sa condition sociale. Des amis, la richesse, une gigantesque villa… qu'est-ce qui le pousse donc dans ces paradis artificiels ?

En tout cas, cela fonctionne. Geoffrey soupire et je sens ses muscles se détendre sous ma main.

– Merci pour votre aide, ne puis-je m'empêcher de dire en laissant mon bras retomber le long de mon corps.
– Allez-vous en.

Ce n'est qu'un murmure mais je ne perçois aucun mépris dans son ton. Il a juste l'air déboussolé. Je hoche simplement la tête avant de m'engouffrer au côté de mon amie qui glousse toute seule depuis cinq minutes. La portière se referme lentement et je balbutie l'adresse de notre colocation au chauffeur qui démarre immédiatement.

Angie finit par s'endormir contre mon épaule et ses cheveux châtains viennent me caresser la peau. Ça faisait longtemps que je n'avais pas eu cette sensation de douceur. Je fixe les mèches qui roulent délicatement sur moi et sens les larmes monter. Je ne regrette pas d'avoir coupé mes cheveux aussi court, je l'ai fait sciemment mais une petite pointe de jalousie vient me titiller la poitrine. Je passe une main tremblante sur ma tête et ferme les yeux en sentant le peu de longueur de ma coupe. Un râle m'échappe et j'enfonce mon poing dans ma bouche pour ne pas crier. Je ne peux le nier, ils me manquent, mais… je ne les supportais plus.

J'essaye de me concentrer sur autre chose pour oublier et des images de Geoffrey me viennent d'un coup. Un sourire ironique étire mes lèvres. Je lui ai dit qu'il avait un sérieux problème, ce qui, je n'en doute pas, est la vérité, mais cette remarque était presque hypocrite quand je repense à ma propre histoire.

– Nous sommes arrivées, mesdemoiselles.

Les paroles du chauffeur me font sursauter et je secoue Angie pour la réveiller. Elle a les yeux à moitié fermés et je la porte presque dans le hall d'entrée. Une vraie discussion va s'imposer dans quelques heures.

Je ne veux plus jamais me retrouver dans cette situation !

Et son Brett va pouvoir aller se faire voir.

2.

Maddie

Un téléphone se met à vibrer dans l'appartement et je relève lentement les yeux de mes fiches de révision. Angie soupire, regarde le message puis grimace en s'installant à côté de moi. Mes feuilles s'étalent sur plus de la moitié de la table de la salle à manger et je fais craquer ma nuque avant de lui jeter un coup d'œil.

– C'est encore lui, souffle-t-elle, agacée.

Pas besoin de lui demander des précisions.

– Il doit être dur d'oreille, ricané-je. Tu as pourtant été très claire il y a deux jours.

Un sourire étire mes lèvres à ce souvenir. Le lendemain de cette soirée désastreuse, nous avons eu une grande explication toutes les deux. Ses souvenirs étaient un peu flous et je me suis fait un plaisir de lui relater ce que j'avais vu, en insistant sur les détails sordides pour bien la faire flipper. Blême, Angie a réalisé que cette façon de vivre ne lui correspondait pas, en plus d'être dangereuse. Du coup, elle a tout de suite appelé Brett pour mettre un terme à leur drôle de relation. A priori, ce dernier n'a toujours pas compris.

– Un vrai pot de colle, râle mon amie en reposant le téléphone sans répondre. Il m'énerve à t'accuser ! Comme si je ne pouvais pas prendre de décision toute seule.

Je me détourne pour ne pas affronter son regard. Je ne lui ai rien dit de mon altercation avec son soi-disant petit copain et je ne compte pas le faire. Elle s'en veut déjà de m'avoir laissée toute seule une bonne partie de la soirée, inutile de la faire culpabiliser plus. Après ce que j'ai vécu il y a trois ans, elle flipperait complètement. Une nouvelle vibration retentit.

– Ah ! Ce n'est pas le mien, cette fois-ci, fait remarquer Angie en désignant mon téléphone de l'index.

Je regarde le nom de l'appelant, soupire et retourne l'appareil sans répondre non plus. Mon amie hausse un sourcil, se permet de regarder l'écran puis me lance un regard peiné.

– Tu vas refuser longtemps ses appels ? me demande-t-elle.
– Je suis occupée, grogné-je pour clore le sujet.

C'est mal connaître Angie… mais je n'ai aucune envie de parler de ma mère maintenant.

– Il va falloir que vous en parliez, non ?

– Moi, je gère, maintenant, répliqué-je, agacée. Mais on dirait que c'est elle qui s'est fait violer.

Angie pince les lèvres et je me dis que j'y suis peut-être allée un peu fort. Je peux en parler plus facilement aujourd'hui mais ça fait toujours un choc à mes proches quand je m'exprime aussi crûment, surtout sur un sujet comme celui-ci. C'est pourtant une façon de dédramatiser la situation pour moi. Aucune envie que cette merde prenne toute la place dans ma vie. Je veux avancer. Sans minimiser pour autant mais je ne souhaite pas être définie par ce drame.

– Elle ne me fait pas confiance, dis-je, radoucie.
– Elle a peur pour toi, contre Angie. C'est normal, c'est ta mère et vous vivez sur deux continents différents.
– Je sais. Mais… à chaque fois que j'entends sa voix angoissée, j'y repense.

Sa main se pose sur la mienne et serre tendrement mes doigts. Mon cœur bat plus vite parce que je bloque mes souvenirs et que cet effort me coûte malgré tout. Je baisse les yeux pour éviter son regard compatissant.

– Je te promets d'essayer de lui parler, mais après mes examens.
– OK, capitule mon amie. Alors, au boulot ! Révise !

Je lève le pouce avec un sourire avant d'attraper un surligneur et de me replonger dans mes fiches. Angie se dirige vers le canapé et attrape son livre au passage.

Je l'envie d'avoir terminé ses études. Elle a l'air heureuse de bosser dans un bar le soir et de tenir la caisse dans une petite librairie non loin de notre appartement quelques jours par semaine. C'est elle qui m'a forcée à pratiquer le Gracie jiu-jitsu après mon agression. J'ai un peu honte de m'être laissé avoir par Brett il y a quelques jours mais mon coach m'avait prévenue. Peu importe le nombre d'entraînements ou les heures de pratique, la panique peut tout me faire oublier. Et c'est clairement ce qui s'est passé. J'ai replongé dans mes souvenirs au lieu de rester concentrée sur le présent.

Je frissonne car mes pensées me renvoient subitement le regard troublé de Geoffrey. Ce n'est pas ça qui va m'aider à me concentrer. Il faut que je chasse de mon esprit ses yeux perturbés. Je ne le verrai plus. Nous n'évoluons pas dans le même monde et il fait clairement partie de ceux que je veux absolument éviter ! Ceux pour qui le sexe se fait sans partage, sans sentiments. Ce n'est pas ce que je recherche, ce n'est pas ce dont j'ai besoin.

Je m'étire et accueille avec soulagement la distraction causée par la porte d'entrée qui s'ouvre avec bruit. Briana entre dans la pièce, jette son sac sur la commode du couloir et balance ses chaussures sans se préoccuper du bazar qu'elle a réussi à mettre en quelques secondes.

– Salut les *Frenchies !* lance-t-elle.

Paroles accompagnées d'un mouvement de poignet pour faire passer ses longs cheveux blonds dans son dos. Je me force à sourire et échange un regard avec Angie. Nous partageons ce trois-pièces avec ma cousine américaine et parfois, la cohabitation n'est pas évidente. Mais ça fait partie des

engagements que j'ai pris pour rassurer ma mère. Malgré des modes de vie complètement différents, nous réussissons à vivre en harmonie, du moins la plupart du temps. Briana est très fêtarde, a abandonné plusieurs fois ses études mais s'en moque car ses parents paient pour tout. Alors que Angie et moi devons travailler pour payer le loyer, la jolie blonde sulfureuse fait à peu près ce qu'elle veut. D'où quelques grincements de dents, parfois.

– Encore à bosser, Maddie ? remarque-t-elle en haussant un sourcil parfaitement dessiné.
– Plus que quelques jours, répond Angie à ma place. Vacances dans dix jours !
– Vacances, vacances, marmonné-je, pas vraiment. J'ai prévu de trouver un boulot.
– Tu veux pas décompresser un peu ? rétorque Briana, affalée sur le fauteuil, une bière ouverte à la main.
– Je veux bien mais je ne peux pas. J'ai prévu de payer les billets d'avion à mes parents ainsi que leur hôtel.

Silence quasiment religieux dans l'appartement. Briana acquiesce sans rien dire et avale une longue gorgée de son liquide ambré. Elle sait très bien que mes relations sont tendues avec mes parents, même si elle ignore le vrai fond du problème. Je veux montrer à ma mère que je me débrouille très bien, même à plusieurs milliers de kilomètres d'eux. Je compte les inviter pour les vacances de la Toussaint. Ça me laisse le temps de trouver un job pendant l'été pour financer l'intégralité de leur voyage.

Je veux leur prouver que je suis beaucoup moins naïve qu'avant.

Les lettres dansent devant mes yeux. J'ai bien du mal à retrouver ma concentration et finis par abandonner pour prendre une bière à mon tour. Je m'assois en tailleur sur le sol, le dos appuyé contre le canapé.

– Tu vas recontacter l'agence d'intérim ? me demande Angie après avoir posé son livre.
– Oui. Les boulots qu'ils proposent sont sérieux. Mais j'espère que pour l'été, il y aura un peu plus d'offres intéressantes financièrement.

Briana sort son téléphone et enfile des écouteurs, très peu concernée par nos soucis d'argent. Je lève les yeux au ciel avec une moue dépitée. Y en a qui ont vraiment moins de soucis que d'autres.

– Tu sais que Fred serait prêt à t'embaucher, continue ma meilleure amie.
– Pour qu'on me reluque les fesses toute la soirée ? Non, merci.

Angie glousse mais ne conteste pas. Je suis déjà allée prendre un verre dans le bar où elle travaille. L'ambiance est vraiment sympa et le patron, Fred, respecte et fait respecter ses employées. Seulement, il est déjà arrivé que la situation dérape, sans jamais aller trop loin non plus mais le regard pervers des gars bourrés me dérange. Je préfère de loin faire le ménage, les courses ou veiller sur des personnes âgées plutôt que de risquer ma santé mentale dans ce genre de job. Trop d'hommes concentrés au même endroit, ça me fout les jetons.

– Sauf que t'as un cul trop petit pour qu'on le remarque, de toute façon !

– Hé ! râlé-je pour la forme. Laisse la taille de mon postérieur en dehors de cette conversation.

Angie se marre et j'attrape le coussin au-dessus de moi pour le lui envoyer en pleine tête. C'est vrai que mes hanches sont assez étroites mais je fais avec ! J'assume de ne pas avoir le derrière de Beyoncé et de ne pas aimanter le regard des hommes sur cette partie de mon anatomie, et je vis très bien avec.

Ce n'est même pas un complexe… ou un tout petit… ridicule…

– Tu n'as pas besoin d'avoir de grosses fesses de toute façon, se marre Angie. C'est ton regard qui les attire.

Je grogne, mécontente. Tout ce que je veux, moi, c'est passer inaperçue. Mais j'ai les mêmes yeux bleus que ma mère et c'est vrai qu'ils sont jolis, entourés de longs cils noirs qui rendent mes amies jalouses.

– Affirmatif, confirme Briana en rejoignant subitement la conversation. Tes yeux, c'est de la bombe !

Je cache mon visage dans mes mains pour endiguer l'envie subite de les étrangler alors qu'elles se marrent, en parfaite connivence. Un coussin rencontre le haut de mon crâne et Angie glousse de plus belle. Elles sont infernales, ces deux-là !

– Mais vous avez fini, oui ? m'écrié-je, exaspérée.
– Ça sert à rien de te cacher avec tes cheveux courts et tes vêtements de mec, ricane Briana. T'es jolie malgré tout.

Je me lève, attrape les deux bouteilles de bière vides pour les jeter dans la poubelle de la cuisine avant de m'enfermer dans ma chambre. Je m'allonge sur le dos et fixe le plafond un moment, perdue dans mes pensées. Je passe distraitement mes doigts dans mes courtes mèches et me mords la lèvre. J'aimais bien mes cheveux longs. Avant.

Avant que ce connard ne les empoigne et ne les respire.

***

Je fais craquer mon cou en reposant mon stylo. Ça y est. Partiels terminés ! Une ambiance de soulagement règne dans l'amphi et les étudiants se lèvent avec le sourire. Même si les résultats ne seront connus que dans un mois, je me sens libre. Je rends ma copie avec enthousiasme et me faufile à travers les petits groupes qui discutent de la dernière épreuve pour sortir de l'université. Je récupère mon vélo et, sac sur le dos, pédale dans les rues de Boston en direction de l'agence d'intérim qui m'a déjà embauchée à plusieurs reprises cette année. J'ai envoyé un mail à ma conseillère et nous devons faire un bilan des offres aujourd'hui. Je suis sûre qu'on va trouver quelque chose de sympa pour ces deux mois et demi de vacances d'été.

Je déniche facilement une place pour garer mon vélo et verrouille l'antivol avant de faire les quelques mètres qui me restent à pied. D'un pas pressé, je me dirige vers le petit bâtiment qui abrite l'agence d'intérim au rez-de-chaussée. Je suis contente de bosser pour elle : la boîte a bonne réputation et des clients généralement de haut standing. Les petits boulots proposés sont donc bien rémunérés, la plupart du temps. Même pour faire du ménage. Et même si c'est loin de mes ambitions professionnelles, puisque je compte bosser dans l'informatique, ce n'est que pour quelques mois.

Je ralentis en apercevant ce que je crois être une Bugatti noire, en tout cas rutilante, garée près du trottoir. Juste en face de l'agence. Les vitres foncées ne me permettent pas de voir s'il y a quelqu'un à l'intérieur. J'avoue être curieuse, ce n'est pas tous les jours que je croise ce genre de voiture. Mais je me détourne et avance vers la porte d'entrée du petit immeuble, j'ai des choses à faire.

Au moment où je pose la main sur la poignée, le véhicule derrière moi démarre et la porte s'ouvre toute seule. Je fais un pas en arrière pour éviter d'être percutée mais suis bousculée par un homme qui sort du bâtiment.

– Hé !

Le cri est parti tout seul et je fusille du regard le fautif à qui il faut bien trois pas avant de s'arrêter. Quand même !

Et pardon, c'est pas possible ?

L'inconnu malpoli se retourne et c'est la douche froide. Je crois que mon cœur a cessé de battre quand ses iris clairs se sont posés sur moi.

Geoffrey.

Et moi qui croyais ne jamais le revoir ! Sauf que lui, il n'a pas l'air de me reconnaître. Son visage est complètement impassible et ses yeux me détaillent froidement. Je déglutis, mal à l'aise et reste ensuite la bouche entrouverte, sans savoir quoi dire. En pleine lumière, il est encore plus beau que dans mon souvenir. Cheveux châtains, presque blonds, coiffés en bataille. Rasé de près, ses mâchoires n'en sont que mieux dessinées. Mais j'ai l'impression de ne pas avoir affaire à la même personne. Il semble bien moins torturé que lors de notre première rencontre, bien plus sûr de lui. Limite arrogant et supérieur dans son costume gris foncé. Aucune douleur n'est visible dans son regard qui croise le mien un instant avant de se détourner. Je le vois froncer les sourcils puis pincer l'arête de son nez tout en fermant très fort ses paupières. Geoffrey secoue la tête puis s'engouffre dans la Bugatti qui l'attendait. La voiture a disparu au bout de la rue et je n'ai toujours pas bougé.

Il ne m'a même pas reconnue.

J'ai un pincement au cœur alors que je devrais être soulagée. Mon but n'est-il pas de passer inaperçue ? Et puis, beau comme il est, les filles doivent défiler devant lui. Il était d'ailleurs en très bonne compagnie à cette soirée. Je dois paraître bien insignifiante à un type aussi séduisant et ce constat me rend bizarrement morose. Je grimace à la pensée de mes contradictions. Je n'ai aucun

intérêt à attirer son attention. Surtout la sienne.

– Mademoiselle ?

Je tressaille et réalise que je tiens toujours la porte ouverte. Gênée, j'adresse un sourire d'excuse à l'hôtesse d'accueil et m'engouffre à l'intérieur de l'agence.

– Je peux vous aider ?
– Oui, je suis Madeleine Beauchamps, j'ai rendez-vous avec M^me^ Powell.
– Très bien, je vais la prévenir.

J'attends patiemment devant une vitrine qui comporte des petites annonces et triture la manche de mon gilet sans y faire attention. Mes pensées sont loin d'ici, vers un étrange regard vert qui me bouleverse plus que de raison.

Qu'est-ce qu'il faisait là ? Ne me dites pas qu'il a passé une annonce ici ?

Je sursaute quand ma conseillère m'appelle et la suit jusque dans son bureau, le rouge aux joues. Une fois que nous sommes installées de part et d'autre de son bureau, M^me^ Powell m'adresse un grand sourire.

– Je crois que j'ai exactement ce qu'il vous faut. L'annonce a été déposée aujourd'hui.

Je me retiens de grimacer. Hors de question que je bosse pour lui.

– Deux mois en tant que femme de ménage dans la villa de M. Dureyi.
– M. Dureyi ?

Mes yeux doivent ressembler à deux soucoupes géantes. J'ai du mal à réaliser qu'on m'offre du travail dans la maison d'un des milliardaires les plus connus du pays ! Le fondateur de la marque de voitures de luxe Dureyi !

Le petit rire de ma conseillère me fait redescendre sur terre.

– Votre profil correspond tout à fait, enchaîne-t-elle. Vous avez déjà effectué ce genre de travail et nous connaissons votre sérieux. Vous avez de très bonnes appréciations de la part de vos anciens patrons.
– Je… mais… c'est… hum. Désolée, je crois que je suis sous le choc.

Nouveau gloussement satisfait. J'inspire profondément.

– Où se trouve cette villa ? Vous savez que je n'ai pas de voiture.
– Moins d'une heure en transports en commun.
– OK, c'est jouable.
– La gouvernante que vous allez remplacer veut d'abord vous rencontrer. C'est elle qui prendra la

décision finale. Et voici le salaire proposé.

Oh purée !

Voilà encore une information qui me fait bugger. Je crois que je n'aurai jamais autant fait rire ma conseillère. Elle est complètement surexcitée par l'affaire ! Je serais dans le même état si j'arrivais à aligner deux pensées cohérentes. Mais le nom de Dureyi ne cesse de tourner en boucle dans mes oreilles. C'est complètement fou ! Et inespéré.

Lorsque je ressors de l'agence, mon cœur bat un peu trop vite et cette nouvelle m'a presque fait oublier ma rencontre inattendue avec Geoffrey.

Presque.

3.

Maddie

Je rentre à l'appartement, encore un peu sonnée par les derniers événements. Revoir Geoffrey, complètement différent mais toujours autant mystérieux, m'a perturbée. Apprendre que j'allais peut-être travailler pour une riche famille en a rajouté une couche !

Je me tapote les joues pour tenter de penser à autre chose et pousse la porte d'entrée.

– Tu vas m'écouter à la fin ? Je ne veux plus te revoir, c'est assez clair, non ?

Ah, sympa l'ambiance.

Surprise, je découvre ma meilleure amie en train de faire les cent pas dans notre trois-pièces, téléphone portable collé à l'oreille. C'est limite si elle ne s'arrache pas les cheveux. Et vu son visage contrarié, j'ai une bonne idée de l'identité de son interlocuteur. Ce con n'a toujours pas compris le message, on dirait. Quel boulet, celui-là. Merci Briana de les avoir présentés.

– Qu'est-ce que tu as fait ?

Sa voix blanche me fait dresser les cheveux sur la nuque et son regard se plante dans le mien.

Mince. Je crois qu'il lui a touché un mot de notre petite altercation.

– Tu n'es qu'un petit salaud prétentieux, siffle Angie sans me lâcher des yeux. Je t'interdis de m'appeler ou de m'approcher à nouveau. C'est fini. Dé-fi-ni-ti-ve-ment !

Elle raccroche et nous restons face à face, avec la table de la salle à manger faisant rempart entre nous. Je déglutis, me sentant un peu coupable de ne pas avoir mentionné ce fâcheux épisode.

– Tu peux m'expliquer ?
– Hum, t'expliquer quoi ? dis-je, de mauvaise foi.
– Madeleine, grogne-t-elle.

Jamais bon signe quand elle utilise mon prénom en entier.

– D'accord, mais avant tout, sache que je n'ai rien dit pour te laisser libre de tes décisions.
– Il s'en est pris à toi ! Je n'allais pas rester avec ce type après ça !
– Je… suis désolée. Je ne voulais pas t'embêter avec ça. La soirée était un peu… spéciale.
– Ça, tu peux le dire, confirme-t-elle en se frottant le front.

Son regard s'est adouci et nous allons prendre place sur le canapé, côte à côte. Sa main vient se poser sur la mienne et j'enserre ses doigts avec un timide sourire.

– Est-ce qu'il t'a fait mal ? finit-elle par demander, le regard dans le vide comme si elle redoutait la réponse.
– Non, rassure-toi. Lui, par contre, il n'a pas apprécié ma gifle.

Petit ricanement d'Angie, qui paraît soulagée que je ne me sois pas laissé faire.

– Heureusement que Geoffrey est intervenu, dis-je rêveusement.
– Geoffrey ?

Ah, merde. La gaffe.

– Euh, oui, le gars qui organisait la fête, marmonné-je en essayant de ne pas bafouiller. C'est son chauffeur qui nous a déposées à l'appart.
– Oh. Mais pourquoi tu ne m'as rien dit sur *lui* ?

Regard en coin suspicieux puis sourire coquin. Je lève les yeux au ciel.

– Il est comment, ce « Geoffrey » ?
– Beau.
– Et ?
– Beau, c'est tout.
– Venant de toi, ça veut dire beaucoup, déjà.

Je pince les lèvres et croise les bras, ce qui déclenche son rire. Elle me pousse gentiment avec son épaule pour me décoincer et je souffle un bon coup.

– Tu ne le connais pas, toi ?
– Ça ne me dit rien, répond Angie après quelques secondes de réflexion.
– Brett devait être ami avec lui pour avoir ses entrées là-bas.
– Oh, sûrement, mais… on n'a pas vraiment discuté non plus, explique-t-elle sans gêne.
– C'est dommage, marmonné-je pour moi-même. Ce type a… non, avait quelque chose de… différent. De troublant, comme une blessure cachée. Un truc qui m'a intriguée.
– Pourquoi « avait » ? relève ma meilleure amie.
– Je l'ai recroisé aujourd'hui en sortant de l'agence… Ah, mais j'ai oublié de te le dire ! Je postule pour un poste chez M. Dureyi !
– Non ! Les voitures de luxe ?
– Mais oui !
– OK, c'est important mais on en parlera plus tard. Revenons à Geoffrey.

Zut, diversion ratée.

– Il n'y a rien à dire. Je l'ai croisé aujourd'hui, il m'a ignorée, il ne m'a même pas reconnue, pour

tout dire. Et ce truc bizarre que j'ai perçu chez lui n'existait plus ! Voilà, je me suis fait des films.

– Dis-moi que tu n'as pas tout rêvé et qu'il est quand même beau, hein ? T'avais pas bu toi ?

– Il n'est pas désagréable à regarder, avoué-je avec un haussement d'épaules désinvolte.

– Mais merde, pourquoi je m'en souviens pas !

– Pourtant, tu bavais bien sur lui…

– Arrête !

Je me marre et me lève pour éviter ses représailles. Angie me suit jusque dans la cuisine et me questionne sérieusement sur l'offre de l'agence. Elle s'adosse au plan de travail et croise les bras sur sa poitrine, l'air soucieux.

– Dustin Dureyi n'a pas très bonne réputation, me dit-elle, visiblement inquiète. J'ai déjà entendu parler de son mauvais caractère.

– Je ne me suis engagée à rien, lui rappelé-je pour la rassurer. Je vais d'abord passer cet entretien d'embauche et on verra après. Mais bon, les mauvais caractères, je connais, n'est-ce pas ?

Je lui lance un clin d'œil et elle me répond en tirant la langue.

– Et le salaire est vraiment très attractif ! rajouté-je, rêveuse.

– Ça vaut le coup d'y réfléchir, admet-elle avec un sourire. Mais fais quand même attention, ce type est connu pour ses frasques et ses caprices.

Nous commençons ensuite à préparer joyeusement le dîner. Nous mangeons généralement tôt afin qu'Angie soit prête à vingt et une heures pour rejoindre son poste de nuit. Au moment où nous déposons trois assiettes sur la table, Briana entre dans l'appartement et se plante dans la cuisine, mains sur les hanches. Son regard est rivé sur Angie et il n'a rien d'amical.

– Qu'est-ce que c'est que cette histoire avec Brett ?

– Une histoire qui ne te regarde pas, la rembarre ma meilleure amie.

Pas sûr que ce soit la réponse idéale.

– C'est un ami, lui fait-elle remarquer en grinçant des dents, et tu le jettes comme un malpropre !

– Je n'y peux rien s'il a du mal à comprendre le mot « non ».

Son regard glisse vers moi et je grimace devant l'allusion. Ce n'est pas le moment d'envenimer les choses. Je préfère faire profil bas et continue à mettre la table silencieusement.

– Bon sang, Angie, ce n'est pas une façon de traiter les gens !

– Je t'assure qu'il le méritait, commence-t-elle à s'énerver. S'il n'accepte pas la rupture, je n'y peux rien.

– Je ne comprends pas, c'est un gentil garçon pourtant.

– Gentil, gentil, faut le dire vite, marmonné-je pour moi-même.

– Maddie, un commentaire ? m'interroge sèchement Briana avec un regard noir.

– Hum, disons que je ne pense pas que tu aies à te mêler de cette histoire.

Un silence glacial accueille ma réplique et j'affronte les yeux assassins de ma cousine. Elle bougonne, tape du pied puis va s'enfermer dans sa chambre.

– Il a dû l'appeler pour se plaindre, commente tranquillement Angie.

Son calme m'impressionne. Une fois qu'elle a pris une décision, dur de la faire changer d'avis de toute façon. Et j'avoue que sur ce coup-là, je la soutiens à cent pour cent !

Briana nous rejoint finalement une vingtaine de minutes plus tard, sans un mot. Elle s'installe, se sert et mastique en regardant sur le côté pour nous éviter. Sympa l'ambiance.

– Je vais peut-être travailler pour M. Dureyi, balancé-je.

Ma cousine s'étouffe avec sa bouchée et me jette un regard incrédule.

– Tu peux répéter ?
– Ne t'emballe pas, c'est pour être femme de ménage, me taquine Angie.
– Mais, Dureyi ! s'exclame Briana. Ces voitures sont juste magnifiques ! Bon, et hors de prix. Cet homme est richissime !
– Et souvent mal luné, commente ma meilleure amie.
– Pas faux.

Je souris, diversion réussie, cette fois-ci. Et même si la conversation tourne autour de moi, enfin, de mon peut-être futur emploi, je ne vais pas me plaindre. C'est quand même plus agréable. L'affaire Brett est reléguée au second plan. Pour le moment. Car Briana est têtue, elle aussi. Ça risque de faire des étincelles, surtout s'il continue à s'accrocher. Ce que j'ai du mal à comprendre puisqu'ils n'étaient ensemble que depuis quelques semaines. Pas assez, à mon avis, pour réellement développer des sentiments. Je pense plus à un orgueil surdimensionné qui fait qu'il n'accepte pas d'être largué.

***

Je stresse un peu pour cet entretien d'embauche. Pour une fois, j'ai un peu soigné ma présentation, empruntant un pantalon noir et une chemise blanche à Angie pour faire plus sérieuse. Exit le jean troué aux genoux et les pulls trop longs qui constituent pourtant la base de ma garde-robe. Pour éviter aussi d'arriver en retard ou transpirante à cause des transports en commun, j'ai appelé un taxi. Et il vient de me déposer à l'adresse que je lui ai donnée.

Il doit y avoir une erreur.

Mon cœur s'emballe alors que mes yeux détaillent l'immense bâtisse qui me fait face. Plantée sur le trottoir, je reste immobile comme une gourde. Mais c'est *la* villa. Celle de Geoffrey. Enfin, celle où j'ai rencontré Geoffrey. Je refuse de croire qu'il en est le propriétaire. On m'a dit Dureyi, et je ne connais qu'un seul Dureyi, Dustin, l'homme d'une cinquantaine d'années qui a donné son nom de famille à l'entreprise automobile qui vend de magnifiques véhicules à travers le monde entier.

Je me décide à bouger, rester sur le trottoir ne m'apportera aucune réponse de toute façon. Le souffle un peu précipité, je sonne à l'interphone près de la grille et débite mon nom de famille d'une voix anormalement aiguë. Un petit clac m'indique que la porte est ouverte et je pénètre dans le splendide jardin qui entoure la demeure. Une fontaine en pierre sur la droite attire mon regard. Le soleil se reflète dans l'eau mouvante et scintille, conférant au lieu une étrange ambiance féerique. Tout est bien entretenu : des plantes taillées au millimètre près au chemin pavé sans aucune mauvaise herbe.

Arrivée devant l'imposante double porte, je me fige. C'est fou comme cette maison est différente de ce qu'elle était dans mon souvenir. Tout ce luxe ne m'avait pas sauté au visage la première fois. Il faut dire que, de nuit et remplie de monde, je ne m'étais pas rendu compte de la richesse du décor. Je me dis que j'ai peut-être une petite chance d'avoir confondu avec une autre maison.

Pourquoi pas ?

La porte à ma droite s'ouvre alors que je contemple toujours les lieux. Je rougis sous le regard implacable d'une femme d'une soixantaine d'années. Cheveux gris, attachés strictement en queue de cheval sur son cou, la gouvernante me dévisage avant de me laisser entrer.

– Bonjour, commencé-je d'une voix mal assurée.
– Bonjour mademoiselle, me répond-elle d'une voix étonnamment douce. Veuillez me suivre. Nous allons discuter dans le petit salon.

Petit salon. Un euphémisme. Deux imposants canapés forment un angle droit au milieu de la pièce. D'immenses bibliothèques habillent les murs et me donnent presque le vertige. Je m'assois le plus délicatement possible et tente de garder le dos bien droit, à l'image de la gouvernante qui s'installe sur le deuxième canapé.

– Mademoiselle Beauchamps, n'est-ce pas ?
– Oui, madame.
– J'ai déjà parcouru votre CV, ce qui vous a conduite jusqu'ici. Aujourd'hui, je vais m'intéresser un peu plus à vous, à votre vie privée. J'espère que vous comprendrez mon intrusion. Je tiens à m'assurer d'avoir choisi la bonne personne.
– Très bien. Je vous écoute.
– Parlez-moi de vos études. Pourquoi venir aux États-Unis ? Pourquoi l'informatique ?

Drôles de questions pour vérifier mes motivations à passer l'aspirateur. M'enfin.

– Mes parents m'ont toujours dit que je ne devais pas m'enfermer dans ce que je savais déjà faire, que les défis étaient bien plus motivants qu'un quotidien monotone mais rassurant. Alors, après avoir obtenu mon bac avec mention, j'ai décidé de pousser plus loin et de me confronter à une culture étrangère en quittant le cocon familial. En ce qui concerne l'informatique, c'est un peu plus personnel.

Elle hoche lentement la tête, comme pour me faire signe de continuer. Bien sûr, elle ne va pas se

contenter de ça.

– Nous n'avions pas d'ordinateur à la maison et les railleries de mes camarades m'ont vite donné envie de maîtriser cet outil que je ne connaissais pas. Je me suis battue avec mes parents et j'ai dû faire plusieurs petits boulots pour pouvoir m'en offrir un. Et depuis, je mets un point d'honneur à le maîtriser autant que possible.

– Encore un défi, donc, résume la gouvernante avec un sourire un coin.

– Un défi relevé, affirmé-je.

– Bien. Vos ambitions professionnelles n'ont rien à voir avec cet emploi ?

– Non. J'ai besoin d'argent et je profite des vacances universitaires. Pas la peine de vous inquiéter pour votre poste, je vous le rendrai à la fin du contrat. Promis.

Elle ne rit pas mais son sourire s'élargit et ses yeux deviennent chaleureux. Je crois que je marque des points. L'entretien se poursuit sur des détails concernant le travail proposé. Ce ne sera pas de tout repos. Entre le ménage dans *toute* la maison, les courses, la préparation des repas et une disponibilité presque sans limites pour mon employeur, je n'aurai pas de quoi m'ennuyer.

– Je peux vous demander une précision ? finis-je par questionner en me triturant les doigts.

– Bien sûr, Madeleine.

Hé, c'est bon signe ça, non ?

– Je ne sais pas trop comment formuler ma question, hésité-je. Nous sommes bien chez monsieur Dureyi, ici ?

– Oui.

Mais son regard curieux m'intrigue. Je tente d'avaler la petite boule qui s'est coincée dans ma gorge.

– Dustin Dureyi ? insisté-je.

– Non. Son fils. Geoffrey Dureyi.

Geoffrey Dureyi. Impossible.

Je ferme les yeux, me maudissant de ne pas avoir fait de recherches sur les Dureyi comme me le suggérait Angie. C'est un cauchemar.

– Je suis désolée, dis-je, un brin paniquée. Je crois que je ne vais pas pouvoir accepter ce poste.

La porte s'entrouvre à ce moment-là. Personne n'entre mais une main reste crispée sur la poignée.

– Mais enfin… proteste la gouvernante.

– Marina, coupe une voix masculine que je reconnais très bien. Pouvez-vous venir s'il vous plaît ?

Un ton froid qui déclenche un frisson dans mon dos. Je reste seule, perdue dans mes pensées. Ce

serait une erreur de travailler pour un homme qui m'intrigue autant. Un homme qui n'a visiblement pas les mêmes mœurs que moi. En bref, un homme dangereux.

4.

Geoffrey

Je croyais avoir rêvé. L'avoir imaginée. Mais c'est bien elle qui pousse la grille du jardin pour pénétrer dans ma demeure. Celle qui semblait complètement perdue chez moi la dernière fois, qui n'a pas l'air d'appartenir à mon monde et qui n'a visiblement pas envie d'y entrer. Elle existe vraiment. Avec toute cette drogue que je prends parfois, je ne sais même plus si ce que je vois est réel.

C'était donc elle devant l'agence d'intérim ! J'ai cru à une apparition, que cette impression de force et de faiblesse qu'elle m'avait laissée se matérialiserait sur n'importe quelle inconnue brune aux cheveux courts que je croiserais désormais.

Je crois que j'aurais préféré l'avoir inventée.

Je passe une main dans mes cheveux. Un soupçon de colère s'insinue en moi quand je pense qu'elle a dû venir après m'avoir reconnu à l'agence. J'ai un goût amer dans la bouche. Comme si j'allais l'embaucher juste parce qu'on s'est déjà rencontrés. Et qu'elle m'a sacrément marqué. Ce qu'elle ignore. J'espère. Il y a tellement de parasites dans mon entourage que je ne suis guère étonné par sa démarche.

Je soupire, conscient que Marina risque de se laisser berner par ce côté indépendant et volontaire qui transpire chez cette fameuse Madeleine Beauchamps. Mais aucune envie de l'avoir chez moi : les opportunistes, j'en ai ma dose !

Je descends à l'étage inférieur et traverse le couloir pour rejoindre le petit salon où ma gouvernante l'a emmenée. Je vais mettre fin à cet entretien et congédier la jeune femme sans remords. Je ne m'annonce pas, manquerait plus que ça, dans ma propre demeure. J'ouvre simplement la porte. J'entends alors ces dernières paroles qui me figent sur place.

– Je suis désolée, je crois que je ne vais pas pouvoir accepter ce poste.

Putain, c'est une blague ?

En quel honneur se permettrait-elle de refuser ? Qui est-elle pour ne pas vouloir travailler pour un Dureyi ?

Alors que cinq minutes plus tôt, je voulais l'empêcher d'entrer à mon service, je n'ai plus que le désir inverse maintenant. Soit elle est très douée, soit je suis complètement fou. J'appelle sèchement Marina pour qu'elle me rejoigne et m'éloigne de quelques pas pour ne pas être entendu.

– Je ne comprends pas, monsieur, s'excuse ma gouvernante. Tout se passait pourtant bien. Elle

avait l'air d'avoir les pieds sur terre et…

– Doublez le salaire, coupé-je.

– Pardon ?

Nous échangeons un long regard. Mais je ne céderai pas.

Bordel, je la veux chez moi.

– Proposez-lui de doubler le salaire, reprends-je calmement.

– Mais… je… enfin… Vous êtes sûr ?

– Oui.

Marina me dévisage, surprise de me voir aussi déterminé. Ce n'est pas du tout mon attitude ordinaire. Mais là, je suis combatif et irrationnel au lieu de passif et résigné. Elle finit par acquiescer et fait demi-tour pour rejoindre Madeleine. Je ne vois pas ce que je pourrais faire de plus pour la convaincre de travailler ici alors je remonte dans mon bureau. Je tire les rideaux et m'assois dans mon fauteuil, la tête renversée en arrière et les bras croisés sous la nuque. Les yeux dans le vide, l'obscurité m'apaise.

Peu importe qu'elle refuse, je n'ai pas besoin d'elle. Je n'ai pas envie d'avoir besoin d'elle. Je ne *dois* pas avoir besoin d'elle.

Quand j'entends la porte d'entrée claquer, je sais qu'elle est partie et ma poitrine se serre. Ce bruit est pour moi l'écho d'un abandon, d'une fuite, d'un rejet douloureux à accepter. Un souvenir du passé qui ne passe pas, qui n'est toujours pas digéré. Lorsque Marina me rejoint, j'en ai presque des sueurs froides.

– Elle a accepté, monsieur.

Je reprends mon souffle, avec l'impression de l'avoir retenu pendant des années.

C'est la merde.

Je me contente de hocher la tête, conscient d'avoir fait une connerie. Et quand je suis de nouveau seul, je passe mes mains dans mes cheveux, les décoiffant sans vergogne. Sans pouvoir résister, je me déplace jusqu'aux fenêtres avec un vain espoir. Et en écartant légèrement les rideaux, je l'aperçois. Debout derrière la grille, Madeleine semble bien pensive, comme si elle aussi regrettait sa décision. Elle reste un moment immobile, visiblement hypnotisée par la demeure puis se détourne et fouille dans son sac en bandoulière. Les bagues qu'elle porte à la main droite scintillent et m'arrachent un sourire. Je les avais remarquées lors de notre bref contact physique. Quand ses doigts se sont délicatement posés sur mon avant-bras. Trois bagues, énormes, en argent et toutes de formes différentes. Leur point commun ? Une fausse pierre précieuse de la couleur des coquelicots. Aucune idée de la raison pour laquelle mon cerveau a enregistré cette information. Peut-être parce que cette teinte rappelle subtilement celle de sa bouche. Une belle bouche à croquer…

Je me secoue pour chasser cette image et récupère ma veste sur le dossier du siège. Je n'en ai pas envie, seulement j'ai rendez-vous avec mon père au siège de l'entreprise. J'avais pris un jour off mais, comme d'habitude, ses demandes ressemblent plutôt à des ordres. Alors je m'exécute.

Dans le double garage de la villa, je retrouve mon chauffeur, installé à l'avant de ma *Dureyi Victory* , un modèle alliant l'élégance d'une Aston Martin et la puissance d'une Bugatti Chiron. L'une de nos dernières créations, pas encore commercialisée. Je monte à l'arrière avec, comme à chaque fois, un brin de fierté.

– Monsieur.
– Gerald, allons-y. Le Tout-Puissant n'attend pas, dis-je avec une grimace.

Pas de commentaire mais un signe de tête un peu crispé avant que le moteur démarre. Cet homme d'une quarantaine d'années est à mon service depuis cinq ans. Depuis que j'ai enfin accepté de profiter du fruit de mon labeur et d'avoir quelques privilèges, comme un chauffeur attitré et une maison de luxe.

Je bascule la tête en arrière et ferme à demi les yeux. J'ai hâte que mon père parte en voyage d'affaires. C'est lui le représentant officiel de la marque Dureyi et cette fonction l'éloigne parfois pendant plusieurs jours. Je vais pouvoir respirer un peu et faire mon boulot sans sa pression permanente.

La voiture file vers Arlington Street, non loin du Boston Public Garden, vers les immenses immeubles de verre qui surplombent la rue. Lorsque Gerald se gare enfin dans le parking souterrain réservé aux employés du building, je prends une profonde inspiration et sors en essayant d'adopter une allure nonchalante.

Tout va bien se passer, nos résultats sont excellents.

En me répétant ces mots d'encouragement, je grimpe dans l'ascenseur qui m'emmène vers les derniers étages. Je traverse le couloir, sourcils froncés, comme si j'avais quelque chose d'important en tête. Tout ça pour éviter que les gens ne voient mes mains qui tremblent. Cassie, ma secrétaire, me dit bonjour du bout des lèvres et me jette un regard plein de compassion. Elle est aux premières loges lorsque Dustin vient cracher son venin et doit avoir pitié de moi. J'esquisse un sourire tendu et m'enferme dans mon bureau.

Mon père est en retard. J'en profite pour relire nos derniers bilans et faire le point sur les différents sites que la marque possède. Enfin détendu, mon esprit vagabonde et revient sur l'impression laissée par un certain regard bleu. Franc mais troublé. Un mélange de détermination et de fragilité incroyablement touchant. Cette femme donne envie d'être découverte, mise à nu.

– C'est donc ce que tu fais toute la journée ? s'insurge Dustin en entrant avec fracas. Tu rêvasses ?

Le ton acide me fait déglutir et je me redresse dans mon siège, comme pris en faute.

Et bonjour, c'est pour les chiens ?

Son imposante carrure se déplace jusqu'à moi et s'arrête devant mon bureau. Il me jauge avec ce petit air de dégoût qui ne l'a jamais quitté et ce qu'il voit ne semble pas lui convenir. Je serre les dents et relève la tête pour affronter son regard, ce qui ne lui plaît pas du tout.

– Je pars dans la soirée et tu en profites déjà pour te prélasser ? Merde, Geoffrey, tu as une boîte à faire tourner pendant mon absence !

Comme si je ne le savais pas, putain !

Mon cri reste bien sûr silencieux. Ce serait pire si je répondais. J'en ai parfois envie mais j'y renonce bien vite. Cela ne mènerait nulle part. Je n'ai pas la carrure pour me battre contre lui. Je ne l'ai jamais eue.

– Je peux savoir pourquoi tu comptais t'absenter aujourd'hui ?
– Affaire personnelle, grincé-je en détournant le regard.

Ses mains s'abattent sur le bois et me font sursauter. Je l'ai mis en colère. Encore.

– Ta vie, c'est cette boîte, Geoffrey. Tu n'as besoin de rien d'autre et c'est la seule chose que tu saches faire. Alors ne gâche pas tout avec tes petits airs de prince. Tu ne dupes personne. Sans moi, tout le monde sait que tu finirais par faire foirer cette entreprise.

Je baisse les yeux, conscient qu'il n'a pas tout à fait tort. Même si j'essaye, je sais que ma persévérance sera veine. Comme à chaque fois que j'ai tenté quelque chose seul.

Dustin semble se reprendre, se redresse et resserre machinalement le nœud de sa cravate. Rien, dans son attitude, ne doit laisser penser qu'il méprise son propre fils. Un sourire charmeur arrive sur son visage. Un sourire faux. Le seul qu'il m'ait jamais adressé.

– Lucinda revient dans deux semaines, me dit-il, satisfait. On va enfin pouvoir passer à l'étape suivante.

Je ne réponds pas, le cœur lourd.

– Ne me déçois pas là-dessus non plus, Geoffrey.

Je déglutis car l'annonce de son retour ne m'a procuré aucun plaisir. Ce n'est pas elle qui s'est imposée à mon esprit à ce moment-là, mais une brune aux cheveux courts. Son petit air de sainte-nitouche bornée me ferait presque sourire mais j'y résiste. Je ne devrais pas penser à elle maintenant mais ses yeux bleus curieux et scrutateurs ne quittent plus mon esprit. Et c'est fou, ça m'apaise. L'étau qui m'enserrait se relâche légèrement et je hoche la tête pour faire plaisir à Dustin, c'est ce que j'ai toujours voulu sans jamais y parvenir.

– Bon, je sais que tu ne seras pas à la hauteur bien longtemps, reprend-il en caressant le bas de son menton, mais je vais préparer un *pre-nup* béton, ça devrait suffire.

Je ne l'écoute même plus. Je viens de me rendre compte que j'avais oublié la date de l'opération de Marina et que j'ignorais du coup quand allait commencer Madeleine. Une étrange excitation s'empare de moi.

– Tu m'écoutes ? intervient froidement mon père, me coupant dans mes réflexions. Si tu n'arrives pas à te concentrer, je vais peut-être décaler mes rendez-vous.
– Non, non, tout ira bien.

Son rire moqueur me fait grincer des dents.

– Tu es imprévisible, me siffle-t-il avec une pointe de haine dans la voix. Je ne peux pas te faire confiance, alors garde ces conneries de phrases rassurantes pour toi.

Sa tirade me coupe presque le souffle et mes phalanges blanchissent à force de serrer les accoudoirs. Si je laisse parler ma colère, je ne ferai que lui prouver qu'il a raison, que je ne sais toujours pas me contrôler.

Comme quand j'avais 8 ans.

J'aimerais tellement lui prouver ce que je vaux ! Sauf qu'il ne m'en laisse pas l'occasion. Pour lui, j'ai déjà montré tout mon potentiel. Et ce n'est pas glorieux.

Je soupire, résigné, et tente de rester concentré sur ce qu'il me dit pour ne pas me faire surprendre une deuxième fois. Mais je ne suis plus vraiment là avec lui. Ça me barbe, ces conversations stériles où il reste campé sur ses positions quoi qu'il advienne, quoi que je dise ou fasse. Il finit d'ailleurs par se lasser de mon silence et se dirige vers la porte. En bon fils, je l'accompagne et m'appuie au chambranle pour le regarder partir. Je crois que mon absence de réaction l'a agacé. En marchant d'un pas vif dans le couloir, il bouscule sans ménagement notre nouvel informaticien, Maxime. Le pauvre ne comprend pas ce qui lui tombe dessus et se fait tout petit devant le regard meurtrier de Dustin. J'esquisse un sourire.

– Cassie ?

Ma collègue d'une quarantaine d'années hausse les sourcils. Elle paraît surprise. C'est sûrement parce que mon ton n'avait rien d'agressif pour une fois. Les rendez-vous avec mon père me mettent généralement hors de moi. Mais pas aujourd'hui. Je gère plutôt bien.

Et tout ça parce que tu pensais à autre chose, ducon.

– Vous voudrez bien mettre un rappel dans mon agenda pour le 27 ? Inscrivez simplement L.

Elle acquiesce sans chercher à comprendre. Elle doit me trouver un peu bizarre parfois. Je retiens

un ricanement puis retourne dans mon bureau, étonnamment détendu après une confrontation avec Dustin.

Mon téléphone portable se met à vibrer et le contact qui s'affiche me fait grimacer. Danny. Manquait plus que lui. Même si je ne m'en souviens pas, j'ai certainement dû le prévenir que j'avais un rendez-vous avec mon père ce matin. Il sait que c'est le meilleur moment pour me contacter. Ça sert généralement ses intérêts.

– Hé mon pote, s'exclame-t-il, faussement enjoué. Besoin d'un truc pour te détendre ? À quand la prochaine soirée ? J'ai plein de choses en réserve.
– Salut, Danny. Écoute, ce ne sera pas possible pour le moment.
– Pardon ?

Gros blanc. Je crois qu'on est aussi surpris l'un que l'autre. Je me frotte la nuque puis pince l'arête de mon nez en fermant les yeux très fort. Sauf que quand je les ouvre à nouveau, je n'ai pas changé d'avis. L'idée d'une soirée, bruyante, chargée et brumeuse ne me fait pas rêver. Alors qu'à chaque départ de mon père, j'en ai plutôt besoin d'habitude.

– C'est bien la première fois que tu décales, mec. Y a quelque chose qui cloche ? Un problème avec la came ?
– Non, ça va, dis-je fermement. C'est juste… bref, je n'en ai pas besoin tout de suite. Je te rappellerai.
– Merde, ne tarde…

Je coupe la communication en grimaçant. Il a raison. C'est la première fois que je renonce à une soirée, à ces foutues pilules qui me donnent l'impression d'être un mec normal. Je n'aime pas que les choses changent, surtout quand je ne contrôle rien. Alors je reprends mon téléphone en main et rappelle Danny.

– T'auras pas tardé, c'est bien, ricane-t-il.
– Prévois ta came pour le 26.
– Putain, si tard ? Tu fais pas une fête avant ?
– Non.
– C'est quoi ces conneries, Geoff ? T'as pas intérêt à me faire faux bond.
– Et toi, fais gaffe à ce que tu me dis, grogné-je. Ne me menace pas ! C'est clair ?
– OK, on se calme, mec. Je suis sur les nerfs parce que tes soirées me rapportent beaucoup de pognon, tu le sais ça, hein ?
– Je sais.

En y pensant, je me sens presque nauséeux. Mais je campe sur mes positions. J'ai déjà allongé le délai entre deux soirées, je ne vais pas non plus tout changer parce que, pour une fois, je ne suis pas de trop mauvaise humeur après une visite de Dustin. Si c'est le cas, c'est simplement parce que j'ai l'esprit occupé par Madeleine. La nouveauté, c'est tout. Ça se tassera, comme le reste. Et je serai bien content d'avoir gardé mes habitudes. Mes rituels.

Ces pensées me rassurent. Un petit changement, ce n'est pas la mer à boire. C'est gérable. Inoffensif. Plus serein que quelques minutes plus tôt, je peux enfin me plonger dans mon boulot. Malgré ce que dit et pense mon père, je bosse dur pour cette entreprise. *Mon entreprise* . Et mon prochain projet est énorme.

Je suis sûr qu'il ne pourra pas le démonter, celui-là.

5.

Maddie

Je suis folle. Complètement. Désespérément. Je n'aurais jamais, *jamais* dû accepter ce poste ! C'est comme si je me jetais dans la gueule du loup. J'en ai pourtant conscience et j'ai signé le contrat alors que mon instinct me hurlait de fuir.

Angie a failli s'évanouir quand je lui ai donné le montant de mon nouveau salaire. À presque cinq chiffres pour deux mois de travail. Et pour être femme de ménage, en plus. J'ai dû la forcer à s'asseoir avant qu'elle tourne de l'œil.

Comment aurais-je pu refuser ?

Cet argent, ça va me faciliter la vie pendant des mois. Pas seulement pour organiser la venue de mes parents aux États-Unis. Ça m'ôte aussi un poids des épaules pour l'année prochaine. Je vais pouvoir chercher un stage dans ce qui me plaît vraiment, peu importe la rémunération proposée. J'ai déjà travaillé dans différentes entreprises puisque je me suis inscrite à une formation en alternance. Le salaire est plutôt bon mais j'ai toujours privilégié le montant aux missions qui me seraient confiées, ce qui ne sera pas le cas cette fois-ci. Alors, je suis peut-être inconsciente d'avoir accepté, parce qu'*il* est troublant, attirant et bien loin de mon monde, mais le jeu en vaut la chandelle.

– C'est pas possible. Il est fou, marmonne Angie en avalant une grande gorgée d'eau. Pire que ce qu'on m'avait dit.
– D'ailleurs, à ce propos, commencé-je, mal à l'aise, je ne vais pas travailler pour Dustin Dureyi.
– Quoi ? Mais pour qui alors ?
– Geoffrey Dureyi, son fils.
– Attends, Geoffrey ? Comme *ton* Geoffrey ?
– Ce n'est pas *mon* Geoffrey ! Mais oui, celui-là même.

Mon amie glousse et mon coup de coude ne l'arrête pas. Elle finit par essuyer le coin de ses yeux avant de redevenir un peu sérieuse.

– Ça risque d'être intéressant.
– Absolument pas, déclaré-je formellement.
– Ils ont l'air spéciaux ces Dureyi, il double quand même ton salaire en un claquement de doigts… bah, ils n'ont pas le même rapport à l'argent que nous, hein.

Là, je ne peux pas contester. Je soupire en me disant qu'il ne me reste que deux petits jours avant de commencer à travailler chez lui. Deux petits jours dans la normalité. J'en profiterai d'ailleurs pour envoyer CV et lettre de motivations aux entreprises qui seraient susceptibles d'accepter une

stagiaire en dernière année de son *bachelor's degree* .

– C'est un peu louche, quand même, non ? fait remarquer Angie en fronçant les sourcils.

J'acquiesce d'un hochement de tête. C'est au moment où j'ai refusé qu'il a décidé d'augmenter sa proposition. Et je n'arrive pas à trouver d'explication logique à son geste. Parce que s'il a fait ça, c'était pour me convaincre de travailler pour lui, ça, j'en suis sûre. Mais pourquoi ? Pourquoi moi ? Quelle importance cela peut-il avoir ? Cette réaction chez lui, que je soupçonne d'être liée à un ego un peu surdimensionné, me rend méfiante à son égard. C'est impulsif et illogique. Il en devient donc imprévisible.

– Surtout qu'il a fait son offre quand j'ai refusé de travailler pour lui.
– Aïe. Tu l'as vexé alors, ricane-t-elle. Il doit avoir pas mal de points communs avec son père.
– Bon, et si tu m'en apprenais plus sur cette famille Dureyi ?
– Bonne idée !

Angie se lève d'un bond pour filer dans sa chambre et revenir avec sa tablette.

Au fil de ses recherches, nous découvrons que Geoffrey est en fait le P.-D.G. de Dureyi Marque, son père n'étant que le coactionnaire. C'est étrange, car tout le monde associe cette marque de luxe à Dustin. Son fils est presque un anonyme et nous trouvons très peu de photos de lui. À chaque fois, c'est le père qui est mis en avant. Mon amie me fait lire ensuite des articles relatant les éclats de colère du célèbre milliardaire ainsi que ses demandes excentriques. Il ne prend pas de pincettes avec les gens qu'il considère comme moins importants que lui. Et apparemment, il y en a beaucoup.

En comparant les images des deux hommes, plusieurs choses me frappent. Ils ne se ressemblent pas. Sauf physiquement, certes, mais absolument pas dans leur posture. Dustin se met en avant et veut attirer le regard, là où Geoffrey se tient généralement en retrait, la tête tournée sur le côté pour ne pas affronter l'objectif. Il a dû vivre et grandir dans l'ombre de ce père exubérant. Ça me fait bizarre de le voir ainsi car, à chacune de nos rencontres, il dégageait une aura impressionnante. Quelque chose en tout cas qui ne m'a pas laissée indifférente.

– Je ne trouve pas de M^{me} Dureyi, déclare Angie au bout de plusieurs tentatives.

Sur un site non officiel, nous apprenons que la mère de Geoffrey les aurait quittés lorsqu'il avait 8 ans. Mais son nom n'est cité nulle part. Par contre, Dustin est accompagné par beaucoup de femmes différentes. Son fils, un peu moins. Après ça, je considère que j'en ai assez vu. Ma meilleure amie me lance un regard que je préfère ne pas déchiffrer avant d'éteindre sa tablette sans faire de commentaire.

Je jette un coup d'œil à ma montre. Dix-huit heures trente. Il est donc douze heures trente chez mes parents. Avec un soupir, j'attrape mon portable et compose le numéro de ma mère. J'ai au moins une bonne nouvelle à leur annoncer.

– Bonjour, Madeleine.

Sa voix me fait frissonner. Elle sonne comme un reproche.

– Bonjour, maman. Je ne voulais pas te déranger longtemps. J'ai trouvé un travail pour cet été.
– Ah. Tu sais qu'on a de l'argent de côté pour toi si tu en as besoin.

Et voilà. Même pas curieuse de savoir ce que je vais faire. Elle veut juste m'assurer que je ne suis pas obligée de travailler et que je pourrais dépendre d'eux.

– Maman, râlé-je avec un soupir. Je peux m'en sortir, et…
– On a vu ce que ça a donné la dernière fois, me coupe-t-elle froidement.

C'est comme si elle venait de m'enfoncer un couteau dans le cœur. Des larmes me montent aux yeux. Je me suis fait violer par mon voisin de palier, à peine quatre mois après avoir débarqué à Boston. Je faisais confiance à ce connard et je l'ai invité à entrer chez moi, un soir, alors qu'il m'avait aidée à monter des meubles. Il a profité de la situation.

Mais merde, je ne suis pas responsable !

– Merci pour ton soutien, murmuré-je, blessée.

Ça fait donc maintenant un peu plus de trois ans mais ma chère mère remet cette douloureuse épreuve sur le tapis dès que je veux lui prouver que je me débrouille bien, même sans eux.

– Oh, Madeleine, ne te braque pas, réplique-t-elle, visiblement agacée. On s'inquiète pour toi tous les jours.
– Vous n'avez pas besoin. Je vais bien.

Blanc sur la ligne. Ça m'énerve.

– Bon, je dois y aller. À plus tard.

J'aurais dû appeler mon père. Au moins a-t-il un peu plus de tact que sa femme. D'un côté, je me dis que ce n'est pas plus mal si je n'ai pas pu lui donner de détails. Elle aurait sûrement flippé de savoir pour qui j'allais travailler parce qu'elle aurait fait des recherches et serait tombée sur les caprices de Dustin Dureyi. Vu qu'elle ne me fait pas confiance, qui sait ce qu'elle aurait pu s'imaginer…

***

Je souffle un bon coup avant de sonner à la grille. C'est mon premier jour et j'ai la trouille. De me laisser déborder, de me perdre dans cette foutue villa, de subir les foudres de mon patron, visiblement caractériel comme son père. De le croiser et d'être encore troublée. Bref. J'ai mal dormi.

Marina m'accueille sur le perron avec un sourire rassurant. Je vais passer deux journées entières

avec elle afin que l'on voie le maximum de choses ensemble car après, elle se fait opérer du canal carpien.

– Je vais vous faire visiter la villa dans l'ordre par lequel vous effectuerez le ménage, m'explique la gouvernante.

Ah parce qu'il y a un ordre à respecter ? Sympa.

Nous commençons par l'étage. La partie de gauche me rappelle des souvenirs de cette soirée étrange que je ne cesse d'essayer d'oublier et que j'enferme à double tour dans mon cerveau. Mais il y a toute une aile que je n'avais pas remarquée et qui ne se devine pas de l'extérieur. Là-bas, il y a la chambre de Geoffrey. Nous nous arrêtons devant la porte sans entrer.

– Pour cette pièce, vous verrez directement avec M. Dureyi. Vous le prévenez au minimum la veille et vous ne la faites qu'une fois par semaine.

Je me surprends à ne pas faire de remarque ou de petite blague. Aucun commentaire ne me vient, ce matin. Déprimant. Je prends note mentalement, n'ayant de toute façon aucune envie de me balader dans sa chambre et continue la visite à la suite de Marina. Il vaudrait mieux une armée de femmes de ménage, ça prendrait moins de temps !

Après avoir fait le tour des autres pièces, dont un bureau, carrément interdit, plusieurs petits salons, chambres d'amis ou bibliothèques, nous terminons par le rez-de-chaussée. Les salles sont moins nombreuses mais plus grandes et la cuisine doit être faite tous les jours.

La gouvernante s'arrête ensuite dans un petit débarras dans lequel sont entreposés tous les produits ménagers ainsi que les ustensiles qui me seront nécessaires. Au moins, je ne manquerai de rien pour aspirer, faire la poussière, nettoyer, laver, récurer, etc.

– Bien. Maintenant c'est à vous, me sort-elle avec un petit sourire. Je vous laisse une heure pour faire le salon bleu à l'étage. J'inspecterai votre travail passé ce délai.

Merci pour la pression.

Je ne traîne pas et embarque tous les produits qui me semblent utiles. Je fais un autre aller-retour pour être sûre puis m'attelle à ma tâche. J'ai signé le contrat, certes, mais j'aime faire les choses bien. Et qu'on l'apprécie. Alors je dépoussière, nettoie, tape les coussins des canapés, passe l'aspirateur, déplace les meubles pour être sûre de ne pas avoir oublié de petits moutons et termine par un coup de serpillière.

Lorsque Marina revient, ses yeux brillent de satisfaction. Elle fait le tour de la pièce, laisse son doigt glisser sur les meubles puis se tourne vers moi.

– C'est quasiment parfait.
– Quasiment ? m'écrié-je, vexée.

Elle a un petit rire discret, tire une chaise près du mur et grimpe dessus. Inquiète, je m'approche pour la retenir au cas où et son clin d'œil me fait lever les yeux au ciel. Se mettant sur la pointe des pieds, Marina pose son index sur le haut d'un cadre et me montre la poussière que je n'ai pas retirée.

Je ne peux m'empêcher de rire en secouant la tête. Si c'est là mon seul oubli, ça me va. Je n'y aurais pas pensé.

– Vous êtes une perfectionniste, dis-je, mi-respectueuse, mi-taquine.
– Oui, avoue-t-elle sérieusement. Et comme vous aimez les défis, je suis sûre que vous mettrez un point d'honneur à m'égaler.

Je hausse les sourcils, un peu surprise, puis acquiesce avec le sourire. Elle m'aide ensuite à redescendre tous les produits et me félicite tout de même pour le travail accompli.

– Et maintenant, la préparation des plats, déclare-t-elle en me poussant dans la cuisine. Voici le numéro du traiteur qui vous fournira tous les ingrédients dont vous aurez besoin. Vous pouvez aussi lui commander des plats tout prêts. Vous devrez prévoir un repas pour le midi, à placer dans cette glacière pour que Gerald l'emporte au travail de M. Dureyi, et un plat pour le soir, à laisser au réfrigérateur ou à apporter directement dans le bureau de monsieur. Cela dépendra s'il est déjà rentré du travail ou non.

Je suis soulagée de ne pas avoir à me déplacer pour aller faire les courses, ça m'aurait demandé trop de temps. J'écoute ensuite les recommandations de Marina sur les préférences et les goûts de son patron. Elle a répertorié toutes ses recettes préférées dans un livre et je constate qu'il n'y a pas beaucoup de variété. Ce sont tous des plats typiquement américains. Je lui en fais la remarque sur un ton léger mais son regard se durcit.

– M. Dureyi a des habitudes qu'il n'aime pas changer.

D'accord, d'accord, je prends note. N'allons pas contrarier le grand patron dès le premier jour ! Marina me conseille aussi de ne prévoir qu'une seule part pour ne pas avoir de restes. J'en conclus qu'il est exclu que monsieur prenne deux fois de suite le même plat. Ça m'aurait quand même facilité les choses.

En fin de journée, je suis épuisée. Physiquement. J'ai terminé la préparation du plat pour le lendemain ainsi que celui de ce soir, sous l'étroite surveillance de Marina. Nous sommes toutes les deux dans la cuisine à ranger et nettoyer plan de travail et ustensiles quand je sens une présence et un regard se poser sur moi. J'en frissonne. Je n'ai pas entendu la porte s'ouvrir. Quand je lève les yeux et croise ceux de Geoffrey, mon cœur se met à battre follement. Son visage se fige et sa mâchoire se serre. Je n'ose plus bouger, mon chiffon à la main et reste bêtement immobile à le fixer. Il grogne puis fait demi-tour sans un mot. Étonnée, je cligne plusieurs fois des paupières puis me tourne vers la gouvernante qui soupire avec un haussement d'épaules.

– Je vous avais dit qu'il n'aimait pas le changement, murmure-t-elle en me rejoignant près de l'évier.

– Il est toujours aussi… aimable ?

– Cela dépend des jours, me confie-t-elle avec un triste sourire. Il peut être charmant parfois mais la plupart du temps, il est… distant. Il est rare qu'il soit malpoli.

– Ça doit être moi, alors, marmonné-je.

Je me détourne et finis d'essuyer la vaisselle avant de la ranger. Il n'avait vraiment pas l'air content de me voir dans sa cuisine. Pourtant c'est lui qui a doublé mon salaire pour que je reste, non ? Ou alors il ne se souvenait déjà plus de moi, ce qui me contrarie au lieu de me soulager.

Pourquoi je ne peux pas réagir avec lui comme avec les autres ?

– Ne vous inquiétez pas pour ça, reprend Marina, chaleureuse. Il va s'habituer et ça ira mieux. Il lui faudra quelques jours pour se faire à votre présence.

Elle a dû voir mon air perdu. Ce n'est pas tant la réaction de Geoffrey que la mienne qui me perturbe. Ce qui confirme que ce n'était pas franchement une bonne idée d'accepter ce job. Je déglutis puis jette un coup d'œil au plat qui n'attend que d'être servi. Marina s'approche de moi et pose sa main sur mon épaule.

– Je crois que, pour ce soir, ce sera tout, me prévient-elle gentiment. Je vais aller voir s'il veut manger maintenant. Merci pour votre efficacité.

Je souris puis détache le tablier qui protège mes vêtements. Après l'avoir accroché à sa place, je prends congé sans me retourner. Je rentre à l'appartement en mode automatique et avec la terrible envie de me jeter sur mon lit pour dormir au moins vingt-quatre heures d'affilée ! Je suis dans ma bulle pendant tout le trajet, le regard perdu sur le paysage qui défile. C'est en arrivant sur le palier que mon téléphone vibre.

Marina.

– Désolée de vous déranger, Madeleine. Je voulais juste vous prévenir que je partirai demain à midi. M. Dureyi et moi-même sommes satisfaits de votre travail, vous aurez le champ libre à partir de demain après-midi.

– Ah, d'accord.

Quelle réponse ! Bravo !

– Vous voyez, ajoute-t-elle avec un petit rire, il est en train de s'habituer. C'est bon signe. Bonne soirée.

Elle raccroche avant d'avoir ma réponse. Je n'y comprends plus rien. Je ne *le* comprends pas. Et je crois bien que je ne dois pas chercher. À ce moment-là, Angie ouvre la porte de l'appartement et nous nous retrouvons face à face.

– Je savais bien que j'avais entendu ta voix. J'ai cru que tu ne rentrerais jamais, me lance-t-elle,

moqueuse.

– J'ai mal aux pieds ! bougonné-je pour seule réponse.

Une fois à l'intérieur, je me débarrasse de mes baskets et me coule dans le canapé.

– Je pars dans un quart d'heure. Il te reste de la purée dans le frigo !

Elle file dans la salle de bains et je ferme les yeux. Ces deux prochains mois vont être épuisants. Pour preuve, je me suis endormie sur le canapé et Angie m'a secouée avant de partir pour que j'aille me coucher dans mon lit.

***

Marina semble en pleine forme et ça me déprime un peu de la voir aussi énergique. J'ai eu du mal à me lever ce matin puis à sortir de la douche. C'est un miracle que j'arrive à l'heure. Heureusement que je ne suis pas chargée de préparer le petit déjeuner : monsieur ne prend que du café et sait, apparemment, se servir de la machine.

Je secoue la tête pour arrêter d'être aussi grognon et suis la gouvernante jusqu'au salon où j'ai passé mon premier entretien. Elle m'a préparé une liste des choses à faire, qu'elle a réparties sur les différents jours de la semaine pour que je ne m'éparpille pas et que je n'oublie rien. On dirait bien que son départ l'angoisse un peu.

À midi, elle quitte la maison avec la larme à l'œil et j'ai eu beau la rassurer mille fois, elle part comme si quelque chose de terrible allait se produire. Ce qui me vexe un peu quand même. Sauf que je crois bien que ce n'est pas dirigé contre moi. Elle doit avoir peur que mon association avec Geoffrey ne fonctionne pas et vu l'accueil de la veille, je la comprends.

Maintenant que j'ai le champ libre, le rythme ralentit un peu. On a pris pas mal d'avance hier et je peux prendre plus de temps pour préparer les repas. Au départ, je jure que je voulais suivre religieusement les recettes préparées par Marina. Et puis je me suis dit qu'il avait peut-être besoin qu'on change un peu ses habitudes, malgré tout. S'il n'essaye pas, comment peut-il savoir qu'il n'aime pas ?

Et, oui, je parle uniquement des repas.

Alors, avec un tout petit peu de mauvaise conscience, je décide de changer un repas sur deux en rajoutant un plat français. Et pour commencer, je compte lui préparer un bœuf bourguignon. Qu'il ose me dire qu'il n'aime pas, après ça !

Plus je pense à ce que je suis en train de faire, plus je comprends que je veux seulement le faire réagir. Qu'il vienne me voir, me parler. J'aimerais qu'il ne m'ignore plus. Je ne supporterai pas longtemps cette attitude froide et presque méprisante de sa part alors qu'on ne se connaît pas. S'il y a quelque chose qui le dérange, qu'il me le dise une bonne fois pour toutes. Donc, oui, j'avoue, c'est de la provocation.

Mais il est coriace. Quasiment trois jours que je cuisine en allant à l'encontre des conseils de sa gouvernante et aucune réaction de sa part. Aucune plainte. Je ne l'ai tout simplement pas vu depuis le départ de Marina. Quand j'arrive, je suis accueillie par Gerald, son chauffeur, qui a eu le temps de le déposer au travail et de revenir. Le soir, je pars alors qu'il n'est pas encore rentré.

Avec un soupir, je vérifie la cuisson de mon coq au vin tout en me disant que j'ai trouvé plus têtu que moi. Il ne veut pas me parler. Mais alors que je repose le couvercle sur la cocotte, je sens sa présence.

Pourquoi est-ce que la porte ne grince pas quand c'est lui qui l'ouvre ?

Je décide de l'ignorer à mon tour et lui tourne le dos pour finir de ranger mon plan de travail. Je lève les yeux quand il toussote. Geoffrey penche la tête sur le côté et m'observe, appuyé négligemment contre le mur, les bras croisés.

– Je suis sûr que Marina vous a laissé des consignes précises pour les repas, fait-il remarquer calmement.

J'ai l'impression qu'il est amusé. Du moins, je l'espère.

– Oui, avoué-je sans baisser le regard. Mais elle a dû vous dire que j'aimais les défis, et…
– Me faire changer d'avis en est un, n'est-ce pas ?

Son ton doux me fait rougir sans raison.

– Si vous n'aimez pas, je peux ressortir vos recettes habituelles.
– Ne changez rien, dit-il subitement.

Troublée, je me détourne et relève le couvercle qui couvre mon plat. Je n'ai absolument pas besoin de vérifier la cuisson mais cela me donne quelque chose d'autre à faire que de le reluquer. Geoffrey s'avance et vient humer l'air juste à côté de moi. Son épaule frôle la mienne. Sa présence m'enveloppe et me donne presque le tournis.

– Qu'est-ce que c'est ?
– Un coq au vin.
– Accepteriez-vous de dîner avec moi, ce soir ?

Sous l'effet de la surprise, le couvercle m'échappe et tombe au sol, entre nos pieds.

6.

Geoffrey

Le bruit métallique résonne dans la pièce et me fait sourire. Je la trouble et ça me plaît.

Je ramasse le couvercle et le pose dans l'évier avant de me tourner vers elle. Le rose aux joues, Madeleine me fixe, déroutée par ma proposition. C'est vrai que je l'ignore depuis plusieurs jours déjà mais là, je ne pouvais pas ne pas répondre à sa provocation plus longtemps. Elle m'a clairement cherché.

De courtes mèches noires retombent sur son front et elle les repousse sur le côté gauche avant de me faire face. Elle scrute mon visage puis appuie sa main sur le plan de travail pour se soutenir.

– Je n'ai préparé qu'une seule part, finit-elle par dire d'une voix légèrement tremblante.
– Je suis sûr que vous avez de quoi vous faire un repas rapide. Servez-vous. Faites comme chez vous et rejoignez-moi sur la terrasse.

Je sors sans lui laisser le temps de protester, ni à moi de changer d'avis. Une fois devant le bar du salon, je me sers un verre de Martini dans lequel je glisse quelques olives vertes. Avec soulagement, je m'installe face au jardin et contemple un moment le ciel qui prend de jolies teintes orange et rose. Le silence règne de ce côté-là de la maison et c'est presque angoissant. Parce que ça laisse à mon esprit la possibilité de penser. Et ce n'est jamais bon. Les souvenirs pourraient revenir en force et me miner le moral alors que tout va bien depuis quelques jours.

Je n'ai pas le temps de faire un plongeon dans le passé, Madeleine me rejoint avec un plateau qu'elle place au centre de la table de jardin. Elle dispose deux assiettes puis hésite à me rejoindre sur le canapé. Il y a assez de place pour nous deux mais elle louche vers la chaise de l'autre côté. Je tapote alors le coussin pour ne pas lui laisser le choix et son soupir contrit m'arrache un sourire. Elle a voulu jouer, qu'elle assume.

Je la regarde s'installer tout en prenant une gorgée d'alcool. Elle est gênée et essaye de le cacher en se préparant un verre d'eau. Pour voir sa réaction, j'écarte un peu les jambes et mon genou vient frôler le sien. Elle sursaute et manque de faire tomber la fourchette qu'elle venait d'attraper. Je ris spontanément sans pouvoir m'en empêcher. Madeleine me jette un regard noir, pique dans une tomate et mâche énergiquement sa bouchée sans me dire un seul mot.

– Désolé, dis-je en essayant de ravaler mon ton moqueur.
– C'est la deuxième fois que vous me prenez par surprise, grogne-t-elle sans me regarder.
– La première n'était pas intentionnelle. Promis.

Elle hausse les épaules et reprend sa dégustation. Curieux, je me penche en avant pour voir ce

qu'il y a dans son assiette. Mon plat est délicieux mais le sien est assez étrange. J'aperçois du rouge, du jaune, du vert, tout mélangé.

– Votre coq au vin est un régal, je vous remercie de me l'avoir fait découvrir. Mais… qu'est-ce que vous, vous mangez ?
– Une salade sucrée salée.

Devant mon air sceptique, elle tend son assiette vers moi.

– Salade verte, banane, tomate, kiwi, cornichon, jambon et maïs.

Elle rit devant mon air dégoûté et secoue la tête.

– Je vous assure que c'est très bon. Vous voulez goûter ?
– Sans façon.
– Sûr ?
– Certain !

Pour finir de me provoquer, Madeleine enfourne une énorme fourchette avec tous les ingrédients mélangés. Je lève les yeux au ciel puis fais un sort à mon plat, un peu plus classique quand même. Moins farfelu. Et sacrément appétissant, contrairement à sa salade.

– Je vous imaginais moins frileux, se moque-t-elle.
– Je prends des risques calculés, nuancé-je. Aucune envie de passer la nuit à vomir !

Elle s'esclaffe de ma boutade puis prend un air vexé avec une petite moue adorable.

– Vous insinuez que j'essaye de vous empoisonner ?
– Absolument pas. Par contre, je vous préviens, je n'accepterai pas d'absence pour problème de digestion.
– Oh ! Mais je cuisine très bien !
– C'est vrai, dis-je sincèrement.

Son sourire me va droit au cœur et ce pincement dans ma poitrine n'est pas désagréable. Je préfère tout de même me détourner et toussote pour faire redescendre la pression.

– Vous travaillez souvent aussi tard, ou c'était juste pour m'éviter ? continue-t-elle à plaisanter.

Ce ton léger entre nous est vraiment agréable. J'apprécie qu'elle ose me parler, me taquiner même.

– Je suis sur un nouveau projet, confié-je, détendu.

Je remarque seulement que mon bras est posé depuis plusieurs minutes sur le dossier du canapé, juste derrière ses épaules. Ça n'a pas l'air de la déranger.

Tant mieux… aucune envie de le retirer.

– C'est vous le patron chez Dureyi, alors ?
– Oui et non. Mon père détient la moitié des actions.
– On entend toujours parler de lui. Très peu de vous, finalement.
– Dustin est l'image de marque, expliqué-je.
– Et vous le cerveau ?
– Hum… on peut voir ça comme ça, répliqué-je, amusé. Quand j'ai construit mon premier modèle à 18 ans, c'est grâce à lui que j'ai pu le commercialiser. Il était le P.-D.G. d'une grande chaîne de distribution avant d'investir dans mon entreprise. Autant dire qu'il avait tous les bons contacts.
– Et vous les bonnes idées, donc.

Pourquoi ce qu'elle dit et pense me touche autant ? Je crois que c'est la première à pointer du doigt mon travail et son importance. J'en ai les mains qui tremblent et je serre les poings pour le lui cacher. Je termine mon verre cul sec et surprends son regard rivé sur ma main.

– Je ne vous ai rien proposé, dis-je, embarrassé. Vous vouliez goûter ? Je peux aller vous chercher quelque chose.
– Ça ne fait rien, ne vous inquiétez pas.

Madeleine a ce petit sourire en coin qui me fait respirer un peu plus vite. Mes yeux s'arrêtent sur ses lèvres, délicieusement colorées et légèrement entrouvertes. Une idée folle me passe par la tête.

– J'ai un moyen de te faire goûter quand même.

Ses yeux s'écarquillent. Et je ne sais pas si c'est à cause du sous-entendu de ma phrase ou de ma familiarité. Je ne reconnais même pas ma propre voix. Rauque, grave, sensuelle. Son regard se trouble quand je pose ma main sur sa nuque et que je l'attire à moi. Mes lèvres se posent sur les siennes et je retiens difficilement un gémissement de plaisir. Sa respiration s'accélère et son souffle se perd sur ma joue. J'ouvre alors la bouche mais c'est sa langue qui vient chercher la mienne. Un frisson me parcourt à ce contact et Madeleine s'accroche à moi en posant ses mains sur mon torse. Mes doigts glissent à l'arrière de sa tête et j'apprécie de pouvoir agripper ses cheveux. Je tire un peu pour la faire se cambrer contre moi. Ses seins viennent frotter contre ma poitrine et je sens mon sexe durcir.

Putain ! Sans drogue…

La danse de nos langues l'une contre l'autre fait monter mon envie d'elle. Sa bouche est si douce que je regrette de ne pas l'avoir embrassée plus tôt. C'est exquis. Et bien plus efficace que prévu. Presque timidement, ses doigts glissent jusqu'à mes épaules et Madeleine se presse contre moi. Je passe alors une main sur sa taille puis dans son dos pour la maintenir aussi serrée que possible. Emporté par la fougue de notre baiser, je me penche en avant, la faisant s'allonger petit à petit. Je lui écarte les jambes avec mon genou et colle mon bassin au sien. Sa respiration se coupe et elle reste immobile quelques secondes, comme surprise. J'en profite pour effleurer sa lèvre inférieure avec la

pointe de ma langue. Elle gémit avant de m'embrasser à nouveau avec une passion qui me fait bander pour de bon. J'ondule au-dessus d'elle et ses soupirs me font comprendre qu'elle apprécie.

Avec un léger tremblement, ma paume se pose sur son sein et mon pouce vient titiller le téton qui commence à pointer à travers le tissu. Mais au moment même où je pince la pointe de son mamelon, Madeleine interrompt notre baiser et me repousse légèrement, les deux mains plaquées sur mon torse.

– Non… Geoffrey… s'il te plaît, souffle-t-elle, haletante.

Je grogne, mécontent et frustré, et reste un moment à la dévisager sans comprendre. Son regard me fuit et elle se mord la lèvre. Tout son corps est crispé sous le mien, mais visiblement pas de désir. Je perçois presque de la peur, ce qui m'étonne et m'inquiète. Je me redresse et passe une main dans mes cheveux, le cœur battant toujours aussi vite.

– Je suis… désolée, murmure-t-elle.

Sa voix chevrotante me porte un coup. Est-ce que je lui ai trop mis la pression ? Pour une fois que l'excitation venait naturellement pour moi… Je me demande si je n'ai pas été trop rapide. J'aurais aimé vérifier si j'étais capable d'aller jusqu'au bout avec elle mais j'ai dû l'effrayer sans le vouloir. Ses lèvres gonflées tremblotent et une chape de tristesse et de remords s'abat sur mes épaules.

– Je n'aurais pas dû, commencé-je, complètement refroidi.
– Je vais y aller.

Je ne la retiens pas. Laissant tout en plan sur la table de la terrasse, Madeleine s'enfuit. Elle *me* fuit. Et ça me fait mal. Au point que je balance mon verre devant moi dans un geste désespéré pour calmer mes nerfs. Accoudé sur mes cuisses, je plonge mon visage entre mes mains et ferme les yeux.

Bordel, pourquoi je ressens du désir pour elle et pas pour les autres ?

***

Lorsque j'émerge enfin, vers dix heures le lendemain, j'ai l'impression de me sentir encore plus mal que la veille. Nuit épouvantable. Mes quelques heures de sommeil ont été peuplées de souvenirs du passé qui me laissent un goût amer au réveil. J'ai rêvé de ma mère. De celle qui m'a abandonné quand j'avais 8 ans. Celle qui m'a laissé seul avec mon père.

Et Dieu sait qu'il en a profité, ce connard.

Je sors difficilement du lit et jette un œil à mon portable. J'ai des messages surexcités de Danny. J'hésite sincèrement à annuler la fête de demain soir. Ça me soûle. Et je ne vais pas être frais pour reprendre le boulot lundi. D'autant plus que c'est le jour du retour de Lucinda.

C'est bien pour ça que tu fais une fête, ducon. T'en as besoin.

Je soupire et reporte ma décision à plus tard. J'ai encore l'esprit trop embrumé pour réfléchir correctement. En plus, deux yeux bleus perdus m'obsèdent depuis la veille. Non, depuis notre première rencontre, pour être honnête. Et j'ai tout fait foirer hier. Soit je l'ignore, soit je lui saute dessus. Bravo ! Quel comportement mature et détaché. Je ne sais même pas si Madeleine va vouloir continuer à bosser pour moi. Elle devrait être là ce matin, elle travaille jusqu'à onze heures trente normalement, et j'ai la trouille d'aller vérifier.

J'enfile un jogging noir et un tee-shirt avant de sortir de ma chambre. Mais dans le couloir, je reste interdit en découvrant la jeune femme en train de faire les cent pas. Un plateau est posé sur la commode du couloir et une délicieuse odeur de café flotte jusqu'à moi. Si elle me l'a préparé, et apporté, c'est bon signe, non ?

– Bonjour, dis-je, un peu plus grognon que je n'aurais voulu.

Madeleine sursaute et se fige instantanément. Son regard se rive au mien et le temps semble s'arrêter. Je vois tellement de choses défiler dans ses yeux et à une telle vitesse que je serais bien incapable de dire quelles émotions la submergent. Elle finit par se racler la gorge, mal à l'aise, et se triture les doigts.

– Bonjour. Je ne savais pas si je devais vous apporter votre café.

OK, elle est repassée au « vous »… Au moins, c'est clair, elle remet de la distance entre nous. Et moi, rien que de l'imaginer entrer dans ma chambre me donne un coup de chaud. Il faut que je sorte. Et vite.

– Pas la peine, marmonné-je en la dépassant. Je sors.

Ses bras retombent le long de son corps. Je crois que j'y suis allé un peu fort. Au lieu de m'arrêter pour m'excuser, vu qu'elle a quand même fait le premier pas vers moi, je file dans le couloir, dévale l'escalier et sors en trombe. Un petit footing me fera le plus grand bien.

J'emprunte le parcours habituel pour chasser mes pensées moroses, ce goût infect qui envahit ma bouche et cette sensation de merder tout ce qui pourrait devenir important. Comme *elle* , si je ne fais pas gaffe. Seulement, je ne sais pas si je regrette d'avoir été sec ce matin ou si j'ai peur de la place qu'elle est en train de prendre dans mon esprit, à une vitesse folle. Je ne la connais que depuis quelques jours mais ce que je perçois chez Madeleine me fout la trouille. Et je préfère m'éloigner pour le moment, pour tenter de m'éclaircir les idées avant de faire une connerie. Ou plutôt, une deuxième.

Merde, mais arrête de penser à ce foutu baiser.

J'accélère jusqu'à ce que je ne sois capable de me préoccuper que de ma respiration. Ma foulée s'allonge et je crois bien n'avoir jamais atteint ce rythme-là. Des gouttes commencent à perler sur mon front et coulent sur mes joues. Mon tee-shirt colle à ma peau et mes poumons me brûlent. Je me sens enfin bien. Libéré, moins oppressé.

Je prends donc le chemin du retour. Je sais que je vais annuler cette soirée. Ce n'était pas une bonne idée. Il va falloir que j'aie une discussion avec mon père à propos de Lucinda. Tout ce cirque a déjà bien trop duré. C'est comme si je voulais prendre un nouveau départ. Quitte à me fâcher avec Dustin. Et c'est bien la première fois que je l'envisage.

C'est avec le sourire et une nouvelle détermination que j'arrive dans l'allée menant à ma villa. Je presse un peu le pas pour ne pas louper le départ de Madeleine. Faudrait que je m'excuse pour mon comportement depuis hier soir. Que je lui avoue qu'elle me trouble mais que ma vie n'est pas facile. Que tout bousculer pour un possible n'est pas une évidence pour moi.

Quand j'arrive à quelques maisons de la mienne, je distingue une voiture garée devant chez moi. J'arrête de courir et me concentre pour retrouver une respiration plus calme. Je regarde ma montre en grimaçant. Onze heures trente-cinq. Elle a dû partir.

Dépité et franchement déçu, je m'apprête à pousser la grille quand des voix me parviennent. Je crois reconnaître le timbre de Madeleine et tourne la tête sur le côté droit. Un peu plus loin dans la rue, elle fait face à un homme qui est un peu trop près d'elle à mon goût.

Eh oh, tu ne vas pas devenir possessif alors que vous n'êtes même pas ensemble !

Je vais pour me détourner et rentrer me doucher quand une phrase me parvient. Le type, visiblement excédé, hausse le ton et j'entends clairement ses paroles.

– Mais j'y crois pas, si tu es ici, c'est grâce à moi, alors ne prends pas tes grands airs !

Tout mon corps se met à trembler. Je me fige puis fronce les sourcils. C'est quoi, cette histoire ? Avec un brin d'appréhension, je détaille le mec qui lui fait face. Une tête de plus qu'elle, il porte les cheveux très courts et a une boucle d'oreille. Je le connais, j'en suis sûr mais tout est emmêlé dans mon esprit. Je serre les dents en le voyant agripper le bras de Madeleine qui se dégage facilement. Et ça me revient.

Brett .

Ce petit trou du cul qui squatte chacune de mes soirées pour se taper des filles consentantes mais légèrement pompettes. Un petit merdeux qui a ramené deux novices à ma dernière fête, l'une d'elles étant Madeleine.

Ça voudrait dire qu'il l'a consciemment mise sur mon chemin ? Pourquoi ? Qu'espère-t-il en tirer ? Et elle, putain, qu'est-ce qu'elle cherche ? Que *me* veut-elle ?

Alors que Madeleine tourne la tête vers moi, je rentre dans ma propriété en évitant de croiser son regard. Je ne supporterais pas d'y voir de la culpabilité. Je ne sais pas quel est son lien avec Brett, je ne sais même pas si sa présence ici, devant chez moi, est une coïncidence ou une machination. Je ne veux pas le savoir. Tous les bienfaits de ma sortie partent en fumée et je fulmine tout en me déshabillant dans ma salle de bains.

Je laisse l'eau chaude couler sur mon corps et je secoue la tête pour oublier. Ça n'en vaut pas la peine.

En sortant, j'ai radicalement changé d'avis. J'envoie un SMS à Danny pour lui dire de tout prévoir pour une deuxième fête le vingt-huit. Une avant et une après le retour de Lucinda. Pour bien me mettre dans l'ambiance.

Et, juste par sadisme, je rédige un mail pour Madeleine.

From : Geoffrey Dureyi
To : Madeleine Beauchamps
Object : extra pour la soirée du 26
Mademoiselle,
J'organise une soirée ce dimanche 26 Je vous propose un extra à votre contrat pour assurer le service, de 22h à 2h, payé 800 dollars. Votre présence sera requise deux heures avant le début afin de préparer boissons, apéritifs et amuse-bouches pour mes invités.
J'attends votre réponse dans la journée.
Monsieur Dureyi.

Je veux être fixé sur cette nana. Qu'est-ce qu'elle fait réellement chez moi ? Pourquoi m'avoir abordé ? Et bordel, pourquoi je suis autant attiré par elle ? J'ai envie d'elle mais j'ai l'impression de me faire berner et cette sensation me donne la gerbe.

De rage, je balance tout ce qui se trouve sur mon bureau.

Je ne devrais pas être aussi déçu.

7.

Maddie

– Putain, Maddie, tu déconnes, s'énerve Brett.
– Je n'ai plus rien à te dire, déclaré-je calmement.
– Je me suis fait jeter par ta faute ! On ne m'a jamais traité comme ça. Et en plus, tu te fais embaucher chez mon pote ? Tu te crois vraiment tout permis.
– Angie est grande, elle a pris sa décision seule.
– Me fais pas rire, grogne-t-il en s'avançant vers moi. C'est toi qui l'as convaincue.
– Non. C'est ton comportement qui est responsable de…

Je m'interromps lorsqu'il m'agrippe encore une fois le bras. Je commence à en avoir vraiment assez qu'il soit aussi familier avec moi. Je ne peux plus le supporter et, vu mon état d'exaspération, il est vraiment mal tombé.

En un tour de main, je me dégage, le retourne et lui écrase le visage contre le capot de sa voiture. Mes doigts s'enfoncent dans sa joue, maintenant sa tête contre la tôle pendant que les autres coincent son avant-bras dans son dos. Je me penche en avant pour coller ma bouche à son oreille.

– Que ce soit bien clair, ne t'approche plus de moi ou de mon amie, sifflé-je, en colère. Continue et tu vas finir au poste pour harcèlement.
– Tout va bien, mademoiselle ?

Sans lâcher Brett qui grogne et tente de se dégager, je tourne la tête sur le côté et aperçois le chauffeur de Geoffrey s'approcher de nous, le visage inquiet. Gerald, je crois. Il essaye de ne pas loucher vers le jeune homme que je maintiens fermement à moitié couché sur la voiture mais un sourire en coin se dessine sur ses lèvres. Je soupire, relâche doucement mon étreinte et me recule. Brett se redresse en se frottant le visage et le poignet. Il me jette un regard noir, son ego ayant encore pris un coup de s'être fait maîtriser par une fille et pire, devant témoin.

– Tu ferais mieux de partir, lui dis-je sèchement.

Il marmonne un juron entre ses dents serrées, voit Gerald faire un pas vers nous puis fait le tour de sa voiture et entre dans l'habitacle. Il démarre en un quart de seconde et la pression s'envole de mes épaules quand il disparaît au tournant.

– Je me suis inquiété pour rien, vous savez visiblement vous défendre.
– Merci quand même d'être intervenu.
– Voulez-vous que je vous appelle un taxi ?

J'hésite mais à l'idée de risquer de recroiser Brett sur le chemin du retour, j'acquiesce d'un

simple hochement de tête. Il m'enjoint de le suivre et nous attendons, assis sur un banc juste en face de la villa.

Dans le véhicule qui me ramène à la coloc, je pose mon front contre la vitre froide. Je n'avais pas prévu que Geoffrey serait aussi distant ce matin. Je deviens tout agitée en repensant au baiser que nous avons échangé. Je suis vraiment touchée qu'il se soit arrêté et j'aurais aimé le lui dire, ça compte énormément pour moi. Mais il est tellement imprévisible. Il ne m'a même pas laissé l'opportunité de m'expliquer, d'en parler avec lui. Il m'a semblé si loin de moi que j'aurais pu croire avoir rêvé ce moment d'intimité partagé la veille.

Je soupire en m'affalant sur mon lit une fois rentrée. L'appartement est calme. Angie dort encore, vu qu'elle bosse très tard le vendredi soir, et Briana est sortie faire du shopping, ce qui peut lui prendre toute la journée. Je croise les bras sous ma nuque et fixe le plafond, plongée dans mes pensées, évidemment toutes tournées vers Geoffrey. En une semaine, il aura pris une place incroyable et j'oscille entre frustration et exaspération.

Finalement, je me connecte sur mon ordinateur. J'ai envoyé mes lettres de demande de stage et, même si je pense qu'il est trop tôt pour une réponse, je vérifie tous les jours. C'est à ce moment-là que je découvre le mail de Geoffrey, son ton froid et cette demande qui me fait grincer des dents.

Une soirée, comme celle où l'on s'est rencontrés ?

Des images me reviennent et je grogne tout en me levant pour faire les cent pas. Aucune envie de revivre ça ni de le voir agir comme la dernière fois. Je me demande bien pourquoi il fait ce genre de fête. Est-ce que c'est pour lui un moyen de décompresser du travail ? Boire, se droguer et faire l'amour n'importe comment et avec n'importe qui ? C'est ça qui le branche ?

Ça me fait mal de l'imaginer embrasser une autre femme, alors je ferme un peu violemment l'écran de mon ordinateur portable sans lui répondre. Encore une fois, l'argent est attractif mais, avouons-le, si je décide d'y aller, c'est pour être certaine de ne pas me tromper sur lui. Je ne veux pas regretter de l'avoir mal jugé et d'être passée à côté de quelque chose, vu les sensations qu'il déclenche chez moi.

Je m'installe sur le canapé avec une tisane et la sirote, plongée dans le silence et le regard perdu par la fenêtre. Quand Angie se lève, c'est dans cette position qu'elle me trouve. Elle vient me rejoindre tout en bâillant et s'installe près de moi.

– Tu veux en parler ?
– C'est… compliqué, soupiré-je.
– Geoffrey ?
– Entre autres. Je dois te prévenir que Brett ne lâche toujours pas l'affaire. Il est venu me trouver tout à l'heure et je l'ai un peu malmené.
– Ça vire à l'obsession, déclare mon amie, soucieuse.
– Un peu.

– Et pour Geoffrey ? Que se passe-t-il ?
– Il… on s'est embrassés, hier.

Les yeux d'Angie s'arrondissent mais elle ne dit rien, attendant mes explications.

– Au moment où ça aurait pu… aller plus loin, je lui ai dit stop.
– Et ?
– Il s'est arrêté.
– Où est le problème, alors ? Ce type te plaît depuis le début, non ?
– Oui. Mais il m'a ignorée aujourd'hui. En plus, je viens de recevoir un e-mail de sa part. Il a besoin de mes services pour une soirée demain soir.
– Aïe. Une soirée comme la dernière fois, tu crois ?
– J'imagine que oui. Je n'arrive pas à le cerner. Par moments, il me paraît accessible, gentil, attentionné, et la plupart du temps, il semble distant, presque tourmenté. Je ne sais pas qui est le vrai Geoffrey. Je ne suis pas sûre de vouloir le savoir, du coup.
– Tu vas y aller ?
– Oui. Je veux voir ce qu'il va faire, enchaîné-je pour l'empêcher de protester.
– Tu risques d'être déçue, me prévient Angie.
– Je dois en avoir le cœur net, je ne peux pas rester avec des doutes, des « si » qui me font espérer que quelque chose soit malgré tout possible avec lui.
– Je comprends.

Alors, avant de me dégonfler, je file dans ma chambre pour répondre positivement à son e-mail. J'en profite pour lui demander, en contrepartie, de me laisser ma matinée du lundi libre vu que j'aurai bossé jusque tard dans la nuit. Sa réponse ne se fait pas attendre, un simple « d'accord » qui me serre le cœur. Plus aucune trace de la complicité qui s'était développée rapidement lors de notre dîner improvisé.

Pour me défouler et penser à autre chose, je laisse Angie me traîner jusqu'au petit gymnase où nous participons à notre cours de Gracie jiu-jitsu hebdomadaire. Quand je montre à mon amie la prise que j'ai faite à Brett, elle se marre jusqu'à en avoir les larmes aux yeux.

– J'aurais aimé voir sa tête, ricane-t-elle finalement.

J'ai un sourire satisfait aux lèvres quand ce souvenir me revient. C'est vrai que ça en valait la peine. Après le cours, je discute un moment avec le prof, Karim, pour lui parler de mon blocage lors de ma première altercation avec Brett. Il me conseille de continuer à voir mon psy mais me confirme que, malheureusement, ce genre de souvenir ne s'effacera qu'avec le temps. Je dois prendre mon mal en patience. Il est déjà surpris que je m'en sorte aussi bien.

De retour à l'appartement, j'ai un peu oublié mes tracas. Un peu. Mais je me sens quand même plus sereine. Quand Briana rentre, juste avant le dîner, nous nous sommes mis d'accord avec Angie pour ne lui parler ni de Brett ni de Geoffrey. Je n'ai pas la même complicité avec ma cousine qu'avec ma meilleure amie qui, elle, sait absolument tout. Nous n'avons de toute façon pas envie qu'une

dispute éclate de nouveau. Le sujet Brett est à bannir, même si j'aurais pas mal de choses à dire. Et je ne lui confie jamais rien de personnel. Elle n'est pas du genre à garder un secret. J'ai peur aussi qu'elle tente de profiter de ma « position » pour s'inviter dans les fêtes de Geoffrey et lui faire du charme. Car un gros poisson comme lui est tout ce dont rêve ma cousine. Heureusement qu'elle dîne chez ses parents demain soir, ça m'évite de trouver une excuse pour mon absence.

***

C'est avec appréhension que je termine de préparer l'apéritif. Tous les ingrédients m'attendaient dans la cuisine. Geoffrey ne s'est pas montré, même pas pour me saluer ou me donner des consignes pour ce soir. Ça m'énerve tout autant que ça m'attriste. S'il m'en veut autant de l'avoir repoussé, enfin non, juste arrêté, pour être exacte, c'est qu'il a un sacré problème avec son ego.

Je dispose des amuse-bouches un peu partout dans la maison, du grand salon aux petits de l'étage. La dernière fois, tout le monde avait accès à la cuisine. Ce qui m'embête vraiment. Alors j'ai sorti tout le nécessaire pour préparer des cocktails ainsi qu'une importante quantité de bières sur le bar du salon. Avec un peu de chance, il y aura assez de « munitions » pour qu'ils me laissent tranquille.

Mon téléphone vibre dans la poche arrière de mon jean, le seul non troué que j'ai trouvé, et je fronce les sourcils en découvrant le nom de l'appelant : Maître Fanny Lund. J'hésite, me mords la lèvre puis rejette l'appel. Ce n'est vraiment pas le moment de discuter avec elle. Je ne sais pas ce qu'elle me veut mais des souvenirs désagréables lui sont rattachés, même si elle a été super avec moi et mes parents. Vu l'heure plutôt tardive et le fait qu'on soit dimanche, j'ai peur que ce soient de mauvaises nouvelles.

Et je ne veux pas les entendre ce soir !

Je tressaille quand la porte d'entrée s'ouvre et qu'un groupe entre bruyamment dans la villa. Ils sont déjà soûls a priori. Je me retranche rapidement dans la cuisine en priant pour que Geoffrey ne tarde pas à descendre et gère ses invités. Mais c'est trop demander. La demeure se remplit et le bruit de la musique me parvient malgré la porte fermée. Une demi-heure passe sans que j'ose bouger puis je prends mon courage à deux mains, me persuadant qu'il a dû les rejoindre. Je sors de ma tanière, presque sur la pointe des pieds, et jette un regard dans toutes les pièces du rez-de-chaussée. Mais aucune trace du maître des lieux, ce qui me fait légèrement paniquer.

La musique est forte, les basses font vibrer les murs et des gens passent et repassent dans le couloir en riant sans retenue. Je dois slalomer entre eux pour avancer, il y a foule. Et il y a un peu de tous les genres. Du mec en veste en cuir à celui en costume bien taillé. Pareil pour les femmes : de la robe de soirée très classe à la minijupe-débardeur ultra moulant.

– Hé, m'interpelle un homme d'une quarantaine d'années, on n'a plus de vodka !

Je me demande bien comment il a fait pour savoir que je n'étais pas une invitée comme lui. Bon enfin, facile. Je suis la seule à ne porter ni robe ni top à paillettes. Avec mon pull un peu large qui tombe sur mes cuisses et mon jean, je fais tache.

– Je vais voir, dis-je en bafouillant.

Sauf que le type me suit et bloque la porte en position ouverte.

Vaut mieux ça qu'en position fermée…

Je me dépêche de trouver ce qu'il demande et suis soulagée lorsqu'il ressort, le sourire aux lèvres. Comme quoi il en faut peu pour rendre heureuses certaines personnes. Avec la quantité d'alcool qu'ils vont ingurgiter, un peu de nourriture pour éponger tout ça ne leur fera pas de mal. Et ça m'occupera. Je repars dans la préparation de petits fours. Puis, bravement, je sors les déposer dans les différentes pièces.

J'ai envie de me boucher les oreilles tellement la musique est assourdissante en approchant du grand salon. J'évite tant bien que mal de me faire bousculer, ce qui n'est pas aisé avec tout ce monde qui danse, saute ou titube dans les couloirs. Il y en a autant, voire plus que dans mon souvenir. Je ne suis pas ochlophobe mais ce genre de situation pourrait facilement y conduire. Je me sens oppressée par cette foule, mon cœur se met à battre plus vite. Une sensation d'étouffement m'envahit. Un peu paniquée, je me réfugie vers les escaliers qui mènent à l'étage et commence à respirer un peu mieux. Très peu de personnes passent par là et je peux reprendre mon calme.

– Pas de conneries, cette fois-ci.

Je lève les yeux, un peu surprise d'entendre la voix de Geoffrey au-dessus de moi, et l'aperçois en haut des marches, en pleine discussion avec un type aussi grand que lui. D'ici, je ne distingue pas son visage mais le ton de sa voix me fait penser qu'il est en colère. Son élocution me paraît différente de ce qu'elle est d'habitude, plus lente.

Comme lors de notre rencontre. Il a dû consommer quelque chose.

Je secoue la tête, dépitée par ce constat.

– T'inquiète, ricane son interlocuteur. Je fais gaffe.
– Ouais, plus que la dernière fois, j'espère. Tu ne vends pas ta merde aux novices. Pas sous mon toit.
– Hé, c'est bon, ma « merde », tu la consommes, il me semble.
– Je sais ce que je fais, réplique Geoffrey avec une grimace. Si y a un problème, toi et tes produits ne mettrez plus les pieds chez moi.

L'autre n'a même pas le temps de répliquer qu'il se détourne et s'apprête à descendre quand il m'aperçoit. J'ai l'impression de voir de la tristesse dans son regard mais si c'est le cas, elle disparaît bien vite. Gênée, je décampe dans le couloir et rejoins la cuisine, la tête basse.

– Il y aura une autre fête dans deux jours, me lance Geoffrey en ouvrant la porte peu de temps après moi.

Je ferme les yeux pour digérer l'information. Pourquoi a-t-il besoin d'en refaire une aussi rapidement ?

– Madeleine ? m'appelle-t-il sèchement.
– Je ne resterai pas après vingt-deux heures, répliqué-je.

Je pince les lèvres face à son regard froid.

– Entendu. Et vous aurez aussi votre matinée.

Il tourne les talons sans écouter mes remerciements. Ce n'est pas le même homme. Ce Geoffrey-là ne ressemble pas à celui que je pouvais taquiner il y a quelques jours. Celui qui a réussi à me faire baisser ma garde et apprécier son baiser.

La soirée se déroule lentement à mes yeux. Je ne suis pas beaucoup dérangée, ou seulement pour du ravitaillement. À une heure cinquante-huit, j'attrape ma veste en jean et me dirige vers le garage. Gerald doit me raccompagner.

En traversant le couloir, je remarque un couple enlacé au bas des marches. Ma poitrine se serre quand j'aperçois Geoffrey en train d'embrasser une jeune femme, blonde et aux longs cheveux.

Bien sûr, ils aiment tous les cheveux longs…

Je serre les poings et avale difficilement ma salive en me rapprochant d'eux. Comme s'il sentait ma présence, le maître des lieux se redresse, m'accorde à peine un regard puis se tourne vers la femme qui se frotte à lui sans retenue. Il se penche pour lui murmurer quelques mots à l'oreille et le gloussement qui lui répond me tord le ventre. Avec un sourire, ils s'engagent dans les escaliers, serrés l'un contre l'autre. Il ne faut pas être devin pour comprendre ce qu'il lui a proposé. Je ne peux pas m'empêcher de les suivre des yeux et je le regrette car, une fois en haut des marches, Geoffrey se retourne une dernière fois. Son regard arrogant et suffisant me cloue sur place. Il est visiblement satisfait de voir ma réaction.

Je me détourne et pousse la porte menant au garage. Sans un mot, je monte dans la voiture et attache ma ceinture, en mode automatique. Gerald ne dit rien, se contentant de me jeter un regard navré dans le rétroviseur. Alors qu'il démarre, des larmes me montent aux yeux. Angie m'avait prévenue. Je risquais d'être déçue. Mais je ne pensais pas à ce point-là. C'est comme un étau qui se resserre autour de mon cœur. Il voulait me montrer que d'autres sont prêtes à accepter ce que je lui ai refusé. Et qu'elles viennent à lui en un claquement de doigts. Je n'ai aucune importance.

Sans que je puisse les retenir, deux larmes amères débordent, coulent et s'écrasent sur mes mains.

8.

Maddie

Le sommeil est long à venir. Les images de Geoffrey embrassant et enlaçant cette blonde ne cessent de tourner dans mon esprit. Il ne pouvait pas me faire me sentir plus minable. Son message était clair, je suis remplaçable. Et facilement, en plus. Il n'y avait donc rien de particulier dans ce baiser, je me suis imaginé des choses, des possibilités qui, finalement, n'étaient pas réelles.

À force de me tourner dans tous les sens, je finis par m'endormir vers quatre heures du matin. Heureusement que j'ai ma matinée libre car le réveil, six heures plus tard, est difficile. J'émerge avec l'impression d'avoir la gueule de bois alors que je n'ai rien consommé et je traîne des pieds en sortant de ma chambre. En arrivant dans la cuisine, je suis surprise de ne découvrir qu'Angie. Normalement, c'est à cette heure-ci que se lève ma cousine.

– Briana s'est inscrite à des cours de dessin, me lance-t-elle comme explication devant mon air interrogateur. Le prof vaut le détour, si j'ai bien compris.

Je me prépare un café sans répondre puis m'installe face à elle.

– Mauvaise nuit ?
– M'en parle pas, grogné-je en humant les bonnes odeurs provenant de ma tasse.
– D'accord… et cette soirée ? Sujet tabou aussi ?
– Oui.

Angie fronce les sourcils mais je me détourne pour lui cacher la douleur dans mes yeux. Inutile de ressasser. J'ai eu mes réponses.

– Comme tu veux, soupire mon amie avant de se lever. On se revoit ce soir, alors.

Elle pose un baiser sur ma joue avant de prendre ses clés et de filer à la librairie. Son emploi du temps change chaque semaine et est affiché sur le frigo pour qu'on essaye de se trouver des moments ensemble. Je ne l'ai même pas prévenue pour demain soir.

Ouais, super motivée…

J'irais bien me terrer dans un trou quelques jours. La perspective de, peut-être, croiser Geoffrey ce soir me déprime. Alors qu'il m'évitera sûrement. La seule fois où il est venu me parler, on a fini par s'embrasser. Et il ne doit pas vouloir que ça recommence. Moi non plus, d'ailleurs. Sauf que je ne sais même pas si c'est vrai en ce qui me concerne. Déprimant.

C'est donc avec le moral dans les chaussettes que je me prépare pour aller au travail. Avant de

partir, je jette un coup d'œil à mes e-mails – on ne sait jamais – et suis agréablement surprise de trouver une réponse d'une grosse boîte de protection informatique : hITp (*High IT Protection*). L'excitation me gagne. J'ai ratissé large en envoyant mes CV mais cette entreprise fait partie du top 5 ! Je m'empresse de répondre à leur demande d'entretien et leur propose ce mercredi matin, vu que je ne travaille pas. C'est une belle opportunité. Et c'est comme un baume qui m'apaise. La rentrée universitaire s'annonce pleine de promesses et il me tarde d'y être.

Je suis un peu de meilleure humeur quand je rejoins la villa en début d'après-midi, gardant à l'esprit cette belle perspective pour l'avenir. Mais je reprends vite pied et grimace en découvrant l'état des lieux.

Rien n'a été nettoyé. Les vestiges de la fête s'étalent dans toutes les pièces. Je mets d'ailleurs plusieurs heures à tout ranger, à débarrasser chaque recoin des cadavres de bouteilles ou des verres abandonnés. Mais finalement, la maison retrouve son aspect normal vers dix-huit heures. Il me reste donc un peu de temps pour préparer les repas de ce soir et demain midi.

Je découvre une liste de recettes scotchée sur le mur au-dessus de la cuisinière. Et ce sont ses repas habituels. Exit la petite touche de fantaisie. En fait, exit Maddie. Encore une fois, le message est clair. Je me retiens de froisser la feuille et de la mettre à la poubelle. Je me force à respirer lentement plusieurs fois puis m'attelle à la tâche. Je suis à la lettre les indications fournies.

Perdue dans mon travail, je suis surprise lorsqu'un bruit sourd me parvient. Je jette un coup d'œil à la pendule pour constater qu'il est dix-neuf heures passé de quelques minutes. Geoffrey a dû rentrer. Prudemment, je sors de la cuisine et vais quand même vérifier la source de ce fracas. Je passe un œil par la porte entrouverte du salon et reste figée.

Les débris d'un verre gisent au sol, non loin de la cheminée, un liquide ambré tachant le tapis. Geoffrey se tient debout près du canapé et marche en se tirant les cheveux. Un grognement rageur lui échappe et une chaise est renversée. Je préfère m'éclipser. Je ne sais pas ce qui le rend d'aussi mauvaise humeur mais je ne compte pas en faire les frais. Le voir dans cet état me trouble quand même et percevoir cette violence difficilement contenue me perturbe. De l'extérieur, on pourrait imaginer qu'il a une vie à envier. Il faut croire que non.

Je récupère mes affaires et m'apprête à partir quand le téléphone sonne. Vu son état, il vaut peut-être mieux que je réponde avant lui. Ce que je fais avant de peser le pour et le contre.

– Bonsoir, Madeleine, s'écrie joyeusement Marina au bout du fil. Je suis contente de vous avoir. J'appelais pour donner des nouvelles.
– Ça me fait plaisir de vous entendre. Comment s'est passée l'opération ?
– Tout va pour le mieux ! Maintenant, repos complet pour quelques jours.
– Profitez-en bien.
– Est-ce que M. Dureyi est rentré ?

Est-ce que je dois mentir ? Je suis sûre que si elle se rend compte de l'humeur de son patron, elle

va se sentir coupable.

– Non, il est encore au travail.

– Il bosse trop, soupire-t-elle. Comme chaque fois que son père rentre de voyage. Bien, tant pis. Je rappellerai ! Tout se passe bien ?

– Oui, vous n'avez pas de souci à vous faire.

– Très bien, alors bonne soirée, Madeleine.

– À vous aussi, Marina.

Je raccroche, un peu mal à l'aise de lui avoir menti. Mais elle mérite de profiter pleinement de son congé. Je rédige un mot pour prévenir Geoffrey de l'appel de sa gouvernante et le laisse en évidence près du salon. Je n'ose même pas le lui donner en main propre et je sors de la maison sur la pointe des pieds. Je ne vais pas risquer une confrontation maintenant. Pas quand il est dans cet état. Visiblement, il a besoin de décompresser, mais ces soirées ne me semblent pas être la meilleure solution. Il n'a pas l'air apaisé. Ça promet pour la fête de demain soir. Qu'est-ce qui peut donc le perturber à ce point ?

Tu devrais t'en foutre royalement…

Le problème, c'est que ce n'est pas le cas. Ce comportement, un peu destructeur, m'inquiète malgré tout. Je me demande ce qui se cache derrière cette apparence arrogante et faussement maîtrisée. Un soupir m'échappe. Parce que je devrais me le sortir de la tête. Ce serait le choix raisonnable. Il faut croire que ma raison n'est pas très convaincante.

***

Quand je rentre à l'appartement, l'ambiance est électrique et je retrouve Briana et Angie dans la cuisine. Ma meilleure amie a les lèvres pincées et me jette un regard d'avertissement. Le sujet ne va pas me plaire. J'enlève ma veste et les rejoins, préférant rester debout près du plan de travail. Ma cousine tapote ses ongles manucurés sur la table et se tourne vers moi en soufflant.

– Tu bosses chez Dureyi quand il donne ses fêtes ?

Aïe… sujet sensible.

– Oui.

– La poisse, grogne Briana alors qu'Angie hoche la tête comme si elle l'avait prévenue et que ma cousine n'avait pas voulu la croire.

– Tu comptais y aller ? demandé-je, la gorge soudainement sèche.

– Brett m'a invitée. Mais je comprends que ça te gêne. Je ne vais pas aller à celle-là. Il y en aura d'autres, de toute façon.

C'est bien ce qui m'attriste.

Le fait que l'autre abruti sera sûrement présent ne m'enchante pas non plus. J'aurais préféré ne

plus le recroiser. Tant que je ne panique pas, je sais que je peux le maîtriser.

– Tu vois encore Brett ? enchaîne ma meilleure amie avec une grimace.

– Oui, réplique-t-elle en relevant la tête pour soutenir son regard. On a décidé de ne plus aborder certains « points » mais je ne vais pas couper les ponts avec lui parce que vous avez rompu.

Ce qui voudrait surtout dire renoncer à ses entrées dans des soirées branchées. Angie n'insiste pas mais le coup d'œil que nous échangeons est lourd de sens. Il va falloir lui ouvrir les yeux un de ces jours même si je ne pense pas qu'elle renoncera pour autant aux bons plans qu'il lui offre.

Lorsque mon téléphone sonne, peu de temps après, je me réfugie dans ma chambre pour répondre. Cette fois-ci, je ne vais pas repousser à plus tard l'appel de mon avocate. Je m'installe en tailleur sur mon lit avant de décrocher et pose un coussin sur mes jambes.

– Madeleine, je suis navrée de vous appeler aussi tardivement et pour une mauvaise nouvelle, en plus. Je viens d'apprendre la décision du juge d'accorder une libération sous contrainte à M. Belmard.

– C'est un cauchemar, murmuré-je en portant une main à mon front devenu moite.

– Il aura un bracelet électronique, tente de me rassurer Maître Lund. Il sera consigné à domicile. Les seules sorties qui lui sont accordées lui permettent de finir sa formation professionnelle, interrompue par son incarcération.

J'ai bien du mal à la remercier de m'avoir prévenue, les mots sortant difficilement. Une fois la conversation terminée, je reste immobile, le regard perdu par la fenêtre. Il n'avait pris que cinq ans, de toute façon. Ce jour allait forcément finir par arriver.

– C'est pas comme si tout était simple en ce moment, bougonné-je avant de m'allonger.

Installée sur le côté, je ramène mes mains près de mon visage et remonte mes genoux vers mon ventre. En repensant à cette nouvelle, une chape de béton s'abat sur mes épaules. Je ferme les yeux aussi fort que possible pour empêcher les images de mon agression de revenir en force et m'endors dans cette position, encore tout habillée.

***

La journée a été longue et déprimante. Je n'ai pas été efficace. J'exécute mes tâches sans aucun entrain. Savoir que Lenn, mon violeur, va bientôt être en semi-liberté me fiche le cafard. Je n'ai même pas de colère. L'affaire a été traitée à la légère depuis le début. Certes, je n'ai pas tout dit mais je me trouvais en état de choc, complètement dépassée par les événements et la réaction de certains. Je lui avais ouvert la porte, c'était une invitation. Je l'ai laissé entrer chez moi. C'est ce que m'a reproché ma mère, notamment.

Pourtant, un « non » reste un « non », il me semble. C'est ce que me confirme mon psy, en tout cas.

Alors que l'heure de la soirée se rapproche, un coup de blues m'envahit. J'installe tout ce qu'il faut dans les différentes pièces avec une mollesse que je ne me connaissais pas. Je termine la préparation des petits fours quand la porte de la cuisine s'ouvre en grand sur un homme d'une cinquantaine d'années. La ressemblance avec Geoffrey est flagrante.

– Mais où est-il, ce petit con ? grogne-t-il après avoir inspecté la pièce des yeux.

Ne me dites pas qu'il parle de son fils, quand même !?

– Geoffrey n'est pas rentré ? me demande-t-il.
– Non.

Son regard s'attarde un peu sur moi, descend jusqu'à mes pieds avant de remonter jusqu'à mes cheveux. La furtive grimace méprisante qui accompagne cet examen me blesse un peu. Je me redresse et le fixe. C'est alors qu'une petite lueur amusée passe dans ses yeux clairs.

– Vous êtes ? questionne-t-il en penchant la tête sur le côté, subitement intéressé par ma présence ici.
– Je remplace la gouvernante de M. Dureyi pendant son congé maladie.
– Et vous vous nommez ? insiste-t-il.
– Je n'ai aucune raison de vous le préciser.

Pour qui se prend-il, à la fin ? Il ne s'est même pas présenté lui-même. Après tout, c'est son fils qui m'a engagée, et j'espère sincèrement qu'il n'a pas son mot à dire sur ses choix. Mais son air supérieur m'irrite alors que je viens à peine de le rencontrer. Air qu'il a un peu perdu suite à ma repartie cinglante. Il fait un pas en avant et je me rends compte qu'il est imposant. Grand, certes, mais pas seulement. Dustin Dureyi dégage une aura presque intimidante et je résiste à la tentation de me recroqueviller devant lui. Au contraire, je me tourne dans sa direction avec une tranquillité un peu feinte et hausse un sourcil interrogateur face à sa réaction.

– Eh bien, je ne savais pas que les femmes de ménage pouvaient se permettre d'avoir un tel ego, crache-t-il.
– A priori, pas aussi surdimensionné que le vôtre, rassurez-vous.

Un sourire ironique vient étirer ses lèvres et me déclenche un frisson d'appréhension. J'aperçois une étincelle de colère dans son regard mais je ne vais pas me laisser marcher sur les pieds. Il ne connaît rien de moi.

– Vous devriez faire atten…

Dustin s'interrompt en entendant la porte d'entrée s'ouvrir et des voix enjouées parviennent jusqu'à nous. Il me toise une dernière fois puis fait demi-tour sans rien ajouter. Je relâche mon souffle. Je plains Geoffrey si les apparitions de son père sont toujours aussi agréables. Est-ce qu'il vient participer à la fête ? J'ai vraiment du mal à l'imaginer plonger dans cette ambiance, mais pourquoi pas ?

Je grimace en reconnaissant la voix de Brett et vérifie l'heure. Il est presque vingt-deux heures et c'est effectivement étrange que Geoffrey ne soit pas déjà là. Mais je ne vais pas rester plus longtemps pour être sûre qu'il assiste à sa propre soirée. À l'heure pile, la maison est déjà bien remplie, mais pas par le propriétaire des lieux. Tant pis.

J'enfile donc ma veste et parcours le couloir en me faisant la plus discrète possible, aidée par la musique qui se propage jusque-là. Je croise l'homme avec la boucle d'oreille, celui qui fournit la drogue, si j'ai bien compris. Il a une hésitation en m'apercevant mais préfère continuer son chemin. Le soulagement m'inonde lorsque j'arrive dans le hall mais il est de courte durée. Je me retrouve face à face avec Brett et il n'est pas seul. Une brune, cheveux mi-longs et visage trop maquillé, se pavane à son bras, ravie du privilège de l'accompagner à ce genre de fête.

– Tiens, tiens, tiens… qui voilà donc, se marre-t-il. Madeleine alias Maddie alias emmerdeuse de première.

Je compte l'ignorer mais ce lourdaud se place entre moi et la porte. Sa partenaire ricane et me dévisage.

Deuxième inspection de la soirée, sympa.

– Pourrais-tu me laisser passer ? demandé-je le plus poliment possible entre mes dents serrées.
– Tu crois pas qu'on a des choses à régler ? réplique-t-il en avançant vers moi.
– Tu tiens vraiment à te ridiculiser devant ta copine ? riposté-je.
– Putain, tu vas la fermer, Maddie. Tu me casses les couilles, sérieux. T'es qu'une sainte-nitouche avec des principes à la noix. J'sais pas comment fait Geoffrey pour te supporter encore mais ça va pas durer. Il va bientôt te virer, c'est sûr.
– Ce serait bien que tu ne t'exprimes pas à ma place, balance celui-ci, nous faisant sursauter.

La porte d'entrée est entrouverte et il se tient sur le seuil, une main encore posée sur la poignée. Son regard glacial balaie la scène et s'arrête finalement sur moi. Il a l'air perdu et j'entrouvre la bouche sans savoir quoi dire.

– Ah, Geoff, salut !

Aucune réponse. Ses yeux sont toujours rivés aux miens, comme s'il cherchait des réponses.

– J'allais partir, expliqué-je simplement.
– Ouais, tant mieux, grogne Brett avec un rire gras.
– La ferme ! enrage Geoffrey en l'empoignant par le col.

Étonnée par son mouvement de colère, je reste clouée sur place. La brune fait quelques pas en arrière pour sortir de son champ de vision.

– C'est quoi, ton problème ?
– Je ne veux plus te voir chez moi, crache Geoffrey.

Il finit par relâcher le jeune homme qui titube un peu avant de retrouver son équilibre. Son visage se tourne vers moi, m'accusant visiblement de ses ennuis, comme il semble en avoir pris l'habitude ces derniers temps.

– C'est encore de ta faute, connasse.

Le poing qu'il se prend en pleine face me fait pousser un cri. Brett s'étale par terre et Geoffrey se penche pour le menacer à nouveau. Je me précipite pour lui attraper le bras et retenir son prochain coup.

– Ne fais pas ça, dis-je, paniquée.
– Ne lui manque plus jamais de respect, siffle Geoffrey. Dégage.

Brett ne demande pas son reste. Il se relève, essuie le sang au coin de sa bouche et se dirige vers la porte. Son dernier regard est pour moi et ses lèvres articulent silencieusement : « Tu vas le regretter ». Alors qu'il disparaît de mon champ de vision, je me mets à trembler. Toute la pression accumulée ces derniers jours explose dans mon corps.

– Merde, marmonne Geoffrey avant d'attraper ma main et de me tirer jusqu'à la cuisine.

Mais il s'arrête à quelques pas de la pièce. Son regard rivé vers le salon, il semble prendre conscience de ce qui se passe. Ses yeux balayent les alentours, comme s'il découvrait tout à coup l'étendue des choses qui se déroulent ici. J'aurais bien envie de me moquer de lui si mes nerfs n'étaient pas en train de lâcher. Geoffrey secoue la tête, dépité, et reprend sa route. Il me place près du plan de travail et ressort cinq minutes. Quand il revient, il pose devant moi un verre et une bouteille de cognac. Il m'en sert une rasade mais je secoue la tête pour refuser.

– Bois, Madeleine, tu en as besoin.

Le verre atterrit dans mes mains et je l'avale cul sec en fermant les yeux car, oui, j'en ai effectivement bien besoin !

– Tu n'aurais pas dû, murmuré-je, les paupières toujours baissées.
– J'aurais dû comprendre, surtout, râle-t-il. Putain, mais quel con !

Je ne suis pas sûre qu'il parle de Brett. Quand je le regarde à nouveau, il se met à faire les cent pas dans la pièce.

– J'ai cru que tu le connaissais bien, soupire-t-il en passant une main dans ses cheveux.
– Oh oui, on s'entend super bien, même, ironisé-je.

Mes doigts se crispent autour du verre froid.

– Il m'en voulait déjà, fais-je remarquer, amère. Cette histoire ne va jamais finir !
– Je vais régler le problème, m'assure-t-il.

– Comme ce soir ? C'est sûr que ça va m'aider !

Sans le vouloir, je hausse le ton et me retrouve presque à lui crier dessus.

– Il ne t'importunera plus, Madeleine.
– Lui interdire de venir ici ne va pas régler le problème, m'emporté-je. Tu n'as fait qu'envenimer les choses !
– Je… je suis désolé. Ce n'est pas ce que je voulais.

La tristesse dans sa voix m'apaise un peu. Il semble réellement préoccupé.

– Merci d'avoir pris ma défense, dis-je, un peu radoucie. Mais je ne sais pas comment me dépêtrer de cette situation.
– Je te promets de trouver une solution, déclare-t-il en posant ses mains sur mes épaules. Je ne le laisserai plus t'approcher.

Alors que je doute qu'il puisse y arriver, ses paroles et la chaleur diffusée par ses paumes me détendent quand même. Un soupir m'échappe et ses yeux se troublent un peu. Ses doigts viennent se poser sur ma joue et je penche la tête pour accentuer la pression de ce contact.

– J'ai vraiment été un imbécile, ces derniers jours, se désole-t-il. Je n'ai pas voulu y croire… et pourtant… je ne m'étais pas trompé au départ.

Je ne comprends rien à ce qu'il vient de dire. Je ne sais pas de quoi il parle et je n'ai pas l'opportunité de lui demander des précisions. Son visage se penche vers le mien et je retiens ma respiration en comprenant ce qu'il compte faire. Seulement, il hésite, cherchant visiblement mon accord. Et cette attitude me touche. C'est donc moi qui m'avance pour l'embrasser. Les sensations sont aussi déroutantes que la première fois. Des bulles pétillent dans mon ventre et je gémis quand ses mains se déplacent jusqu'au creux de mes reins pour me coller à lui.

Je ne suis pas sûre de pouvoir le repousser, cette fois. En fait, je ne suis pas sûre de le vouloir…

9.

Geoffrey

Je crois rêver. Je ne la mérite pas. J'ai tellement merdé ces derniers jours : en la croyant complice de ce connard et ensuite, en couchant avec…

Ah ! Bordel ! Je ne sais même pas son prénom.

Ça craint. Parce qu'elle m'a vu monter à l'étage avec cette blondasse l'autre soir. Blondasse qui devait être l'exact opposé de Madeleine. Je ne pouvais pas être plus salaud que ça et son regard blessé me hante depuis. Blessé par ma faute, cette fois-ci.

Décidément, rien ne se passe comme je l'imaginais. À commencer par ce baiser aussi doux que passionné. Madeleine s'accroche à ma veste de costume et je nous déplace pour pouvoir la plaquer contre un mur. Nos deux corps semblent fusionner et cette sensation ne m'effraie même pas. Parce qu'une chose est en train d'arriver, une chose que je déclenche habituellement avec des médocs ou de la drogue. Je suis excité. *Elle* m'excite, nom de nom !

J'aurais presque envie de remercier mon père. Grâce à lui, je suis arrivé en retard à ma propre fête, et sobre, complètement clean. Fête que j'avais complètement occultée suite à ses reproches. Il était mécontent d'apprendre que je n'avais toujours pas contacté Lucinda alors qu'elle revenait d'un voyage d'un mois et demi. Sauf que je ne veux pas la voir. Cette femme n'est rien pour moi et ne sera sûrement jamais rien, quoi que s'imagine mon père. Le problème, c'est que je n'ai aucun courage pour le lui dire. Et ça me pourrit la vie depuis toujours. Je n'étais franchement pas d'humeur ce soir et j'ai prétexté une réunion pour m'éclipser et ne plus entendre ses critiques. Je suis revenu dans mon bureau une demi-heure plus tard et ai décidé de rester jusqu'à la tombée de la nuit pour être sûr de ne pas le croiser en sortant de l'immeuble. Ça lui est déjà arrivé de m'attendre, surtout quand il est furieux contre mon comportement.

Le gémissement de Madeleine, ou Maddie, si j'ai bien entendu, me fait revenir au présent et apprécier la caresse de ses doigts sur mes épaules. J'ai peur qu'elle s'arrête comme la dernière fois, alors je me contente de l'embrasser pour ne pas l'effrayer. Mais j'ai affreusement envie de plus. De bien plus. Ce soir, je vais la laisser me guider, en espérant de tout cœur qu'elle ne m'éconduise pas.

Je sais pourtant qu'une fête bat son plein à quelques portes de là mais je n'entends même pas la musique, tout concentré que je suis sur la respiration de la jeune femme. C'est elle et les sensations qu'elle ressent qui comptent. Le ballet de nos langues l'une contre l'autre m'électrise le bas du dos et je presse un peu plus mon corps sur le sien.

– Bon sang, marmonne-t-elle en interrompant brusquement notre baiser.

Je m'écarte d'un seul coup pour ne pas peser sur elle, je veux qu'elle se sente libre de tout arrêter quand elle le souhaite mais c'est comme un déchirement. Son regard détaille mon visage, s'attarde sur mes lèvres puis se fixe dans le mien. Mon souffle court trahit le trouble qu'elle a déclenché en moi. Madeleine appuie sa tête sur le mur derrière elle et ferme les yeux quelques secondes.

– C'est pas possible, murmure-t-elle pour elle-même. Mais pourquoi ? Pourquoi est-ce que je suis attirée par toi ?

Je n'ose rien dire. Ces mots sont comme de petites piques qui viennent se planter dans ma poitrine. Je ne peux pas lui en vouloir pourtant, je ne suis pas un type bien. Elle mérite sûrement mieux. Malheureusement pour nous, je meurs d'envie de reprendre ses lèvres.

– Je ne peux pas.

Elle se décolle du mur, me dépasse et fait les cent pas non loin de moi. Ses mains fourragent dans ses cheveux qu'elle décoiffe sans ménagement. Ce petit effet « saut du lit » la rend encore plus sexy et désirable. Moi aussi je voudrais passer mes doigts dans ses courtes mèches. Le souvenir de leur douceur est gravé dans ma peau et je me retiens de m'approcher d'elle. Avec difficulté, je reste sans bouger.

– Qu'est-ce qui cloche chez moi ? me demande-t-elle tout à coup.

Madeleine serre les poings et se mord la lèvre tout en me faisant face. Son menton tremble et des larmes viennent envahir ses yeux sans couler.

– Pourquoi je n'arrive pas à sortir de cette pièce pour m'éloigner de toi ?

Son chuchotement me tue. Je ne peux même pas la réconforter car je ressens exactement la même chose. Depuis le premier soir, je me sens comme hypnotisé. Je suis incapable de la laisser partir et je me contrôle déjà tant bien que mal pour ne pas lui sauter dessus maintenant. Je ne veux pas la blesser mais continuer le fera irrémédiablement.

C'est la merde.

– Geoffrey ?
– Maddie ?

Elle déglutit en m'entendant utiliser son surnom et sa bouche s'entrouvre pour lui permettre de prendre une grande inspiration.

– Embrasse-moi.

Je ne me le fais pas dire deux fois même si ma raison me crie d'arrêter. Pour elle. Pour nous. Mais nos deux corps s'avancent et se rejoignent à mi-chemin. Notre baiser n'a plus rien de doux. Il est vivant, puissant, brusque. Ma main se perd enfin dans ses cheveux et les siennes passent autour de ma

taille, se posent dans mon dos et me plaquent contre elle. Un râle lui échappe quand mon érection vient frotter contre son bas-ventre. Je devrais l'emmener ailleurs, dans mon lit, la sortir de cette cuisine mais j'ai trop peur de casser la magie du moment. Du coup, je la dirige à côté du frigo, la cachant aux yeux de ceux qui pourraient éventuellement entrer. Il y a comme de l'urgence dans ses gestes et son soupir de contentement quand ses doigts réussissent à se glisser sous ma chemise me donne un frisson.

– Ça va trop vite, se plaint-elle contre ma bouche.

Mais ses gestes démentent ses paroles. Ses mains explorent le bas de mon dos puis reviennent à l'avant pour s'attaquer aux boutons qui l'empêchent d'avoir accès à toute ma peau. Je souris de son empressement et caresse avec douceur sa taille, le haut de ses seins puis la petite bande nue entre son tee-shirt et son jean. Mes lèvres descendent dans son cou et je m'enivre de son parfum, un mélange de vanille et d'amandes amères. Quand elle écarte les pans de ma chemise et frôle mon torse du bout de ses doigts, je pose mon front contre le sien, la respiration courte. Je la débarrasse de sa veste qui tombe au sol dans un bruissement léger. Les basses d'une musique techno semblent s'accorder au rythme effréné de mon cœur. Ça va trop vite, je suis d'accord, mais je n'arrêterais pour rien au monde.

J'hésite à passer à l'étape suivante mais Madeleine vient presser son bassin contre le mien. Alors je grogne et place ma paume sur son entrejambe. La moiteur de cet endroit m'indique qu'elle est aussi excitée que moi. Je presse d'abord doucement et frotte de haut en bas puis de gauche à droite.

– Oh, lâche-t-elle dans un souffle.

Tous ses mouvements s'arrêtent, comme si elle voulait se concentrer uniquement sur ce qu'elle ressent, là, en bas. Un cri de frustration s'élève dans la cuisine lorsque je retire ma main. Amusé, je reprends ses lèvres avant de déboutonner son jean et de glisser mes doigts dans son pantalon. Elle se met à trembler quand je frôle ses poils pubiens et je m'arrête juste avant son clitoris. Elle se dandine, écarte les jambes puis pousse son bassin vers le mien. Le message est clair, je n'ai plus de scrupules.

Je vais la faire jouir.

C'est un défi que je me lance. Drogué, je ne me préoccupe pas de mes partenaires. Elles sont là pour assouvir mes besoins, elles ne comptent pas et je ne me souviens d'aucune d'entre elles. Mais tout est différent avec Madeleine. Je veux qu'elle prenne du plaisir. Je veux lui en donner.

J'y vais doucement car j'ai toujours cette sensation que tout pourrait s'arrêter, qu'elle pourrait encore me repousser. Et même si je sais que ce ne sera pas facile, je la laisserai partir si elle le demande.

Je glisse mon index le long de sa fente pour l'humidifier puis m'attaque délicatement à son clitoris, gorgé de désir. Son corps se crispe et sa respiration devient anarchique. J'étouffe son cri de plaisir avec ma bouche quand deux de mes doigts s'insinuent en elle et la caressent de l'intérieur. Elle est tellement réactive. Ses bruits de gorge m'indiquent le rythme, l'angle et la profondeur à

donner à mes va-et-vient.

– Geoffrey, me supplie-t-elle, un peu paniquée.

Mon regard se rive au sien et je la vois se détendre juste avant que son vagin se resserre sur mes doigts. Des tremblements secouent tout son corps alors qu'elle jouit en fermant les yeux. Un ultime râle de bonheur accompagne la fin de ses spasmes.

Les joues rouges et les yeux brillants, Madeleine me paraît plus belle que jamais. Elle semble un peu perdue et a du mal à reprendre une respiration normale. Je dégage quelques mèches rebelles de son front quand le volume de la musique augmente d'un coup sans que je comprenne tout de suite pourquoi.

– Oh, putain. Bien joué mon gars !

Merde.

Un rire gras résonne dans la pièce et je découvre avec horreur qu'un des invités se tient dans l'embrasure de la porte et nous détaille avec un sourire salace. Effectivement, ce que nous venons de faire est encore inscrit sur nos visages. Avant que je puisse réagir, le type sort dans le couloir.

– Hé les mecs ! Geoffrey s'est tapé la bonne !

Pendant quelques secondes, je n'ose même pas regarder la jeune femme qui s'est raidie contre moi. J'aurais dû prendre le risque de la faire changer d'avis et lui proposer d'aller dans ma chambre ! En bon égoïste que je suis, je n'ai pensé qu'à ma satisfaction et pas aux conséquences pour elle.

Je me détache à regret, mal à l'aise. J'ignore comment elle va réagir. Je me contente de reboutonner ma chemise, toute excitation disparue après cette interruption brutale. Quand je tourne la tête vers elle, je constate que Madeleine me dévisage avec les larmes aux yeux. J'ouvre la bouche pour parler mais ne sais pas quoi dire de juste pour la rassurer.

– Je suis une idiote, murmure-t-elle en remettant son pantalon correctement. J'aurais dû le savoir.

Je déglutis, pas bien sûr de comprendre le sens de ses paroles. Elles ne me plaisent pas et la suite me donne raison. Après avoir remis un peu d'ordre dans sa tenue, la jeune femme me dépasse sans un regard.

– Madeleine ?
– J'aimerais oublier cette… bêtise, dit-elle avant de quitter la pièce. Je démissionne.

Le sanglot que j'ai perçu dans sa voix me retourne l'estomac et je balance au mur la première chose que je trouve. La casserole fait un bruit assourdissant en frappant le carrelage.

Mais rien à foutre, putain !

Je serre les dents, essayant de contenir la rage qui m'envahit. Pourquoi est-ce que ça finit toujours comme ça avec elle ? Le froid qui m'étreint le cœur me fait mal, à tel point que je me laisse glisser au sol. Appuyé contre un placard, je remonte les jambes et me prends la tête à deux mains. La soirée ne pouvait pas se terminer plus mal.

C'est alors que la porte s'ouvre à nouveau et que je me sens agressé par la musique et tous ces rires qui me donnent la haine. Je me lève, foudroie les importuns qui reculent et font demi-tour. Seulement, je les suis jusqu'au salon où je coupe le son sur la chaîne hi-fi. Ces connards ont tellement l'habitude qu'ils font comme chez eux. Ils ont commencé sans moi, ça n'a dérangé personne.

Des cris de protestation s'élèvent, il n'est même pas vingt-trois heures.

– Sortez d'ici, crié-je en montant sur la table basse pour être vu par le plus grand nombre.
– Qu'est-ce que tu fous, Geoffrey ? intervient Danny alors que quelques personnes quittent déjà la pièce.
– C'est parce que t'as pas pu conclure, hein ?

Mes poings me démangent quand je reconnais l'autre ordure qui est arrivée au mauvais moment dans la cuisine.

– Dégagez, répété-je.

Je descends de la petite table et soutiens le regard furieux de mon dealer. Va pas falloir qu'il me cherche, ce soir. Heureusement, le salon se vide.

– Allez, Geoffrey, c'est pas grave. Tu sais bien qu'on a tous la haine quand on est frustrés.
– Putain, mais sors d'ici, trouduc !

Je m'avance, franchement agacé par ce petit con, quand Danny s'interpose. Je le repousse violemment puis me baisse juste à temps pour éviter le poing de l'autre. Je fonce, tête basse et la lui enfonce dans le bide. Ça lui apprendra à dire trop de conneries.

– Bordel, Geoffrey ! Harry ! On se calme !

Mais personne ne l'écoute. Le dénommé Harry s'est déjà relevé et charge à son tour. Je n'esquive pas, je bloque son bras sous mon aisselle, lui arrache un cri en exerçant une forte pression dessus pour le tordre mais je me prends son coude en pleine mâchoire. Je lâche prise, des étoiles dansant devant les yeux. Danny tente de retenir l'autre homme mais se fait dégager brutalement. Je crois bien qu'il renonce à intervenir. Et tant mieux. J'ai besoin d'un défouloir, ce soir.

Ce bouffon a la tête dure, et moi aussi. Les coups pleuvent des deux côtés, quelques-uns m'atteignent quand même au visage. Ma lèvre inférieure picote et je sens du sang couler sur mon menton et près de mon œil gauche. Mais Harry a aussi une sale gueule. Sa pommette droite commence à gonfler, son nez saigne et son épaule semble douloureuse. Un sourire perfide aux lèvres, je frappe de toutes mes forces, notamment au ventre, ce qui lui laisse une belle ouverture sur ma nuque. Le plat

de sa main cogne fort et m'étourdit un moment.

Quand je me relève, Gerald ceinture le connard qui a gâché ma soirée et le force à sortir. Danny secoue la tête et l'accompagne en soupirant.

J'ai mal partout.

Je ne dois pas être beau à voir, maintenant. J'essuie mon visage avec la veste de mon costume, attrape une bouteille à moitié vide et m'affale dans le canapé. Autant finir de merder cette soirée jusqu'au bout.

***

Les regards étranges lancés par mes collaborateurs confirment que je fais peur à voir. Mon œil a viré au bleu ce matin, ma lèvre coupée a enflé et j'ai une affreuse gueule de bois. Après deux réunions infructueuses, je me suis retranché dans mon bureau pour avoir la paix. Cassie m'a apporté un grand verre d'eau avec un sachet d'aspirine. Je suis enfin tranquille depuis une heure mais impossible de travailler. La fin de soirée d'hier repasse en boucle dans mon esprit. Je n'ai même pas le courage de la contacter mais je meurs d'envie de la rejoindre dans ma villa. Si elle y est.

Elle a dit qu'elle démissionnait, bordel.

Un toc bref me tire de mes réflexions. Une seule personne s'annonce ainsi. Mon père. Et je ne suis pas vraiment d'humeur à le recevoir. Pourtant, je lui donne la permission d'entrer. Il stoppe net en apercevant mon visage et un masque de colère vient balayer le sourire faux qu'il arborait. Dustin ferme soigneusement la porte, s'avance puis me dévisage encore une fois, lèvres pincées.

– Qu'est-ce que t'as foutu ? Tu as vu à quoi tu ressembles ? Tu as osé te montrer dans cet état aujourd'hui ?

Je hausse les épaules et détourne le regard. M'en fous. Je ne regrette pas d'avoir tabassé ce bon à rien. Il le méritait.

– Merde, Geoffrey ! reprend mon père en élevant la voix. On a rendez-vous avec la famille Durmont dans deux jours ! Hors de question qu'ils te voient comme ça.
– Peu importe, dis-je finalement d'un ton neutre. Je n'ai pas envie d'y aller.

Dustin s'étrangle et devient rouge. Je vois qu'il se retient de hurler pour de bon.

– Tu me fais honte, crache-t-il, méprisant. Tu n'es qu'une couille molle sans cervelle. Que crois-tu que les Durmont vont penser en te voyant ainsi amoché ? Ils ne voudront jamais t'accorder la main de leur fille !
– Ça n'a d'importance que pour toi, *papa* .

Son pied frappe violemment la chaise devant lui. Le siège, éjecté, rebondit sur le sol et roule sur

lui-même. Il déteste quand je l'appelle comme ça, mais je me sens pousser des ailes aujourd'hui.

– Je n'irai pas dîner avec eux, déclaré-je avec un sourire en coin. Leur accord m'importe peu puisque je ne compte pas épouser Lucinda.

La fureur qui traverse son regard ne m'atteint pas, cette fois-ci. Et il doit le percevoir car il souffle à plusieurs reprises pour reprendre le contrôle. Dustin passe une main sur son visage afin de se calmer mais la tension dans ses épaules m'indique qu'il est prêt à tout casser.

– On en reparlera, Geoffrey. Je crois que tu n'as pas toute ta tête, ce n'est pas grave.

Je serre les dents face à ce ton condescendant.

Je ne suis pas un gamin qui a fait une connerie, merde.

– Repose-toi, me conseille-t-il avant de partir, je vais décaler le repas à la semaine prochaine.

Je fais un doigt d'honneur à la porte fermée et ricane de la puérilité de mon geste. Mais bon sang, je n'ai jamais tenu tête à mon père de cette façon ! Ce mariage, je l'ai toujours considéré comme une corvée. Maintenant, je le vois comme un obstacle à ce que je pourrais avoir avec Madeleine. Si je n'ai pas tout foiré hier… C'est bien la première fois que mes intérêts vont passer avant ceux de Dustin. Et ça fait un bien fou.

10.

Maddie

Quelle conne ! Je suis son employée et maintenant, un simple numéro sur sa longue liste de conquêtes. Et je serais folle de croire ou d'espérer autre chose. Ça n'empêche pas que la chute est douloureuse. J'aurais dû partir avant que tout dérape.

Sauf que je n'ai pas pu…

Troublée par son regard, cette expression de possessivité et de fragilité, je me suis laissée happer. Cet orgasme, mon premier, m'a fait connaître de merveilleuses sensations et je n'avais qu'une envie, en avoir plus. Je suis foutue. Parce que son attitude quand on nous a découverts m'a fait bien plus mal que les paroles de l'autre abruti. Il s'est écarté, comme s'il avait honte d'avoir été vu avec moi. Il pensait sûrement pouvoir me prendre sans que personne ne le remarque.

En rentrant à l'appartement, mes larmes sèches mais sur le point de déborder à nouveau, je me suis retrouvée nez à nez avec Briana, pomponnée et apprêtée pour sortir. À ce moment-là, j'ai vu rouge.

– Qu'est-ce que vous avez tous à prendre la vie avec autant de légèreté ?

Angie, que je n'avais pas aperçue dans le salon, a passé la tête dans le couloir, inquiétée par la rage et l'amertume contenues dans ma voix.

– On se calme, poulette, m'a rembarrée ma cousine. Je sors en boîte, c'est tout. C'est quoi, ton problème ?
– Si je recroise ton ami Brett, je le castre. C'est assez clair ?
– Putain mais qu'est-ce qui vous prend, toutes les deux ? Ce n'est pas un mauvais bougre.
– À d'autres ! Ce connard veut me faire payer sa rupture avec Angie. Je n'y peux rien s'il m'a agressée !
– Madeleine, tu vas trop loin.

Elle ne voulait pas me croire sur le moment alors je suis allée chercher mon débardeur déchiré pour le lui jeter à la figure. Son visage de poupée s'est décomposé et elle est sortie en claquant la porte.

– Ça va mieux ? m'a demandé Angie, bras croisés et sourcils relevés.

J'ai fondu en larmes. Aucun mot n'a pu franchir la barrière de mes lèvres. Impossible de lui raconter mon erreur. Elle s'est donc contentée de me mener jusqu'au canapé et de me laisser pleurer sur son épaule.

***

Ce matin, le réveil qui sonne à sept heures trente me fait grogner. J'avais ma matinée libre et je mets du temps à comprendre pourquoi j'ai activé l'alarme. L'entreprise hITp a répondu positivement pour un rendez-vous aujourd'hui !

Je me lève d'un bond, ravie de cette diversion. Au moins, cette affaire concerne ma vraie vie. Si je suis acceptée en stage chez eux, je suis sûre que mes parents seront rassurés. Même ma mère devra reconnaître que je m'en tire bien, que j'ai appris de mes erreurs.

Ouais, tu parles… tu tombes dans les bras d'un type perturbé, c'est une sage décision, ça…

Mais elle ne saura rien de cette histoire, de toute façon. Quand ils arriveront, en octobre, je ne travaillerai plus pour Geoffrey. Je vais couper tout contact et ce, dès ce soir. Un pincement au cœur me fait comprendre que cette idée ne m'enchante pas tant que ça, finalement. Et pourtant, ce sera une bonne chose. Même si je ne sais pas comment je vais faire côté finances… Je ne peux plus travailler pour lui et l'agence ne voudra plus me faire confiance après ça, c'est sûr. Sauf si je négocie…

Pour le moment, je mets toutes ces pensées de côté afin de me préparer. Je réemprunte des affaires à Angie, pour faire plus sérieuse, me maquille légèrement et prends les papiers nécessaires ainsi que la documentation fournie par la Northeastern University pour mon *experential learning* . Sur la table de la cuisine, je trouve un petit mot de ma meilleure amie pour me souhaiter bon courage et me rappeler qu'elle est là si j'ai besoin de vider mon sac. Je soupire, prenant conscience qu'elle doit s'inquiéter. Il faudra que je lui en parle, une fois que je serai moins à fleur de peau.

Après une petite demi-heure de bus, je me retrouve devant un bel immeuble tout en verre, non loin des locaux de la marque Dureyi.

Arrête de tout ramener à lui !

Je secoue la tête pour reprendre pied et m'insère dans la porte tambour automatique qui donne accès au hall d'entrée. Un vigile placé près des ascenseurs contrôle l'identité des personnes et un autre se tient à côté des escaliers. Je me dirige donc vers l'accueil et me place dans la petite file. Trois hôtesses, casque sur la tête, répondent au téléphone et aux questions de ceux qui patientent devant elles. Je repère le grand panneau indiquant le nom des entreprises et des étages concernés. Il y a cinq numéros inscrits en face du nom de hITp. Rien que ça. Cinq étages pour eux tout seuls !

Quand c'est enfin mon tour, je décline mon identité et la raison de ma présence. La jeune femme passe un coup de fil puis me tend une carte visiteur. Le stress commence à monter. Je n'aime pas l'image que me renvoie la glace de l'ascenseur, alors je lui tourne le dos. Cet air inquiet imprimé sur mon visage me donne envie de me gifler. Il faut que je fasse bonne impression.

Arrivée à l'étage indiqué, je passe par un deuxième bureau d'accueil où l'on me fait patienter dans une petite salle d'attente cosy et confortable. Je triture mes doigts, mon dossier posé sur mes genoux et croise les pieds sous la chaise pour éviter de trembler.

– Mademoiselle Beauchamps ? M^me^ Hatchil va vous recevoir.

Un nœud se forme dans ma gorge en entendant la secrétaire prononcer le nom de la vice-présidente de l'entreprise. Une femme d'une cinquantaine d'années qui est arrivée un an plus tôt. Bon sang, je pensais rencontrer quelqu'un des RH et non une personne aussi haut placée !

C'est la panique !

Mais je n'ai même pas le temps de m'inquiéter que je me retrouve à franchir la porte où une belle plaque noir et or, marquée « A. Hatchil », est accrochée. Je me tiens droite dans un bureau à la décoration assez épurée, très impersonnelle tout en étant très luxueuse. La vice-présidente se déplace jusqu'à moi pour me serrer la main et je suis surprise par son visage si avenant. Un sourire éclaire ses traits fins et ses longs cheveux blonds sont simplement ramenés en arrière et retenus par une barrette sobre.

– Madeleine Beauchamps, murmure-t-elle avec un hochement de tête satisfait.

Je ne sais pas ce que j'ai fait pour mériter cet accueil mais je ne vais pas me plaindre. Cette lueur réjouie au fond de ses prunelles claires m'intrigue mais cela dissipe un peu mon angoisse. La jolie cinquantenaire se reprend et me fait signe de la suivre jusqu'à son immense bureau blanc laqué. Je m'installe sur un fauteuil rembourré et cale mon dossier entre ma cuisse et l'accoudoir. Je me racle la gorge pour me donner une contenance et relève la tête. Celle de mon interlocutrice est penchée sur le côté, un rictus amusé sur les lèvres.

– Avant de rentrer dans le vif du sujet, pouvez-vous me confirmer que vous possédez bien le *Curricular Practical Training* ?

Je lui tends le fameux document et suis soulagée de voir que mes mains ne tremblent pas. Elle acquiesce encore d'un hochement de tête puis entreprend de me poser des questions sur moi, et non sur les modalités du stage. Mon arrivée ici, mes premières années, mes premiers stages, mes compétences, mes notes. Tout y passe. Elle teste un peu mes connaissances en matière de vocabulaire puis me demande enfin la documentation fournie par mon université. M^me^ Hatchil m'énonce les missions qui pourraient être les miennes et j'en reste bouche bée. Ce serait formidable.

– Je parlerai de vous à notre P.-D.G., William Kosd, ainsi qu'aux RH mais votre profil est intéressant. Si ce stage se déroule bien, cela pourrait nous amener à vous proposer un poste ici. Nous manquons d'administrateurs système et réseau, nous sommes en plein recrutement. Vous aurez une réponse dans quelques jours.

Je la remercie sans bafouiller et repars sur un petit nuage. J'en oublie la sensation assez désagréable d'avoir été jugée sur autre chose que mes compétences. Cette entreprise est le rêve pour une débutante comme moi. Prestigieuse, avec de gros clients, une réputation solide et du personnel compétent. Ici, je serai bien formée.

Ne t'emballe pas, ce n'est pas encore un vrai oui.

Mais en arrivant à l'appartement, ma vie du moment me retombe dessus. Je vais devoir retourner dans la villa de Geoffrey. Je n'y ai passé que dix jours et j'ai l'impression d'être déjà épuisée, à bout de souffle du fait de tout ce qui m'arrive là-bas. À commencer par lui. J'ai beau soupirer, ça ne changera pas grand-chose. Je vais récupérer ma veste oubliée la veille et déposer ma lettre de démission au passage. Hors de question de rester plus longtemps là-bas.

J'enlève le pantalon noir et la chemise bleue empruntés à Angie et renfile mon éternel jean troué avec un débardeur et un gilet sans manches un peu long. En sortant mes baskets du placard, mes yeux ne résistent pas et font de l'œil à ma paire d'escarpins noirs que je n'ai plus mis depuis trois ans. Depuis ce fameux soir. Je devrais les jeter ou les donner mais les garder là, à portée de vue, s'apparente un peu à de la torture. Je referme mon placard sans toucher à ces fichues chaussures. Un jour, j'arriverai sûrement à les remettre ou à m'en débarrasser. Peu m'importe la solution tant qu'elles ne restent pas cachées à me rappeler sans cesse mon erreur passée.

Dans le bus qui me conduit jusqu'à la villa de Geoffrey, j'ai hâte d'en finir. J'ai décidé d'effectuer mon après-midi de ménage et de tenter ensuite de négocier avec lui une fin de contrat à l'amiable. Ce sera plus simple pour moi si je ne me mets pas l'agence à dos. Et je ne pense pas qu'il soit contre non plus. Il n'aura pas à gérer l'après…

Arrivée sur place, je fais le tour du propriétaire pour évaluer les dégâts et suis agréablement surprise par ce que je découvre. Très peu de bouteilles ou de verres abandonnés n'importe où. Il reste beaucoup de petits fours sur les plateaux, comme si les gens n'avaient pas pris la peine de manger. Ni de boire. C'est à n'y rien comprendre. On dirait que la fête a été écourtée. Je n'ai donc pas énormément de travail cet après-midi et me retrouve rapidement dans la cuisine.

Pourquoi j'ai chaud, d'un coup ?

Debout sur le seuil de la porte, je fixe bêtement le mur où Geoffrey m'a acculée la veille au soir. Je n'en reviens pas de l'avoir laissé faire ça ici. Quelle inconsciente ! Le rouge aux joues, j'essaye de faire abstraction des souvenirs qui affluent en force. Pas évident d'ignorer toutes ces émotions contradictoires qu'il fait naître en moi.

Tant bien que mal, j'arrive à me concentrer en restant le moins souvent possible dans cette pièce. Mais, vers dix-huit heures, je suis bien obligée d'y retourner pour préparer les repas. Une fois plongée dans mes recettes, c'est bien plus facile, je ne pense à rien d'autre qu'aux ingrédients à couper, éplucher ou mélanger. Quand la porte grince, je ne me retourne pas. Je ne peux pas.

Mais il va falloir que je négocie ma démission avec lui, alors…

– Je crois que j'aimerais bien un peu de nouveauté, finalement.

La voix un peu rauque de Geoffrey me fait frissonner et je lui jette un coup d'œil, surprise.

– Mais qu'est-ce que…

Cuillère en main, je le dévisage avec inquiétude. Il a un haussement d'épaules désinvolte mais son visage fait peur à voir. Le contour de son œil gauche est bleuté ainsi que son menton, comme s'il avait pris des coups. L'arcade sourcilière est coupée à droite, complètement croûteuse.

– Pourquoi ? demandé-je en posant mon ustensile sur le plan de travail.
– J'aurais dû le remettre à sa place tout de suite, se contente-t-il de dire.

Ses yeux accrochent les miens et je comprends de qui il parle. Je ne sais plus quoi penser. J'étais certaine qu'il était gêné de s'être fait surprendre mais a priori, non. Je m'approche alors en fronçant les sourcils. Geoffrey glisse les mains dans ses poches et fuit mon regard, n'appréciant visiblement pas que je désapprouve son comportement.

– Arrête de te battre pour moi, murmuré-je, à quelques centimètres de lui.
– Tu me fais des reproches ?
– Oui et non. Je voudrais surtout que tu cesses de te mettre en danger.

En prononçant ces mots à mi-voix, mon index effleure ses blessures. Il grimace mais ne me repousse pas.

– On devrait nettoyer ton arcade, proposé-je avec un sourire.

Geoffrey pince les lèvres et j'ai l'impression qu'il va me rembarrer mais son regard s'adoucit quand il rencontre le mien, inquiet. Il n'a pas l'air de supporter les critiques, se braquant au moindre soupçon de réprobation. Il soupire, secoue la tête et fait demi-tour. Je lui emboîte le pas et l'accompagne jusqu'à sa salle de bains privée. En entrant dans sa chambre pour la première fois, je suis surprise par l'obscurité qui règne ici. Des rideaux, épais, sont tirés et masquent jusqu'au plus petit rayon de lumière. Geoffrey se déplace sans allumer la lumière, ayant apparemment l'habitude de cette ambiance sombre. Ne connaissant pas les lieux, je préfère attendre que la salle de bains s'éclaire pour le rejoindre. Il a déjà sorti la trousse de soin et s'est assis sur les toilettes. Je m'approche sans hésiter mais mes doigts tremblotent lorsqu'ils s'emparent du désinfectant et d'un coton.

– Ça risque de faire mal, chuchoté-je en me plaçant devant lui.

Son regard, à cet instant précis, me fait chanceler. Sa main se glisse sur mes reins pour me soutenir et me placer naturellement entre ses jambes écartées. Notre proximité me donne chaud et je m'oblige à fixer le haut de son visage. Je lui penche la tête vers l'arrière avec douceur et applique le produit sur sa plaie mal nettoyée. Geoffrey se crispe, je sens tout son corps se raidir mais aucune plainte ne franchit ses lèvres. Lèvres que j'évite de contempler. Alors que je me posais énormément de questions ce matin, sur lui, sur nous, ce soir, je me contente d'agir. Simplement. Presque logiquement, sans doute ni crainte.

– J'ai eu Marina au téléphone, ce midi, déclare-t-il d'une voix un peu tendue. Elle est contente de savoir que tout se passe bien.

Je m'immobilise, la main suspendue au-dessus de son œil. Geoffrey se redresse pour me dévisager.

– Tout se passe bien, n'est-ce pas ? Tu… tu restes ?
– Oui.

Maddie ! Tu déconnes !

Ce n'est pas ce que j'avais décidé mais savoir ce qu'il a fait après que je suis partie me donne envie d'y croire et de lui pardonner. Ce qui est fou et vraiment dangereux, avouons-le. Mais cet homme dégage quelque chose qui me perturbe toujours et je suis curieuse, je ne peux pas résister à l'envie d'en apprendre plus sur lui malgré tout.

Son sourire soulagé me va droit au cœur et le fait battre plus vite. Comment un homme aussi beau, aussi sûr de lui en apparence peut-il cacher en réalité autant de fragilités ?

Je reprends les soins, perturbée et étrangement détendue en même temps. Une fois la plaie bien nettoyée, j'applique de la pommade sur les bleus qui parsèment son visage. Je me sens observée mais je reste concentrée sur ma tâche. Le souffle chaud de Geoffrey vient caresser mon menton.

– Geoffrey ? crie une voix masculine depuis le rez-de-chaussée. T'es par là, vieux ?
– Jamais tranquille, bougonne ce dernier en soupirant.

Il ferme un instant les yeux avant de se redresser devant moi.

– Merci, Maddie.

Il se penche pour déposer un baiser sur mon front et me laisse au milieu de sa salle de bains. Ce geste de tendresse inattendu me paralyse un moment. Quand je sors de mon hébétement, je range machinalement toutes les affaires dans la trousse puis me dépêche de sortir dans le couloir.

Alors que je descends les escaliers, j'aperçois celui qui vient de nous déranger. Un bel homme au teint hâlé, cheveux noirs et sourire ravageur, tourne la tête vers moi en m'entendant approcher. Ses yeux pétillent.

– Je ne voulais pas interrompre quoi que ce soit, s'excuse-t-il auprès de Geoffrey sur un ton amusé.
– C'est mon père qui t'envoie ?

Son ton froid n'a pas l'air d'embêter son interlocuteur qui continue à sourire en me détaillant de la tête aux pieds. Gênée, je ne sais plus où me mettre.

– Pietro, gronde Geoffrey pour attirer son attention.
– Oui, désolé. Dustin s'inquiète pour toi et j'avoue qu'en te voyant, je comprends mieux pourquoi.

Je compte m'éclipser discrètement et contourne l'Italien pour me rapprocher de la cuisine et de mes affaires. Lorsque je passe à côté de Geoffrey, il m'arrête, une main posée au niveau de mon coude. Il penche la tête pour me parler tout en continuant à fixer l'importun.

– Gerald va te raccompagner, Maddie.

J'espérais autre chose, des paroles plus chaleureuses, mais la visite imprévue de ce Pietro le rend distant. Au moins m'a-t-il appelée Maddie, et non Madeleine. Je déglutis puis hoche la tête, dépitée par ce revirement de situation. Alors que je m'éloigne, j'entends quelques bribes de leur conversation.

– Dis donc, elle est bien mignonne, ta nouvelle gouvernante.
– Occupe-toi de tes affaires.
– C'est à cause d'elle que ton père râle ? Tu vas tout foutre en l'air à cause de ses beaux yeux bleus ?

La réponse de Geoffrey est inaudible. Bien évidemment.

11.

Geoffrey

J'invite Pietro à s'installer dans le salon et prépare un cocktail pour deux. Une fois sûr que Madeleine a quitté les lieux, je sens la tension redescendre un peu. L'assistant de mon père me regarde avec humour et la vague de colère qui m'a envahi quand il a reluqué la jeune femme revient en force. Il va falloir qu'il fasse profil bas, ce con, car son arrivée m'a empêché de discuter avec elle. Et j'avais vraiment des choses à lui dire. Au moins, je suis déjà soulagé qu'elle ne démissionne plus.

Frustré, je bois rapidement mon verre puis réalise que je veux avoir les idées claires pour le remettre à sa place comme il faut. En soi, je l'aime bien mais qu'il soit aussi proche de Dustin m'a toujours freiné. C'est plus une connaissance qu'un ami. On s'est rapprochés car on ressent tous les deux le besoin de décompresser de temps en temps sans penser aux conséquences. Lui aussi est un client de Danny, j'ignore pourquoi il est tombé là-dedans mais va pas falloir qu'il me cherche de ce côté-là non plus. Je sais qu'il est ici parce que mon père l'a envoyé mais je me doute que notre dealer commun lui a aussi touché un mot.

– T'as viré Marina pour passer du bon temps avec la petite jeunette ?

Putain qu'il est con… Respire… Respire.

– Marina a subi une opération. Madeleine la remplace.

Pietro penche la tête sur le côté en haussant les sourcils. Il a l'air d'un abruti. Je serre les dents et vais m'installer sur le fauteuil en face de lui. L'Italien sirote sa boisson, reste silencieux plusieurs minutes, ce qui m'agace, puis repose tranquillement son verre sur la table basse. Il joue avec mes nerfs, c'est sûr. Mais je ne craquerai pas.

– Ton père s'inquiète, commence-t-il d'une voix douce.
– M'en fous.
– Je sais bien. Mais je crois qu'il a raison. Tu t'emballes, non ? Tu ne vas pas vexer les Durmont, maintenant ?
– Et pourquoi pas, grogné-je en détournant le regard.
– Parce qu'ils investissent dans ta marque. Beaucoup. Et qu'ils vont te soutenir pour le rachat de cette entreprise de biotechnologie.
– Je pourrais réussir sans eux.
– Peut-être. Mais si tu échoues ?
– Je ne veux plus lui obéir bêtement, dis-je avec fermeté. Dustin ne peut pas décider de tout, tout le temps.

– Je comprends, soupire Pietro. Mais… prends quand même le temps de bien peser le pour et le contre.

– Je vais y réfléchir, déclaré-je pour l'apaiser, lui, et mon père par son intermédiaire.

– Bien. Ravi que tu aies entendu raison.

Je le laisse partir sans rien ajouter. Qu'il pense ce qu'il veut. Il ira rassurer Dustin, c'est tout ce qui compte. Je me sers finalement un deuxième verre que je prends le temps de savourer, cette fois-ci, affalé sur le canapé, le regard perdu par la baie vitrée. Je me demande comment aurait fini la soirée sans cette interruption. Songer à Madeleine m'arrache un sourire attendri. Je ne finis pas mon cocktail et vais vider la fin dans l'évier de la cuisine.

Une fois dans ma chambre, je n'allume pas la lumière. Une vieille habitude. Je me déshabille dans la pénombre et me glisse entre les draps, inhabituellement de bonne humeur. Le sommeil n'est pas long à venir et je crois que je dors sans rêver, pour une fois. Une nuit paisible, quoi, une première depuis longtemps.

***

La journée m'a paru interminable ! Une seule idée m'habite depuis ce matin : rentrer tôt pour croiser Madeleine. Je ne dois pas aller trop vite, certes, mais j'ai quand même envie de la voir, ne serait-ce que cinq minutes. Ça égayerait ma soirée.

À dix-huit heures, j'ordonne à Cassie de rentrer chez elle. Je n'ai jamais vu ses yeux s'ouvrir autant de surprise. La bouche entrouverte, elle n'a pu que hocher la tête plusieurs fois sans rien dire. Elle s'est empressée de rassembler ses affaires de peur, sûrement, que je ne change d'avis ou que je ne lui fasse une blague de mauvais goût. Amusé par son attitude, je la regarde partir et s'engouffrer dans l'ascenseur. À croire que je la fais rester tout le temps jusqu'à pas d'heure. Ce n'est pas totalement vrai, ni totalement faux. Ça m'arrive de dépasser les horaires « classiques » mais pas de beaucoup non plus.

Gerald prévenu, j'enfile ma veste, récupère quelques dossiers et m'apprête à fermer mon bureau lorsque les portes de l'ascenseur s'ouvrent.

Merde… Dustin.

– Tu comptais partir à cette heure-là ? s'agace-t-il après avoir vérifié que personne ne pouvait l'entendre.

Aucune envie de lui répondre. Je donne un tour de clé pour bien lui signifier que son sarcasme ne me fera pas changer d'avis.

– J'ai des papiers à te faire signer, précise-t-il avec un sourire sournois.

Je soupire et le dirige vers le bureau de Cassie. Je farfouille dans les tiroirs pour trouver un stylo. Jamais vu une table aussi bien rangée. Rien n'est visible à la surface, tout est classé, dissimulé. Et

c'est la première fois que je le remarque.

Comme je ne peux pas signer sans savoir de quoi il s'agit, je prends le temps de parcourir les documents. En gros, j'aurais pu le faire demain. Est-ce qu'il a intentionnellement voulu me retenir ici ? Pour quelles raisons ?

Et si Pietro lui avait parlé de Madeleine ?

– Autre chose ? demandé-je poliment en rongeant mon frein.
– Oui. J'aimerais que tu notes un rendez-vous important dans ton agenda.

J'ai beau l'interroger du regard, je n'obtiens aucune précision. Il a décidé de me faire perdre du temps. Râler lui ferait plaisir et déboucherait sur une dispute qui pourrait bien durer. J'ai la conviction qu'il le fait exprès, sans vraiment savoir pourquoi. Après plusieurs minutes de recherches, je trouve mon agenda professionnel dans les papiers de ma secrétaire.

– Ah non, s'amuse Dustin. C'est un rendez-vous privé.
– De quoi parles-tu ?
– Du dîner chez les Durmont. Lundi soir, dix-neuf heures trente.

Il a bien ménagé ses effets, le salopard. Mes poings se crispent. Surtout, ne pas l'envoyer paître trop brutalement.

– Je n'ai même pas encore revu Lucinda.
– Je sais bien, siffle-t-il, mécontent. C'est pour ça que je prends les choses en main, figure-toi !
– Mais bon sang, on ne va rien précipiter non plus ! Ce mariage, je ne suis même pas sûr de vouloir le *conclure* .

Son regard noir me fait regretter mon emportement.

– Ce n'est pas toi qui vas décider de ça !

Je reste sans voix, un peu désarçonné par ses paroles. Je ne suis plus le gamin qu'il manipulait comme il voulait.

– Et sinon ? le provoqué-je avec un sourire.
– Léonard Troule.

Putain de merde !

Je blêmis et avale difficilement ma salive. Cette connerie faite à 8 ans a bousillé la vie de ce gamin et la mienne au passage. La culpabilité me ronge. Mon père a tout pris en charge mais avait promis de ne plus jamais le mentionner. Mon cœur accélère et la panique me gagne en quelques secondes. Cette erreur, je l'ai revécue cent fois, à chaque moment de faiblesse, de doute mais aussi de réussite. Tout pour me rappeler que lui n'aura jamais la chance de vivre ça. Que j'ai gâché son

avenir. Et que j'ai fait fuir ma mère.

– Très bien. Je crois que j'ai terminé, déclare mon père après un coup d'œil à sa montre. Rentre bien.

Il vient de me lâcher une bombe et s'en va comme si de rien n'était. Il n'a proféré aucune menace explicite mais prononcer ce nom signifie beaucoup. Je sens ma résolution faiblir.

Complètement abasourdi, je titube jusqu'à mon bureau, que j'ouvre d'une main tremblante. Je referme la porte et me laisse glisser au sol, le dos appuyé contre le bois. Ma tête se pose en arrière et mes yeux se ferment sur mes larmes contenues.

C'est un message de Gerald, inquiet, vingt minutes plus tard, qui me sort de ma léthargie. Un peu déboussolé et ankylosé, je me mets péniblement debout. Je me sens à bout de souffle. Je n'adresse pas un mot à mon chauffeur, ni pour m'expliquer, ni pour m'excuser. Je rentre dans la voiture et laisse mon regard errer sur le paysage. Je ne vois plus rien, hanté par des images du passé.

***

Putain de nuit blanche. Putain de souvenirs merdiques. Encore une fois, je l'ai laissé me bousiller, me faire douter, me manipuler. Qu'il m'ait rappelé cette erreur, juste pour mieux me contrôler, me donne la nausée.

Connard.

Je ne sais pas encore comment je vais lutter mais je ne veux pas le laisser gagner. Pas comme ça. Pas grâce à ce coup bas. Il va donc falloir que je sois patient parce qu'au moindre faux pas, il va m'anéantir. Et il n'aura pas d'hésitation, le fumier.

Madeleine était déjà partie quand je suis arrivé chez moi hier soir. Et c'est tant mieux. Je n'étais pas en état, j'aurais pu tout lui dire, tout gâcher en quelques mots, en vidant mon sac. Ce qui ne serait clairement pas une bonne idée.

En bref, la journée débute mal. Cassie a pourtant le sourire, elle a dû apprécier sa soirée, mais elle évite de paraître trop joyeuse devant moi. Je dois avoir une tête d'enterrement. C'est clair que je ne me sens pas de bonne humeur. Pour ne rien arranger, les lettres et les chiffres de mes dossiers pour le rachat de l'entreprise dansent devant mes yeux. Je n'arrive pas à fixer mon attention, je suis crispé, énervé et irritable. Je repousse plusieurs réunions pour ne pas perdre mon temps et ne pas faire perdre le leur à mes collaborateurs.

La fin d'après-midi arrive enfin et j'hésite encore à rentrer tôt ou non. Je suis plus calme mais je sens bien que je pourrais faire des bêtises. Ce n'est peut-être pas une bonne idée de voir Madeleine ce soir.

Je n'ai toujours pas décidé quand trois petits coups sont frappés à ma porte. Je soupire tout en

donnant la permission d'entrer. Une grimace m'échappe quand une belle femme blonde entre. Tailleur jupe épousant ses formes à la perfection, talons hauts, maquillage et cheveux coiffés en un chignon élégant, Lucinda s'avance vers moi avec un sourire. Elle est belle, c'est indéniable mais la lueur perfide qui anime ses yeux verts me fait froid dans le dos.

Je me lève par politesse, franchement agacé par sa présence. On n'avait pas rendez-vous.

– Bonsoir, chéri, susurre-t-elle en venant déposer un baiser sur ma joue.
– Lucinda.

Elle ne tique même pas à mon ton peu amène. La jeune femme s'installe en face de moi, croise les jambes et sa jupe remonte un peu sur ses cuisses. J'ai envie de sourire. Parce que sa tactique de séduction ne marche pas sur moi. Parce qu'elle n'a jamais fonctionné et que je doute qu'elle fonctionne un jour. Mais ce serait lui donner de faux espoirs, alors je m'abstiens.

– Pourquoi cette visite surprise ?
– Je m'inquiétais de ne pas avoir de nouvelles, glisse-t-elle d'une voix douce et posée. Tu ne m'as même pas appelé pour savoir si j'étais bien rentrée.
– Je ne vais pas me forcer à jouer un rôle dont je ne veux plus.
– C'est donc ça, murmure-t-elle en glissant un doigt sur ses lèvres pulpeuses. Tu doutes ?
– Tu sais très bien que tout ceci est une immense mascarade, Lucinda. Je suis fatigué de devoir rentrer dans un moule pour le plaisir de nos parents.

Elle m'adresse un sourire charmeur puis se lève pour contourner le bureau et se tenir juste devant moi. Avec lenteur, elle passe ses mains sur mes épaules et croise les doigts sur ma nuque. Elle se hisse sur la pointe des pieds et pose ses lèvres sur les miennes.

Pourquoi je la laisse faire ? Pour savoir. Pour être sûr que je ne ressens rien pour elle. Car Lucinda est quand même la solution de facilité. Sauf que ses lèvres ont beau être douces, elles ne déclenchent rien.

– Que fais-tu de *notre* plaisir ? ronronne-t-elle.

Son nez vient caresser la peau de mon cou et je me sens sali, tout à coup. En évitant d'être brusque, je détache ses doigts et l'éloigne un peu. Je ne vais pas m'essuyer les lèvres mais j'en ai bien envie.

– Je vois que ce n'est pas le moment. Je repasserai. Il faudra qu'on discute du rendez-vous avec mes parents. Ils ont hâte qu'on officialise.

Eh oh ! Elle est bouchée ou quoi ?

– Lucinda, grondé-je, tu ne…
– On verra bien, me coupe-t-elle. Je sais que notre mariage peut fonctionner, je ferai tout pour. Tout.

Et sa main vient frôler mon entrejambe pour accentuer ses paroles. Elle n'a pas froid aux yeux, putain. Devant mon regard réprobateur, elle n'insiste pas. Un petit rire de gorge lui échappe quand même. Lucinda lisse ensuite quelques mèches blondes derrière son oreille puis sort avec le sourire. J'aurai enchaîné les rendez-vous désagréables, ces derniers temps, et je me sens tiraillé. Je meurs d'envie de l'envoyer bouler une bonne fois pour toutes mais d'abord, je dois assurer mes arrières, vérifier que la menace proférée par mon père hier soir est bien sérieuse.

Après cette visite, j'ai encore l'impression de sentir ses lèvres sur les miennes et ce n'est franchement pas agréable. Je ne veux pas garder ce souvenir en tête. Je me secoue, envoie un message à Gerald et cherche sur mon téléphone le contrat que j'ai fait signer à Madeleine. Une fois dans la voiture, je croise le regard de mon chauffeur et esquisse un sourire.

– Changement de destination pour ce soir.

Je lui donne l'adresse et pousse un soupir de soulagement. Je ne sais pas encore ce que je vais faire ou lui dire mais je veux juste être sûr de la voir. J'ai besoin de me changer les idées. Mes doigts tapotent impatiemment le cuir de mon siège et je grogne au moindre ralentissement. Gerald, imperturbable, conduit sereinement sans me jeter un seul coup d'œil. Nous arrivons à bon port une vingtaine de minutes plus tard, et pile au bon moment.

Madeleine marche sur le trottoir, perdue dans ses pensées, son sac en bandoulière rebondissant sur sa hanche. C'est fou comme j'aime cette simplicité chez elle. Je sors de la voiture et claque la porte derrière moi, ce qui attire son regard. Un regard qui s'illumine. Je me dirige vers elle, le sourire aux lèvres quand une ombre, abritée sous l'auvent d'un immeuble, me barre la route et me tend la main.

– Salut, Geoffrey.

Putain, y en a marre que tous les bouseux du coin me connaissent.

Je réponds machinalement, n'ayant aucune idée de qui peut être ce type. Sa tête ne me revient pas mais il a plutôt bonne allure. Chemise blanche, pantalon de costume bleu sombre, je suis quasiment sûr qu'on s'est déjà croisés à une de mes fêtes. L'inconnu paraît satisfait, glisse un regard derrière lui puis traverse après un dernier salut. Je suis étonné qu'il ne me demande rien.

Je hausse les épaules, oubliant déjà l'incident pour me reconcentrer sur le vrai but de ma visite dans ce quartier. Madeleine se tient immobile à quelques mètres de moi et suit des yeux l'homme qui m'a serré la main. Son visage est livide et ses doigts se crispent sur la lanière de son sac.

– Madeleine ?
– Tu connais ce *type* ? dit-elle d'une voix un peu plus aiguë que d'habitude.
– Euh, pas vraiment, réponds-je, mal à l'aise.

Je ne me vois pas lui expliquer que j'oublie la plupart des visages et des noms quand je prends ma drogue…

– Tu lui as serré la main.

Ça sonne comme une accusation mais je ne comprends pas très bien. J'avance ma paume pour la poser sur son épaule mais la jeune femme s'écarte d'un coup et me fusille du regard.

– J'ai fait quelque chose de mal ?
– C'est un cauchemar, murmure-t-elle en passant une main sur son front.
– Est-ce que ça va, Madeleine ?
– Non… je… voudrais que tu me laisses tranquille.

Je déglutis et serre les poings. Pourquoi est-ce qu'elle me repousse encore ?

– J'avais envie de te voir, dis-je en prenant sur moi pour ne pas m'énerver.
– S'il te plaît, Geoffrey, va-t'en.

Je me mords la lèvre pour ne pas lui hurler dessus. Je me retiens aussi de la secouer comme un prunier mais ce n'est pas l'envie qui m'en manque. À quoi elle joue, bordel ?

Visiblement, elle ne veut pas me voir. Je fais donc demi-tour en jurant et fonce vers la voiture sans me retourner. J'ai en marre de ces bonnes femmes. Pourquoi est-ce que celle qui m'intéresse est aussi compliquée ? Je ne pourrais pas me contenter de celle qui veut m'épouser, hein ? Ce serait plus simple.

Les femmes sont chiantes.

12.

Maddie

Lenn. Ici, devant mon immeuble, en train de serrer la main de Geoffrey. J'en suis malade. Comment se fait-il que ce connard soit déjà dehors ? Pourquoi Maître Lund ne m'a-t-elle pas prévenue que c'était aujourd'hui qu'il sortait ? Et comment a-t-il trouvé mon adresse ? Impossible que sa présence ici, à deux pas de mon appartement, soit une coïncidence. Qu'on me traite de parano mais cet homme a juré que j'avais bousillé sa vie en l'envoyant en taule, que j'avais ruiné sa réputation. Pourtant, pour le mal qu'il m'a fait, je trouve que la sanction a été trop légère.

La boule au ventre et le cœur battant à tout rompre, je rentre à la coloc en regardant dix fois derrière moi et je verrouille à double tour dès la porte refermée. Je sais que je ne me sentirai plus en sécurité maintenant. Des gouttes de sueur perlent sur mon front et je file dans la salle de bains pour me passer un peu d'eau fraîche.

Allez, Maddie, tu ne t'es pas inscrite à des cours de self-défense pour rien, hein.

Je peux l'affronter. Je DOIS l'affronter. Ce sera un bon moyen d'en finir avec cette histoire. Bon, bien sûr, c'est plus facile à dire qu'à faire. Tous mes membres tremblent et je me roule en boule sur le canapé en allumant la télé. Je ne sais pas pourquoi l'appartement est vide mais je n'ai pas le courage d'appeler Angie pour savoir où elle est. Au timbre de ma voix, elle paniquerait. J'ai beau me concentrer sur l'émission qui passe, l'image de Geoffrey répondant au salut de Lenn Belmard me donne envie de vomir. J'ai un affreux goût de bile dans la bouche.

Je sursaute quand la porte d'entrée s'ouvre et je me recroqueville bêtement sur moi-même. La lumière s'allume dans la cuisine puis dans le salon et Angie pousse une exclamation de surprise.

– Mais qu'est-ce que tu foutais dans le noir ! s'écrie-t-elle, une main posée sur sa poitrine. Madeleine ? Qu'est-ce qu'il se passe ?

Elle vient me rejoindre sur le canapé et me prend dans ses bras.

– C'est encore ce Geoffrey ? Quel con, celui-là !
– Ce n'est pas lui, reniflé-je avec un sourire.

Elle est prompte à me défendre, ça fait plaisir.

– Enfin, pas directement. C'est… Lenn.

J'ai chuchoté son prénom comme si le prononcer à haute voix pouvait me porter la poisse. Angie écarquille les yeux, ouvre la bouche puis la referme. Elle a besoin de quelques minutes pour

comprendre ce que tout cela implique.

– Il est sorti ? s'indigne-t-elle en me serrant plus fort dans ses bras.
– Liberté sous contrainte. Il était en bas de l'immeuble, sur le trottoir.

J'enfouis ma tête contre son épaule.

– Il est venu jusqu'ici, siffle-t-elle, dents serrées. Si je le vois…

La colère la fait respirer plus vite et elle doit prendre plusieurs inspirations pour se calmer.

– Appelle ton avocate, Maddie. Ce n'est pas normal qu'il connaisse ta nouvelle adresse. C'est du harcèlement. À peine sorti de prison, il débarque ici ? Il n'était pas là pour te passer le bonjour, merde.

Il n'y a pas que moi que cette nouvelle remue. J'ai une pensée pour ma mère. Pourvu que maître Lund ne l'ait pas appelée pour la prévenir. Elle va insister pour que je rentre illico en France. Et si je me mets à le croiser à chaque coin de rue, je ne vais pas résister longtemps à la pression.

– Tu veux manger un peu avant ? me demande gentiment Angie. Je me suis arrêtée chez le traiteur pour nous prendre trois repas indiens, ça te dit ?
– Je ne pourrai rien avaler.

Ma meilleure amie acquiesce et va nous sortir deux bières du frigo. Pendant qu'elle les décapsule, je récupère mon téléphone dans mon sac et sélectionne le numéro de mon avocate. Je mets le haut-parleur et avale une gorgée du liquide frais.

– Mademoiselle Beauchamps ?
– Il est sorti.
– Non, pas encore, rassurez-vous, déclare gentiment maître Lund. Sa libération n'est prévue que dans deux jours… à moins que… attendez, je vérifie. Pu… les cons ! Je suis désolée, j'étais au tribunal tout l'après-midi, je n'avais pas encore consulté mes e-mails. M. Belmard est effectivement sorti ce matin… mais… comment le savez-vous, Madeleine ?
– Il était ici, en bas de chez moi !

Le blanc sur la ligne m'indique qu'elle ne s'attendait pas à ça.

– L'enfoiré, enrage-t-elle. S'il croit qu'il va pouvoir jouer à ce petit jeu.
– Qu'est-ce qu'on peut faire ? demande Angie.
– Ah, je suis contente que vous soyez avec Madeleine, mademoiselle Mourmet. Je vais demander une mesure d'éloignement d'urgence. La prochaine fois que l'une d'entre vous le croise, prenez-le en photo.
– Comment a-t-il fait pour avoir mon adresse ?
– Je vais le découvrir. Ça ne m'étonnerait pas qu'il ait soudoyé quelqu'un… comme son avocat, par exemple. Rien n'arrête cette famille. Je vais aussi vérifier les conditions de sa libération, il n'a

aucune raison de passer devant chez vous. On ne le laissera pas s'approcher de vous, Madeleine.

– J'espère bien, grogne Angie.

Je remercie mon avocate avant de raccrocher. Elle a beau être catégorique dans ses propos, la peur me tiraille toujours le ventre. Et je déteste être dans cette position de faiblesse. Je m'assois avec Angie à la table de la cuisine mais me contente de la regarder manger, n'ayant absolument aucun appétit. Ma meilleure amie me propose de rester avec moi mais je l'en dissuade. Je ferme bien derrière elle et vais me pelotonner sous ma couette. Briana ne devrait pas tarder, de toute façon, je ne serai pas seule bien longtemps.

***

Je regarde la pluie tomber en cette fin de janvier, bien contente d'être au sec dans mon petit studio, non loin du campus universitaire. J'ai déniché cet appartement à la toute fin du mois d'août, ce qui a fait flipper ma mère pendant des jours. Mais ce meublé est parfait, bien agencé et confortable. La seule chose qui est venue à manquer, c'est une bibliothèque pour entasser tous mes cours, mes livres et mes babioles, les étagères prévues par le propriétaire étant en nombre insuffisant pour tout mon barda.

C'est comme ça que j'ai fait connaissance avec mon voisin, Lenn Belmart, un jeune homme que j'avais déjà croisé à l'université. Je suis pourtant équipée de tournevis, d'un marteau et de quelques autres outils fournis par mon père mais les étagères de cette foutue bibliothèque se montent avec une clé Allen. Alors j'ai toqué chez le voisin de palier et il est venu m'aider à tout assembler. Je me suis trouvée bête de n'avoir pas même une bière à lui offrir pour le remercier. Voilà pourquoi je guette son arrivée ce soir. Ce serait dommage de passer pour une ingrate. Et ce serait rassurant de sympathiser avec quelqu'un de l'immeuble. Je me sentirais un peu moins seule.

Je sors sur le palier quand j'entends les clés tinter et je l'accueille avec le sourire. Lenn n'est pas désagréable à regarder, en plus.

– Hey, salut. Une bière, ça te dit ? Pour te remercier de m'avoir filé un coup de main la dernière fois.

Il accepte volontiers de venir boire un verre avec moi. Son regard s'attarde un moment sur ma silhouette moulée dans ma robe de laine et ça me met un peu mal à l'aise mais je ne vais pas faire machine arrière maintenant. Cette sensation disparaît bien vite de toute façon et je ne m'en préoccupe plus.

La soirée se déroule dans la bonne humeur et il m'explique un peu le rôle important qu'il tient dans son équipe de football américain. J'en avais entendu parler mais je le trouve un brin prétentieux. En tout cas, il a l'air fier de porter les couleurs de son université lors des différents matchs du championnat.

Tout en parlant, Lenn s'enfile trois bières à la suite et commence à devenir assez tactile. Sa main frôle mon genou à plusieurs reprises avant de se poser dessus carrément. Je le repousse, mine de rien et en gardant le sourire, puis me décale un peu sur le canapé pour mettre de la distance entre nous. Je ne sais pas comment mettre fin à cette soirée qui devient assez désagréable. Lui ne donne pas l'impression de vouloir quitter mon appart, prenant toutes ses aises et me réclamant même une quatrième bouteille. Il a enlevé sa veste en cuir en me faisant un clin d'œil et je me réfugie devant mon frigo, inquiète de ne pas pouvoir m'en débarrasser. Et là, l'inspiration.

– Je suis désolée, je n'ai plus rien, dis-je avec un signe d'excuse alors que je ne le pense pas du tout.

– Ça ne fait rien, rit-il en tapotant la place à côté de lui. Viens là.

Je prends mon courage à deux mains pour le rejoindre. Allez, encore cinq minutes et je le mets dehors. Quand je m'installe à nouveau sur le canapé, Lenn attrape subitement mon poignet et m'attire jusqu'à lui pour m'embrasser. Je me débats et le repousse, indignée par son geste et par sa brutalité. Je n'ai même pas le temps de lui dire ce que je pense de son comportement qu'il se jette sur moi, sauvagement.

– On va enfin passer aux choses sérieuses, marmonne-t-il avec un sourire salace.

Ses lèvres embrassent mon cou pendant que ses mains parcourent mon corps. Je suis écrasée sous lui et ai bien du mal à bouger. La colère m'inonde quand j'entends la laine craquer. Ma manche droite glisse sur mon épaule et mon décolleté s'ouvre largement. Ce connard vient de faire sauter la couture.

– Non !

Furieuse, je donne un grand coup de reins qui l'envoie au sol et je me relève en vitesse pour le fuir. Mais à peine ai-je fait demi-tour que ses doigts agrippent mes longs cheveux et les tirent d'un coup sec. Je crie de douleur et pars en arrière. Ma tête cogne contre le carrelage et des étoiles dansent devant mes yeux. Je le sens de nouveau sur moi, tenant toujours fermement mes cheveux. Tout son corps m'écrase, m'étouffe. Le froid de l'angoisse se répand en moi.

– J'adore tes cheveux, murmure-t-il en les respirant plusieurs fois. Ils sentent si bon. Ils me hantent depuis plusieurs nuits.

Il me dégoûte. Les larmes me montent aux yeux. Je tente de l'éloigner mais reçois une violente gifle qui m'assomme quelques secondes. Le goût du sang se répand dans ma bouche. Lenn profite de mon étourdissement pour poser brutalement ses lèvres sur les miennes, utilisant mes cheveux pour maintenir ma tête droite. Mes cris sont étouffés contre lui et, désespérée, je sens sa main retrousser ma jupe et déchirer ma culotte. La panique m'envahit.

– Non, réussis-je à marmonner en me débattant.

Mais rien ne l'arrête. Des gouttes de sueur glissent sur mes tempes. Il faut que je me batte. Je sais très bien ce qu'il compte faire et il ne va pas s'arrêter tout seul. Alors je le mords pour tenter de mettre fin à ce calvaire mais c'est son poing qui vient m'arrêter, cette fois-ci. Trois fois de suite. Des insultes pleuvent en même temps et ses doigts viennent serrer ma gorge pendant qu'il baisse son pantalon. Je vois trouble, j'ai la sensation de perdre le contrôle, d'être complètement impuissante face à la situation. À force de m'agiter pour lui échapper et d'encaisser ses coups, je suis épuisée, à bout de souffle et mon esprit a du mal à rester éveillé. J'ai le tournis, mes muscles sont tétanisés. Je n'y arriverai pas… Il est bien plus fort que moi.

Quand il me pénètre de force, mon cerveau a cessé de se battre et mon corps de se défendre. Je subis la suite en pleurant, la seule chose dont je suis encore capable. J'ai mal partout, je suis complètement étourdie par les coups reçus. Après, tout est un peu flou. Je finis par reprendre conscience pour me rendre compte que je suis toute seule, allongée au beau milieu de mon salon, les vêtements déchirés et le visage ensanglanté.

À ce moment-là, je fais une bêtise. J'agis sans réfléchir. Je m'enferme en tremblant et vais prendre une douche, recroquevillée au fond de ma baignoire pour laver toute cette saleté que je sens encore sur moi, en moi. Malheureusement, j'élimine beaucoup de preuves, ce dont je ne prends conscience que trop tard. Ça a joué contre moi au procès. Horrifiée par la violence de Lenn, je reste cloîtrée dans ma salle de bains pendant plus d'une demi-heure, terrifiée à l'idée qu'il se trouve juste sur le palier d'en face. C'est mon voisin, bordel.

Mes larmes ne cessent de couler, mon cœur meurtri bat douloureusement dans ma

poitrine. Il faut que l'eau chaude s'épuise pour me faire réagir enfin, tandis que je suis anéantie.

Je reprends mes esprits petit à petit, vais vomir toutes mes tripes puis appelle Angie. Après une flopée de jurons, ma meilleure amie souffle un bon coup et me conseille d'aller voir la police sans tarder. De prendre la pilule du lendemain parce que ce connard n'a même pas pris la peine de mettre un préservatif et de faire une prise de sang pour dépister d'éventuelles maladies sexuellement transmissibles.

Je ne me suis jamais sentie aussi seule, aussi affreusement stupide de l'avoir invité chez moi et en colère de ne pas avoir réussi à me défendre. Je ne me sens plus en sécurité. Mais surtout, c'est la culpabilité qui me ronge pendant des jours et des nuits. Je me reproche sans cesse de lui avoir ouvert la porte.

***

Je me réveille en sueur et les joues trempées de larmes. Tremblante, je ramène mes genoux contre ma poitrine et y enfouis ma tête en fermant les yeux. Il est quatre heures du mat', mais je sais que je ne me rendormirai pas. Pas avec ces souvenirs en tête. Je peux presque ressentir à nouveau la douleur, sur mon visage, à mon entrejambe. La peine, la honte et le dégoût m'envahissent comme il y a trois ans. Je finis par aller prendre une douche bien chaude pour tenter de m'apaiser mais les images ne me quittent pas. Lorsque je sors enfin de la salle de bains, Angie, en pyjama vert foncé, m'attend dans le couloir.

– Je ne voulais pas te réveiller, dis-je pour m'excuser.
– Je ne dormais pas. Je pensais à toi, avoue-t-elle en se grattant le haut du crâne. Qu'est-ce que tu vas faire pour Geoffrey ?
– Aucune idée.
– Tu veux continuer à bosser pour lui ? Tu risques de recroiser Lenn là-bas, du coup.
– Je sais, j'y ai pensé. Pourtant, il faudra bien que je l'affronte un jour.
– Tu te sens prête ?
– Non.

Angie soupire puis va dans la cuisine nous servir deux verres d'eau fraîche. Je m'installe en face d'elle et pose mes doigts sur la surface froide.

– Si c'est trop difficile, tu devrais arrêter, insiste-t-elle.
– Je vais d'abord voir comment se passent les prochains jours, tempéré-je.

Je suis partagée entre l'envie de tout plaquer et la peur de le quitter. Peur de rater quelque chose d'important, d'unique, d'intense avec lui. Mais tout est tellement compliqué, aussi ! Cette indécision me tracasse mais je ne veux pas non plus choisir sur un coup de tête. Ou parce que j'ai la trouille.

– OK, alors laisse-moi t'accompagner. Je ferai les trajets avec toi.

Son inquiétude me touche. Il y a trois ans, elle n'avait pas prévu de me rejoindre aussi vite mais elle a tout quitté et avancé son déménagement pour ne pas me laisser seule avec mes parents. Ma mère a débarqué deux jours après mon agression et ses reproches constants m'ont fait déprimer.

Angie a été mon rayon de soleil.

– Ce serait incompatible avec tes horaires, rétorqué-je gentiment. Ça va bien se passer. Je me suis bien entraînée avec Karim.

Elle a un sourire tendre et attrape ma main pour la serrer dans la sienne.

– Au moindre souci, tu m'appelles.
– Promis.
– Très bien. Alors, va te recoucher ! Tu bosses dans quelques heures.
– Oui, m'dame !

Je file dans le couloir mais elle a le temps de me fouetter les fesses avec une serviette de table. Ce petit échange m'a fait du bien et j'arrive à me rendormir.

Rester éveillée dans le bus n'a pas été une mince affaire mais je n'ai pas loupé mon arrêt, j'arrive à la villa pile à l'heure. Je sais que je suis ridicule mais je me suis sentie épiée pendant tout le trajet et n'ai pas cessé de jeter des coups d'œil à droite et à gauche.

Il n'était pas là.

J'entre dans la demeure en me mordant la lèvre, un peu inquiète de l'accueil de Geoffrey mais tout est silencieux. Il doit encore dormir. Je me hâte vers la cuisine pour préparer le café et le laisse au chaud en attendant son réveil. Vers dix heures, je tourne un peu en rond et décide de partir à la recherche de Gerald. Je le trouve dans le jardin, en train d'arracher quelques mauvaises herbes dans un massif de fleurs.

– Bonjour, mademoiselle.
– Appelez-moi Madeleine, lui demandé-je avec un sourire. Vous savez à quelle heure se lève M. Dureyi habituellement ?
– Ne l'attendez pas, me répond-il en se redressant. Il est déjà parti faire son jogging. Il m'a dit de ne pas m'inquiéter avant midi.
– Ah.

Pourquoi ce douloureux pincement au cœur ?

Oui, c'est évident qu'il m'évite. Je ne peux pas l'en blâmer vu la façon dont je l'ai éconduit la veille. Lui qui avait envie de me voir…

La gorge serrée, je remercie son chauffeur et retourne dans la maison effectuer quelques tâches ménagères pour m'occuper.

À midi, je repars sans l'avoir vu. Au moins, quand quelque chose ne lui convient pas, je le sais tout de suite. Il n'a pas aimé se faire jeter, ce que je peux comprendre, mais je trouve quand même qu'il a un comportement de gamin capricieux qui boude dès qu'il n'a pas ce qu'il veut !

Dépitée, je retourne à l'appartement en fulminant contre lui. J'aurais aimé pouvoir m'expliquer, lui faire comprendre que mon refus n'avait rien à voir avec lui directement. Mais pourquoi faire des efforts pour quelqu'un qui n'en fait pas ?

Il est quand même venu te voir, Maddie.

Je soupire, agacée. Parce que c'est vrai, je dois le reconnaître. Et je n'ai pas l'impression que ce soit son genre, de courir après quelqu'un. Maintenant, ce qui m'angoisse, c'est sa réaction. Si jamais j'arrive à lui parler, à lui expliquer mon histoire sans entrer dans les détails, est-ce que je supporterai de voir le dégoût dans ses yeux ? Est-ce que lui aussi me croira responsable ? Est-ce qu'il considérera que finalement, j'aurais dû prévoir ce qui est arrivé ?

Je suis un peu perdue quant à ce que je dois faire ou dire avec lui. On n'a même pas évoqué ce que nous avons fait dans sa cuisine, ce qui, pourtant, n'est pas anodin. Je me trompe ?

Mais lui a sûrement l'habitude…

Et c'est ça, finalement, qui me bloque. De savoir qu'il peut tout faire, avec n'importe qui, sans que cela le gêne, sans que la partenaire ait vraiment d'importance. Le sexe pour le sexe, je n'ai rien contre, en principe. Mais je ne suis pas capable de vivre comme ça pour l'instant. J'ai besoin, et envie, de stabilité, d'être rassurée, protégée. J'ai cru sentir que tout ça était possible avec Geoffrey. À vrai dire, c'est ce que je ressens dès qu'il est à côté de moi. Sauf qu'en son absence, tous mes doutes reviennent en force et m'ouvrent les yeux.

Il n'est pas pour moi.

13.

Maddie

Je ne l'ai pas vu depuis deux jours. Gerald part chercher Geoffrey quand je quitte la villa, à dix-huit heures trente. C'est bête, mais j'ai l'impression d'être abandonnée, incomprise et mise au placard, sans importance. Le seul point positif, c'est que je n'ai pas revu Lenn. Angie non plus, et Dieu sait qu'elle a minutieusement observé les gens autour d'elle en rentrant à la coloc.

Alors que je ne m'attends plus à voir Geoffrey cette semaine, j'entends la voiture partir à dix-sept heures. Les battements de mon cœur s'accélèrent, je vais le voir ! Je suis à la fois excitée, anxieuse et un brin agacée par son comportement, et les quarante-cinq minutes suivantes s'écoulent avec lenteur. Quand la porte claque, je tressaille et me mords la lèvre. Réfugiée dans la cuisine, ce qui devient une habitude, je guette ses pas dans le couloir. Il n'a même pas une hésitation en passant devant la porte et file vers le salon.

OK, comme prévu, ce n'est pas lui qui refera le premier pas.

Je lève les yeux au ciel, consternée. Je ne vais pas non plus me précipiter pour le voir. Je charge le lave-vaisselle, range le plan de travail, prépare les Tupperware et passe un coup de chiffon sur le haut des placards. Tout est bon pour m'occuper, à vrai dire.

Au bout d'un moment, je finis quand même par n'avoir plus rien à faire et, à quinze minutes de la fin de ma journée, je me décide enfin à le rejoindre. J'avance dans le couloir comme un condamné se rendant à l'échafaud. J'exagère, mais pas tant que ça. Sa réaction m'inquiète. Je toque mais n'obtiens pas de réponse. Je résiste à la tentation de partir sans avoir rien essayé puis me secoue et pousse la porte.

Mauvaise idée.

Je suis accueillie par un regard noir. Face à moi, debout près de la cheminée, Geoffrey avale la fin de son verre cul sec. Il le repose brutalement sur la table basse et croise les bras tout en me fixant. Il n'est pas avenant du tout.

– Quoi ? aboie-t-il, vu que je reste muette.

Je triture mes doigts et cherche du courage. Je l'entends grogner puis faire quelques pas pour se rapprocher du bar. Le voyant se servir un autre verre, je me décompose.

– Je crois que ce n'est pas le bon moment, constaté-je, prête à faire demi-tour.
– Ouais, de toute façon, c'est toi qui décides, n'est-ce pas ? Oui, non, puis oui, et finalement non.

Je me balance d'un pied sur l'autre, mal à l'aise. Sa voix ironique me fait grimacer.

– Je… je ne voulais pas… En fait, c'est… compliqué.
– Ouais, ben faut croire que je n'ai pas envie d'un truc « compliqué ».

Ses paroles et le ton dédaigneux qu'il a utilisé me figent. Ma poitrine se comprime, m'empêchant de respirer calmement. Il termine son deuxième verre en me défiant du regard. Mes mâchoires se crispent douloureusement et je me détourne pour me rapprocher de la porte, blessée par son attitude.

– Je pensais qu'on pourrait… discuter, déclaré-je malgré tout, la main sur la poignée.
– Intéressant, fait-il dans un rire. Je n'ai pas que ça à faire, Madeleine.

D'accord. Au moins, ça a le mérite d'être clair. Je sors dans le couloir et essuie rageusement une larme qui a débordé. Dans la cuisine, je récupère mes affaires et quitte la villa précipitamment. J'ai été bien folle de croire qu'on pourrait arriver à communiquer.

Je ne me rends pas tout de suite compte qu'un homme est adossé au muret qui entoure la demeure de Geoffrey. En relevant la tête, j'aperçois Brett et son sourire mauvais. Je change de trottoir et suis soulagée de voir qu'il ne me suit pas. Manquerait plus que ça pour finir de pourrir ma journée. Je n'ai franchement pas le moral. Arrivée à mon arrêt de bus, je vérifie tout de même qu'il n'est pas derrière moi mais il n'y a personne. Ça doit l'amuser de me mettre un peu la pression.

Faut croire qu'il n'a que ça à faire, lui…

Je suis énervée par ce qui vient de se passer avec Geoffrey. On n'avance à rien ! Et franchement, je commence à en avoir marre de ses sautes d'humeur. En un clin d'œil, il peut devenir agressif, arrogant et tête à claques alors qu'il était prévenant et tendre l'instant d'avant. Je soupire pour me calmer et je prends surtout la résolution de ne rien faire, de ne pas tenter d'arranger les choses, de ne pas lui courir après. À lui de se calmer, et on verra bien. Hors de question que je me prenne la tête plus que ça. Et j'enferme toutes les protestations de mon cœur et de mon corps réunis.

Le lendemain, je me sens apaisée par ma décision et la journée passe sereinement. Quand j'entends la voiture partir tôt, comme la veille, je me dis qu'il a peut-être eu des remords quant à son attitude de la veille.

Je sors les poubelles quand le véhicule rentre et je me dirige lentement vers la cuisine, avec un peu d'anxiété tout de même. Je ne sais jamais à quoi m'attendre avec lui.

Quand je le croise dans le couloir, il est au téléphone. Il s'arrête en m'apercevant puis me fait signe de le suivre. Je prends une inspiration avant de lui emboîter le pas.

Arrivé dans le salon, il ouvre la porte-fenêtre et sort sur la terrasse. Je m'approche mais garde un peu de distance. Des souvenirs de notre premier baiser menacent de surgir et je veux garder la tête froide pour notre conversation.

– Je ne suis pas super motivé, Danny, gronde Geoffrey en passant une main dans ses cheveux, les décoiffant au passage.

Cette coiffure en bataille lui va vraiment bien, faisant ressortir le petit côté rebelle qui anime parfois son sourire. Mais là, tout de suite, son regard me dévisage et son soupir résigné me fend le cœur. Il a l'air tellement malheureux.

C'est moi qui le rends si triste ?

– OK, OK, ne t'énerve pas… Dans deux jours. Non négociable.

Il raccroche et se tourne vers moi après avoir rangé son portable dans la poche arrière de son jean.

– Il y a aura une fête samedi soir, dit-il en me voyant ouvrir la bouche.

Je la referme aussitôt et serre les dents, à la fois attristée et énervée par cette nouvelle.

– Super, marmonné-je.
– Un problème ?
– Franchement ? Oui. Je refuse d'en supporter une de plus !

Son ricanement me déstabilise.

– C'est dans votre contrat, pourtant.

Votre ? Merde, sérieux, il m'aura tout fait.

– Une entière disponibilité, vous vous souvenez ? J'ai supporté votre caprice la dernière fois mais vous allez devoir rester jusqu'au bout, cette fois-ci.

Je bous de colère et me retiens de taper du pied par terre pour marquer mon mécontentement. Non seulement il me remet à ma place de « gouvernante », sous ses ordres, mais en plus, il exige que j'assiste à cette foutue soirée, comme si ma présence était indispensable. Ou alors c'est pour se venger. Je ne garde pas un très bon souvenir des deux dernières fêtes.

– Vous pouvez refuser, me provoque-t-il avec un sourire, mais ne comptez pas sur votre salaire complet ni sur de bonnes références pour la suite.

Et moi qui ai déjà réservé les billets d'avion pour mes parents. C'est mort pour la négociation, cette fois-ci…

– Alors ?

J'aurais bien envie de le baffer. Mes doigts me démangent et je les enfouis rageusement dans mes poches de jean pour ne pas être trop tentée.

– D'accord, soufflé-je.

Son air satisfait et arrogant me révolte. Je pince les lèvres, retenant de justesse les mots qui ne demandent pourtant qu'à sortir. Encore une fois, un fossé semble s'être creusé entre nous. Le pire, c'est qu'il s'agrandit de jour en jour.

Allez, Maddie, laisse tomber.

***

– Tu vas vraiment y aller ? m'interroge Angie, perplexe, en me voyant attraper mon sac.
– Oui. J'ai besoin de cet argent, tu le sais bien.
– Mais tu crois vraiment être… « en état » ?

Je hausse les épaules, feignant la désinvolture. Je ne veux pas lui montrer que je panique.

– Je peux appeler Fred et me décommander pour t'accompagner.
– Ça va aller, tenté-je de la rassurer avec un sourire.

Ma meilleure amie a une moue dubitative mais n'insiste pas. J'apprécie qu'elle s'inquiète et qu'elle ne s'impose pas non plus. Je quitte l'appartement après lui avoir promis de lui envoyer régulièrement des messages. Briana semble avoir déserté notre colocation depuis quelques jours. En fait, depuis qu'elle a compris que Brett avait essayé d'abuser de moi. Soit elle est furieuse contre lui et donc, contre elle-même pour nous l'avoir présenté, soit elle continue tout de même à le voir et veut nous le cacher. Je penche sincèrement pour la deuxième option.

Je ne peux m'empêcher de cogiter durant le trajet. Est-ce que Brett sera là malgré l'interdiction de Geoffrey ? Et pire, Lenn ? S'ils se connaissent, rien ne l'empêche de venir. Sauf qu'il est censé avoir une restriction de mouvement ! Mes jambes flageolent lorsque je descends du bus puis je me dis que je ne dois pas me laisser abattre. S'ils me cherchent des noises, ils seront bien reçus !

Les deux heures qui précèdent l'arrivée des invités passent bien vite. L'angoisse monte petit à petit, je suis de plus en plus maladroite. Je fais tomber un plateau, renverse une bouteille et trébuche sur un tapis. Un véritable calvaire. Geoffrey est rentré depuis une demi-heure mais a immédiatement grimpé dans sa chambre. Au dernier moment, je vais me passer un peu d'eau fraîche sur le visage. Il va falloir que je reste calme. Je n'ai pas prévu de quitter la cuisine, ou très rarement, et il n'a pas intérêt à se plaindre.

La fête a commencé et la musique me paraît plus forte que lors des soirées précédentes, ou c'est juste que je suis sur les nerfs. Cloîtrée dans la cuisine, je prépare bouteilles, verres et gâteaux apéro en rab. Des voix me parviennent jusqu'ici, il y a donc des gens dans le couloir. Pourquoi est-ce qu'il faut toujours qu'il y ait autant de monde à ses soirées ?

– Ravito ! hurle-t-on plusieurs fois de suite.

Ça, c'est pour moi. Je n'ai plus le choix, je dois y aller. Et ce n'est pas de gaieté de cœur. Arrimée à mon plateau, je traverse le couloir et atteins le salon sans avoir rien renversé. La lumière qui clignote gêne ma visibilité et m'empêche de me repérer facilement dans la pièce. Je trouve finalement la table basse pour poser mon fardeau, circulant entre les groupes qui discutent ou qui dansent. Plusieurs personnes se précipitent vers moi pour se servir. Je me redresse pour me mettre de côté et éviter d'être bousculée.

Geoffrey est là, juste en face de moi. Isolé, un verre à la main, il ne me quitte pas des yeux. Il est nonchalamment adossé au mur et regarde ce qui l'entoure comme s'il n'était pas vraiment présent. Un petit attroupement non loin, constitué à cent pour cent de filles, le dévisage et je crois bien qu'elles s'encouragent mutuellement pour aller l'aborder. C'est sûr qu'elles ont toutes leurs chances. Habillées de robes sexy ou ultra moulantes, elles attirent l'attention. La pointe de jalousie qui me tiraille m'agace.

– Hé, Geoffrey, Kim et Hayley t'attendent là-haut !

Mâchoires crispées, je déglutis difficilement en percevant cette phrase. Tout le monde a dû l'entendre malgré la musique. Geoffrey tourne la tête vers l'homme qui vient de l'interpeller puis revient sur moi. Impossible de décrypter son regard.

– M'en fous, déclare-t-il sans me lâcher.
– Elles sont déjà bien chaudes, insiste l'autre avec un rire grossier.
– Putain, je t'ai dit non ! C'est pas assez clair ?

Le gars écarquille les yeux, surpris par la vive réaction de son hôte. Je suis tout aussi étonnée que lui mais surtout soulagée. Il changera peut-être d'avis plus tard mais pour le moment, ça ressemble pour moi à une petite victoire. Les filles qui louchaient sur lui se sont d'ailleurs écartées et je dois me retenir de sourire. Le visage de Geoffrey n'exprime aucune joie. Il fronce les sourcils, tout son corps est tendu. Décidément, il n'a pas l'air d'apprécier sa propre fête. Et je ne compatirai pas. C'est ce qu'il voulait, non ?

Je récupère mon plateau, sentant toujours son regard sur moi et m'éclipse rapidement, le cœur affolé. Grâce à cette petite incursion, je respire mieux, je me sens plus légère. Moins inquiète. Le voir si distant avec les autres m'a rassurée. S'il pouvait ne plus prendre plaisir à ce genre de soirée…

Vingt minutes plus tard, une femme vient me réclamer une bouteille de champagne avec cinq coupes pour le petit salon. Je m'exécute en espérant ne pas voir Geoffrey là-bas. Pas avec cette bimbo blonde à la taille de mannequin. Dans le couloir sombre, la musique est un peu assourdie et les rares personnes que je croise ont l'air dans un autre monde, sûrement sous l'effet d'une quelconque drogue. Aucun regard pour moi. Alors que je m'approche de ma destination, une silhouette se détache du mur et me barre le passage. Mes mains tremblent en reconnaissant Lenn et mon plateau manque de peu de s'étaler au sol.

– Madeleine, Madeleine, chantonne-t-il de sa voix de séducteur.

Bordel de merde !

Ce n'était donc pas une coïncidence, ce mec me suit réellement.

– Qu'est-ce que tu fais ici ?
– Je voulais te voir et un ami commun m'a dit où te trouver.

Je blêmis. Geoffrey ? Non, je refuse de le croire.

– A priori, il n'y a pas que moi qui ai une dent contre toi, ricane-t-il.

Planquée derrière mon plateau, je bous. La colère, l'angoisse et la honte me submergent. Comment ai-je fait pour vouloir sympathiser avec un type comme ça ? Et pour le trouver attirant, en plus ! Cette suffisance qu'il dégage me dégoûte.

– Qu'est-ce que tu veux ? sifflé-je en me redressant.
– Quelle assurance, se moque-t-il. Et cette coupe… J'ai failli ne pas te reconnaître. Mais tu as toujours cette aura sensuelle, Madeleine. Peu importe ton accoutrement, ça, tu ne peux pas le cacher.
– Laisse-moi passer.
– Pas avant d'avoir discuté avec toi.
– Ah, mais te voilà ! Putain, on t'attend, nous.

La blonde de tout à l'heure dépasse Lenn sans se soucier de nous interrompre, me pique le plateau et fait demi-tour en râlant. Un peu abasourdie, je me rends compte que je n'ai plus les mains occupées. Ce qui est une bonne chose.

– Je n'ai rien à te dire, déclaré-je en m'apprêtant à faire demi-tour.

Ses doigts se posent sur mon épaule pour me retenir mais je l'esquive facilement. Il a l'air surpris et le petit sourire qui apparaît sur ses lèvres me donne envie de lui envoyer mon poing pour le faire disparaître.

– Aurais-tu appris à te défendre ? C'est… sexy.
– Tu ne devrais pas être ici, le rembarré-je.
– Je fais ce que je veux, s'énerve-t-il. Tu te rends compte que tu as gâché ma vie ?
– Pardon ? Et la mienne ?
– Ne me fais pas rire, Madeleine. Ça n'a duré que vingt minutes pour toi. J'ai passé deux ans et demi en prison. Par ta faute.

Ce n'était pas assez, connard.

– Et tu veux me faire payer ?
– C'est à peu près ça.

Je déplace mes pieds pour être sûre de mes appuis et prends une inspiration pour me concentrer, les conseils de mon coach résonnant à mes oreilles. Lenn s'avance, arrogant et une lueur dangereuse dans les yeux. Il m'en veut vraiment, en plus. Comme si j'étais responsable de ses actes ! Je ne compte pas l'attaquer mais le laisser venir jusqu'à moi, le laisser croire qu'il peut encore m'avoir.

Alors qu'il s'approche, menaçant, un homme me bouscule, agrippe le tee-shirt de Lenn et le plaque contre le mur.

– Ne la touche pas, gronde la voix énervée et un peu lente de Geoffrey.
– Te mêle pas de ça ! lui rétorque-t-il haineusement.

Les deux hommes s'affrontent du regard et je ne sais plus si je suis contente de le voir ou inquiète pour lui. Ses doigts se resserrent autour du col de Lenn qui grimace mais reste calme.

– Y en a encore beaucoup comme ça qui veulent s'en prendre à toi, Madeleine ?
– Je n'y peux rien si tu n'invites que des connards.

Ma réponse les surprend tous les deux. Lenn, furieux, se débarrasse des mains qui le retenaient et repousse brutalement le jeune homme pour se diriger vers moi. Geoffrey titube, se rattrape au mur et s'élance vers mon agresseur. Il n'est pas aussi vif que la dernière fois, quand il a frappé Brett, et c'est sûrement dû à la quantité d'alcool qu'il a ingurgitée. Alors qu'il se rapproche de moi, Lenn anticipe l'attaque, se tourne à moitié pour attraper le poignet de son assaillant et le propulse en avant.

– Non !

Je crie tout en me déplaçant pour le récupérer mais avec l'élan et son poids, nous chutons tous les deux, lui sur moi. Lenn se marre, se déplace jusqu'à nous et agrippe les cheveux de Geoffrey pour lui relever la tête. Impossible de bouger et de prendre sa défense, je suis coincée sous le corps du jeune homme.

– Arrête ! Lenn !

Mon désespoir le fait sourire et je le vois armer son poing pour frapper.

14.

Maddie

Lenn lève son poing bien haut tout en tirant les cheveux de Geoffrey qui grogne mais ne se défend pas. Je gémis d'impuissance. Au moment où son bras s'élance vers le visage du jeune homme, Gerald surgit, intercepte son poignet et le lui retourne dans le dos.

– Si vous ne partez pas immédiatement, j'appelle la police, prévient-il calmement en le poussant vers la sortie.

Lenn râle tout en se débattant, nous jette un regard furieux mais ne résiste pas plus longtemps et disparaît dans le couloir. Geoffrey se redresse péniblement et s'assoit contre le mur, passant une main sur son front. Je soupire de soulagement.

– Tout va bien, monsieur ? demande Gerald une fois revenu.
– Faites sortir tout le monde.

Le chauffeur acquiesce, se tourne vers moi, interrogateur mais je lui fais signe que je n'ai rien. Je m'adosse non loin de Geoffrey et triture mes doigts, mal à l'aise. Encore une fois, il s'est mis en danger pour moi, alors qu'on était en froid.

– Je n'ai pas été d'une grande aide, cette fois-ci encore, murmure-t-il en fermant les yeux.
– C'est vrai, pouffé-je, le sourire aux lèvres. Je sais me défendre, tu sais. Je prends des cours.
– À cause de lui ?
– Oui, en partie.

Mon aveu lui arrache une grimace. Son regard trouble me détaille, intense et inquisiteur mais je hausse les épaules et me relève, lui tendant ensuite la main pour l'aider à faire de même.

– Putain, ça tourne, marmonne-t-il à peine debout.
– Je vais t'aider.

Je passe mon bras sous le sien et le dirige lentement vers l'escalier. Nous croisons plusieurs personnes qui sortent de la maison en râlant et une voix furieuse s'élève derrière nous.

– Mais qu'est-ce que tu fous encore, Geoffrey ? C'est pas vrai, merde !
– T'as plus qu'à partir, Danny, se moque-t-il en s'appuyant un peu plus sur moi.
– Tu te rends compte de ce que tu fais, au moins ?
– Ouais, ouais.
– Ça va t'attirer des ennuis.

Geoffrey a un geste évasif de la main qui doit le dissuader d'insister. Je me demande à quel point c'est vrai. Après tout, c'est quand même lui qui accueille tous ces gens, il peut bien décider d'arrêter, non ?

Nous continuons d'avancer et monter les marches nous prend bien cinq minutes. Je ne résiste pas à l'envie de lui poser quelques questions au passage.

– Tu le connais bien, Lenn ?
– J'en sais rien, avoue-t-il avec une grimace.
– Comment ça ?
– T'as vu le monde qui vient ici, non ? J'en connais pas la moitié. Et j'ai oublié le nom des autres.

OK… C'est sympa de faire la fête avec des inconnus.

– Et… euh… tu… tu ne lui as jamais parlé de moi, alors ?
– Non.

Il m'a répondu sans hésitation et cela m'enlève un poids de la poitrine. Il me jette un regard en coin mais je secoue la tête, je ne suis pas prête à en parler. Même si son état pourrait m'aider à tout lui dire. Seulement, s'il ne se souvient de rien le lendemain, ça n'aura servi à rien.

Je le guide jusqu'à sa chambre, ouvre la porte et fais quelques pas à l'intérieur. Geoffrey se détache, titube et grogne en trébuchant sur des habits. J'allume la lumière pour y voir plus clair.

– NON ! Éteins ! Pas cette nuit, je t'en prie. Pas encore.

Affolée, je me précipite pour éteindre. Le cœur battant à tout rompre, je remarque que Geoffrey s'est mis à genoux, la tête entre les mains. Cette supplique angoissée me file la chair de poule.

Merde, c'est la lumière qui a déclenché cette peur panique ?

– Je suis désolée, bredouillé-je en m'approchant.

Il relève la tête et je crois percevoir, malgré l'obscurité, une larme rouler sur sa joue. Bouleversée, je m'agenouille à ses côtés, complètement perdue. Je ne comprends pas les raisons de son désarroi.

– Reste avec moi, Maddie, s'il te plaît.

Je ne peux pas ignorer la confusion qui perturbe son beau visage. Les rideaux mal fermés laissent passer un peu de la clarté de la rue et mes yeux s'habituent petit à petit au noir ambiant. Je déglutis, sentant son corps tout proche du mien se raidir.

– Reste avec moi, me supplie-t-il, des larmes dans la voix.
– Je reste, murmuré-je sans prendre le temps de réfléchir.

Impossible de l'abandonner maintenant. Encore une fois, je l'aide à se relever et le conduis jusqu'au lit qui forme une immense tache sombre dans la pièce. Instinctivement, je cherche à allumer la lampe de chevet mais me retiens au dernier moment puis constate qu'il n'y en a pas, de toute façon.

Mais qu'est-ce qui se passe, bon sang ?

Geoffrey retire ses chaussures comme si rien ne venait de se produire et les balance loin de lui avant de s'affaler sur le matelas. Je fais de même avec mes ballerines puis grimpe à mon tour. Nous nous allongeons côte à côte et sa main vient caresser ma joue.

– Merci, chuchote-t-il.

Je meurs d'envie de lui poser des questions, de comprendre cette terreur qui l'a mis à genoux. Que lui est-il arrivé par le passé ? Il n'a pas peur de la lumière, pourtant. Les pièces de sa maison sont éclairées et ça ne lui a jamais posé problème. Mais soudain, le souvenir de cette étrange soirée où j'ai soigné son arcade sourcilière me revient. Il n'a pas allumé sa chambre, se contentant de la traverser et d'éclairer la salle de bains.

Pourquoi cette pièce en particulier, alors ?

– J'ai… j'aurais des choses à te dire, Geoffrey.
– J'ai envie qu'on discute, tu sais, me sort-il avec un sourire triste. Je suis désolé pour l'autre jour. Parfois, je suis vraiment… nul.

Attendrie, je pose mes doigts sur sa joue et suis contente de l'entendre soupirer de plaisir. Je m'approche pour l'embrasser sur le front.

– Alors, on parlera, déclaré-je fermement. Mais maintenant, ce serait mieux de dormir.

Il acquiesce et ferme lentement les yeux après avoir déposé un baiser sur la paume de ma main. Je le fixe un long moment et lorsque sa respiration devient enfin régulière, je sors mon portable de ma poche pour envoyer un bref message à Angie. Je lui dis de ne pas m'attendre et que tout va bien. Son simple « OK » ne m'abuse pas, elle va s'inquiéter quand même et se poser mille questions, d'autant plus que je ne rentre pas dormir à la coloc.

Je repose mon téléphone sur la table de nuit et me tourne vers Geoffrey qui semble si paisible, maintenant.

Qu'est-ce qui a bien pu t'arriver ?

Les pires idées me traversent l'esprit et je sens des larmes monter. Cette réaction ne peut s'expliquer que par un événement traumatisant. Il n'aurait pas eu si peur, sinon. Une boule dans la gorge, je m'installe sur le dos et sursaute quand la main de Geoffrey vient saisir la mienne, posée sur ma poitrine.

– Dors, Maddie.
– Oui, pardon.

Son sourire me fait du bien. Ses doigts s'entrelacent aux miens et sa chaleur me rassure. Je me concentre sur sa respiration pour ne pas m'affoler davantage et le déranger. Ainsi bercée, je finis par m'endormir pour quelques heures.

Je me réveille d'ailleurs très tôt, sur le qui-vive et constate que Geoffrey s'est juste retourné. Le mouvement a suffi pour troubler mon sommeil. Autant dire que je suis très sereine. Je soupire en me redressant et descends du lit le plus silencieusement possible. Je le regarde dormir, encore perturbée par ce qu'il s'est passé la veille. Il est allongé sur le côté, les mains près du visage, agrippant soit l'oreiller, soit les draps. Je suis surprise par la bouffée de haine qui m'envahit lorsque je tente de comprendre ce qui a pu lui arriver. Pourquoi ne se sent-il pas en sécurité dans sa propre chambre ?

J'hésite quant à la marche à suivre. Je me sens épuisée, physiquement mais aussi moralement. Je crois que j'ai bien besoin de dormir, de prendre une douche et de penser aux détails que je vais lui donner. Je me rends donc dans sa salle de bains pour me rafraîchir le visage puis cherche mes ballerines dans la pièce. Une fois prête, je pars à la recherche d'un papier et d'un stylo que je trouve dans le petit salon. Je griffonne un mot à son attention, lui demandant de me rappeler pour notre « discussion » puis retourne le déposer sur l'oreiller à côté de lui.

Dans sa chambre, tout semble tellement tranquille que j'ai du mal à croire à ce que j'ai vu hier.

Et pourtant…

En plaçant le petit mot tout près de Geoffrey, je ne résiste pas à la tentation d'écarter quelques mèches de son front. Je finis par sortir avec le sourire, son visage endormi gravé dans mon esprit, et récupère ma veste dans la cuisine.

Il est à peine huit heures du matin quand je rejoins mon Abribus et je constate, un peu dépitée, que je dois attendre encore quarante-cinq minutes. Je m'installe sur le banc vide et croise les doigts sur mes genoux. Je le croyais capricieux mais c'est visiblement un peu plus complexe que ça. Son comportement excessif est peut-être le résultat d'une fragilité qu'il tente de cacher et de maîtriser.

Pensive, j'appuie ma tête contre la vitre froide du bus qui m'emmène vers mon appartement. J'ai l'impression de l'avoir mal jugé et je m'en veux un peu. Même s'il ne m'a pas vraiment facilité la tâche, il faut dire. Si j'arrive à lui confier mon passé, peut-être sera-t-il assez en confiance pour faire de même ?

En descendant sur le trottoir, je me dis que s'il ne m'a pas appelée à midi, je le ferai. Je ne vais pas encore laisser passer les choses ou lui donner l'occasion de me rembarrer. Avec lui, on ne sait jamais. Si je n'agis pas, Dieu seul sait ce qu'il va trouver pour me déstabiliser et m'enlever toute envie de parler. Il l'a déjà fait !

Quand mon téléphone vibre dans ma poche, je trépigne d'impatience et soupire de frustration en

découvrant un message d'Angie.

[Tu as été kidnappée ou tu comptes
rentrer aujourd'hui ?]

[Je suis là dans dix minutes !
Je te manque tant que ça :p ?]

[Tu le sais bien ;). Grouille-toi
ou je passe Briana par la fenêtre !]

Je me marre en lisant son dernier message. Je ne sais pas ce que ma cousine a encore inventé pour faire enrager ma meilleure amie mais je ferais mieux de me dépêcher. Ces deux-là sont capables de s'étriper pour une broutille. Elles ont toutes les deux le sang chaud et je fais souvent le tampon pour éviter que tout ne dégénère. Angie me l'a déjà dit, elle ne la supporte que pour moi.

Je suis donc un peu étonnée en sentant mon téléphone vibrer encore une fois. À moins qu'elle ne soit déjà passée à l'acte… Mais non, c'est le nom de mon avocate qui apparaît. Je refuse qu'elle me gâche ma journée alors je raccroche, un peu honteuse tout de même car elle ne compte pas ses heures et me contacte même le week-end.

Quand la vibration m'alerte d'un nouvel appel, je souffle de dépit et regarde l'écran. Numéro inconnu. Mon cœur accélère en espérant que ce soit Geoffrey, cette fois-ci. Je croise les doigts avant de décrocher.

– Maddie, souffle-t-il de sa voix un peu rauque.

Je n'ai pas le temps de répondre qu'on me tire brusquement sur le côté par le coude. Je lâche mon téléphone avec un cri et le vois s'écraser au sol. Je peste tout en me dégageant, énervée, mais un bras passe sur ma gorge pour me traîner dans une petite ruelle.

Non, non, non !

Je respire pour endiguer la panique, place mes mains sur l'avant-bras de mon agresseur, exactement comme me l'a appris Karim et réussis à me dégager et à me retourner. Je lâche un grognement haineux en découvrant Lenn.

Il n'a pas dû beaucoup dormir : cernes bleus et yeux rougis, il est décoiffé et sa chemise est mal boutonnée.

– Je t'ai attendu toute la nuit, putain.

Estomaquée par cette nouvelle, je mets quelques secondes à réagir.

Mais putain, il n'est pas censé être limité dans ses déplacements ?

– Tu es fou, murmuré-je.

Son cri de rage me fait tressaillir et déclenche un réflexe de survie. Je me mets à courir pour le fuir. Malheureusement, je ne vais pas bien loin, ne me rapprochant même pas de la rue principale. Lenn attrape ma cheville, me faisant chuter en avant. Je me râpe le menton et commence alors à appeler à l'aide quand son corps me recouvre et que sa main me bâillonne. Je me débats comme je peux mais il réussit à remonter mon bras dans mon dos, mes doigts effleurant mon omoplate. La douleur au niveau de mon épaule m'oblige à rester immobile et des larmes de panique se mettent à couler. Il me relève violemment, je dérape et mon cri de douleur est étouffé par sa main. Lenn me traîne un peu plus loin en jurant dans ses dents et me balance contre un mur.

– Quand je pense que tu as passé la nuit avec lui, crie-t-il en me dévisageant avec dégoût.

Libre, j'en profite pour me masser l'épaule et essuyer le sang qui coule dans mon cou. Il a visiblement envie de parler, autant le laisser faire. Ça me permettra de reprendre mon souffle et de retrouver mon calme. J'espère aussi que mon retard inquiétera Angie.

– Pourquoi tu fais ça ?
– Tu es devenue une pute de luxe, crache-t-il sans m'écouter.

Je serre les mâchoires pour ne pas répliquer. L'énerver ne me semble pas une bonne idée.

– Je voulais juste pourrir un peu ta vie, comme tu as détruit la mienne, poursuit-il, pensif. Mais, vu que tout le monde peut profiter de ton corps, pourquoi pas moi ?
– Tu l'as eu une fois, sans mon accord, fais-je remarquer, amère. Je ne te laisserai pas faire, cette fois-ci.

Son ricanement cynique me donne un frisson d'appréhension. Une sueur froide coule dans mon dos et mon cœur accélère.

– Tu m'as invité chez toi, Madeleine, me rembarre-t-il avec un sourire.

Exactement la même réflexion que ma mère. Être sympa avec un type ne signifie pas lui donner tous les droits !

– Je ne t'ai pas dit oui ! crié-je pour de bon. Tu n'avais pas le droit ! Merde à la fin, j'étais…

Je me tais en mordant furieusement ma langue. Je ne veux pas qu'il soit au courant, il risquerait d'en être fier. Je ne l'ai jamais dit à personne, pas même à mon psy. Je renifle en passant mon avant-bras sur mes joues pour essuyer les traces de larmes.

– On ne m'a jamais dit non, s'emporte-t-il en m'agrippant les épaules pour me secouer.

L'arrière de ma tête cogne contre le crépi du mur et je grimace sous la violence de cette secousse. Je me dégage facilement mais je n'ai pas le temps de m'enfuir qu'il revient déjà à l'assaut,

absolument pas déstabilisé par mes gestes de défense.

Putain, on dirait qu'il a l'habitude, en plus.

J'arrive à déjouer ses attaques, à défaire ses prises et ça le fout en rogne. Il frappe et j'ai beau amortir le coup avec mon bras, sa puissance me déséquilibre. J'encaisse et pare, ne trouvant aucune ouverture pour lui rendre la pareille. Démunie, je commence à fatiguer et à baisser la garde. Il en profite pour attraper mon poignet et me retourner brutalement, écrasant ma joue contre le mur.

– C'est encore plus jouissif quand tu te débats.

Il se colle à moi et je sens son érection frotter sur mes fesses. Je ferme les yeux, écœurée.

Allez, Maddie, tu sais te défendre. Tu PEUX le battre !

15.

Geoffrey

Je grogne en me retournant dans mon lit. La migraine pulse contre mes tempes, me rappelant que j'ai un peu abusé de la bouteille hier soir. Les souvenirs de la veille sont vagues mais je suis presque sûr de ne pas avoir fait de conneries. J'étais énervé contre Madeleine mais je ne voulais pas la faire souffrir avec une autre de mes erreurs. Alors, je suis resté « sage ». Disons, à distance de Danny et des autres filles. La fin de soirée est encore floue et j'ai l'impression d'avoir la tête dans un rouleau compresseur. Je me pince l'arête du nez et plisse les paupières en soupirant. Va falloir que je me lève pour avaler deux aspirines.

Je finis par ouvrir les yeux et découvre que la pièce n'est pas totalement dans le noir. J'ai dû oublier de fermer les volets hier. Chose que je fais pourtant systématiquement. Et ça me revient, je n'étais pas seul, Madeleine m'a accompagné jusqu'ici. Je lui ai même demandé de rester. Un sourire aux lèvres, je me tourne alors sur le côté et sens ma poitrine se comprimer.

Elle n'est déjà plus là.

Je m'assois furieusement dans mon lit et regrette aussitôt ce geste trop rapide qui relance mon mal de tête. Je me masse les tempes pour faire disparaître la douleur.

Elle est partie.

Je ne sais même pas depuis combien de temps. Je ne devrais pas être aussi déçu mais la boule qui se forme dans ma gorge me fait comprendre à quel point je suis dépendant d'elle. De rage, je balance couette et coussins à travers la pièce. C'est alors que j'aperçois un petit bout de papier voler dans les airs et atterrir au pied du lit. Je me précipite pour l'attraper et gémis en sentant la nausée au bord de mes lèvres.

Putain, calme-toi.

Je respire plus lentement, m'assois en tailleur et souffle un bon coup avant de déplier la feuille.

Je t'attends pour discuter, fais-moi signe.
Appelle-moi. Maddie

Le tout suivi de son numéro de portable. Je me sentirais presque euphorique et je me marre tout seul. J'ai réagi comme un con, comme un gamin privé de son meilleur jouet. Je passe par trente-six émotions avec elle, c'est dingue. Faut que j'arrive à me contrôler.

Je me rallonge en arrière, son mot serré entre mes doigts. La discussion. Oui, je m'en souviens.

Alors, tout n'est pas foutu. Excité, je passe par la salle de bains pour avaler deux comprimés contre la migraine et file rapidement sous la douche. Je tourne le robinet vers l'eau froide, en espérant que ça m'apaise un peu.

À peine sorti, j'enfile un boxer et compose le numéro qu'elle m'a laissé. Mon cœur palpite anormalement vite et je me mets à marcher pour m'occuper pendant que les sonneries s'enchaînent. À la deuxième, Madeleine décroche et ma voix déraille.

– Maddie.

Je me sens idiot. Un sourire niais étire mes lèvres et mes doigts se resserrent autour de mon téléphone. Je n'ai même pas réfléchi à ce que j'allais lui dire. Je n'ai pas le temps de dire quoi que ce soit, de toute façon, la jeune femme pousse un cri et la communication est coupée.

– Madeleine ?!

Légèrement inquiet, je tente de la rappeler mais tombe directement sur son répondeur.

Merde !

C'est quoi ce bordel, encore ? Elle a eu l'air étonné et légèrement agacé. Qu'est-ce qui s'est passé ? Je trépigne de ne pas savoir et passe les cinq minutes suivantes à tenter de la joindre ou à lui envoyer des messages inquiets. Aucune réponse. Avec un mauvais pressentiment, je tourne un peu en rond sans savoir quoi faire. Et si elle avait eu un accident ?

Ne pense pas au pire.

Je me force à ne pas paniquer. Elle a peut-être juste trébuché et cassé son portable au passage. Il n'y a pas forcément quelque chose de grave derrière ce silence. Je finis par aller chercher le contrat professionnel qu'elle a signé à la recherche d'un numéro à appeler et suis soulagé en voyant qu'elle a indiqué son numéro de fixe. Sans hésiter, j'appelle.

– Allô !

Ah, c'est bien une femme mais ce n'est pas la voix de Madeleine.

– J'aimerais parler à Madeleine Beauchamps, dis-je poliment.
– Elle… n'est pas encore rentrée.

C'est moi où je perçois un peu d'inquiétude chez mon interlocutrice ?

– Vous savez où elle est ?
– Non… Mais, qui êtes-vous ?
– Geoffrey Dureyi.

Gros blanc. Je ne sais pas si c'est bon signe. Je grimace en me disant que Madeleine n'a peut-être

pas utilisé que des termes élogieux en parlant de moi. Enfin, si elle parle de moi.

– Elle était avec vous cette nuit, n'est-ce pas ?
– Je… hum… je n'arrive pas à la joindre, expliqué-je en ignorant sa question.
– Mais qu'est-ce qu'elle fabrique ! Attendez deux minutes.

Je l'entends tripatouiller près du téléphone avant de reprendre la communication.

– Je tombe directement sur le répondeur, me dit-elle d'une voix blanche.
– Oui, je sais, c'est pareil pour moi. On a été brutalement interrompus…
– Putain ! Si ce con l'attendait, je lui fais la peau.

Quoi ?

La jeune femme raccroche brusquement et je lâche un juron, énervé. Je me sens encore plus inquiet maintenant. De qui parlait-elle ?

Je m'habille en vitesse, attrape ma veste en cuir et prends les clés de la voiture. Je connais son adresse. Puisque personne ne peut me dire ce qu'il se passe, je vais aller voir moi-même. C'est bien la première fois que je me maudis d'habiter un peu à l'écart.

Je fonce sur les routes, heureusement très peu fréquentées en ce dimanche matin et arrive près de son logement en moins de quarante minutes. Tout semble calme mais je ne suis pas rassuré pour autant. J'ai besoin de la voir.

Arrivé devant l'immeuble, je cherche son nom sur l'interphone et découvre qu'elle n'habite pas seule. J'appuie plusieurs fois sans obtenir de réponse. Je suis désemparé et passe sans cesse mes doigts dans mes cheveux. Je n'ai plus le choix, je vais sonner chez quelqu'un d'autre en espérant qu'on accepte de m'ouvrir. Mon index se pose sur la touche au moment où un déclic m'indique que la porte s'ouvre. J'en profite pour m'avancer mais je me fais bousculer par une jeune femme qui sort en trombe.

Je l'ai déjà vue quelque part, non ?

L'impression est très fugace mais je l'associe immédiatement à Madeleine, sans savoir pourquoi. Elle doit avoir le même doute que moi car elle s'arrête subitement et se retourne pour me dévisager. Cheveux longs, yeux marron, elle tient un tee-shirt et un pull dans ses bras. Détail qui m'intrigue.

– Geoffrey Dureyi ? me demande-t-elle, incrédule.

Je confirme d'un hochement de tête, ignorant toujours qui elle est. Ses yeux s'attardent un moment sur mes lèvres puis remontent pour croiser mon regard en rosissant légèrement.

– Vous êtes une amie de Madeleine ?
– Merde ! Maddie !

Elle fait volte-face sans me répondre, ce qui m'agace profondément. Cette femme est une vraie tornade. Je m'élance à sa suite et la rattrape.

– Vous allez me dire ce qu'il se passe ? m'énervé-je en la retenant par le bras.
– Maddie est au poste.

Mes doigts se contractent sur sa peau et elle grimace avant de se dégager.

– Elle va bien, me précise-t-elle enfin.
– Pourquoi est-elle là-bas ?
– Euh… c'est une longue histoire.

Elle se remet en route et je lui emboîte le pas, décidé à ne pas lâcher l'affaire.

– Elle a eu une… altercation, soupire-t-elle au bout d'un moment.
– Je vous accompagne.
– Je ne sais pas si…
– Ce n'était pas une question.

Elle pince les lèvres tout en plissant les yeux. Elle finit par lever les yeux au ciel.

– Je comprends mieux pourquoi vous plaisez à Maddie.

Putain, que ça fait du bien d'entendre ça !

– Et vous êtes ? demandé-je avec le sourire.
– Angie, sa meilleure amie.
– C'est loin ? On peut prendre ma voiture si vous voulez.

La jeune femme accepte et nous faisons demi-tour pour rejoindre mon véhicule. Je vois ses yeux s'agrandir mais elle ne fait aucun commentaire avant de monter dedans. Je démarre en constatant qu'elle serre sur ses genoux les vêtements qu'elle tient à la main depuis le début. Si c'est pour Madeleine, je n'ose pas imaginer pourquoi elle en a besoin.

Le trajet se fait en silence. Angie regarde par la fenêtre et mes mâchoires sont tellement crispées que ça en devient presque douloureux. J'empêche mon esprit de divaguer, concentré sur la route et seulement sur la route.

– Je ne sais pas si elle sera contente de vous voir, finit par me dire Angie alors que je me gare non loin du commissariat.

Je la fixe un moment sans comprendre.

– Pourquoi ?
– C'est quelqu'un de fier. Et là, vous la verrez en position de faiblesse. Elle risque de ne pas

apprécier.

Ça, je peux le comprendre. Et même très bien.

– OK, je tente ma chance malgré tout.
– Oui, je m'en doutais.

Elle sort de la voiture et se dirige vers l'entrée sans m'attendre. Décidément. Si elle côtoie Madeleine tous les jours, je comprends mieux le caractère un peu buté et taquin de la jeune femme.

Je ne tarde pas à la rejoindre même si j'angoisse. Je cache mes mains tremblantes dans les poches de mon jean et l'accompagne dans le hall d'accueil. Il y a de l'animation à l'intérieur, des personnes attendent sur les rares chaises pliantes présentes, d'autres s'énervent sur des officiers à l'air fatigué. Dans tout ce remue-ménage, je repère Angie qui frappe à une porte vitrée et qui se tourne quand même vers moi avant d'entrer.

Sympa de vérifier que je te suis !

Ronchon, j'arrive au moment où un officier sort de son bureau et pose une main réconfortante sur l'épaule de la jeune femme. En m'approchant, quelques mots de leur conversation me parviennent.

– Il ne s'en tirera pas aussi facilement, cette fois-ci, murmure le flic. Récidive, non-respect de sa liberté conditionnelle. M. Belmard va…
– Récidive ? m'écrié-je, arrivé à leur hauteur.
– Monsieur ? s'indigne l'officier.
– Geoffrey Dureyi, me présente rapidement Angie. Un… ami de Madeleine.
– D'accord. Je vais lui porter ces habits, merci mademoiselle.

La jeune femme hoche la tête en lui confiant les vêtements puis me tire le bras pour nous mettre un peu à l'écart. Je ne décolère pas, serrant compulsivement mes poings.

– Je ne peux pas te donner de détails, m'explique-t-elle en chuchotant, c'est à Maddie de le faire. Si elle en a envie. Ce n'est pas une chose facile à raconter.
– Ce type l'a déjà agressée ?
– Oui.
– Il a pu s'approcher d'elle ? Encore ?
– Il vient de sortir de prison…
– Combien a-t-il fait ?

Angie hésite et se mord la lèvre. Avec cette information, je pourrais évaluer la gravité de la situation et elle le sait. Elle soupire, jette un coup d'œil autour d'elle puis se penche vers moi pour me donner sa réponse.

– Au final, il n'en a eu que pour trois ans.

Son ton écœuré me fait comprendre qu'il aurait dû prendre bien plus. Mon sang ne fait qu'un tour. Soit il l'a envoyée à l'hosto, gravement blessée, soit il y a eu agression sexuelle.

– Quel connard ! Il est où, cet enfoiré ?

Angie s'accroche à mon bras pour me retenir mais je hurle dans le commissariat jusqu'à ce que deux types interviennent pour me calmer. Je leur dis clairement d'aller se faire voir et de m'amener le salaud qui a osé poser la main sur Madeleine. Cette colère qui m'envahit, je l'ai ressentie une fois, quand j'avais 8 ans, et je sais qu'elle peut être dévastatrice si je ne la contrôle pas.

– Vous vous calmez de suite ou vous allez passer les prochaines heures dans une cellule, m'aboie-t-on dessus.
– Vous avez laissé ce connard la toucher une deuxième fois ! explosé-je, furieux.

Angie tente de calmer la situation et me tire de force vers la sortie. Elle me pousse carrément dehors et me regarde, mains sur les hanches, pendant que je fais les cent pas en poussant des jurons à tout bout de champ. Dans ma rage, je shoote dans une poubelle et passe mes nerfs sur des passants qui ont le malheur de me regarder de travers. J'enrage !

Il me faut bien dix minutes pour vider ce trop-plein d'émotions. Je bous littéralement de l'intérieur et m'arrête net en voyant l'air réprobateur d'Angie. On dirait bien qu'elle m'en veut de réagir comme ça.

Mais putain, ce type l'a touchée !

– Ça y est, tu es calmé ?
– Comment tu fais, toi, pour être aussi calme ? renvoyé-je, agacé par son ton moralisateur.

Elle soupire comme si j'étais un gamin à qui elle s'apprêtait à faire la morale.

– Tu penses vraiment que ce comportement va aider Maddie ?

Sa question me désarçonne. Si je réagis aussi violemment, c'est bien parce que je pense à elle, non ?

– Elle n'a pas besoin de ta colère, renchérit-elle. Elle a autre chose à faire que de te gérer en plus. Alors je te conseille de reprendre tes esprits si tu veux la voir aujourd'hui. Je ne te laisserai pas lui rappeler tout ce qu'elle vient de subir.

Angie tourne les talons sans attendre ma réponse et disparaît dans le commissariat. Je me retrouve comme un con sur le trottoir, les bras ballants et le souffle court. Submergé par ce trop-plein d'émotions, je m'assois sur les marches qui mènent au bâtiment et regarde défiler les gens sous mes yeux. Je crois que, dans le fond, je commence à comprendre le point de vue de la jeune femme. Je ne souhaite pas perturber Madeleine plus qu'elle ne doit déjà l'être. Après plusieurs grandes inspirations, je me relève et rentre en baissant la tête. Je ne suis pas tout à fait calmé mais je vais

faire bonne figure. Hors de question qu'on m'interdise de lui parler.

Il faut encore une demi-heure avant que Maddie ne nous rejoigne. Tout mon corps se raidit quand je l'aperçois et je ne pense pas pouvoir me contrôler bien longtemps, surtout si ce connard n'est pas loin. Son menton est croûteux, du sang séché parsème son cou. Elle a enfilé le tee-shirt apporté par Angie mais un pansement dépasse et descend jusqu'à son coude. Je ne sais pas comment je vais rester calme. Je retiens mon souffle en serrant les mâchoires. C'est alors que je remarque son regard.

Un regard perdu, blessé, vulnérable et… honteux ? Toute ma colère s'envole d'un seul coup. Angie a raison. Je dois mettre de côté ce que je ressens car la victime, c'est elle. Elle n'est pas seulement touchée physiquement et ça se voit. Sa démarche hésitante, ses yeux fuyants, ses épaules basses, tout indique qu'elle n'est pas loin de craquer.

Sa meilleure amie se précipite et la prend dans ses bras en lui caressant les cheveux. Madeleine enfouit son visage dans le cou de la jeune femme et se laisse bercer quelques minutes. Je reste à l'écart pour ne pas gêner cette formidable source de réconfort que représente Angie. Quand elle relève la tête et s'aperçoit de ma présence, j'ai un pincement au cœur en voyant ses yeux s'embrumer et se détourner de moi. J'attends patiemment qu'elle s'avance pour ne pas la brusquer. Quand elle est enfin à ma hauteur, je ne sais plus quoi faire. La seule chose qui me vient naturellement, c'est de glisser mes doigts entre les siens et de lui serrer la main. Le fait qu'elle me rende mon étreinte et qu'elle m'adresse un sourire timide, presque soulagé, me réconforte. Pour l'instant, pas besoin de mots.

Nous sortons tous les trois et je remarque seulement qu'une troisième femme nous accompagne. Plus âgée et habillée d'un tailleur strict. Elle a une mallette noire à la main et pose affectueusement sa paume sur l'épaule de Maddie.

– Vous avez été formidable, Madeleine. Lenn va retourner en prison et n'en sortira pas de sitôt, croyez-moi. Cette épreuve est terminée.

Lenn ?! Putain de bordel de merde !

– Merci, Maître. Merci pour votre soutien et votre disponibilité.

L'avocate acquiesce, sourit puis s'éloigne. Angie se tourne alors vers nous et fixe un moment nos doigts enlacés.

– Que veux-tu faire ? demande-t-elle à son amie, qui hésite.
– Reste avec moi, dis-je impulsivement.

Et j'ai l'impression d'avoir déjà prononcé ces paroles. Maddie me dévisage, cherchant visiblement des réponses sur mes traits. Je reste aussi paisible que possible et me contente de serrer ses doigts.

– D'accord.

Sa confiance me touche.

Une chose est sûre, je vais lui faire oublier cet enfoiré.

16.

Geoffrey

Le silence est un peu pesant dans la voiture. Le regard de Madeleine se perd dans le paysage et elle joue machinalement avec la ceinture de sécurité qui passe sur sa taille. J'ignore quoi dire, quoi faire pour la libérer. Je ne veux surtout pas précipiter les choses même si je meurs d'envie de savoir ce qu'il lui a fait.

– J'aimerais prendre une douche, murmure-t-elle.
– Aucun problème.

Ça me laissera du temps pour prévoir quelque chose !

Je déglutis en gardant les yeux rivés sur la route. J'espère qu'on arrivera à briser la glace, l'ambiance est un peu tendue. Mais surtout, je voudrais l'aider à surmonter cette épreuve, quoi qu'il lui ait fait. Je peux encaisser, je peux être une épaule solide pour elle et je compte bien le lui prouver. J'ai envie d'être là pour elle.

Lorsque j'arrête la Dureyi dans le garage, mon esprit a enfin décidé de se concentrer un peu et de me trouver des idées pour cette journée. J'accompagne Madeleine jusque dans ma chambre et lui laisse ma salle de bains. J'en profite pour sortir mon portable et organiser la suite.

– Maître Delpoth, trouvez-moi le nom de l'avocate de M^lle^ Beauchamps dans l'affaire qui l'oppose à M. Belmard. Je veux être en contact avec elle rapidement.
– Bien, monsieur Dureyi, ce sera fait.

Mon père va gueuler quand il va l'apprendre car j'utilise l'avocat de l'entreprise à des fins personnelles. Mais je m'en fous, je lui fais confiance et il est efficace, discret et réactif. Quand je pense que ce connard de Lenn est l'agresseur de Maddie. Il est connu dans le coin, il a fait une très belle saison avec l'équipe de football de son université il y a quelques années et son père est un banquier respecté. Il a déjà participé à mes soirées et aujourd'hui, ça me saoule de savoir que je l'ai côtoyé.

Mon deuxième coup de fil est pour Pietro. Ça ne m'enchante pas mais je n'ai pas vraiment le choix pour ce que j'ai imaginé.

– Geoffrey ! Tout va bien ?
– Oui. Juste une question : le yacht de Dustin est-il libre ?
– Hum, laisse-moi vérifier… Oui, tu as de la chance. Il est amarré depuis hier et disponible. Tu en as besoin ?
– J'aimerais l'emprunter aujourd'hui.

– D'accord. Je préviens l'équipage. Tu connais le tarif ?
– Bien sûr, bougonné-je avant de raccrocher.

Ce n'est pas parce que je suis son fils que j'aurai un traitement de faveur. Je paie la location comme tout le monde. Ça me convient parfaitement, je ne veux pas lui être redevable de quoi que ce soit.

Je m'assois sur le bord du lit, face à la salle de bains, pour attendre Madeleine et je suis bêtement en train de jouer sur mon téléphone quand elle sort enfin, un bon quart d'heure plus tard. Ses yeux rouges m'apprennent qu'elle a pleuré sous la douche. Elle ne voulait donc pas le faire devant moi. J'ai un petit serrement de cœur à ce constat mais je me fustige intérieurement. Va falloir que je m'oublie aujourd'hui.

Je me lève avec un petit sourire encourageant et lui tends la main. Ses doigts s'enroulent autour des miens et je remarque alors qu'elle a enlevé son pansement. Tout son biceps gauche est éraflé. Et pas qu'un peu. Je serre les dents et détourne le regard pour endiguer la colère qui remonte en flèche.

Contrôle-toi, merde.

– J'espère que tu n'as pas peur du soleil ?

Madeleine me regarde en écarquillant les yeux, surprise par ma question.

– Non mais je crains les coups de soleil, par contre, plaisante-t-elle.
– Je te mettrai de la crème, dis-je d'un air solennel.

La jeune femme pouffe et entendre ce petit rire discret me rassure. On pourrait la croire brisée mais elle est seulement amochée. J'avais déjà deviné cette force lors de notre première rencontre et je ne m'étais pas trompé. Elle a visiblement eu quelques épreuves difficiles mais elle les a affrontées et dépassées. J'admire et j'envie cette résistance, cette volonté d'avancer, de se battre pour soi-même. Je comprends mieux aussi comment elle a fait pour me supporter.

– Tu n'as pas le mal de mer non plus ?
– Non, enfin, je ne crois pas, répond-elle prudemment. Où m'emmènes-tu ?
– Pas très loin. Être le fils de Dustin Dureyi a certains avantages, tu verras. En route !

Madeleine me suit avec le sourire et nous reprenons la route, un peu plus détendus. Mais quelques minutes suffisent pour la faire replonger dans ses sombres pensées. Je n'ai toujours aucune idée de ce que je pourrais dire pour la sortir de cette mélancolie sans hâter les choses alors je mets la radio, une fréquence au hasard. Je la vois appuyer sa tête en arrière et fermer les yeux. Ses lèvres se mettent à bouger au rythme des paroles et elle chantonne ainsi à voix basse.

Quarante-cinq minutes plus tard, je gare la voiture près du port et le regard émerveillé de Madeleine me conforte dans mon idée. Je crois bien avoir fait le bon choix, elle a besoin de s'occuper l'esprit. Elle avance d'ailleurs sur le quai avec le sourire.

– On va prendre un de ces bateaux ? demande-t-elle sans y croire.

Je confirme d'un hochement de tête qui la fait glousser d'excitation. Sur le ponton que nous empruntons, il n'y a que des voiliers, des catamarans ou des yachts de luxe. Celui de mon père se trouve à quelques pas et le skipper ainsi que l'hôtesse de bord nous attendent près de la passerelle. Madeleine, impressionnée, reste un peu à l'écart, le temps pour moi de saluer l'équipage et de donner mes directives.

– C'est parti, lui murmuré-je à l'oreille en lui prenant le coude pour l'aider à monter à bord.
– Waouh… ce yacht est à ton père ?
– Oui.

Je la mène à l'arrière et nous prenons place dans le petit salon d'extérieur aménagé sur le pont. L'hôtesse installe devant nous des boissons fraîches et quelques amuse-bouche. Quand elle s'éloigne, le bateau démarre et nous quittons le port, Madeleine à genoux sur le canapé pour regarder l'océan par-dessus la barrière. Le vent fait voleter les courtes mèches de ses cheveux et apparaître une larme dans son œil gauche, qu'elle essuie machinalement. Elle paraît décontractée, admirative du paysage qui défile sous nos yeux. Espérons que cette journée l'apaise un peu.

Une fois le bateau stabilisé, j'emmène Madeleine sur le pont supérieur pour profiter pleinement du soleil. Un chapeau et des lunettes de soleil attendent la jeune femme sur une chaise longue et je lui montre la crème solaire avec un clin d'œil.

– Je n'ai pas de maillot de bain, m'explique-t-elle en rougissant.
– Ça ne me dérange pas si tu te mets en sous-vêtements. Je vais faire de même.

Sous son regard attentif, je retire mon tee-shirt et abaisse mon pantalon sans aucune hésitation. Mon boxer noir peut très bien faire office de maillot de bain. Madeleine me détaille un moment en se mordant la lèvre, ce qui me rend un peu fier, puis soupire et passe son haut par-dessus sa tête. Son soutien-gorge gris clair est très classique, avec un petit nœud blanc entre ses deux seins. Son jean atterrit à ses pieds et sa culotte noire me fait sourire. Les deux ne sont pas assortis, ce qui explique sûrement son malaise. Je ne dis rien mais la lueur taquine dans mes yeux doit me trahir car elle lève les yeux au ciel en soufflant.

– Fallait pas t'inquiéter pour ça, affirmé-je, amusé. Allez, installe-toi, je vais étaler la crème.

Elle fronce le nez, narquoise, et s'allonge sur le ventre. Je me place au-dessus d'elle, à califourchon sur ses fesses, et je l'entends retenir sa respiration.

Ses réactions me réjouissent.

L'alchimie entre nous est toujours là, c'est rassurant. Je fais couler la crème sur son dos, la vois frissonner et ricane en faisant tomber de petites gouttes qui lui déclenchent la chair de poule.

– Tu sais que tu vas y passer aussi ? me nargue-t-elle en serrant les dents.

– Tu vas te venger ?
– Ça se pourrait bien !

Je prends donc un malin plaisir à la masser avec douceur, effleurant ses côtes ou le bas de son dos. Madeleine tente de résister mais se tortille un peu sous mes caresses aériennes. Quand elle passe sur le dos, nos regards s'accrochent et ne se quittent pas. Plus d'une fois, je suis à deux doigts de l'embrasser mais la vue de son menton ou de son biceps me rappelle à l'ordre et je me retiens. Elle semble déçue par moments mais je crois tout de même voir de la gratitude dans son sourire en coin. Je n'ai jamais eu à faire attention à quelqu'un, j'espère ne pas trop mal m'en sortir.

Nous inversons les rôles et sentir ses doigts sur ma peau ressemble presque à une torture. Car je ne peux pas en attendre plus. J'essaye désespérément de penser à autre chose et je me félicite d'avoir commencé sur le dos. En passant sur le ventre, je peux lui cacher mon érection naissante. Je mords dans le coussin pour ne pas dire de bêtise et toute ma concentration est nécessaire pour empêcher mon bassin d'onduler en m'imaginant plonger en elle.

– Fini, lance Madeleine en me claquant la fesse.

Je ris, me lève subitement et cours pour plonger dans l'eau fraîche. Quand je refais surface, la jeune femme est accoudée au bastingage et son sourire me redonne chaud.

Merde, va falloir que je reste un moment dans l'eau pour calmer mes ardeurs.

Je l'éclabousse pour la faire râler et elle finit par me rejoindre en sautant n'importe comment. Elle ressort juste à côté de moi et m'envoie une gerbe d'eau en pleine figure. En guise de représailles, je la poursuis et nous passons ainsi une bonne vingtaine de minutes entre jeux et nage. Lorsqu'elle se met à faire la planche pour se relaxer, je remonte à bord pour commander un pique-nique au cuisinier du yacht. Il semble un peu surpris par ma demande, visiblement habitué à plus de luxe. Je retrouve ensuite Madeleine, emmitouflée dans une serviette-éponge, assise sur une chaise longue, lunettes sur le nez.

– Tu viens souvent ici ? me demande-t-elle, la tête levée vers le ciel.
– Très rarement. Pas depuis des années, en fait, précisé-je.
– Pourquoi ? C'est sympa.

Parce que Dustin a acheté ce yacht le lendemain du départ de ma mère.

– Mon père l'utilise ou le loue régulièrement. Il n'est pas libre tous les jours, expliqué-je avec un haussement d'épaules.

L'hôtesse fait diversion en nous apportant salades et sandwichs pour le déjeuner.

Madeleine s'endort après le repas et je retourne à l'eau pour m'occuper l'esprit. La question pourtant anodine de tout à l'heure a réveillé des pensées sombres. Me souvenir de ma mère ne me fait jamais plaisir et me rappeler en plus que mon père a acheté ce yacht quand elle nous a abandonnés

fait remonter le sentiment de trahison que j'ai ressenti à cette époque. Il ne semblait pas perturbé qu'elle soit partie alors que mon monde s'écroulait. Je perdais le seul être qui m'ait montré de l'affectation et un sincère intérêt.

C'est pas le moment.

Une heure plus tard, Madeleine dort toujours et j'ordonne quand même au skipper de nous ramener au port. Je profite du voyage pour la contempler, ainsi apaisée, le visage serein. Elle a remis son tee-shirt pour manger tout à l'heure mais je me souviens très bien des courbes de son corps. Une poitrine menue mais ferme, deux petites pommes bien rondes en guise de seins. Un ventre plat et une chute de reins très sensuelle. Des jambes fines et musclées, en harmonie avec le reste de sa silhouette. Des hanches étroites et deux fesses rebondies que mes mains pourront englober sans problème.

– Oh bon sang ! s'exclame Madeleine en se redressant d'un coup. Désolée ! Je ne voulais pas gâcher l'après-midi.
– Tout va bien, Maddie.

Je pose ma paume sur son genou afin de la rassurer. Elle frissonne et fait quelques pas pour aller chercher son jean. La voir se dandiner pour l'enfiler me fait sourire, elle a vraiment un cul agréable à regarder.

– J'ai passé mon temps à dormir, remarque-t-elle, dépitée, en revenant s'asseoir.
– Et ça t'a fait du bien. Tu seras en pleine forme pour le dîner que je vais te préparer.
– Tu vas cuisiner ? Pour moi ?
– Oui, m'dame.
– J'ai hâte de voir ça, se moque-t-elle.
– Je maîtrise les bases, lui assuré-je.
– J'espère bien ! Je ne veux pas avoir une indigestion.

Nous rions ensemble à ce rappel de notre première conversation. Lorsque le yacht est de retour au port, nous descendons tous les deux avec le sourire. Cet après-midi avec elle m'a presque donné envie de revenir ici, d'associer de bons souvenirs à ceux qui me faisaient grincer des dents avant.

C'est moi qu'elle a un peu apaisé, finalement.

Une fois à la villa, je lui sers un verre de jus de fruits et lui propose de m'attendre sur la terrasse. Mais au bout d'une vingtaine de minutes, Madeleine passe la tête par la porte et se marre en voyant l'état de la cuisine. J'en ai mis partout et l'odeur n'est pas très alléchante, un truc a dû cramer.

– Promis, je rangerai !
– As-tu besoin d'un coup de main ? me demande-t-elle, les yeux malicieux.

J'hésite. Entre ma fierté et manger quelque chose de potable ce soir.

– Oui.

Son gloussement enjoué me ferait presque oublier que j'ai lamentablement échoué à lui préparer un repas. Faudra que je demande des cours à Marina quand elle reviendra.

– Que voulais-tu faire ? m'interroge-t-elle, les sourcils froncés et le visage penché sur mes casseroles.
– Un risotto aux champignons.
– Bonne idée. Sauf que tu as brûlé l'ail avant de mettre tes champignons.

Alors on recommence tout, sous sa surveillance. Elle me taquine sur la taille irrégulière des légumes puis gère la cuisson avant de me mettre aux commandes du riz. Sa main posée sur mon avant-bras, elle regarde par-dessus mon épaule et me guide à voix basse. Quand la dernière louche de bouillon est absorbée par le féculent, elle applaudit pour me féliciter.

– Pas si mal, lance-t-elle en me donnant un coup de hanche.
– Va sur la terrasse, ordonné-je. Je m'occupe du reste, maintenant.
– À vos ordres.

Madeleine s'éclipse et je mets quelques minutes avant de trouver un plateau. Je ne connais même pas ma propre cuisine ! Quand je la rejoins enfin, elle s'est installée sur le canapé où nous avons échangé notre premier baiser. Je déglutis, mes mains se crispant autour des poignées.

Le repas est délicieux, le riz fond dans la bouche et je suis fier d'avoir participé à sa conception. Nous ne parlons pas mais nos sourires complices détendent l'atmosphère. Vers vingt et une heures, la jeune femme se frotte un peu les bras et je pars lui chercher un vêtement chaud dans ma chambre.

Je reviens sur la terrasse avec un de mes pulls et mon cœur bat bizarrement quand elle l'enfile. Elle paraît si fragile, d'un coup, si vulnérable que je ne résiste pas à l'envie de m'asseoir à ses côtés pour l'enlacer. Madeleine se laisse faire et remonte ses genoux contre sa poitrine, appuyant sa tête sur mon épaule. Je l'entends soupirer et la rapproche de moi par réflexe. Nous restons silencieux à contempler le ciel se parer d'étoiles. Au bout de quelques minutes, je sens mon tee-shirt se mouiller et comprends qu'elle est en train de pleurer.

Elle craque enfin.

Je suis soulagé qu'elle se laisse aller en ma présence. Après cette journée passée à lui changer les idées, elle lâche prise. Je l'enlace plus étroitement et serre les dents pendant que son corps est secoué par les sanglots.

– Il a voulu recommencer, bafouille-t-elle en reniflant.

Mais recommencer quoi, exactement ?

Je ne sais pas si j'ai vraiment envie de savoir, vu la colère incontrôlable qui peut m'envahir. Mais je me tais parce qu'elle a besoin de vider son sac et que c'est elle qui compte, ce soir. Je vais encaisser comme je peux, peu importe ce qu'elle réussira à me dire.

– Il était mon voisin il y a trois ans… Je lui ai ouvert la porte de mon appart… Il en a profité. Je n'ai pas réussi à me défendre.

Putain de merde !

– J'ai pris des coups, continue-t-elle tout en pleurant. Mais… surtout… il… a… abusé de moi.

Ses paroles sont hachées par sa respiration saccadée et Madeleine se cache le visage entre ses mains. Il a abusé d'elle. Sexuellement. Je me lève avant de l'étreindre trop fort, trop brutalement, et fais quelques pas pour tenter de me calmer. J'attrape finalement une chaise pour la balancer dans le jardin en poussant un cri de rage. Ce connard l'a touchée sans son autorisation. Il l'a violée, bordel de merde !

Je fourre mes mains dans mes cheveux sans m'arrêter de marcher en rond. Lenn est venu ici, putain. Il a pu parler à Madeleine, reprendre contact avec elle. Dans ma maison ! La colère me fait suffoquer et je lève la tête en ouvrant la bouche pour inspirer profondément. Quand je reprends un peu mes esprits et me retourne vers la jeune femme, elle a remonté ses jambes contre sa poitrine et cache sa tête sur ses genoux. Je vais m'agenouiller près d'elle et pose mes mains sur ses cuisses. Je n'ai pas réussi à me contrôler et le fait qu'elle ait assisté à ça me fait me sentir un peu bête.

– Tu as honte de moi, toi aussi ? murmure-t-elle sans relever les yeux.
– Quoi ? Non, bien sûr que non.

Merde, elle a mal interprété mon geste, en plus.

– Je ne supporte pas qu'il t'ait fait du mal.
– Je l'ai invité chez moi.
– Et ? Tu n'as rien à te reprocher, Maddie, lui affirmé-je avec douceur.
– Il y a… autre chose.

Je pince les lèvres et attends, le cœur battant à tout rompre. Qu'est-ce qui peut être pire que ça ?

Madeleine lève son visage et plonge son regard blessé dans le mien.

– J'étais vierge, souffle-t-elle, les larmes affluant de nouveau.

Mon cerveau refuse d'analyser l'information. Je bloque et mes traits se figent sous la stupeur.

– Bordel, lâché-je en fermant les yeux.
– Je suis désolée, pleure-t-elle. Je voulais que tu le saches, avant… Si jamais ça allait plus loin.

Comment lui dire que je me sens minable, comparé à elle ? J'ai envie de tabasser quelqu'un, d'expulser cette rage, de me défouler. Mais je ne peux pas. J'ai déjà merdé tout à l'heure, je ne vais pas recommencer.

Elle détourne la tête, comme si elle avait honte.

– Maddie, dis-je en posant ma main sur sa joue, ne te cache pas de moi.
– Tu… Je ne te dégoûte pas ?

Surpris par sa question, je n'ai qu'une seule réponse à lui donner. Je l'embrasse. Ses lèvres tremblent contre les miennes puis répondent à mon baiser. Elle tombe à genoux devant moi et passe ses bras autour de mes épaules. Elle semble désespérée, à tel point que je l'écarte doucement de moi.

– Fais-moi l'amour, souffle-t-elle.
– Ce n'est pas une bonne idée, Maddie. Tu es bouleversée.

Énervée par ma réponse, elle me repousse et se rassoit sur le bord du canapé, essuyant rageusement ses larmes.

– Pourquoi peux-tu coucher avec toutes les autres et pas avec moi ?

Excellente question.

– Ce n'est pas pareil, tenté-je d'expliquer. Les autres, elles ne comptent pas. Toi, je ne veux pas te blesser.
– Tu n'as pas envie de moi, murmure-t-elle en regardant au loin.
– Ça n'a rien à voir ! Ce n'est juste pas le bon moment.

Ni pour elle, ni pour moi. Je ne suis pas vraiment libre. Et si je cède à cette pulsion, je vais la faire souffrir. Comme l'autre connard.

17.

Maddie

Des larmes emplissent à nouveau mes yeux et je les laisse couler. Ce n'est plus en pensant au passé que je pleure, mais à l'avenir qui se brise. *Notre* avenir.

Il ne veut pas de moi.

Ce constat me fait mal. Je me lève, les jambes lourdes et la tête qui tourne un peu. Mon mouvement attire son regard, qui me percute. Il y a tellement de doutes en lui que ça me fait hésiter. Mais je ne peux pas ignorer qu'il m'a repoussée.

– Qu'est-ce que tu fais ? murmure Geoffrey en se levant aussi.
– Je rentre.
– Maddie…

Son soupir ne m'arrêtera pas. Je retire son pull, le dépose sur le canapé et rentre dans le salon, déterminée à quitter cette villa qui ne m'aura rien apporté de bon. Je l'entends me suivre mais il ne prononce aucun mot. Il ne va même pas me retenir et ça me serre le cœur.

Ça t'apprendra à te taire, la prochaine fois.

La main sur la poignée de la porte d'entrée, je me retourne une dernière fois vers lui. Geoffrey se tient à quelques pas de moi, le visage tourmenté et les lèvres pincées, comme s'il se retenait d'agir ou de parler.

– C'est lui, ma seule expérience, lâché-je, dégoûtée, dans un souffle. Il n'y a eu que lui.

Nos yeux se croisent. Mon corps frémit de le voir se tendre autant. Il grogne et frappe le mur derrière lui en lâchant des jurons. C'est clairement de la rage qui l'anime et quand il vient poser ses mains sur mes épaules, je ressens presque du soulagement de le voir réagir aussi violemment. Pour moi.

– Ne dis plus rien, Maddie, me supplie-t-il.
– Pourquoi ? crié-je, excédée et épuisée par ces deux dernières journées. Parce que c'est trop dur pour toi ? Parce que ça salit mon image ? Mais c'est comme ça ! Il m'a violée et déflorée en même temps ! Je ne connais que sa violence et…

Ses lèvres sur les miennes viennent m'empêcher de continuer à déverser mon venin acide. Ses doigts se posent sur mes joues pour essuyer les larmes qui se sont remises à couler sans que j'y prenne garde. Je ferme les yeux pour savourer cette passion qui pourrait m'emporter loin, très loin

puis je réalise ce que je suis en train de faire. Je me laisse manipuler. Je m'écarte, essoufflée.

– Arrête de me torturer, gémis-je. Arrête de me faire croire que tout est possible.

Geoffrey pose son front contre le mien et reprend lentement sa respiration.

– Je ne suis pas quelqu'un de bien, me sort-il à voix basse. Tu ne sais pas tout, Maddie, je suis…
– … celui qui peut me le faire oublier, coupé-je, avant de poursuivre en murmurant : qui peut effacer ce dégoût quand je pense au sexe.

Ébranlé par mes paroles, il me dévisage de tous ses yeux.

– Tu as déjà commencé, avoué-je avec un sourire triste.

Pourquoi est-ce que c'est lui qui paraît si bouleversé ? Pourquoi est-ce que c'est moi qui caresse tendrement sa joue et effleure sa bouche entrouverte pour le réconforter ?

– Fais-le moi oublier.

Son corps m'écrase contre le mur et son baiser fougueux me fait perdre pied. Mes doigts se glissent sur sa nuque pour le retenir. Je ne supporterai pas qu'il s'éloigne encore une fois. Je veux oublier la douleur, la peur et la honte de ma seule et unique expérience. Je veux avancer, grandir, surpasser cet événement traumatisant. Je veux découvrir les plaisirs du sexe. Avec lui.

Écrasée sous son poids, je m'accroche désespérément à lui, à sa taille. Pour qu'il ne me laisse plus tomber. Qu'il ne s'éloigne plus. Qu'il ne me rejette plus. Ma langue entre dans sa bouche et vient défier la sienne de s'arrêter, de repousser ce désir grandissant entre nous. En réponse, son bassin se colle au mien et ses mains se glissent sur mes fesses, entre moi et le mur, pour me rapprocher encore un peu de lui.

– Ne t'arrête pas, supplié-je contre sa bouche.

Il n'en a visiblement pas envie car il me soulève et enroule mes jambes autour de ses hanches. Je m'agrippe à ses épaules et enfouis ma tête dans son cou, respirant son parfum boisé. Geoffrey manœuvre à l'aveugle et bute contre la première marche de l'escalier, me faisant glousser. Il se rattrape, jure en réajustant sa prise sous mes cuisses et grimpe jusqu'à l'étage sans autre faux pas. Je le pousse à bout en parcourant sa peau de petits baisers ou de coups de langue. Sa respiration accélère et ses pas aussi. La porte de sa chambre est poussée par son épaule et je me retrouve jetée sur son lit. Debout face à moi, Geoffrey retire son tee-shirt et je regrette qu'il n'y ait pas plus de lumière, plissant les yeux pour détailler son corps magnifique. Surprenant mon manège, il soupire et passe une main dans ses cheveux.

– Je le fais pour toi, m'explique-t-il en allant ouvrir les rideaux.

Je ne peux que hocher la tête, le souvenir de son angoisse me tordant encore le ventre. Je m'assois

au bord du lit et tends la main vers lui. Les yeux rivés aux miens, Geoffrey s'avance jusqu'à moi et inspire longuement quand mes doigts se posent sur son torse nu. Je l'effleure, le caresse. Ma peau découvre la sienne, prend plaisir à sentir les frissons qui la parcourent et mes lèvres ne résistent pas à sa douceur. Je le goûte, le mordille et l'entends râler avant de me pousser en arrière sur le matelas. Il grimpe à son tour et attrape le bas de mon tee-shirt avant de faire une pause.

– Tu peux tout arrêter. Quand tu veux.
– Merci.

Oui, j'ai peur. Peur que ce soit douloureux, comme avec Lenn. Peur que ce soit meilleur et de m'être privée pendant trois ans. Peur, tout simplement, parce que c'est ma première fois. Pour de vrai.

Mon cœur accélère quand il fait passer le vêtement par-dessus ma tête. L'appréhension fait place à l'excitation. Sa main passe dans mon dos et dégrafe mon soutien-gorge, offrant ma poitrine à sa vue. Et à ses lèvres. Douces, chaudes et humides, elles explorent mes seins, avec minutie, lenteur et retenue. À chaque fois qu'elles frôlent mes tétons durcis, je gémis et me cambre pour l'inciter à aller plus loin. Et c'est ce qu'il fait. Ses dents attrapent une pointe fièrement dressée et j'étouffe un cri contre ma main. Des décharges me secouent jusqu'aux orteils, me laissant haletante et frustrée.

– Geoffrey, maugréé-je en me tortillant sous lui.
– Tais-toi et savoure, me taquine-t-il.

Il vient m'embrasser avec tendresse avant de repartir explorer mon corps. Je soupire en m'agrippant aux draps car il ne s'arrête pas à ma poitrine, cette fois-ci. Ses lèvres descendent vers mon nombril qu'il contourne en souriant. La pointe de son nez prend le relais et caresse la peau fine juste au-dessus de mon jean. Son souffle chaud excite mes sens et je serre les dents pour ne pas le supplier d'aller plus bas. J'en ai envie. Mais je le redoute en même temps.

Je sursaute presque quand le bouton saute et Geoffrey s'en est rendu compte car il me jette un coup d'œil inquiet. Je lui souris pour lui faire comprendre de continuer et me rallonge en me mordant les lèvres. Les sensations sont exquises jusqu'ici, pas de raison de paniquer. Il n'y a aucune violence, aucune brusquerie dans ses gestes et ses attentions me touchent. Je suis sûre de moi. C'est lui que je veux.

Ses doigts se cramponnent au tissu et le tirent jusqu'à mes chevilles. Il me déleste de mon jean et de ma culotte avec douceur puis effleure ma peau tout en remontant vers ma taille. Allongé contre moi, il se débarrasse de son pantalon et de son boxer. Sa chaleur se répand contre moi et je ne résiste pas à ce que je vois. Je découvre son sexe, de loin, n'osant pas approcher mes doigts pour le moment.

Mon attention est détournée par sa bouche qui se pose juste au-dessus de mon entrejambe et mes pieds se crispent dans l'attente. Lorsqu'il descend vers mon clitoris en semant de légers baisers, ma respiration se coupe net. Un cri m'échappe au moment où ses lèvres aspirent mon bouton rose. Ses paumes se déplacent jusqu'à mes hanches pour atténuer mes soubresauts et il en profite pour sortir sa

langue. Je me sens tout électrique et gémis à chacune de ses caresses. Impossible de ne pas onduler. Un éclair de plaisir me traverse quand son index me pénètre. Geoffrey se redresse et ce petit air satisfait me fait sourire. Il se rapproche de mon visage et vient coller son érection contre ma cuisse. Les yeux plantés dans les miens, il plonge un deuxième doigt dans mon sexe.

– Tu es prête, me souffle-t-il avant de m'embrasser.

Les mouvements de va-et-vient de ses doigts dans mon vagin me font oublier le petit pincement de peur qui a serré ma poitrine. Je ne peux pas m'arrêter maintenant, de toute façon. Je gémis et pousse mon bassin contre sa paume pour qu'il passe à l'étape suivante. Il se décale un peu et sort un étui bleu de sa table de chevet. Quand il protège son sexe, ma respiration se fait plus lente et je déglutis. Sentant sûrement la tension qui m'habite soudain, Geoffrey se place entre mes cuisses mais ne me pénètre pas tout de suite. Sa bouche se pose sur la mienne et sa langue vient me titiller. Je n'arrive même plus à réfléchir et je crois que c'est mieux ainsi.

Lorsque mon corps répond à son baiser en se frottant contre le sien, ses grandes mains glissent sous mes fesses et me soulèvent légèrement. Je me crispe quand il me pénètre et des larmes perlent au coin de mes yeux.

– Détends-toi, Maddie, murmure Geoffrey.

Ses lèvres se posent dans mon cou et déclenchent des frissons en remontant vers mon oreille. Je ne perçois pas tout de suite son mouvement de bassin mais il coulisse en moi avec lenteur, pour m'habituer. Son sexe touche un point sensible à l'intérieur du mien et j'écarte les cuisses pour lui faciliter l'accès. Comme s'il n'attendait que ce signal, Geoffrey sort pour replonger plus vivement. Mon corps s'arque et mon bassin pousse à sa rencontre.

– Oh, bon sang.

Mes ongles se plantent dans son postérieur et mon bas-ventre accompagne son va-et-vient qui devient de plus en plus énergique. Ses grognements répondent à mes gémissements et le plaisir ne fait que monter. Cette vague qui m'emplit, je la reconnais et la laisse enfler jusqu'à l'explosion. Des étoiles apparaissent derrière mes paupières closes, des milliers de petites décharges picotent mon corps entier. Alors que je me crispe une dernière fois, c'est au tour de Geoffrey de lâcher un râle rauque et de rejeter la tête en arrière. Les yeux fermés, les lèvres entrouvertes, il expire tout l'air d'un seul coup avant de s'allonger sur moi. J'aime ce contact, lourd, imposant mais rassurant. Sa peau moite colle à la mienne et je ne changerais cette sensation pour rien au monde.

Quand il a repris une respiration plus calme, Geoffrey se glisse à mes côtés et roule sur le dos, passant un bras replié au-dessus de sa tête. Je me sens bien et un sourire étire mes lèvres. Le sexe, c'est quelque chose de bon. De très bon, même, quand c'est partagé et voulu par les deux partenaires.

– Tu vas bien ?
– Parfaitement bien, réponds-je en me tournant pour mieux le voir.
– Moi aussi, souffle-t-il avec un petit rire.

Son visage détendu et épanoui fait battre mon cœur un peu plus vite, lui qui venait de se calmer. Une impression de bien-être, de sérénité et de satiété pèse sur mon corps et mes paupières. Un bras sous la tête, je ne résiste pas longtemps au sommeil et m'endors avec des images érotiques plein la tête. Des images qui se transforment en rêve et qui me réveillent quelques heures plus tard. Le souffle profond et régulier de Geoffrey m'indique qu'il dort mais le feu allumé entre mes cuisses m'empêche d'en faire autant. Je gigote, cherche une autre position puis soupire, résignée. Je n'y arriverai pas toute seule.

– Je ne sais pas ce que tu as fait de moi, glissé-je à l'oreille du beau mâle à mes côtés, mais j'en ai encore envie.

Je ne suis pas sûre qu'il m'ait entendu alors je laisse mes doigts couler sur son épaule dénudée. Mon regard suit le parcourt emprunté et admire le contour de ses muscles.

– Maddie, souffle-t-il en stoppant ma caresse.

Il sourit et ouvre enfin les yeux. Je me rapproche de lui, jusqu'à ce que mon visage soit tout proche du sien. Nos souffles se mêlent quelques secondes avant nos bouches. D'abord lent et profond, notre baiser s'intensifie et nos langues dansent une valse rapide. Quand il me fait passer sur lui, je mordille le lobe de son oreille et frotte mon bassin contre son érection.

– Je ne pensais pas pouvoir recommencer, murmure-t-il en tendant la main vers le tiroir de sa table de nuit.

La fierté qui m'envahit en l'entendant prononcer cette phrase me prend un peu par surprise. Mais je n'ai pas le temps de m'épancher sur cette sensation que Geoffrey attrape mes hanches pour me guider le long de son sexe.

***

L'alarme d'un réveil me tire d'un profond sommeil réparateur. J'entrouvre les yeux au moment où Geoffrey grogne et tape sur sa table de nuit pour arrêter le bruit. Avec un soupir, il se tourne vers moi, me rapproche de lui et me cale confortablement entre ses grands bras.

– Tu ne te lèves pas ?
– Pas envie, marmonne-t-il.

Blottie contre son torse, je me rendors en quelques secondes, au chaud et comblée. Et je me réveille un peu plus tard, seule. Les rideaux restés ouverts laissent le soleil inonder la pièce. Je m'étire et m'assois tout en me frottant les yeux. Le silence m'entoure et m'inquiète un peu. Pas de lumière dans la salle de bains, Geoffrey n'est plus dans les parages. Avant de paniquer, je regarde autour de moi et découvre un petit mot déposé sur l'oreiller du jeune homme, exactement comme je l'ai fait la dernière fois.

Fais comme chez toi.

Je me lève avec une grimace. Effectivement, j'ai comme des courbatures à l'entrejambe. Mais je ne regrette rien. Absolument rien.

Par contre, aucun mot tendre, aucune référence à notre nuit ensemble. Il n'a strictement rien écrit. J'attrape mes habits éparpillés et file sous la douche, refusant de m'appesantir là-dessus. L'eau chaude me fait du bien et je reste dessous un bon quart d'heure. Quand j'enfile mon pantalon, je remarque mon téléphone dans la poche arrière et grimace. Je n'ai pas prévenu Angie… Elle m'a d'ailleurs laissé un message à minuit.

[Je présume que tout va bien avec
ton beau blond. Fais-moi quand même
un signe quand tu sortiras la tête
de sous les draps :p.]

Je m'empresse de répondre, le rouge me montant aux joues.

[Pas d'alerte personne disparue,
je vais très bien. Les draps sont à laver
mais je ne te donnerai pas de détails ! M.B]

Amusée par ma repartie, je me brosse les cheveux avec un peigne et découvre les rares produits de beauté de Geoffrey. Et notamment son parfum, que je pulvérise sur la manche droite de mon tee-shirt.

Une vraie folle.

Je souris toute seule de mon geste qui me fait ressembler à une fille désespérée. Mais c'est un peu ce que je suis, ce matin, à cause de son absence. J'inspecte la villa et constate l'évidence : je suis bien toute seule ici. La voiture n'est plus dans le garage, il n'est donc pas parti depuis longtemps. Dans la cuisine, rangée et nettoyée, je découvre un plateau bien garni avec un assortiment de pâtisseries, du pain, de la confiture, du café, du lait, du jus d'orange et un autre petit mot. Un peu plus personnel.

J'ai hâte de rentrer ce soir
mais si tu veux prendre un jour off,
aucun souci, je t'appellerai.

Apaisée par cette touchante marque d'attention, je savoure ce petit déjeuner à la française sur la terrasse où nous avons déjà dîné deux fois ensemble. En rentrant pour débarrasser la vaisselle, je constate que Geoffrey ne connaît pas sa cuisine. Il a rangé et nettoyé, certes, mais tout est mélangé dans les placards. Je m'attelle à la tâche avec le sourire. Je ne prendrai pas de jour off, je vais l'attendre.

Ça me fait un peu bizarre de faire le ménage dans sa maison aujourd'hui. Je ressemble presque à une femme au foyer occupant sa journée et guettant le retour de son mari. Sauf que je suis payée pour

le faire. Et cette idée ne me plaît pas trop. Mais je ne fais rien de mal. Je n'ai pas profité de la situation pour l'approcher et j'espère qu'il le sait.

18.

Maddie

La matinée touche presque à sa fin quand mon téléphone sonne. Je me précipite, le cœur affolé, excitée à l'idée d'entendre sa voix. Mais ce n'est pas lui. Je me traite d'idiote puis décroche, essayant d'adopter une voix normale et non déçue.

– Madeleine Beauchamps ?
– Elle-même.
– Harper Choult au téléphone, directrice adjointe des ressources humaines chez hITp.

Je retiens de justesse un cri d'enthousiasme. Prions pour que les nouvelles soient bonnes.

– Je vous appelle suite à votre entretien avec M^me^ Hatchil. Votre candidature a été retenue et j'aimerais convenir d'un rendez-vous avec vous afin de signer votre convention de stage.
– C'est fantastique, laissé-je échapper d'une petite voix aiguë et surexcitée.

Je fais un petit pas de danse en me dandinant avant de reprendre mon souffle pour ne pas paraître trop hystérique au téléphone. J'ai eu d'autres propositions d'entretien en fin de semaine dernière mais je n'ai même pas pris le temps d'y répondre. Après avoir vu les locaux de hITp, je n'avais aucune envie de tester ailleurs sans être sûre que ce ne serait pas possible là-bas.

– Vous êtes toujours intéressée, mademoiselle ?
– Oui, oui, oui, bien sûr ! m'exclamé-je sans retenue.
– Très bien, quand pouvez-vous passer ?

Très professionnelle, dis donc, cette Harper Choult. Faudrait que j'en prenne de la graine.

– Je peux venir en début d'après-midi, dis-je après un temps de réflexion.
– Voyons voir. D'accord pour quatorze heures trente ?
– Oui, parfait.
– Je vous remercie, mademoiselle. À tout à l'heure.
– À tout à l'heure, répété-je, ravie.

Le rêve ! Faire son dernier stage dans une entreprise aussi prestigieuse, c'est finir en beauté. Enfin, si tout se passe bien. Mais j'ai toujours eu de bons contacts avec mes responsables de stage et j'aime ce que je fais. J'ai hâte de m'y mettre. Comme Geoffrey m'a donné la permission de prendre un jour off, je saisis l'occasion pour effectuer cette tâche administrative le plus rapidement possible.

Je mange donc un léger sandwich sur la route et profite de mon avance pour flâner alentour. Le coin est sympa et vraiment pas très loin de l'entreprise Dureyi. Je freine mon esprit pour qu'il ne

s'imagine pas n'importe quoi. N'allons pas trop vite en besogne en espérant des déjeuners ensemble ou des rendez-vous pour se voir dans la journée. Dans un mois, je ne sais pas du tout où nous en serons mais j'ai du mal à m'empêcher d'être optimiste.

À l'heure convenue, je suis devant le bureau de Harper Choult qui me reçoit avec le sourire. Son bureau est plus petit que celui de la vice-présidente mais il est aussi plus chaleureux. Des meubles en bois clair, des tableaux aux couleurs vives et des fleurs odorantes pour parfaire le côté convivial.

– M^me^ Hatchil tient à ce que vous lisiez vos missions avant de signer, me prévient Harper en me tendant ma convention remplie.

Petite femme rondelette, maquillée et apprêtée comme pour aller à un rendez-vous important, Harper m'encourage d'un mouvement de tête qui fait tinter ses boucles d'oreilles. Je me plonge donc dans la lecture des tâches que hITp compte me confier.

– Des questions ? me demande Harper.
– Je suis agréablement surprise de pouvoir suivre un administrateur dans ses missions externes.
– Vous êtes là pour apprendre. Nous avons tout intérêt à bien vous former si nous voulons vous garder. Vous pourrez voir le travail réalisé par l'entreprise dans des sociétés prestigieuses qui font appel à nos services de qualité pour protéger leurs données.

Malgré le petit côté speech commercial, son discours transpire l'enthousiasme et la fierté. Je signe avec le sourire et aucune hésitation. C'est une très belle opportunité avec, en prime, une possible offre d'embauche à la fin de mon master. Je quitte le quartier des affaires pleine d'entrain et fais un saut à la Northeastern University. Le soleil se reflète sur les nombreuses vitres des façades imposantes qui composent le cœur de l'université. Heureusement que je ne suis pas pressée car le campus tourne au ralenti avec les vacances. Je prends mon mal en patience et me glisse dans la file qui semble stagner devant les bureaux administratifs. Je veux me débarrasser de cette corvée pour ne plus avoir à y penser avant la rentrée.

Devant moi, un groupe de cinq étudiants discutent et le ton monte entre garçons et filles. Je n'y prête pas attention jusqu'à ce que le prénom de Lenn soit prononcé. Je me fige et tends l'oreille.

– Y paraît qu'il va retourner en taule, annonce gravement une fille brune.
– C'est pas plus mal, grogne sa copine rousse en fixant le bout de ses baskets.
– Mouais, c'était un chic type, quand même, rétorque le plus grand du groupe. Un très bon joueur, aussi.
– Un vrai connard avec les filles, le rembarre la brune, agacée. Avec vous, il était peut-être sympa mais nous, valait mieux pas qu'on se retrouve seules avec lui.
– Au moins, y en a une qui a osé parler, renchérit la rousse.
– Ça donnera sûrement l'exemple à d'autres, présume son amie, radoucie.

Mon cœur bat plus vite dans ma poitrine et mes joues rougissent. Je suis rassurée que mon nom n'ait pas été cité, je n'ai aucune envie d'être traînée dans la boue pour avoir privé l'université d'un

de ses meilleurs joueurs. Par contre, je ne savais pas que d'autres avaient peut-être été dans le même cas que moi. Je souhaite de tout cœur qu'elles auront le courage de parler, de se libérer de ce fardeau et d'acculer un peu plus cet enfoiré.

Mon dossier validé, tamponné et répertorié, je file rejoindre mon arrêt de bus pour retourner à la villa de Geoffrey. Je compte bien l'attendre là-bas et préparer un repas pour deux. En espérant qu'il ne me trouve pas trop envahissante.

Je ne prends pas trop de risque pour ce soir et prépare une salade composée classique. Le dîner prêt, je place la vaisselle sur le plateau et laisse le tout dans la cuisine. Il me reste un peu de temps et, au lieu de tourner en rond sans savoir quoi faire, je fais un brin de ménage au rez-de-chaussée. Après l'aspirateur, je passe un coup de serpillière. Je commence dans le hall d'entrée quand j'entends des clés tinter près de la porte. Je m'arrête, surprise, car il est un peu tôt pour le retour de Geoffrey. Je n'ai même pas vu Gerald partir.

J'espère que ce n'est pas son père.

Notre seule et unique entrevue n'était pas des plus agréable. Mais ce n'est pas Dustin qui entre. Je ne sais pas si je dois me réjouir de voir une belle blonde, grande et mince, pousser la porte, clés à la main. Elle marque un temps d'arrêt en me voyant puis m'adresse un sourire enjôleur.

– Ça m'étonnait aussi qu'il laisse ouvert.

Je serre les dents, n'appréciant pas ce que sa phrase implique en termes de familiarité entre elle et Geoffrey. À ma connaissance, il n'a pas de sœur. Je peux toujours imaginer que c'est une cousine, mais j'ai franchement du mal à y croire.

– Je croyais que sa gouvernante était en congé, m'explique-t-elle en refermant la porte derrière elle.
– Je suis la… remplaçante.

Je retiens une grimace en prononçant cette phrase. Allez savoir pourquoi lui avouer ma condition me rend mal à l'aise. Peut-être parce que sa jupe moulante et fendue sur le côté la classe comme une ennemie. Son regard hautain ne m'aide pas non plus à me la rendre sympathique.

– Vous désirez quelque chose ?
– Oh, je vais me débrouiller. Je viens juste prendre quelques mesures pour changer un peu la décoration dans certaines pièces.

J'ai une seconde de soulagement en pensant que c'est une professionnelle puis je me ravise. Je vois mal Geoffrey donner ses clés à une agence de décoration d'intérieur.

– Ne vous inquiétez pas, je suis autorisée à être là, glousse-t-elle devant mon regard inquisiteur. Mais je ne me suis pas présentée. Lucinda Durmont, la fiancée de Geoffrey.
– La fiancée, répété-je bêtement.

Quand mon cerveau percute enfin, j'en lâche mon balai. Le bruit résonne mais je reste plantée, bras ballants, à dévisager cette belle femme.

Geoffrey est fiancé… Putain ! Geoffrey est FIANCÉ ! Quelle ordure !

Je crois que je vais être malade. Dans le silence qui s'éternise, j'ai l'impression d'entendre mon cœur se briser, encore une fois. Le froid m'envahit. Lucinda se penche pour ramasser le balai et l'appuie contre le mur, sourcils froncés.

– Est-ce que tout va bien, mademoiselle ?
– Oui… je… vais y aller.

Impossible d'aligner deux mots correctement ni d'être plus polie que ça. Et interdiction de m'effondrer devant elle. Celle qui incarne la perfection avec toute la grâce, la féminité et l'élégance que chaque homme rêve d'admirer tous les jours chez sa femme.

Je laisse en plan le seau rempli d'eau et marche comme un automate jusqu'à la cuisine où je récupère mes affaires. Mon sac en bandoulière, je reviens dans l'entrée mais Lucinda a disparu. Elle doit déjà être en train d'imaginer les changements qui vont accompagner son emménagement ici. J'essuie machinalement les larmes qui coulent sans mon accord et je fuis cette maison qui me dévaste une fois de plus. Je dois m'arrêter quelques rues plus loin pour reprendre mon souffle mais les sanglots m'étouffent. Ça fait tellement mal.

C'est alors que je réalise que j'ai laissé en plan mon repas pour deux et qu'*elle* va forcément le voir. Je me sens déjà honteuse, trahie et broyée mais l'humiliation s'ajoute encore au poids qui pèse sur ma poitrine. Lucinda va comprendre que la petite gouvernante de son fiancé s'est amourachée de lui et qu'elle tentait même un rapprochement. J'avale difficilement la boule formée dans ma gorge et appuie mes deux poings sur mes yeux pour m'empêcher de pleurer davantage.

Je dois me relever.

Sauf qu'à force, mon courage m'abandonne. Les blessures me paraissent à chaque fois plus profondes, plus à vif. Dès qu'il s'agit de lui, mes réactions sont disproportionnées.

Ayant repris un peu mes esprits, je m'avance jusqu'à l'arrêt de bus et fixe mes baskets en l'attendant. Je dois avoir une tête à faire peur. Mais l'état de mon cœur est bien pire. C'est douloureux. Atrocement. Et me dire que je ne suis qu'un numéro dans une longue liste me donne la nausée. Combien de fois l'a-t-il trompée ? Est-ce que le mot fidélité lui est inconnu ou est-ce un concept qu'il ignore simplement, pour ne pas s'encombrer ?

Assise sur un des sièges au fond du bus, je tente d'oublier mais des images de lui, de son corps, de nos ébats ne cessent de me harceler. Je suis une idiote. Cette nouvelle arrive à entacher les bons souvenirs que je m'étais enfin créés autour du sexe.

J'ai besoin d'une pause. Sinon, tout va exploser.

Alors, les mains tremblantes et les larmes au bord des yeux, j'envoie un message à Geoffrey.

[Je démissionne pour de bon.
Si je te dis « Lucinda »,
ça te parle ?]

Écœurée et le cœur en miettes, je range mon portable au fond de mon sac, renifle et descends à quelques pas de mon immeuble. Bouger devient un calvaire. Je veux me recroqueviller sur moi-même et pleurer tout mon soûl. Si seulement ça pouvait dissoudre mes peines et me laver de cette honte qui me colle au corps. La colère n'est pas encore là mais je sais qu'elle ne va pas tarder. Pour l'instant, c'est le chagrin qui m'étrangle. Parce que, comme une conne, j'ai imaginé tellement de choses, espéré une belle histoire romantique et avancé en courant sans assurer mes arrières. Sans me protéger de lui. Je ne me pensais plus aussi naïve et la chute est rude.

Je respire plusieurs fois profondément avant d'ouvrir la porte de la colocation. Angie est au téléphone et raccroche au moment où j'enlève mes chaussures, avec le plus de lenteur possible. Cette position accroupie me cache un peu de son regard.

– C'était ton avocate, déclare mon amie en s'appuyant au mur, sans remarquer mon état. Elle voulait savoir si tu avais eu des ennuis avec un certain Brett Frokin. C'est lui qui a fourni tous les renseignements à Lenn, notamment ton emploi et tes horaires chez Geoffrey.

En entendant son prénom, des larmes débordent et je me relève, la tête basse. J'aperçois Angie qui se décolle du mur et j'imagine très bien son regard inquiet et ses sourcils froncés.

– Qu'est-ce qui se passe ?

J'ose alors croiser son regard et le visage de mon amie se décompose. Elle vient me prendre dans ses bras et caresse mes cheveux tout en me berçant contre elle.

– Merde, il t'a fait mal ? demande-t-elle, perdue.
– Oui et non, sangloté-je.
– Ça ne s'est pas bien passé ? Il a été… trop vite ?
– C'était parfait, Angie. Mais… il est fiancé.
– Quel enfoiré, grogne-t-elle en resserrant ses bras autour de moi.
– Pourquoi je ne tombe que sur des connards ?
– Ce n'est pas ta faute, Maddie.
– Je lui ai demandé de me faire l'amour, riposté-je en m'écartant. Il m'a repoussée la première fois. J'ai… insisté.
– Ne prends pas sa défense ! s'écrie-t-elle. Tu ne savais pas qu'il était engagé ! Vu son comportement, on n'aurait pas pu le deviner, d'ailleurs.

Ces paroles ne me réconfortent pas. J'ai l'impression de m'enfoncer et je me raidis en entendant la voix de ma cousine. S'il y a bien une personne que je n'ai pas envie de voir, c'est Briana. Mon regard affolé n'échappe pas à Angie qui se rapproche de moi pour chuchoter.

– C'est elle qui a décroché. Elle va sûrement vouloir savoir ce qui s'est passé et pourquoi tu as une avocate.
– Putain, grogné-je avec un soupir excédé. Tu veux bien le lui dire ?
– C'est comme tu veux, Maddie.
– Ne parle pas de Geoffrey.
– D'accord.
– Mais pourris bien Brett.

Elle hoche la tête avec un petit sourire.

– Il s'est passé quelque chose de grave ? demande Briana en nous trouvant dans le couloir de l'entrée. Madeleine ?
– Oui.

C'est ma seule réponse. Je la dépasse et vais m'enfermer dans ma chambre. Angie va prendre le relais, je lui fais confiance. Qui sait, ça adoucira peut-être mes rapports avec la blonde sulfureuse. Je laisse la lumière éteinte et vais m'allonger sur le lit, en position fœtale. Je ne peux même pas appeler ma mère pour avoir un peu de réconfort. Elle serait capable de m'enfoncer. Je sais que Maître Lund va les appeler dans quelques jours. Et j'espère qu'ils auront le temps de digérer avant de débarquer dans trois mois.

La sonnerie de mon portable me fait sursauter et brise le silence de la pièce. Il n'y a aucun bruit dans l'appartement, comme si les filles respectaient ma douleur et me laissaient en paix. Je ne réponds pas. Je ne me lève même pas pour aller le chercher et voir le nom de l'appelant. Je ne suis pas en état, je ne contrôlerais pas ma voix. Mais les appels s'enchaînent et je vais finalement le chercher, juste pour l'éteindre et avoir la paix. Sauf que je tombe sur le numéro de Geoffrey. La colère m'assaille sans prévenir et je décroche.

– Madeleine, je peux t'expliquer, commence-t-il, essoufflé.
– Je crois que c'est très clair. Lucinda est bien ta fiancée, non ?

Son soupir me comprime la poitrine. La tristesse risque de prendre le dessus.

– Ce n'est pas aussi… simple.
– Je ne vois pas ce qu'il y a de compliqué. Tu n'as qu'à choisir entre elle et moi !

Son silence vaut toutes les réponses du monde.

Il ne choisit pas, parce qu'il n'y a pas de choix à faire. C'est elle et ça a toujours été elle. J'étouffe un sanglot comme je peux mais il doit l'entendre.

– Maddie, s'il te plaît. Crois-moi, j'ai voulu te prévenir.

Ben tiens. Et je l'ai bâillonné, peut-être ?

Je raccroche et retourne me coucher. Je n'aurai plus de larmes demain car elles coulent sans discontinuer et je ne peux pas les arrêter. Je suis minable. Trahie, salie et meurtrie. Et je ne veux plus jamais le revoir.

19.

Maddie

Deux jours. Que je dors mal, que je ressasse et que je suis écœurée. Je lui ai fait confiance. Je lui ai tout déballé sur moi et mon traumatisme mais il m'a piétinée consciemment. Je me sens tellement stupide. De lui avoir tout donné, d'avoir misé sur lui alors que j'ignorais tout de sa vie. Je suis beaucoup plus prudente d'habitude. J'ai pourtant eu des aperçus de ses habitudes malsaines, alors pourquoi ai-je baissé la garde avec lui ?

La seule chose qui me remonte le moral, c'est de l'avoir découvert maintenant et pas quand je me serai totalement attachée à lui. Parce que oui, il m'a tout de même séduite un peu. Beaucoup. Son regard troublé, son sourire presque timide, sa fragilité qui ne demande qu'à sortir et à être comprise.

Est-ce que ça faisait partie d'un rôle, ça aussi ? Qu'est-ce qui est vraiment réel chez Geoffrey ?

Je me tourne dans mon lit. Il est onze heures passées et je n'ai aucune envie de me lever pour voir le visage inquiet d'Angie et la sollicitude de Briana. Ma cousine pense que j'ai un contrecoup suite à mon histoire avec Lenn et que j'ai démissionné à cause de ma dépression. C'est sûr, il s'ajoute à toute cette merde. Ça ne m'aidera pas à remonter la pente facilement. Mais lui, je l'ai déjà relégué au passé et il n'en sortira plus.

Vers midi, je me lève enfin et file dans la salle de bains sans avoir croisé une seule de mes colocataires. Je préfère. Je n'ai plus les yeux rougis car je ne pleure plus mais mon moral n'est pas au beau fixe. C'est de l'amertume, maintenant, qui me plombe le moral. Dire que j'ai attendu trois ans avant de tenter quelque chose niveau relation sexuelle. Et il faut que je le choisisse *lui* . Un menteur. Un manipulateur.

L'eau chaude n'efface pas ma rancœur, je ne peux pas oublier ce qu'il a fait en si peu de temps. Je me force à penser à l'avenir, à ce stage qui s'annonce le meilleur de ces dernières années. À l'organisation du voyage de mes parents. À la rentrée universitaire qui approche. Dans quelques semaines, je serai passée à autre chose. Il finira comme un mauvais souvenir. Un de plus. Décidément, mon arrivée aux États-Unis n'aura pas été ponctuée que de bonnes aventures.

J'évite de passer par la cuisine en sortant de ma douche. Les voix de Briana et d'Angie me parviennent, comme étouffées. Je suis soulagée qu'elles respectent mon silence et mon repli sur moi-même. J'en ai besoin. Je vais remonter la pente, je le sais. Ce n'est qu'un défi de plus.

Une fois de retour dans ma chambre, je prends quand même le temps de m'habiller. J'enfile un jogging large noir et un tee-shirt informe rouge. En me connectant sur mon ordinateur portable, je découvre un e-mail de l'agence d'intérim. Mon cœur s'emballe un peu et je l'ouvre avec une petite

appréhension.

From : Lauren Powell
To : Madeleine Beauchamps
Object : rupture du contrat d'intérim
Mademoiselle,
M. Dureyi nous a fait parvenir tous les documents nécessaires ainsi que son accord pour la rupture de votre contrat. Il s'est montré très élogieux concernant le travail que vous avez fourni.
Cependant, je ne puis que vous dire ma déception.
Une telle attitude me surprend de votre part et m'indigne un peu.
Aussi, je vous saurais gré de ne plus prendre contact avec nous à l'avenir. Votre dossier va être supprimé de nos listes et nous ne souhaitons plus travailler avec vous. Nous avons besoin de gens fiables, ce qui, à mon grand étonnement, n'est visiblement pas votre cas.
Votre salaire sera versé dans les prochains jours, comme l'a souhaité M. Dureyi. Vous pourrez le remercier pour sa gentillesse.
Lauren Powell,
Conseillère personnelle

Je ne pouvais pas m'attendre à autre chose.

Même si l'injustice de ses remarques me chagrine un peu, je suis surtout rassurée de ne plus avoir à travailler pour Geoffrey. Il s'est occupé de tout et sans traîner. Il devait être pressé de se débarrasser de moi, maintenant que je connais la vérité. Aurait-il eu peur que je raconte notre petite liaison à sa chère *fiancée* ? Elle a bien dû soupçonner quelque chose, de toute façon.

Je soupire et ne prends même pas la peine de répondre à mon ex-conseillère. Elle s'étonne de mon attitude mais ne cherche pas à en connaître la cause. Je ne sais pas ce que Geoffrey leur a réellement dit mais je n'aurai apparemment pas de comptes à leur rendre. Et comme je n'envisageais pas de reprendre le travail chez eux, c'est donc une affaire classée.

Je trouverai bien un petit boulot de caissière quelque part.

Ça ne paiera pas aussi bien qu'avec Geoffrey mais il me doit quand même une partie de mon salaire non négligeable. Je vais m'en sortir.

Un toc discret à ma porte me sort de mes réflexions et je me lève pour ouvrir. Je tombe sur Angie qui tient un plateau entre ses mains. Un plateau contenant un sandwich, une petite salade verte et un verre d'eau.

– Tu vas peut-être avoir faim, maintenant, m'explique-t-elle en poussant d'office ma porte pour aller poser son chargement sur mon bureau.

Elle se tourne ensuite vers moi et me détaille des pieds à la tête. Sa grimace me fait comprendre

que je ne suis pas belle à voir. Je m'en doutais.

– Comment te sens-tu ?
– Pas vraiment mieux.

Ma meilleure amie s'installe sur mon lit et me fait un signe de tête pour me désigner le repas qu'elle m'a gentiment préparé. Je soupire puis m'assois sur la chaise à roulettes avant d'attraper le sandwich et de mordre dedans. Satisfaite, elle sourit et croise les mains sur ses genoux.

– Maître Lund a appelé hier soir, m'apprend-elle en guettant mes réactions. Elle aurait aimé te parler mais je t'ai excusée.
– D'accord, dis-je simplement, d'une voix atone. Je la rappellerai.

Je ne veux plus penser à cette histoire. Elle est bien trop liée à Geoffrey, maintenant.

– Ça ne te dirait pas de m'accompagner ce soir au bar ?
– Non, merci. Ne t'inquiète pas pour moi, je vais continuer à avancer. Comme d'habitude.
– Ça pourrait te distraire un peu, tu ne crois pas ? insiste-t-elle.
– Pas très envie de voir des dizaines de mecs plus faux les uns que les autres.
– Ils ne sont pas tous comme ça, murmure-t-elle en détournant les yeux.

Je sais qu'il s'est passé quelque chose en France après mon départ mais elle n'en parle pas. Tout ce que j'ai appris, c'est qu'un homme lui a fait perdre la tête, là-bas, mais que rien n'était possible avec lui. Alors, plutôt que de risquer de le croiser, elle avait projeté de venir me rejoindre. Ma mésaventure a juste un peu précipité les choses.

– J'espère que tu as raison.
– Bon, si tu ne veux pas te bourrer la gueule chez Fred, accompagne-moi au moins faire du shopping !

Je m'apprête à refuser quand je me dis que je ne possède pas de vraie tenue de travail digne de ce nom. hITp est tout de même une entreprise de haut standing, il va peut-être falloir que je fasse un effort là-dessus.

– OK, si tu me conseilles pour des tenues professionnelles !
– Ça marche !

Et cette sortie me fait du bien. Angie arrive à me faire penser à autre chose et déclenche même quelques fous rires quand elle décide de refaire ma garde-robe. Entre jupe trop courte, pantalon militaire, robe à paillettes et tunique fluo, ma meilleure amie s'amuse à me transformer en mannequin par ses idées farfelues. Nous passons ensuite aux choses sérieuses et je repousse toutes les jupes ou robes, même très professionnelles.

– Mais qu'est-ce que tu reproches à toutes ces tenues, à la fin ? s'agace un peu Angie.
– Je suis informaticienne, pas chargée de com', grogné-je. Je vais bosser avec une majorité de

mecs et je ne compte pas me faire reluquer le derrière chaque fois que je me lèverai !

– OK, OK, ne t'énerve pas. On va rester sur des tailleurs-pantalons. Mais laisse-moi t'offrir une ou deux robes de soirée…

– Pas besoin.

– Sait-on jamais ? Allez, ça me fait plaisir !

Je finis par capituler, d'autant plus que les tenues sélectionnées par Angie sont magnifiques. Une robe noire très près du corps avec un décolleté dans le dos et une autre robe coquelicot qui fait ressortir la couleur naturelle de mes lèvres.

Je rentre à l'appartement avec plusieurs tailleurs, quelques jeans non troués noirs et des chemises assez amples mais classe. Angie a rajouté deux robes et deux vestes cintrées pour accompagner toutes mes nouvelles tenues. C'est une Maddie plus sérieuse qui se prépare à faire sa rentrée et à bosser comme une dingue pour obtenir un poste chez hITp à la fin de son stage.

L'avenir s'ouvre à moi. Je n'ai plus qu'à oublier Geoffrey.

C'est une mauvaise expérience, point final. Mon amour-propre va s'en remettre. Et pour l'argent, je vais gérer. Le stage de l'année prochaine est bien rémunéré, je m'en sortirai.

Comme je suis d'un peu moins mauvaise humeur, je me sens capable d'affronter les nouvelles, pas forcément bonnes, que mon avocate a voulu me transmettre. Je l'appelle donc et ce qu'elle m'apprend me fait plaisir.

– Les Belmard n'ont pas pu étouffer l'histoire, cette fois-ci, se réjouit Maître Lund. D'autres plaintes ont été déposées. Il risquait déjà gros pour avoir enfreint les règles de sa liberté conditionnelle mais là… autant vous dire que vous n'êtes pas près de le revoir !

C'est un vrai soulagement. Une page qui se tourne pour de bon. Je suis contente si d'autres femmes ont eu le courage de parler.

– Quant à votre ami Brett Frokin, aucune charge n'a été retenue contre lui mais ses parents ont décidé de lui couper les vivres et de le rapatrier chez eux, en Californie.

Autrement dit, à l'autre bout du pays.

– Je vous remercie, Maître, vous ne pouviez pas m'apporter de meilleures nouvelles !

J'aurai encore une déposition complète à signer mais comme je refuse d'apparaître au procès, cette affaire ne me concerne plus.

Sans rien dire à mes colocs, je pars faire quelques courses et leur prépare un apéritif avec bouteille de champagne et petits fours. Je suis devenue une spécialiste. Angie et Briana fêtent cette annonce avec moi et me serrent dans leurs bras à tour de rôle. Ma cousine est soulagée et me dit qu'ils avaient exclu Brett de leurs sorties depuis quelques jours déjà. Cette journée qui ne

s'annonçait pas terrible se termine plutôt bien. Et je me couche enfin le cœur un peu plus léger.

***

Mais quel enfoiré !

Qu'est-ce qu'il espérait ? Il voulait obtenir mon silence, c'est ça ? S'assurer que je ne parlerais pas de notre aventure ? Du fait qu'il a trompé sa fiancée ? Je viens de voir que la totalité de mon salaire avait été versée, comme si j'avais bien effectué mes deux mois de travail chez lui ! J'enrage et je me sens humiliée. J'ai l'impression qu'il m'achète pour que je ne fasse pas de vagues. Je ne pensais pas Geoffrey aussi fourbe. Mais c'est vrai que je me suis bien plantée sur lui, de toute façon.

J'inspire profondément pour me calmer. Je ne vais pas cracher sur cet argent. Mais il me le donne pour de mauvaises raisons. Il n'avait pas besoin de cette garantie. Je ne comptais pas parler. Je ne vais pas me mêler de ses problèmes de couple.

Je soupire, écœurée par son comportement. Et quand mon portable sonne, je grimace en voyant le nom de Marina s'afficher. J'hésite à répondre puis prends une inspiration avant de décrocher. Elle n'y est pour rien.

– Madeleine, je suis tellement navrée. C'est de ma faute.
– Je ne comprends pas, bafouillé-je.
– J'aurais dû le prévoir, m'explique-t-elle avec des regrets. Il n'aime pas le changement. J'espère qu'il n'a pas été trop dur avec vous.
– Rassurez-vous, Marina, vous ne pouviez pas savoir que nous ne serions pas… compatibles.
– Je reprends demain et…
– Quoi ? M'enfin non, vous êtes encore en congé ! Il peut trouver quelqu'un pour…
– Si ça n'a pas marché avec vous, me coupe gentiment la gouvernante, ça ne marchera avec personne d'autre. J'étais sûre que ça irait.

Je ne peux même pas lui dire à quel point ça a collé entre nous…

– Mais… et votre main ?
– Ça ira. Je ne reprends qu'à mi-temps, du coup.

J'ai l'impression qu'elle se force à être enjouée.

– Je ne vous embête pas plus, je voulais juste m'excuser de vive voix.
– Il n'y avait pas de quoi.

Je me mords la lèvre parce que je sens que je vais dire une bêtise.

– Appelez-moi si vous avez besoin. Tant que c'est en journée, je pourrai me libérer pour vous filer un coup de main.

Et voilà, je l'ai dite.

– Oh mais je… non, Madeleine, je ne voudrais pas vous mettre en porte-à-faux.

– C'est un peu de ma faute si vous êtes obligée de retourner au travail avant d'être complètement remise. Vous le gâtez trop.

– Je sais, mais il le mérite.

Ça, j'en doute.

– Bon, ce ne sera qu'en cas de force majeure ! Gerald va me donner un coup de main mais il a aussi des horaires très précis.

– Ne vous inquiétez pas. Appelez-moi. N'hésitez pas.

Elle me promet de le faire et je raccroche, partagée entre mauvaise conscience et énervement. Marina aurait dû rester en congé, elle est bien trop dévouée à Geoffrey. Je ne trouve pas normal qu'il ait accepté qu'elle revienne, d'ailleurs. Intérieurement, je prie pour qu'elle n'ait pas besoin de moi. Parce que je sais que je ne me défilerai pas.

Quelques jours passent sans que j'aie de nouvelles. Je commence à me dire qu'elle a trouvé son rythme et qu'il s'en accommode mais elle m'appelle un mardi matin, bouleversée.

– J'ai oublié de préparer son panier-repas. Gerald a embarqué une glacière vide, débite-t-elle d'une traite avec des larmes dans la voix.

– On se calme, Marina. Geoffrey peut très bien aller s'acheter à manger. Il ne va pas mourir de faim.

Bon sang, quelle mère poule !

– Mon Dieu, non, c'est mon boulot ! Il n'a pas à s'occuper de ce genre de choses.

– D'accord, d'accord. Gerald peut sûrement le faire, alors.

– Non, pas aujourd'hui. Il dépose M. Dureyi et passe sa journée avec sa fille. Je ne veux pas le déranger !

– Vous avez appelé Geoffrey pour savoir si cela lui posait vraiment problème ?

– Hors de question ! s'écrie la gouvernante, affolée par ma proposition.

– Enfin, Marina, il peut très bien manger à l'extérieur ! Il y a de très bons restaurants à deux pas de son entreprise.

– Non, répond-elle, catégorique. Il a dit qu'il était content de retrouver mes plats, de retrouver ses habitudes. Il avait enfin l'air plus serein. Je ne veux pas le perturber à nouveau.

J'ai un petit pincement au cœur. S'il est si soulagé de retrouver les repas de sa gouvernante, cela signifie qu'il s'est forcé à manger les miens. Il a donc vraiment tout fait pour se rapprocher de moi.

Est-ce que tout était planifié ?

– Mais qu'allez-vous faire, dans ce cas ?

– Pourriez-vous venir récupérer son repas et le lui apporter ?
– Non ! Enfin… ce n'est pas franchement une bonne idée.

Je l'entends renifler au téléphone. J'ai été stupide de lui dire de compter sur moi.

– Marina, ça va le perturber plus qu'autre chose…
– Vous ne le verrez pas.

Là, elle marque un point.

– Vous n'aurez qu'à laisser son repas à sa secrétaire. Je vais appeler Pietro pour vous obtenir un *pass* . Il vous attendra à l'accueil. Vous devriez arriver juste avant midi. Oh, merci beaucoup, Maddie !

Elle raccroche alors que je n'ai pas accepté. Je ressens un grand vide et ferme les yeux quelques minutes. Je ne risque rien. Il travaille. Je laisse le repas à sa secrétaire et je m'en vais. Ni vu ni connu.

OK, mais pourquoi est-ce que je sens malgré tout que c'est une très mauvaise idée ?

20.

Geoffrey

Je déteste la nuit.

Je l'attends, recroquevillé dans mon lit, agrippé aux draps comme s'ils pouvaient me retenir dans leurs bras chauds et rassurants. S'il ne vient pas me voir cette fois, il le fera demain ou après-demain. Il finit toujours par venir.

Et c'est à cause de moi. Parce que maman est partie.

Je mérite tout ce qu'il se passe, il me le dit chaque fois qu'il me rend visite et je sais qu'il a raison. J'ai fait peur à maman et je l'ai déçue. Papa est très en colère depuis. C'est pour ça qu'il vient la nuit dans ma chambre. Pas tous les soirs. Et chaque fois qu'il ne vient pas, j'espère que ça va s'arrêter. Qu'il est moins énervé contre moi et que tout est terminé.

Mais ça reprend toujours, au final.

La lumière me réveille en sursaut mais je referme les yeux instantanément. J'ai pourtant essayé de rester éveillé pour ne pas être aussi brutalement sorti de mes rêves. Mais il change tout le temps ses horaires. Je finis toujours par m'assoupir. Je n'ose pas bouger. Peut-être que cette fois-ci, il ne fera rien. Si je reste immobile, il changera peut-être d'avis.

Mais non. Il commence à crier à peine le seuil franchi et il vient me sortir du lit sans ménagement. Il me force à m'agenouiller au milieu de la pièce. La première fois, j'ai cru qu'il allait me frapper. Sauf qu'il est bien plus vicieux que ça.

Et les insultes commencent. Il est tellement méchant avec moi, il dit que je le dégoûte. Les larmes me viennent aux yeux mais je les retiens car il m'a interdit de pleurer. Parce que je n'ai aucune raison de le faire. J'ai mérité ce qui m'arrive, je ne peux m'en prendre qu'à moi-même. J'ai bien du mal à garder la tête haute comme il le voudrait. Une fois, je me suis bouché les oreilles pour ne plus l'entendre mais il a crié plus fort et plus longtemps, me traitant de lâche et m'assenant que je n'avais même pas le courage d'affronter la vérité. Ses paroles me blessent, me font culpabiliser. Elles soulignent mon incapacité à le rendre fier, ma violence incontrôlée qui a fait partir maman. J'ai honte de ne pas réussir à changer.

Je dois m'estimer heureux d'avoir encore mon père. Lui ne m'a pas abandonné après l'incident. J'ai détruit la vie d'un autre enfant de mon âge, par jalousie.

Quand papa a fini de déballer toute sa rancœur, il me plante là, agenouillé au milieu de ma chambre et je me laisse enfin aller aux pleurs, les bras passés autour de mon torse. Je me sens tellement mal. J'ai peur qu'il parte, lui aussi.

Je n'ai plus que lui. Et même s'il ne m'a jamais montré de signes d'affection, je préfère l'avoir lui plutôt que personne. Alors je fais tout pour lui faire plaisir mais je n'y arrive jamais. Je ne mérite donc aucun geste tendre de sa part ni même une parole aimante. Des critiques, des moqueries, ça, oui. Parce que je suis un bon à rien.

Maman me disait le contraire mais c'était avant qu'elle me fuie. Avec elle, j'avais droit à des câlins, à des histoires pour m'endormir, à des mots de réconfort quand je me

trouvais mal. Mais si papa l'entendait être gentille avec moi, il l'insultait aussi. On n'était que des bons à rien, des pleurnichards, j'allais me ramollir à son contact.

Et un jour, j'ai perdu ma seule alliée. Je n'oublierai jamais son regard lorsqu'elle a fait sa valise. J'y ai vu de la peur, parce que j'étais finalement pire que mon père. Moi, j'étais violent. Elle est partie en milieu de journée, alors que papa travaillait. Je me suis retrouvé tout seul, le nez collé à la vitre du salon, à attendre que sa voiture fasse demi-tour. Mais elle n'est pas revenue. Mon cœur m'a fait mal et j'ai passé la soirée à attendre que mon père rentre. J'avais peur qu'il m'ait abandonné, lui aussi.

Je ne voulais pas me retrouver tout seul.

***

Je transpire en repensant à mon enfance et serre les dents pour endiguer le flux de colère qui m'envahit. Au bout de quelque temps, je me suis quand même demandé si c'était normal. Dustin ne ressemblait pas aux autres pères. On ne partageait rien. Alors j'ai tenté d'en parler à quelqu'un mais on m'a rétorqué que, parfois, nos paroles pouvaient dépasser nos pensées. Je ne crois pas que ça définissait le traitement que me faisait subir mon père mais je n'ai pas insisté. Parce qu'ils s'imaginaient que je voulais attirer l'attention depuis l'abandon de ma mère. Ils ne voyaient que ça et me prenaient en pitié. Je ne trouvais pas ça mieux que les paroles dégradantes de Dustin.

Je porte mon regard vers l'extérieur, espérant que le paysage qui défile sous mes yeux pourra me distraire. Il va falloir que je me reprenne avant d'arriver au boulot. Mais quand mon esprit se calme enfin, refoulant ses désagréables souvenirs, d'autres, plus récents, viennent me rappeler qu'un manque se fait sentir.

Une semaine. Ça fait déjà sept jours que je ne l'ai pas vue. Je garde en mémoire mon doux réveil entre les bras de Maddie, lundi dernier. Son visage paisible, sa bouche entrouverte et ses cheveux décoiffés éparpillés sur son front. Quand j'ai compris que Lucinda s'était permis d'aller chez moi sans mon autorisation, j'ai pété un câble. Je lui ai crié dessus, sur elle et sur mon père qui lui avait donné ses doubles de clés, soi-disant pour nous permettre de nous retrouver sereinement.

Ils ont tout fait merder.

Mais j'aurais dû éclaircir la situation avant d'aller plus loin avec Madeleine. Je me suis mis dans une situation impossible. Je meurs d'envie de me dégager de tout engagement pour tenter quelque chose avec elle mais la menace de Dustin, de faire ressortir mon passé, m'effraie et me freine. Je ne sais même pas comment aborder les choses. Comment lui faire comprendre que je me sens coincé, pris au piège des filets malsains de mon père ? Je ne veux pas qu'elle apprenne ce que j'ai fait, je ne supporterais pas de voir la peur et le dégoût dans son regard, comme dans celui de ma propre mère quand elle a compris quel sale type j'étais vraiment.

Je m'enferme dans mon bureau, d'humeur maussade. Je n'ai pas insisté auprès de Maddie pour lui laisser du temps, pour qu'elle se calme. J'ignore si j'ai bien fait, je n'ai pas l'habitude de gérer des conflits mais je compte bien la recontacter prochainement pour essayer d'éclaircir un peu les choses. Elle ne voudra peut-être même pas m'écouter mais je dois tenter, dans tous les cas. Elle me manque.

C'est aussi la seule à m'avoir fait bander sans médocs. Depuis l'âge de 15 ans, j'ai des problèmes d'érection. Et je sais très bien d'où ça vient. De Dustin, qui s'est moqué de moi la première fois que j'ai ramené une fille à la maison. Qui a insinué devant ma copine que j'étais incapable de combler qui que ce soit. Dans ma chambre, elle m'a assuré qu'on pouvait y aller doucement. Mais au bout de deux semaines, elle m'a laissé tomber. Comme toutes les autres après, peu importait leur patience. À 17 ans, je suis parti, j'ai fui aussi loin que possible et aussi longtemps que je l'ai pu. Mais le problème n'était pas résolu pour autant. Je ne pouvais qu'avec une pute, et à condition qu'elle soit différente à chaque fois. Puis j'ai touché à ces merdes qui vous donnent la trique en moins de dix minutes. J'y suis devenu accro. Avec ça, je pouvais presque me sentir normal et oublier la pression.

Je n'ai visiblement pas ce problème avec Madeleine : deux fois de suite, sans rien prendre.

Une première, putain !

C'est rassurant et flippant. Parce qu'a priori, elle est la seule à me faire cet effet. J'en ai quand même fréquenté pas mal avant Maddie mais aucune n'a déclenché ce résultat. C'est comme si j'étais dépendant d'elle, et ça me fout un peu les boules.

Mon téléphone sonne et me sort de mes pensées. Pensées qui devenaient angoissantes. Je grimace en voyant apparaître le nom de Danny puis réponds à l'appel. Il faudra bien que je l'affronte un jour ou l'autre. Une semaine de silence radio, pour lui aussi. Ça doit l'avoir légèrement agacé.

– Geoffrey, putain, tu déconnes ! crie-t-il sans préambule.
– Salut, Danny, dis-je posément pour mettre le holà à son excitation.
– Merde, mec, j'ai aucune date depuis ta dernière soirée foireuse. Va falloir rattraper tout ça. Les gens commencent à râler et à jaser. T'es trop instable.
– Je fais juste une pause.

Une pause à durée indéterminée. Je ne vais pas rajouter cette connerie à la longue liste qui pourrait faire fuir définitivement Maddie.

– Bordel, t'es chiant ! Le temps, c'est de l'argent et tu m'en fais perdre beaucoup, là.
– T'as pas d'autres clients à emmerder, hein ? Je suis pas d'humeur pour tes leçons, Danny.

Je l'entends reprendre sa respiration et un blanc s'ensuit. Je soupire et me pince l'arête du nez, soûlé par tous ces plans merdiques qui gravitent autour de moi. Parfois, j'ai l'impression d'être englué et de ne pas pouvoir avancer comme je le voudrais.

– C'est à cause de cette nana ? La brune aux cheveux courts pour qui tu t'es battu ?
– Ça n'a rien à voir, maugréé-je.

Pas très crédible…

– Ne fais pas tout foirer pour une paire de fesses, mec. Elles n'en valent jamais la peine. T'as deux semaines max pour faire le tri et revenir.

Danny raccroche. Il est furieux parce que je le laisse habituellement vendre ses marchandises lors de mes fêtes en échange de quelques pilules gratuites pour moi. Mais si je n'en veux plus, notre accord tombe à l'eau et il va perdre beaucoup de clients.

Mes doigts se crispent autour du téléphone et je le repose sur mon bureau avant de l'envoyer contre le mur. Pour qui se prend-il à me donner un délai ? La colère monte mais je la refrène, elle a un peu trop pris le dessus ces derniers temps. Et je ne veux pas refaire les mêmes erreurs.

Je réussis tout juste à me calmer quand quelqu'un toque à la porte et n'attend pas mon autorisation pour entrer. Tout mon corps se tend en voyant Lucinda refermer derrière elle. Son sourire satisfait ne me dit rien qui vaille. Je ne lui ai pas reparlé depuis mon coup de gueule.

La jolie jeune femme s'avance vers moi, sa robe fluide glisse sur ses cuisses à chacun de ses pas et je me retiens de soupirer. Elle est franchement agréable à regarder et je ne comprends pas pourquoi je ne suis pas attiré.

– Bonjour, Geoffrey, me salue-t-elle d'une voix douce en s'arrêtant face à moi.

Mon bureau nous sépare mais c'est presque insuffisant. Je serais beaucoup plus à l'aise si elle sortait et me laissait tranquille. J'avance sur des œufs avec elle car je sais très bien qu'elle ira se plaindre à mon père.

– Je voulais savoir si tu étais calmé.

La traîtresse. Elle a eu exactement le même raisonnement que moi avec Maddie.

– Je suis calme, réponds-je, adossé confortablement contre le dossier de mon fauteuil.
– Bien.

Son sourire est éblouissant. Je m'attends au pire, mes pieds trépignent.

– J'ai une proposition à te faire, avance-t-elle prudemment.

Je ne fais que hocher la tête et elle redresse les épaules sans se départir de son sourire.

– J'oublie tout ce qu'il s'est passé depuis mon départ, toutes ces… fêtes et j'efface aussi cette gouvernante un peu trop entreprenante à mon goût, si on officialise nos fiançailles.

J'aurais préféré qu'elle ne soit pas au courant pour Maddie. Son attitude ressemble à celle d'un pêcheur qui vient de trouver un énorme poisson et qui ne compte pas le laisser filer. Je me demande bien jusqu'où elle serait capable d'aller.

– L'infidélité, pour mes parents, est quelque chose de très grave, poursuit Lucinda, enfonçant son hameçon bien profondément. J'imagine que Dustin serait aussi très déçu si nos deux familles ne s'unissaient pas.

Je sais tout ça, putain !

J'ai vraiment du mal à comprendre pourquoi elle s'acharne autant. Des fils de riches, elle doit en avoir plein son carnet d'adresses. Après tout ce que j'ai fait pour entacher cette image du mari idéal, le fait qu'elle persiste m'agace. Je sais très bien qu'elle est intéressée, mais à ce point-là, c'est presque maladif et masochiste.

– On ne s'aime pas, dis-je bêtement.

Elle a un temps d'arrêt où la surprise est bien visible sur son visage de poupée.

– Ça peut venir, m'explique-t-elle avec un haussement d'épaules. Il y a déjà l'attirance physique entre nous.

Lucinda contourne mon bureau pour me rejoindre et se placer à quelques centimètres de moi. Son parfum fleuri m'agresse et je retiens une moue dégoûtée pour ne pas la vexer. Parce qu'elle a raison. Si mon père n'est pas satisfait de ma conduite, il va me le faire payer. Il m'a déjà menacé.

– Je suis sûre que le sexe sera torride entre nous, chuchote-t-elle contre mon oreille.

Son regard brille quand nos yeux se croisent.

– Dustin a dû te prévenir, non ? Je ne suis pas un très bon coup au lit.
– Oublie ton père, m'ordonne-t-elle. Ne pense qu'à moi et à ce qu'on pourra faire tous les deux. Je peux combler tous tes désirs. Tous.

Si seulement tu savais…

Depuis toutes ces années, il n'y en a qu'une qui a réussi à me donner naturellement envie de faire l'amour. Et ce n'est pas elle. Lucinda pose ses mains sur mes épaules pour les caresser et se penche jusqu'à frôler mes lèvres.

– On prendra le temps de se connaître après le mariage.

Tout en parlant, elle glisse ses doigts jusqu'au premier bouton de ma chemise.

– Tu n'as pas rompu nos engagements, insiste-t-elle en posant ses lèvres sur la ligne de ma mâchoire inférieure. Ce qui veut dire que tout n'est pas encore terminé pour nous.

Ce n'est pas pour toi, blondasse. C'est à cause de mon passé.

Je suis crispé et je ne sais même pas pourquoi je la laisse faire. Pour lui montrer qu'elle ne réveillera rien si je n'ai pas pris ma pilule ? Pour tenter une dernière fois de me prouver que je ne suis pas prisonnier de l'effet de Madeleine ? Je dois en être sûr car je ne peux pas remuer toute cette merde pour rien. Je n'affronterai pas mon père pour une simple passade. C'est bien trop risqué. Le passé sordide qu'il veut dévoiler, je ne suis pas prêt à l'assumer.

Dans tous les cas, je ne l'arrête pas. Et je me déteste pour ça. Je vais lui faire du mal. À elle, à Maddie et à moi. C'est con. Vraiment.

Lucinda ouvre deux boutons pour pouvoir passer ses doigts sur ma peau. Ses yeux accrochent les miens et me défient de ne rien ressentir. J'ai envie de soupirer mais je me retiens. Un petit sourire vient étirer sa bouche quand elle voit la chair de poule se répandre sur mes pectoraux. Mais c'est juste une réaction purement motrice. Je n'ai aucun frisson, aucune attente de plus. Mon sexe ne bande pas.

– Laisse-moi te donner un avant-goût, me susurre-t-elle.

Elle se met à genoux entre mes cuisses et déboutonne mon pantalon. Là, elle va trop loin. Ce n'est pas ça qui me fera changer d'avis sur nous.

– Lucinda, arrête, ordonné-je.

Elle se relève à contrecœur tout en plissant les yeux pour me dévisager. Je suis gêné pour elle et commence à me rhabiller.

– Je suis sûre qu'en prenant le temps, on…

Trois coups frappés à la porte nous font sursauter et l'interrompent. Je m'écarte, lance d'un ton sec l'ordre d'entrer et me décompose en voyant une jeune femme brune aux cheveux très courts pousser la porte et se figer en découvrant la blonde à mes côtés.

Putain, la poisse.

Je me tends et me traite de tous les noms. J'ai merdé, et pas qu'un peu. La main de Lucinda se pose sur mon avant-bras et ses sourcils se froncent. Elle doit se poser la même question que moi : que fait-elle ici ?

– N'oublie pas ma proposition, dit-elle entre ses dents serrées.

Elle doit vraiment avoir peur de l'influence de Madeleine. Elle est au courant pour toutes les autres et ça ne l'a jamais vraiment dérangée. Elle doit se sentir en danger.

Mais vu le regard douloureux que me lance Maddie, je crois que je viens de tout foutre en l'air.

21.

Maddie

Je le savais. Quand je me suis rendu compte que la secrétaire n'était pas là et que son message sur la porte me demandait de donner le repas directement à Geoffrey, j'aurais dû faire demi-tour. Parce que les voir ensemble m'affecte bien plus que je ne le voudrais. Je serre les dents mais je ne peux pas ignorer le fait qu'ils soient très proches l'un de l'autre.

Rien d'étonnant puisqu'ils sont fiancés !

Je déglutis et focalise mon regard sur la fenêtre derrière eux. Ça m'évite de voir leurs visages, notamment celui, ravi, de Lucinda. Effectivement, je ne pouvais pas mieux tomber pour me rendre compte une bonne fois pour toutes que ces deux-là sont vraiment intimes. Je ne vais pas leur montrer que ça me blesse de les voir ensemble, alors je m'avance vers eux. Autant faire ce pour quoi je me retrouve dans cette situation.

Lucinda se hisse sur la pointe des pieds pour chuchoter quelque chose à l'oreille de Geoffrey, qui ne bronche pas, le regard fixé sur moi. Je ne me détourne pas, cette fois-ci, je veux qu'il voie que tout ça me dégoûte.

La jolie blonde se détache enfin et vient à ma rencontre pour sortir de la pièce. Elle me sourit une fois arrivée à ma hauteur et agrippe mon bras tout en se penchant vers moi.

– Je viens de le sucer, me murmure-t-elle avec fierté. Et il a pris son pied. Ne t'avise plus de l'approcher.
– Lucinda ! gronde Geoffrey en faisant un pas vers nous.

Je me décompose et ma poitrine se comprime. Elle me considère donc comme une rivale. Je ne peux pas la blâmer mais je suis écœurée par ce qu'elle vient de me dire. Des larmes montent et je les refoule en clignant plusieurs fois des paupières. Ça me touche bien plus que prévu et cette douleur me déstabilise. Hors de question que je me ridiculise une deuxième fois devant elle. J'avale difficilement ma salive et me dégage sans aucune brusquerie, comme si ce qu'elle venait de m'apprendre n'avait aucune importance.

Et ça devrait être le cas.

Alors que je m'écarte, je croise le regard soucieux de Geoffrey. Il n'est vraiment pas à l'aise de me voir avec sa fiancée. Il redoute sûrement que je confirme les soupçons de la jolie blonde. Je ne comprends pas comment j'ai pu me laisser berner aussi facilement. Je l'ai bien vu naviguer entre plusieurs femmes lors de ses soirées, y compris moi. J'aurais dû percuter. Je ne suis pas assez forte pour supporter ça et je ne me battrai pas pour l'avoir. Il est bien trop malsain pour moi.

Je reprends ma route vers son bureau, ignorant la présence de sa fiancée dans mon dos.

– Madeleine, me salue Geoffrey en se massant la nuque, gêné par mon irruption. Je ne sais pas ce qu'elle t'a dit, mais…
– Marina avait oublié votre déjeuner, le coupé-je froidement.

Je lui montre le sachet plastique que je tiens à la main et suis assez satisfaite de le voir tiquer à mon vouvoiement. Il me croit assez bête pour ignorer ce qu'il fait ?

– À ce soir, susurre Lucinda avant de fermer la porte, nous laissant enfin seuls.
– Je… ce n'est pas… enfin…

Je reste à attendre qu'il termine sa phrase mais rien ne vient. Il ne sait pas comment justifier ce qu'il vient de se passer entre eux deux mais il ne me doit aucune explication. Dans l'histoire, c'est moi l'intruse.

Je me sens lasse et mes épaules s'affaissent. Je lui tends son repas sans rien dire. Un voile de tristesse se dépose sur son visage mais aucun mot ne franchit ses lèvres. Il ne s'excusera même pas. Ou bien il espère encore que j'ignore ce que sa fiancée vient de lui faire. Ça me dégoûte. Cet homme est malhonnête.

Avant de faire demi-tour, je ne peux m'empêcher de clarifier la situation.

– Vous devriez remonter votre braguette, dis-je d'une voix écœurée, mes yeux plongés dans les siens. Vous faites négligé.

Ses joues rosissent, trahissant sa culpabilité. Cette fois-ci, impossible de retenir une larme qui dévale ma joue. Il fuit mon regard pendant qu'il se rhabille convenablement. Tant mieux. Il ne verra pas ma faiblesse. Il ne verra pas que j'ai cru à un « nous deux » et que la chute me fait encore souffrir.

Je fais demi-tour, le cœur lourd et me dirige d'un pas incertain vers la porte.

– Maddie, souffle-t-il d'une voix triste.

Je secoue simplement la tête sans me retourner et sors de son bureau. Je m'engouffre dans l'ascenseur et m'appuie contre le miroir de la cabine pour fermer les yeux. Le voir me fait encore trop d'effet. Je n'aime pas me sentir si vulnérable face à lui. Je suis à la fois troublée et révoltée par sa présence.

Pourquoi est-ce que je ne peux pas tout simplement le haïr ?

Agacée contre moi-même, je traverse le hall d'entrée au pas de course et respire un grand coup une fois sur le trottoir. Je n'ai plus qu'à m'éloigner de lui. D'une démarche décidée, je me dirige vers mon arrêt de bus mais une main attrape mon poignet et m'oblige à me retourner. Geoffrey me fait

face, le souffle court et les cheveux décoiffés. Son regard me perturbe, il paraît hanté.

– Je ne veux pas que tu partes, me dit-il, pitoyablement.
– Comme si j'allais rester après tes mensonges, craché-je.

Ses doigts se crispent sur ma peau et son visage triste me déboussole un moment. Mais qu'est-ce qu'il veut donc ?

– Lucinda est bien ta fiancée, non ?
– Ce n'est pas aussi simple, je te jure.

Ben voyons… Prends-moi pour une conne.

– Faut croire que je n'ai pas envie d'un truc compliqué, hein, lui répliqué-je, mordante.
– Je ne peux pas me désengager, m'explique-t-il à voix basse.
– Peu importent tes raisons. Tu m'as menti. Tu as couché avec moi alors que tu étais déjà avec quelqu'un !
– Mais rien n'a été officialisé avec elle ! me sort-il comme excuse bidon.

Pitoyable. Comme si cela justifiait le fait de nous tromper toutes les deux.

La gifle part. Sans prévenir. Je la regrette deux secondes en voyant son regard blessé puis finalement, je la savoure. Il m'a fait me sentir en dessous de tout. Rien que pour ça, je voudrais lui en mettre une deuxième.

– Tu ne peux pas jouer avec les gens sans t'en mordre les doigts un jour. Ne m'approche plus.

À mon grand soulagement, il ne me retient pas et je me dépêche de m'éloigner de lui. Parce qu'il avait l'air sincèrement perturbé et que ses paroles pourraient me faire croire à l'impossible. Je ne dois pas me laisser embobiner, espérer encore me ferait trop de mal.

Dans le bus, je ressasse ses paroles malgré moi. Pourquoi ne peut-il pas se désengager ? Il n'a pas dit qu'il ne voulait pas. Soit il me manipule pour profiter des moments où il m'a sous la main, ce qui arrive finalement souvent avec les hommes mariés qui prennent une maîtresse et lui font croire qu'ils vont divorcer mais que là, tout de suite, ce n'est pas le bon moment. Soit il se retrouve dans une situation délicate. Mais on n'est plus au siècle dernier avec des mariages arrangés, quand même, si ? Je peux comprendre qu'il risque de froisser des gens, surtout pour une aventure qui peut ne pas durer, mais s'il trompe aussi souvent sa fiancée, c'est bien qu'il y a un problème, de toute façon.

Dans tous les cas, oublie-le, Maddie, c'est trop compliqué. Tu vas souffrir.

Je ne supporte pas qu'il joue sur deux tableaux. Si Lucinda ne m'a pas menti, il profite bien de la situation. Et vu son air gêné, j'ai tendance à croire qu'ils ne faisaient pas que discuter dans son bureau. Il faut que j'arrête d'y penser car les imaginer me donne la nausée.

Je n'ai pas le courage d'appeler Marina pour la rassurer, je me contente d'un e-mail une fois rentrée à la coloc. J'ai bien du mal à me sortir Geoffrey de la tête et ça m'énerve d'être aussi focalisée sur lui. Je regrette presque d'avoir encore trois semaines de vacances avant la reprise des cours. Au moins, ça m'aurait occupé l'esprit !

Je mets plusieurs jours à effacer son visage tourmenté et à me convaincre de ne pas chercher à le comprendre. Ce serait une erreur de revenir vers lui après ses mensonges. Si j'ai bien compris, il ne serait pas contre continuer avec moi. Sauf que je ne peux pas, sachant qu'il est aussi avec une autre. Je ne partage pas, c'est tout ou rien.

Et ce sera rien.

J'essaye de me plonger dans d'autres activités, comme relire mes cours de l'année dernière, accompagner Angie à nos cours de self-défense et bouquiner. Bien sûr, je vire d'office toutes les romances et me contente essentiellement de thrillers bien glauques. Oui, bel état d'esprit. Et celui-ci ne s'améliore pas quand je rentre, samedi soir, après avoir fait les courses. Dans l'entrée, j'entends les voix de mes deux colocataires. Celle, enjouée, de Briana et celle, si modérée, de ma meilleure amie.

– Je ne pense pas que ce soit une bonne idée…
– Elle ne bosse plus pour lui, réplique ma cousine.

Je sens que ça ne va pas me plaire. Mes sacs bien remplis en main, je débarque dans la cuisine et bloque sur la tenue de Briana. Une tenue de soirée.

Merde. Ne me dites pas qu'elle…

– Ne me regarde pas comme ça, me gronde-t-elle en me voyant arriver.
– Tu sors ?
– Je vais chez Dureyi.

J'écarquille les yeux, stupéfaite. Je tombe un peu de haut.

– Il fait enfin une fête, ça faisait longtemps. J'ai bien cru que j'avais loupé la dernière quand tu bossais pour lui.
– Il refait une de ces soirées, murmuré-je, déroutée.

Et je me doute bien de ce qu'il va se passer là-bas. Je ferme un moment les yeux pour reprendre ma respiration. Bien sûr, il n'allait pas rester sans rien faire alors que je ne lui donne aucune nouvelle. Pire, je l'ai même giflé et lui ai demandé de ne plus m'approcher. C'est réussi. Il ne va pas perdre ses bonnes habitudes pour rien.

– Je compte bien passer la nuit là-bas, se marre ma cousine avec un petit gloussement. Beaucoup de filles ont pu le faire, je suis sûre de pouvoir le séduire moi aussi.

Je croise alors le regard d'Angie. Elle voudrait que je dise quelque chose mais les mots restent coincés dans ma gorge. Je suis comme tétanisée. Parce qu'elle va sûrement y arriver.

– J'y vais, on va manger au resto avant d'y aller. Ne m'attendez surtout pas !

Quand la porte claque, je m'affale sur une chaise et la main d'Angie vient recouvrir la mienne.

– Tu aurais dû lui expliquer la situation.
– Pour lui dire quoi, exactement ? Qu'il est fiancé, en fait ? Je ne pense pas que cela l'aurait arrêtée. Je suis peut-être la seule cruche qui ne le savait pas.
– Je parlais plutôt de ce que tu ressentais, toi.
– Je n'ai aucun droit sur lui.
– Non, peut-être, mais tu ne pourras pas lui en vouloir à elle si elle réussit son coup.
– Je sais, marmonné-je en sentant des larmes affluer.

Je laisse mon amie préparer à manger et file sous la douche pour cacher mon désarroi. J'ai décidé de me détacher de lui, de l'oublier, alors pourquoi le fait de l'imaginer avec une autre me fait-il aussi mal ?

L'appétit n'est pas au rendez-vous et je reste bêtement scotchée à la télé jusque tard dans la nuit, ce qui ne m'arrive jamais, d'habitude. Je ne sais pas pourquoi je l'attends. Elle a vraiment toutes ses chances. Les heures passent, lentement, et Briana ne rentre pas. Angie a le temps d'aller bosser au bar et de revenir, me retrouvant dans la même position qu'à son départ. Elle ne dit rien et me lance juste un regard triste avant d'aller se coucher.

À cinq heures du matin, je me décide enfin à rejoindre mon lit et j'essuie rageusement deux larmes qui coulent sans mon accord. Mais le sommeil ne vient pas pour autant. Je me déteste de ressentir toute cette colère mêlée de tristesse. Il est fiancé, de toute façon, qu'il s'en tape une autre que moi, c'était déjà le cas. En plus de toutes celles qui assistent à ses soirées dans cet unique but.

Sauf que j'espérais quand même être un peu unique.

Ce qui est complètement illusoire vu son attitude. Il a déjà trompé Lucinda, je n'étais pas la première à le faire craquer. Il n'y avait rien de différent lorsqu'on a couché ensemble. Je ne suis qu'une fille de plus. Une parmi tant d'autres.

Je ne ferme pas l'œil de la nuit et je pleure amèrement, à sept heures, quand je constate que ma cousine n'est effectivement pas rentrée de la nuit. Le mince espoir qui me tenait éveillée s'est envolé. De toute façon, si ce n'était pas Briana, il l'aurait fait avec une autre. Soyons réaliste. Il continue ses petites affaires bien tranquillement.

Je me lève, lasse et la tête lourde du manque de sommeil. La douche ne m'aide absolument pas et je me réfugie dans la cuisine pour avaler un grand verre de jus d'orange. Mon regard erre par la fenêtre et les rayons du soleil qui filtrent jusqu'à mon visage ne me réchauffent même pas.

Mon cœur arrête de battre quand la porte d'entrée grince sur ses gonds. Je suis figée, immobile, les doigts crispés autour de mon verre vide. Je ne sais pas comment je vais pouvoir l'affronter et je n'ai pas le temps d'y réfléchir que Briana fait son apparition. Elle pose son sac au sol en soupirant et se frotte les cheveux tout en ouvrant le frigo.

– Quelle nuit pourrie, grommelle-t-elle tout en sortant un yaourt et de la confiture.

Ne sois pas soulagée d'entendre ça, Maddie !

– Ça ne s'est pas passé comme tu voulais ? ne puis-je m'empêcher de demander.

Mais je détourne le regard pour qu'elle ne voie pas la lueur d'espoir qui s'y dissimule. Son soupir me soulage.

– Si, finit-elle par dire, m'enfonçant un couteau dans la poitrine. J'ai bien fini au lit avec Geoffrey, mais…

Je déglutis et essaye de refouler les images de notre nuit à nous. Celle où je me suis complètement laissée aller, où je lui ai fait confiance au point de faire de lui mon vrai premier. Ma tête va exploser tellement je bloque pour ne pas penser, pour rester insensible aux paroles qui suivent.

– Je suis franchement déçue. Je ne pensais pas que ce serait si facile de l'approcher et ça ne valait pas le coup. J'ai bien vu qu'il avait forcé sur l'alcool, et honnêtement, il a dû consommer autre chose, mais quel égoïste !

La nausée monte, de la bile envahit ma gorge et je pose délicatement le verre sur la table pour ne pas me faire mal aux doigts à force de le serrer.

– Pas un orgasme, se plaint Briana. Brusque, beaucoup trop rapide et vraiment pas attentif à moi. Il s'est même endormi sans retirer la capote. Un vrai connard. J'ai fini la nuit avec un autre qui lui, au moins, m'a donné du plaisir.

Comme dans un rêve, je la dépasse pour sortir de la cuisine puis me mets à courir jusqu'aux toilettes pour vomir le peu d'aliments ingérés la veille. L'acidité me brûle la gorge et m'arrache des larmes. Je crache, tousse et pleurniche en même temps. Ça fait mal. Parce que ces mots ont été remplacés par des images dans mon esprit. Je les ai visualisés ensemble.

Une main vient se poser dans mon dos et je reconnais le parfum d'Angie. Heureusement que c'est elle. J'ignore ce que j'aurais fait si Briana était venue me réconforter. Ma meilleure amie appuie sur la chasse d'eau et m'aide à me relever, m'accompagnant même jusqu'à la salle de bains pour me passer un gant frais sur le visage.

– Je ne veux plus jamais qu'on parle de lui, grincé-je entre mes dents serrées.

Angie acquiesce mais ne me fait pas de remarque. Je ne peux m'en prendre qu'à moi-même. Je me

réfugie dans ma chambre et n'en sors pas de la journée. Les rideaux sont tirés et je refuse de parler à quiconque. Je déteste cette faiblesse. Je me déteste de réagir aussi violemment pour lui. Je n'étais rien. Alors pourquoi est-ce que ça me touche autant ?

Vers vingt heures, j'ai complètement changé d'état d'esprit. J'enfile une courte jupe, mes anciens escarpins et ajuste un débardeur moulant sous ma veste en jean. Mon reflet dans le miroir me paraît irréel et rien qu'en voyant ces chaussures à mes pieds, j'en arrive à penser que j'ai un peu perdu l'esprit. Quand je rejoins mes colocs dans la cuisine, leur regard incrédule confirme mon impression. Je ne suis plus moi-même.

– Je t'accompagne, ce soir, expliqué-je à Angie.

Je vais oublier. Non, mieux, je vais l'oublier.

– D'accord, se contente-t-elle de répondre.
– Moi, je vais me coucher, nous sort Briana en bâillant. J'ai du sommeil à rattraper.

Je serre les dents pour ne pas être désagréable. Et quand elle quitte enfin la cuisine, je relâche mon souffle.

– Tu es sûre que tu veux sortir ?
– Oui.

Angie n'insiste pas et termine de se préparer. Nous sortons donc toutes les deux pour rejoindre le bar où elle bosse plusieurs fois par semaine. Des néons rouges indiquent l'entrée de l'établissement et un grand gaillard avec boucle d'oreille vient me serrer la main à peine la porte franchie.

– Ça me fait plaisir de te revoir.
– Salut, Fred, j'avais besoin de me détendre.
– Tu es au bon endroit ! Sam, sers donc un cocktail à la miss. C'est la maison qui offre.

Je le remercie d'un sourire et m'accoude au bar en attendant ma commande. Angie a disparu par une petite porte au fond de la pièce pour déposer ses affaires et enfiler un tablier rouge. La musique se met en route et les clients arrivent. L'ambiance est vraiment sympa. Je croise plusieurs fois le regard vigilant de mon amie qui doit avoir peur que je fasse une connerie.

C'est un peu ce que j'avais à l'esprit en venant ici.

Mais en étant abordée par trois mecs tout aussi lourds les uns que les autres, je déprime. Je ne suis pas comme ça. Je n'y arriverai pas. Jamais je ne pourrais ramener un inconnu à la maison pour passer à autre chose. Je ne suis pas comme *lui* . Le sexe n'est pas sacré mais, pour moi, ça implique quand même une certaine complicité qui vient renforcer l'attirance physique. Je reste finalement sagement au bar, ayant abandonné la piste de danse. Je ne regrette pas d'être venue. Au moins, je sais que ce n'est pas comme ça que j'arriverai à l'oublier.

22.

Inconnue

Un soupir m'échappe alors que je tapote mon bureau avec un stylo. S'ils ne se remettent pas ensemble, ça va franchement contrarier la suite. Je jette un œil au journal qui annonce les fiançailles de Geoffrey Dureyi. Ce petit con a encore courbé l'échine face à son père. Il ne s'est même pas battu pour elle. J'ai un moment de doute en relisant l'article puis je secoue la tête.

Non, il n'aime pas Lucinda.

J'ai besoin qu'il éprouve de réels sentiments pour une femme et, d'après ce que j'ai pu voir, il est en train de les développer pour Madeleine, pas pour cette cruche qu'il prévoit pourtant d'épouser.

Il faut que je trouve un moyen de réparer sa faiblesse. Il obéit visiblement toujours à Dustin. Quoi qu'il se passe. Mais il risque de contrarier mes plans, cette fois-ci. Je pensais que tout serait plus simple. Que ma vengeance se déroulerait comme je l'avais imaginée.

Ce qui me manquait, au départ, c'était un levier pour le faire flancher. Pour tout faire tomber autour de lui. Et l'empire Dureyi avec. Cette jeune femme farouche et fragile, sortie de nulle part, semblait parfaite. Même pas besoin d'en chercher une.

Je sais qu'elle correspond au rôle que je veux lui assigner. Je les ai bien observés, ils sont faits pour vivre cet amour passion qui dévore tout et qui peut briser quelqu'un si la trahison et la déception s'en mêlent. C'est juste lui qui est un peu moins courageux que je ne le croyais.

C'est affligeant.

D'autant plus qu'il va me forcer à agir. Bien avant le plan initial. Certes, j'ai assuré mes arrières, au cas où, mais je ne voulais pas me dévoiler trop tôt. Heureusement que j'ai la mainmise sur elle, je peux tenter de tout remettre sur les rails. En espérant qu'il n'ait pas tout gâché. Qu'il ne soit pas trop tard. Au pire, cela m'obligera à l'influencer *lui* directement, même si m'approcher me répugne.

Je jette le journal dans la poubelle à côté de mon fauteuil puis le fais tourner pour pouvoir admirer la vue qu'offrent les baies vitrées depuis mon bureau. Après tous les efforts réalisés, les choses ne peuvent pas s'arrêter maintenant. Je ne serai enfin en paix que quand ils auront payé. Tous les deux. Et si je dois sacrifier cette jeune femme, tant pis. Ces deux monstres ne resteront pas impunis.

PARTIE II
UNE OMBRE MALVEILLANTE

23.

Maddie

La rentrée universitaire a démarré sur les chapeaux de roues. Et heureusement, parce qu'une semaine après ma triste soirée chez Fred, les journaux annonçaient les fiançailles officielles de Geoffrey Dureyi avec la représentante en communication d'une marque de mode connue, Lucinda Durmont. J'ai encaissé, sans en parler, sans pleurer, sans même serrer les dents. Angie a guetté mes réactions pendant plusieurs jours puis m'a suppliée de dire quelque chose, de l'insulter, de crier. De réagir, tout simplement.

– Il n'en vaut pas la peine, ai-je murmuré avant de retomber dans un mutisme déprimant.

Je ressens de la lassitude vis-à-vis de cette histoire, bien plus que de la peine. J'ai l'impression d'avoir gâché quelque chose qui aurait pu, et peut-être dû, être spécial. Repenser à lui et à ma faiblesse ne me fera pas avancer. Alors, intérieurement, c'est douloureux, mais j'enfouis très profondément ces sentiments, au point de ne rien ressentir.

C'est ça ou sombrer.

Le plus dur, c'est la nuit. Mon inconscient ne coopère pas du tout. Parfois, je revis cette nuit avec lui. Le plaisir que j'ai ressenti dans ses bras n'est même pas entaché par cette histoire. J'ai toujours envie de lui, de ses baisers, de ses caresses, de sa tendresse et de son ardeur aussi. À d'autres moments, je suis hantée par son visage troublé et triste. C'est sûr qu'il ne ressemble pas au fiancé enjoué et épanoui qui s'apprête à épouser la femme de sa vie. Et cette certitude ne m'aide pas. Parce que je n'ai pas voulu l'écouter, de peur de croire à ses mensonges, et qu'il est trop tard, maintenant.

Je ne veux pas vivre dans le regret, alors je ferme une porte bien épaisse sur ces souvenirs et regarde devant moi, et non en arrière.

Mon stage a commencé à peine deux semaines après la reprise des cours. Six mois dans cette entreprise prestigieuse, deux jours par semaine, à suivre un administrateur et à apprendre le métier directement sur le terrain. Mon binôme, Keon, n'est pas ultra ouvert et a passé les deux premiers jours à grogner sans vraiment prononcer de phrases complètes ni agréables. Mais son travail me passionne, je le suis sans me plaindre et il commence à se faire à ma présence, et même à me donner quelques tâches. Une fois qu'il s'est assuré que je pouvais y arriver sans lui, bien sûr. Je pense qu'il est un peu misogyne mais je le supporte. Maintenant, tout me semble moins dur que de savoir que je ne le verrai plus.

Comme tous les matins depuis trois semaines, je retrouve Keon dans les locaux de hITp. Habillé simplement d'un jean bleu foncé et d'une chemise à manches courtes, ce quarantenaire légèrement

bedonnant a toujours la bouche de travers, comme s'il retenait constamment une vacherie. Je n'en ai pas encore fait les frais mais je l'ai entendu sortir quelques piques à des collègues. Et ça peut être sur tout et n'importe quoi. Une vanne sur un problème informatique, une critique sur la coiffure de l'hôtesse d'accueil ou même une insulte à la machine à café qui a avalé son billet sans lui rendre de monnaie.

C'est pas la joie de vivre tous les jours…

Mais ça me change de la déprime des dernières semaines de vacances. J'ai besoin de faire le vide avant l'arrivée de mes parents. Elle est prévue dans un mois et demi et je ne me sens pas prête du tout à sourire sans joie, à supporter les remarques de ma mère, les excuses à mi-voix de mon père et à paraître plus enjouée que je ne le suis vraiment. Une vraie partie de plaisir qui s'annonce. Sauf que je dois leur prouver que je me débrouille bien ici. Que j'ai surmonté le reste. Que le passé est le passé. Et que je ne rentrerai pas en France. Parce que ça aurait trop le goût d'un échec. Ils ne m'ont pas élevée comme ça : je relève toujours les défis, et je gagne.

Habituellement…

– Bonjour, lancé-je en arrivant à sa hauteur.
– Ouais, salut.

Je n'ai pas dit que son attitude était des plus agréables !

Je retiens un soupir et me contente de sourire. Ça m'entraîne pour la venue de ma mère. Encaisser. Je vais devenir une vraie championne.

– Où va-t-on, aujourd'hui ?

C'est une des choses qui me plaisent le plus. Bouger. Aller dans d'autres entreprises, installer, vérifier et régler les problèmes de sécurité.

– Un de nos plus récents clients. Une grosse boîte.

Waouh, c'est la première fois qu'il me parle autant !

– Super !

J'hésite à lui demander le nom, il doit bien se douter que cette information m'intéresse, quand même. Mais Keon reste muet et prépare quelques affaires qu'il enfourne dans son sac à dos. Je ronge mon frein cinq minutes, tapote du pied et récolte un regard noir qui me décide à me lancer.

– Je pourrais savoir le nom de ce nouveau client ? demandé-je poliment avec un sourire.
– Surprise, marmonne-t-il.

Et j'ai bien envie de l'étriper, à ce moment-là. Bien que ce ne soit pas la première fois qu'il

s'amuse à ce petit jeu. Je crois que ça lui permet de me rappeler ma place dans le binôme. Je n'ai pas les infos, je n'ai pas les compétences, je ne suis que la stagiaire. En gros, je le suis et je me tais.

– Et notre mission ?

Nos regards se croisent et je serre les dents devant le mépris que je crois deviner.

– OK, surprise aussi, déclaré-je d'un ton léger mais forcé.

Je sors de son bureau pour ne pas exploser. Il est dans un mauvais jour. Les heures qui suivent vont être sympas. J'arpente le petit couloir en prenant de profondes inspirations. Si vraiment je n'arrive plus à le supporter, j'irai en parler avec Harper ou directement avec la vice-présidente qui m'a fait passer l'entretien. J'espère qu'il pourra quand même se dérider, même si trois semaines me paraissaient suffisantes. Faut croire qu'il ne s'est pas habitué à moi ou qu'il ne veut pas s'habituer à moi.

Je pivote sur moi-même en entendant le bip caractéristique de l'ouverture des portes d'ascenseur. Un sourire aux lèvres, je lève les yeux pour accueillir un potentiel collègue et tombe des nues en apercevant un homme immense et fin comme un fil de fer. Cheveux et sourcils rasés, moustache et barbiche noires, l'inconnu s'avance vers moi sans même me regarder. J'ai l'impression d'être transparente.

Pourquoi est-ce qu'il me dit quelque chose, ce type ?

Je ne fais même pas attention à Keon qui sort du bureau et me dépasse. Je tourne la tête pour suivre cet étrange individu quand son nom, ou plutôt son surnom, me revient en mémoire. *The Best I.P.* alias *The Best in Power* , « le meilleur au pouvoir ». Oui, un peu vantard comme surnom mais mérité. Intrusion dans n'importe quel système d'exploitation, création de virus quasi indétectables, manipulation de données, vol de logiciels, espionnage. Et j'en passe, sûrement. Il n'a été remis en liberté que récemment, après avoir purgé une peine de six ans pour toutes ces infractions. Peut-être vient-il offrir ses compétences à hITp ? L'entreprise deviendrait la société incontournable en termes de sécurité informatique avec un tel phénomène dans son équipe !

– Madeleine ! grogne Keon en soupirant.
– Oui ?
– Tu as fini de baver ? On peut y aller ?

De plus en plus charmant.

– Désolée, ce n'est pas tous les jours que je croise une telle pointure…
– Ça va, ça va, j'ai compris, me coupe-t-il en se remettant en marche.

C'est quoi, son problème, bon sang ? On dirait qu'il est blasé de tout ! Enfin, quand même, quoi ! LE célèbre *The Best I.P.* , ici, à quelques mètres de moi.

Est-ce qu'il m'en voudra si je vais demander un autographe ?

Je crois bien que oui. Mon collègue ne m'attend même pas et s'engouffre dans l'ascenseur. Si je ne veux pas me retrouver seule aujourd'hui, enfermée dans son bureau parce que j'aurai perdu sa trace, j'ai intérêt à m'activer. Je le rejoins juste avant que les portes se referment.

L'ambiance dans la voiture de la société est un peu tendue. Je lui en veux d'avoir ce comportement aussi froid et ronchon avec moi. Et je suis franchement déçue de ne pas avoir approché d'un peu plus près cette icône de l'informatique. Je projette d'aller aux renseignements auprès de Harper. Depuis le début de mon stage, on s'est retrouvées plusieurs fois par hasard devant la machine à café et j'ai pas mal sympathisé avec elle. J'ai vite compris qu'elle ne portait pas Keon dans son cœur non plus, ce qui nous faisait un point commun. En fait, j'ai l'impression que peu de monde le supporte. Sauf qu'il est bon dans son métier. Faut juste s'accommoder de son caractère d'ours mal luné.

Alors qu'il sort du parking souterrain, mon collègue allume la radio, signe qu'il ne compte pas discuter avec moi. Je croise les bras et regarde dehors. Peut-être arriverai-je à savoir où il nous emmène en reconnaissant la route empruntée ?

« Il y a plusieurs jours, une fuite dans l'entreprise Dureyi a provoqué un véritable séisme dans le monde automobile. Je vous rappelle l'information : la célèbre marque de voitures de luxe a racheté un laboratoire de biotechnologie spécialisé dans la recherche sur l'algo-carburant, un carburant à base de microalgues. »

Je soupire. Depuis trois jours, on n'entend parler que de ça. Si ce laboratoire arrive à sortir un carburant viable, aussi fiable que l'essence actuelle, et qu'il est en plus compatible avec les voitures Dureyi, c'est tout un système d'offres et de demandes qui sera bouleversé. En bien. Mis à part pour les magnats du pétrole.

Mais ils n'ont pas grand-chose à craindre, tout ça restera encore inaccessible aux petites gens.

« L'information vient d'être confirmée par le porte-parole officiel : Dustin Dureyi », continue la journaliste d'un ton exalté.

Je serre les dents. Décidément, ce type, je ne le porte pas dans mon cœur. Je ne l'ai que très peu vu mais il m'a laissé une très mauvaise impression. Chaque fois que j'entends son prénom, je repense à la manière dont il parlait de son fils. Alors qu'ils travaillent ensemble et que leur marque est mondialement connue, ils ne semblent pas s'entendre, ni s'apprécier.

« Dustin Dureyi qui affirme notamment que ce nouveau carburant sera bientôt commercialisable. Leurs prochains modèles seront prévus pour fonctionner essentiellement avec un algo-carburant. »
« Une véritable révolution, commente un autre journaliste masculin. Les… »

Keon grogne et éteint brusquement le son. Je ne proteste pas, n'ayant pas forcément envie d'entendre encore plus parler de cette famille. Mon regard erre au dehors et j'ai vaguement le sentiment que nous avons tourné en rond. Cinq minutes plus tard, mon collègue s'engage dans un

parking souterrain et mon corps se tend.

Putain !

Je sens la panique m'envahir et mes mains deviennent moites. Keon abaisse sa vitre pour parler au gardien et la barrière s'ouvre pour nous laisser passer. Ce n'est donc pas une erreur, nous sommes attendus. Dans les locaux où bosse Geoffrey. Quand la voiture s'arrête, je suis en sueur et complètement immobile sur mon siège.

– Et voilà, le vrai travail intéressant commence !

La voix de mon collègue me fait sursauter. Il ne le remarque même pas, occupé à se frotter les mains en un geste de pure satisfaction.

– On va bosser pour Dureyi ? demandé-je d'une voix blanche.
– Oh oui, un gros contrat ! J'aurais préféré y aller avec quelqu'un de plus expérimenté, bougonne-t-il en sortant du véhicule. Tu as intérêt à faire exactement ce que je te dis, pas plus, pas moins.

Comme si j'avais pris l'habitude de lui désobéir. En voyant son air interrogateur, car je suis toujours bloquée sur mon fauteuil, je prends une grande inspiration avant de m'extraire tant bien que mal. Mes jambes flageolent et je me retiens à la carrosserie. Je ne veux pas le revoir. J'ai peur des réactions que je pourrais avoir.

– Qu'est-ce qui t'arrive ? gronde Keon, les sourcils froncés. C'est le nom Dureyi qui te fait cet effet ? Tu dois te montrer professionnelle, surtout ici, alors reprends tes esprits. On est là pour bosser, pas pour signer des autographes, OK ?

Va te faire foutre, bon sang !

Mâchoires crispées, je hoche la tête et me redresse. Mon trouble n'est pas dû au fait de travailler pour une marque aussi prestigieuse. C'est parce que je risque de le croiser. Des palpitations affolent mon cœur et j'ai bien du mal à emboîter le pas à mon collègue. Collègue qui sifflote, une sacoche noire passée sur son épaule, et qui s'engouffre dans l'ascenseur avec une mine réjouie. Je suis bien loin d'éprouver la même chose. Mon seul espoir de ne pas me retrouver nez à nez avec lui, c'est qu'on va travailler avec le service informatique. Avec un peu de chance, je ne l'apercevrai même pas.

Pendant que les chiffres des étages défilent sous mes yeux, mon ventre se tord et une boule se forme dans ma gorge. Je pensais avoir pris assez de recul pour ne plus être affectée par cette histoire mais rien que la pensée de me retrouver dans le même immeuble que lui me bouleverse.

Et si je tombe sur Geoffrey, je fais quoi ?

Je ferme les yeux alors que des images de lui, de son visage troublé, de son sourire hésitant et de son corps magnifiquement sculpté me feraient presque gémir. Autant de plaisir que de dépit. Rien que

de le visualiser dans mon esprit, mes hormones me trahissent.

– Ce n'est qu'une réaction physique, marmonné-je entre mes dents.
– Qu'est-ce que tu baragouines ? rouspète Keon en me jetant un regard en coin.
– Rien.

Bouche pincée, je combats l'envie de m'enfuir et d'abandonner mon stage. Parce que, malgré ce que Geoffrey m'a fait et ce mois d'absence, j'en suis encore à rêver de lui. Désespoir et colère luttent en moi. Je ne devrais pas être aussi chamboulée par la perspective de le revoir, même de loin. Je n'aime pas me sentir aussi accro à un mec. Surtout à un sale type, menteur et dissimulateur. Rien n'est franc chez lui. J'essaye de me concentrer sur ces sensations négatives pour occulter les autres. Le désir, le réconfort d'être enlacée par ses bras rassurants et possessifs, l'abandon au plaisir, la complicité qui s'était installée entre nous. Je retiens un cri d'agacement et souffle un coup quand les portes s'ouvrent.

Keon se dirige directement vers l'accueil, sans m'attendre ni même se préoccuper de moi. Tant mieux. J'en profite pour rester quelques pas en arrière. Je ne me sens pas bien. J'ai mal au ventre, je suis angoissée et nerveuse. Quand mon collègue revient en me tendant un *pass,* je me force à sourire. Je ne devrais pas, puisqu'il s'en fout, mais je ne veux pas qu'il perçoive encore mon trouble.

– On nous attend, me dit-il simplement en faisant volte-face.

Je lui emboîte le pas. Il faut que je me reprenne. Je vais forcément le croiser un jour. Peut-être pas aujourd'hui mais vu que nous allons bosser pour sa boîte, dans ses bureaux, il arrivera bien un moment où je tomberai sur lui. Je dois me préparer. Cette faiblesse en sa présence, je ne veux plus qu'elle prenne le dessus. Hors de question que je me laisse influencer à nouveau par des réactions purement physiques.

Nous passons un portique puis grimpons dans un autre ascenseur, direction le vingtième étage. C'est bête mais je suis soulagée que nous n'allions pas au vingt-sixième, celui qui abrite le bureau de Geoffrey. Je me rends bien compte qu'il est mobile et qu'il se déplace sûrement dans ses locaux mais savoir que six étages nous séparent me laisse espérer que je ne le verrai pas tout de suite, que j'aurai le temps de digérer la nouvelle.

J'enfile le couloir derrière Keon, à qui des ailes semblent avoir poussé. C'est sûr que ça nous change un peu des dernières missions. Nous avons fait beaucoup de petites entreprises, où l'ambiance était très familiale, très cordiale. Ici, même le parquet sur lequel nous marchons transpire le luxe. Il a été tellement ciré qu'on pourrait presque voir notre reflet dedans. Mon collègue doit aimer ce climat de richesse car un sourire un peu niais ne le quitte pas depuis que nous nous sommes garés dans le parking. Peut-être est-ce dû au fait de se sentir important, puisqu'une entreprise aussi prestigieuse fait appel à nos services. Dans les tous cas, confiance et assurance lui ont redressé les épaules.

Keon s'arrête devant une porte vitrée mais trouble. On n'aperçoit que des silhouettes floues.

Impossible de deviner qui ou ce qui se trouve derrière. Il toque énergiquement et entre sans attendre de réponse. Mon cœur accélère quand je le suis et je me retrouve face à une table ronde où siègent déjà quatre personnes. Soulagement. Je n'en connais qu'une. Dustin Dureyi. Même si je n'aime pas trop le personnage ni ce qu'il dégage, je préfère que ce soit lui plutôt que son fils.

– Ah, monsieur McFliche, se réjouit-il en se levant pour serrer la main de mon collègue.
– Monsieur Dureyi, ravi de vous revoir.

Le père de Geoffrey s'écarte un peu tout en me jetant un coup d'œil et je fais un pas sur le côté pour ne plus être cachée par Keon. Je ne suis pas timide et j'affronte son regard curieux. Il n'a pas l'air de me reconnaître même si son froncement de sourcils indique que je l'intrigue. Je dois lui paraître vaguement familière.

– Vous êtes ?
– Madeleine Beauchamps, ma stagiaire, intervient mon collègue.

Je serre les dents pour ne rien répliquer. « Ma » ? Il se croit vraiment tout permis, aujourd'hui.

– Très bien, marmonne Dustin en gardant ce petit air troublé. Installez-vous, il ne manque plus…
– Je suis là, le coupe une voix familière dans mon dos.

Tout mon corps se tend en reconnaissant son timbre grave. Sa présence à quelques pas de moi me donne un frisson et mes mains se mettent à trembler. Je n'y échapperai pas.

Geoffrey !

24.

Maddie

Bordel !

J'inspire un grand coup avant de me retourner. C'est bien lui. Et il est plus beau que jamais. Pourtant, je remarque immédiatement les cernes sous ses yeux et ses épaules affaissées. Ce petit côté fatigué agit comme un aimant sur moi. J'ai envie de le prendre contre moi, de lui communiquer ma chaleur, de lui murmurer des mots doux et apaisants malgré tout ce qui s'est passé pendant notre courte relation. Mais cet élan est brusquement coupé quand je croise son regard.

Geoffrey blêmit et ses mâchoires se crispent. Il n'a pas l'air content de me voir et cette réaction me peine alors qu'elle ne le devrait pas. Je déglutis et me détourne, mal à l'aise. Je suis apparemment la seule à être encore troublée par ce qu'on a partagé. Dustin nous épie et son froncement de sourcils s'est accentué.

– On peut commencer ? demande-t-il froidement à son fils.

Geoffrey ne répond pas et se contente de prendre place à ses côtés, toujours livide. Keon grogne, visiblement contrarié qu'il ne l'ait pas salué. Je sens que cette mission ici va lui donner la grosse tête. Enfin, encore un peu plus.

Résignée, je m'installe à table, entre mon collègue et un homme portant des lunettes. À trois sièges du P.-D.G. Si je reste calée dans le fond de mon siège, je ne le vois pas. Par contre, je suis quasiment en face de Dustin et ses yeux ne cessent de me dévisager. Il va bien finir par se rappeler.

Ça sent mauvais pour moi, tout ça.

– Bien, reprend Dustin, un peu agacé. Je fais rapidement les présentations pour qu'on puisse ensuite s'atteler au cœur du problème. Maxime Hut, notre responsable de la sécurité des systèmes informatiques, Jason Roud, notre futur ex-administrateur qui part à la retraite dans une semaine et notre chargé de communication, Michaëla Mulin. Notre problème : une sécurité des informations insuffisante.

– Cette fuite auprès des médias n'est pas due à une erreur technique, bougonne Jason, le plus vieux de l'assemblée.

– Peu importe, fait remarquer Michaëla. Ces informations sont confidentielles, elles ne devraient pas être accessibles à n'importe quel salarié.

– Elles ne le sont pas, déclare calmement Maxime Hut en croisant les bras.

– Donc, c'est qu'il y a une faille dans la sécurité.

Ils n'ont pas tous l'air d'accord avec la jeune femme.

– Bref, tranche Geoffrey. Nous avons décidé de faire appel à hITp pour régler ce problème. Quel qu'il soit. Renforcer la sécurité du réseau, limiter l'accès des salariés aux données sensibles et faire une veille informatique pour traquer tout intrus ou non-respect des consignes.

Keon intervient alors pour faire un petit laïus vantant les mérites et la fiabilité de son entreprise. Jason, visiblement vexé, marmonne dans son coin, ce qui a l'air d'exaspérer la jeune chargée de communication.

– Voyons la réalité en face, s'exclame-t-elle finalement. Nous avons besoin de professionnels compétents dans ce domaine. Ce qui n'était plus votre cas.

– Jason est quelqu'un de très expérimenté, contre Maxime en remontant ses lunettes sur son nez. Nous nous sommes laissé dépasser par l'ampleur de la tâche. Beaucoup de projets ont vu le jour récemment, ce qui a focalisé notre attention sur autre chose.

– Cette réunion doit permettre de régler cette situation, enchaîne Geoffrey. Nous avons besoin de votre expérience, Jason. C'est vous qui serez en charge de la transition avec hITp. Vous connaissez l'entreprise, son système et son réseau. Vous êtes le meilleur interlocuteur possible.

Le vieil homme se redresse un peu et retrouve un semblant de sourire à ce compliment. Dustin lève les yeux au ciel et se frotte le bas du menton. Michaëla, qui ne me fait pas une bonne première impression, soupire et se renfonce dans son siège.

S'engage ensuite une discussion assez technique entre Maxime, Jason et Keon qui parlent notamment de revoir les droits d'accès sur tous les postes du réseau. Je comprends la plupart des termes techniques utilisés mais j'ai encore du mal à visualiser tous les tenants et aboutissants. Geoffrey et Dustin semblent perdus mais font l'effort de suivre la conversation. Michaëla gribouille sur un cahier et râle dans son coin.

– Très bien, conclut finalement Maxime avec un sourire satisfait. Vous aurez un bureau à votre disposition, n'hésitez pas à nous donner une liste de matériel s'il vous manque quelque chose. Vous aurez aussi accès à chaque poste de l'entreprise et nous vous transmettrons dans la journée les codes de chaque utilisateur.

– Votre… stagiaire sera là tous les jours ? demande Dustin sans même s'adresser à moi.

Je serre les dents pour ne pas répliquer quelque chose de méchant et je surprends la soudaine tension dans les épaules de Geoffrey. Il fait mine de ne pas s'intéresser au sujet mais tout son corps s'est crispé à cette question.

– Deux ou trois jours par semaine, répond mon collègue avec un haussement d'épaules qui m'agace.

– Si vous vous inquiétez pour la confidentialité de vos données, rassurez-vous, dis-je, un peu narquoise. Ma convention est très claire là-dessus. J'ai signé un contrat de non-divulgation avec hITp.

Mon ton un peu sarcastique arrache un sourire à Jason qui semble apprécier mon répondant,

contrairement à Dustin. Ses doigts chiffonnent la feuille qu'il tenait dans la main et son regard me foudroie sur place. Sauf que je ne m'écrase pas, exactement comme lors de notre première rencontre, et que je relève même le menton. Keon marmonne entre ses dents, soufflé par mon audace et Geoffrey daigne enfin se tourner vers moi. Et cette petite lueur étonnée dans ses iris me donnerait presque envie de rire. Mais c'est vrai que je ne lui ai jamais raconté ma discussion avec son père.

– J'espère bien que vous saurez tenir votre langue, siffle Dustin à voix basse.

Mon petit rictus ne lui échappe pas et l'agace. Geoffrey retient un rire en toussant plusieurs fois. On échange même un regard complice qui me déstabilise un moment. Mais comme je suis toujours épiée par Dustin, je me reprends et le défie du regard. J'aurais peut-être dû éviter car cela semble lui rappeler quelque chose.

– Oh ! fait-il, comme si une illumination venait d'avoir lieu en lui, mais vous êtes…
– Aucune importance, coupe sèchement Geoffrey en se levant d'un coup pour mettre fin à la réunion. On a terminé.

Tout le monde est surpris par sa brusquerie, Dustin le premier. Et moi, j'ai bien envie de me ratatiner sur place. Ou mieux, de disparaître. Pas parce que l'autre arrogant m'a reconnue. Non, c'est la réaction de son fils qui me fait mal. Ce changement radical, comme s'il avait soudainement honte ou peur que son père déballe devant les autres que j'ai été sa gouvernante. Je comprends qu'il n'ait pas envie de mélanger vie privée et vie professionnelle, mais quand même, cette froideur !

Geoffrey quitte la pièce en premier après avoir échangé deux mots avec Maxime. Il traverse le couloir et disparaît en moins d'une minute. Sans un regard en arrière. Dustin se remet à froncer les sourcils et à me dévisager, apparemment contrarié. Parce que j'ai bossé pour son fils en tant que gouvernante ? À cause de mon caractère ?

– Je vais vous faire visiter, s'exclame Maxime en faisant signe à Jason de le rejoindre. Je vous laisserai ensuite vous installer dans votre bureau et prendre connaissance de notre réseau.

Keon acquiesce. Je ne l'ai jamais vu aussi mielleux et obéissant. Écœurant. Les trois hommes s'avancent dans le couloir et je les suis à quelques mètres de distance. Quand je me retourne une dernière fois, j'aperçois Dustin, toujours près de la porte de la salle de réunion. Il me fixe tout en se frottant le bas du visage. J'espère qu'il ne va pas me poser de problème durant mon stage. S'il va se plaindre à la vice-présidente d'hITp, je ne donne pas cher de ma peau.

Maussade, je reste en retrait pendant la visite guidée. Heureusement, elle ne dure pas longtemps et nous finissons dans un petit bureau bien éclairé. Maxime s'éclipse et Jason part récupérer quelques documents.

– On peut savoir ce qui t'a pris ? grogne Keon en se penchant vers moi.

Je ne pourrai pas supporter un sermon de sa part.

– Je ne me sens pas bien, chuchoté-je, une main plaquée sur mon ventre. Je vais aux toilettes.

Il recule comme si je pouvais le contaminer et grimace presque de dégoût.

Pauvre type.

J'arpente les couloirs d'une démarche monotone. Je traînerais presque des pieds si je n'avais pas peur d'être surprise par quelqu'un. Soulagée d'être seule, je me place devant un lavabo et me passe de l'eau sur le visage.

Je ne devrais pas me plaindre. Après tout, il a agi comme je le voulais, non ? Je m'attendais à ce que le revoir fasse remonter les souvenirs de notre nuit. Mais je n'étais pas prête à ressentir encore du désir pour lui. Cette attirance est décidément malsaine. Il va falloir que je reste loin de cet homme. Je ne me fais pas confiance face à Geoffrey.

Un soupir m'échappe et je profite de cette solitude momentanée pour recoiffer quelques mèches de cheveux. J'ai décidé de les laisser pousser pour ne plus être hantée ni enfermée dans le passé. J'ignore si je le supporterai mais je teste. Pour avancer.

La porte grince et je me détourne de mon reflet dans l'idée de rejoindre Keon. Faudrait pas qu'il s'impatiente et me fasse payer mon retard toute la journée. Sauf que je me fige net. Geoffrey se tient devant moi, hésitant. Je jette un rapide coup d'œil autour de moi mais aucun urinoir en vue. Je ne me suis pas trompée. Il est donc venu exprès.

Merde.

Je déglutis et nous restons face à face quelques secondes sans rien dire. Son regard balaye mon visage, s'attarde un moment sur ma bouche puis monte jusqu'à mes yeux. Il pince la bouche et fourre une main dans ses cheveux. Adieu la coupe bien disciplinée. Bonjour l'effet saut du lit ultra sexy.

– Maddie, souffle-t-il.

Et mon cœur, ce traître, rate un battement.

– On n'a rien à se dire ! m'écrié-je, agacée par toutes ces émotions, toutes ces envies contradictoires.
– Je ne pouvais pas… Il fallait que je…

Geoffrey s'interrompt et jure entre ses dents. Il fait quelques pas vers moi mais s'arrête en voyant mes traits se durcir. Il y a une limite à ne pas franchir.

– Qu'est-ce que tu fais ici ?

L'accusation dans sa voix me fait sortir de mes gonds. Comme si j'avais souhaité revenir et le voir. Qu'il n'aille pas s'imaginer que je le poursuis…

– Ce n'était pas voulu, rassure-toi, craché-je. Je suis en stage chez hITp, je ne savais pas qu'ils allaient travailler pour Dureyi.
– Putain, marmonne-t-il en glissant ses deux mains dans ses cheveux, cette fois-ci. Tu ne devrais pas… J'ai déjà du mal à t'oublier quand je ne te vois pas ! Merde, Maddie ! C'est pas possible !

Mon cœur cogne fort dans ma poitrine. M'oublier ?

– Je ne voulais pas non plus, dis-je, d'un ton dépité.

Ses yeux me foudroient. Il est a priori vexé par mes paroles. Mais que veut-il, à la fin ? Que je lui dise que moi aussi, je n'arrive pas à me le sortir de la tête ?

Geoffrey soupire et fait encore un pas. Voyant que je me tends à son approche, un discret sourire étire ses lèvres.

– Je… suis content de te revoir.

Non, non, non ! Connard !

Je ferme les yeux très fort pour ne plus voir ce soulagement et ce trouble mêlés sur son visage. Si seulement je pouvais ne pas être touchée par son ton doux et tendre. Je peux survivre à ses reproches, mais pas à sa gentillesse.

Je tressaille en sentant ses doigts effleurer ma joue. Son corps, si proche du mien, me coupe le souffle. J'ai envie de… Non, je n'ai aucune envie le concernant. Point final.

– Regarde-moi, Maddie.
– Mauvaise idée, grommelé-je.

Imaginer le sourire taquin qui doit illuminer son visage à ce moment précis me donne chaud. Le voir en vrai serait dévastateur, pour ma raison, mes bonnes résolutions et ma santé mentale. Ce type va me rendre folle.

– Qu'est-ce que tu veux ? grogné-je en le sentant toujours aussi proche.
– Je ne sais pas, chuchote-t-il avec une note de tristesse.

Alors je fais un pas en arrière et ouvre les yeux.

– Ça complique tout, avoue-t-il tristement.

Je reste muette mais mes ongles s'enfoncent dans mes paumes.

– Ce n'est pas une bonne chose…
– Sans blague !

Geoffrey serre les dents face à mon cynisme. Je suis la première à regretter cette situation.

– Madeleine, commence-t-il en faisant un pas vers moi.
– Non ! Reste où tu es. Ne m'approche pas.

Mes derniers mots n'ont été prononcés que dans un murmure à peine audible. Il s'arrête, me dévisage puis s'avance à nouveau. Ma respiration s'accélère. Je panique.

Il est trop proche !

Il a l'air d'être dans le même état que moi. À peine quelques centimètres nous séparent maintenant et j'entends distinctement son souffle rapide. Pupilles dilatées, lèvres entrouvertes, il hésite encore.

– Dis-moi que tu n'es pas troublée, que tu ne ressens rien, là, tout de suite.

J'ouvre la bouche mais aucun son n'en sort. Il doit bien lire dans mes yeux, de toute façon. Et ce qui n'aurait jamais dû arriver arrive. Nos corps en contact, sa main sur ma nuque, les miennes autour de sa taille et un baiser ardent, passionné, désespéré. Je ne saurais dire lequel de nous deux a comblé le peu d'espace qui nous séparait mais je crois bien qu'on en avait autant envie l'un que l'autre.

Tout me revient instantanément. Son goût, sa douceur, son odeur. Je n'ai rien oublié de lui. Un frisson me parcourt quand nos langues se retrouvent et, à mon grand désespoir, un gémissement de plaisir m'échappe. Je sens ses lèvres sourire contre les miennes et sa main agrippe ma fesse pour me coller à son bassin, et à son érection naissante.

Mon corps semble fondre contre le sien. Mon esprit n'émet aucune objection à ce que nous sommes en train de faire. Comme s'il ne demandait que ça, en fait. Le poids qui comprimait ma poitrine depuis plusieurs semaines s'envole. Je me sens plus légère, plus entière. Et c'est terrifiant, parce que c'est lui qui me donne cette sensation.

Je n'ai aucune envie d'arrêter…

Nos têtes se penchent, nos lèvres se goûtent, se savourent. C'est comme plonger dans un abîme d'émotions fortes. Soulagement, joie, désir, frustration, évidence. Je suis foutue. Geoffrey grogne contre ma bouche et la pression sur ma nuque s'intensifie. Le plaisir d'être dans ses bras, blottie dans sa chaleur, me donne le tournis.

Au bout de quelques minutes, nous nous écartons, à bout de souffle. Il ne me lâche pas pour autant, sa main remontant sur ma taille, l'autre l'y rejoignant. Mes deux poings se referment sur son torse et je baisse les yeux pour ne pas croiser son regard. Je ne veux pas voir qu'il me désire.

– Je n'ai pas oublié le goût de tes lèvres, déclare-t-il à voix basse.

Je me crispe. Des larmes viennent brouiller ma vue. Cette phrase me rappelle que je ne suis pas la seule. Il y a bien évidemment Lucinda mais aussi toutes les autres, dont ma propre cousine. La nausée me reprend et je tends les bras pour le maintenir loin de moi. Il ne résiste pas et ses mains m'abandonnent, retombant le long de son corps. Je tente de respirer plus lentement, d'apaiser les

battements fous de mon cœur.

– On n'aurait pas dû.
– Maddie, je…
– Non. Ne me fais pas ça, imploré-je en l'empêchant d'avancer à nouveau. Tu vas me détruire.

Je sens son corps se raidir sous mes doigts et j'en profite pour sortir de la pièce. Je marche, tête baissée, sans m'arrêter ni me retourner. Je ralentis seulement quelques pas avant d'arriver dans le bureau qui nous a été attribué.

J'ai l'impression de repartir en arrière.

J'essuie mes yeux machinalement, puis ma bouche. Hors de question de garder son goût et son odeur sur mes lèvres. Ce baiser, c'était une erreur. Non seulement il m'a prouvé que je l'avais encore dans la peau mais, en plus, je me rends compte que je perds la tête dès qu'il m'approche. Car en réalité, je ne voulais pas que ça s'arrête. Je souhaitais même plus. Beaucoup plus. Rageusement, je me traite d'idiote. Ah, c'est bien beau d'avoir découvert les vrais plaisirs de la chair, mais maintenant, j'ai peur de n'être guidée que par ça !

D'un pas décidé, j'entre dans la pièce où Keon est en train de discuter avec Jason. Je m'installe non loin d'eux pour suivre la conversation et j'ai bien du mal à me concentrer. Si je comprends bien ce qu'ils disent, la première chose à faire est de réaliser un audit de la configuration puis de reconfigurer le pare-feu dans le but d'améliorer la politique de sécurité du réseau. L'entreprise ayant considérablement grandi, il va falloir segmenter le réseau afin de limiter certains échanges et filtrer plus efficacement les données qui transitent.

À midi, aucun appétit. Je grignote, picorant ma salade sans grande envie. Je revois pourtant Angie s'inquiéter, il y a quelques jours. J'ai perdu un peu de poids, c'est vrai. Et il va falloir régler ce problème car ma mère s'en rendra forcément compte. Ça ne m'aidera pas à lui faire croire que tout va bien.

La journée s'étire, s'allonge et je suis bien soulagée lorsque Keon me dépose à un arrêt de bus, non loin. Sur le trajet du retour, je ne peux m'empêcher de repenser à ce qu'il s'est passé dans les toilettes avec Geoffrey.

Ce type m'obsède… et le pire, c'est que j'en redemande…

25.

Geoffrey

Je fais les cent pas dans mon bureau. Impossible de me concentrer, impossible de penser à autre chose qu'à cette foutue femme qui débarque dans ma vie une seconde fois alors que je m'étais enfin décidé à l'oublier.

Je suis faible. J'ai cédé à mon père. Mais ça n'avait pas d'importance puisqu'*elle* ne voulait pas de moi. Tout le monde était satisfait et j'aurais bien trouvé un moyen de m'accommoder de cette vie.

Frustré, je passe une main dans mes cheveux complètement décoiffés. Dustin se ferait un plaisir de me rappeler à l'ordre s'il me voyait dans cet état. Déjà que ma mine fatiguée et déprimée lui arrachait une grimace, ces derniers temps, me voir négligé l'énerverait encore un peu plus.

Mais merde, je n'avais pas prévu de la revoir !

Avec son absence, je pouvais me convaincre qu'effacer cet épisode serait facile. Elle a bouleversé pas mal de choses mais je n'avais encore rien mis en branle. Faire machine arrière était encore possible.

Mon portable vibre sur mon bureau et je grimace en apercevant le nom de Danny. J'hésite un moment puis refuse l'appel. Ce n'est pas la première fois. Aucune envie de refaire une de ces fêtes bidon.

Non, faire machine arrière n'aurait pas été possible. Pas tout à fait.

Quand Madeleine m'a giflé, j'ai compris qu'on n'arriverait à rien tous les deux. Que c'était peine perdue. Alors j'ai voulu m'assurer que le sexe pouvait être aussi agréable avec d'autres. Une erreur. Lamentable. J'ai bien couché avec une femme, même si je ne m'en souviens pas très bien. J'ai dû prendre une de ces putains de pilules. Quelle déception. Heureusement que la nana n'était plus dans mon lit à mon réveil, j'aurais été encore plus dégoûté. Parce que je n'ai pensé qu'à *elle* mais ça n'avait pas la même saveur ni la même intensité. Je n'ai pas pris autant de plaisir qu'avec Maddie. Et c'est la merde.

Je m'affale dans mon fauteuil et pince l'arête de mon nez pour réfléchir. En plus de tout ça, j'ai maintenant le goût de ses lèvres dans la bouche. Je m'en veux encore de l'avoir épiée et d'être entré dans ces foutues toilettes. J'en ressors encore plus frustré sachant que l'attraction qui existe entre nous est toujours forte. Comme au premier jour.

Merde, merde et merde.

S'il n'y avait que le sexe entre nous, je me ferais facilement une raison. Mais je sens qu'il y a bien plus. Tout ce qui la concerne me touche trop pour que ce soit anodin. Je m'inquiète notamment de voir qu'elle a perdu du poids, qu'elle a des cernes sous les yeux et, pire, que la lueur de combativité qui m'avait tant marqué chez elle a déserté son regard. Je ne sais pas si j'en porte toute la responsabilité mais elle ne va pas bien. Et ça ne me plaît pas. Mon cœur se serre à cette pensée. La sentir vulnérable déclenche un instinct de protection que je ne me connaissais pas.

Les prochaines semaines vont être un véritable calvaire. La savoir si proche et pourtant si inaccessible… Je commence à m'en vouloir d'avoir cédé aussi facilement à mon père. Sous le coup de la colère et de la déception, je peux faire n'importe quoi, malheureusement. Le passé me l'a déjà prouvé.

J'enchaîne les réunions, notamment avec les dirigeants de notre nouvelle acquisition. La première fois que j'en ai parlé à Dustin, il n'était pas franchement ravi. Comme chaque fois qu'une idée vient de moi. Mais en voyant le nombre d'entreprises prêtes à nous suivre, mon père a révisé son jugement et s'engage pleinement dans la partie. C'est un coup risqué et maintenant que notre démarche est rendue publique, nous n'avons pas droit à l'erreur.

Nous sommes donc en négociation avec de grandes stations-service pour obtenir un accord nous permettant de commercialiser chez eux notre nouveau carburant. Ce que les gens ignorent et qui n'a pas encore filtré dans les médias, c'est que cet algo-carburant sera aussi compatible avec une toute nouvelle série de voitures à prix abordable pour le tout-venant. Notre but étant de donner la chance à tout le monde, et pas seulement aux plus riches, de s'acheter une voiture plus écologique. Bien sûr, c'est sur eux que nous comptons pour pouvoir développer ce modèle à bas prix. Nos véhicules de luxe seront un peu plus chers à l'achat mais le carburant, lui, sera beaucoup plus rentable que l'essence.

L'avantage de ce gros projet, c'est qu'il occupe bien mes journées. La semaine défile sans que je m'en rende vraiment compte. Je vais courir le soir pour me défouler et m'endormir sans avoir le loisir de penser.

Lundi matin, par contre, tout me revient en mémoire lorsque je repère Maddie dans le hall. Elle sursaute en m'apercevant et fait quelques pas sur le côté pour se placer derrière son collègue. Pour me fuir. J'ai presque envie de sourire mais ce geste ressemble plus à du désespoir qu'à une attitude de gamine.

Je la trouble.

Et je suis dans le même état. La voir quelques secondes, même de loin, suffit à me perturber pour la journée. J'ai l'impression de humer son parfum à chaque recoin, de chercher son regard dans chaque personne qui croise ma route. Cet enfer ne pourra pas durer éternellement.

Dans la matinée, je reçois la visite de Pietro, l'assistant de mon père. Il entre lentement dans la pièce et referme la porte avec hésitation. Je fronce les sourcils. Il est plutôt direct, d'habitude, ces

précautions ne lui ressemblent pas.

– N'est-ce pas ta gouvernante que j'ai vue dans le couloir ? m'interroge-t-il en prenant place face à moi.
– L'ex-remplaçante de ma gouvernante.

Pietro me dévisage un moment sans rien dire et je soutiens son regard.

– Tu l'as embauchée ici ? demande-t-il, perplexe.
– Non, grogné-je, mal à l'aise qu'il puisse penser ça de moi.

À moins que ce ne soit une suggestion de mon père ?

– Elle fait un stage chez hITp, l'entreprise contactée par Maxime.
– Je vois.
– Cela te pose un problème ?
– Absolument aucun… Mais, et à toi ?
– Non plus.
– J'ai du mal à le croire. Je comprends mieux pourquoi tu te terres ici depuis plusieurs jours.
– Rien à voir, grommelé-je, de mauvaise foi.
– Évidemment.

Je déteste ses pauses intentionnelles pour me mettre mal à l'aise. Parce que ça fonctionne.

– Il se passe quelque chose avec elle ?
– Ça ne te regarde pas.
– Non, bien sûr. Seulement… tu n'as pas l'air bien. Et elle non plus. Je l'ai trouvée… vidée.

Putain de merde ! Je le sais ! Et ça me tue.

– Bordel, Pietro, qu'est-ce que tu veux ? J'ai fait ce qu'on m'a demandé, non ? Alors pourquoi tu viens mettre ton grain de sel où il ne faut pas ?
– Je ne pensais pas qu'elle avait autant d'importance ! se défend-il. Ce n'était pas ta première incartade, que je sache.

Je serre les dents. Il n'a pas tort, dans le fond mais je ne supporte pas qu'il compare Maddie à ces autres filles.

– Je ne pouvais pas deviner, poursuit-il en baissant la voix.

Ses doigts tapotent le bureau alors que ses yeux me scrutent encore une fois. Je suis tendu face à cette inspection.

– Tu… comptes rester avec Lucinda ?
– Ai-je vraiment le choix ? rétorqué-je en grimaçant.

– Écoute, je sais que ton père veut s'assurer du soutien indéfectible des Durmont mais quand même, c'est de ton avenir qu'on parle.

– Tu n'avais pas le même discours, la dernière fois.

– J'estimais que tu pourrais être heureux avec Lucinda, c'est différent. Maintenant, je vois bien que ce n'est pas le cas. Si tu t'obstines à obéir à Dustin alors que ton cœur désire autre chose, tu cours à la catastrophe. Vous allez tous souffrir. Et crois-moi, Joël Durmont n'acceptera pas que tu fasses du tort à sa fille.

– Je ne peux pas me désengager…

– Tu peux, me coupe-t-il avec un geste de la main pour balayer mes protestations. Tout le monde s'en remettra. Ton père sera un peu déçu, d'accord.

J'ai l'habitude.

– Lucinda ne deviendra pas ta meilleure amie, c'est sûr aussi. Mais je pense qu'il vaut mieux vexer quelques orgueils maintenant que d'attendre et de provoquer un véritable cataclysme plus tard.

Tout n'est pas aussi simple qu'il le dit. Sinon je l'aurais fait depuis longtemps. Il ignore tout de la menace de mon père. Et je ne peux pas lui en parler.

– Je ne sais pas.

– Réfléchis bien, soupire-t-il avant de se lever pour prendre congé.

Lorsque je suis de nouveau seul dans mon bureau, je pince l'arête de mon nez, déboussolé par cette conversation. Je ne m'inquiète pas pour Lucinda. Si Dustin met ses menaces à exécution, elle sera bien contente de ne plus être engagée avec moi au moment où le scandale éclatera.

Je n'ai personne à qui demander conseil.

Je me sens bien seul, écrasé par le poids de ce passé qui reste tapi au fond de moi, invariablement. Qu'est-ce qui est le pire finalement ? Me tenir loin de Madeleine ou tenter quelque chose avec elle au risque de la perdre définitivement quand elle saura toute la vérité sur moi ?

***

Je n'arrête pas de ressasser ma conversation avec Pietro depuis deux jours. C'était pourtant le premier à me dire de ne pas tout foutre en l'air pour une fille. Sauf qu'*elle* n'a rien à voir avec les autres. Depuis le début, c'est différent. Intense, vrai, déstabilisant. Unique. Je doute de plus en plus.

Et si ça valait le coup quand même ?

Et si c'était la bonne ? Ou du moins, si c'était celle qui pouvait me permettre de me libérer de l'emprise malsaine de mon père ? Est-ce qu'elle accepterait de me laisser une nouvelle chance ? Est-ce que je suis prêt à affronter mon passé et à risquer de voir du dégoût dans son beau regard ?

La sonnerie du téléphone de mon bureau me fait sursauter et me coupe dans mes interrogations.

Agacé, je prends le combiné en soufflant pour évacuer toute la tension que j'accumule depuis des jours.

– Monsieur Dureyi, une certaine Allie Sard demande à vous parler.

Bordel de merde !

Le monde s'écroule autour de moi et mes doigts s'enfoncent dans l'accoudoir de mon fauteuil. Des gouttes de sueur perlent à mon front alors que tous mes repères volent en éclat. Ce nom, je ne l'ai pas entendu depuis vingt ans. Il était banni de la maison, personne n'avait le droit de le prononcer.

Allie Sard… ma mère.

J'hésite, les mains tremblantes. Je pose le combiné sur la table et le serre aussi fort que possible. Je ferme les yeux, tente de trouver des pensées cohérentes qui pourraient m'aider à me décider. Est-ce que je suis prêt à l'entendre ? À replonger dans le passé ? À me prendre de plein fouet toutes les émotions qui sont liées à son départ ?

J'essuie mon front, inspire profondément et reprends le téléphone. Il n'y a qu'un seul moyen de savoir si elle me touche encore.

– Passez-la moi, dis-je d'une voix d'outre-tombe alors que ma tête tourne légèrement.

Mon souffle est rapide et ma poitrine comprimée. J'ai l'impression de subir une crise d'angoisse. La peur s'insinue en moi. Je ne trouve aucune raison logique pour qu'elle reprenne contact après toutes ces années. La seule évocation de son nom déclenche déjà une tempête dans mon crâne.

J'avais pas besoin de ça.

– Bonjour, Geoffrey.

Une voix douce, presque chaleureuse mais un peu intimidée. Ma respiration se bloque et des larmes viennent humidifier mes yeux. Je les essuie rageusement et retiens un reniflement à la dernière minute.

Putain, ressaisis-toi, on dirait un gamin !

– Madame Sard, répliqué-je d'un ton froid et que je souhaite détaché.

Elle n'a pas pris de nouvelles depuis toutes ces années, qu'elle ne s'attende pas à un accueil chaleureux non plus. Mon cœur bat toujours un peu trop vite à mon goût et mes doigts restent figés dans le cuir de mon fauteuil.

– Je me doutais que je ne serais pas bien reçue, souffle-t-elle. Je suis déjà contente que tu aies pris l'appel.
– Qu'est-ce que tu veux ? Tu n'as pas demandé le bon Dureyi, si tu voulais parler à Dustin.

– Mon Dieu, non, je ne compte pas reprendre contact avec lui !

Là, je comprends. Et je ne peux pas la blâmer pour ça, pour l'avoir fui, lui. Mais moi, je n'étais qu'un gosse ! À 8 ans, on n'est pas vraiment responsable, n'est-ce pas ? J'avais besoin d'elle, de son soutien, de son amour. Je n'ai rien eu, à part un immense vide impossible à combler. Un vide qui s'est creusé avec les injures de mon père.

– J'espérais… Je… venais m'excuser.

Putain, c'est vingt ans trop tard !

Face à mon silence, je l'entends soupirer. Je tente de l'imaginer mais mes souvenirs sont flous, lointains et bien enfouis.

– C'est un peu tard, répliqué-je en restant impassible.
– Je sais. Je suis vraiment navrée. J'ai été dépassée par les événements.

Sauf que ça n'explique pas son silence jusqu'à aujourd'hui.

– Pourquoi maintenant ?
– Je te suis depuis longtemps… mais est-ce qu'on pourrait se rencontrer ? Dans un café, si tu veux. Je voudrais te voir.

Je n'arrive plus à penser, je n'ai pas les idées claires et je ne sais pas quoi faire. Je ne peux même pas me la représenter, j'ai tellement pris l'habitude d'effacer tout souvenir d'elle. Je n'ai aucune photo non plus, elles ont toutes été détruites par mon père. Honnêtement, je suis perdu. Impossible de dire ce que je ressens. Tout est mélangé, compliqué.

– Pourquoi pas, lâché-je malgré moi.
– Je suis si contente, Geoffrey !

La joie que je perçois dans sa voix me réchauffe imprévisiblement le cœur. Comment puis-je encore être touché par cette femme ? Nous convenons d'un rendez-vous pour demain et je raccroche, les paumes moites. J'oscille entre excitation, énervement et rancœur. Je lui en veux, terriblement, mais j'ai l'impression d'avoir une seconde chance : de m'expliquer, de l'entendre s'expliquer, elle aussi, de recoller les morceaux et, qui sait, peut-être de pouvoir enfin la comprendre.

Fébrilement, je sors de mon bureau, j'ai besoin de faire quelques pas, de m'occuper. De penser à autre chose. Si je n'avais pas cette sensation de dégoût en pensant à ma dernière soirée, je contacterais bien Danny pour m'aider à me vider l'esprit.

Dans le couloir, Cassie me regarde faire des allers-retours sans oser m'interrompre. Je souffle, grogne et triture mes cheveux. Ma secrétaire se fait la plus petite possible et je me rapproche de l'ascenseur pour la laisser respirer. Elle n'y est pour rien. Les portes s'ouvrent au moment où je l'atteins et je suis presque percuté par Maxime. Il s'excuse tout en remontant ses lunettes sur son nez

et une idée me vient.

– Ça te dirait d'aller boire un coup, ce soir ?
– Euh, pourquoi pas ?

Je ne sais pas s'il est gêné par mon invitation et qu'il n'a pas voulu refuser ou s'il est vraiment partant.

Peu importe, ducon, faire connaissance te changera les idées.

Et j'en ai bien besoin.

26.

Allie Sard

C'est presque trop facile. Il a accepté tout de suite.

J'avais imaginé beaucoup plus d'obstacles. Son père n'a pas dû utiliser de mots très positifs pour me décrire, aussi suis-je surprise que Geoffrey ait accepté de me voir si rapidement. Je ne vais pas m'en plaindre, bien que je ne sois pas vraiment prête à le revoir. Si je le fais, c'est parce que les choses ne bougent plus. Ils se sont revus mais il est toujours fiancé à l'autre. Il faut que ça avance. On a un planning serré.

J'ai répété mon texte pendant le trajet me conduisant au café choisi par mes soins. Loin de son entreprise, loin de Dustin. S'il sait que nous nous revoyons, j'aurai bien du mal à mettre mon plan à exécution. Je suis sûre que Geoffrey ne lui en a pas parlé, il doit avoir bien trop peur de sa réaction. Ou il attend de voir ce que ça va donner.

À moi de le convaincre de ne rien dire.

J'arrive un peu en retard et prends le temps de l'observer de l'autre côté de la route grâce à la baie vitrée près de laquelle il est installé. Il est assis à table et touille son café, tête baissée. Ça me fait bizarre et je ne peux m'empêcher de grimacer. Ça va être dur de me trouver en face de lui et de jouer la comédie. Mais j'ai besoin de savoir pourquoi il bloque, pourquoi cette Madeleine n'est pas la bonne.

Il faut que je sache si je dois en chercher une autre.

Je me redis qu'il est mon fils. Que cette ressemblance avec Dustin ne doit pas me répugner, pas quand je suis devant lui. J'ai berné beaucoup de monde jusqu'à maintenant, c'est le moment de vérifier mes talents de comédienne. Sauf que je n'avais pas à refouler ce sentiment de haine pour embobiner les autres.

Je prends une grande inspiration, me frotte les joues pour les avoir un peu rouges, comme marquées par l'émotion, et me dirige enfin vers la chair de ma chair. Je m'arrête pourtant sur le seuil, hésitante. Parce qu'il lui ressemble énormément. Il n'a pas cette assurance arrogante que dégage Dustin mais physiquement, ce sont quasiment les mêmes. Peut-être Geoffrey a-t-il le regard plus doux. En tout cas, ce sont des yeux troublés qui se posent sur moi. Sa respiration se coupe et il se lève maladroitement pour m'accueillir. Je me force à sourire, ses mains tremblent et il prend appui sur le dossier du fauteuil derrière lui. Je ne sais pas à quoi il pense ni ce qu'il ressent mais mon cœur bat un peu plus vite. Parce que des images de lui enfant refont surface. Souvenirs que je croyais bien enfouis et enterrés depuis toutes ces années.

– Bonjour, dis-je d'une petite voix timide.
– Bonjour… Allie.

J'accentue mon sourire tout en m'asseyant en face de lui. Il a hésité. Il ne peut pas encore m'appeler maman. Tant mieux, j'avoue. Je ne l'aurais pas bien pris. Je ne suis pas sa mère, je ne l'ai pas vu grandir. Nous ne sommes rien l'un pour l'autre.

Mais ça, je ne dois pas le lui montrer.

Je commande un café avec une touche de lait et pose mes mains bien à plat sur la table. Geoffrey ne me regarde pas dans les yeux, se contentant pour le moment de fixer mes doigts. Je préfère ce comportement un peu confus qu'un solide dédain. Tout ça me prouve que j'ai toutes mes chances.

– Tu es devenu un bien bel homme, déclaré-je avec sincérité.

Et c'est vrai, je ne peux pas le nier.

Son regard brille mais il ne desserre toujours pas les lèvres. Ses mâchoires sont crispées et tout son corps est tendu. Il déglutit puis ouvre la bouche, comme avec difficulté.

– Où étais-tu ?

Il attaque cash, c'est une bonne chose. Je détourne le regard pour paraître gênée mais en réalité, je me répète mentalement la petite histoire que j'ai prévu de lui sortir. Mélange de vérités et de mensonges.

– Perdue au fin fond du Colorado, avoué-je avec une note de nostalgie non feinte.

Il grimace, se rendant compte des trente-quatre heures de route qui nous séparaient. J'ai mis le plus de distance possible entre eux et moi. Pour oublier. Pour refaire ma vie sans craindre de voir Dustin débarquer pour me ramener chez lui.

– Pourquoi revenir maintenant ? me demande-t-il d'un ton hargneux qui ne me surprend pas.
– Je suis à un tournant de ma vie. J'ai perdu un être très proche, récemment. On se rend compte, dans ces moments-là, que la vie est fragile. Je voulais réparer des choses.

Geoffrey ne répond pas et mélange inlassablement son café sans y toucher. Il est perdu dans ses pensées, il me semble bien loin de moi et ça me déplaît. Tant pis si je garde un goût amer en le disant mais je dois l'amadouer.

– C'est ton image qui s'est imposée, dis-je en forçant le tremblement de ma voix. J'ai tout gâché, plus jeune. Je devais tenter quelque chose aujourd'hui. Je… je suis restée dans l'ombre parce que je fuyais Dustin.

Son regard s'assombrit et ses poings se crispent sur la table. Je sens la tension qui émane de lui.

– Pour les papiers du divorce, je suis passée par un avocat d'un autre État. Je ne voulais pas qu'il puisse retrouver ma trace. Cet homme ne m'a fait que du mal.

– À moi aussi, murmure-t-il, si bas que je ne suis pas sûre d'avoir bien entendu.

Si j'ai décidé de partir et d'abandonner Geoffrey, c'est parce qu'il lui ressemblait trop. Il n'était pas si innocent que ça et je risquais de sombrer en tentant désespérément de le sauver alors que c'était déjà trop tard.

Je soupire et passe une main sur mon front. Il ne me quitte plus des yeux maintenant et attend visiblement que je dise quelque chose. Je me mords la lèvre, pas certaine de réussir à le dire sans paraître dégoûtée.

– Je suis désolée.

Pas trop mal. Le dire à voix basse a été plus facile que je ne le pensais. Geoffrey souffle un bon coup et croise les doigts près de sa bouche.

– Je suis plutôt rancunier, d'habitude, m'explique-t-il, presque lassé par ce constat. Mais je peux aussi faire des efforts. Je vais devoir en faire pas mal, de toute façon, autant que je m'habitue.

Je ne réplique rien en attendant qu'il poursuive, qu'il s'explique, parce que j'ai bien l'impression qu'il évoque Madeleine. Mais il se rembrunit et avale enfin une gorgée de café. Qui doit être bien froid maintenant. Je me racle la gorge et lui pose quelques questions sur lui, sur son travail afin d'avoir l'air un peu concernée. Il finit par se détendre et j'ai même droit à quelques sourires. Très rares mais éblouissants. Je comprends que la jeunette ait craqué pour lui. Comme ça, il n'a pas l'air d'un mauvais bougre.

Quand nous nous séparons, une demi-heure plus tard, Geoffrey me confie spontanément son numéro de portable. Il me chuchote aussi que ça lui ferait plaisir qu'on recommence. Juste un café, dans un lieu public. Ça me convient tout à fait qu'il ne cherche pas à approfondir notre relation, à retrouver une complicité mère-fils, car j'en serais incapable.

Je suis satisfaite. Même si je ne sais toujours pas pourquoi il ne s'est pas remis avec Madeleine, j'ai réussi à l'approcher et à lui faire baisser sa garde. À moi de ne pas aborder trop brutalement le sujet. À petites doses, je vais lui faire cracher le morceau. Un sourire m'échappe et je jubile presque en pensant déjà à notre prochaine rencontre.

***

Trois jours passent ainsi en petits rendez-vous clandestins dans ce café paumé et peu connu. Je compte entrer dans le vif du sujet aujourd'hui. Il se détend de plus en plus. Il pourra sûrement mieux se confier.

– Au fait, dis-je comme si je venais seulement d'y penser, je voulais te féliciter pour tes fiançailles. Cette Lucinda est une très belle jeune femme. Je vous souhaite beaucoup de bonheur.

Comme prévu, son regard s'assombrit et se détourne.

– J'ai dit quelque chose qu'il ne fallait pas ? insisté-je.
– Non, non. Ce n'est pas toi.

Je me force à poser ma main sur la sienne et nous frissonnons tous les deux à ce contact.

– Tu n'as pas l'air heureux, murmuré-je gentiment, espérant le décoincer.

Ses doigts se crispent sous les miens et j'attends patiemment, sans le brusquer.

– Je ne le suis pas, avoue-t-il tristement.
– Est-ce que… tu veux m'en parler ? Les histoires de couple ne sont pas simples mais…
– Je ne l'aime pas.

Sa réponse me prend un peu de court parce qu'il est sincère. Pourtant, ce n'est pas la révélation de l'année. Je sais très bien qu'il n'aime pas cette fille. Mais la douleur dans sa voix me fait tiquer. Est-ce qu'il éprouverait déjà des sentiments forts pour Madeleine ?

– Je ne comprends pas, bafouillé-je. Pourquoi…
– À cause de Dustin, dit-il en haussant les épaules.

Je retire ma main avant de lui broyer les doigts mais mon geste ne passe pas inaperçu.

– Il ne doit pas choisir à ta place.
– Il… me menace.

Ah, voilà le fin mot de l'histoire !

– C'est-à-dire ?
– Léonard Troule, murmure-t-il en baissant les yeux.

Mon cœur se serre et la nausée me fait presque suffoquer. J'ai besoin d'air.

Cet incident m'a décidée à partir, à les quitter avant de sombrer à mon tour. Je ne voulais pas finir pourrie comme eux. Je voulais avoir une chance de m'en sortir. Pour Geoffrey, il était déjà trop tard et l'emmener m'aurait sans cesse rappelé Dustin et ce pauvre garçon tabassé par pure jalousie. Je n'ai pas été assez forte pour prendre de ses nouvelles. J'avais tellement honte. Honte du comportement de mon propre fils. Honte que l'argent de son père réussisse à étouffer tout scandale. Je ne voyais plus d'issue.

– Quel connard, ne puis-je m'empêcher de lâcher en reprenant mon souffle.

Les yeux de Geoffrey brillent de larmes contenues et ses lèvres pincées m'indiquent que ce souvenir est douloureux pour lui aussi. Ça pourrait presque m'attendrir si je n'avais pas en mémoire son visage déformé par la haine tandis que ses poings massacraient le gamin tombé à ses pieds.

Dustin n'est même pas intervenu tout de suite. Il a fallu que je crie et que je me précipite vers les deux enfants pour qu'il réagisse à son tour.

– Il ne peut pas faire pression sur toi avec ça, déclaré-je une fois calmée. Il a tout à perdre, lui aussi. Le scandale l'éclaboussera bien plus que toi.

Il n'est pas convaincu. Il a une moue dubitative puis il fuit à nouveau mon regard. Je dois le rassurer. Si c'est ça qui le bloque pour aller vers Madeleine, je vais faire taire ma répulsion et prendre ma voix la plus persuasive. Je peux le faire.

– Tu ne dois pas avoir peur de ça, déclaré-je tout doucement. Tu n'étais qu'un enfant.

Ses yeux restent fixés sur la rue. Bien, alors je n'ai plus le choix.

– Tu auras tout mon soutien si jamais quoi que ce soit t'est reproché dans cette histoire. Je suis prête à témoigner pour toi. Je ne veux pas que Dustin puisse contrôler chacun de tes pas. Tu mérites d'être heureux.

Seule, j'aurais craché au sol pour avoir dit une telle connerie. Mais je me contente de déglutir et d'attendre. Son soupir résigné me laisse perplexe. À quoi pense-t-il ?

– Je ne sais pas… finit-il par souffler. Il y a une fille… que j'apprécie beaucoup. J'ai peur de la perdre quand elle saura la vérité.

Je ne pourrais pas le lui reprocher !

– Si elle aussi t'apprécie, elle saura te soutenir.

Son regard est encore hésitant mais une petite étincelle d'espoir jaillit tout de même. Parfait. Il a déjà l'air bien accro.

27.

Maddie

Je m'en sors bien mieux que prévu. Je n'ai plus cette boule au ventre en me rendant dans les locaux de la marque Dureyi. Je fais tout, aussi, pour ne plus le croiser, quitte à passer pour une nana un peu barge auprès de Keon. Je passe directement aux toilettes en arrivant chez hITp afin d'éviter le plus possible de retourner dans celles qui ont failli me faire craquer. Je bois très, très peu malgré la chaleur de ce mois de septembre. Je me jette littéralement sur le frigo en rentrant à la coloc et descends une bouteille entière d'eau fraîche placée là spécialement par Angie le matin. Ma meilleure amie se doute de quelque chose mais ne me bombarde pas de questions. J'ai décrété qu'il n'y avait rien à dire, de toute façon.

Ce matin, pour une fois, Keon m'attend directement dans la voiture, garée devant l'immeuble. Je n'ai même pas le temps de passer dans les bureaux, il grogne dès que je monte sur le siège à ses côtés. Sans un bonjour, il me reproche d'être un retard.

– Je ne maîtrise pas les passagers qui ne paient pas leur ticket et qui font un scandale au contrôle, répliqué-je, agacée par cet accueil matinal.

Je prie pour que ma vessie tienne toute la journée et me maudis d'avoir avalé mon bol de thé chaud. Rien de pire pour donner envie de faire pipi. Je soupire et me sermonne mentalement. *Il* ne va pas m'attendre dans les toilettes tous les jours. Il n'a d'ailleurs aucune raison de le faire et doit regretter notre dernière rencontre. Il va se marier, bon sang. Avec une très jolie femme qui a l'air possessive.

Je comprends très bien pourquoi.

J'arrête immédiatement d'y penser avant que les larmes et le dégoût ne montent. Je vais bien. Je ne devais pas le revoir, certes, mais je fais avec. Et ça passe. Je suis moins crispée en entendant parler de lui, je ne rougis pas quand Harper me demande comment je le trouve et si j'ai eu la chance de l'apercevoir. Geoffrey en fait fantasmer beaucoup. Il faut croire que toutes ne sont pas encore passées dans son lit…

Dans notre petit bureau mal ventilé, on s'active. Jason prend officiellement sa retraite à la fin de la semaine et nous devons finaliser plusieurs choses avant son départ. Il nous a d'ailleurs gentiment conviés à son pot de départ vendredi soir. C'est pas l'enthousiasme qui m'étouffe mais ce bonhomme grognon a été très sympathique avec moi, partageant sans rechigner tout le savoir qu'il a pu. J'aurais volontiers changé de tuteur mais comme je n'ai pas le choix, je me contente de mon collègue et de ses sautes d'humeur. La sécurité interne est renforcée, on est en train d'affiner la protection des pare-feu pour mieux gérer les accès extérieurs, et en particulier pour faire face à de potentielles attaques.

Nous faisons plusieurs tests et nos tympans prennent cher. Les alertes sont bien efficaces mais trop bruyantes.

Après la pause déjeuner, je n'y tiens plus et je me rends aux toilettes. Par pure superstition, je descends d'un étage, m'éloignant encore un peu de *lui* . Pressée, je ne m'attarde que quelques toutes petites minutes et respire bien mieux en remontant le couloir en direction de l'ascenseur. Pas âme qui vive, silence radio. C'est un peu flippant et je suis presque soulagée en percevant des bruits de conversation non loin. Cela provient d'une porte entrouverte que je vais bientôt dépasser. A priori, deux femmes discutent. Et je me fige en comprenant de quoi elles parlent.

– Bon, alors, tu n'habites toujours pas chez lui ?
– Non. Il refuse de me donner les doubles des clés. J'irais bien réclamer celles que Dustin m'a déjà prêtées mais j'aimerais me débrouiller sans lui, cette fois-ci. Ce n'est pas en lui mettant son père sur le dos que je vais réussir à le décoincer.

Merde ! Lucinda !

Mon sang se glace dans mes veines et ma respiration se coupe. J'ai du mal à analyser le sens de ses propos. Ou plutôt, j'ai peur de les comprendre.

– En parlant de décoincer, glousse son amie, vous êtes passés au lit ?
– T'es ignoble ! Tu sais que c'est… compliqué.

Je frissonne et me dis que je ne devrais pas rester à les écouter. Ça ne me regarde pas.

Alors pourquoi mes pieds refusent-ils de bouger ?

– Non, sérieusement, vous ne l'avez jamais fait ?

Un soupir lui répond et mon cœur se met à battre follement. Pourquoi est-ce qu'il coucherait avec toutes les autres et pas avec sa fiancée ? C'est quoi ce délire, bon sang ? Et ces sous-entendus sur des problèmes au niveau sexuel, je serais curieuse d'en apprendre plus. Briana a été déçue au point de finir la nuit avec un autre. Mais pour moi, ça a été fabuleux. Est-ce parce que c'était mon premier et que ça ne pouvait pas être pire qu'avec Lenn, de toute façon ? Je ne peux pas comparer mais les sensations étaient fantastiques. Impossible de faire mieux, j'en suis sûre.

– Tu vas rester avec lui, aller jusqu'au mariage et te priver de sexe ? s'insurge son amie. Qu'est-ce qui te passe par la tête, Lucinda ?
– Ne t'inquiète pas pour moi. Le marché conclu avec Dustin en vaut le coup. Et puis, je me trouverai un bon amant, glousse-t-elle. J'ai déjà des vues sur le bel Italien qui assiste le père de Geoffrey.
– Tu parles de Pietro ?

J'en ai assez entendu. Je m'éclipse sur la pointe des pieds et m'adosse à la vitre de la cabine d'ascenseur sans appuyer sur aucun bouton.

Le marché conclu avec Dustin ?

Geoffrey m'a dit qu'il ne pouvait pas se désengager mais j'ai plutôt pensé qu'il ne le voulait pas. Je n'allais pas jusqu'à croire qu'il était amoureux d'elle – il aurait eu une drôle de façon de le lui montrer – mais j'ai l'impression d'être bien loin encore de la vérité. Ce mariage, c'est donc une sorte de marchandage ? Je suis écœurée et il me faut quelques minutes supplémentaires avant de mettre en marche l'ascenseur. La migraine n'est pas loin, toutes ces questions me donnent le tournis. J'ai bien fait de m'éloigner de lui, finalement. Tout ce qui l'entoure me semble malsain. Je ne comprends pas comment il a pu accepter tout ça. D'être traité ainsi. Et par son propre père, bon sang !

La fin de la journée passe comme dans un brouillard. Je ne suis pas réactive, pas efficace et j'ai très souvent le regard dans le vide. Keon râle, bien évidemment, mais cela ne me touche même pas. Je me sens tellement lasse. Mes lèvres restent soudées l'une à l'autre et je salue simplement Jason de la tête avant de quitter leurs locaux.

En arrivant à l'appartement, je tombe sur Angie et Briana dans le couloir. Ma cousine ne semble pas d'excellente humeur et me snobe avant de sortir. Sa compassion à mon égard s'est vite envolée.

– J'ai fait quelque chose de mal ?
– Ce n'est pas toi, se marre ma meilleure amie. Ses parents viennent de lui mettre la pression pour qu'elle fasse enfin quelque chose d'utile de sa vie. Du coup, elle sort !

J'ai un vague haussement d'épaules alors que cette nouvelle devrait me faire sourire. Angie fronce les sourcils et me détaille un moment sans rien dire. J'en fais autant et remarque qu'elle est prête à sortir, son sac à main passé sur son épaule.

– Tu allais quelque part ?
– Je t'attendais. C'est ma soirée off et j'avais envie de faire quelques courses. Mais je vais y aller toute seule, tu n'as pas l'air en forme.
– Non, non, je t'accompagne, ça me changera les idées.
– Ton état a-t-il un rapport avec celui-dont-on-ne-doit-plus-parler ?
– Oui.

Mon amie soupire et me laisse le temps d'aller me rafraîchir avant de m'entraîner dans les petites rues commerçantes, non loin de notre immeuble. Nous sommes accueillies par une bonne odeur de nourriture et craquons toutes les deux pour une gaufre au Nutella.

Angie me traîne un peu dans toutes les boutiques. Mes yeux fatiguent à force de la voir changer de tenue et je suis bien contente quand elle s'arrête pour dire bonjour à une amie dans son salon de coiffure. Une amie qui lui propose de changer de tête.

– Je vais t'attendre dehors, la préviens-je avant de sortir.

Je m'installe sur un banc juste en face du salon et regarde ma meilleure amie passer entre les mains expertes de la coiffeuse. J'admire les photos qui sont exposées sur la devanture et me prends à

rêver d'une autre coupe de cheveux. Un peu plus longue, un peu moins sacrifiée. Un soupir m'échappe et mon esprit s'évade vers un hypothétique lieu de vacances. J'aimerais revoir les montagnes de mon enfance, sentir l'air frais et parcourir les alpages verdoyants.

Je sursaute quand mon téléphone sonne.

– Je suis vraiment navrée de vous importuner, Madeleine, s'exclame Marina avec, pourtant, un enthousiasme dans la voix qui dément ses paroles.
– Vous ne me dérangez pas. Que puis-je pour vous ?

Au moins n'a-t-elle pas l'air paniqué comme la dernière fois.

– Oh, c'est juste pour une recette, reprend-elle. Vous vous rendez compte ? Il change ses habitudes, et avec le sourire.
– J'ai un peu de mal à vous suivre, ris-je devant son excitation.
– M. Dureyi m'a réclamé une salade sucrée salée.

Bouche bée, j'écarquille bêtement les yeux. Lui qui avait refusé de goûter la mienne ! Et ce souvenir fait remonter des images de notre premier baiser. Le feu me monte aux joues et je secoue la tête, dépitée par mes réactions. Je me mords la lèvre pour ne pas répondre précipitamment. Ma première envie a été de lui suggérer un mélange infect, comme anchois ananas. Mais je ne veux pas qu'il lui reproche quoi que ce soit.

– Je vous conseille de commencer doucement, par des saveurs simples. Salade, tomates, jambon de pays et melon. Si cela lui plaît, on pourra innover un peu plus.

Je passe les minutes suivantes à lui souffler quelques idées de mélanges peu risqués et qui devraient habituer son palais en douceur.

– Fantastique. Merci, Madeleine. C'est bien la première fois qu'il me demande de bouleverser sa routine, me confie-t-elle avec une voix de conspiratrice.

Je ne sais pas comment prendre cette nouvelle. Nous raccrochons pile au moment où une ombre se dresse devant moi.

– J'imagine que c'est à cause de toi, m'agresse un homme au visage vaguement familier.

Je prends le temps de le détailler sans répondre à sa provocation. J'ai dû le voir chez Geoffrey, pendant une de ces fêtes. Sa voix me dit quelque chose et sa mine patibulaire aussi.

– Il a tout arrêté, me crache-t-il.
– Vous êtes ? demandé-je en retour.

Il m'agrippe soudainement le bras et me force à me lever pour lui faire face. Sourcils froncés, ses yeux lancent des éclairs. Je crois bien qu'il s'agit du dealer qui venait profiter des soirées de

Geoffrey pour vendre sa came. Danny, non ?

– Joue pas à ce petit jeu avec moi, brunette. Tu sais bien qu'il a besoin de sa pilule s'il veut pouvoir te baiser. Il en a toujours besoin ! Et tu vas finir par te lasser s'il ne peut plus te faire jouir.

Agacée et troublée par ses paroles, je me dégage et fais un pas sur le côté pour mettre un peu de distance entre lui et moi.

– Tu vas lui dire de reprendre contact, et fissa ! Qu'il ne s'imagine pas pouvoir arrêter du jour au lendemain, putain. Dureyi ou pas, on a un deal.

Il ne se rend même pas compte qu'il parle tout seul depuis tout à l'heure. Je n'ai pas le temps de répliquer qu'une deuxième ombre se pointe à côté de lui.

– Un problème ? demande froidement Angie en croisant les bras sur sa poitrine.

Danny la dévisage, revient à moi puis soupire, énervé, avant de grommeler des jurons dans sa barbe et de partir sans insister.

– Très jolie, ta nouvelle coupe, dis-je sincèrement à mon amie qui secoue la tête, pas dupe de ma tentative.

Elle a raccourci ses longs cheveux, ce qui accentue leurs ondulations naturelles. Une frange sur le côté vient souligner la perfection de ses sourcils et la profondeur de son regard d'ambre. Regard qui me scrute sans sourciller.

– Je te laisse à peine quinze minutes et tu t'attires encore des ennuis, fait-elle remarquer en exigeant que je vienne m'asseoir à côté d'elle. C'était qui, ce type ? Et que te voulait-il ? Pas la peine de me mentir, j'ai bien compris que ça avait un lien avec Geoffrey.
– D'accord, d'accord. Je crois qu'il s'appelle Danny.
– Et ? Quel rapport avec ton Dureyi ?

Je grimace en l'entendant utiliser cet adjectif possessif mais ne relève pas.

– Il vend de la drogue dans ses soirées.
– Merde, grogne-t-elle. Qu'est-ce qu'il t'a dit ?
– Que Geoffrey n'avait pas le droit d'arrêter.

Je passe sous silence ses propos sur le sexe. Elle n'a pas besoin de savoir, que ce soit vrai ou pas.

– Il t'a menacée ?
– Non, je pense que tu es arrivée juste avant qu'il ne le fasse.
– Cette histoire ne me plaît pas. On devrait aller voir la police.
– Je n'ai pas beaucoup d'informations, fais-je valoir.
– Et qu'est-ce que tu comptes faire, alors ?

– Appeler Geoffrey.
– Pardon ? Pourquoi ?
– Pour qu'il récupère le problème et me laisse en dehors de ses affaires.

Angie a une moue dubitative mais n'argumente pas plus. Je ne vais pas aller au commissariat et mêler mon nom à celui des Dureyi. Je prends mon courage à deux mains avant de changer d'avis et compose son numéro, que je n'ai pas pu me résoudre à effacer.

Faible femme…

– Madeleine ? Tout va bien ? s'écrie Geoffrey en décrochant à la première sonnerie.

Son inquiétude et sa promptitude à me répondre me font perdre mes moyens. Il n'a pas effacé mon numéro non plus, a priori. Ma meilleure amie soupire puis me laisse seule sur le banc. Je me racle la gorge pour tenter de rassembler mes esprits.

– Maddie ! Bon sang, réponds-moi. Qu'est-ce qu'il se passe ? s'affole-t-il.
– Je… vais bien, le rassuré-je, touchée par son anxiété. J'ai juste eu la visite de Danny.
– Quoi ? Merde, qu'est-ce qu'il me fait, celui-là ? Où es-tu ? Est-ce qu'il t'a fait du mal ?

Je sens la colère dans sa voix et un sourire niais apparaît sur mes lèvres. Je ne l'avouerai jamais mais l'avoir au téléphone, l'entendre à nouveau me fait un bien fou.

– Non, tout va bien, répété-je. Il voulait juste que je te passe un message.

Geoffrey retient son souffle et je peux imaginer son visage se crisper. Il n'aime pas du tout ce que je suis en train de lui dire.

– Il n'est visiblement pas d'accord pour que tu arrêtes tes soirées.
– Le con, lâche-t-il avec un grognement énervé. Il n'a pas à s'en prendre à toi. Tu es sûre que ça va ? Où es-tu ? Je peux venir te chercher…
– Ne t'inquiète pas, je suis avec Angie.
– D'accord. Je vais m'occuper de cette histoire, Maddie. Je suis vraiment désolé que tout ça te retombe dessus. Pour une fois que je voulais bien faire les choses.
– Je suis contente que tu arrêtes ces fêtes, soufflé-je à voix basse.
– Je règle le problème, fais-moi confiance. Je vais régler tous nos problèmes, d'ailleurs !

Il raccroche avant que j'aie pu lui demander des éclaircissements. Il a prononcé ces derniers mots avec tant de rage que j'en frissonne. Nos problèmes ? De quoi parle-t-il ? De ses fiançailles ?

Est-ce que j'ai tort d'espérer encore ?

***

Vendredi soir. Je tire sur ma robe après être descendue du taxi. Je n'ai plus l'habitude de porter ce

genre de vêtements et je me maudis un peu d'avoir cédé aux conseils d'Angie. Mais voir ses yeux briller de fierté m'a empêchée de râler et d'aller me changer. Avec une robe courte bleu électrique qui s'accorde parfaitement à mes yeux, je suis perchée sur mes escarpins noirs ressortis de leur trou et franchement mal à l'aise. Ma démarche n'est pas très assurée mais je redresse les épaules en arrivant devant le petit restaurant privatisé pour le pot de départ de Jason.

J'arrive en même temps que Keon qui ouvre la bouche d'incrédulité. Je passe devant lui sans qu'il arrive à reprendre contenance. Je souris, fière de lui avoir fermé le clapet, pour une fois. Je vais saluer le futur retraité qui me fait compliment de ma tenue. Je rougis et reste près de lui car je ne connais pas grand monde, en fait. Je reconnais Maxime dans un coin et Michaëla, la chargée de com' pas vraiment sympathique. Finalement, nous sommes restés enfermés dans notre bureau sans voir beaucoup de gens. Mon collègue finit par nous rejoindre à l'intérieur de la vaste pièce mais se tient à distance, me jetant des petits coups d'œil en coin qui commencent à m'agacer.

Oui, je suis une femme, trouduc !

Les patrons sont en retard mais l'ambiance reste agréable. Après tout, ils ont réservé tout le restaurant et l'apéritif est servi sous forme de buffet à volonté. De quoi nous faire patienter sans problème. Au bout d'un quart d'heure, je décide de faire un tour dehors pour me rafraîchir et fuir le regard pesant de Keon. Celui-là, s'il me fait une remarque lundi, au travail, je lui arrache la langue !

– Tu ne peux pas faire ça !

Je me fige sur les marches qui mènent au trottoir. C'est la voix de Dustin, haineuse et hors de contrôle. Je le repère à quelques mètres de moi, au côté d'une limousine noire. Lucinda est à son bras, drapée dans une magnifique robe rouge, longue et évasée. Les deux font face à Geoffrey.

– Le scandale va être énorme, enrage son père.
– Tu n'as qu'à te taire, rembarre le jeune homme en soupirant. Je ne reviendrai pas en arrière. Ma décision est prise.

La belle blonde fait alors un pas vers lui et pose une main sur son avant-bras, geste qui me fait grincer des dents.

– Allons chez toi, lui propose-t-elle d'une voix douce et ensorceleuse.
– J'aimerais que tu m'écoutes quand je te parle, s'énerve Geoffrey en se dégageant. C'est fini ! Et j'espère que vous allez vous le rentrer dans le crâne, tous les deux !

Est-ce qu'il parle bien de ce que j'espère ?

Il a quasiment hurlé les derniers mots, attirant l'attention des passants. Il souffle pour reprendre le contrôle, les dépasse en bousculant son père et relève la tête. Nos regards se croisent et ne se lâchent plus. J'y vois de la douleur mais aussi une détermination qui me fait déglutir. Je ne l'ai jamais vu comme ça, aussi combatif.

Geoffrey me rejoint en quelques enjambées, se plante devant moi et m'adresse un sourire un peu timide après m'avoir détaillée et fait rougir.

– Désolé pour le spectacle, déclare-t-il en passant une main sur sa nuque.
– Aucun problème. Tu as le droit de faire valoir tes opinions.
– Merci, chuchote-t-il.

Il danse d'un pied sur l'autre, ne sachant comment se tenir face à moi. Je jette un coup d'œil derrière lui et repère le regard furieux de Lucinda. Elle s'est approchée de Dustin et s'accroche fermement à son bras. Lui semble bouillir sur place. Ses yeux me fusillent de loin. Il doit me considérer comme responsable de tout ça. Je me redresse et adresse un sourire encourageant à Geoffrey.

– On ferait mieux d'entrer, lui glissé-je.
– Oui.

Il se place à mes côtés et m'offre son bras. Ma main tremble un peu en se glissant dans le creux de son coude mais je me sens tout de suite enveloppée par sa présence rassurante et envoûtante.

– Tu es magnifique.

Son compliment me va droit au cœur et mes doigts se resserrent un peu sur son avant-bras. Nous entrons dans le hall et je m'écarte légèrement pour le laisser enlever sa veste de costume. Il se tourne ensuite vers moi mais nous sommes rejoints par son père et sa fiancée.

– Cette mascarade est bientôt terminée, murmure-t-il avant d'entrer dans la salle du restaurant pour éviter les deux autres.

Dustin et Lucinda m'ignorent, me passent sous le nez et disparaissent à leur tour derrière les portes. La soirée s'annonce tendue mais je ne peux me départir d'un petit sourire en coin.

Je ne devrais sûrement pas y croire, mais c'est plus fort que moi.

28.

Geoffrey

J'ai beau être assis à côté de Jason et de Lucinda, mon regard ne se détache pas de Maddie, installée quelques sièges plus loin. Elle est à couper le souffle dans cette robe. Élégante, près du corps et qui met en valeur sa silhouette longiligne. Je ne l'avais vue qu'en jean. Ça la change énormément.

Pour la première fois depuis qu'elle a démissionné, je n'ai pas ressenti de rancune ni de colère dans son attitude. Elle avait l'air troublée et un peu perdue. J'ai dû me retenir pour ne pas l'embrasser dans la rue mais cela n'aurait fait qu'ajouter de l'huile sur un feu déjà bouillant. Mon père n'a pas apprécié que je lui tienne tête. Devant Lucinda, en plus. Il n'a pas pu parler de Léonard, de cette affaire qui me hante, mais son regard m'avertissait de ne pas pousser le bouchon trop loin.

Sauf que j'ai décidé d'aller aussi loin que possible, justement.

Je ne ferai pas machine arrière. Revoir ma mère après toutes ces années m'a au moins permis de me rendre compte d'une chose : je ne veux pas passer à côté de mon histoire avec Madeleine. Rien n'est joué mais je vais tout faire pour la reconquérir. Scandale ou pas, je romps mes fiançailles.

Un coup de coude de ma voisine me ramène au présent. Lucinda se penche vers mon oreille pour me parler à voix basse.

– Notre rupture n'est pas encore officielle, alors ne me fais pas honte ce soir. Arrête de la regarder.

Son ton haineux siffle et mes doigts se crispent sur mes genoux. Je m'écarte d'elle en retenant une grimace. Elle n'a pas tort, je ne veux pas non plus créer de rumeurs et mettre Maddie mal à l'aise. Avec un soupir de résignation, je détourne le regard et croise celui, furieux, de mon père. Dustin tapote la table et semble ruminer de sombres pensées. À mon égard, je n'en doute pas. Je me lève alors avec un sourire en coin et demande le silence pour porter un toast.

– À Jason. Que cette nouvelle vie t'apporte joie et bonheur.

Nous trinquons et le vieil homme prononce à son tour un discours sur son parcours au sein de notre entreprise. Je n'écoute que d'une oreille distraite et fixe mon attention sur l'une des fenêtres donnant sur la rue. Les lampadaires commencent à s'allumer et la pénombre s'installe petit à petit. Je joue machinalement avec la fourchette à côté de mon assiette. J'ai l'impression de perdre mon temps mais je ronge mon frein. Ce serait bête de tout foutre en l'air maintenant que je sais ce que je veux.

À la fin du repas, nous aidons les serveurs à pousser les tables et la musique remplit la salle. Des

couples se mettent à danser. Je me tiens loin de Lucinda et celle-ci entraîne mon père plusieurs fois au centre de la pièce. Parfait. Je n'ai plus qu'à retrouver Madeleine, discrètement. Mais j'ai beau la chercher du regard, je ne la vois nulle part. Dépité, je sors, me demandant si elle n'est pas déjà partie.

Sur le trottoir, je l'aperçois qui range son téléphone dans une petite pochette et croise les mains dessus. Je m'approche après avoir vérifié que nous sommes seuls.

– Bonsoir, dis-je doucement en m'arrêtant juste à côté d'elle.

Son sourire chaleureux me fait du bien et je me mords la lèvre pour ne pas glisser ma main sur sa taille. Je meurs d'envie de la sentir contre moi à nouveau.

– J'ai… appelé un taxi, m'apprend-elle, gênée.
– Cela te dérange si je l'attends avec toi ?
– Absolument pas, répond-elle spontanément, m'arrachant un petit rire.

Ses épaules se détendent enfin et son visage se tourne vers moi. Je le trouve rayonnant malgré l'obscurité.

– Ton stage te plaît ?
– Absolument !

Et je l'écoute me raconter ses missions chez hITp. Sa passion se ressent dans le ton de sa voix et dans ses gestes.

– Et… hum… avec ton collègue, ça va ?
– Oui, glousse-t-elle. Ce n'est pas l'homme le plus avenant ni le plus communicatif qui soit mais comme je suis bonne observatrice, j'apprends quand même pas mal de choses.

Je n'ose pas pousser plus loin l'interrogatoire. Je garde en mémoire le regard curieux qu'il lui lançait à l'intérieur. Il avait l'air agréablement surpris. J'espère qu'il n'est pas lourd avec elle.

À son tour, elle me questionne sur mon projet d'algo-carburant. Elle veut savoir si ce que les médias racontent est vrai.

– Alors tu vas tout révolutionner ? s'exclame-t-elle.
– Je veux plutôt améliorer les choses. En soi, ça ne changera pas nos habitudes. On aura exactement les mêmes gestes qu'avec l'essence. On passera à la pompe pour remplir le réservoir mais ce sera pour y mettre une énergie écologique, mille fois moins polluante.
– Tu n'as pas peur que ça ne fonctionne pas ?
– Il n'y a aucune raison. Nous concluons des partenariats avec les stations-service pour s'assurer de leur collaboration. Notre biocarburant sera en vente partout.
– Sauf que tout le monde ne change pas de voiture tous les mois, me fait-elle remarquer en glissant une mèche de cheveux derrière son oreille.

Ils ont poussé et lui tombent désormais sur la nuque. Mes doigts frémissent à l'idée de glisser dedans mais je repousse cette envie. Je ne veux pas la brusquer alors que nous venons de rétablir le contact sereinement.

– C'est sûr, ça prendra du temps. Je ne suis pas fermé à l'idée de vendre notre concept à nos concurrents. Le but est vraiment d'améliorer tout ce système. Et qui sait, pourquoi ne pas envisager d'élargir à tous les moyens de transport ?
– C'est un super projet.

Un taxi s'arrête juste en face d'elle et je ne résiste pas à l'envie de passer ma main sur sa joue. Je me penche et dépose un baiser sur son front. Elle a retenu sa respiration, ce qui me fait sourire.

– Rentre bien, Maddie.
– À bientôt, Geoffrey.

Ces derniers mots font battre mon cœur plus vite, follement. Elle me laisse entrevoir un possible. Et ça suffit à me donner de l'espoir pour la suite. Je me sens soulagé, comme si un poids venait de quitter mes épaules. Je regarde la voiture s'éloigner puis soupire avant de faire demi-tour pour rejoindre le restaurant. En haut des marches, Lucinda m'attend, les bras croisés.

– Tu ne perds pas de temps, dis donc, crache-t-elle dédaigneusement.
– Arrête ton numéro, répliqué-je, agacé. Tu savais très bien que Dustin me forçait la main pour ce mariage. Je n'en voulais pas.
– Pourquoi l'avoir laissé faire, alors ?
– Je suis désolé de t'avoir donné de faux espoirs. Vraiment. Mais je ne pensais pas pouvoir me libérer de son emprise.
– Non, rectifie-t-elle. Tu n'avais aucune raison de le vouloir avant. Avant *elle* !

Peut-être bien.

Je n'ai jamais été pour cette alliance forcée, d'où mes soirées pour oublier que l'avenir allait me voir enchaîné et rangé. Aujourd'hui, je suis même prêt à sacrifier la réputation de mon entreprise pour me libérer. Enfin ! J'espère juste que le scandale ne sera pas trop gros non plus. Le projet d'algo-carburant me tient vraiment à cœur. Ce serait dommage que Dustin gâche tout pour une question d'ego.

– Ça ne change rien, avoué-je finalement. On n'aurait pas été heureux.

Lucinda ricane, comme si ce que je venais de lui dire était risible et ridicule. Je hausse les épaules et la dépasse. Je n'ai aucune envie de m'attarder auprès d'elle. Je vais aller saluer Jason et m'excuser de m'éclipser aussi vite. Mais j'ai hâte de mettre de la distance entre mon père et moi.

– Tu vas avoir de gros ennuis, murmure la jolie blonde alors que ma main se pose sur la poignée de la porte.

Connasse.

Je sais très bien que je vais froisser son père, Joël Durmont, et qu'il risque de le faire payer à l'entreprise en décidant de vendre ses actions. On va perdre de l'argent mais de plus en plus de monde nous suit, par conviction et non par simple intérêt. Ça devrait aller. La marque Dureyi se relèvera, je n'en doute pas.

J'ignore donc ses menaces et m'engouffre dans le restaurant, bien décidé à en terminer avec cette foutue soirée.

Gerald est venu me récupérer et je profite du calme à l'arrière de la voiture pour passer un coup de fil. Je vais régler cette histoire avec Danny. Hors de question qu'il puisse s'en prendre à Maddie impunément.

– Ah, putain, mec ! J'ai cru que tu n'appellerais jamais !
– Ce n'est pas ce que tu crois, déclaré-je froidement. Je voulais juste te signifier la fin de notre collaboration. Je ne ferai plus de fêtes où tu pourras vendre tes merdes.
– Merdes dont tu as besoin, me casse-t-il avec dédain.
– Avais. C'est fini, tout ça.

Et je prie sincèrement pour que ce soit le cas !

– Tu sais que ça ne se passe pas comme ça dans ce milieu, Geoffrey.
– Je m'en fous, Danny, je ne fais pas partie de « ce milieu ». J'avance et je n'ai plus envie de le faire n'importe comment.
– Putain, cette brunette t'aura bien retourné la tête !
– Ça n'a rien à voir, affirmé-je, décidé à ce qu'il la lâche. Je viens de renouer avec ma mère. C'est elle qui m'a ouvert les yeux.
– Bordel, on n'arrête pas les affaires comme ça ! crie-t-il. Tu me dois…
– Rien du tout.
– Oh si, et tu vas le re…

Je coupe la communication avant qu'il me menace et refuse son appel quelques minutes plus tard. Je bascule même son numéro sur liste noire. Je ne sais pas s'il aura cru à mes mensonges mais je m'en voudrais à mort s'il continuait à harceler Madeleine. Je soupire et me dis que la meilleure chose à faire serait d'aller voir les flics, mais… ça ferait un scandale de plus. Je vais déjà passer pour un homme violent et incontrôlable quand mon passé va ressurgir, je ne tiens pas à ajouter à cette mauvaise image celle d'un drogué et d'un trafiquant.

Évoquer Allie m'a fait bizarre, surtout en la nommant par notre lien de parenté. Je ne la considère pas encore comme ma mère. J'ignore si je le pourrai un jour. Nos rendez-vous m'ont fait du bien, ils m'ont un peu réconcilié avec ma propre image. C'est vrai, j'ai fait une connerie, petit, mais j'ai des circonstances atténuantes. Je ne cherche pas à me déresponsabiliser. Si mon père décide d'arrêter de payer les frais médicaux de Léonard, je prendrai la relève. Je le lui ai déjà proposé mais peut-être se

sent-il un brin coupable, lui aussi, puisqu'il a toujours refusé.

***

Je me suis retrouvé comme un lion en cage, ce week-end. Je voudrais pouvoir accélérer le temps, faire avancer les choses. Je bous d'impatience. Attendre encore devient de plus en plus difficile. Mais je ne dois rien précipiter pour autant. Cette fois-ci, je veux mettre la situation au clair avant d'approcher à nouveau Madeleine. Elle mérite mieux que tout ce que j'ai pu faire jusqu'à maintenant. Et ce sera sûrement ma seule chance.

Je pianote sur mon bureau. J'ai convoqué mon père et Lucinda pour ce lundi matin. Nous allons choisir la meilleure option pour mettre fin à cette mascarade. Je fais ça dans l'intérêt de la boîte mais je ne ferai pas machine arrière. Si nous n'arrivons pas à nous entendre, je déciderai seul.

Lucinda arrive la première et vient prendre place face à moi sans un mot, sans un regard. Elle croise les doigts sur ses genoux et cette attitude m'intrigue. Je me doute bien qu'elle joue la comédie, elle n'a pas l'air triste, juste ennuyée d'être ici. Dustin fait une entrée beaucoup plus fracassante. La porte bute contre le mur et le bruit nous fait sursauter.

– Finissons-en, crache-t-il, debout devant mon bureau.

Je ne lui fais pas le plaisir de me lever pour l'affronter. Je suis serein, contrairement à lui qui se laisse submerger par ses émotions.

– Nous devrions choisir une date pour annoncer officiellement la rupture des fiançailles.

Lucinda grimace en relevant les yeux. Mon père serre les poings et les pose sur la table pour se pencher vers moi, le regard furieux, les mâchoires crispées. La colère incarnée. Colère qui ne me touche pas, aujourd'hui. Pour une fois dans ma vie, je suis sûr de moi, sûr de mon choix.

– Tu as conscience de ce que tu fais ? me murmure-t-il.
– Oui.
– Tu veux vraiment mettre la réputation de notre entreprise en jeu ? Tu vas le regretter, me prévient-il en baissant encore la voix.

Je finis par me redresser et nous nous contemplons un moment, campant tous les deux sur nos positions.

– J'assumerai, dis-je calmement. Mais toi, es-tu prêt à prendre ta part de responsabilités ?

Voir son visage pâlir me fait jubiler. Je crois bien que c'est la première fois que je prends l'avantage. Depuis tout ce temps, je me suis toujours laissé manipuler, dicter ma conduite, me disant qu'il savait mieux que moi, que je n'arriverais à rien sans lui. J'ai douté de moi, depuis ma prime enfance. Je ne savais qu'hésiter, recommencer, peaufiner pour finir par abandonner. J'avais beau travailler plus dur, plus longtemps, je n'étais jamais satisfait de moi. Je ne pense pas que cet état

d'esprit va changer du jour au lendemain mais je me sens quand même plus confiant. Mon dernier projet fonctionne à merveille. Des dizaines d'entreprises nous suivent, nous portent.

Je n'ai plus qu'à faire amende honorable auprès de Maddie.

J'ai pris exemple sur elle. Sur sa force, sa détermination. Elle s'est relevée de toutes ses blessures, de tous les coups durs. Elle m'impressionne. Et m'inspire. Le fait d'avoir revu ma mère, d'avoir tiré un trait sur le passé et de savoir qu'elle ne me tient pas pour responsable m'a soulagé. Je crois que j'avais besoin de son soutien pour oser. Oser défier mon père. Oser affirmer mes choix.

Et mon premier choix, c'est Madeleine.

– Notre rupture aura des répercussions, reprends-je. À nous de trouver un moyen de les minimiser.
– Je vais l'annoncer à mon père dès ce soir, annonce Lucinda sans aucune émotion. Je ne veux pas qu'il l'apprenne par la presse. L'humiliation serait trop grande. Par contre, tu auras tous les torts. Il va te charger.
– Qu'il le fasse, répliqué-je avec un sourire. Peu m'importe, tant que cette histoire est réglée.

Ma désinvolture les énerve, je le vois bien. La jolie blonde se mord la lèvre pour ne pas cracher son venin et mon père se dirige vers la fenêtre pour ne plus me regarder. J'ignore s'il ira au bout de ses menaces. Évoquer le nom de Léonard devait lui paraître suffisant pour m'obliger à signer ce contrat de mariage. Peut-être est-il pris au dépourvu ?

Dans tous les cas, nous convenons d'attendre deux semaines. Nous allons annoncer dans quelques jours la sortie, en fin d'année, de notre nouveau modèle bas de gamme compatible avec l'algo-carburant. Dans la foulée, nous commencerons à commercialiser notre biocarburant et nos modèles haut de gamme. Ensuite, nous officialiserons la rupture. Je leur ai promis d'être discret avec Madeleine jusque-là.

Sauf que je ne tiendrai jamais deux semaines sans la voir. Surtout sachant qu'elle n'est pas au courant et qu'elle risque de douter de moi. Ça ne peut plus durer. Je veux au moins qu'elle apprenne la vérité. Ou une partie. Alors je congédie Gerald pour la soirée et conduis moi-même la Dureyi jusqu'à son immeuble. La pluie tombe à verse et je reste une demi-heure à guetter les environs. Je l'ai loupée au boulot, elle doit être encore en route.

Pour être sûr de ne pas la manquer, cette fois-ci, je sors de mon véhicule et vais m'abriter sous l'auvent de son immeuble. Au bout de dix minutes, je tourne en rond et décide de faire les cent pas sur le trottoir. L'eau me calmera sûrement. Je n'ai pas vraiment réfléchi à ce que j'allais lui dire mais j'ai ce besoin viscéral de la voir, de la rassurer. Je veux qu'elle me croie, qu'elle puisse me faire confiance. Qu'elle ne me considère plus comme un salaud.

Je désespère et commence à être vraiment trempé. Dans un soupir, je m'approche de l'interphone et m'apprête à sonner quand une voix qui me fait frissonner s'élève derrière moi.

– Geoffrey ?

Mon cœur bondit dans ma poitrine et je me retourne vers la jeune femme qui s'abrite à mes côtés tout en rangeant son parapluie.

– Mon Dieu, tu es trempé ! s'exclame-t-elle.

Elle me dévisage puis fronce les sourcils. Sa seule présence m'apaise. Et cette inquiétude à mon égard me fait du bien, me fait croire que je compte un peu pour elle.

– Qu'est-ce que tu fais ici ? Tout va bien ?
– Il fallait que je te parle.

Madeleine cligne plusieurs fois des yeux et je vois de la méfiance passer sur son visage.

– Qu'est-ce qui se passe ?

Bon d'accord, ce n'est pas l'accueil chaleureux que j'avais imaginé.

– Je vais rompre mes fiançailles avec Lucinda.

29.

Maddie

J'ai bien entendu ?

Joie et soulagement sont les premières émotions qui me submergent. Un sourire naît sur mes lèvres et le regard de Geoffrey brille. Il est trempé. Ses cheveux mouillés sont plaqués en arrière et ses vêtements collent à sa peau. Il est diablement beau, ainsi mis à nu.

– Je vais rompre avec Lucinda, répète-t-il d'un ton ferme.

Alors je n'avais pas rêvé, ces derniers jours ? L'espoir qui continuait à tambouriner dans ma tête avait raison d'insister ?

– Pourquoi ? osé-je demander.
– Pour moi. Pour nous.

Mon cœur fait un bond dans ma poitrine et je refrène l'envie de me jeter dans ses bras. Malgré la satisfaction que me procurent ses paroles, je ne peux pas oublier tout ce qu'il m'a fait subir. Trahison, tristesse, colère, dégoût, honte. Je suis passée par tellement d'émotions différentes que je reste méfiante.

– Tu as donc choisi, murmuré-je tristement.
– Si tu veux tout savoir, m'explique-t-il, résigné, je n'ai jamais choisi Lucinda.

Je fronce les sourcils, déroutée par ses propos. Qu'est-ce qu'il insinue ?

Geoffrey soupire en voyant mon air perplexe.

– Je n'ai pas décidé de ce mariage, m'assure-t-il en posant doucement ses mains sur mes épaules. J'ai laissé faire, d'accord, mais c'était avant de te connaître. Je n'avais aucune raison de résister.
– Mais de quoi parles-tu ? Qui a choisi, alors ?
– Mon père !

Ses doigts se crispent sur moi et son visage à la fois contrarié et perturbé me fait un drôle d'effet. Son désespoir me serre le cœur.

– Il va falloir que tu m'expliques.
– Je n'ai jamais eu aucun sentiment pour Lucinda, m'avoue-t-il.
– Je ne comprends pas. Que vient faire ton père dans cette histoire ?
– C'est lui qui a arrangé cette alliance.

– Enfin, Geoffrey, ce n'est pas à ton père de décider pour toi, m'écrié-je, agacée qu'il se cherche des excuses.

– J'ai été un peu… forcé.

– Quand bien même ! Tu n'as pas été honnête par la suite ! Ni avec moi, ni avec elle…

– Lucinda sait très bien que je ne l'aime pas !

– Mais pourquoi avoir attendu aussi longtemps, alors ? crié-je pour de bon en me dégageant de son étreinte.

Je n'arrive pas à comprendre la situation, à me mettre à sa place. Qu'est-ce qui a bien pu le contraindre à accepter quelque chose qu'il ne voulait pas ? Pourquoi s'est-il résigné à vivre cette vie que quelqu'un d'autre avait choisie pour lui ?

– C'est compliqué, Maddie, soupire-t-il en pinçant l'arête de son nez. Je n'avais pas les mains libres ! Mon père m'a menacé si je rompais les fiançailles. J'ai voulu le faire tout de suite, figure-toi !

– Ça n'a aucun sens, m'exclamé-je, perdue. De quoi t'a-t-il menacé ? Pourquoi le braves-tu quand même, maintenant ? Qu'est-ce qui a changé ?

Geoffrey tente de reprendre une respiration plus calme et son regard s'assombrit. Tout son visage devient plus grave et je serre les poings, appréhendant sa réponse.

– J'ai fait une connerie dans le passé. Une vraie connerie. Quelque chose qui pourrait détruire ma vie aujourd'hui, salir mon entreprise et… te faire fuir.

Mon souffle s'accélère à la suite de son aveu. Je ne sais pas de quoi il parle mais son ton m'inquiète. Il a vraiment l'air affecté par ce souvenir.

– C'est avec ça que Dustin me tient. Me tenait, rectifie-t-il avec un rictus. J'ai décidé d'assumer. Quoi qu'il m'en coûte. Mais… je voulais… eh bien… t'en parler avant.

– D'accord. Entrons.

J'ignore si c'est la bonne décision mais je veux en savoir plus. J'ai besoin de savoir pourquoi j'ai souffert, pourquoi nous n'avons pas eu notre chance. Geoffrey semble résigné, ses yeux se durcissent et son visage se ferme. Ma poitrine se serre. Qu'a-t-il fait de si terrible pour que son père le fasse chanter depuis tout ce temps ? Que cache-t-il ?

À peine entrée dans l'appartement, je me rends compte que c'était une erreur de l'emmener ici. Briana se trouve dans le couloir, face à nous et nous nous figeons toutes les deux.

J'avais oublié cette histoire.

– Merde, marmonné-je alors que mon cœur se pince.

– Je rêve ! s'écrie ma cousine en fronçant les sourcils.

Son regard noir se dirige tout d'abord vers Geoffrey puis revient vers moi. Elle place ses mains

sur ses hanches et son expression accusatrice ajoute un peu à mon malaise. C'est vrai qu'elle ne connaît pas toute l'histoire, elle n'a que la sienne en tête.

– Tu peux m'expliquer, Maddie ? Pourquoi tu le ramènes ici ?
– Euh, bonsoir, intervient Geoffrey. Je suis un… ami de Madeleine. Geoffrey Dureyi.

Briana écarquille les yeux et je manque de m'étouffer en retenant un rire. Il se présente alors qu'ils ont couché ensemble il y a juste un peu plus d'un mois ! Il ne peut pas l'avoir déjà oubliée… à moins que… Quelques phrases qu'il a prononcées me reviennent subitement : « T'as vu le monde qui vient ici, non ? J'en connais pas la moitié. Et j'ai oublié le nom des autres ». Alors, il ne se souvient vraiment pas d'elle ? Est-ce qu'il était drogué comme le laisse croire Danny ?

– Je sais très bien qui tu es, s'énerve ma cousine. C'est comme ça que tu traites toutes tes ex ?
– Pardon ? On se connaît ?
– Putain, j'y crois pas. Qu'est-ce que tu fous avec lui, Maddie ? enchaîne Briana sans se soucier de lui répondre.
– On doit juste discuter.
– Je crois que tu as un grain. Qu'il soit parti quand je reviens !

Elle passe entre nous et bouscule Geoffrey d'un coup d'épaule. Lorsque la porte claque derrière elle, il se tourne vers moi et m'interroge du regard.

– C'est qui, cette folle ? Tu vis vraiment avec elle ?

J'éclate de rire à en pleurer. Dire que j'avais fait toute une montagne de cette histoire et qu'il ne s'en souvient même pas. On a effectivement pas mal de choses à se dire.

– C'était Briana, ma cousine.
– Qu'est-ce qu'elle a contre moi ?

Je toussote, un peu gênée et détourne la tête. Geoffrey se glisse près de moi et soulève mon menton pour m'obliger à l'affronter.

– Quelque temps après ma démission, tu as refait une fête, soupiré-je.

Ses yeux se ferment. Il doit sûrement voir où je veux en venir.

– Ne me dis pas…
– Elle est venue à cette soirée et vous… avez couché ensemble. Elle était tellement déçue qu'elle a fini la nuit avec un autre. Mais je crois qu'elle a encore de la rancune.

Geoffrey me lâche, recule de quelques pas, le regard peiné, puis fait demi-tour. Je réagis quand il pose la main sur la poignée de la porte.

– Qu'est-ce que tu fais ?

– Je m'en vais, dit-il à voix basse.
– Quoi ? Mais…
– Je me dégoûte, m'explique-t-il en me faisant face brusquement. C'était toi que je voulais et j'ai couché avec d'autres femmes ? Je ne m'en souviens même pas ! Je ne mérite pas de deuxième chance.
– Peut-être, affirmé-je, le déstabilisant. Après tout, si Briana est importante pour toi…
– Tu ne m'as pas écouté ? hurle-t-il, les poings serrés. Je m'en fous des autres, bordel ! Elles ne comptent pas ! Elles n'ont jamais compté. Je suis toujours bourré, sous…
– Pilule ? continué-je à sa place. J'ai cru comprendre, oui.

Ses épaules s'affaissent et des larmes envahissent ses yeux. Je suis touchée par sa détresse et ses paroles me font du bien. Certes, je garde un pincement au cœur en imaginant Briana dans ses bras, mais ma raison doit être la plus forte, pour une fois.

– Je ne suis pas quelqu'un de bien, finit-il en baissant les yeux, défait.
– Tout le monde fait des erreurs.
– Arrête, bon sang ! Pourquoi est-ce que tu me pardonnerais, hein ?
– Je ne suis pas sûre d'y arriver, avoué-je sincèrement. Mais je suis prête à t'écouter.
– Je n'en vaux pas la peine.
– Laisse-moi en décider, déclaré-je en posant délicatement ma main sur sa joue.

Nos yeux se croisent et je lui souris tendrement. Un soupir dépité lui échappe et il hausse les épaules, peu convaincu.

– Va t'asseoir sur le canapé, je t'apporte une serviette pour te sécher.

Geoffrey ne discute pas et disparaît dans la pièce à côté. Je file dans la salle de bains et reviens rapidement, un drap de bain à la main. Je reste un moment immobile sur le seuil du salon. Il a enlevé sa veste et sa chemise. Son torse est légèrement luisant et il passe une main dans ses cheveux, les yeux perdus vers la fenêtre.

Vision de rêve.

Quand son visage se tourne vers moi, je suis attristée de le voir si abattu. On dirait qu'il a baissé les bras et ça me fait mal pour lui.

Je détourne les yeux pendant qu'il se sèche et essaye de penser à autre chose qu'à son corps magnifique. Le sentir aussi perturbé me donne de plus en plus envie de le serrer fort contre moi pour l'apaiser. Il garde finalement la serviette autour de ses épaules et pose ses coudes sur ses genoux, se penchant en avant. Je m'installe à l'autre bout du canapé pour ne pas le toucher.

– Je ne sais pas par où commencer.
– Pourquoi as-tu accepté de te marier si tu n'en avais pas envie ?
– Mon père m'a soumis cette idée il y a quelques mois. Le père de Lucinda est un important investisseur… Bref, je n'avais aucune raison de refuser.
– Mis à part que tu n'éprouvais rien pour elle ? Que tu allais t'enfermer dans un mariage sans

sentiments ?

– Ça ne me dérangeait pas, fait-il avec un haussement d'épaules. Je ne pouvais pas avoir mieux, de toute façon.

– Qu'est-ce que tu racontes !?

– J'ai toujours eu besoin de drogue pour baiser, s'énerve-t-il en crispant ses doigts dans ses cheveux. J'ai des problèmes d'érection ! Je n'avais jamais fait l'amour avant toi, Madeleine !

Mes pensées ne sont plus cohérentes. Ses aveux se mélangent avec tous les sous-entendus surpris çà et là.

– Mais, avec moi…

– Je sais, putain ! Je ne peux pas l'expliquer. Ça m'a fait peur dès la première fois où on s'est embrassés. Aucun problème avec toi. Tu es la seule.

– Ça dure depuis longtemps ? questionné-je, un peu mal à l'aise.

– Depuis mes 15 ans. Depuis le tout début, en fait.

– Tu sais pourquoi ?

– Pas vraiment.

Geoffrey détourne les yeux. Il ne me dit pas tout mais je ne peux pas lui en réclamer plus. Avouer ce problème-là doit déjà lui coûter énormément. Je ne vais pas enfoncer le couteau dans la plaie. Je me tortille sur place. Impossible de démêler mes sentiments. Je suis flattée, surprise et dépitée pour lui, tout en même temps.

– Je ne pensais pas rencontrer quelqu'un avec qui ça fonctionne, continue Geoffrey avec un soupir. J'ai cherché pourtant. J'ai voulu nous laisser une chance, voir jusqu'où ça pouvait aller mais…

– Ton père ? murmuré-je.

– Oui.

Ses doigts se croisent devant son visage et je le vois trembler.

Mon Dieu, qu'est-ce qui peut l'angoisser autant ?

Est-ce que tout ceci a un lien avec sa peur de la lumière ? Est-ce que son propre père est derrière cette panique irrationnelle ?

Je me rapproche jusqu'à ce que nos cuisses se touchent. Ma main se pose sur les siennes pour lui insuffler un peu de force. Je souffre de le voir ainsi. J'aimerais pouvoir effacer ses soucis, le consoler, lui assurer qu'il ne craint rien. Mais je ne sais pas contre quoi je me bats. Il faut qu'il me parle.

– Et si tu m'expliquais ? soufflé-je tout bas.

– J'ai une… relation compliquée avec Dustin.

Il hésite à poursuivre, alors je resserre mon étreinte autour de ses doigts.

– Tu m'as parlé d'un secret qu'il menaçait de dévoiler.
– J'ai bousillé la vie d'un gamin quand j'avais 8 ans. Il est handicapé à cause de moi et j'ai fait fuir ma mère. Elle est partie juste après ça.

Je me fige. Comment un enfant peut-il en arriver là ?

Il a été abandonné par sa mère à cause de ça ?

Il doit sentir que je me crispe car il dégage ses mains et se lève pour faire les cent pas devant moi.

– J'ai eu un accès de jalousie, m'explique-t-il d'une voix où perce le dégoût. J'ai tabassé ce garçon car il recevait des félicitations de mon père, ce que je n'ai jamais eu.

Ses révélations me font froncer les sourcils. J'ai du mal à réaliser. Je l'ai pourtant déjà vu être violent mais à chaque fois, c'était pour me défendre. Ce n'était pas gratuit. Qu'est-ce qui a pu le pousser à ressentir ce besoin de taper à un si jeune âge ? On ne blesse pas aussi gravement quelqu'un parce qu'il a reçu un compliment à sa place ! Et les conséquences de son acte sont terribles.

– Tu dois me prendre pour un fou, marmonne-t-il en me tournant le dos.
– Non, mais je ne saisis pas tout. Tu avais déjà eu des accès de violence avant cet épisode ?
– Non.
– On ne devient pas violent en un claquement de doigts, Geoffrey ! Il devait y avoir autre chose.
– Ça ne change pas le résultat ! gronde-t-il en écartant ma réplique d'un geste agacé de la main. Léonard est handicapé à vie et mon père paye ses frais médicaux.
– Il y a eu des poursuites, à l'époque ?
– Non, Dustin s'est arrangé pour que rien ne se sache.
– Et il veut ressortir ça maintenant ?
– Oui.
– Tu es prêt à assumer, alors ?
– J'en supporterai les conséquences. J'ai fait la paix avec moi-même.
– Pourquoi aujourd'hui ?
– Ma… mère est venue me trouver il y a quelques jours. Ça m'a permis de me réconcilier avec mon passé.
– Tu avais gardé contact avec elle ?
– Non, pas pendant vingt ans.

Je pince les lèvres pour ne rien répliquer. Après tout, c'est de sa vie de famille qu'il s'agit. Je trouve quand même étrange qu'une mère abandonne son enfant pour une erreur, aussi grave soit-elle, et qu'elle revienne des décennies plus tard. Elle aurait dû l'aider, le soutenir, lui montrer comment tenter de réparer ses erreurs. Mais l'important, aujourd'hui, c'est que cela ait été bénéfique pour Geoffrey. Je n'ai pas à juger la situation, je ne connais pas tout.

– Je crois que je vais y aller.

Ce murmure douloureux me sort de mes pensées. Il a déjà enfilé sa chemise et tient sa veste à la

main.

– Attends !

Je le rattrape dans le couloir et agrippe son avant-bras pour l'empêcher de partir. Tout est encore confus mais j'apprécie qu'il se soit confié à moi.

– Reste.
– En t'en parlant, je me suis rendu compte que je ne voulais pas te salir avec ça. Tu mérites bien mieux.
– Arrête de te dévaloriser comme ça ! m'écrié-je.
– Je dis juste la vérité. En plus de toute cette merde sur mon passé, il faut que j'en rajoute en couchant avec ta cousine ! Je ne sais pas comment tu fais pour me regarder dans les yeux.
– C'est le présent qui compte, Geoffrey. Oui, cette histoire avec Briana m'a blessée mais… j'ai encaissé.
– Je ne veux plus que tu souffres à cause de moi, grogne-t-il, malheureux.
– Alors ne me laisse pas !

Il hésite, je le vois dans son attitude. Je ne sais pas encore si je peux m'engager dans une relation sérieuse avec lui mais j'ai une certitude : je ne veux pas qu'il parte ce soir.

– Reste avec moi.

Mes paroles font écho aux siennes, prononcées il y a quelques mois. Son visage se fige puis ses yeux me dévisagent pour s'assurer que je suis pleinement consciente de ce que je fais. Sur une impulsion, je me hisse sur la pointe des pieds et pose mes lèvres sur les siennes. Le contact est doux, chaud, légèrement humide. Tellement bon.

– Ne pars pas, chuchoté-je contre sa bouche.

Quand ses bras entourent ma taille et que sa veste tombe au sol, je sais que je l'ai convaincu.

L'avenir nous dira si j'ai eu raison d'écouter mon cœur.

30.

Maddie

Ce mec, je l'ai dans la peau. Malgré moi. Malgré toutes ces histoires glauques qui gravitent autour de lui. Quand sa langue se faufile contre la mienne, j'oublie tout. Ma rancœur, mes doutes, ma souffrance. Il ne reste plus que le plaisir, la joie d'être enfin contre lui. J'en ai secrètement rêvé ces dernières nuits.

Geoffrey se tourne lentement pour me placer contre le mur du couloir et son corps vient s'appuyer sur le mien. J'ai chaud, ma respiration s'accélère et je ne changerais rien, même pour tout l'or du monde. Ce n'est sûrement pas une bonne idée de se laisser aller mais son contact m'électrise trop. Je ne peux pas lutter. Et quand je l'entends gémir, je fonds encore plus.

Je ne suis donc pas la seule.

Adieu, pensée cohérente. Au revoir, arguments logiques et méfiance légitime. Il n'y a plus que lui, ses lèvres sur les miennes et ses mains sur mon corps. Ses doigts se perdent dans mes cheveux courts et je suis encore une fois surprise d'aimer ce contact. Après ce qui m'est arrivé avec Lenn, j'avais décidé de les couper pour ne plus penser à lui. J'ai toujours cru que sentir un autre homme les prendre dans sa main me ferait horreur. Mais pas avec lui. Je ne veux surtout pas qu'il s'arrête.

Alors que son bassin presse contre le mien, mes bras passent autour de sa taille pour le maintenir dans cette position. Hors de question qu'il s'éloigne maintenant. Mon entrejambe pulse, un feu s'est allumé dans mon bas-ventre et je ressens nettement le manque. Le manque de lui, de son ardeur, de sa passion. Je ne sais pas si c'est pour apaiser mon envie ou pour l'exacerber mais mon genou remonte lentement contre la jambe de Geoffrey. Sa main vient immédiatement attraper ma cuisse et la lever sur sa hanche, laissant mon sexe accessible à la bosse qui déforme son jean.

Au moins, ça confirme qu'il n'a aucun problème avec moi.

Je crois bien que c'est moi qui commence à me frotter à lui. Nos bouches ne se lâchent pas, nos langues sont bien trop contentes de se retrouver. J'ai besoin de plus. J'ai envie de plus. Mais le bruit des clés entrant dans la serrure nous fait sursauter et nous écarter d'un bond.

Si c'est Briana, je l'étripe sur place.

La porte s'ouvre alors que nous peinons à reprendre une respiration normale. Angie entre et se fige en nous découvrant à un pas l'un de l'autre. Ses yeux s'écarquillent d'abord sous l'effet de la surprise puis s'assombrissent lorsqu'elle comprend la situation. Ce qui n'est pas très dur. Nous sommes essoufflés, les joues rouges et mes cheveux doivent être un peu emmêlés. Son visage fermé annonce clairement qu'elle n'est pas ravie de voir Geoffrey – alias celui-dont-on-ne-devait-plus-

parler – dans notre appartement.

– Salut, dis-je pour dédramatiser la situation, mais ma voix est encore un peu rauque.

Ma meilleure amie me fusille du regard et je grimace, me sentant coupable. De quoi ? D'avoir cédé à une pulsion alors que j'avais tiré un trait sur cette histoire ? Ai-je perdu l'esprit en l'embrassant ? Un peu plus et je lui tombais dans les bras.

Putain, c'était moins une ! Note pour plus tard : ne pas approcher à moins d'un mètre de lui si je veux garder la tête froide. Surtout quand tout n'est pas clair et que je dois encore régler mes comptes avant de prendre une décision.

– Qu'est-ce qu'il fait là ? crache Angie, les mains sur les hanches et le regard haineux.
– Et elle m'en veut pour quoi, elle ? me chuchote Geoffrey.
– C'est juste ma meilleure amie, lui confié-je à voix basse. Et elle n'aime pas les types qui me font du mal.
– Je suis là, je vous signale !
– Bonsoir, Angie, dit-il poliment en lui tendant la main.
– Ce sera Angelina, pour toi, grince-t-elle sans répondre à son geste.

Ah merde, alors !

C'est bien la première fois que je l'entends demander à quelqu'un de l'appeler par son prénom en entier. Elle le déteste ! Oui, en grande partie à cause de l'actrice. À cela s'ajoutent les remarques blessantes et débiles datant du collège et l'explication n'est pas plus compliquée. Très mauvais signe, donc. Première chose importante, ne pas lui mentir.

– Geoffrey est venu s'expliquer, commencé-je.

Sa moue dubitative me coupe dans mon élan. Oui, bon, d'accord, elle ne nous a pas surpris en train de converser… mais je dis la vérité !

– Tu allais faire une bêtise, me gronde-t-elle en me traînant vers la cuisine sous le regard amusé de Geoffrey.
– Euh, oui, peut-être, avoué-je. Mais on a réellement discuté… avant.
– Très bien.

Angie me lâche le bras et se tourne vers celui qu'elle considère comme un intrus.

– Puisque tout semble aller pour le mieux, personne ne verra d'inconvénient à ce que Geoffrey reste dîner avec nous, non ? Non. Parfait. Il doit nous rester une pizza au congel'.

Je soupire en levant les yeux au ciel. Elle peut parfois être pire que ma mère. Elle nous met un peu au pied du mur mais je sais qu'elle le fait parce qu'elle s'inquiète pour moi. Et elle n'a pas tout à fait tort. Au moins, sa présence m'empêchera de perdre le contrôle encore une fois.

– Angie, t'abuses un peu, là, marmonné-je.

– Je ne crois pas, non, réplique-t-elle en fronçant les sourcils. Tu perds la tête dès qu'il est dans les parages. Je veux au moins que tu sois lucide pour l'écouter, sinon il va t'embobiner.

– Je suis plus que sincère, intervient Geoffrey en croisant les bras sur sa poitrine. Je comprends que tu t'inquiètes pour ton amie, *Angelina* , mais je suis ici pour lui dire la vérité.

– Ce n'est pas trop tôt, grommelle-t-elle.

J'ai bien vu qu'elle avait tiqué sur son prénom. Je me retiens de sourire. Elle l'a cherché, quand même.

Ma meilleure amie souffle un coup puis ouvre un tiroir sans ménagement pour en sortir la vaisselle. Nous l'aidons à mettre la table pendant que la pizza chauffe dans le four. Chaque fois qu'il m'effleure, mon ventre se crispe et crie au scandale. Trop de frustration, ces derniers temps. Angie finit par me faire signe de m'asseoir et installe Geoffrey en diagonale. Ni à côté ni en face de moi. Je secoue la tête, amusée par son manège. Elle me connaît bien, décidément. Je la remercie de prendre soin de moi comme ça. Je la laisse faire car je sais qu'elle respectera ma décision, quelle qu'elle soit.

Les hostilités commencent à peine la première bouchée enfournée.

– Comment va Lucinda ? attaque Angie avec un sourire hypocrite.
– Nous allons rompre, répond-il calmement.
– Oh, ça n'allait pas dans ton couple ?
– Angie, grogné-je pour l'avertir de ne pas pousser le bouchon trop loin.
– Nous n'étions pas vraiment un couple.

Ma meilleure amie me jette un coup d'œil et j'acquiesce pour lui signifier que je connais les détails. Elle n'insiste donc pas mais je sais qu'elle voudra des explications. Elle m'a vue souffrir à cause de ce type, et le voir à sa table ne doit pas être évident à gérer. C'est étrange, même pour moi. Un Dureyi attablé dans notre petite cuisine. Et pas n'importe quel Dureyi. Celui qui fait battre mon cœur plus vite, quoi que j'en pense et peu importe à quel point j'essaye de résister. De *lui* résister.

– Je n'ai pas à connaître les détails, poursuit Angie en le fixant froidement, mais j'espère que toute cette merde est terminée.
– Tout sera officiellement fini dans deux semaines.
– Deux semaines ? interviens-je, surprise.

Geoffrey semble mal à l'aise et hoche simplement la tête sans quitter mon regard. Je repousse mon assiette, l'appétit coupé. Quand il m'a dit qu'il allait rompre, je ne pensais pas que ça lui prendrait autant de temps !

Mon amie pose une main rassurante sur la mienne et se penche vers moi pendant qu'il débarrasse la table, serviable.

– Veux-tu que j'annule ma soirée au bar ? Je peux m'enfermer dans ma chambre pour ne pas vous

déranger mais tu sauras que je suis là, au cas où.

– Ne t'inquiète pas pour moi, Angie. On a des choses à se dire mais après, je le mets dehors. Il est encore fiancé pour quelques jours, craché-je, dégoûtée.

– Comme tu veux. Appelle-moi s'il y a un problème, je garderai mon portable dans ma poche.

Je la remercie d'un sourire. Geoffrey s'appuie contre l'évier et pose les mains derrière lui, de chaque côté de ses hanches, attendant que mon amie nous laisse seuls. Il tente de croiser mon regard à plusieurs reprises mais je l'évite, pour rester maîtresse de moi et ne pas plonger bêtement dans cet océan troublant d'émotions contradictoires.

– Je peux t'expliquer, annonce-t-il immédiatement, dès que la porte s'est refermée sur Angie.

– Pourquoi viens-tu m'en parler maintenant si tu ne comptes rompre que dans deux semaines ? Je ne suis même pas sûre que tu le fasses vraiment, au final.

Il pourrait très bien me mener en bateau…

Ses yeux se durcissent, blessés par mes paroles. Je me mords la lèvre pour ne pas m'excuser. Il aurait dû commencer par ça au lieu de me faire déchanter. Une boule s'est formée dans ma gorge. Qu'espérait-il donc ? Que je me jette dans ses bras alors qu'il est encore engagé avec *elle* ? Cette idée me rend malade.

– Je ne supportais plus l'image que tu avais de moi.

– Que…

– Je n'ai jamais voulu te faire de mal, Maddie. Je… j'ai profité de ce qu'on avait sans avoir le courage d'être honnête. Je suis désolé.

Les mots restent coincés dans ma gorge. J'avale avec difficulté, la vue légèrement brouillée. Il a profité de ce qu'on avait… Oui, mais il a aussi profité d'avoir Lucinda sous la main. Ça me revient d'un coup et c'est encore douloureux. Je me souviens très bien de ce qu'ils faisaient dans son bureau quand je les ai surpris. Alors toutes ces belles paroles me paraissent fausses.

Il n'a jamais eu de sentiments pour elle… mais pour un extra, il était partant. Alors, est-ce qu'il me ment encore ?

Je ne sais plus quoi croire.

– Tu n'as pas seulement profité de notre relation, raillé-je, tu avais aussi Lucinda pour te combler quand je n'étais pas là !

– Non, ja…

– Je vous ai vus, dans ton bureau, je te rappelle !

La lumière semble se faire dans son esprit et je le vois rougir. Il me dégoûte. Je me dégoûte d'avoir cru en lui. Je me suis laissée aveugler par mon désir.

Comment cet épisode a-t-il pu me sortir de la tête ?

– C'est… compliqué.
– Ce n'est pas une excuse, Geoffrey !
– Je n'ai jamais couché avec elle, s'insurge-t-il en se décollant du plan de travail.

Et ses paroles font écho à celles que j'ai surprises dans le couloir il n'y a pas longtemps…

– Ni avec, ni sans drogue ! ajoute-t-il avec véhémence. Quand tu nous as surpris, elle voulait me prouver qu'elle pouvait me donner du plaisir !
– Elle avait l'air contente d'elle, répliqué-je, écœurée.
– Elle a joué la comédie, il ne s'est rien passé ! Il n'y a que toi que je désire, Maddie.

Mon cœur s'arrête.

J'ai tellement envie de le croire.

Les poings de Geoffrey se crispent et son air perdu me trouble. Je ne devrais pas mais je suis touchée par cet homme en apparence si sûr de lui et qui, pourtant, cache tellement de dilemmes. Comment en est-il arrivé à douter autant de lui ?

– Je ne le mérite sûrement pas mais j'espérais une deuxième chance avec toi, murmure-t-il, presque penaud.

Je ne bouge pas alors que son regard cherche un signe d'encouragement de ma part.

– Si je me sens obligé de différer l'annonce, c'est à cause des retombées pour mon entreprise. Le père de Lucinda va me lyncher et si Dustin ajoute mon passé à tout ça… J'ai préféré attendre que deux informations importantes sortent avant de déclencher les hostilités.

Ça paraît logique.

– En aucun cas je ne compte voir Lucinda pendant ces quinze jours ! Elle doit prévenir son père dès ce soir, nous n'aurons aucune obligation de nous montrer en public. Je ne suis pas un manipulateur, Maddie ! J'ai sincèrement envie d'être avec toi. C'est toi qui comptes.
– D'accord.
– Tu me crois ? demande-t-il, plein d'espoir.

J'acquiesce en silence et je l'entends soupirer de soulagement.

– Si tu savais comme je me suis senti enchaîné, impuissant… je ne savais pas comment me dépêtrer de tout ça. En plus, il fallait que je sois sûr que ça en vaille la peine.
– Tu es sûr de toi, maintenant ?

Geoffrey se plante devant moi et me tend sa main. Je l'accepte, le cœur battant. Une fois bien en face de lui, sa paume vient se poser sur ma joue avec délicatesse. Ses yeux brillent et son pouce, tout proche de mes lèvres, tremble contre ma peau.

– Tu es la meilleure chose qui me soit arrivée depuis longtemps, Maddie. J'ai besoin de toi.

Il me paraît tellement sincère que je ne résiste pas à sa proximité. Nos bouches se touchent avec tendresse. Ce n'est qu'un simple effleurement, car je m'écarte aussitôt, mais ce contact me bouleverse. L'intensité de son expression m'émeut et je respire un peu plus vite que d'habitude. Je fais donc un pas en arrière pour plus de sûreté.

– Ça me gêne que tu sois encore lié à elle, avoué-je d'une petite voix.
– Ce lien est faux, m'assure-t-il.
– Je veux te croire, mais… notre histoire a tellement mal commencé. Je ne pourrais pas revivre ça. Je ne partage pas.

Mon ton catégorique lui arrache un sourire. Il semble flatté par mes paroles.

– Tu veux attendre, c'est ça ?
– Oui.

Geoffrey a une expression qui m'intrigue mais je n'ai pas le temps de me poser de questions. Sa main attrape ma nuque et son baiser me donne le tournis. Rien de doux dans celui-là. Je m'accroche à ses épaules, emportée par sa fougue et reste bêtement la bouche ouverte quand il s'écarte.

– Pour te donner un avant-goût de nos retrouvailles, chuchote-t-il. On sera… bien ensemble, après ?

Le voir hésiter et attendre ma réponse avec appréhension me fait réaliser qu'il espère vraiment quelque chose de nous deux. Que je suis importante pour lui. Cela me rend confiante.

– Oui, Geoffrey. On sera ensemble après ces deux semaines.

Il retient un sourire mais tout son corps semble frétiller.

– Tu seras libre le week-end qui suit ? D'accord, enchaîne-t-il en me voyant acquiescer. Réserve-le moi.

Je hoche simplement la tête, le visage rêveur. Je le regarde partir sans un mot et touche mes lèvres du bout des doigts, perdue dans mes pensées. Cet avant-goût était plus que tentant. Impossible de me sortir son corps de la tête. C'est la sonnerie de mon portable qui me fait revenir au présent. Je rougis du tour que mes pensées avaient pris.

Un week-end entier avec lui ? Je ne vais jamais pouvoir attendre.

Mon téléphone se met à vibrer et je jette un œil au message de ma mère en grimaçant. Elle me confirme juste la bonne réception des billets et de la réservation de l'hôtel. On ne peut pas faire plus froid comme message. Je soupire et m'affale dans le canapé. Je l'aime beaucoup mais depuis mon viol, nous nous sommes éloignées. Elle qui m'a toujours soutenue et poussée à aller plus loin, à

n'avoir peur d'aucun défi, s'est complètement écroulée suite à cette mésaventure. Elle s'est fait des reproches, mais m'en a fait également. Et depuis, un fossé semble s'être creusé entre nous. C'est en partie pour la rassurer – et me prouver que j'ai grandi – que je les ai invités.

Je repense au scandale qu'elle a fait quand elle a compris qu'ils ne dormiraient pas à la colocation. Elle était déçue et énervée, comme si elle soupçonnait que je lui cache quelque chose. Merci pour la confiance. J'ai argumenté que les filles ne seraient pas en vacances, elles, et que je ne voulais pas les déranger. En plus du fait que notre appartement était trop petit pour pouvoir accueillir un couple !

Moi qui l'admirais pour son tempérament, maintenant que j'en fais les frais, je ne le supporte plus. Il va falloir que ma mère comprenne vite que j'ai dépassé cette épreuve et que tout va bien dans ma vie. J'espère que le fait de voir la fac, de visiter les locaux de hITp et de me côtoyer pendant quatre jours lui fera ouvrir les yeux.

Je décide d'allumer la télé mais je ne suis pas vraiment l'émission qui passe. Maintenant que je sais que tout est faux entre Geoffrey et Lucinda, je me sentirai sûrement plus légère en allant bosser dans son entreprise.

Je ne me suis pas rendu compte que je m'étais assoupie et je me réveille en sursaut en entendant la porte d'une chambre claquer. La lumière envahit le salon, j'ai donc dormi sur le canapé. Une couverture me recouvre et j'imagine que c'est Angie qui a veillé sur moi, encore. J'ai un petit sourire en y pensant mais il disparaît bien vite quand Briana débarque avec une valise à la main.

– Je pars chez mes parents, me débite-t-elle d'une voix neutre.
– Ah… Euh… D'accord.
– J'espère que tu sais ce que tu fais avec ce… type. Moi, j'ai besoin de… m'éloigner de tout ça. J'arrête les cours de dessin. Je vais tenter de trouver ma voie. Je ne sais pas combien de temps je serai absente.

Je me contente de hocher la tête, je sens qu'elle est prête à exploser au moindre faux pas de ma part. Elle pince les lèvres, me dévisage une dernière fois puis sort de l'appartement. Je suis encore un peu hébétée par ce réveil lorsque Angie me rejoint en se grattant les cheveux.

– C'est Briana qui part de si bon matin ? me demande-t-elle en bâillant.
– Elle retourne chez ses parents pour un temps indéterminé.
– Oh. Mais… il s'est passé quelque chose ? Elle arrête la coloc ?
– Je ne crois pas, non, ou elle nous le dira prochainement. Elle a… croisé Geoffrey, hier, alors que je l'invitais à entrer. Il ne l'a pas reconnue.
– Aïe. Ça a dû la vexer. Surtout de le voir avec toi. J'ai toujours eu l'impression qu'elle était un peu jalouse. Enfin, espérons que ça lui passera.
– Tu crois que j'aurais dû lui dire ? Pour mon… aventure avec lui.
– Oui. En tout cas, je pense que tu ferais bien de la prévenir, cette fois-ci, surtout si ça devient sérieux.

– OK, dis-je en soupirant et en me rallongeant.

Et puis je me redresse d'un coup, les yeux écarquillés.

– Merde ! Quelle heure est-il ?
– Sept heures quarante-cinq.
– Je vais être en retard, gémis-je en imaginant déjà la tête de Keon.

Je me lève précipitamment pour avaler en vitesse une tartine et un bol de café mais j'ai beau me presser, je ne ressens aucun stress. Même le départ imprévu de Briana ne me démoralise pas. La seule chose qui tourne en boucle dans ma tête, c'est que Geoffrey sera libre dans deux semaines.

31.

Maddie

Je me maudis de lui avoir demandé d'attendre. Quinze jours, c'est une torture ! J'aurais dû mettre ma fierté de côté et profiter de lui, même s'il est encore officiellement fiancé. Avec un peu de discrétion, on aurait pu s'en sortir. Mais non, moi et mes principes…

J'ai un peu la boule au ventre alors que le bus me conduit vers la demeure de Geoffrey. Il m'a proposé de le rejoindre chez lui et je meurs d'impatience de le revoir. Oh, ce n'est pas comme si je ne l'avais pas vu depuis deux semaines. Mais le voir sans pouvoir le toucher a été un véritable calvaire. Surtout qu'il en a joué. Je crois bien qu'il voulait me faire regretter ma décision. Chaque fois que l'on s'est croisés, il m'a jeté un regard complice, animé d'une lueur de désir qui a allumé un feu dans mon ventre. Et il s'est débrouillé pour que l'on se rencontre plusieurs fois. Jamais seuls, mais la tension était bien là.

Heureusement que mon stage chez lui ne dure que deux jours par semaine. Mais mon esprit, à l'université, n'était pas vraiment concentré sur les cours. Plutôt sur un homme blond, charmeur et irrésistible.

En descendant à l'arrêt de bus, je remarque l'affiche rappelant la une d'un magazine people. L'annonce de la rupture entre le P.-D.G. de Dureyi Marque et la fille Durmont est parue hier matin. Le journaliste qualifie Geoffrey d'instable et se demande si cela pourrait avoir des répercussions sur son travail à la tête d'une grande entreprise internationale. Qu'il mélange vie privée et vie professionnelle m'agace. Finalement, attendre était une bonne idée. Les autres nouvelles ont eu leur moment de gloire mais sont maintenant passées à la trappe.

Je prends une inspiration en m'arrêtant devant la grille de la villa. Ça me fait bizarre de me retrouver ici. Je n'ai pas non plus le temps de trop analyser ce que je ressens car je l'aperçois, adossé à sa Dureyi, dans l'allée qui mène au garage. Les bras croisés, le regard soucieux, il est magnifique. Je me demande pourquoi il semble préoccupé mais cet air disparaît lorsqu'il redresse la tête et me voit. Un sourire apparaît alors sur ses lèvres.

Est-ce qu'il pensait que je ne viendrais pas ?

Je franchis le portail à pas pressés. Il vient à ma rencontre et mon cœur explose de joie. Ses bras m'entourent, me soulèvent et sa bouche s'écrase sur la mienne alors que nous faisons un tour sur nous-mêmes.

– Je suis content de te voir.
– J'avais remarqué, répliqué-je en riant et en répondant à son étreinte.

Nous restons un moment l'un contre l'autre, enlacés. Quelques minutes à savourer ce contact, cette proximité, avec l'esprit serein, à respirer son parfum qui m'a tant manqué. Puis Geoffrey s'écarte et attrape ma valise tombée au sol. Alors que je pensais le suivre à l'intérieur de la maison, il dépose mon sac dans le coffre de sa voiture.

– Je t'embarque pour quelques heures de route.
– Où allons-nous ?
– Surprise !

J'ai beau froncer les sourcils et croiser les bras, sa seule réponse est un rire joyeux et presque insouciant. Je l'ai rarement vu aussi détendu. Son visage rayonne et cette vision me donne chaud. Je suis un peu déçue que nous partions. Pour être honnête, j'avais imaginé des retrouvailles plus… sensuelles.

Espèce d'obsédée, va !

Je devrais être rassurée, il n'a pas que ça en tête. Notre relation n'est donc pas basée uniquement sur le sexe. Ô combien délicieux, pourtant. Il a l'air de vouloir passer du temps avec moi et je finis par chasser cette petite pointe de déception. Nous avons tout le week-end. Et je compte bien en profiter !

Nous n'avons pas roulé plus de dix minutes lorsque son téléphone, relié en Bluethooth à son véhicule, sonne. Je vois apparaître le prénom de Michaëla sur le petit tableau de bord, à côté du volant. Geoffrey jure, pince les lèvres puis soupire, résigné, et décroche. Le voir faire la tête m'arrache un petit sourire. Il ressemble à un gamin contrarié.

– On a un souci, annonce tout de go sa chargée de com'.
– Développe…

Ce ton froid et détaché me fait frissonner. Son regard s'est assombri, ses sourcils se froncent et ses doigts se crispent. Je ne sais pas quoi faire et préfère me taire tout en serrant mes mains sur mes genoux.

– Max vient de découvrir un de nos nouveaux modèles sur un site internet.
– Quoi ? Putain, j'y crois pas. Vous êtes sûrs que c'est à nous et pas une copie ?
– Non, malheureusement, c'est bien un des nôtres. Il y a eu une fuite, Geoffrey.

Il raccroche d'un geste rageur. Je ne peux pas l'en blâmer. Il vient d'apprendre qu'un de ses salariés l'a trahi en dévoilant des données ultra confidentielles.

– Ça ne peut pas être une attaque extérieure, plaidé-je.

Pas avec les protections que l'on a mises en place.

– C'est un problème interne, confirme-t-il, les dents serrées.

Je vois bien qu'il est préoccupé et je pose une main sur son avant-bras. Quand son regard quitte la route pour croiser le mien, ses épaules s'affaissent. Il secoue la tête, dépité, puis commande à son téléphone d'appeler Maxime.

– J'arrive, dit-il simplement avant d'éteindre la communication.

J'aimerais pouvoir l'apaiser. Ça contrarie nos projets, c'est sûr, mais il n'aurait pas été vraiment présent de toute façon s'il ne s'en était pas occupé un minimum.

Une fois devant le bâtiment de verre, je retiens un soupir.

– Viens avec moi, me supplie-t-il.
– Mais… on va nous voir ensemble.
– Ça, je sais, se marre-t-il. Et j'assume.

Son sourire coquin me fait rougir.

– Il ne doit y avoir que Max, tente-t-il de me rassurer.
– D'accord.

Geoffrey sort de la voiture et nous marchons tous les deux côte à côte. Je maintiens une certaine distance entre nous, pour ne pas être tentée de lui prendre la main. La rupture est bien trop fraîche. Si on le voit déjà au bras d'une autre, les ragots vont aller bon train et sa crédibilité va en prendre un coup. Ça m'énerve que les médias se servent de sa vie privée pour décrier ses compétences de dirigeant mais c'est comme ça, on doit faire avec.

Nous montons rapidement aux derniers étages et je dois hâter le pas pour rester à sa hauteur. Il s'arrête enfin devant une porte et ne toque qu'une fois avant d'entrer. Maxime ne paraît pas du tout surpris de voir son patron arriver ainsi sans s'annoncer. Il relève ses lunettes, a un regard étonné vers moi mais ne fait pas de commentaire. Geoffrey s'avance jusqu'à lui, contourne le bureau et pose sa main sur son épaule. C'est la première fois que je le vois avoir un geste amical avec un de ses employés.

– Montre-moi ce que tu as trouvé.

Son collègue acquiesce et ses doigts fusent sur le clavier.

– Maddie, tu peux venir.

Je n'osais pas trop m'imposer. Je croise encore une fois les yeux de Maxime et il semble juste curieux, maintenant. Je me racle la gorge par réflexe et m'approche des deux hommes, à nouveau concentrés sur l'écran de l'ordinateur.

– Putain, grogne Geoffrey. C'est bien le nôtre. Merde alors, comment l'ont-ils eu ?
– Deux solutions. Soit une infiltration dans nos serveurs pour récupérer l'info, soit quelqu'un de

chez nous a volontairement sorti cette donnée.

– Et on pourrait le savoir, ça ?

– Oui, affirmé-je en m'immisçant dans leur conversation.

– En cherchant maintenant, confirme Max.

– J'appelle hITp, ça fait partie de leur contrat, déclare Geoffrey.

Il s'éloigne pour passer son coup de fil, le visage fermé et concentré. Ça m'embête de le voir dans cet état. Je sais à quel point ce projet lui tient à cœur. J'ai bien vu les étoiles dans ses yeux quand il m'en a parlé lors de cette fameuse soirée pour Jason. Quand il revient vers nous, il n'a pas l'air plus rassuré.

– On peut reporter notre…

– Hors de question, me coupe-t-il à voix basse. On en a besoin tous les deux.

Sa main se lève pour me caresser la joue mais, se rendant compte de l'endroit où nous nous trouvons et de la personne qui nous accompagne, il la laisse finalement retomber le long de son corps, un peu gêné.

– Encore cinq minutes et on y va, m'assure-t-il. Je règle deux-trois détails avec Max et on va profiter de notre week-end.

J'acquiesce pour le rassurer. Je ne compte pas ajouter de reproche à ses inquiétudes. Je m'éclipse d'ailleurs, les laissant discuter entre collègues. Dans le couloir, je m'adosse au mur et lève les yeux au plafond. J'espère que cette fuite ne portera pas préjudice à son entreprise.

Je n'ai pas vraiment le temps d'y penser car Geoffrey me rejoint, le sourire aux lèvres. Il paraît complètement détendu et je me demande à quel point il surjoue pour ne pas m'inquiéter. Il ne veut pas gâcher nos deux jours ensemble alors je l'imite, faisant comme si rien de grave n'était en train de se produire.

***

Il nous faut trois heures de route pour arriver à destination. Je ne remarque pas grand-chose, les yeux encore embrumés par le sommeil. Je me suis assoupie pendant la dernière moitié du trajet. Des arbres cachent en partie la demeure, qui semble de plain-pied.

Je verrai mieux demain.

J'étouffe un bâillement en sortant de la voiture. En faisant le tour, je croise Geoffrey, nos deux bagages en main.

– Je peux t'aider ?

– Il reste un panier dans le coffre. C'est notre repas pour ce soir.

– C'est à toi, ici ?

– Oui, répond-il avec un sourire fier.

– Tu viens souvent ?
– Pas autant que je le voudrais.

Curieuse, je le suis à l'intérieur avec mon petit chargement. Il me désigne la cuisine d'un mouvement de tête et disparaît dans un couloir qui, j'imagine, conduit à la chambre. Je pose mon fardeau sur la table au centre de la pièce et l'ouvre afin de préparer notre dîner. Il se fait vraiment tard et mon ventre gargouille.

Je souris en découvrant des provisions pour plusieurs jours et remercie mentalement Marina d'être aux petits soins avec lui. Une fois le tout rangé dans le frigo, je déballe le grand saladier dédié à notre dîner.

– Ça te convient ? murmure Geoffrey dans mon dos.
– À moi, oui. Mais…
– Je m'y suis mis et c'est très bon.

Il dispose les assiettes, tire ma chaise et commence à nous servir. Je m'installe en face de lui, avec un petit sourire amusé. Au menu, ce soir, une salade composée sucrée salée, comme je les aime.

– Délicieux, m'exclamé-je. Je n'aurais jamais cru…
– Que je pouvais changer mes habitudes ? me taquine-t-il. Eh bien, si, j'en suis capable. Et je ne regrette pas.

D'ailleurs, il se ressert deux fois et soupire de bien-être à la fin de son repas. Je le regarde manger depuis quelques minutes, pensive. Nos rendez-vous devraient toujours se passer de cette façon. Simplement. Naturellement. Sans tension.

– Je te montre notre chambre ?

Sa voix grave me fait frissonner ainsi que son regard si intense. Il s'est levé pour s'approcher de moi et me tend sa main. Sans hésitation, je la saisis et me marre lorsqu'il me tire derrière lui dans toute la maison. La visite guidée sera pour une autre fois. À peine la porte ouverte, Geoffrey m'attire à lui, m'enlace et m'embrasse.

– Enfin, souffle-t-il contre ma bouche.

Je ressens la même chose que lui. Un soulagement mêlé de joie et d'impatience. Je m'accroche à ses épaules puis passe ma main sur sa nuque pour jouer avec ses cheveux. J'aime le sentir contre moi.

Ses doigts se faufilent dans mes cheveux et maintiennent ma tête proche de la sienne. Quand sa langue s'invite entre mes lèvres, un gémissement m'échappe. Mon souffle s'accélère et mon entrejambe se met à palpiter.

Geoffrey s'écarte en interrompant notre baiser et enlève mon léger pull. Son index vient suivre la

bretelle de mon débardeur, déclenchant une chair de poule délicieuse.

– J'ai envie de redécouvrir ton corps, me révèle-t-il à voix basse. Tu devrais mettre des robes plus souvent, d'ailleurs.

Ses paroles me font rougir. C'est vrai que j'ai encore un peu tendance à me cacher dans des vêtements amples ou très peu sexy. Peut-être cela changera-t-il avec le temps ou avec lui ? Pour lui ?

Ses dents attrapent mon téton et je reviens à l'instant présent. Je n'ai même pas senti qu'il abaissait mon haut et délogeait un sein de son tissu protecteur. Le voir ainsi penché en avant me donne chaud. Sentir ces petites décharges parcourir ma poitrine me rend impatiente et je lâche un râle. Entre plaisir et ronchonnement, ce qui le fait marrer. Sa main vient alors s'occuper de l'autre mamelon, à travers le soutien-gorge, cette fois-ci. Je me mords la lèvre car je serais capable de lui ordonner de me pénétrer tout de suite.

Mais je veux profiter de cette nuit.

Mon corps se cambre pour aller à sa rencontre et il finit par me pousser sur le lit. Mon jean est vite enlevé et je me tortille pour me débarrasser de mon débardeur. Geoffrey en profite pour retirer sa chemise et son pantalon.

– Je peux ? demandé-je en tendant la main vers la lampe de chevet.
– Oui. Mais embrasse-moi d'abord.

Je m'exécute. Un faible halo éclaire la pièce, rendant cette chambre inconnue beaucoup plus intime. Nos mains reprennent leurs caresses et je frémis bientôt de désir. Geoffrey dépose des baisers sur chaque parcelle de mon corps : ma poitrine, après avoir dégrafé mon soutien-gorge, mon ventre, mes cuisses puis mes épaules. Son souffle se perd tout près de mon oreille et je l'attire à moi. Il s'allonge enfin sur moi, passe une jambe entre les miennes et vient presser son bassin contre mon bas-ventre. Son érection est déjà impressionnante. Sa paume se pose sur mon sexe à travers ma culotte et décrit des cercles pour jouer avec mon clitoris et toute partie sensible à cet endroit-là.

– Geoffrey, soufflé-je, haletante.

Ses doigts se faufilent alors sous le tissu et se dirigent entre mes jambes. Ils viennent se perdre dans la moiteur de mon intimité.

– Tu m'attendais, peut-être ?

Son index glisse en moi et je retiens mon souffle. En voyant mon corps se crisper, Geoffrey insinue un deuxième doigt et entame un mouvement de va-et-vient. Une chaleur incandescente se répand dans mon ventre et j'agrippe ses avant-bras tout en me contorsionnant. Je râle quand il s'arrête, souffle quand il reprend, les doigts courbés, et grogne quand il recommence son manège. Alors, ma main atterrit sur son sexe et je le masse par-dessus son boxer. Lui aussi commence à avoir une respiration anarchique et à lâcher des râles de plaisir. Je ne pourrai pas tenir longtemps.

– Geoffrey, fais-moi l'amour, ordonné-je en mordillant sa lèvre.

Il rit puis s'écarte un moment pour récupérer un préservatif dans le tiroir de la table de nuit et se débarrasser de son boxer pendant que ma culotte vole au pied du lit. Une fois protégé, il s'assoit face à moi et attrape mes poignets pour me hisser jusqu'à lui.

– Je veux te sentir tout près de moi.

Il m'aide à m'installer, passe mes jambes dans son dos et me soulève par les fesses. Mes bras s'enroulent autour de ses épaules, nos lèvres se joignent pendant qu'il me fait descendre le long de son sexe dressé. Un gémissement sort de nos deux bouches mêlées. Mon torse se colle au sien et j'écarte un peu les jambes pour l'accueillir le plus profondément possible.

– Je ne peux pas faire de grands mouvements dans cette position, m'explique-t-il, mais ton clitoris va être bien stimulé.

Il me fait une démonstration en bougeant mon bassin, ses deux mains toujours plaquées sur chacune de mes fesses. Il me fait monter et descendre à plusieurs reprises. Je le sens divinement bien. Mon petit bouton rose aussi. Il frotte dans tout mon vagin, lentement, sensuellement. Geoffrey accompagne chaque mouvement par un coup de reins profond. Rapidement à bout de souffle, je rejette la tête en arrière, inclinant tout mon corps au passage.

Je me retrouve alors sur le dos, les poignets maintenus au-dessus de ma tête par ses grandes mains. Sa bouche dépose des baisers dans mon cou et son bassin ondule toujours. Je noue mes jambes contre ses reins et accompagne chaque mouvement en remontant mes hanches pour le recevoir pleinement. La lenteur de ses va-et-vient est compensée par la force de ses percussions. Il va loin, intensément et c'est exquis. Le plaisir ne cesse de monter. Nos deux corps imbriqués l'un dans l'autre fusionnent presque et la jouissance nous délivre en même temps.

Essoufflée, j'enserre Geoffrey dans mes bras au moment où il allait s'écarter pour s'allonger à mes côtés. Je veux le sentir encore, en moi, sur moi. Je me sens bien. Comblée, repue. Sereine. Sa poitrine monte et descend rapidement. Son cœur bat fort contre le mien. Même s'il pèse un peu sur moi, je ne changerai pas de position de sitôt.

– J'aime te sentir contre moi, avoué-je en déposant mes lèvres sur son épaule.

Au bout d'un moment, il roule sur le côté, m'entraînant avec lui. Ainsi calée contre son torse, ses bras entourant ma taille, le sommeil me rattrape vite.

J'aimerais que toutes les soirées ressemblent à celle-ci.

32.

Geoffrey

Je pourrais la regarder dormir pendant des heures. Elle est belle. Détendu, son visage paisible me donne envie d'embrasser ses joues, ses yeux, son front. Mais j'ai trop peur de la réveiller. Pour l'instant, je reste sage et je profite du spectacle. Ses cheveux emmêlés qui recouvrent sa peau jusqu'à ses sourcils, ses lèvres entrouvertes qui laissent passer une respiration lente et profonde, ses longs cils recourbés qui frémissent de temps à autre. Nue sous les draps, une partie de son corps est cachée mais je peux admirer la courbe ronde d'une épaule, le tracé délicat de sa clavicule et l'arrondi du haut de sa poitrine.

Je m'étends sur le dos en retenant un grognement. J'ai une barre un peu gênante à l'entrejambe et l'observer ainsi ne m'aide pas à me calmer. Un sourire étire mes lèvres. Je la désire encore. Et je suis bien moins effrayé maintenant par ce constat. Peu importe s'il n'y a qu'avec elle que ça arrive. Je sais surtout que je ne reste pas avec Maddie uniquement pour le sexe. Tout chez elle m'attire, et cela depuis le premier soir. C'est vrai qu'au départ, savoir qu'il n'y avait qu'elle qui réussissait à me faire bander naturellement m'a déstabilisé au point de me faire flipper. Je me sentais comme prisonnier. Sauf qu'aujourd'hui, je me félicite que ce soit elle et pas une autre.

Je tressaille lorsque sa main fraîche vient se poser sur mon ventre.

– Ça fait longtemps que tu es réveillé ? me demande-t-elle d'une voix endormie.
– Aucune importance.

J'attrape ses doigts pour déposer un baiser sur sa paume et son gloussement de plaisir me ravit. Il ne me faut pas grand-chose, ce matin. Son index, que je viens tout juste de libérer, trace une ligne de mon torse à mon nombril. Je la sens hésiter et je retiens mon souffle. Je la laisse décider, prendre les commandes de cette matinée. Et je ne regrette pas. Elle agrippe mon sexe, joue un moment de son pouce sur mon gland puis entame un lent va-et-vient qui m'arrache un grognement de plaisir. Cette lenteur est une douce torture.

– Guide-moi, me demande-t-elle en posant ses lèvres sur ma joue.
– Tu n'as pas vraiment besoin d'aide, déclaré-je avec un petit rire.

Ma respiration s'accélère un peu et je pose quand même ma main par-dessus la sienne pour lui montrer ce que j'aime. Qu'elle aille bien en bas, notamment. Puis j'augmente un peu le rythme avant de lui redonner le contrôle. Elle s'amuse alors à ralentir puis à repartir et ces changements de rythme me rendent fou.

– Si tu continues, je risque de jouir, haleté-je.

Elle se marre et attrape le lobe de mon oreille avec ses dents. Des frissons me parcourent tout le corps et Maddie colle sa poitrine à mon bras. Je me décale légèrement pour pouvoir glisser ma main entre ses jambes.

– Bon sang… Tu en as autant envie que moi.
– Faut croire qu'on n'est jamais rassasiés l'un de l'autre.

Mon doigt s'insinue en elle facilement. Madeleine ouvre même les jambes pour me laisser plus de liberté.

– Viens, me dit-elle en agrippant mes bras pour me faire basculer sur elle.

Je m'installe entre ses cuisses et mon sexe la pénètre. C'est exactement là que je voulais être.

***

Je dépose mon plateau sur la petite table de la terrasse et le visage curieux de Maddie me fait sourire. C'est vrai qu'on n'a pas vraiment pris le temps de visiter les lieux, hier.

– C'est magnifique, ici, et tellement tranquille.
– Ça change de ma villa, n'est-ce pas ?

Elle acquiesce avec amusement. Elle doit être un peu surprise par cet endroit. Une petite maison qui ressemble plus à un chalet, en fait, construite à quelques pas d'un lac naturel très peu fréquenté. De la terrasse, on a une vue imprenable sur cette eau paisible d'une étrange teinte turquoise. Le soleil, levé depuis quelques heures, fait scintiller les abords de cet immense étang.

– On se sent bien, déclare-t-elle en offrant son visage à la chaleur des rayons.

Je lui sers une tasse de café puis étends mes jambes pour profiter du paysage. Ça faisait longtemps que je n'étais pas venu. J'ai acheté ce terrain il y a quelques années, avant ma demeure de ville, et j'aimais y passer mes week-ends. J'ai arrêté il y a six ans.

Parce que cet endroit était dangereux pour moi.

Je ne me sentais pas à la hauteur. C'est fou de se sentir dépassé par un lieu. Mais je trimais comme un malade pour satisfaire mon père et donner toute l'ampleur nécessaire à notre marque. Le temps ne m'appartenait plus vraiment et revenir ici risquait de m'ouvrir les yeux trop brutalement. J'ai donné un double des clés à Marina et je sais qu'elle vient parfois le dimanche pour faire un brin de ménage. Au cas où.

– Est-ce qu'un tour en barque te tente ? C'est un peu cliché, d'accord, mais c'est vraiment sympa.

Son rire discret me met en joie. Faut vraiment que je la fréquente plus souvent. Ça me fait du bien. J'ai l'impression de revivre. De redevenir moi-même. Comme si le vrai Geoffrey était resté tapi

quelque part en attendant qu'une voie se libère.

Ou qu'on éclaire son chemin.

Je me secoue tout en me levant. Mes pensées sont décidément un peu trop bizarres, ce matin. Attachée non loin de la terrasse, une barque étroite nous attend. Elle est un peu défraîchie et ne comporte aucun banc ni siège, ce sera à même les planches. Madeleine n'a pas l'air de le remarquer, ses yeux brillent toujours autant et elle embarque avec le sourire. Je pousse notre petit bateau et saute à l'intérieur, la faisant tanguer.

– Holà ! s'écrie Maddie en s'agrippant au bord. Si on peut éviter de finir à l'eau !
– Tu ne veux pas dire bonjour aux poissons ?
– De loin, ça me va très bien.

J'attrape les rames et nous fais avancer vers le milieu du lac. Son visage rayonne et se tourne des deux côtés pour ne rien manquer. Il y a quelques habitations autour de cette étendue mais elles sont discrètes et peu utilisées. Le calme règne autour de nous et cette quiétude est bien agréable. Les arbres commencent à prendre des couleurs variées, allant du jaune au rouge flamboyant. Toutes ces nuances donnent un côté assez féerique à notre escapade.

– Tu veux essayer ? lui proposé-je.

Maddie hésite puis accepte. Je lui indique comment placer ses mains et me marre quand la barque se met à tourner sur elle-même. Elle m'adresse une grimace mais n'abandonne pas. Rapidement, l'embarcation avance, sans suivre une vraie ligne droite pour autant, préférant zigzaguer par moments.

– Arrête de te moquer, râle Maddie.
– Je ne dis rien !
– Je te vois sourire, grogne-t-elle.

J'éclate franchement de rire et m'arrête net quand je reçois de l'eau sur le visage.

Elle a osé !

– Ça, ce n'est pas fair-play du tout, marmonné-je en me penchant par-dessus la barque, prêt à riposter.
– C'est vrai, j'avoue ! s'écrie-t-elle avant que je ne l'asperge. Je te présente mes excuses.

Et pour empêcher toute vengeance, Maddie se penche vers moi et pose délicatement ses lèvres sur les miennes. Toute envie de rébellion s'envole. Elle sait y faire. Et pour la déstabiliser un peu, j'attrape sa nuque et glisse ma langue dans sa bouche entrouverte. Un gémissement lui échappe et mes doigts se crispent contre sa peau.

Si on continue, ça va déraper…

Je m'éloigne à regret et reprends ma respiration. Maddie, les joues un peu rouges, détourne le regard et inspire profondément. Un simple contact rend vite les choses électriques entre nous. Et je ne suis pas sûr que passer plus de temps avec elle diminuera cet effet.

Je nous ramène sur la berge en lui faisant quelques frayeurs au passage, qu'elle prend avec bonne humeur. J'ai quand même droit à une ou deux tapes sur l'épaule mais son sourire ne cesse de s'agrandir. Je n'ai jamais ressenti cette plénitude, ni dans mon enfance ni à l'adolescence, quand j'ai quitté la maison familiale pour m'enfuir loin de mon père et tenter de me faire une vie plus saine.

Lorsque nous arrivons dans la maison, je porte instinctivement les yeux sur mon téléphone, resté sur le meuble de l'entrée. J'aurais dû m'abstenir : quatre appels en absence en l'espace d'une heure seulement. Fronçant les sourcils, je déverrouille mon portable et m'apprête à rechercher le numéro sur internet quand la sonnerie me fait sursauter.

– Un problème ? me demande Maddie en me voyant hésiter.
– J'espère que non, soupiré-je.

Et je décroche. Il est rare qu'un numéro que je n'ai pas enregistré tente de me joindre. Quatre fois, en plus.

– Monsieur Geoffrey Dureyi ? m'interroge une voix de femme assez monocorde.
– Lui-même.

Je le sens mal, putain.

– Ici le *Boston Police Department* . Je suis au regret de vous informer qu'une effraction a été commise ce matin à votre domicile. Des dégradations ont été constatées et…
– Merde, marmonné-je en me frottant le front.
– Et votre gouvernante, M^me^ Tender, a été agressée. Elle est actuellement hospitalisée au…
– Quoi ? Comment va-t-elle ? Est-ce grave ?
– Son état n'était pas critique, m'informe-t-elle sans aucune émotion. Pourriez-vous passer au commissariat ? Il ne s'agit pas d'un simple cambriolage.
– Qu'est-ce qui vous permet d'en juger ?
– Des tags insultants et visant votre personne ont été retrouvés sur vos murs, monsieur.
– D'accord. Je passerai en fin d'après-midi.

Je raccroche, une boule au ventre. Je ne me connais pas trente-six ennemis et je pense immédiatement à Danny. Le fait qu'il s'en soit pris à Marina me met hors de moi et mes poings se crispent douloureusement.

– Geoffrey ? m'interpelle doucement Maddie.

Je relève lentement la tête pour croiser son regard inquiet.

Respire…

– Quelqu'un s'est introduit chez moi pour vandaliser ma maison et tabasser Marina.
– Mon Dieu…
– Ils m'ont juste dit que son état n'était pas critique mais elle est quand même hospitalisée.

Ma voix tremble de colère. Si c'est ce connard qui a osé la toucher… Non, qui que ce soit ! J'ai une brusque envie de cogner. Mes mâchoires sont douloureuses à force d'être contractées. Je mets du temps à réagir quand je vois Maddie bouger. Elle quitte le salon et part dans notre chambre. De mauvaise humeur, je me dirige vers la cuisine pour me servir une bière. Je n'arrive même pas à réfléchir.

– On peut y aller.

Surpris, je me retourne brusquement et découvre Madeleine avec sa valise à la main.

– Mais… qu'est-ce que…
– Je crois que notre week-end tombe à l'eau, me dit-elle gentiment en posant sa paume sur ma joue. Il faut que tu règles cette affaire.
– Oui. Je vais d'abord me rendre auprès de Marina. Les flics pourront attendre.
– Ça te dérange si je t'accompagne ?

Je secoue la tête, soulagé qu'elle me le propose. J'envoie un message à Gerald, il doit bien savoir dans quel hôpital ils l'ont emmenée.

Le trajet du retour se fait dans le silence. Je suis tendu. Par ce qui vient d'arriver, par l'état de santé de ma gouvernante, par ce foutu week-end écourté. Rien ne se passe jamais comme je le voudrais ! C'est rageant ! Et de savoir en plus que quelqu'un s'en prend à mon personnel tout en saccageant ma demeure ne m'aide pas à aborder les choses sereinement.

Putain, j'ai envie de cogner quelqu'un ! Ou de baiser…

Mais ce serait sûrement malvenu. Et brutal. Pas franchement le bon moment. Manquerait plus que j'effraie Maddie avec mes conneries. Mes doigts sont crispés sur le volant et ma respiration est saccadée.

Faut que je me calme.

À l'accueil, personne ne nous pose problème. C'était un peu ma trouille mais je suis sur la liste des personnes autorisées à lui rendre visite. L'infirmière de garde nous rassure sur son état physique.

– Ça reste impressionnant, nous prévient-elle quand même, mais, mis à part une épaule luxée, rien de cassé. Elle a eu de la chance. Elle pourra sûrement sortir dans quelques jours.

Arrivés dans le couloir, devant la porte qu'on nous a indiquée, j'ai un moment d'hésitation. Ma main se lève mais je bloque mon geste. J'ai tellement peur de voir de la rancœur dans son regard. Elle aurait raison de m'accuser.

– Je suis sûre qu'elle sera contente de te voir, murmure Maddie en glissant ses doigts entre les miens.

Je soupire, ferme les yeux cinq secondes puis toque. La voix ferme de Marina me donne un frisson et ma main se crispe sur celle de Madeleine. Avant de me dégonfler, j'ouvre et entraîne la jeune femme à ma suite. Je reste planté au milieu de la pièce, surpris par les bandages entourant les bras de ma gouvernante. Un bleu se dessine sur son nez, sa lèvre inférieure est gonflée et fissurée.

– Geoffrey ! s'écrie-t-elle, affolée.

Elle tente de se redresser mais grimace et finit par se rallonger sur ses oreillers. Des larmes perlent dans ses yeux et mon cœur se fissure. J'ai honte d'être responsable de son état. Son visage si souriant est désormais tuméfié.

– Il ne fallait pas, débite-t-elle, la voix tremblante. Mon Dieu, je ne voulais pas gâcher votre week-end.
– Marina, grondé-je. Hors de question de culpabiliser. La victime, c'est vous.

Madeleine lâche ma main pour s'approcher du lit.

– On devait venir, lui explique-t-elle gentiment. On est là pour vous.
– Vous êtes adorables.

Ma gouvernante éclate en sanglots, renifle puis détourne le visage. Maddie lui caresse délicatement l'épaule et me jette un regard impuissant. Je me rapproche à mon tour. J'aimerais prendre la main de Marina dans la mienne mais je n'ose pas. Il y a des égratignures sur sa peau et je ne voudrais pas lui faire mal. C'est elle, finalement, qui se calme et nous sourit tout en nous posant des questions sur ce que nous avons eu le temps de faire. Madeleine la félicite pour sa salade, ce qui lui fait monter le rouge aux joues. Au bout du compte, le médecin nous demande de sortir afin de réaliser les derniers examens mais je suis content d'être passé, de lui avoir montré mon soutien et je n'ai plus qu'une idée en tête : régler cette histoire.

Dans le couloir, je m'adosse au mur, attire Maddie dans mes bras et soupire en posant mon menton dans ses cheveux. Elle se serre contre moi et enfouit son nez dans mon cou.

– Elle est sacrément forte, me rassure-t-elle.
– Elle a l'air d'aller plutôt bien, non ?
– Oui.

Ainsi enlacés, nous restons un moment silencieux, tous les deux visiblement soucieux.

– Il va falloir que je passe au commissariat.

Maddie relève les yeux pour me dévisager.

– D'accord…
– Tu m'accompagnes ?

Elle hoche énergiquement la tête avec un sourire rassurant. Je suis soulagé par sa présence car j'espère qu'elle pourra m'aider à me contenir si ma colère déborde.

Il faut que je prenne du recul pour gérer cette affaire.

Et j'y arrive plutôt bien. Main dans la main, nous retournons dans ma voiture. Nous n'échangeons pas un mot pendant le trajet mais l'ambiance est beaucoup moins tendue. Je suis toujours un peu crispé en pensant à ma gouvernante mais j'essaye de me concentrer sur ce que je peux faire pour l'aider. Porter plainte sera déjà un premier pas.

Une fois sur place, les démarches ne prennent pas trop de temps. Je dois repasser plus tard pour déposer plainte et être interrogé par un inspecteur des stups. Les photos de ma maison ne sont pas franchement belles à voir. Les insultes et les menaces ne m'ont pas touché. Je ne suis pas effrayé, juste énervé. S'il a pu s'en prendre à Marina, Maddie pourrait aussi en faire les frais. D'autant plus que Danny l'a déjà contactée pour cette histoire. Nous remettre ensemble était peut-être un peu prématuré.

S'il la touche à cause de moi…

Quand nous arrivons chez moi, je suis surpris de voir que tout est nickel. Aucune trace d'effraction ni de dégradation. Si je n'avais pas vu les photos prises par les flics, je ne l'aurais jamais cru. Gerald vient à notre rencontre dans la cour et se gratte le front sous sa casquette.

– J'ai tout fait nettoyer, monsieur.

Je ne lui avais donné aucune consigne particulière, je ne peux qu'apprécier cette initiative. Dans le salon, il flotte un reste d'odeur des produits ménagers utilisés pour enlever la peinture mais la pièce est comme neuve. Propre. Maddie ouvre les fenêtres sans faire de commentaires puis s'assoit sur le canapé en croisant les jambes. Je la rejoins et pose ma main sur son genou.

– Danny… Il pourrait s'en prendre à toi.
– J'en ai conscience, me répond-elle d'un ton neutre.
– Il faudrait peut-être… s'éloigner…
– Je m'en doutais, souffle-t-elle avant de planter son regard dans le mien. Écoute-moi bien, Geoffrey, je comprends que tu sois inquiet vu ce qui est arrivé à Marina mais je sais me défendre. Hors de question…
– D'accord, d'accord, la coupé-je à mon tour avec un sourire. Loin de moi l'idée de te prendre pour une faible femme. Mais… je ne veux pas qu'il t'arrive quoi que ce soit.
– Il ne m'arrivera rien.

Ses doigts se cramponnent aux miens et sa tête se pose sur mon épaule. J'aimerais la croire mais une pointe de peur ne me quitte pas. Je sais que ce qu'il a fait à Marina n'était qu'un avertissement.

Ce n'est que le début de sa vengeance.

– Monsieur ? nous interrompt Gerald en entrant dans la pièce, mal à l'aise. Votre père vient d'arriver.
– Merde.

Maddie se crispe mais nous n'avons pas le temps de bouger que Dustin débarque dans le salon, poussant mon chauffeur de l'épaule.

– C'est quoi cette histoire ? Je viens d'avoir maître Delpoth au téléphone. Dans quoi t'es-tu fourré cette fois-ci ?
– J'ai décidé d'arrêter de permettre à un dealer de venir vendre sa merde chez moi.

Un silence suit ma réponse. Les yeux de mon père sortent de leurs orbites et ses lèvres se pincent, devenant un mince trait blanc.

– Putain ! Tu as passé un accord avec un trafiquant de drogue ?
– Un revendeur…
– Bordel de merde, Geoffrey ! hurle mon père. Qu'as-tu dit aux flics ? Tu imagines le scandale si la presse apprend cette info ?
– On s'en fout, bon sang ! Ma gouvernante a été tabassée, je ne vais pas rester sans rien faire.

Je me suis levé pour lui faire face et mon air déterminé semble le calmer. Momentanément, car il se tourne vers Maddie avec un air dégoûté.

– Qu'est-ce que vous foutez là ?

La jeune femme ne bronche pas, se contente de se mettre debout et de me prendre la main.

– Je vais y aller, me murmure-t-elle.
– Non !
– Je reviens demain matin. Je ne veux pas qu'il se serve de moi pour t'atteindre.

Elle dépose un baiser sur ma joue, ignore mon père qui fulmine et sort discrètement de la pièce. Je me rassois en portant une main à mon front. Dustin s'installe dans le fauteuil à côté et soupire.

– Ça va être la merde.

Je ne réponds rien. Il n'attend pas que je réponde, de toute façon. Il part dans un monologue où reproches et sarcasmes se succèdent. Je bous mais j'arrive à me contenir. Quand il part, une heure plus tard, je me sens las. Abattu. Je décide d'aller courir pour me changer les idées mais je reviens au bout d'une heure, toujours dans le même état.

– J'ai peut-être une activité à vous proposer, intervient alors Gerald en me voyant donner un coup de poing dans un mur.

J’apprends alors qu’il a fait de la boxe plus jeune et qu’il peut me donner quelques cours. Ravi d’avoir une diversion et de m’occuper, autant physiquement que mentalement, j’accepte. Et je passe l’heure suivante à transpirer. À prendre des coups et à tenter de les rendre sans y parvenir. Je suis trop mou, pas assez réactif.

Avec ça, je pourrais peut-être aller casser la gueule à Danny avant qu’il ne s’en prenne à Maddie.

33.

Geoffrey

La boxe m'a bien défoulé. Mais je n'aurai pas à m'en servir, tout compte fait. Danny a été appréhendé. Merci, les voisins qui possèdent des caméras de surveillance. Il a été filmé en train de pénétrer dans la cour de ma demeure. À cela va s'ajouter une enquête sur son appartenance à un gang. Il ne pourra plus s'en prendre à Maddie.

Mon père a tout tenté pour que cette affaire ne parvienne pas à la presse mais il n'a rien pu faire, cette fois-ci. J'ai eu droit à des titres assez déplaisants, comme : « Encore un gosse de riche qui tourne mal », « Dureyi trempe dans la drogue », etc. Pas vraiment une bonne image pour notre marque, certes, mais ce n'est pas non plus la catastrophe. Pour l'instant, du moins. En tout cas, moi, je m'en contrefous. Dustin, c'est autre chose. Surtout que cette histoire sort très peu de temps après ma rupture avec Lucinda, de quoi faire jaser.

Dimanche est finalement passé à toute vitesse. Maddie est revenue, comme promis, mais les sonneries de mon fixe et de mon portable n'ont pas arrêté de nous interrompre. Pietro y a mis son grain de sel même si c'était un peu malvenu de sa part. Il s'est contenté de me rappeler que nous avions, en plus, une affaire de fuite de données qui pourrait finir par nous causer du tort. Je n'ai pas oublié mais j'avais envie de penser à autre chose avant de replonger dans le boulot.

Un jour, ce n'était pas trop demander, quand même ?

De toute façon, ça n'aurait servi à rien de s'énerver. Maddie n'est pas restée. Elle a reçu un SMS d'Angie en fin d'après-midi.

– Merde, je dois rentrer.
– Un problème ?
– Ma cousine est de retour. Elle… hum… a quitté la colocation et ça fait déjà deux semaines. Elle n'est pas au courant pour nous deux. Il va falloir que je lui en parle.

J'avoue ne pas avoir compris tous les enjeux. Tout ce que je sais, c'est que cette histoire l'embête. J'espère ne pas lui avoir causé trop de soucis avec cette Briana dont je ne me souviens même plus. Je ressens encore de la honte en y repensant et je mesure ma chance d'avoir été pardonné.

Je soupire tout en me grattant le côté de la tête. Je sors d'une réunion avec Max, Michaëla et Dustin. La fuite est bien interne. Mon père est furieux et semble certain que nous sommes victimes d'espionnage industriel. Tout de suite les grands mots. On doit être prudents, je suis d'accord mais de là à crier au scandale… Bref, on va d'abord chercher la source et tenter d'en comprendre les raisons ensuite. On ne sait pas encore si c'était intentionnel. Par contre, on doit rebondir et notre avocat est

déjà sur le coup puisque nos modèles sont brevetés. Et ce serait bien qu'on arrive à savoir qui a merdé ou trahi l'entreprise. Ça va mettre un peu la pression à nos salariés, surtout ceux qui ont accès à ce genre d'informations sensibles.

Je consulte mon portable pour vérifier l'heure. J'ai accepté de voir ma mère ce midi. Je ne l'ai pas beaucoup revue ces derniers jours, c'est l'occasion et je l'ai sentie un peu inquiète au téléphone. Non pas que ça me fasse vraiment quelque chose mais je veux m'assurer que cela n'a aucun lien avec Dustin. Je ne veux pas que cet enfoiré soit au courant. J'ignore si je compte faire une place à Allie dans ma vie et je n'ai pas besoin qu'il y mette son grain de sel. Je déciderai seul. Pour l'instant, ça me fait du bien de la voir, alors je continue. Je verrai bien à la longue comment notre relation va évoluer. J'ai l'impression que ce n'est pas évident pour elle non plus.

Je la retrouve dans un petit café à quelques rues du bureau. Un établissement discret qui n'attirera jamais l'attention de mon père. Elle m'attend déjà et a commandé pour nous deux. Comme quoi elle commence à connaître mes goûts car ce qu'elle m'a pris me convient parfaitement.

– Tu as l'air fatigué, attaque-t-elle en fronçant les sourcils.

Elle ressemble vraiment à une mère, là. Son inquiétude me touche. C'était donc moi qui la tracassais.

– Ce n'est pas évident au boulot, en ce moment.
– J'ai cru comprendre. Cette… fuite, c'est grave ?
– Ça pourrait l'être. Si on ne réagit pas assez vite, nos investisseurs vont perdre confiance. Qui voudrait risquer de se faire voler des données importantes ? Il faut que notre entreprise soit fiable.
– Il n'y a que ça qui te tracasse ?

Le fait qu'elle insiste me fait sourire.

– Oui.
– Tout s'est arrangé avec la fille dont tu m'as parlé la dernière fois ?
– Oui, maman, ne t'inquiète pas, répliqué-je avec un petit rire.

Nous nous figeons tous les deux en réalisant ce que je viens de lâcher.

Putain, je l'ai appelée maman !

Je ne sais pas qui de nous deux semble le plus embarrassé. Je toussote et plonge le nez dans mon assiette. Ce n'était pas prévu, ça. Allie ne dit rien et garde les yeux tournés vers la vitre. Je voudrais savoir à quoi elle pense, là, mais son visage s'est fermé. Je l'ai peut-être un peu trop bousculée avec cette marque d'affection inattendue. Même moi, ça me perturbe.

– En tout cas, enchaîné-je pour changer de sujet, Dustin ne m'a plus menacé. On dirait bien qu'il s'est accommodé de ma rupture.
– Il risque gros, Geoffrey. Tu ne t'en rends pas forcément compte, mais cette affaire allait lui

retomber dessus.

Je veux bien la croire même si je doute que mon père se soit réellement inquiété pour lui-même. C'est plutôt pour l'entreprise. Il veut sûrement éviter un scandale de plus. Et là-dessus, il n'a pas tort.

– Tu as vraiment pris de la drogue ? me demande Allie, la tête penchée sur le côté.

Je ne vois aucun reproche ni aucun jugement dans ses yeux, ce qui me réconforte.

– Oui, avoué-je en soupirant. Je me suis embarqué dans un truc que je ne maîtrisais plus à la fin. Et… j'ai eu envie de changer.
– Encore cette fille, murmure-t-elle avec un sourire.

Je me demande si je ne suis pas en train de rougir et je préfère manger sans réagir à sa petite boutade. Mais elle a complètement raison. Maddie a secoué pas mal de choses dans ma vie. En bien, pour le coup.

Je ne regrette pas.

La fin du déjeuner est détendue. Nous ne faisons pas allusion à mon lapsus et je fais gaffe à ce que je dis. C'est bien trop tôt même si c'est sorti naturellement.

Mais merde, on dirait un gamin en manque d'affection.

De retour au boulot, je croise Maddie dans le couloir mais la présence de son collègue m'empêche de faire quoi que ce soit. Lui, je le sens pas. Même si son attitude, maintenant, n'a plus rien à voir avec l'air d'ahuri qui lui collait à la peau quand il a vu la jeune femme en robe. Je les salue donc poliment et sagement de la tête. Mais une fois dans mon bureau, j'attrape mon téléphone pour lui envoyer un message.

[Je suis à la torture…
Je voudrais que
tous les couloirs soient vides
quand je te croise !]

[Ah bon ? Des idées particulières :p ?]

[Te plaquer contre le mur,
dévorer ton cou de baisers,
te faire haleter de plaisir,
gémir mon prénom… Ouais…
quelques idées comme ça en passant]

[Idées très, très, plaisantes !
C'est moi que tu tortures maintenant.
J'ai envie de toi. Je vais essayer

de ne pas me tortiller devant Keon !]
[Arrête de penser et bosse !:p]

Je souris de son dernier message et tente ensuite de me remettre au boulot. Ce qui n'est pas évident avec toutes les images de Maddie qui me traversent l'esprit. Cette fille me rend fou et complètement accro. La journée passe difficilement et je tourne un peu en rond jusqu'à ce que je reçoive un message de sa part. Je déchante en le lisant.

[Il va falloir garder ces idées
pour plus tard… soirée de crise
avec Briana à la coloc…
Désolée ! M.B]

Je soupire tout en me frottant la tempe droite. On ne se verra pas ce soir, donc. Va vraiment falloir qu'elle m'explique ce qui se passe avec cette Briana. Elle commence à me gonfler, celle-là. Et une pointe de déception me titille.

En sortant dans le couloir, j'intercepte Max. Je commence à l'apprécier. Il a un humour de geek que je ne comprends pas toujours, rarement, en fait, mais il est sans prise de tête, attentif et serein. Ça me plaît bien.

– Eh, Max ! Une bière ?
– Ça marche, me répond-il après avoir consulté sa montre.
– T'as quelque chose de prévu ? Je ne veux pas t'empêcher de faire quoi que ce soit.
– Non, non, t'inquiète. C'est juste que ma mère est pointilleuse sur l'heure du repas.
– Ah.

On s'engouffre dans l'ascenseur et je regarde le plafond, un peu gêné d'apprendre qu'il vit encore chez sa mère.

– Je dîne chez elle trois fois par semaine, finit-il par m'expliquer. Elle est seule et, depuis que je suis parti, elle déprime un peu. Alors je lui rends visite régulièrement.
– Tu as raison, déclaré-je. Il faut prendre soin des siens.

Max acquiesce avec le sourire et nous passons le début de la soirée ensemble. On s'interdit de parler du boulot et j'apprends finalement qu'il a, lui aussi, commencé les cours de boxe. Au fil de la discussion, on se donne rendez-vous dans son club samedi prochain. J'arriverai peut-être à mettre une raclée à Gerald.

***

Mardi matin, je me suis arrangé avec Cassie pour avoir mon début de matinée libre. Marina sort et je tiens à l'accompagner jusque chez elle. Je la mets au repos forcé. Je me débrouillerai bien tout seul. Enfin, avec l'aide de Gerald, quand même. Et je suis sûr que les plats surgelés ne sont pas si mauvais. Ou alors, je demanderai un coup de main à Maddie. Ce serait la bonne excuse pour la

revoir. Je ne sais pas trop comment m'y prendre, je n'ai jamais été réellement en couple et si je m'écoutais, je l'appellerais sans cesse pour savoir ce qu'elle fait et quand est-ce que l'on se revoit. Ado accro, non ? Ouais, peut-être bien un peu. Le but, maintenant, c'est de ne pas la faire fuir.

En sortant de la villa, je tombe nez à nez avec un barbu géantissime à l'air peu avenant. Costume, cravate impeccable, lunettes de soleil qui me cachent ses yeux, son visage me paraît bien austère. Je jette un coup d'œil interrogateur à Gerald qui se contente de hausser les épaules.

– Monsieur Dureyi ?
– Lui-même. Que puis-je pour vous ?
– Khaled Asmouri, je suis envoyé par l'agence de protection rapprochée que vous avez contactée. Je vais assurer votre sécurité dès à présent.
– Ah, euh…

Merde, j'avais oublié cette histoire.

J'ai juré à mon père d'embaucher un garde du corps et un gardien pour la villa. J'ai dû le faire devant lui pour qu'il me lâche la grappe. Et voilà le résultat.

Ennuyé, je lui fais signe de me suivre et sa grande carcasse a du mal à se caser dans ma Dureyi. Sa tête touche presque le plafond du véhicule et un sourire naît sur mes lèvres. Il a l'air moins dangereux, ainsi recroquevillé sur lui-même.

– Pourrais-je vous suivre à moto les prochaines fois ?
– Aucune objection, ricané-je.

Un bref hochement de tête accueille mes propos. Lui, il ne va pas être commode. Va falloir que je relise le fichu contrat que j'ai signé pour savoir s'il va me suivre comme ça partout et pour combien de temps !

Sans qu'un seul mot ne soit échangé pendant le trajet, nous arrivons une demi-heure plus tard à l'hôpital et patientons dans le hall avant de pouvoir ramener Marina. Cette fois-ci, Khaled monte à l'avant et j'installe ma gouvernante à mes côtés. Celle-ci a protesté en nous voyant attendre mais le rose de ses joues me fait penser que cela lui a quand même fait plaisir.

– J'ai préparé une liste de recettes très simples à réaliser, me dit-elle en sortant des feuilles de papier de son sac.

Mon regard descend sur ses mains et mes poings se crispent. Ce salaud a intérêt à prendre perpète. Certains de ses doigts sont encore gonflés et des bleus parsèment sa peau. Son visage est un peu moins tuméfié que samedi mais sa lèvre est encore fendue et son œil gauche est cerclé de noir. Je suis sûr que d'autres contusions sont visibles sur son corps. Malgré son sourire, ses gestes sont mesurés et quelques grimaces lui échappent parfois.

– Vous avez aussi la liste des ingrédients qui va avec, continue Marina. J'ai ajouté les numéros

des traiteurs et des livreurs. J'ai déjà passé commande, vous aurez de quoi faire jusqu'à vendredi. Je… hum… j'ai pris pour deux, juste au cas où.

Cette femme m'étonnera toujours. Remarque, s'occuper est la meilleure façon d'oublier ce qu'il s'est passé.

– C'est parfait, Marina. Mais promettez-moi de vous reposer pendant ces deux semaines.
– Le médecin ne m'a prescrit que six jours, rétorque-t-elle d'un ton pincé.
– Et moi je vous paie une semaine supplémentaire. Je vous le dois.
– Mais…
– Je sais que je vais vous manquer mais tout de même ! Ne m'obligez pas à vous congédier pour dix jours. La paperasse m'ennuie, vous le savez bien.

Son rire doux est agréable à entendre et j'aperçois le regard attendri de Gerald dans le rétroviseur. Devant chez elle, je vérifie que sa fille est bien arrivée, nous en avons convenu au téléphone. Je ne veux pas qu'elle soit seule, au moins les premiers jours. À mon avis, j'aurai du mal à tenir les deux semaines si elle me réclame de revenir plus tôt. Je ne pourrai rien lui refuser et sa présence va sincèrement me manquer.

Je suis soulagé en retournant au travail. Ma gouvernante est confortablement installée chez elle et sa famille va se relayer pour s'occuper d'elle. La savoir ainsi entourée allège un peu le poids qui comprimait ma poitrine.

Je passe la journée le nez plongé dans nos dossiers. Préparer la sortie d'un nouveau modèle engendre un nombre important de démarches administratives assez pesantes mais obligatoires. Le jeu en vaut la chandelle. Tout doit être parfait, d'autant plus que nous ne sommes plus considérés comme une entreprise d'excellente réputation.

Je résiste à l'envie d'envoyer un message à Maddie. Après tout, c'est elle qui a refusé notre dernière sortie. Je vais la laisser venir, pour qu'elle ne se sente pas oppressée. Elle décidera de notre prochaine rencontre. Mais j'avoue que je commence à ressentir un certain manque. J'ai pu tenir, difficilement, quand je pensais ne plus jamais la revoir, mais là, aucune barrière ne nous retient et cette absence ressemble à de la torture.

***

Je ne suis habituellement pas du genre à me ronger les ongles mais le silence imposé par Maddie m'en donnerait presque envie. Trois jours sans nouvelles. Aucun message, ni appel, ni e-mail. Rien du tout. J'essaye de ne pas paniquer, de ne pas imaginer qu'elle ne veut plus me voir mais je perds patience petit à petit. Je voulais la laisser respirer et venir à moi mais ce n'est visiblement pas la bonne stratégie.

Jeudi soir, j'ai besoin de savoir. S'il y a un problème, qu'elle me le dise. Alors c'est peut-être une connerie, mais je congédie Gerald plus tôt et fonce jusqu'à l'université. Au moins, j'en aurai le cœur net.

Évidemment, mon arrivée ne passe pas inaperçue. Ma Dureyi déclenche des sifflements et plusieurs groupes se retournent pour la regarder passer.

Pas sûr que ce soit une bonne idée…

Tant pis. Je m'arrête même pour demander mon chemin et j'ose prononcer le prénom de Maddie. Le trajet indiqué, je ne traîne pas, je file à travers les allées bordées d'arbres et les hauts bâtiments très largement vitrés du campus. Finalement, je trouve facilement l'endroit où se termine le dernier cours de la journée. Quand elle m'aperçoit, ses yeux s'écarquillent. Plantée au milieu du trottoir, elle se fait bousculer sans y prêter attention. Mal à l'aise, je descends pour aller la rejoindre. Je surprends plusieurs visages curieux et les conversations baissent d'un ton. J'attrape Madeleine par le bras et la guide jusqu'à la voiture. Je mets le contact et m'éloigne des étudiants.

– Désolé, ce n'était peut-être pas une bonne idée.
– Je… je ne m'attendais pas à te voir ici.

Je retiens une phrase du genre : « vu ta tête, je m'en serais douté » car je n'ai pas l'impression qu'elle soit de si bonne humeur.

– Pourquoi es-tu venu ici ? me lance-t-elle en croisant les bras sur sa poitrine.
– Euh… eh bien, parce que je n'avais pas de nouvelles. On ne s'est pas vus depuis dimanche.

Je me sens un peu penaud en débitant cette phrase mais son sourire indulgent me rassure.

– C'est vrai, tu as bien fait. C'est à moi de m'excuser.

Un soupir lui échappe. Maddie laisse sa tête retomber en arrière et ferme les yeux.

– J'ai voulu arranger les choses avec Briana. Elle était vraiment furieuse d'apprendre que je te voyais encore. Je n'irais pas jusqu'à croire qu'elle s'inquiète pour moi, j'ai surtout l'impression qu'elle est vexée de ne pas avoir attiré ton attention plus que ça. Et puis, comme c'est un peu grâce à elle que nous avons l'appartement, je me suis dit que faire profil bas ne serait pas un luxe.

Elle n'a pas l'air commode, sa cousine. Jalouse, en plus. Pas étonnant que je ne m'en souvienne pas.

– Je me suis dit que si je passais toutes mes soirées avec toi, l'ambiance à la coloc serait invivable. Mais… j'avais décidé de t'appeler en sortant des cours. Je voulais te voir.

Son aveu m'arrache un sourire arrogant. Envie partagée, donc !

– Tu en doutais ? me taquine-t-elle.
– J'avais peur d'avoir loupé un problème, avoué-je.
– Il va y en avoir un.

Je fronce les sourcils et attends un peu plus d'explications de sa part. Sauf que rien ne vient et que son visage s'est tourné vers la fenêtre.

– Quel problème, Maddie ?
– Mes parents, souffle-t-elle.
– Par rapport à ma réputation ?
– Non. Enfin… peut-être que ça les ennuierait un peu quand même. Surtout ma mère.

C'est à son tour de froncer les sourcils. Elle se mord la lèvre inférieure et se tourne enfin vers moi.

– Ils ne savent pas que j'ai… rencontré quelqu'un. Je… j'essaie de leur prouver que j'arrive à m'en sortir toute seule et te voir à mes côtés va forcément fausser leur jugement. Ce serait mieux si on ne se voyait pas le temps de leur visite.

34.

Maddie

Geoffrey a blêmi à mes dernières paroles. Tout son corps s'est tendu et son visage s'est fermé. J'aurais peut-être dû y aller plus en douceur mais le fait que mes parents débarquent mardi soir me met les nerfs en pelotes. En plus de Briana qui fait la gueule depuis qu'elle est rentrée. Angie m'a dit de ne pas y prêter attention mais ma mère va certainement se rendre compte qu'il y a des tensions. Je le vois venir d'ici : « Qu'as-tu donc fait pour énerver ta cousine ? ». Et, bien évidemment, je ne compte pas leur parler de Geoffrey. Pas tout de suite. Pas tant qu'ils seront encore aux États-Unis en tout cas.

– C'est sûr que je ne suis pas en odeur de sainteté en ce moment, raille-t-il en fixant la route devant lui.

Voilà, je l'ai vexé.

– Ta réputation est mauvaise, je te l'accorde mais ce n'est pas que pour ça.
– Mais en partie.
– Je ne pense pas que ça plairait à n'importe quels parents, de toute façon. Ce n'est pas ça le problème.

Il reste muet, sans réaction.

– Ma mère ne me fait pas confiance depuis… Lenn.
– Pardon ? s'écrie-t-il, incrédule.
– Pour elle, c'est en partie de ma faute, dis-je avec un haussement d'épaules résigné.

Geoffrey marmonne entre ses dents serrées et j'imagine que ce ne sont pas que des compliments pour ma chère mère.

– Je suis en froid avec ma cousine, ce qui me sera reproché aussi, continué-je. Alors, j'avoue, je ne voulais pas lui donner plus matière à critiquer.
– OK.
– OK ?
– Oui, je comprends.
– Tu ne m'en veux pas ?
– À toi ? Non. Je suis désolé que tu aies autant de pression. J'aurais imaginé que revoir ta famille te ferait plutôt plaisir.
– Mon père est adorable, rétorqué-je avec un sourire. Mais c'est vrai qu'il est un peu en retrait, du coup.

– Combien de temps restent-ils ?
– Quatre jours.
– Et ils arrivent ?
– Mardi soir.
– On a encore quelques jours pour en profiter, alors ?
– Absolument !

Il appuie un peu plus fort sur l'accélérateur et la voiture fait un bond en avant, ce qui m'arrache un petit cri de plaisir et de surprise mêlés. Lui se marre et voir son expression détendue m'enlève un poids. Je suis contente qu'il me comprenne et me soutienne.

En arrivant devant sa villa, je suis surprise de découvrir deux hommes en train de discuter dans la cour. L'un semble mécontent et croise les bras tout en suivant des yeux la voiture qui entre dans le garage.

– Tu attendais de la visite ?
– Non, rit-il. Viens, je vais te présenter.

Geoffrey attrape ma main et me conduit au-devant des deux inconnus.

– Maddie, voici Khaled, mon nouveau garde du corps, et Duilio, le gardien.
– Je ne peux pas vous protéger si je ne sais pas où vous êtes, râle le grand bonhomme à l'air fâché.
– Je n'ai pas encore l'habitude de devoir prévenir quelqu'un de mes moindres faits et gestes, explique Geoffrey avec un sourire désarmant.
– Vous restez pour la soirée, monsieur ? demande le dénommé Duilio.
– Oui.

L'homme d'une cinquantaine d'années acquiesce et part récupérer ses affaires. Khaled, qui nous surplombe de toute sa hauteur, nous dévisage sévèrement. Comme si nous étions deux adolescents ayant désobéi aux ordres de nos parents.

– Vous allez nous servir de chaperon ? demandé-je, un brin moqueuse.
– Hum, non, mademoiselle. Si vous restez ici, je peux vous laisser. Mais prévenez-moi si vous changez vos plans.
– Évidemment, murmure Geoffrey avec un clin d'œil dans ma direction.

Khaled soupire en levant les yeux au ciel et secoue la tête tout en se dirigeant vers le fond du jardin. Nous ne sommes pas encore entrés dans la maison que le bruit d'une moto retentit derrière nous.

– Il trouve que ma Dureyi n'est pas assez spacieuse, m'explique Geoffrey en me conduisant jusqu'au salon.
– Forcément, il n'a pas vraiment une taille standard, ce type.
– Je devrais peut-être penser à créer des modèles pour géants.

La soirée débute dans la bonne humeur. J'envoie un SMS à Angie pour la tenir au courant. Je ne précise rien concernant Briana, je sais qu'elle trouvera une excuse ou qu'elle se contentera de lui dire que je ne rentrerai pas ce soir. Peu importe. Je ne veux plus freiner mon envie d'être avec Geoffrey. Savoir que cela l'a fait souffrir me mine un peu. Ce n'est pas ce que je voulais et je compte bien me rattraper cette nuit et lui faire oublier tous ses doutes.

***

Détendue mais légèrement fatiguée, je pose ma tête contre la vitre froide de la Dureyi. Geoffrey a insisté pour me reconduire à la fac ce matin et j'apprécie de pouvoir passer encore quelques minutes avec lui. Je ne pouvais pas demander mieux que de commencer la journée dans ses bras.

Quand nous entrons dans le campus universitaire, je remarque immédiatement que quelque chose cloche. Les parkings semblent pleins, plusieurs voitures sont garées sur les trottoirs, empêchant les piétons de circuler sereinement. Au premier rond-point, une agitation anormale nous accueille.

– Bon sang, mais qu'est-ce qui se passe ? bougonné-je en me redressant dans mon siège.

Et quand j'aperçois les flashs, je comprends. Des journalistes. Qui attendaient Geoffrey, visiblement, puisque son arrivée provoque un branle-bas de combat. Les gens se bousculent, d'autres s'agenouillent en visant le véhicule de leur zoom.

– Merde, jure Geoffrey avec une grimace. Quelqu'un a dû les prévenir de ma venue hier.

Je cache mes yeux derrière ma main et lui demande de me conduire à l'autre bout, quitte à remonter toute la fac à pied pour rejoindre mon amphi. Hors de question d'être lâchée devant eux. Et je connais plein de petits chemins pour semer les éventuels pots de colle.

– Je suis désolé, murmure-t-il en arrêtant la voiture à l'ombre d'un bâtiment isolé.
– Aucune importance.

Je l'embrasse délicatement avant de sortir et de lui sourire. Je vois bien qu'il est embêté par cette histoire mais il n'y a personne à l'horizon. Et je ne croise aucun journaliste ni curieux en me dirigeant vers mes cours. À croire qu'ils ont décidé de prendre Geoffrey en chasse et non de s'intéresser à moi. Je ne vais pas m'en plaindre.

Dans la journée, j'entends plusieurs fois son prénom dans les conversations. Les gens se questionnent sur sa présence ici. Mais personne n'arrive à nommer ni même à se souvenir de la fille qu'il est venu chercher hier.

Comme quoi… finalement, ça me sert, de passer inaperçue.

Et je ne suis pas embêtée une seule fois. Je peux rentrer chez moi sans problème. Mais à peine ai-je ouvert la porte de la coloc que Briana déboule dans le couloir et croise les bras sur sa poitrine, me bloquant le passage. Vu sa tête, elle a quelque chose à me reprocher. Quand je pense que je suis

rentrée exprès pour la ménager… Je regrette un peu.

– Tu étais chez lui, hier soir, n'est-ce pas ?

J'avoue qu'elle commence légèrement à me taper sur le système.

– Oui, réponds-je simplement en retirant mes baskets.
– Mais enfin !
– De quoi tu te mêles ? intervient Angie.
– Pourquoi tu t'immisces dans mes affaires ? renchéris-je.
– Ce n'est pas un type bien, se contente-t-elle de nous répondre.
– Et moi je pense que si. Tu ne l'as pas rencontré dans les meilleures conditions, je te l'accorde, mais…
– Il joue avec toi, bon sang ! s'écrie Briana, énervée par ma repartie. Il vient de rompre, il se cherche une consolation facile, c'est tout.

J'échange un regard avec ma meilleure amie. OK, c'est vrai qu'elle ne sait pas tout.

– Et même si c'était le cas, lui dis-je doucement, tu n'as pas à me dire quoi faire. Tu ne t'es jamais occupée de mes relations avant, alors je te prierais de continuer.
– Ça ne te dérange pas que j'aie couché avec lui ? me balance-t-elle.

Je serre les poings et les mâchoires.

– J'évite d'y penser, marmonné-je en la dépassant.

Parce que ça me dégoûte.

Cette discussion m'agace et je ne compte pas rester plantée dans le couloir à l'écouter sortir des conneries. Je file dans ma chambre et décide, sur un coup de tête, de préparer un sac.

– Je crois que je ne rentrerai pas ces prochains jours, annoncé-je en débarquant dans la cuisine.

Briana pince les lèvres mais ne dit rien. Angie me fait un grand sourire et lève même son pouce pour m'encourager. Je quitte donc l'appartement à peine dix minutes après être arrivée. Mais je ne vais pas supporter les reproches de Briana alors que j'ai fait l'effort de rentrer pour ménager sa susceptibilité.

Je pénètre chez Geoffrey une heure plus tard et la bonne humeur revient quand je sonne à sa porte. Le grand Khaled s'est contenté d'un signe de tête et Duilio a souri en me voyant débarquer. Je dois être sur liste verte.

– Maddie ?

Le visage étonné de Geoffrey me fait rire et je lui saute au cou. Ses bras m'enlacent

immédiatement et sa bouche parcourt mon cou de doux baisers.

– Je suis content de te voir mais… qu'est-ce que tu fais ici ?
– Je veux profiter pleinement de toi avant l'arrivée de mes parents. Et Briana ne vaut pas la peine que je te fasse passer après elle.
– Euh, d'accord. Ça me flatte mais ta cousine ne risque pas de te créer des problèmes ?
– Je m'en fous ! Je suis bien avec toi !

Il me serre un peu plus fort contre lui et nos lèvres se rejoignent pour un baiser sensuel. Je confirme. Je suis BIEN avec lui ! Définitivement. Et je commence d'ailleurs à me demander si je ne devrais pas prendre le risque de fâcher ma mère et le leur présenter quand même.

Voyons d'abord l'accueil qu'elle me réserve.

– Tu as faim ? me demande-t-il sans interrompre notre baiser.
– J'ai d'autres projets.

Et quand il sent que je lui retire son tee-shirt, son rire enjoué fait battre mon cœur un peu plus vite.

***

Une fin de semaine formidable. Matin et soir avec Geoffrey. Que demander de plus ? Que mes parents repartent vite !

Même s'ils ne sont pas encore arrivés.

Leur visite me stresse. Je suis contente de revoir mon père, il me manque. Sa douceur, sa gentillesse et sa compréhension ont toujours été des qualités qui m'ont beaucoup touchée chez lui. Au contraire de ma mère que je ne reconnais plus depuis quelques années. Son caractère, devenu acariâtre, m'énerve en quelques secondes. Peut-être que le fait de ne pas les avoir vus depuis presque un an aura changé un peu les choses. Espérons-le.

Nous sommes mardi et l'après-midi se termine un peu trop vite à mon goût. J'ai passé le week-end avec Geoffrey et ce retour au travail était un peu perturbant. Je lui ai demandé de me laisser à quelques rues de chez hITp. Il n'était pas ravi que je fasse le trajet avec Keon mais on a ce rituel depuis le début de mon stage, ça ferait bizarre si je changeais subitement. Pour l'instant, aucun de nous deux n'est prêt à afficher notre relation au grand jour, même si quelques personnes, certes rares, sont au courant.

Je m'étire avant d'attraper mon sac. Je compte rejoindre mes parents à leur hôtel. J'ai envoyé un taxi à leur descente de l'avion pour qu'il les emmène directement là-bas. J'ai prévu un repas au restaurant ce soir et demain, nous commencerons ma « réhabilitation » par un déjeuner à la coloc.

– Madeleine ! m'interpelle-t-on à la sortie du bâtiment.

Étonnée, je me retourne et découvre Geoffrey, tout sourire, qui me rejoint à grands pas. Il a pris un ton tellement professionnel et distant que je ne l'avais même pas reconnu.

– J'avais peur de te louper avant notre… pause, me sort-il, un brin nostalgique.
– Ça va être dur, murmuré-je en me rapprochant un peu de lui.

Ses yeux brillent intensément et je mords ma lèvre pour ne pas l'embrasser. Il doit remarquer mon trouble car son sourire s'élargit et sa main, légère, vient caresser ma joue avant de disparaître rapidement dans la poche de son costume.

– Qu'as-tu prévu, samedi soir ? me demande-t-il.
– Je crois que j'aurai besoin de me détendre. Tu seras disponible ?
– Toujours, pour toi.

Je reste un moment sans voix et il semble un peu gêné par ces mots chuchotés tendrement. Je déglutis et lui offre mon plus beau sourire. Il paraît tellement sincère que mon cœur en est tout chamboulé. Ça va vite entre nous mais ça aurait dû être comme ça depuis le début. Si on avait réussi à communiquer plus tôt…

– Donc, on se voit samedi soir ?
– Samedi soir, confirme-t-il.

Alors que nous n'avons plus rien à nous dire, aucun de nous deux ne fait un geste pour s'éloigner de l'autre. On est toujours très proches et je meurs d'envie de l'embrasser, de me serrer contre lui, de partir avec lui. J'en oublierais presque la raison de la venue de mes parents, outre le fait que je ne les ai pas vus depuis longtemps. Je me ressaisis donc, toussote et fais un pas en arrière. Son regard s'attriste un peu mais il joue le jeu.

– Je vais aller voir mes parents, décidé-je en m'apprêtant à faire demi-tour.
– Pas la peine, chérie. Nous sommes là.

Maman !

Je me fige, écarquille les yeux et panique un peu. Geoffrey se redresse et tourne la tête en même temps que moi pour découvrir mes parents. Amélie et Jean Beauchamps. Mon père, dont les cheveux tirent au poivre et sel, nous dévisage avec une lueur avenante dans le regard. Ma mère, au contraire, fronce les sourcils et passe de Geoffrey à moi avec un rictus de mépris.

– Mais… qu'est-ce que vous faites là ? ne puis-je m'empêcher de demander.
– Quel accueil, rétorque froidement ma mère. Tu ne nous présentes pas ?

Elle n'en rate pas une. Merde !

– Si, si, bien sûr. Papa, maman, voici Geoffrey Dureyi.
– Dureyi ? relève mon père avec admiration. Des voitures Dureyi ?

– Je croyais que tu bossais dans l'informatique, me fait remarquer ma mère.
– C'est le cas ! Nous avons une mission de… sécurisation des données ici.

Geoffrey me lance un regard amusé mais Amélie ne comprend pas grand-chose à l'informatique. Inutile de rentrer dans les détails.

– Vous êtes le patron ? reprend-elle en dardant sur lui un regard soupçonneux.
– Oui, madame.
– Et vous connaissez Madeleine ?

Aïe.

35.

Maddie

Geoffrey se tourne vers moi, le regard interrogateur et légèrement inquiet. Je grimace, prends une inspiration et me force à sourire. Ma mère a toujours un visage tendu, très peu avenant. Elle me prend un peu au dépourvu en arrivant ici à l'improviste.

– C'est la première fois que nous accueillons des stagiaires dans notre entreprise, répond-il avec un sourire tout à fait faux. Je m'assure que tout se passe bien.

Amélie ne répond pas et darde son regard noir sur moi. Je me dandine, passe d'un pied sur l'autre puis me dis que je suis une grande fille. Je ne devrais plus avoir peur de ma mère ! Et je profite du mensonge de Geoffrey pour nous sortir de cette situation embarrassante.

– Bien, nous n'allons pas abuser de votre temps, monsieur Dureyi. Encore merci pour vos conseils et bonne soirée.
– Avec plaisir, Madd… mademoiselle Beauchamps. Ravi d'avoir fait votre connaissance.

Je pousse littéralement ma mère pour qu'on s'écarte de lui et j'attrape le bras de mon père qui a l'air en admiration.

– Tu couches avec lui, c'est ça ? Je comprends mieux pourquoi tu peux nous payer l'avion et l'hôtel, crache ma mère.

Je m'arrête net en ouvrant grand les yeux. Le ton agressif et mesquin m'a surpris. Elle a une piètre opinion de moi, à ce que je vois, et ma poitrine se serre à ce constat. Je vais avoir du boulot pour redorer mon blason. Si ce n'est pas trop tard…

Du coin de l'œil, j'aperçois Geoffrey se figer et commencer à se retourner vers nous. Il faut que je réagisse avant qu'il n'intervienne pour me défendre.

– Voyons, Amélie, gronde mon père.
– Tu fais erreur, maman, marmonné-je, vexée. Même si ça me flatte que tu me penses capable d'attirer un tel homme.

Je me remets en marche d'un bon pas.

– Je ne comprends toujours pas ce que vous faites ici, grogné-je, de mauvais poil.

J'aurais aimé lui dire au revoir plus sereinement.

– Je voulais voir ton lieu de travail et quand on est arrivés chez hITp, on nous a redirigés ici, m'informe ma mère, comme si son attitude était des plus normale.

– Vous n'avez pas trouvé le chauffeur de taxi que je vous avais envoyé ?

– Oh si, je lui ai juste indiqué une autre adresse.

Je bous. C'est moi qui organise ce voyage et elle se permet de tout changer sans même m'en informer ! Je sais bien ce qu'elle avait en tête : vérifier les informations que je lui avais transmises.

Mon père me désigne leur taxi qui les attend et nous nous engouffrons tous les trois dedans.

– Est-ce que tu comptes changer tous mes plans ou je peux quand même vous emmener au restaurant ce soir ?

– Oh, mais bien sûr, ma chérie. On fait comme tu veux, assure-t-elle d'une voix mielleuse.

Je grogne pour toute réponse et donne l'adresse de l'hôtel pour qu'on puisse y déposer leurs valises avant de ressortir. Mon téléphone vibre quand la voiture se met en route. C'est Geoffrey.

[Bordel, elle t'a quasiment traitée
de prostituée… Sympa ta mère !
Je ne pensais pas que c'était
à ce point-là. Bon courage !]

Faites que ces quatre jours passent vite !

[J'aimerais pouvoir avancer le temps…
Pour être avec toi.]

[Je t'attends.]

J'ai subitement très envie de les planter là et de me jeter dans les bras de Geoffrey. On ne va pas se voir jusqu'à samedi pour que je puisse subir le comportement instable de ma mère. Quelle idée j'ai eue de les inviter ? Heureusement que mon père est là. Il pose d'ailleurs une main réconfortante sur la mienne et son regard me semble un peu voilé de tristesse. Je souffle un coup et me force à lui sourire. Je ne dois pas me laisser abattre. J'ai l'impression de devoir reconquérir la fierté de mes parents mais je lis déjà de la tendresse sur le visage de Jean.

– Je suis heureux de te voir, me confirme-t-il en me prenant dans ses bras, une fois arrivés dans leur chambre.

Amélie s'est éclipsée pour se rafraîchir et j'en profite pour apprécier l'étreinte chaleureuse de mon père. Je respire son odeur et ferme les yeux, envahie par un sentiment de nostalgie. Petite, j'adorais venir me blottir contre lui lorsque j'avais un coup de blues. Et je me rends compte que c'est toujours le cas.

– Ta mère aussi est contente d'être là, m'assure-t-il lorsque nous nous écartons l'un de l'autre.

Elle ne dort pas très bien ces derniers temps.

– Ça fait un moment qu'elle est grognon, papa.

– Je sais, soupire-t-il.

Mais nous n'avons pas l'occasion d'approfondir le sujet. Amélie revient dans la pièce, tout sourire, et attrape son sac à main, nous signifiant ainsi qu'elle est prête à sortir. Espérons que le repas se passe bien et qu'il n'y ait pas d'autres remarques désagréables. Je n'ai aucune envie de me fâcher avec elle, c'est juste que je ne suis pas sûre de pouvoir me retenir bien longtemps.

Et finalement, la soirée est plutôt plaisante. En mettant de côté mon ressenti et en essayant de profiter de leur présence, j'arrive à occulter le fait qu'elle a été franchement odieuse tout à l'heure. Parler de nos souvenirs communs nous ramène sur un terrain neutre. La bonne humeur n'est pas longue à venir et mon père se met même à évoquer des gags de son enfance. Il est bon orateur, j'aime l'écouter raconter ses histoires. Le temps passe vite et je les raccompagne à l'hôtel à une heure tardive.

De retour à la coloc, je vérifie le planning d'Angie sur le frigo et soupire. Ce n'est pas ce soir qu'elle pourra me réconforter. Elle m'a promis d'être là demain midi pour le repas avec mes parents mais j'aurais bien aimé pouvoir vider mon sac. Dans le couloir, de la lumière filtre sous la porte de Briana. Mais je n'ai aucune envie de me confier à elle. Je me mets à prier pour qu'elle ne fasse pas illusion à Geoffrey pendant le repas, ce serait catastrophique.

***

– Arrête de stresser, grogne ma meilleure amie en me voyant regonfler les coussins du salon. Bon sang, tu es majeure et vaccinée, comme on dit, alors ne te laisse pas marcher dessus par ta mère !

– Elle m'a quand même traitée de…

– Et tu t'en fous ! Vous n'arrivez pas à communiquer depuis plusieurs années, ça ne changera pas du jour au lendemain parce que tu leur montreras une bonne image de toi aujourd'hui.

– Si je peux éviter ses reproches, ce serait déjà ça, soupiré-je en m'affalant subitement.

– Elle est injuste et tu le sais. Ça ne devrait pas te toucher autant. Tu n'as pas à prouver quoi que ce soit, Maddie. Tu t'en es très bien sortie.

Je ferme les yeux pour tenter de me détendre. Angie n'a pas tort. Ce fossé qui s'est creusé entre nous, ce n'est pas entièrement ma faute même si je l'ai un peu entretenu ces derniers mois.

Briana finit par nous rejoindre vers onze heures, tout juste levée et douchée. Elle n'est pas sortie hier mais elle a dû se coucher tard. Encore. Je ne sais même plus ce qu'elle a décidé de faire. Pour ses études, son avenir. Et à voir sa tête ce matin, ce n'est pas le moment d'en discuter. Je me demande si ses parents vont continuer longtemps à tout lui payer, à tout lui passer. Ce n'est pas non plus comme si je connaissais bien cette branche de la famille. J'ai toujours vécu en France avant de venir ici pour mes études et je ne les ai jamais vus. Mon père n'a pas vraiment gardé le contact avec eux, la distance n'aidant pas à entretenir les liens.

À midi moins le quart, la sonnette retentit et mon cœur fait un drôle de saut dans ma poitrine. Je ne me sens pas bien. Je respire un bon coup, me lève du canapé et vais leur ouvrir avec un sourire forcé aux lèvres. Nous nous embrassons comme si de rien n'était. Ma mère a l'air de bonne humeur. Elle s'empresse de prendre Briana dans ses bras après avoir rapidement salué Angie. Mon père, qui est pourtant son oncle, est plus modéré dans ses retrouvailles.

– Quelle joie de te revoir, s'exclame Amélie en entraînant ma cousine jusqu'au salon. Cet appartement est vraiment sympa, je te remercie encore une fois d'avoir bien voulu garder un œil sur Madeleine.

Je grince des dents, énervée et un poil vexée.

Garder un œil ? Et puis quoi encore ?

Angie pose une main sur mon avant-bras et je grimace devant son regard compatissant. Mon père me fait signe et tapote la place à côté de lui. Ma mère s'est installée sur l'accoudoir du fauteuil où Briana vient de s'asseoir. Entendre cette dernière relater ses activités me donnerait presque la nausée. Mais je dois reconnaître qu'elle est douée. Elle arrive à tourner les choses de sorte qu'on la plaindrait presque de ne pas avoir encore trouvé sa voie.

– Ce n'est pas évident de se décider si jeune pour une carrière qui va nous embarquer pour de longues années, confirme d'ailleurs ma mère.

J'ai envie de ricaner mais ça ne ferait qu'aggraver mon cas. Alors je joue distraitement avec mon verre en tentant de faire abstraction de la fascination d'Amélie pour ma cousine. Quand nous passons à table, je réussis à me joindre à la conversation. Un peu. Et en faisant des efforts pour ne pas paraître cynique. Mais ce n'est pas évident de constater que malgré le peu de choses concrètes et stables dans la vie de Briana, ma mère ne tarit pas d'éloges.

– Votre cohabitation doit faire du bien à Madeleine, se réjouit-elle en me jetant un coup d'œil. Tu es un bon exemple, je suis contente. Tu ne t'enfermes pas dans des projets impossibles. Tu testes et si ce n'est pas réalisable, tu cherches autre chose sans te démotiver.
– La persévérance est une qualité aussi, tempère mon père.
– Ne pas abandonner à la moindre difficulté également, renchérit Angie avec un sourire dans ma direction.
– Et tu t'en sors avec tes deux boulots ? s'enquiert poliment Amélie. Ça ne doit pas être facile d'être… serveuse. Est-ce que ton patron est au courant de tes activités nocturnes ? Ça ne le dérange pas ?
– Pourquoi est-ce que cela le dérangerait ? rétorque ma meilleure amie sans perdre son sourire. Il est au courant, oui, et il vient même parfois me voir, le soir.

Ma mère a une moue sceptique et presque méprisante avant de changer de sujet. Elle a toujours adoré Angie et apprécié sa force de caractère. Alors pourquoi cherche-t-elle à la mettre mal à l'aise en insinuant que son boulot au bar peut renvoyer une image négative ?

Je jette un regard contrit à ma meilleure amie qui se contente de hausser les épaules. Mon père se met à lui poser des questions sur la librairie et je le remercie silencieusement pour sa bienveillance.

Après le café, j'emmène mes parents découvrir ma fac. La marche nous fera du bien et l'endroit est assez sympa : des bâtiments immenses et à l'architecture parfois drôle, des pelouses coupées ras et une végétation abondante par moments. Avec les vacances, les lieux sont paisibles et la promenade se déroule sans accrocs.

Mais au bout d'une demi-heure, je me sens un peu mal à l'aise en croisant certains groupes d'étudiants. Des messes basses. Des gloussements. Des coups d'œil de travers dans notre direction.

C'est parce que je traîne avec « mes vieux » ?

Qu'est-ce qu'ils ont tous à me dévisager ? Je me frotte discrètement le visage, au cas où, mais je suis quasiment sûre que ma mère m'aurait fait une remarque si je n'avais pas été présentable. Je ne comprends pas pourquoi nous attirons autant l'attention et les ricanements me stressent un peu.

Je finis par couper court pour ne pas virer parano. Ce n'est pas très agréable de se sentir observée et de ne pas savoir pourquoi. Heureusement qu'ils n'étaient pas nombreux. Je frissonne en remontant à la colocation, mes parents sur les talons. J'oublie ce petit incident à l'université car Amélie a l'air détendue et n'a fait aucun commentaire désobligeant. La pression retombe un peu de ce côté-là. Je vais peut-être survivre à ces quelques jours sans l'étriper.

Et effectivement, contre toute attente, le séjour se passe plutôt bien. Il suffit de les occuper pour éviter les questions sur mon quotidien et les critiques. Vendredi soir, alors que ma mère se met aux fourneaux pour nous préparer ses spaghettis à la sauce bolognaise, mon père s'installe à mes côtés dans le salon et son air soucieux m'inquiète un peu.

– J'espère que tu n'en veux pas trop à ta mère, me dit-il au bout de quelques minutes silencieuses.
– Ça va, le rassuré-je avec un sourire contrit. J'avais imaginé pire.
– Tu sais, je crois qu'elle se fait énormément de souci pour toi et qu'elle t'en veut d'être aussi loin.
– Vous m'avez éduquée comme ça, rétorqué-je, sur la défensive.
– Je ne te reproche rien. Je suis content pour toi. Tu suis ta propre voie sans douter et ça m'impressionne.

Touchée par ses paroles, je pose ma main sur son avant-bras et le serre doucement.

– C'était la même chose pour ta mère, jusqu'à…

Mon viol.

– Jusqu'à ce malheureux drame, continue-t-il en plongeant son regard attristé dans le mien. Je pense sincèrement qu'elle s'en veut.
– Je n'en suis pas sûre, avancé-je prudemment. Elle m'a fait beaucoup de reproches pour cette

histoire, comme si tout était ma faute.

– J'ai plutôt l'impression que cet événement l'a profondément blessée dans sa fonction de mère protectrice. Elle était censée assurer ta sécurité et elle n'y est pas arrivée.

– Mais je ne lui ai jamais rien reproché !

– Je sais bien. Mais elle n'était pas là pour toi et elle se sent coupable. Une sensation qu'elle doit détester et, comme elle n'arrive pas à vivre avec, ça ressort sur toi. Enfin, c'est ma théorie.

Je cligne plusieurs fois des yeux pour tenter d'assimiler ses propos. Elle m'en voudrait donc parce que je la fais se sentir responsable ? Elle ne supporte pas d'avoir des lacunes dans sa fonction de mère.

Je passe le reste de la soirée à l'observer. Elle est effectivement tendue, sur le qui-vive chaque fois que j'ouvre la bouche. On dirait qu'elle s'attend à ce que je l'attaque. Bizarrement, je la vois d'un nouvel œil. J'ai subi ce viol, je suis la victime principale mais il y a aussi des conséquences pour mon entourage et ce n'est pas évident de se mettre à leur place. Je ne me suis jamais posé la question de savoir comment ils avaient vécu ça de leur côté.

Samedi matin, en les accompagnant jusqu'à l'aéroport, je me demande comment je pourrais faire pour tenter d'apaiser les choses, de la rassurer. Je me décide en descendant du taxi. Mon père ouvre le coffre pour sortir nos bagages et ma mère attend sur le trottoir, les bras croisés et le visage fermé.

Go !

– Maman ?

J'ai pris ma voix la plus douce et je vois ses épaules s'affaisser lorsqu'elle se tourne vers moi. Je souris et m'avance vers elle jusqu'à pouvoir la prendre dans mes bras. Elle se raidit contre moi mais finit par me rendre mon étreinte. Imaginer son expression m'amuse mais je n'oublie pas ce que je veux lui faire comprendre.

– Merci d'être venue, maman, murmuré-je contre son oreille. Je suis contente de vous avoir vus.

Je déglutis, hésite puis me lance en fermant les yeux.

– Je ne t'en veux pas. Tu n'as rien à te reprocher. Je t'aime, maman.

Aucune réaction. Au bout d'un moment, je m'écarte, un peu dépitée. C'est alors que je remarque les larmes qui dévalent les joues de ma mère. Elle hoquette puis essuie ses yeux en gloussant. La voir dans cet état fait dégringoler mon cœur dans ma poitrine. Je ne l'ai jamais vue craquer et ça me retourne.

– Je suis pathétique, renifle-t-elle.

Mon père passe affectueusement son bras autour de ses épaules et elle enfouit son visage dans son cou jusqu'à reprendre contenance. Ma vue est un peu brouillée.

– Allons-y, finit-elle par déclarer en se redressant.

Je ne sais pas si les choses changeront mais ses yeux restent humides pendant plusieurs minutes. Les miens ne sont pas mieux !

Dans le grand hall bondé, je guide mes parents jusqu'au guichet. Je me fige quelques mètres avant : mon regard vient d'être attiré par une affiche, la une d'un magazine à scandale, qui semble être placardée partout.

Une photo de moi et Geoffrey, dans sa voiture, étalée aux yeux de tous…

36.

Maddie

C'est la main de mon père sur mon épaule qui me tire de mon hébétude. Je me dégage en douceur et fends la foule pour être sûre de ne pas tout imaginer. Mais non. C'est bien moi sur cette photo. Moi, dans la voiture de Geoffrey. En gros plan. Je déglutis en voyant le titre qui accompagne la une : « Dureyi avec une étudiante française inconnue ! La rupture avec le mannequin est vite oubliée ».

Tremblante, j'achète le journal. Je suis rapidement excédée par le vendeur qui ne cesse de faire des allers-retours entre cette immense photo et moi. Mes parents m'ont suivie en silence jusqu'au kiosque et, pour une fois, ma mère ne pose aucune question, ne fait aucune remarque. Elle fronce les sourcils mais pince les lèvres pour se forcer à ne rien dire. La situation est bien assez compliquée comme ça.

– Ça va ? me chuchote mon père alors que je parcours la double page consacrée à Geoffrey.

Je grimace. Je ne sais pas quoi répondre. Bien évidemment, je suis déconcertée de voir ma tête s'étaler partout sur les murs et les panneaux d'affichage. Je commence à me dire que les regards insistants des étudiants n'étaient finalement pas sans fondement.

Pourquoi je ne suis au courant que maintenant, moi ?

J'ai une pensée mauvaise pour Briana qui devait le savoir mais qui ne m'a rien dit. Connaissant Angie et son horreur de ce genre de magazines, je ne m'étonne pas qu'elle n'ait rien vu non plus. Mais bon sang, cet article me fout le moral à zéro.

« Qui est donc cette parfaite inconnue aperçue au bras de Geoffrey Dureyi ? Comment se sont-ils rencontrés, leur relation dure-t-elle depuis longtemps ? Est-ce pour elle que le fiancé de la belle et séduisante Lucinda l'a abandonnée ? Quelle aubaine pour cette étudiante de se retrouver ainsi sous les feux des projecteurs ! Geoffrey a-t-il réellement oublié aussi vite son ancienne dulcinée ? Combien de temps durera cette idylle de consolation ? »

« Idylle de consolation »… et puis quoi, encore ? Je serre les poings puis souffle, ça ne sert à rien de s'énerver, ils ne connaissent pas toute l'histoire. En revanche, s'ils apprennent que je bosse indirectement pour lui… ils vont s'en donner à cœur joie.

– Maddie, arrête de lire ces horreurs, m'ordonne Jean en me retirant le journal pour le jeter dans la première poubelle venue.

Je commence soudain à avoir chaud et à me sentir observée. Je dois rêver mais j'ai subitement l'impression que tous les regards sont tournés vers moi et que les rires sont en fait des moqueries.

– Ne panique pas, me commande ma mère. Sois plus forte que ces ragots.

Je hoche bêtement la tête sans vraiment réaliser qu'elle prend ma défense après avoir insinué la même chose quelques jours plus tôt. Mais elle peut m'attaquer, pas les autres, apparemment.

– Tu sors avec ce garçon ? s'enquiert mon père alors que nous nous dirigeons à nouveau vers les guichets.
– Oui.

Je dévisage ma mère, attendant des critiques. Le regard dur, je la mets au défi de me dire quoi que ce soit de déplaisant.

– Fais attention à toi, me conseille-t-elle.

Je ne m'attendais pas à ce ton sincère et un peu timide. Les choses vont peut-être vraiment changer. Et pour une fois, c'est mon père qui semble plus inquiet et qui traîne des pieds pour aller prendre son avion. Il finit même par me proposer de rester un peu. Je crois qu'il aimerait s'assurer que tout va bien pour moi et que je ne crains rien avec Geoffrey. Cette attitude me touche et je le remercie tout en le poussant à rentrer en France. Je vais m'en sortir. Ce n'est pas si affreux que ça en y repensant calmement. On n'était juste pas prêts.

Je me demande d'ailleurs comment il l'a pris, lui.

Mes parents disparaissent après avoir récupéré leurs bagages et m'avoir fait de grands signes enthousiastes. Mon cœur se comprime un peu en les voyant partir et je me rends compte qu'ils vont me manquer, malgré tout. Ce petit coup de blues disparaît vite quand je me détourne et tombe nez à nez avec mon visage collé sur un mur. Je prends une inspiration pour ne pas arracher la feuille et sors en vitesse de l'aéroport.

Dépitée par toute cette affaire, je reste songeuse pendant tout le trajet qui me conduit jusqu'à la villa de Geoffrey. J'ai hâte de le voir et de me blottir contre lui. Son odeur et sa chaleur me manquent. Quatre jours, c'est définitivement trop long. Inconsciemment, mes pas accélèrent mais un brouhaha continu me fait ralentir.

C'est quoi, ce délire ?

Sur le trottoir, juste devant la demeure Dureyi, se tiennent quelques journalistes et des photographes. Certains se mettent sur la pointe des pieds pour apercevoir la cour, d'autres se pressent au portail et bousculent leurs collègues. Des curieux ralentissent le pas à leur tour, se mettent un peu à l'écart pour commenter la situation. Les yeux écarquillés, la respiration coupée, je suis choquée par ce qui se passe. Pourquoi sont-ils là ?

– Mademoiselle ! s'écrie un homme à lunettes en tendant un micro dans ma direction.

J'hésite à faire demi-tour mais son cri a alerté les personnes alentour et tous m'encerclent en un

rien de temps. Je me sens oppressée et des flashs m'obligent à me protéger derrière mon avant-bras.

– Vous êtes française ?
– Comment avez-vous rencontré Geoffrey ?
– Est-ce une histoire d'amour ou d'argent ?

La dernière question m'arrache une grimace de dédain. Pour qui se prennent-ils ? Ils se permettent même de l'appeler par son prénom, comme s'ils étaient proches de lui. De vrais vautours. Tout ça m'écœure.

J'ai beau tourner la tête dans tous les sens, je ne vois aucune issue. Impossible de faire quoi que ce soit. Je serre les dents et les poings, la panique commence à comprimer ma poitrine. Les questions pleuvent sans relâche. Sur la drogue, mes études, mes origines, ses addictions que j'aurais apparemment vaincues. Ils n'attendent même pas de réponse de ma part. Ils distillent leur venin et guettent mes réactions. Je commence sérieusement à me demander comment je vais pouvoir me sortir de là quand des exclamations indignées me parviennent. Des gens sont bousculés et un immense gaillard apparaît devant moi.

– Je suis ravie de vous voir, soupiré-je à Khaled qui se fend d'un semblant de sourire.
– Veuillez nous suivre, mademoiselle, me demande Gerald avec courtoisie.

Leurs bras m'entourent, me soutiennent et me poussent. À nous trois, nous fendons la foule. Je suis un peu écrasée entre ces deux hommes mais dès le portail refermé, je respire plus librement. J'essuie la transpiration qui goutte à mon front et reprends un souffle plus régulier. Quel cauchemar !

– Monsieur Dureyi vous attend à l'intérieur, m'indique calmement Gerald comme s'il n'y avait pas une petite foule derrière nous en train de crier pour attirer notre attention.

Je me dépêche de me mettre à l'abri à l'intérieur de la maison. Je tombe nez à nez avec Geoffrey dans le hall. Son air penaud me déstabilise. Je m'attendais plutôt à de la colère, à de l'irritation, pas à cet abattement.

– Je suis désolé, murmure-t-il en détournant le regard.

Mon cœur se serre et j'avance vers lui. Je le prends dans mes bras et suis soulagée lorsque son front se pose sur mon épaule.

– Tu n'y es pour rien.
– C'est à cause de moi que…
– Non, Geoffrey. C'est du harcèlement, là.

Il soupire et m'enferme contre son torse.

– Ne me dis pas qu'ils sont ici pour nous deux, quand même.
– Non, il y a autre chose, dit-il en s'écartant.

Il m'attrape la main et me tire en direction du grand salon. Qu'est-ce qu'il se passe ? Dans le couloir, je remarque un peu de bazar et de poussière. Tous ces hommes s'en sortent pas trop mal sans Marina, finalement. Mais peut-être que je pourrais…

– N'y pense même pas.

Je rougis en relevant la tête. Geoffrey a ouvert la porte de la pièce et me dévisage avec un sourire amusé.

– Tu n'es plus ma femme de ménage, me fait-il remarquer.

J'acquiesce d'un simple hochement de tête avant de le suivre jusqu'au canapé où nous nous installons l'un à côté de l'autre. Son bras passe sur mes épaules et je me blottis contre lui, posant ma main sur son torse.

– Si tu m'expliquais, insisté-je doucement.
– Ça concerne Dureyi Marque.

Il se crispe et je lui prodigue une caresse du bout des doigts pour le détendre.

– On a reçu une lettre anonyme hier. Une lettre qui dénonce deux cadres et les accuse d'avoir accepté des pots-de-vin en échange d'informations confidentielles. Des infos secrètes sur l'algo-carburant.
– Est-ce que c'est vrai ?
– On enquête.
– Ça aurait un lien avec la fuite de données de la dernière fois ?
– Ça fait beaucoup de coïncidences, en tout cas, grogne-t-il en pinçant les lèvres.
– Vous avez trouvé qui a fait ça ?
– Non. On n'a pas réagi assez vite. Toutes les traces ont disparu.

Je pose ma tête contre son épaule, songeuse. Je suis d'accord avec lui, les deux événements doivent être liés. Mais qui les aurait trahis ? Et surtout, qui serait assez puissant pour acheter ces informations ? Ils ont de nombreux concurrents, c'est sûr, et ça va être délicat de porter des soupçons sur l'un d'entre eux tant qu'ils n'auront pas de preuves. Les prochains jours vont être intenses.

– Pas terrible comme retrouvailles, hein ? maugrée Geoffrey.
– Ne t'inquiète pas pour ça, lui assuré-je en embrassant sa joue. Je suis contente d'être là. Et je peux peut-être te changer les idées.

Ses yeux se mettent à pétiller et un rire franc et agréable se répercute dans le salon lorsque je grimpe sur lui. Assise à califourchon sur ses cuisses, je fais ce dont je meurs d'envie depuis plusieurs jours. Mes lèvres fusionnent avec les siennes. J'encadre son visage de mes mains et approfondis notre baiser en l'entendant gémir. Nos langues dansent l'une contre l'autre, ravies de ce ballet lent et sensuel. Geoffrey s'agrippe à mes hanches et les fait basculer de sorte que mon entrejambe vient frotter contre son sexe. Son sexe qui durcit petit à petit. Son téléphone vibre dans sa

poche et je sursaute.

– Merde, jamais tranquille, grogne-t-il en le sortant et en le posant sur la table sans décrocher.

J'ai un moment d'hésitation. C'est peut-être important. Ça concerne sûrement son entreprise mais Geoffrey, lui, ne doute pas et attrape ma nuque pour me rapprocher. Nous reprenons notre baiser. L'excitation monte et mon ventre prend feu sous ses caresses. Dans mon dos, mes fesses, mes cuisses. Jusqu'à la limite de mon sexe. Je serre les jambes et ronchonne de frustration quand il s'écarte. Au loin, la sonnerie d'un téléphone retentit mais je n'y prends pas garde, complètement troublée.

– Monsieur Dureyi ? appelle-t-on de derrière la porte après avoir toqué.

Nous nous arrêtons instantanément, le souffle court. Nous ne sommes pas seuls. J'avais oublié. Geoffrey passe une main dans ses cheveux, exaspéré, pendant que je me décale pour me rasseoir sur le canapé.

– Tu peux entrer, Gerald.

Le chauffeur s'exécute et pénètre dans la pièce, visiblement un peu gêné de nous déranger.

– Votre père au téléphone, monsieur.

Geoffrey gronde et jure en se levant.

– Quoi ? aboie-t-il en récupérant le fixe dans la main de Gerald.

Son homme à tout faire s'éclipse et je l'envie. Dustin arrive toujours à le mettre de mauvaise humeur et à gâcher les meilleurs moments. La conversation ne dure pas plus de quelques minutes mais son beau regard clair s'est assombri. Il revient s'asseoir mais écarte un peu les jambes et pose ses coudes dessus, le buste penché en avant.

– Mon père est furieux, marmonne-t-il. Maître Delpoth est déjà sur le coup et nous conseille de faire appel à une entreprise extérieure pour mener l'enquête. Il a peur que nous ne soyons pas très objectifs dans le traitement de cette affaire. Sauf que Dustin veut régler les choses rapidement. Il est au bureau avec Pietro et Max.
– Tu veux les rejoindre ?
– Non.
– Je comprendrais, tu sais.
– Ils n'ont pas besoin de moi, réplique-t-il, agacé. Je ne vois pas ce que je leur apporterais, de toute façon.

Je n'ose pas en rajouter. Geoffrey se prend la tête entre les mains et soupire. J'ai du mal à comprendre pourquoi il se tient à l'écart. C'est son entreprise, non ? Il ne devrait pas tout faire pour régler cette histoire ?

– Faut toujours que ça merde, avec moi, murmure-t-il.
– Attends, qu'est-ce que tu veux dire ? Ce n'est pas de ta faute !
– Je n'ai pas su sécuriser mon projet, s'énerve-t-il en se levant pour faire les cent pas. Je ne suis pas allé dans les détails, faut croire. J'ai foncé, comme toujours, sans mesurer tous les risques. Encore un échec.

J'en reste bouche bée. Je ne le savais pas aussi défaitiste et peu combatif. Je réalise bien que c'est un coup dur mais de là à baisser les bras et à s'accuser d'avoir mal géré le dossier, non.

– Geoffrey…
– Je ne veux pas de ta pitié !
– Tu vas m'écouter, oui ? m'écrié-je en lui faisant face. Tu n'es pas responsable. Ou du moins, pas le seul ! Tu devrais…
– Je ne suis pas aussi fort que toi, me coupe-t-il.

Ses épaules basses montrent sa résignation. Il a l'air perdu. Je m'adoucis et lui relève la tête en glissant mes doigts sur sa joue.

– N'abandonne pas. Tu as un projet magnifique à porter.

Geoffrey secoue la tête, se mord la lèvre et fuit mon regard. C'est déstabilisant de voir un homme aussi charismatique douter de lui. Il a quand même réalisé de belles choses jusqu'à maintenant, alors pourquoi ne pas avoir un peu plus confiance en lui ?

– Je ne peux pas faire grand-chose dans ce domaine, finit-il par admettre.
– Très bien, laisse Maxime gérer ça avec ton père et fais confiance à ton avocat. Si toi, tu n'es pas compétent, d'autres le sont. On ne peut pas être bon partout.

Ses yeux me détaillent avec une drôle de lueur. On dirait presque… de la gratitude. Un timide sourire apparaît sur ses lèvres et ses mains attrapent ma taille pour me faire avancer d'un pas. Je me retrouve tout contre lui et dois lever la tête pour voir son visage.

– Tu restes avec moi, ce week-end ?
– On a du temps perdu à rattraper, murmuré-je juste avant de coller ma bouche à la sienne.

***

Lundi matin, Geoffrey ne me dépose pas chez hITp. Maintenant que notre relation est rendue publique, même si c'est contre notre gré, il serait inutile de faire chemin séparé. J'appréhende les regards, les murmures et la réaction de Keon.

– Tu es sûre que ça va aller ?

Je redresse la tête, prends une inspiration et bombe le torse.

– Oui, assuré-je.

Nous quittons le parking souterrain pour rejoindre l'ascenseur. Dans la cabine, Geoffrey entrelace ses doigts aux miens et je les lui serre compulsivement sans qu'il se plaigne.

Oui, je suis un peu stressée.

Quand les portes s'ouvrent à mon étage, je me détache rapidement, sors puis me retourne au dernier moment pour lui sourire. Pas de geste d'affection alors que tout le monde nous regarde. Il se contente d'un hochement de tête et d'un regard coquin qui me fait rougir. Je rejoins mon bureau en évitant de regarder mes pieds. Je n'ai rien fait de mal. Si les gens me jugent, c'est qu'ils ne me connaissent pas et ne savent rien de mon histoire avec Geoffrey.

Comme prévu, les conversations s'arrêtent quand j'arrive et repartent au moment où je tourne le dos. Mes pas accélèrent malgré moi et je pousse la porte de notre bureau un peu plus brutalement que d'habitude. Je suis accueillie par un regard noir de mon collègue puis son indifférence reprend le dessus.

Keon m'a d'ailleurs ignorée toute la journée. Pire, j'ai été punie. Comme une gosse. Je me suis tourné les pouces car il a refusé de me donner quoi que ce soit à faire. Il n'était déjà pas très pédagogue mais là, on atteint des sommets. Il va même jusqu'à utiliser un filtre de confidentialité. En gros, si on n'est pas devant l'écran, on ne voit rien. Et il grogne dès que je m'approche. Une fois, j'ai tenté de lancer la discussion sur un sujet neutre. Il m'a jeté cette phrase assassine, sans même me regarder :

– Je doutais déjà de tes compétences avant, mais maintenant, je sais au moins comment tu as fait pour atterrir ici.

Connard.

C'est fou comme le fait de sortir avec le « patron » vous catalogue irrémédiablement dans la catégorie des pétasses sans cervelle. J'ai donc fait comme lui : j'ai joué l'indifférence. J'ai tenu en me disant que ce soir, je passerais encore la soirée avec Geoffrey. Ils peuvent bien dire ce qu'ils veulent, ça ne m'atteindra pas.

Je sais ce que je vaux.

Je ne peux pas dire que je tiendrai si tous les jours ressemblent à celui-là. Il va arriver un moment où je vais exploser et mettre les points sur les I avec Keon. Quitte à demander à changer de tuteur, et donc sûrement de stage.

Quand je retrouve Geoffrey dans sa voiture, il est au téléphone. Il pose distraitement sa main sur mon genou tout en continuant sa conversation et ce petit geste affectueux me fait sourire. La discussion n'a pas l'air désagréable mais quand il raccroche, son silence prolongé me fait douter.

– Tout va bien ?

– C'était ma grand-mère.

– Et ? Un problème ?

– Non, répond-il avec un sourire qui me fait peur. Elle voulait juste t'inviter à notre réunion de famille pour le Veterans Day.

Quoi ?!

37.

Geoffrey

– Hein ? Quoi ? Non. Enfin, c'est trop tôt ! Tu as accepté ?

Je ne peux m'empêcher de rire devant son air paniqué et je reçois son poing dans l'épaule. Elle n'y est pas allée de main morte !

Maddie passe nerveusement ses mains dans ses cheveux et me jette un regard courroucé alors que je frotte ma peau douloureuse.

– Tu as accepté ? répète-t-elle.
– Oui. Maintenant qu'ils ont vu la photo dans le journal, ce n'est pas étonnant qu'ils veuillent te rencontrer.
– Ils… ils connaissaient Lucinda ?

Je grimace avant de hocher la tête. Madeleine blêmit et serre ses poings sur ses cuisses.

– Qu'est-ce qu'ils vont penser de moi, murmure-t-elle en fermant les yeux.
– Ne t'inquiète pas pour ça !
– Mais si, bon sang ! C'est beaucoup trop tôt !
– Et pourquoi ? On éprouve de l'attachement l'un pour l'autre, non ? Alors on peut très bien assumer d'être un couple, tu ne crois pas ?

Ses paupières se plissent un peu plus et une sorte de plainte s'échappe de sa bouche. Je n'ai pas dû réussir à la rassurer. Je démarre alors qu'elle soupire et nous ramène à ma villa en espérant qu'elle n'ait pas changé d'avis. Elle me l'aurait dit si elle ne voulait plus passer la soirée avec moi, non ?

Son silence prolongé me met un peu mal à l'aise. Un peu par habitude, nous nous retrouvons dans le salon.

– Arrête de paniquer, lui dis-je en posant mes mains sur ses épaules.
– C'est bête mais je ne me sens pas à la hauteur.
– C'est bête, oui, parce que c'est à moi que tu dois plaire en premier.

Elle relève les yeux avec un sourire amusé.

– Je te plais ? m'interroge-t-elle, une lueur espiègle dans le regard.
– Plus que tu ne le crois, ris-je en l'embrassant.

Et pour finir de la détendre, je la conduis dans ma chambre. Exceptionnellement, j'ouvre les rideaux et la lumière envahit la pièce. Je ne m'arrête pas sur ce constat et préfère concentrer toute mon attention sur la jeune femme qui m'attend au milieu de la pièce. Je me place alors dans son dos et caresse ses épaules avant de déposer mes lèvres dans son cou. Des frissons la parcourent et je remonte jusqu'à son oreille.

– Geoffrey, gémit-elle.

J'aime la rendre tremblante d'excitation. Et je ne fais que commencer. Je sais maintenant comment lui faire oublier cette pression qu'elle se met toute seule. Bon, enfin, non, pas vraiment toute seule. Elle doit penser que toute ma famille ressemble à Dustin et elle n'a pas tout à fait tort. Ils sont très attachés aux coutumes et traditions. Ma grand-mère doit d'ailleurs grincer des dents en suivant mes frasques dans les journaux à scandale. Jamais personne, chez les Dureyi, n'a fait parler de lui de cette manière. Elle s'imagine sûrement que j'entache leur nom. Elle va juger Maddie, c'est sûr.

Ne pense pas à ça ou tu vas paniquer, toi aussi !

Je n'ai aucun mal à me reconcentrer car Maddie tourne sur elle-même pour m'embrasser passionnément. J'insinue ma langue dans sa bouche et attrape ses hanches pour la coller contre moi.

– Tu triches, déclaré-je en m'écartant. Tourne-toi et laisse-toi faire.

Elle ricane tout en obéissant. Je reprends mes baisers dans son cou et mes doigts viennent faire glisser les manches de sa veste pour la lui retirer. Ils jouent ensuite avec les bretelles de son débardeur et finissent par dénuder complètement ses épaules. Épaules que j'embrasse immédiatement. L'entendre glousser envoie une décharge au niveau de mon entrejambe et je dois refréner un peu mes envies pour faire durer le plaisir. Elle se tortille puis capitule en penchant la tête d'un côté. Je pars donc de son oreille, frôle sa nuque puis longe son omoplate. Son haut termine sur ses hanches et son soutien-gorge à terre. Me retrouver dans son dos alors que sa poitrine est dénudée a un côté frustrant et très érotique. Mes mains prennent ses seins en coupe, les soupèsent, les malaxent puis jouent avec leurs mamelons sensibles. Maddie halète puis saisit mes fesses et colle mon bassin contre son postérieur. Je mordille l'arrondi de son épaule tout en prolongeant ma douce torture sur ses tétons.

– Geoffrey… supplie-t-elle.

Mais je suis quasiment certain qu'elle ne sait pas très bien ce qu'elle veut : me voir continuer, accélérer ou passer à la phase suivante. Sûrement les trois en même temps, en fait.

– Attends un peu.

Je m'écarte de quelques centimètres pour retirer mon pull et mon tee-shirt. Je me retrouve peau à peau contre son dos et cette chaleur me fait bouillir. Toujours derrière elle, je l'attire à moi tout en reculant. Je m'arrête quand j'atteins le fauteuil et m'y installe, la forçant à me suivre et à s'asseoir sur moi.

– Mais…

Sa protestation meurt dans sa gorge quand je nous allonge un peu. Mes mains glissent cette fois-ci jusqu'à son jean, que je déboutonne. Sa respiration s'est accélérée. Elle réussit à tourner la tête en se décalant légèrement sur le côté et nos bouches s'accordent à nouveau, avec lenteur. Mes doigts en profitent pour ouvrir sa braguette et se faufiler sur sa culotte. Je caresse son clitoris par-dessus cette dernière barrière et son bassin se met à remuer, frottant diablement contre mon érection. Je grogne à mon tour et écarte le tissu pour accéder pleinement à son sexe. Mon index s'enfonce entre ses chairs sans aucun problème.

Elle halète soudainement. Je souris contre sa bouche et elle se venge en attrapant ma lèvre inférieure avec ses dents. Lèvre qu'elle tire un peu jusqu'à me faire râler. Alors seulement, elle replonge sa langue dans ma bouche et me rend fou, me faisant presque oublier ce que j'étais en train de faire. Presque. Parce que j'insère un deuxième doigt. Elle est vraiment humide. Rien que pour moi. Et j'en jubile. C'est fou comme je fais attention à ses réactions, à ses besoins. Je tiens absolument à lui donner du plaisir, ce qui ne m'était jamais arrivé. Elle passe avant moi.

Nos deux corps se mettent à bouger l'un contre l'autre. L'avoir au-dessus de moi et la sentir se tortiller m'excite au plus haut point. Alors que mes doigts se courbent en elle, Maddie se cambre. Ses fesses appuient un peu plus fort sur mon sexe et ma respiration se coupe.

– Je ne peux même pas te toucher, se plaint-elle en agrippant mes cheveux.
– T'inquiète pas, soufflé-je. Tes fesses font un travail magnifique.

Son rire chaud fait battre mon cœur un peu plus vite. Elle a compris la manœuvre car elle accentue sa cambrure et se met à bouger du haut vers le bas.

– Bordel, lâché-je, à bout de souffle.

Elle me cherche, en plus !

Un troisième doigt vient rejoindre ses copains pendant que mon pouce trouve son bouton rose et électrique. Un râle lui échappe mais elle continue de se déhancher sur mon bassin. J'ai affreusement envie d'être en elle d'un coup. Je retire ma main, m'accroche à ses hanches et nous relève d'un mouvement brusque.

– Qu'est-ce que…

Je ne la laisse pas finir et la lance sur le lit. Elle se retourne sur le dos en riant et m'accueille entre ses cuisses. Je l'embrasse à en perdre haleine. Mais bien vite, nos deux pantalons me gênent. C'est très excitant de se frotter l'un à l'autre par-dessus les vêtements mais là, il me faut plus. Bien plus. Sinon je vais exploser dans mon boxer. Et à en juger par sa respiration saccadée, elle est dans le même état que moi. Sans ménagement, je retire ses affaires et balance les miennes en un temps record.

– Putain, ça nous ralentit, ce truc, maugréé-je en attrapant un préservatif.

Maddie en rajoute une couche en me caressant le dos. Ses doigts, légers comme une plume, tracent des lignes de mes omoplates à mes fesses. Je bougonne, enfile le latex sur mon sexe et la pénètre en plaquant mes mains sur son cul pour redresser son bassin. Ses yeux s'ouvrent en grand et je crains pendant quelques secondes d'y être allé un peu fort.

– Geoffrey, gémit-elle en croisant ses jambes sur mes reins.

Je redresse le buste pour être à genoux et j'entame un va-et-vient fort et ample. Elle hoquette de plaisir à chaque poussée et je suis fasciné par sa poitrine qui rebondit en rythme. Ma main droite lâche son postérieur pour attraper un sein et le malaxer. Elle est tellement belle, la bouche entrouverte et le regard enfiévré. J'accélère encore un peu mes coups de reins et ses doigts s'agrippent aux draps. Je ne tiendrai pas longtemps, son sexe est vraiment trop serré. Mais je n'ai pas à m'en faire longtemps car elle est bientôt secouée de spasmes. Tout se resserre autour de moi et je jouis en criant son prénom.

Je m'écroule sur elle, essoufflé. Nos deux corps sont en sueur et nos peaux collent l'une à l'autre. Les battements de mon cœur sont frénétiques et malgré la fatigue qui m'assaille, je me pousse pour ne pas l'écraser plus longtemps.

– Non, reste, murmure-t-elle en plaquant ses mains dans mon dos. J'aime te sentir sur moi.

Ses jambes tombent sur le matelas et je me décale légèrement pour les entremêler aux miennes. Mon nez va se nicher dans le creux de son cou et nous restons dans cette position quelques minutes. Jusqu'à ce que j'entende son ventre gargouiller. J'éclate de rire en m'asseyant à côté d'elle.

– Je crois bien que nous avons un autre besoin à assouvir.

Maddie pose une main sur son estomac en gloussant.

– Je ne dirais pas non à un petit casse-croûte ! Tu m'as vidée de toutes mes forces, fait-elle mine de se plaindre.
– Je ne recommencerai pas, si tu veux.
– Menteur !

Elle se jette sur moi et je bascule en arrière. Mais j'étais trop près du bord et nous tombons tous les deux hors du lit, hilares. Je l'embrasse goulûment avant de lui claquer la fesse et de me lever pour enfiler une tenue à peu près convenable. Boxer et tee-shirt, quoi. Son regard me dévore et j'en rougirais presque. Je toussote avant de lui tendre exactement la même chose que moi, pioché dans mon armoire.

– Ça fait cliché, avoué-je en la voyant enfiler mes vêtements, mais j'adore te voir porter mes habits.

Elle sourit tendrement avant de poser un baiser sur ma joue. Le tee-shirt est un peu large et glisse sur son épaule. J'ai toujours trouvé ça cucul dans les films mais dans la réalité, avec la nana à laquelle on est définitivement accro, c'est super sexy, en fait.

– Allons manger ! ordonne-t-elle en se dirigeant vers le couloir. Je meurs de faim !

Je la suis dans la cuisine, amusé, et l'aide à nous préparer un repas simple. Nous terminons la soirée devant un film et je porte Maddie, endormie, jusqu'à la chambre. Elle avait raison, au final, je l'ai épuisée.

Seulement, pour moi, impossible de trouver le sommeil. Et pourtant, je suis heureux de voir la jeune femme assoupie à mes côtés. La couette découvre ses épaules nues et je devine seulement les traits de son visage. L'obscurité n'est pas totale car j'apprécie de la regarder dormir. Sa présence me rassure. Mais ce soir, maintenant que tout est calme, je n'arrive pas à me sortir de la tête la réunion de ce matin.

Roger Haston et Kilian Tourkin sont les deux cadres accusés anonymement de nous avoir trahis. Interrogés ce matin, ils nient mais nous avons quand même décidé d'une sorte de mise à pied non officielle. Ils ont accepté de partir quelques jours en congés payés, le temps qu'on découvre de quoi il retourne vraiment. Il a fallu calmer Dustin qui voulait directement les licencier. Pour lui, la confiance est rompue. Il n'a pas tout à fait tort même si nous n'avons aucune preuve. Ce sont les chefs de nos deux ateliers les plus productifs. En gros, les mieux placés pour fournir nos nouveaux modèles, notamment ceux intégrant l'algo-carburant.

Je redresse mon oreiller pour pouvoir m'adosser à la tête de lit. Je me fige en entendant Maddie grogner et bouger. Il faut quelques secondes pour que le calme revienne et je soupire en me frottant le front. Ce que je voulais, à la base, en lançant ce projet, c'était prouver que je pouvais mener quelque chose de bien à terme. Quelque chose de vraiment utile et d'important. Il n'a jamais été question d'entrer dans cette espèce de guerre d'espionnage où le gagnant est celui qui a pris tout le monde de vitesse. Je pensais que tout était réglé quand nous avons passé nos accords. La plupart de nos concurrents ont accepté de nous suivre, et ceux qui ont refusé sont tournés vers d'autres énergies écologiques. Personne ne sait à quel point notre bio-carburant est efficace, en plus d'être économique. Cette énergie renouvelable est inépuisable et, maintenant que nous avons stabilisé sa conception, assez facile à créer.

J'aurais dû continuer à réparer les voitures dans ce petit garage de banlieue. Au moins, là-bas, c'était sans prise de tête. Mais mon patron m'a trahi. Quand il m'a vu dessiner des modèles, il a fouillé un peu dans ma vie et a rapidement découvert qui j'étais. Il a contacté mon père et ce dernier est venu me trouver quelques jours plus tard. J'ai accepté de m'associer avec lui, heureux qu'il admire mon travail, pour une fois. Et je ne l'avais jamais regretté jusqu'à maintenant.

– Quelque chose ne va pas ?

La voix ensommeillée et inquiète de Maddie me tire de mes pensées.

– Le boulot, soupiré-je en me rallongeant.
– J'aimerais tellement pouvoir t'aider.

Elle vient se blottir contre moi et sa paume se pose sur ma poitrine, pile au-dessus de mon cœur. Sa cage thoracique monte et descend contre mes côtes et m'apaise. Je me laisse bercer par la régularité de sa respiration et, sans m'en rendre compte, je m'endors à mon tour.

***

Nos actions ont chuté en bourse. Il fallait s'en douter mais ça met tout le monde à cran, ici. Moi y compris. D'autant plus que Maddie a passé quelques jours à la colocation. Loin de moi, donc. J'ai l'impression d'être égoïste mais elle me fait tellement de bien que j'ai énormément de mal à la laisser partir. Et ça ne fait que deux jours.

On ne peut pas être plus accro.

C'est flippant, ce sentiment de dépendance… J'angoisse quand j'y pense. Et je n'y pense que quand elle n'est pas là. Je fais un effort pour ne pas la séquestrer chez moi, ce ne serait pas la solution. Il faut que j'arrive à vivre avec cette anxiété. Un psy dirait que c'est sûrement lié à l'abandon de ma mère. Pourquoi pas. C'est vrai que je ne m'étais pas attaché à quelqu'un depuis longtemps. J'ai peur qu'elle s'en aille et, en même temps, je redoute l'intensité qu'est en train de prendre notre relation.

Mon regard a du mal à rester concentré sur le dossier que je dois lire : les conseils de Maître Delpoth. Trop de blabla. Trop de mots compliqués qui alourdissent les phrases et m'en font perdre le sens. Il vaut mieux que je l'appelle si je ne veux pas faire de connerie. Je saisis mon téléphone mais la porte de mon bureau s'ouvre avec fracas.

Dustin.

Je soupire et repose le combiné sur sa base. Vu la rougeur de son visage, il est en colère. Il s'avance vers moi à grands pas et agite sous mes yeux tout un tas de feuilles que je suis bien en peine de déchiffrer.

– Je le savais ! On aurait dû les virer tout de suite, enrage-t-il. Ces couillons nous ont trahis pour de l'argent !
– Tu pourrais m'expliquer au lieu de hurler ?
– L'enquête, explique-t-il en balançant son paquet sur ma table de travail. Ça n'a pas été bien difficile. Haston et Tourkin possèdent un compte à l'étranger. Presque deux millions de dollars ont été versés sur chacun d'eux.
– Merde.
– L'argent provient d'une société pétrolière russe.
– Russe ? répété-je, abasourdi.

Ça devient beaucoup plus grave que prévu.

– C’est de l’espionnage industriel, martèle mon père, rageur.

– Mais… pourquoi ? Ce n’est pas…

– Je me doutais que tu ne tiendrais pas le coup, me reproche-t-il avec dédain. Maître Delpoth est déjà en train de contacter le ministère de la Justice. Nous allons porter plainte.

– Quoi ?

– Tout à fait. Porter plainte pour des faits constitutifs d’espionnage industriel, de corruption, d’abus de confiance, de vol et de recel commis en bande organisée.

J’ai un haut-le-cœur.

Putain, mais dans quoi on s’embarque, là ?

38.

Maddie

J'arrive un peu essoufflée à mon arrêt de bus. J'avais peur d'être en retard mais vu le monde qui attend, je ne l'ai pas loupé.

Mon regard est aussitôt attiré par le journal qu'un étudiant est en train de lire. La une me fait grimacer : « Affaire d'espionnage ? Les Russes nient toute implication ». Depuis deux semaines, c'est la pagaille du côté de Dureyi Marque. Quand Geoffrey m'a appelée, un peu paniqué, pour me dire ce qu'il se passait, je n'aurais jamais imaginé que tout s'emballerait aussi vite.

Le licenciement des deux cadres a d'abord créé un raz-de-marée. Les médias ont accusé l'entreprise de les avoir virés sans preuves, de se croire tout permis, de ne pas respecter les droits des travailleurs, etc. Surtout que les deux ex-salariés crient à l'injustice.

Mais Geoffrey ne s'est pas défendu tout de suite et leur popularité en a pâti. Ils ont caché l'information concernant les comptes en banque bien fournis à l'étranger, sur les conseils de Maître Delpoth. Il valait mieux vérifier avec le ministère de la Justice avant de lancer des accusations. Sauf que ce n'est pas resté secret très longtemps. Et on peut dire que les gens changent vite de bord. Tout le monde s'est mis à crier au scandale, que l'espionnage industriel et économique était une honte. Surtout vis-à-vis d'une entreprise américaine, bien sûr. Ils sont très nationalistes, en fin de compte. L'un des leurs est attaqué et c'est toute la population qui se mobilise. Au moins, leur cote de popularité est remontée à bloc. Des sites de soutien ont vu le jour et des milliers de commentaires de personnes outrées pullulent sur le Net. Certains vont même jusqu'à prétendre qu'un complot se prépare pour empêcher ce nouveau carburant de sortir. Un carburant qui risquerait de faire beaucoup d'ombre aux magnats du pétrole, dont la Russie fait partie.

L'industrie pétrolière russe incriminée nie les faits, soutenue par son gouvernement, et a même mis au défi les enquêteurs de prouver que l'argent provenait bien de chez eux. La tension est à son comble et Geoffrey ne sait plus où donner de la tête. Entre les réunions, les appels, les interviews et les prises de tête avec son père, les journées sont tendues. Le voir aussi préoccupé me serre le cœur, d'autant plus que je ne peux pas faire grand-chose pour l'aider. J'essaye de le garder motivé mais je ne le trouve pas très combatif. Il est presque fataliste et laisse les choses passer. Je ne sais pas de quand date ce comportement mais ça a l'air bien ancré. C'est étonnant pour un homme arrivé à son niveau. Je suis mal placée pour le juger, c'est vrai, mais j'aurais imaginé quelqu'un de plus attaché à sa boîte, de plus bagarreur.

Le bruit d'un moteur puissant me tire de mes pensées. Tous les étudiants se sont aussi redressés, intéressés, et des sifflements accueillent l'arrivée d'une belle Dureyi noire. Une voiture que je connais bien.

Il me refait le coup !

Un brin agacée, je pince les lèvres en voyant le véhicule se garer devant l'abribus. Cette fois-ci, il se contente d'abaisser la vitre côté passager pour se pencher vers moi et me sourire. Des exclamations fusent, certains sont même en train de dégainer leur portable pour prendre des photos. Je soupire, m'avance et monte à côté de Geoffrey sans faire attention aux murmures que suscite mon geste.

– Tu as fini bien tôt, fais-je remarquer comme préambule.
– Tu n'es pas contente que je sois venu ? grimace-t-il tout en démarrant.
– Disons que les choses se tassaient un peu.
– Désolé, mais… on a pas mal de route à faire, en fait.
– De route ?
– Oui, s'amuse-t-il. Tu as oublié ? Demain, c'est le Veterans Day.
– Le… Oh !
– Tu avais oublié, conclut-il avec un petit rire.
– Ça n'a rien de drôle, paniqué-je. Je vais rencontrer toute ta famille !
– Je sais… on passe prendre ta valise à la coloc et direction la Pennsylvanie. On fera la moitié du chemin ce soir et les trois dernières heures demain.

Des sueurs froides glissent dans mon dos et mon cœur s'emballe. J'angoisse un peu. J'ai rendez-vous avec la famille Dureyi ! S'ils ressemblent tous à Dustin, je suis mal barrée.

– Tu aurais pu me le rappeler !
– Je ne voulais pas que tu t'inquiètes trop. Même si je sais comment te détendre, maintenant.

Pour sa boutade, Geoffrey reçoit un coup dans l'épaule qui le fait rire. Je ferme les yeux tout en tentant de réprimer le tremblement de mes mains. Ce n'est rien, je peux le faire. Je peux survivre à cette journée. Je peux faire mon possible pour leur plaire, un minimum, du moins. Je peux relever ce défi. Je peux !

J'inspire profondément quand nous arrivons devant mon immeuble. Geoffrey est toujours un peu réticent à l'idée de m'accompagner, il n'a aucune envie de tomber sur Briana et de subir sa rancœur. Vivement qu'elle se trouve un mec qu'elle puisse passer à autre chose. Depuis que mes parents sont repartis, je la trouve encore moins active. Je ne sais pas ce qu'elle raconte à sa famille pour qu'ils lui fichent la paix mais ça marche. Elle fait ce qu'elle veut.

Mais je m'en fous, j'ai bien plus important à gérer !

Ma cousine est effectivement présente mais ne se lève même pas du canapé pour nous saluer. Elle monte le son de la télévision et nous ignore. J'ai un bref haussement d'épaules devant l'air interrogateur de Geoffrey. Je file dans ma chambre, sors un petit sac puis me tourne vers mon armoire.

Aïe.

– Comment on s'habille pour ce genre de réunion ?
– Comme tu le fais d'habitude, me réplique-t-il en croisant les bras et en s'appuyant contre le mur.
– Tu ne m'aides pas, grogné-je.

Je fouille dans ma penderie, déplace des tee-shirts, déplie des jeans puis balance le tout sur le lit, insatisfaite et complètement indécise. Je ne vais pas y aller avec mes pantalons troués et mes pulls trop grands, quand même. Rien de mieux pour faire mauvaise impression. Je marmonne en quittant la pièce et je toque chez Angie.

– Qu'est-ce qui se passe ? demande ma meilleure amie en me voyant filer vers son dressing bien plus fourni et chic que le mien.
– Madame a décidé de changer de look pour rencontrer ma famille, se moque Geoffrey.

Angie attrape mon poignet alors que mes doigts se refermaient sur une robe scintillante. Elle fronce les sourcils, me dévisage puis soupire avant de me tirer derrière elle. Retour dans ma chambre. Devant mon armoire.

– Elle devrait rester comme elle est, bougonne Geoffrey en s'asseyant sur le lit après s'être fait une petite place au milieu du tas de vêtements jetés en vrac à peine cinq minutes plus tôt.

Ma meilleure amie ne lui répond pas, zieute un moment ma garde-robe et me tend finalement un jean noir non troué, une chemise bleu clair à manches trois quarts et ma paire d'escarpins.

– Je valide ! s'écrie Geoffrey, soulagé que ça se termine.

Il s'empare de la tenue et la fourre dans le sac avant que j'émette une objection.

– Allez, va chercher ta trousse de toilette, me gronde Angie.

Je m'exécute en mode automatique. J'ai la trouille. De faire tache. Non, de gêner Geoffrey. Même s'il a l'air confiant, je ne voudrais pas créer de tensions avec sa famille. Surtout s'ils appréciaient Lucinda.

Il faut que je me reprenne. Ce n'est pas dans mes habitudes de douter autant. Mais je dois bien me rendre à l'évidence. L'enjeu est important. Geoffrey est important. Et forcément, ça fout un peu les jetons ! Je n'ai jamais côtoyé ce milieu, je ne sais pas à quoi m'attendre et si je me base sur mes a priori, je vais paniquer encore plus.

– Prête ? me demande Geoffrey en me rejoignant dans la salle de bains.

Il doit voir le trouble qui m'habite car il vient m'enlacer et poser son front sur le dessus de ma tête. Je me sens tout de suite mieux dans ses bras. Tous mes ennuis s'envolent, il n'y a plus que lui qui compte.

– Je ne pensais pas te mettre dans un tel état en acceptant cette invitation, soupire-t-il.

– C'est… la première fois que je rencontre une « belle-famille », lui rappelé-je en enfouissant mon nez dans son cou.
– Je serai là pour te soutenir, quoi qu'il se passe. Garde en tête que c'est mon choix et qu'ils n'influeront pas dessus.

En entendant ses paroles, je comprends que c'est lui qui joue gros, en fait. Il est allé contre l'avis de son père et de toute sa famille en refusant le mariage avec Lucinda. Il va être jugé sur sa décision, on va me comparer à elle. Et il part avec un handicap. Ce n'est pas lui qui a prévenu son entourage de sa nouvelle relation. Ils l'ont apprise par la presse. Je m'écarte de lui pour rencontrer son regard.

– Tu as raison, dis-je avant de poser mes lèvres sur sa joue. Et puis, ils ne pourront sûrement pas faire pire que ma mère !

Sa pommette se gonfle sous ma bouche, signe qu'il sourit. Je termine rapidement de me préparer, embrasse Angie et crie un au revoir à Briana, qui ne réagit pas. Je ne dirais pas que j'ai hâte d'y être mais il me tarde que le week-end soit passé.

***

Nous nous arrêtons sur le parking d'un hôtel quatre étoiles, réservé par Geoffrey. Le coin est calme, la nuit est déjà tombée et nous nous dépêchons de rejoindre notre chambre au deuxième étage. Enfin, chambre… avec petit salon, kitchenette et salle de bains. Après avoir commandé un léger repas, je file sous la douche et apprécie la chaleur de l'eau qui commence à dénouer mes muscles. Demain, je plonge dans le grand bain. Avec appréhension.

Au bout de cinq minutes, la porte coulisse alors que j'ai les yeux fermés et le visage levé pour apprécier le jet puissant qui me tombe dessus.

– Je dérange ?

Je me tourne vers lui pour attraper sa taille et le rapprocher de moi d'un seul geste. Il se marre, se prenant l'eau en pleine figure puis ses mains viennent capturer mes fesses et me coller contre lui.

– À croire que tu es contente que je te rejoigne, me taquine-t-il.
– Tais-toi donc, rouspété-je avant de l'embrasser brutalement.

Un peu surpris par mon élan, Geoffrey grogne, enfonce ses doigts dans ma peau et glisse sa langue contre la mienne sans aucune douceur. Voyant que je réponds avec ardeur, il me plaque contre la paroi fraîche et enroule une de mes jambes autour de ses hanches.

– De quoi te venges-tu ? marmonne-t-il en attrapant ma lèvre inférieure avec ses dents.
– Hum. C'est juste pour que tu me détendes, lui rappelé-je.

Le sourire aux lèvres, il attrape alors mes poignets, les remonte au-dessus de ma tête et m'embrasse avec fougue. Son sexe durcit contre le mien et je coulisse contre lui, aidée par l'eau qui

ruisselle sur nos deux corps.

– Il va falloir que tu te contentes de mes doigts, me prévient-il, je n'ai pas de préservatif sous la main. Ou alors on sort de la douche.

Je grogne pour toute réponse. Il me relâche et j'attrape alors son bras pour le guider vers mon entrejambe.

***

Geoffrey vient de garer la voiture dans la cour d'un manoir. Je ne peux pas décrire cette demeure autrement. Elle est immense, avec des colonnades qui me font penser au siècle d'avant et un parc qui s'étend à perte de vue. Aucun doute sur la richesse de la famille Dureyi. En sortant de la voiture, je passe nerveusement une main dans mes cheveux courts et grimace en apercevant la moue moqueuse de Geoffrey. Il s'est habillé simplement et j'ai l'impression qu'on dénote. Même s'il est très sexy dans son jean brut et son pull en laine à col V.

– Je n'ai pas très envie d'y aller non plus, m'avoue-t-il en m'attirant dans ses bras dont les muscles sont contractés. Je suis sûr que les conversations ne vont tourner qu'autour de Dureyi Marque et cette histoire d'espionnage. Ils vont tous être outrés de ce qu'il se passe, comme si c'était une atteinte personnelle.

Je lui rends son étreinte et, main dans la main, nous franchissons les quelques mètres qui nous séparent de l'entrée. Ses doigts se resserrent autour des miens quand nous approchons et son visage se ferme, tendu. Un majordome en livrée noire nous ouvre la porte, s'incline puis nous fait signe de le suivre sans avoir prononcé un mot. Accueil un peu froid. Geoffrey prend une inspiration, sûrement un peu stressé par la situation.

Nos talons claquent sur le sol ciré et nous traversons un long couloir avant de sortir de l'autre côté, sur une terrasse pavée où nous attendent une vingtaine de personnes. Geoffrey se crispe à mes côtés et je suis son regard, surprise par sa réaction. Mais je comprends vite. Aux côtés de son père, parmi un groupe de cinq hommes, se détache la silhouette élégante de Lucinda. Elle a passé sa main au creux du coude de Dustin et rit de sa dernière remarque.

– Putain, marmonne Geoffrey en se dirigeant vers le côté opposé.

La voir elle, ici, me donne la nausée. Je ne me sentais déjà pas très vaillante pour affronter ce repas mais être directement en présence de ma rivale me fout un coup au moral. Je sens une bouffée de colère et de jalousie que je vais avoir du mal à contrôler. Je ne peux pas m'appesantir sur cette mauvaise surprise qui m'accable que nous nous arrêtons devant une dame aux cheveux gris. Son regard n'est pas malveillant mais ses lèvres pincées quand elle me dévisage ne transpirent pas non plus la bonté.

Je suis sûre qu'elle était plus souriante pour accueillir l'autre…

– Grand-ma, je te présente Madeleine, ma… compagne.

Son hésitation m'amuse et il me donne un léger coup de coude. Nous échangeons un regard complice. C'est un peu précipité pour tous les deux mais on assume, ensemble.

– Enchantée de vous connaître.
– Moi de même.

Le ton est poli mais sans chaleur. La vieille dame a le même regard que son petit-fils mais d'une couleur plus terne, un vert beaucoup plus foncé. Les rides autour de sa bouche me font penser qu'elle ne doit pas beaucoup sourire. Elle s'excuse du bout des lèvres, prétextant une tarte dans le four à surveiller, mais je ne suis pas dupe. J'imagine bien qu'il y a toute une cohorte d'employés qui s'activent en cuisine.

En me retournant vers les autres personnes, je me rends compte que nous sommes observés et que des messes basses circulent, comme à la fac. Je retiens un soupir, affiche un sourire un peu forcé et accompagne Geoffrey de groupe en groupe pour faire les présentations officielles. L'accueil est courtois mais retenu. Des coups d'œil sont jetés en direction de Dustin et Lucinda qui continuent à discuter comme si de rien n'était. Finalement, nous sommes bien obligés de nous diriger vers eux. Mais ce n'est pas de gaieté de cœur. Ni pour Geoffrey, ni pour moi. Il est tendu à mes côtés et enserre mes doigts plus fortement.

– Bien le bonjour, nous salue ironiquement son père.
– Dustin, Lucinda, répond Geoffrey.

Je ne leur accorde qu'un bref hochement de tête. Impossible d'ouvrir la bouche sans insulter cet égoïste et cette profiteuse qui le mettent mal à l'aise. Nous rejoignons deux de ses cousins éloignés qui ne semblent pas comprendre la situation et engagent la conversation sur le pétrole extrait par les Russes. Passionnant.

Durant la discussion, je vois que Geoffrey tourne souvent la tête vers la maison et se rembrunit de plus en plus. Pourtant, son père et Lucinda sont à quelques pas derrière nous mais ce n'est pas eux qu'il regarde. Non, c'est la demeure elle-même, j'ai bien l'impression. Il a de plus en plus de mal à suivre ce que racontent les deux frangins en face de nous et ne répond finalement que par monosyllabes, ce qui doit les lasser car ils profitent d'avoir leur verre vide pour nous laisser.

– Quelque chose ne va pas ? murmuré-je en me rapprochant de lui.
– De mauvais souvenirs, répond-il, crispé.

J'ouvre la bouche pour lui demander des détails mais nous sommes invités à passer à table. Le repas sera servi à l'intérieur et Geoffrey se fige un moment au pied des quelques marches menant à la porte-fenêtre, son regard perdu vers les fenêtres de l'étage supérieur. Je le vois tirer sur son pull au niveau de l'encolure et essuyer son front.

– Un problème ? demandé-je, un peu inquiète.

– Je me sens… oppressé, ici, lâche-t-il en fermant les yeux. Je venais souvent pendant les vacances avec mon père. On avait la maison pour nous tout seuls puisque ma grand-mère en profitait pour voyager. On était là pour lui éviter de payer quelqu'un pour entretenir la maison pendant son absence.

J'aimerais l'interroger encore mais il se secoue et me conduit à l'intérieur en redressant les épaules. Il a pâli et semble presque malade. À table, je remarque que ses mains tremblent et je pose mes doigts sur sa cuisse pour tenter de l'apaiser. Il ne touche pas à sa nourriture, le poing crispé sur la table et le visage tourné vers son père. Ils échangent d'ailleurs un drôle de regard et Geoffrey baisse la tête en retenant une plainte. Alors que nous terminons le plat principal, notre hôte propose une promenade dans son « humble » jardin afin de digérer un peu. Je m'excuse pour aller aux toilettes et quand je les rejoins à peine une minute plus tard, je ne trouve plus Geoffrey. Je fais le tour du parc, croise des groupes de deux ou trois personnes qui se mettent à parler dans mon dos, assez fort pour que je perçoive des bribes de leurs conversations.

– Elle n'est là que pour l'argent.
– Au moins, Lucinda avait de la classe.
– Elle profite de sa peine de cœur, c'est honteux.

J'ai beau me retourner pour les foudroyer du regard, les rumeurs ne s'arrêtent pas et je me sens de moins en moins la bienvenue. Je rebrousse chemin, bien décidée à trouver Geoffrey et à ne plus le lâcher. Hors de question que je me retrouve seule avec toutes ces personnes convaincues de mes mauvaises intentions. Mais j'ai beau chercher, je ne le trouve pas.

Je ne vois que des visages hostiles. Cette ambiance austère me donne envie de baisser la tête et, ce qui m'achève, c'est de voir la mimique satisfaite de Lucinda, accrochée au bras de la grand-mère. Je ne suis pas à ma place, ici. Je récupère mon sac dans le hall et tente d'appeler Geoffrey. Mais son appareil doit être éteint car je n'ai même pas de sonnerie. Je ne sais plus quoi faire.

Les gens se dirigent à nouveau vers la table et je remarque alors que Dustin manque aussi à l'appel. Ils se sont visiblement éclipsés pour discuter ou régler leurs comptes. J'hésite à rejoindre la tablée mais je ne me sens pas capable de les affronter sans son soutien à lui. Je décide alors d'aller refaire un tour aux toilettes pour passer le temps. Et alors que je marche dans les couloirs, des voix me parviennent.

– Tu n'es qu'un ingrat doublé d'un demeuré ! hurle la voix reconnaissable de Dustin. Tu es la honte de cette famille. Tu me fais honte, Geoffrey. En plus d'être un incapable, de laisser des informations confidentielles filtrer dans les médias, tu n'as pas deux doigts de jugeote. Tu te crois meilleur que moi ? Tu te crois vraiment capable de prendre tes propres décisions ? Mais regarde la réalité en face ! Tu n'es qu'un bon à rien. Un MI-NA-BLE !

Écœurée et ébranlée par cette tirade assassine et crachée avec un tel venin, je flageole sur mes jambes tout en avançant. C'est quoi, ce délire ? Pourquoi Geoffrey ne lui répond-il pas ? J'arrive finalement devant une porte entrouverte et je les aperçois. Dustin, imposant, sûr de lui, penché par-

dessus son bureau, les mains posées bien à plat. Et son fils, debout au milieu de la pièce, la tête baissée, les épaules affaissées.

Le pire dans cette image, c'est que ses poings ne sont même pas serrés. Il subit sans combattre. Comme s'il avait l'habitude et que ça lui paraissait normal. Mon sang bout face à cette situation. Qu'est-ce qu'il se passe ? Il devrait réagir ! Il sait bien que tout ce que dit Dustin n'est pas vrai, quand même ?!

39.

Geoffrey

Je savais que ça allait arriver. Les souvenirs sont remontés petit à petit, jusqu'à me faire oublier le présent. Ça arrive souvent quand je reviens ici. Ici, dans la maison de ma grand-mère, mon père a exercé pleinement son emprise sur moi. Et ça laisse des traces, forcément. Des traces douloureuses, a priori indélébiles et affreusement pesantes. D'habitude, pourtant, je les combats sans trop de problèmes. Faut croire que le stress de présenter Maddie m'a affaibli.

La première année où nous avons passé nos vacances chez grand-ma, j'étais enthousiaste, persuadé que loin de notre maison, les choses changeraient. Que mon père se sentirait mieux. Et j'avais pris la résolution de ne rien faire pour le mettre en colère, d'avoir toujours un œil sur lui et de tenter de deviner ses attentes. C'était comme avoir une chance de repartir de zéro, lui et moi. Je pensais pouvoir lui montrer que je valais quelque chose, que, même si maman était partie, moi, je resterais avec lui et qu'on se serrerait les coudes ensemble, comme une famille.

J'y ai cru. Pendant les deux premiers jours, j'ai vraiment cru qu'on avait réussi. Je profitais du jardin, mon père restait scotché à son téléphone et aucune brimade, aucun reproche ni critique acide ne sont venus entacher ces moments de paix. Mais j'aurais dû le savoir. C'est sa façon de procéder. Me laisser de l'espoir pour mieux l'anéantir. Je ne l'ai compris que bien plus tard, quand j'ai pu prendre un peu de recul. Il asseyait sa domination en me faisant baisser la garde. Le retour à ses rituels nocturnes me faisait encore plus de mal, détruisant le peu de joie que j'avais pu ressentir.

Les années suivantes, ça a été de pire en pire. Je n'ai plus jamais eu le droit de quitter ma chambre à l'étage. Rideaux et volets fermés, je passais mes journées dans le noir, à attendre sa visite. Impossible de différencier le jour de la nuit. J'ai même perdu la notion du temps. La seule chose que j'ai apprise, pendant ces vacances-là, c'est que le noir était synonyme de sécurité. Tant que la lumière ne s'allumait pas, je ne craignais rien. J'ai appris à détester le clic de l'interrupteur, à le redouter, même. J'en ai gardé des séquelles, encore aujourd'hui. L'obscurité me semble toujours plus rassurante que la lumière. Surtout dans une chambre.

– Tu n'es qu'un bon à rien. Un MI-NA-BLE !

Ce dernier cri me ramène au présent. Mon père est à bout de souffle et s'essuie même la bouche. Je ne me souviens plus trop comment j'ai fait pour atterrir ici, dans le bureau que grand-ma lui a aménagé. Cette impression d'être retourné à l'âge de 10 ans est franchement perturbante. J'en ai quand même 28, aujourd'hui, bordel ! Je devrais être capable de me défendre, non ?

Faut croire qu'il a encore raison… Je n'ai pas tant changé que ça.

La résignation s'abat sur mes épaules et pèse sur ma poitrine. Je suis à bout, presque éteint. Je n'ai plus aucune envie de me battre, de me rebeller. Ça n'en vaut pas la peine. Si, à presque 30 ans, je m'écrase toujours face à mon père, c'est bien que quelque chose ne va pas chez moi, non ? Je me sens fatigué.

C'est la porte qui grince dans mon dos qui me fait relever la tête. Je croise d'abord la grimace méprisante de Dustin avant de tourner la tête. Je vacille en apercevant Maddie. Son visage fermé me poignarde plus durement que toutes les insultes de mon père. Des larmes viennent brouiller ma vue et je me détourne en fermant les yeux. Elle doit me trouver ridicule. Qui se ferait encore traiter de la sorte à mon âge ?

– Qu'est-ce que vous… commence Dustin, hargneux.
– Je vous conseille de la fermer, réplique-t-elle, cinglante.

J'aimerais disparaître. Je me sens comme un petit garçon qu'on va gronder pour ses bêtises. Tout mon corps se tend quand je l'entends se déplacer vers moi. Je panique. Ma respiration devient bruyante et je réfléchis à la meilleure façon de m'en sortir. Je ne supporterai pas de voir de la pitié dans son regard.

– Geoffrey, souffle-t-elle en glissant ses doigts sur ma main.

Je sursaute et garde obstinément les yeux rivés sur mes baskets. Elle m'a vu faible. Insulté, rabaissé. J'ai tellement honte.

– Viens avec moi, chuchote-t-elle.

Putain de larmes à la con.

Je passe mon avant-bras sur mes yeux, ce qui me laisse un peu de temps pour me reprendre. Quand je relève enfin la tête, j'ai l'impression qu'un étau se resserre sur mon cœur. Elle a une expression si douce que je chancelle légèrement.

– Je… ce n'est pas… bégayé-je, confus.
– Tu n'as pas à te justifier, dit-elle en jetant un regard assassin à mon père. Sortons d'ici.

Mon souffle reprend un rythme normal et sa présence, son soutien, sa gentillesse m'apaisent. J'acquiesce et lui emboîte le pas vers la sortie.

– Geoffrey ! s'exclame Dustin en tapant des poings sur le bureau.
– Allez vous faire foutre, grogne Maddie en se retournant vers lui.

Estomaqué par son aplomb, j'entrouvre la bouche mais aucun son ne sort. Mon père suffoque, choqué et n'a pas le temps de répliquer qu'elle me tire dehors sans prendre la peine de fermer la porte. Elle me fait traverser le couloir d'un pas alerte et ne s'arrête que lorsque nous arrivons devant ma voiture.

– Je vais conduire, m'annonce-t-elle en tendant la main.

Je tremble en lui donnant les clés et je fais le tour sans rien dire, toujours abruti par la scène qui vient d'avoir lieu. Il y a quelques à-coups quand elle démarre mais sa conduite devient rapidement plus souple.

– Il va falloir qu'on parle.

Je grimace et porte mon regard vers l'extérieur. C'est normal qu'elle veuille une explication mais avouer ses faiblesses est toujours difficile, surtout quand on en a une longue liste et que l'interlocuteur est quelqu'un qui compte.

Je ne fais pas attention au trajet qu'elle emprunte. Je ne sais pas où elle va, ni ce qu'elle a en tête. Je suis découragé par avance et peu importe la direction prise. Je soupire quand elle se gare sur le parking d'un hôtel miteux. Non pas que l'endroit me déplaise, je m'en fous, c'est juste que je ne peux plus reculer, maintenant. Quand elle saura que je ne suis pas quelqu'un de fiable, que je suis en fait un incapable qu'on doit pousser, soutenir, accompagner et surveiller, son regard va changer. Elle ne le dira pas forcément tout de suite mais c'est comme un poison qui se répand lentement.

Alors qu'elle éteint le contact et s'apprête à ouvrir sa portière, je pose ma main sur son poignet pour la retenir. Elle se tourne vers moi en haussant les sourcils et je prends mon courage à deux mains.

– Mon père a toujours aimé me dire mes quatre vérités, commencé-je avec un soupir.

Maddie pince les lèvres et serre les poings sur son jean. J'apprécie qu'elle me laisse parler. Le sujet n'est pas facile pour moi.

– Ça faisait longtemps qu'il ne l'avait pas fait, enchaîné-je. Mais je crois qu'il n'a vraiment pas apprécié que je passe outre son avis sur…
– Tu vas continuer longtemps à le défendre ? m'interrompt-elle.

Décontenancé par sa remarque, j'en perds le fil de mes réflexions. J'essayais juste de lui expliquer comment on en était arrivés là. Comment j'avais pu me retrouver dans cette situation.

C'est moi que je défendais, pas lui.

– Peu importe la raison, il n'a pas à te parler comme ça, Geoffrey.
– Mais je l'ai…
– Quoi ? Déçu ? Agacé ? Vous avez le droit d'avoir des opinions divergentes, de ne pas être d'accord, mais là, vous n'étiez pas en train de défendre vos points de vue. Il te rabaissait, volontairement, comme s'il voulait te rappeler qu'il t'était supérieur !

C'est perturbant de l'entendre énoncer ce que je ressens au fond.

– Geoffrey, est-ce qu'il a eu ce comportement quand tu étais… petit ?

Sa question me coupe le souffle. Tout mon corps se raidit comme si je faisais face à une agression. J'ignore pourquoi je suis aussi nerveux à l'idée de répondre. Elle veut être sûre que je suis un raté depuis tout petit ?

Délicatement, sa main vient se poser sur la mienne et je regarde nos doigts s'entremêler.

– Il ne t'a jamais dit qu'il était fier de toi, n'est-ce pas ?

Ça fait mal. Elle aussi, elle a compris que je ne valais rien. Je me dégage et j'ouvre la portière pour respirer. J'ai besoin d'air.

– C'est grâce à lui que Dureyi Marque a vu le jour, craché-je, décidé à lui faire comprendre l'ampleur de mon incapacité. Jamais je n'aurais pu aller aussi loin sans lui ! Il sait à quel point je suis instable, à quel point j'échoue à chaque tentative !
– Attends, ce n'est pas…
– Dès mon plus jeune âge, il a compris que j'étais faible, oui ! La seule chose dont j'ai été capable, c'est de faire fuir ma mère !

J'ai hurlé les derniers mots sans m'en rendre compte. Je fais les cent pas autour de la voiture en passant mes mains dans mes cheveux. La colère m'a vidé.

– Comment aurais-tu pu avoir confiance en toi si tu n'as jamais été encouragé ?

Je m'arrête net à ces mots. Mon cœur bat bien trop fort dans ma poitrine. Une tempête d'émotions déferle en moi. Je suis secoué, perdu, furieux et complètement débordé par ce qu'elle tente de me dire.

– Ses… reproches n'ont pas commencé avec le départ de ta mère, je me trompe ? Il faisait déjà ça avant.

Putain, comment peut-elle le savoir ?

Je ne peux que secouer la tête pour confirmer. Ma gorge est soudainement sèche et mes yeux me piquent.

– Tu ne veux pas qu'on aille dans un endroit plus intime ? me demande-t-elle en jetant un coup d'œil aux alentours.

Je remarque alors que nous ne sommes pas seuls sur le parking et que notre conversation a l'air de passionner. On ne met pas longtemps à réserver une chambre. Elle se trouve dans un bâtiment à un seul étage et ne contient que le strict minimum. Et encore. Un lit, un meuble avec une télé et une salle de bains sombre. Je m'installe au bord du lit, les avant-bras en appui sur mes cuisses. Maddie tire une chaise pour s'asseoir en face de moi. Je ne sais pas comment interpréter son air soucieux. Cette

pause m'a fait du bien, je me suis repris et apaisé. C'est un sujet sensible, d'accord, mais c'est du passé, tout ça.

– Je ne veux pas te forcer à parler de quelque chose qui te gêne, commence-t-elle avec un regard doux, mais j'ai quand même l'impression que tu as du mal à juger la situation.

– Qu'est-ce que tu en penses ?

– Je peux te poser quelques questions pour être sûre ? OK. Si j'ai bien compris, ton père ne t'a jamais fait de compliments depuis que tu es tout petit ?

– Non. Il n'était jamais satisfait, je ne faisais jamais assez bien.

– Et… quand tu as frappé cet enfant… c'était par jalousie, m'as-tu dit ? Parce que lui, il avait eu des félicitations.

– Je rentrais de l'école et… mon père lui caressait les cheveux en lui disant que c'était bien. Qu'il était content de lui. Des mots que j'ai toujours rêvé d'entendre. Moi, quand il venait dans ma chambre en pleine nuit, ce n'était jamais pour me dire des choses gentilles.

– Il venait dans ta chambre ? s'alarme-t-elle, et je réalise ce que je viens de dire.

– Ce n'est pas ce que tu crois, tenté-je de la rassurer. Il ne m'a jamais touché.

– Que faisait-il ?

– Il… hésité-je.

Sa main douce se pose sur la mienne et ce contact me donne de la force.

– Il allumait la lumière sans prévenir, me mettait au milieu de la pièce, à genoux, m'interdisait de me boucher les oreilles ou de dire quoi que ce soit et il me crachait tous ses reproches. Je sentais sa haine, sa colère, sa déception d'avoir un fils comme moi. Il me l'a souvent dit. Qu'il était déçu, qu'il avait honte de moi…

– Mon Dieu, murmure-t-elle. Il faisait ça souvent ?

– Ça a empiré après le départ d'Allie. Il m'en voulait pour ça aussi, avoué-je, penaud.

Maddie a les yeux humides et les joues rouges. Je ne me rends pas trop compte de ce qui la choque mais je crois bien qu'elle est en colère.

– Geoffrey, ça ressemble à de la maltraitance.

– Non ! Je n'ai rien d'un enfant maltraité. Il ne m'a jamais touché ! répété-je en haussant le ton.

– Il n'y a pas qu'en donnant des coups qu'on maltraite un enfant, me dit-elle calmement. On appelle ça la violence psychologique et c'est tout aussi grave que les agressions physiques.

De la maltraitance ? Tout s'emmêle. J'ai toujours pensé que j'avais mérité ces mots durs. J'avais toujours fait quelque chose de mal, le pire étant d'avoir provoqué le divorce de mes parents. Je suffoque en pensant, en espérant que je pourrais tout simplement être une victime. Je secoue la tête pour me reprendre. Non, il a été dur, parfois injuste, mais il avait ses raisons. Je n'étais pas le meilleur fils qui soit.

– OK, tu as… peut-être raison. J'en sais rien, grogné-je, désorienté. Mais… ça ne change pas grand-chose. Je n'ai rien fait de bien.

– Ce n'est pas ton père qui a permis à Dureyi Marque de décoller, prend-elle comme exemple. Ce sont tes idées !

– Mais elles seraient restées planquées dans un tiroir sans lui.

– Il a juste profité de toi !

– Tu ne comprends pas, dis-je, accablé par notre conversation.

– Mais si, me répond-elle d'une voix éraillée, au bord des larmes.

– Non ! Je n'ai jamais rien réussi tout seul ! Et tu t'en rendras vite compte ! Je te ferai pitié ! Parce que… JE NE VAUX PAS GRAND-CHOSE !

– Arrête ! crie-t-elle en se ruant sur moi.

Elle me chevauche et pose ses paumes sur mes joues pour me forcer à la regarder. Son visage bouleversé me serre le cœur.

– On ne t'a jamais appris à t'aimer, Geoffrey ! s'insurge-t-elle. L'estime de soi, ça s'apprend !

J'ai une moue dubitative même si son ton véhément me touche et me fait douter. Toutes mes convictions se fissurent.

– Je ne ressens pas de pitié pour toi, bon sang, continue-t-elle en articulant chaque mot, des larmes glissant sur ses joues. C'est de l'amour !

Je me fige en écarquillant les yeux. Elle renifle, essuie son visage puis prend une inspiration.

– Je t'aime, Geoffrey.

Putain de bordel de merde !

Je me mets à transpirer et à trembler. Je suis obligé de la repousser pour me lever et marcher. Ma poitrine se comprime et je commence à avoir du mal à respirer. Je tombe à genoux, ne sachant absolument pas ce qui m'arrive. Je manque d'air, putain ! La sueur coule sur mon front et je sens une main se poser dans mon dos.

– Respire, Geoffrey. Calme-toi.

Je me concentre sur la voix douce de Maddie en fermant les yeux. J'agrippe mon pull comme s'il était fautif puis souffle longtemps avant de prendre une brève et intense inspiration. Petit à petit, les coups sourds des battements de mon cœur contre mes tempes diminuent. J'arrive à m'asseoir et à respirer un peu moins vite.

– Qu'est-ce que…

– Je pense que c'était une crise de panique, m'explique Maddie en s'asseyant face à moi. Je suis désolée.

Je ne comprends pas tout de suite pourquoi elle s'excuse puis les mots qu'elle a prononcés d'une voix forte et confiante résonnent à nouveau dans mes oreilles.

Merde, elle m'aime !

Je sens l'angoisse remonter et me tordre le ventre. Je ne suis pas à la hauteur. La seule personne qui me l'a dit un jour, c'est ma mère, il y a bien longtemps. Et elle est partie. L'unique repère affectif de mon enfance a fini par disparaître pour ne revenir que vingt ans après.

Je dévisage Maddie mais elle a l'air sereine et un petit sourire encourageant étire ses lèvres. Je ne peux m'empêcher de lui répondre et mon corps s'apaise. Mes muscles se dénouent. Ce n'est peut-être pas une si mauvaise chose, alors. Elle m'a déjà tellement apporté. Si elle ressent vraiment de l'amour pour moi, tout n'est pas foutu. Ce sentiment me fait peur car il est tellement intense qu'il peut faire affreusement mal, mais c'est une telle note d'espoir que cela éclipse presque mon angoisse. Presque.

– Tu… tu peux le redire ? demandé-je à mi-voix.
– Je t'aime, répète-t-elle spontanément, sans hésitation.
– Putain, soufflé-je en crispant une main sur mon cœur. Je crois qu'il a du mal à s'en remettre.

Elle rit puis se rapproche de moi à quatre pattes. Elle m'interroge du regard en arrivant juste sous mon nez et je retiens ma respiration tout en l'encourageant. Maddie vient alors se blottir dans mes bras. Sa main vient me caresser la joue et sa tête se pose au creux de mon épaule.

– Tu ne le sais peut-être pas, mais… tu mérites d'être aimé, toi aussi, m'assure-t-elle tendrement.

40.

Maddie

Je n'arrive pas à dormir malgré le calme des lieux. J'aurais dû frapper ce connard quand je l'ai entendu dévaloriser son fils. Dustin Dureyi. Un tyran. Un enfoiré de première qui maltraite Geoffrey depuis des années sans que personne ne s'en aperçoive ou ne considère ses actes comme répréhensibles. J'en veux énormément à cette fameuse Allie qui a tout quitté, abandonnant un enfant de 8 ans entre les mains d'un salaud.

Allongée sur le côté, la tête sur le torse de Geoffrey, j'écoute les battements de son cœur. Mais ça ne me détend pas. J'ai envie de crier à l'injustice. Je comprends maintenant pourquoi il déteste qu'on allume la lumière dans sa chambre. Cette violence qui explose parfois chez Geoffrey, je suis prête à parier que ça vient aussi de là. C'est vrai qu'en apparence, il a l'air de quelqu'un de bien dans sa peau. Et je pense sincèrement que c'est sa fuite, à l'adolescence, qui l'a sauvé. Il a pu apprendre quelque chose sans pression et il s'est découvert une véritable passion pour les moteurs de voiture. Certainement parce que c'était la première fois qu'on ne le dévalorisait pas quand il essayait de bien faire.

Mais son père a fini par remettre la main sur lui. Adulte, il ne pouvait pas recommencer son manège comme avant, mais il garde une emprise incontestable sur son fils. Et Geoffrey ne s'en rend même pas compte, la plupart du temps. Rien que ce foutu mariage bidon avec Lucinda. Il s'est laissé faire. Son père s'est en plus assuré de le voir quotidiennement en devenant son associé. Ainsi, il a constamment un œil sur ses faits et gestes. Sa technique est bien au point. Ça me révolte. J'ai des images de Geoffrey, petit, à la merci de ce monstre, et mon cœur se serre. Quand je pense que sa mère a repris contact. On n'a pas vraiment approfondi le sujet, je ne sais pas trop comment il le prend mais moi, de l'extérieur, j'aurais du mal à lui pardonner un truc pareil.

En soupirant, je me tourne vers le jeune homme qui dort paisiblement. Ses mains sont relâchées, sa respiration calme et son corps immobile. Seul son torse se meut au rythme de ses inspirations. Je fixe mon regard sur ses traits, suivant les contours de son beau visage et cet examen me calme doucement. Quand mes paupières se font lourdes, j'ai l'image de Geoffrey gravée dans mon esprit et un petit sourire attendri aux lèvres.

***

Le lendemain, je préfère ne pas aborder le sujet de sa famille abandonnée la veille et il ne fait aucun commentaire en reprenant la route pour rentrer. Il a ce regard sombre qui m'indique qu'il est plongé dans des pensées noires. Tournées vers son père et son enfance, j'imagine. Peut-être un peu aussi sur le futur, sur leur collaboration chez Dureyi Marque. En bref, rien de réjouissant. Au moment où j'ouvre la bouche, oppressée par ce silence pesant, Geoffrey me tend son téléphone et me

demande de mettre une playlist. Pour lui faire plaisir, je choisis une de ses préférées et il secoue la tête, amusé, en entendant la première chanson. Alors que j'avais fait un, ou plutôt des caprices en dénigrant ses « goûts pourris et très discutables » à l'aller.

On est obligés de s'arrêter à midi dans un café au bord de la route. Je n'ai pas roulé longtemps hier et il nous reste donc une longue route à faire encore. Mais on prend tout notre temps, appréciant le côté un peu décalé de l'établissement. Un vrai cliché. Carrelage noir et blanc, bancs rouges et tables alignées les unes à la suite des autres le long du mur et des fenêtres. Une petite musique country pour accompagner notre repas et nous ne repartons qu'une bonne heure plus tard, le ventre plein et l'esprit plus détendu.

Lorsque nous arrivons à la villa, Geoffrey file prendre une douche et j'en profite pour sortir sur la terrasse et appeler ma meilleure amie. Je lui raconte en quelques minutes ce qu'il s'est passé là-bas et ce que j'ai appris.

– Putain ! grommelle Angie. C'est pas rien, ce que tu as découvert.

– M'en parle pas. Je ne sais pas du tout comment je réagirai en le recroisant. Et Geoffrey qui doit bosser avec lui tous les jours…

– Ça va être tendu, c'est clair. Il compte porter plainte ?

– Je ne crois pas. Il a encore du mal à accepter que ce qu'il a vécu puisse être qualifié de maltraitance. Je ne suis pas sûre qu'il me croie à cent pour cent.

– Ça doit être compliqué d'ouvrir les yeux après plus de vingt ans, remarque-t-elle judicieusement. Il va lui falloir du temps, mais… quelqu'un pourrait sûrement l'aider.

– Houla. Je peux toujours le mentionner mais ça n'a pas l'air d'être son truc.

– Pourtant… Si tu veux le faire changer d'avis, tu peux très bien évoquer avec lui ton expérience. Tu as eu de très bons rapports avec ton psy. Il t'a beaucoup aidé.

– Oui, c'est vrai. Parler, ça aide énormément. J'essaierai de lui en toucher un mot mais je pense qu'il a surtout besoin d'encaisser, pour l'instant.

– Son propre père, marmonne Angie, dégoûtée et énervée.

Je raccroche quelques minutes plus tard, après lui avoir confirmé que je resterais ici ce soir. Il ne m'a pas demandé de partir, j'espère donc que ça ne le dérange pas que je squatte chez lui. C'est ce qui était prévu mais je me dis qu'il aura peut-être envie d'être seul. Pour réfléchir.

– Tu es bien songeuse, me fait-il remarquer en débarquant dans le jardin, me faisant sursauter.

– Je me demandais si tu voulais que je te laisse.

– Tu veux déjà partir ?

– Non ! Je ne veux pas m'imposer si tu as besoin de temps, c'est tout.

– J'aimerais que tu restes, murmure-t-il en s'asseyant à mes côtés.

Je pose doucement ma tête sur son épaule et le silence qui suit n'a rien de pesant. Je le sens plutôt calme. Même si je peux très bien imaginer qu'en réalité, une tempête fait rage dans son crâne.

– C'est fou, mais… je n'arrive pas à réaliser, finit-il par dire, le regard toujours dans le vague.

– À réaliser quoi ? demandé-je.

– Que tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il m'a dit… je ne l'avais peut-être pas forcément mérité. Et si… et si mes souvenirs exagéraient ce qu'il s'est passé ?

– Geoffrey, j'ai entendu ce qu'il te disait hier. Crois-moi, ça n'a rien d'une remontrance « normale ».

– J'en sais rien, souffle-t-il en passant un bras autour de mes épaules pour me rapprocher de lui.

– Si ça peut t'aider, il y a des gens à qui tu peux en parler. Ils seront bien plus qualifiés que nous pour savoir.

– Hmmm. Peut-être.

Au moins, ce n'est pas un refus buté comme je le craignais.

– Qu'est-ce que tu veux faire pour te changer les idées ? demandé-je en me redressant.

Son sourire et son regard lubriques me font rire et je lui donne une tape sur l'épaule.

– Je ne pensais pas à ça ! Bon… je dis pas que ça ne t'aidera pas mais…

– De la boxe, alors.

– Tu te moques encore de moi, hein ?

– Non.

Je déglutis puis fronce les sourcils en le voyant se lever, l'air satisfait. Geoffrey se tourne ensuite vers moi et me tend la main.

– Tu es sérieux ?

– C'est toi qui demandais ! me rappelle-t-il malicieusement. Et puisque tu ne veux pas coucher avec moi…

– Je n'ai pas dit ça ! Allons au lit, m'écrié-je, mi-sérieuse, mi-joueuse.

– Pas question. Maintenant que je l'ai évoqué, ça m'amuserait bien d'en faire avec toi.

– J'aurais dû accepter le sexe, grogné-je en me tapant le front.

– Viens, se marre-t-il en attrapant mon bras. Promis, je ne te ferai pas mal. Ou pas intentionnellement.

Je lui tire la langue et finis par le suivre dans une de ces nombreuses salles qui n'avaient pas vraiment d'utilité et qui a été réaménagée en ring. Avec les cordes et tout le tralala. Et quand j'enfile les gants, je me dis que je suis bien folle de le laisser faire. Surtout quand je vois son regard briller en se préparant à son tour. Il m'inquiète.

Mais en fin de compte, on a énormément ri tous les deux. Soirée parfaite. Idéale pour oublier les tensions des derniers jours. Il faut dire que j'ai pris un malin plaisir à ne pas faire ce qu'il me demandait. Sauf qu'il a su retourner la situation à son avantage en instaurant un effeuillage à chaque erreur de ma part. Et quand je réussissais, j'avais le plaisir de le voir se dévêtir à son tour. Autant dire que je me suis appliquée et qu'il a redoublé d'exigences.

Je n'aurais jamais imaginé faire l'amour sur un tapis de combat.

***

Contre toute attente, le week-end s'est bien terminé. Geoffrey a reçu un message de Pietro, l'assistant de son père, pour le prévenir que ce dernier ne serait pas présent durant les prochains jours. Un vrai soulagement. J'ignore comment il aurait pu gérer leur collaboration alors qu'il vient de comprendre que ce qu'il a subi n'était pas normal. Mais ça ne fait que reporter la confrontation à plus tard. Je me dis que, au moins, ça lui laisse du temps pour penser à ce qu'il va faire. Et pour l'instant, il est complètement perdu. Il refuse d'aller en parler à quelqu'un pour exorciser tous ses démons. Il me dit vouloir d'abord se renseigner. Je crois sincèrement qu'il a peur d'exagérer et d'avoir l'air de se plaindre pour pas grand-chose.

Sauf que son connard de père est bel et bien un enfoiré de première.

Je bougonne en repassant à la coloc lundi matin. J'aurais aimé rester avec Geoffrey mais j'ai besoin de me changer et lui a une réunion avec Maxime. Briana est plantée devant la télé et ne répond pas à mon salut. Je ronge mon frein tout en enfilant une tenue propre. Faudrait que je prenne le temps de parler à ma cousine pour crever l'abcès. Ça devient vite pénible cette situation. Et j'en ai franchement marre qu'elle agisse comme une gamine pourrie gâtée. Ce passage éclair à l'appart n'arrange pas mon humeur et je préviens Keon que je ferai seule le trajet jusqu'à Dureyi Marque. Autant éviter de me retrouver coincée avec lui et son mutisme horripilant dans la voiture. Si je peux voir sa tête grognon le plus tard possible, ça me convient tout à fait !

À l'accueil, alors que je récupère mon *pass* , l'hôtesse me signale que je suis convoquée dans le bureau de Dustin Dureyi.

C'est quoi ce délire ? Il doit y avoir une erreur.

– Je croyais que M. Dureyi était absent.
– Je n'en sais rien, mademoiselle. Je vous transmets juste votre convocation. Ce n'est pas forcément lui qui va vous recevoir.
– Très bien, marmonné-je en récupérant la lettre.

Aucune raison n'est donnée à ce rendez-vous et j'hésite à prévenir Geoffrey. Mais ça risquerait de jeter de l'huile sur le feu. Je soupire, résignée à me rendre dans le service de Dustin pour régler cette histoire. J'aurai sûrement affaire à Pietro, cet Italien que j'ai déjà aperçu plusieurs fois et dont le regard était assez déstabilisant.

Je déteste quand on me donne l'impression d'être nue !

Je fais un saut dans le bureau assigné à hITp pour prévenir Keon que j'ai un contretemps. Son étonnement ne me rassure vraiment pas.

– Putain, grogne-t-il. Qu'est-ce que t'as foutu ?
– Rien, répliqué-je sèchement. Et je te rappelle que je suis sous ta responsabilité, hein, je n'ai rien fait que tu ne m'aies demandé.

Je lui fais un sourire de peste que j'ai souvent vu Angie utiliser et ressors dans le couloir, plutôt satisfaite de moi. Dans l'ascenseur, j'appuie impatiemment sur le bouton de l'étage. Faites que ce malentendu soit vite dissipé !

Et qu'il n'y ait aucun problème.

Je me force à sourire à la secrétaire qui me regarde arriver de l'autre bout du couloir. Elle me fait patienter d'un signe de tête et son regard peu amène ne m'encourage pas à lui poser des questions. Je l'entends même soupirer chaque fois que le téléphone sonne.

Quand elle m'appelle enfin, d'une voix nasillarde, je retiens une grimace et me dirige vers la grande double porte en bois qu'elle me désigne. La petite plaque gravée au nom de Dustin Dureyi me fait froncer les sourcils. Est-ce que son assistant utilise le bureau du patron en son absence ? Je toque avec appréhension et me fige une seconde. Cette voix… On dirait bien le timbre agaçant et très autoritaire de Dustin. Je ferme les yeux, prends une inspiration pour me donner du courage et entre.

C'est bien le père de Geoffrey qui me toise de derrière son immense bureau. Ne serait-ce pas le signe d'un sentiment d'infériorité à compenser matériellement ?

Mon cœur s'emballe malgré moi. Me retrouver dans la même pièce que lui me fait passer par différentes émotions, parfois contradictoires. La colère domine bien sûr mais aussi le dégoût, la haine et un chouia de peur. Pourquoi est-il toujours ici ? Que me veut-il donc ?

– Il faut qu'on ait une petite discussion, me dit-il d'une voix amicale.

Ses yeux se plissent pour me détailler et un semblant de sourire étire ses lèvres. J'approche en gardant le visage fermé. Hors de question de répondre à son accueil qui se veut chaleureux. Ce type, je serais plutôt tentée de le rouer de coups, surtout quand je vois son petit jeu de je-ne-suis-pas-un-méchant-en-vrai et cette violence soudaine me fait serrer les poings. Je ne suis pas de nature agressive. J'ai appris à me défendre physiquement parce que j'ai été agressée et que je n'ai pas su réagir. Je ne l'ai pas fait pour pouvoir me battre. Mais là, pourtant, j'en meurs d'envie. Un bon poing dans ce visage hypocrite…

– Je n'ai rien à vous dire, sifflé-je sans prendre la peine de m'asseoir.

Je préfère rester debout pour affronter ce type. S'il pense pouvoir m'amadouer avec son air surpris, il se goure. Je crois que je le hais sans même le connaître. Le peu que j'ai vu et entendu de lui me suffit. Qu'il tente de sympathiser me donne la nausée. Décidément, il ne recule devant rien.

– J'ai une proposition à vous faire, continue-t-il sereinement.

Dustin me sourit tout en faisant glisser une feuille dans ma direction. Mes yeux ont du mal à croire ce qu'ils voient. Je rêve ou ce petit rectangle de papier ressemble à un chèque ? Je ne fais aucun geste pour prendre la feuille et croise les bras sur ma poitrine, sentant poindre l'agacement.

– Je n'accepterai rien de votre part.
– Vous devriez tout de même jeter un œil.

Ce vouvoiement abusif me fait grincer des dents.

– Dans vos rêves, répliqué-je en faisant demi-tour.
– Cent mille dollars ! s'écrie-t-il tout à coup.

La somme me fait stopper net et écarquiller les yeux. Ça et la voix désespérée que je viens d'entendre.

– Pour qui me prenez-vous ? m'indigné-je.
– Deux cent mille ? Cet argent, il est à vous si vous acceptez de quitter le pays, m'apprend-il en retrouvant son sang-froid.
– Vos magouilles ont peut-être fonctionné avec d'autres et vous en avez sûrement profité pour faire du mal à Geoffrey mais vous pouvez vous mettre votre argent où je pense ! Continuez et tout le monde saura ce que vous avez fait à votre fils !

Son visage blêmit. C'est fou la satisfaction que je ressens à le voir prendre peur. Parce que c'est bien de la panique que j'aperçois dans ses yeux. Panique qui disparaît vite quand il toussote et reprend le chèque, sans commentaire.

– Si tout ça ne tenait qu'à moi, vous seriez déjà au poste en train de crouler sous les plaintes !

Je tente de respirer plus calmement pour ne pas me mettre à crier. Pas de scandale, Maddie. C'est à Geoffrey de prendre cette décision.

– Et ne pensez pas que Léonard soit encore un moyen de pression, précisé-je, ravie d'enfoncer le clou.
– Vous êtes donc au courant de ça aussi ? murmure-t-il.

À ma grande surprise, la mention de ce gamin tabassé par son fils et handicapé suite à ses blessures ne produit aucun effet. Ou pas celui que j'avais imaginé. Je crois même deviner le début d'un sourire, un instant. Je rêve ou il n'a pas l'air inquiété par cette affaire ? J'en reste perplexe et préfère sortir de la pièce.

Ça sent mauvais, cette histoire.

Quand je repense à la panique de Geoffrey quand il la mentionne, je ne peux que trouver la réaction de son père louche. Qu'est-ce qu'il cache ? J'en viens même à douter de la véracité de l'accident. Non pas à croire qu'il a tout inventé mais qu'il aurait pu manipuler son fils pour lui faire croire à sa culpabilité.

En retournant à mon étage, je suis songeuse et je prends une pause avant de retrouver mon collègue. Est-ce que je dois en parler à Geoffrey ? Est-ce qu'il sait que son père est là ?

C'est une bonne chose qu'il l'ignore. Il a besoin de prendre du recul.

Et voir Dustin ne l'aidera pas. Ce n'est sûrement pas une bonne idée que je le mette au courant. À quoi bon en rajouter ? D'autant plus que ça ne ferait que le troubler davantage. J'ai vraiment peur qu'il fasse une connerie s'il l'apprend. Je soupire, résolue à ne pas lui dire ce qu'il vient de se passer. Mais je compte bien découvrir ce qui se trame avec le cas Léonard. Parce que cette histoire pèse énormément sur Geoffrey et que son père n'a pas semblé inquiet de me savoir au courant. Alors même si ça ne m'enchante pas que Dustin puisse s'en tirer à si bon compte et se promener impunément sous le nez de son fils, je ne dis rien. Je ne le recroise plus de la journée. Il est peut-être bien parti, finalement.

Je décide de passer la soirée avec Geoffrey et je le surprends en pleine nuit en train de faire des recherches sur son ordinateur. Je me lève pour me placer dans son dos et l'enlacer. Je pose mes lèvres sur son épaule nue et remonte vers sa nuque. Des frissons le parcourent et son rire de gorge me fait sourire. L'effet escompté ne se fait pas attendre. Sa bouche rejoint rapidement la mienne et nous finissons imbriqués l'un dans l'autre.

Je n'ai rien trouvé de mieux pour le détendre.

***

La journée du mardi commence bien mieux. Aucune convocation. Même Keon semble de bonne humeur et me laisse voir son travail. Alors qu'on se dirige vers la machine à café pour prendre notre pause, un attroupement dans le hall de notre étage attire notre attention. Les gens semblent agités et s'amassent autour de la télévision accrochée au mur, allumée toute la journée sur la chaîne info.

« Scandale chez Dureyi Marque, annonce le présentateur, et tous les murmures cessent alentour. En effet, reprend sa collègue féminine, nous venons d'apprendre que l'enquête menée sur les cadres récemment licenciés est truffée de faux documents. Les comptes en banque à l'étranger qui incriminaient les deux salariés se révèlent fabriqués de toutes pièces. Aucune trace de leur existence. »

– C'est quoi cette histoire encore ? bougonne un quadragénaire devant moi.

Je suis bien d'accord avec lui. J'ai un pincement au cœur en pensant à Geoffrey et à ce qu'il doit ressentir face à ce nouveau rebondissement.

– Il semblerait que Dureyi Marque ait préféré truquer l'enquête afin de retrouver la confiance de ses investisseurs, conclut froidement le journaliste.

Mais ça n'en finira donc jamais, cette affaire ?

41.

Geoffrey

Putain de merde.

J'éteins rageusement la télévision de mon bureau. Ça fait une demi-heure qu'on ne parle plus que de ça. Heureusement que Cassie m'a prévenu sinon je serais passé à côté de l'info. Mais bordel, à quoi ça rime, tout ça ? On n'a rien trafiqué du tout ! On a mené une enquête et on a pris nos décisions au vu des résultats. S'il y a eu tromperie, c'est bien du côté de l'agence sur laquelle on s'est reposés. Et justement, une agence externe pour qu'on ne nous accuse pas de conflit d'intérêts et de manipulation de données ! C'est nous qui avons été manipulés, bon sang.

Je tourne en rond, passant nerveusement mes mains dans mes cheveux. Je me sens complètement dépassé, avec cette impression désagréable qu'on m'enfonce la tête sous l'eau et que je ne suis pas près d'en sortir. Je tente de me calmer en fermant les yeux et en inspirant plusieurs fois mais le calme ne dure pas longtemps sous mon crâne. Rapidement, les phrases accusatrices des journalistes tournent en boucle. Notre image est salie. Plus personne ne nous fera confiance si nous ne prouvons pas que nous sommes nous aussi victimes de manipulation.

– On trouvera une solution, murmuré-je pour m'en convaincre. Maître Delpoth saura quoi faire.

Je l'ai convoqué d'office et une réunion avec une bonne partie du staff est prévue en début d'après-midi. Mais en attendant, cette histoire me bouffe. Il y a forcément quelqu'un derrière tout ça et il va falloir que nos services se bougent le cul pour trouver qui. C'est sûrement un de nos concurrents, un de ceux qui ont refusé de nous suivre et qui voient d'un mauvais œil l'arrivée de notre algo-carburant.

Bande de connards.

On tombe dans la concurrence déloyale avec ce genre de moyens illégaux pour faire fléchir l'adversaire. Ça me fout en rogne d'y penser. Si ça ne dépendait que de moi, je serais déjà en train d'aller toquer directement chez eux pour leur demander des comptes. Sauf qu'on doit faire ça dans les clous si on veut être crus et entendus. Je ne pensais pas un jour devoir prouver mon innocence.

– Fumiers !

Je shoote dans la poubelle qui se renverse et roule un instant avant de buter contre la grande baie vitrée de mon bureau. Faut que je me calme avant de faire une connerie.

Maddie !

Je me dirige à grands pas vers la porte et l'ouvre à la volée.

– Cassie, appelez mademoiselle…
– Vous n'avez pas rendez-vous, s'écrie ma secrétaire en même temps, me coupant dans mon élan.

Je découvre alors Madeleine debout face à ma collègue et visiblement agacée qu'elle lui mette des bâtons dans les roues. Je suis tellement soulagé de la voir que je ne prends même pas le temps de spécifier à Cassie que la jeune femme a accès à mon bureau quand elle le souhaite.

– J'ai besoin de toi, soufflé-je en agrippant les doigts de Maddie.

Sans me préoccuper du qu'en-dira-t-on, je la tire derrière moi et referme la porte sur nous. Je la plaque sans attendre contre le mur et m'empare de sa bouche pour un baiser ardent, impatient. Son odeur m'emplit les narines, son goût glisse sur ma langue et je ne me suis jamais senti aussi bien. Je respire enfin, comme si on m'avait privé d'oxygène pendant des heures. Quand je me sens un peu rassasié et moins tendu, je pose mon front contre le sien et pousse un soupir.

– Quelle matinée de merde, grogné-je en fermant les yeux.

Ses doigts viennent caresser délicatement ma joue et j'apprécie leur fraîcheur sur ma peau échauffée. Les battements de mon cœur commencent à ralentir, je suis moins oppressé depuis qu'elle est avec moi.

– C'est fou, quand même, cette histoire, dit-elle prudemment.
– J'y comprends rien, avoué-je.

Je m'écarte et me dirige vers mon bureau, bientôt suivi par Maddie.

– Notre avocat sera là cet après-midi mais le mal est déjà fait. Les journalistes ont terni notre image. On a intérêt à trouver rapidement d'où vient la fraude parce qu'on est juste dans la merde si on continue à nous suspecter.
– Ça fait beaucoup en peu de temps, fait-elle remarquer.
– Ça ne peut pas être des coïncidences, déclaré-je en commençant à ranger les dossiers qui encombrent mon bureau. D'ailleurs… je me disais que tu devrais peut-être changer de stage.
– Quoi ?

Ses sourcils se froncent et je souris de cet air renfrogné et presque bagarreur. Je me doutais bien que ce serait un sujet sensible.

– Je ne pense pas que travailler ici te soit bénéfique, lui expliqué-je en me redressant pour croiser les bras sur ma poitrine.
– J'ai largement ce qu'il me faut pour app…
– Je ne parle pas de ça. Vu notre mauvaise image en ce moment, je ne suis pas sûr que ce soit une bonne idée que tu termines ton stage chez Dureyi Marque.
– Je ne suis pas impactée.

– Pour le moment ! Si la boîte a des soucis, tu vas en pâtir aussi. J'aimerais éviter de pourrir ton avenir avant même que tu sois sur le marché du travail. Je t'aurais bien proposé de t'aider à changer mais je ne sais même pas si mes contacts oseront répondre à mon coup de fil.

Maddie croise les bras à son tour et se mordille la lèvre inférieure, pas tout à fait convaincue par mes paroles.

– Je n'aime pas l'idée d'abandonner en cours de route, marmonne-t-elle en soutenant mon regard.
– Je ne te parle pas d'abandonner, enfin ! Je dis juste qu'il serait plus judicieux de finir ton stage dans une entreprise qui n'est pas dans la tourmente !
– Je peux m'en sortir !
– Qu'est-ce que tu peux être têtue, m'énervé-je un peu. C'est pour ton avenir ! Ne me rajoute pas le fardeau d'avoir bousillé ta dernière année !

Mon dernier argument fait mouche car ses bras tombent le long de son corps et sa bouche s'entrouvre mais ne prononce aucune parole. Ses yeux me scrutent puis un soupir lui échappe.

– D'accord, convient-elle finalement. Je vais en parler avec mon référent. S'il pense comme toi, je chercherai ailleurs. Mais je préférerais finir ce que j'ai commencé.
– Promets-moi de quitter la boîte si ça tourne mal pour nous.
– Je te le promets, finit-elle par dire après quelques secondes de réflexion.

Soulagé, je la prends dans mes bras. Je suis content qu'elle ne se soit pas entêtée à continuer coûte que coûte. Maddie me rend mon étreinte et enfouit son nez contre mon cou. J'adore la sentir faire ça. Son souffle réchauffe ma peau et ses lèvres ne tardent pas à poser des baisers jusqu'à ma mâchoire.

– Si ça arrive, on ne se verra pas au bureau, me taquine-t-elle.
– Autant en profiter, alors.

Je l'embrasse délicatement et la fait légèrement reculer pour que ses fesses rencontrent ma table de travail. Elle glousse quand je la soulève pour la poser dessus et je me glisse entre ses cuisses. Ses bras passent autour de ma taille et ses mains agrippent mes fesses.

– Je comprends mieux pourquoi tu as rangé ton bureau, se marre-t-elle.
– J'avoue que l'idée m'a traversé l'esprit.

Nos langues se retrouvent enfin et nos corps se collent l'un à l'autre. Je suis toujours étonné de la vitesse à laquelle mon sexe réagit. Il se met déjà à bander et je le frotte contre l'entrejambe de Maddie. Son gémissement de plaisir me fait frissonner. Mes doigts se faufilent sur sa poitrine et viennent titiller les pointes dures de ses seins, que je sens à travers ses vêtements.

– On ne devrait peut-être pas, murmure-t-elle entre deux baisers.

Je me contente de l'embrasser, encore et encore, jusqu'à lui faire oublier ses doutes. C'est elle qui finit par attraper mes épaules pour nous souder l'un à l'autre. Ses mains glissent sur mes bras,

redescendent ensuite pour se placer sur mes fesses et son bassin commence à onduler contre le mien. Je la fais se pencher en arrière, découvre sa gorge et la couvre de caresses, du bout du nez puis du bout de la langue. Mes doigts remontent son tee-shirt et son pull. Mes lèvres parcourent la peau douce de son ventre. Mes dents chopent un téton à travers son soutien-gorge et lui arrachent un cri.

– Chut, ordonné-je avant de plaquer ma bouche contre la sienne.

Son rire est étouffé et son deuxième cri aussi. Cri dû à mon index qui s'est faufilé jusqu'à son entrejambe. Elle est déjà bien humide et ce constat me rend fou. Désormais complètement allongée sur mon bureau, Maddie joue avec ma langue et me retire mon tee-shirt. On a perdu l'esprit. Faire ça ici, au bureau. Ma porte n'est même pas fermée à clé. Va falloir se grouiller.

Je grogne tout en me débattant avec son pantalon. Autant elle adore mettre des pulls un peu trop larges, autant ses jeans sont toujours ultra moulants. Je ne m'en plains pas d'habitude car ils lui font un cul magnifique mais là, j'aurais préféré une jupe facile à retrousser. J'arrive tout de même à le baisser sur ses jambes avec sa culotte et elle se dandine pour enlever une jambe sans quitter mes lèvres.

– Vite, marmonne-t-elle en enlevant ma ceinture.
– Putain, j'ai pas de préservatif !
– Je prends la pilule, m'assure-t-elle.

J'ai un moment de trouble en réalisant ce qu'elle me propose de faire. L'amour sans protection, je ne l'ai jamais fait.

– Mais…
– Mon dernier test était négatif, glisse-t-elle entre deux baisers. Et il n'y a eu que toi depuis.
– C'est pareil pour moi.

J'ai fait un test après ma dernière soirée. Parce que je n'avais pas beaucoup de souvenirs et que je voulais être sûr de ne pas avoir fait la pire des conneries. Mais je n'ai pas le temps de m'appesantir dessus, la langue de Maddie lèche mes lèvres et toutes mes pensées ne se focalisent plus que sur elle. J'abaisse mon boxer, sors mon sexe et le place à l'entrée de son vagin. Elle remonte sa jambe dénudée sur mes reins et m'accueille en elle en se pinçant les lèvres pour ne pas gémir. Elle se redresse sur les coudes et je passe ma main sous son genou encore habillé. J'entame de profonds va-et-vient vigoureux qui me font transpirer. La tête de Madeleine part en arrière et sa bouche s'entrouvre lorsque j'entre en elle de plus en plus fort. Mon bureau grince mais j'accélère de nouveau. Les sensations sont décuplées par le risque et la peur. Nous ne tardons pas à jouir, ensemble et le plus silencieusement possible. J'enroule mes bras autour d'elle avant de glisser au sol. Nous serons un peu cachés, comme ça. Juste le temps de reprendre notre souffle et une certaine contenance.

– Tu as une mine radieuse, dis-je en appuyant sur sa joue rouge.
– On se demande à cause de qui.

– « Grâce à qui », tu as voulu dire, non ?

Maddie lève les yeux au ciel, mimant l'exaspération puis prend de profondes inspirations pour se calmer. Elle remet un peu d'ordre dans sa tenue et j'en fais autant avant de me relever. Nous échangeons un petit sourire complice.

– Je suis désolé de vous mettre à la porte, mademoiselle, mais du travail m'attend, ironisé-je.
– Évidemment, se marre-t-elle en secouant la tête. Bon courage, ajoute-t-elle quand même plus sérieusement. Je suis là si tu as besoin de quoi que ce soit.

Elle dépose un baiser sur ma joue avant de se diriger vers la porte et je l'accompagne, pour le plaisir de glisser ma main sur sa fesse et de la pincer avant qu'elle ne touche la poignée. Maddie grogne et ouvre en grand en me tirant la langue.

J'ai immédiatement envie de la refermer en voyant mon père débouler dans le couloir, suivi de près par Pietro, Max et Michaëla, qui n'ont pas l'air ravi.

Attends… mon père ?

Il n'était pas censé être absent, ce con ? Je me crispe et je ne suis pas le seul. Maddie fait un pas sur le côté pour se rapprocher de moi. Mon cœur s'affole. Un tas d'émotions violentes déferlent et je serre les poings pour ne pas sauter sur ce connard et lui refaire le portrait. Je ne pensais pas le revoir aussi vite mais ça ne devrait pas m'étonner. Après tout, il a beaucoup investi dans Dureyi Marque et ça lui tient plus à cœur que moi.

– T'es déjà de retour ? sifflé-je d'une voix froide.

Mon ton surprend Max qui hausse les sourcils et m'interroge du regard. Il sait bien que je ne m'entends pas super avec mon père mais là, je l'agresse carrément avant qu'il ouvre la bouche.

Ouais, mec, mais crois-moi, j'ai de bonnes raisons de le faire.

– Comme tu peux le constater, me répond simplement Dustin avant de se tourner vers Maddie. Vous n'avez pas mieux à faire ?
– Que ?

La main de Madeleine sur mon torse m'arrête. Je ne supporte pas la façon dont il lui parle. Non, je ne supporte pas qu'il lui parle tout court. Alors que moi, j'ai tout toléré de sa part, je n'accepte pas qu'il s'en prenne à elle, même une seconde.

– Ne t'énerve pas, me glisse-t-elle tout bas.

J'acquiesce alors qu'elle s'éloigne et me jette un dernier regard. J'inspire pour me calmer. Faire un esclandre ici ne servirait à rien. Il y a bien assez de tensions comme ça. Je suis soulagé que Cassie soit déjà en pause et qu'elle n'assiste pas à ça.

– Vous devriez le laisser travailler, insiste mon père. Vous n'avez pas l'impression que la situation est grave ?

Maddie ne répond pas et le dépasse sans s'arrêter. Mes mâchoires se crispent pour ne pas répliquer non plus. C'est pas l'envie qui m'en manque mais pour une fois, je me maîtrise.

– Mais peut-être que vous savez très bien ce que vous faites.

Tout le monde se fige à ces mots. Pietro toussote et regarde ailleurs.

Qu'est-ce qu'il ose insinuer ?

Maddie se tourne vers lui, surprise, puis semble réaliser où il veut en venir et la colère lui fait froncer les sourcils.

– Qu'est-ce que… ?
– Après tout, on laisse des stagiaires avoir accès à toutes les informations importantes, ici. Qu'on ne s'étonne pas d'avoir des fuites !
– Ferme-la ! crié-je en faisant un pas en avant.

Max et Michaëla assistent à la scène sans savoir quoi faire. Ils sont légèrement en retrait et dévisagent Maddie puis Dustin, tour à tour. Pietro, lui, se dandine d'un pied sur l'autre. Je sens qu'il n'est pas à l'aise mais il ne doit pas savoir comment stopper mon père.

– Arrête de prendre sa défense ! me hurle ce dernier. Tous nos problèmes ont commencé depuis qu'elle travaille ici ! Elle te fait perdre la tête ! On nous accuse d'avoir fabriqué des preuves, putain, tu réalises ? Rebranche ton cerveau et dis à ta queue de rester tranquille, pour une fois.
– Connard, grogné-je en agrippant furieusement sa chemise.
– Geoffrey !

L'appel conjoint de Max et de Maddie ne m'arrête pas. Je le soulève légèrement en resserrant mes doigts autour de son col. Un hoquet de stupeur échappe à Michaëla, qui recule.

– Retire ce que tu viens de dire.
– Tu es aveugle ou quoi ? rugit Dustin. Elle doit être sacrément bonne au lit pour…

Je ne peux plus en entendre davantage.

Mon poing s'écrase sur son nez. Des cris d'horreur fusent de toutes parts mais je m'en contrefous. Voir le sang couler sur le menton de mon père me remplit de joie. Qu'il ne tente plus jamais de salir Maddie !

Des bras m'entravent, m'empêchent d'approcher de cet enfoiré qui s'est écroulé à mes pieds. Pourtant, je n'ai plus qu'une envie, continuer, lui rendre coup pour coup tout ce qu'il m'a fait subir. Je veux lui faire ravaler ses paroles, lui faire regretter d'avoir été injurieux.

– Vous feriez mieux de partir, intervient Maddie quand Dustin se relève enfin, aidé par Pietro.

Il essuie le liquide rouge qui goutte maintenant dans son cou et tache sa chemise. Il se pince le nez, me fusille du regard et fait demi-tour. Son assistant le suit sans un regard en arrière et je remarque alors que Michaëla a disparu. M'en fous.

– Ça suffit, gronde la voix de Max dans mon oreille.

C'est donc lui qui me retient encore et qui me force à reculer. Il me pousse carrément dans mon bureau et referme la porte derrière Maddie. Les bras ballants, je les dévisage tous les deux, m'attendant à voir de la réprobation dans leur regard. Mais non. Max a juste l'air embêté et la jeune femme soupire en se frottant le côté de la tête.

– Je suis peut-être allé un peu loin, dis-je simplement, avec un haussement d'épaules.
– Un peu, ouais, marmonne Max en desserrant sa cravate.
– Désolé, murmuré-je à l'intention de Maddie.
– Pour moi, il le méritait. Mais ce n'était pas vraiment le bon moment ni la meilleure solution.

Pas faux… mais ça m'a quand même fait du bien !

Je retiens un rire qui serait sûrement malvenu mais repenser au visage consterné de mon père me fait tout de même sourire. Je fais quelques pas en faisant rouler mes épaules, un brin tendues.

– Tu sais, intervient Max au bout de quelques minutes de silence, dans le fond, je suis d'accord avec Dustin.

Mon regard noir le fait grimacer.

– Je n'accuse personne, se défend-il immédiatement. Je pense juste qu'il y a bien une taupe dans notre entreprise, en plus de cet enquêteur corrompu. Des infos confidentielles ont fuité. Et on n'a retrouvé aucune trace dans notre serveur. Faudrait pouvoir lui tendre un piège.
– T'as une idée en tête ?
– Ouais. Lui faire miroiter de nouvelles infos, fausses, bien évidemment, et le traquer jusqu'à ce qu'on trouve qui c'est. On pourrait le faire service par service pour être sûr de ne pas le louper.
– Commence par le service de mon père, alors.
– Tu es sûr ?
– Certain. Toutes les infos passent par là. Je te rappelle que c'est aussi lui qui a choisi l'enquêteur. Surveille Pietro. Il a bien accès à tout ? demandé-je à Maddie.
– Oui. Il est l'un des rares à avoir un accès illimité à toutes les données confidentielles mais il n'y avait aucune activité suspecte de son côté.
– Surveille-le quand même, ordonné-je à Max. Je ne vois pas mon père se tirer une balle dans le pied, mais son assistant, pourquoi pas.

Mon collègue hoche la tête puis se dirige vers la table ronde au fond de la salle pour s'installer et retirer ses lunettes. Je m'approche alors de Maddie et lui prends la main.

– Ça a été plus fort que moi…

– Ne te justifie pas, Geoffrey. Je comprends. Mais… j'aimerais juste que cette violence ne te bouffe plus.

Touché par ses paroles et son inquiétude, je pose mon front contre le sien et soupire.

– Je vais essayer de me contrôler.

– J'espère que ton avocat pourra vous aider. Je vais vous laisser travailler.

– On se retrouve sur le parking ce soir ?

– OK.

Elle pose rapidement un baiser sur mes lèvres avant de disparaître. Je ressens comme un putain de vide en voyant la porte se refermer sur elle.

Cette journée va être interminable.

42.

Geoffrey

Je tire un peu sur le nœud de ma cravate pour chercher de l'air. Je ne suis franchement pas à l'aise dans les coulisses de cette chaîne d'information. C'est une idée de Maître Delpoth et toute l'équipe a validé. Passer à la télé ne m'enchante déjà pas mais il faut en plus que je subisse les questions des journalistes qui, soyons clairs, sont décidés à m'en faire baver. D'autant plus que je prends la place de mon père et que je n'ai jamais fait ça. C'est lui, normalement, le porte-parole de Dureyi Marque mais il n'a pas daigné participer à notre réunion de crise.

Pas étonnant non plus vu notre dernière « conversation ».

Je souffle un coup quand la présentatrice annonce le nom de l'invité spécial. Je me relève, redresse les épaules et me force à avoir l'air serein et concentré. Nous n'avons rien fait de mal, que les gens se le rentrent dans le crâne. Les lumières m'éblouissent un moment mais je trouve facilement mon chemin et serre la main aux deux journalistes avant de m'asseoir sur un tabouret sans dossier. Sympa pour mettre à l'aise.

– Geoffrey Dureyi nous rejoint ce soir sur le plateau pour nous raconter sa version des faits, explique la journaliste rousse tout en regardant fixement l'une des caméras.
– Nous n'allons pas y aller par quatre chemins, monsieur Dureyi, intervient alors son collègue. Avez-vous trafiqué cette enquête pour justifier le renvoi de Roger Haston et Kilian Tourkin ?

Les choses ne traînent pas, au moins.

– Non, dis-je le plus fermement et le plus clairement possible. Nous avons été trompés. Le rapport de l'enquête est un faux. Sans ces preuves accablantes, nous n'aurions eu aucune raison de licencier nos deux collègues.
– Vous démentez donc le fait d'être impliqué dans une quelconque manipulation de l'opinion publique ?
– Tout à fait. Nous sommes nous-mêmes victimes de manipulation.
– Dans quel but, monsieur Dureyi ?
– Pour porter atteinte à notre image avant la sortie de notre nouveau carburant.
– Vous pensez à un concurrent ?
– Un cabinet indépendant est en train de réaliser une contre-enquête, botté-je en touche.

La suite n'a vraiment rien de captivant et je tente de rester attentif jusqu'à la fin. Les journalistes répètent mon démenti et se disent vivement intéressés par les conclusions de cette nouvelle enquête. Ce que je ne dis pas, c'est que l'enquêteur que mon père avait embauché est déjà mis hors de cause. Le rapport qu'il a envoyé n'est pas le même que celui que nous avons reçu. Il n'a rien dit quand il

s'est aperçu de l'erreur car il a perçu une forte somme d'argent en liquide dans sa boîte aux lettres. Mais quand il a vu que ça dégénérait et qu'il risquait d'être inculpé, il est venu rétablir la vérité. La fraude a eu lieu chez Dureyi Marque. Et c'est le plus incompréhensible. Personne n'arrive à mettre la main sur cette foutue taupe. J'en arrive à haïr cet individu sans même le connaître. Il fout un tel bordel dans notre entreprise. Deux autres types de chez hITp sont venus prêter main-forte à Keon et Maddie pour traquer toute trace d'activité anormale sur nos serveurs mais ça n'a pas porté ses fruits pour le moment.

En sortant des studios d'enregistrement, j'enlève ma cravate, déboutonne le haut de ma chemise et prends une inspiration. Être sous les feux des projecteurs, je déteste ça. Je rejoins rapidement le parking où Gérald m'attend et nous rentrons en silence. Je suis soulagé en voyant ma villa se dresser dans la rue. Avec les lumières du rez-de-chaussée allumées, elle me paraît bien avenante.

C'est surtout parce que je sais qui est là.

Je souris niaisement. C'est vrai, j'ai hâte de retrouver Maddie. Je remercie mon chauffeur et m'empresse d'entrer dans ma demeure. Je me guide au son de la musique, content d'entendre la playlist que nous avons créée ensemble, et découvre la jeune femme dans la salle à manger. Nous n'avons jamais dîné ici tous les deux. En fait, je n'ai jamais mangé dans cette pièce, préférant toujours un plateau-repas devant la télé. Ce soir, la table ronde est dressée pour deux, avec un chandelier en son centre qui diffuse une douce odeur de bougie parfumée.

– Waouh ! m'exclamé-je, la faisant sursauter. C'est en quel honneur ?
– Juste pour te détendre après ton interview télévisée, m'explique-t-elle après m'avoir embrassé pour me souhaiter la bienvenue. Tu pourras dire merci à Marina si ça te plaît, elle m'a beaucoup aidée.

Ça me fait plaisir de savoir que ces deux-là s'entendent bien. Ma gouvernante est mon repère stable depuis plusieurs années maintenant et je me suis reposé sur elle à maintes reprises. Elle est bien plus qu'une simple employée. Tout comme Gerald, avec qui je passe de plus en plus de temps pour la boxe. Surtout maintenant que nous l'avons traîné à notre cours dominical avec Max.

– Tu as regardé ?
– Oui, fait-elle avec un petit sourire. J'ai failli ne pas te reconnaître tellement tu étais sérieux !
– Humpf, sympa, merci ! Dis tout de suite que je prends tout à la légère !

Maddie se marre et je ricane aussi. Ouais, c'est con mais ça me fait du bien. Surtout après cette fin de soirée un peu tendue.

– En tout cas, je pense que le message est passé, me rassure-t-elle. S'ils ne veulent pas être poursuivis pour diffamation, ils ont intérêt à attendre les résultats de l'enquête avant de vous dénigrer à nouveau !

Son ton révolté me fait réaliser qu'elle prend aussi cette histoire à cœur. Peut-être même plus que moi. Ça me bouffe du temps et de l'énergie, ça m'ennuie un peu mais ça ne me ronge pas non plus.

Oui, c'est chiant et préoccupant mais ça s'arrête là. Quand je rentre à la villa, j'arrive facilement à oublier ce qu'il se passe et j'éteins même mon téléphone pour ne pas recevoir de messages. Sinon, mon père et Max s'en donnent à cœur joie toute la soirée. Dustin est le plus stressé. Bizarrement, il ne reparle pas de l'incident de la dernière fois et fait comme si de rien n'était. Comme s'il n'y avait pas ce lourd passé entre nous. Remarque, peut-être que pour lui, ça ne pose pas de problème.

Lui, il a tout à perdre dans cette entreprise.

Il a investi une grande partie de sa fortune et de celle de la famille Dureyi. Beaucoup de ses amis sont venus grossir notre capital au fil des ans. Si on fait faillite, il sera dans la merde. Financièrement, c'est indéniable, mais aussi en termes de réputation et de confiance. Comment se relever si plus personne ne veut entendre parler de vous ? Et non, je ne prends pas un malin plaisir à le voir dans cet état. S'il n'y avait que lui, à la limite, je pourrais m'en foutre. Le problème, c'est que nos investisseurs sont nombreux et risquent de prendre cher, eux aussi. Nos salariés vont se retrouver à la rue. Bref, la pression est là mais je l'occulte dès que je ne suis plus dans les bureaux de la marque.

Le dîner préparé par ma gouvernante est, comme d'habitude, un régal. Ça me fait tout drôle de manger en tête à tête avec Maddie. On n'avait jamais fait ça dans les règles de l'art. L'ambiance douce, la musique en fond sonore, les chandelles. J'ai envie de sourire chaque fois qu'elle me regarde. Non, en fait, je le fais à chaque fois que je la regarde. La lumière tamisée accentue la noirceur de ses cheveux et fait ressortir son beau regard bleu. Mes yeux glissent souvent jusqu'à ses lèvres et je finis par avoir du mal à suivre la conversation.

– Tu as l'air rêveur, me dit-elle au bout d'un moment avec un petit air amusé.

J'ouvre la bouche mais la referme instantanément en réalisant ce que je m'apprêtais à lui dire. Bordel, ces trois mots, je ne les ai jamais dits à personne d'autre qu'à ma mère. Et encore, c'était bien avant qu'elle parte. Parce que mon père trouvait ça ridicule. L'affection, c'était une marque de faiblesse et je ne voulais plus l'entendre rire à chaque fois qu'il nous surprenait dans les bras l'un de l'autre à nous réconforter. Allie en avait toujours les larmes aux yeux et j'ai fini par ne plus m'approcher d'elle pour qu'il ne la blesse pas avec ça. Elle devait avoir sa dose de reproches, elle aussi.

– J'aimerais bien que tu rencontres ma mère.

Sa fourchette cogne contre l'assiette. Maddie la pose ensuite doucement sur la table puis se gratte la tempe en me dévisageant.

– Tu es sûr ?
– Oui, affirmé-je. Qu'est-ce que tu en penses ?
– Honnêtement ? Je suis plutôt mitigée. Mais…
– Mais ?
– Si toi, tu lui pardonnes et lui fais en plus une place dans ta vie, je n'ai plus qu'à te soutenir. Je ne

dis pas que la voir sera facile, ajoute-t-elle en grimaçant. Je le fais pour toi.

J'entrelace mes doigts aux siens, touché qu'elle soit prête à mettre sa colère de côté pour moi. Je me traite d'idiot de ne pas réussir à lui dire « je t'aime » alors que mes sentiments pour elle sont si forts. Elle mérite de l'entendre, et pas n'importe comment. À moi de trouver le bon moment pour le lui avouer.

***

Deux jours après mon intervention télévisée, les choses semblent se tasser un peu du côté des médias. Nous ne recevons plus d'injures à nos bureaux, tout le monde attend les résultats de l'enquête. De notre côté, Max a décidé d'embaucher secrètement un pro de l'informatique, a priori réputé dans son milieu. Je lui fais confiance pour choisir le meilleur. Il va traquer nos salariés pour dénicher la taupe. hITp ne nous a pas vraiment été d'une grande aide sur ce coup alors je lui ai donné carte blanche pour embaucher un type qui n'est pas forcément toujours respectueux des procédures ni de la légalité. Tant qu'il me trouve ce traître, je fermerai les yeux sur le reste. J'ai à la fois hâte de savoir et peur d'être déçu. Certes, nous sommes une grosse entreprise, mais cela fait plusieurs années que nous travaillons sur la cohésion d'équipe et nous pensions avoir soudé nos employés. Faut croire qu'on n'en a pas fait assez puisque l'un d'eux s'en donne à cœur joie pour balancer des infos confidentielles, dont certaines sont nuisibles pour notre image. Quand j'y pense, j'ai un arrière-goût amer en bouche. Je me suis toujours battu contre mon père pour qu'on applique une politique plutôt familiale chez Dureyi Marque. Je ne suis pas pour pousser nos employés à bout, personne n'aurait envie de travailler comme ça et d'être fidèle à ce genre de boîte. Dustin recherche le profit, je préfère avoir la conscience tranquille en sachant que je ne tue pas mes collègues à la tâche et qu'ils peuvent rentrer chez eux le soir sans être épuisés par leur journée de taf. J'ai donné, avec mon père scotché à son téléphone même au dîner et qui nous fusillait du regard si nous osions faire le moindre bruit. Je ne le souhaite pas à quiconque.

Je pousse la porte du café en soupirant, d'humeur plutôt maussade. En apercevant ma mère attablée, attendant ma venue en touillant sa tasse, je me souviens pourquoi je lui ai donné rendez-vous. Je veux franchir ce cap avec Maddie et lui présenter Allie. Je ne sais pas si c'est une bonne idée mais quand je pense à ma famille, ce n'est plus l'image de Dustin qui apparaît en premier. Il n'est plus le centre de mon existence, elles le remplacent, maintenant. Je ne vais peut-être pas retrouver une relation normale avec ma mère mais je compte tout de même l'inclure dans mon avenir. Et ce futur, je ne l'imagine pas non plus sans Madeleine.

– Bonjour, m'accueille Allie avec un sourire. Tu as plutôt bonne mine.

C'est moi ou ça sonne comme un reproche ?

– Je vais bien, réponds-je en fronçant les sourcils et en m'installant face à elle.
– Je suis contente que les problèmes de Dureyi Marque ne t'affectent pas trop.

Elle a une étrange moue avant de détourner le regard. Devrais-je donc me sentir coupable de ne

pas être au fond du trou ?

– Je ne suis pas venu pour te parler de ça, répliqué-je un peu trop sèchement.

Son visage surpris me met mal à l'aise. Je toussote pour retrouver une contenance et me souvenir que j'ai une faveur à lui demander. Ce serait bête de la braquer parce que je suis un peu vexé par son reproche silencieux. Mais je ne suis pas comme mon père, si la boîte fait faillite, je n'en mourrai pas.

– Je t'ai déjà parlé de mon amie, non ?
– Oui, bien sûr, dit-elle avec un sourire enjoué.
– Euh, et bien, j'aimerais que tu la rencontres.

Allie ouvre la bouche et écarquille les yeux avant d'avoir un petit rire joyeux. J'ai presque envie de dire de satisfaction. C'est un peu surprenant comme réaction, non ? D'autant plus qu'on est restés assez distants l'un de l'autre depuis le début.

– Tu es sûr de toi ? Elle compte à ce point-là ?
– Oui.
– Ce sera avec plaisir, alors.

Et ses yeux brillent pour me le confirmer. Je n'aurais jamais imaginé lui faire autant plaisir avec cette proposition. Je me sens un peu gêné et souris bêtement. Sa main se pose doucement sur la mienne.

– C'est une très bonne chose.

Pourquoi est-ce que je trouve toutes ses phrases bizarres, aujourd'hui ? Je suis peut-être tendu parce que les choses avancent vraiment, symboliquement, et que ma relation avec Maddie prend un tournant important.

Nous sommes dérangés par mon portable qui sonne. Je râle tout en le sortant de ma poche et me fige en constatant que c'est Max. Il ne doit m'appeler sur ce téléphone que pour une urgence. C'est donc avec le trac que je décroche. Est-ce qu'il a déjà trouvé la taupe ?

– Vous avez trouvé ? dis-je sans préambule.
– Geoffrey, il… hum… il faudrait que tu rentres au bureau.
– Qu'est-ce qui se passe ? Vous avez trouvé ? répété-je, un peu agacé qu'il tourne autour du pot.
– Oui, soupire-t-il, on a trouvé.
– Bon, alors, dis-moi, bon sang !
– Je crois que tu ferais mieux de rentrer.

Bordel, à quoi il joue ?

Il me fait flipper, ce con.

Un étau se resserre autour de mon cœur. Son attitude ne présage rien de bon. Je sais que je vais morfler. Pietro ? Dustin ? Ces deux connards en seraient capables, même si je ne vois pas mon père se foutre lui-même dans la merde.

– Max, grogné-je. T'as juste un nom à dire. Je peux encaisser. Crache le morceau, merde !
– C'est Madeleine Beauchamps, Geoffrey.

Impossible de répondre. Ma poitrine s'est comprimée d'un seul coup, tout l'air a été expulsé et j'ai du mal à respirer. Allie se lève, inquiète, et m'appelle. Je cligne plusieurs fois des paupières, secoue la tête pour me réveiller puis ricane.

– Dis pas n'importe quoi, mec.
– Je suis désolé, persiste-t-il pourtant. Je t'attends dans les locaux, j'ai toutes les preuves.

Je mets du temps à comprendre qu'il a raccroché et que je n'entends plus que la tonalité. Lentement, je repose mon téléphone sur la table et tente de reprendre mes esprits. Il doit y avoir une erreur. Maddie ne peut pas avoir fait ça. Dustin ne peut pas avoir raison là-dessus. Je refuse d'y croire !

Putain de bordel de merde, j'ai envie de casser la gueule à quelqu'un.

– Un problème ? me demande Allie en se rasseyant.

Je n'arrive pas à lui répondre. Toutes mes certitudes sont en train de voler en éclats et je ne veux même pas y penser.

– Geoffrey ? Qu'est-ce qu'il se passe ?
– On a trouvé la taupe. Putain, ils accusent Maddie !
– Oh, fait ma mère en serrant sa tasse. Je comprends, ça doit être dur à encaisser pour toi.

Son ton compatissant me hérisse le poil. Je n'arrive pas à savoir pourquoi mais sa réponse me perturbe. Quelque chose cloche.

Je me lève, dépose des billets sur la table et lui souhaite une bonne fin de journée avant de quitter le café. Je n'ai plus l'impression d'habiter mon corps, j'agis comme un automate. Mon cerveau refuse tout simplement de penser à la situation. J'aurais trop mal.

Faut que je tire cette embrouille au clair. Si ce type a menti, il va prendre cher. Et s'il a raison… je suis dans la merde.

43.

Geoffrey

Je ne vois même pas passer le trajet en voiture du café aux locaux de Dureyi Marque. Une boule grossit dans ma gorge et mes doigts sont bien trop crispés sur mon volant. Je ne fais jamais appel à Gerald pour mes rendez-vous avec Allie mais je crois bien que ça aurait été plus prudent, aujourd'hui. Quand je me gare enfin dans le parking, j'ai du mal à détendre mes paumes de mains et je reste assis comme un con, le regard dans le vide.

Et si c'était vrai ?

Même si je ne vois pas comment elle aurait pu faire ça, le doute s'est installé et je me maudis pour ça. Je me retiens de l'appeler, d'ailleurs. Je ne veux pas qu'elle sente que j'ai peur. Peur d'apprendre que la seule qui compte, la seule qui m'a fait revivre a pu me trahir.

Déterminé à tirer cette histoire au clair, je finis par sortir du véhicule et prends l'ascenseur. Je bloque juste mes pensées pour que mon esprit ne fasse pas de plans sur la comète. Ce serait bien trop douloureux. Je veux être en pleine possession de mes moyens pour trouver une solution.

Dans le couloir où est installée ma secrétaire, Max m'attend. Les bras croisés, il s'appuie contre le mur et ne répond que par monosyllabes aux questions de Cassie. Il se redresse en m'apercevant et son regard compatissant me serre le cœur. Lui, il est persuadé de la culpabilité de Maddie. Et il a de la peine pour moi.

Bordel.

Je souffle un coup pour ne pas laisser l'angoisse me paralyser et lui fais signe de me suivre dans mon bureau. Nous entrons sans un mot et l'ambiance est tendue. Je m'installe dans mon fauteuil et attrape le dossier qu'il me tend. Ma main tremble. Le souffle de mon collègue est un peu précipité et ça me rend nerveux. Je parcours rapidement les feuilles mais je suis vite perdu. Les termes techniques, ce n'est pas mon truc.

– J'y comprends rien, râlé-je au bout de cinq minutes. Sérieux, c'est quoi ce charabia ? C'est quoi une machine rebond ?

– Eh bien, c'est une machine qui sert d'intermédiaire, m'explique-t-il, un peu mal à l'aise.

– Va falloir que tu m'expliques mieux que ça.

– OK, soupire-t-il. Reprenons depuis le début. Comme hITp n'a rien trouvé, on a donné le feu vert à *The Best I.P.* pour qu'il fouille vraiment partout.

– Ouais, confirmé-je en croisant les bras sur ma poitrine.

– Il a alors regardé plus en détail les connexions autorisées de l'extérieur.

– C'est-à-dire ?
– Nos employés haut gradés, qui ont tous un code pour se connecter en dehors de l'entreprise. De chez eux, par exemple.
– Maddie n'a pas ça, constaté-je, soulagé.
– Non, je sais, mais écoute-moi jusqu'au bout, Geoffrey. Ce n'est pas si simple.

Je m'efforce de rester calme, il ne fait que son boulot mais ça m'énerve qu'il persiste. Je peux encaisser que ce soit quelqu'un de chez nous, mais pas Madeleine, non.

– Notre hacker a remarqué qu'un des employés se connectait plus souvent que d'habitude et il a décidé de creuser un peu par là.
– Quel employé ? Quel rapport avec Maddie ?
– L'employé n'a aucune importance, s'impatiente-t-il, puisqu'on se servait de sa connexion pour accéder à notre serveur ! Ce n'était pas vraiment lui. Il n'était que l'intermédiaire, à ses dépens.
– Attends, tu insinues que…
– Le réseau de notre collègue ne servait que de rebond pour accéder chez nous. *The Best I.P.* a pu remonter jusqu'à la source. On a les jours et l'adresse IP.

Je grimace mais baisse tout de même les yeux vers le paragraphe que me désigne Max.

– Connais pas, grogné-je.
– C'est le campus universitaire, soupire-t-il.

Bordel de merde.

Je me passe une main dans les cheveux. Ça se complique et ça fait un lien avec Maddie. Les connexions ont eu lieu le jeudi ou le vendredi, jours où elle est censée s'y trouver, en plus. J'en ai des sueurs froides. Mais s'ils ne s'appuient que sur ça, c'est léger et largement défendable si mon père décide de la poursuivre. On peut encore s'en sortir.

– Ça ne prouve pas que ce soit elle.

Max soupire une nouvelle fois et tourne alors la page pour me désigner d'autres phrases.

– Il y a une autre adresse IP. Utilisée une seule fois.
– Et ?
– Voici la réponse du fournisseur internet.

Il tourne quelques pages et j'entends mon cœur tambouriner contre mes tempes. J'essuie machinalement mon front et plonge dans le rapport. Je me fige et mes doigts froissent un peu les bords de la feuille. L'adresse IP est rattachée à trois noms et à un appartement que je connais bien.

– C'est l'adresse de la…
– Colocation de Maddie, terminé-je à sa place.
– Et ni sa cousine ni son amie n'ont de compétences en informatique.

– Je sais…

C'est comme si tout se mettait à tourner autour de moi. J'ai l'impression d'étouffer, tout à coup. Je me lève pour faire quelques pas. Je déboutonne ma chemise, cherche de l'air et finis par m'asseoir, dos au mur, la tête calée contre la surface dure.

– Je n'y crois pas, murmuré-je en sentant mes yeux s'humidifier.
– Si on ne peut pas croire le meilleur hacker du moment, à qui veux-tu faire confiance ?

À mon putain de cœur.

– Ça ne veut pas dire qu'elle est l'instigatrice, me rassure Max en s'asseyant à côté de moi.
– Ça change quoi ?

Ça reste une trahison.

– Elle n'a peut-être pas eu le choix.

Je croise son regard et une lueur d'espoir se rallume dans ma poitrine. Si c'est ça, je pourrai lui pardonner. J'ai été à sa place. Que n'ai-je pas fait sous la pression de mon père ? J'ai une grimace en pensant à lui.

– Est-ce que tu as transmis ce rapport à Dustin ?
– Non.
– Ne le fais pas. Pas tout de suite.
– Qu'est-ce que tu comptes faire ?
– Je veux savoir pour qui elle bosse.

Et pour qui elle m'a trahi.

Max acquiesce et me promet d'attendre mon signal. Sa confiance me rassure. J'ai l'impression de respirer à nouveau sans entrave. J'envoie sans tarder un message à Maddie pour qu'elle me retrouve ici et je patiente, mort de trouille à l'idée de ce qui va suivre. Je connais sa fierté, j'espère juste qu'elle la dépassera, pour nous.

Quand elle arrive, tout mon corps réagit à sa présence. Mes cheveux se hérissent sur ma nuque et mon cœur s'emballe. J'aurais bien envie de tout envoyer paître et de partir loin pour qu'on se retrouve juste tous les deux. Passer mes journées à lui faire l'amour, à profiter du soleil d'une île paradisiaque me semble soudain vital. Mais le doute qui s'est insidieusement installé viendrait tout gâcher. Je dois en avoir le cœur net, coûte que coûte.

– Quelque chose ne va pas ? me demande-t-elle, soucieuse, en s'approchant.

Et si son inquiétude était surjouée ?

Je secoue la tête. Ce n'est pas le moment de réfléchir avec son cœur. J'ai besoin de toute ma tête pour trouver une solution.

– On a trouvé le responsable.

Maddie fronce les sourcils, ne comprenant pas tout de suite de quoi je parle. Mon ton froid ne l'aide pas non plus.

– C'est une mauvaise nouvelle ?
– Tu n'as rien à me dire ? répliqué-je en croisant les bras sur ma poitrine.
– Moi ? Non, enfin, pourquoi je devrais…

Sa phrase reste en suspens et ses yeux s'écarquillent. Elle vient de réaliser que mes accusations portent sur elle. Et c'est de la colère qui déforme son beau visage.

– Tu crois que c'est moi ? fulmine-t-elle, les poings serrés.
– Je veux juste savoir pour qui tu as fait ça.

Elle pince les lèvres et j'attends sa réponse avec inquiétude. Je prie pour qu'elle avoue tout et m'explique les raisons de sa trahison.

– Je n'ai rien fait, assure-t-elle en me défiant du regard.
– C'était pour l'argent ? questionné-je, décidé à lui tirer les vers du nez.
– Mais bon sang, non !
– Pourquoi, alors ? crié-je, m'impatientant devant son refus de collaborer.
– Ce n'est pas moi ! Geoffrey, ouvre les yeux. Je ne t'aurais jamais fait ça !

Son ton suppliant me touche et me fait vaciller. Mais mes yeux tombent sur le rapport de *The Best I.P.* . Même si j'en meurs d'envie, je ne peux pas ignorer les faits. Je soupire, soudain las de me battre.

– J'aimerais juste comprendre, avoué-je. À qui as-tu vendu ou donné nos infos ?
– Arrête, putain ! s'énerve-t-elle, les larmes aux yeux. Je t'en prie. Ce n'est pas moi.

Alors que je me rends compte que sa détresse pourrait me faire flancher, la colère m'envahit. Elle compte jouer là-dessus, en plus ? Se servir de ce que je ressens pour elle ? Mes poings se serrent. J'ai été bien con. Parce que ça devait faire partie de son plan après tout. Se rapprocher de moi, s'immiscer dans ma vie au point que j'hésite à la poursuivre ?

Non, je ne peux pas croire ça.

Je souffle plusieurs fois, me pince l'arête du nez en fermant les yeux quelques instants puis la regarde plus calmement. Maddie, elle, n'a pas bougé et soutient mon regard, la respiration rapide. Je ne dois pas laisser mes sentiments me guider, c'est tout.

– Je veux t'aider, lui assuré-je. Mais si tu ne me fais pas confiance, on ne pourra pas te défendre.
– C'est toi qui ne me fais pas confiance, crache-t-elle, dégoûtée.
– Arrête de nier ! m'agacé-je. On n'arrivera à rien.
– Je n'ai rien fait ! répète-t-elle en criant.
– Mais putain, Madeleine, on a des preuves ! lâché-je en balançant le dossier sur le bureau.

Je la vois blêmir. D'une main tremblante, elle s'empare du dossier et le parcourt des yeux. Elle grimace en tournant les pages et je vois des larmes couler sur ses joues. Ses épaules s'affaissent. Elle va enfin arrêter de nier, elle est démasquée, au pied du mur. Il faut juste qu'elle accepte ma main tendue.

– Maddie, commencé-je doucement, j'ai juste besoin de comprendre. On va s'en sortir mais tu dois tout me dire.
– Ce n'est pas moi.

Elle repose le dossier sur mon bureau et lève ses yeux vers moi. Le désarroi me comprime la poitrine. Pourquoi continue-t-elle à mentir ? À être aussi butée ?

– Bordel, juré-je. Qui protèges-tu, à la fin ?

Elle rougit, comme si je l'avais insultée. Et tout en moi s'écroule quand je réalise ce que ça implique. Elle ne l'a peut-être pas fait sous la contrainte, finalement. Elle ferme la seule porte qui aurait pu me faire changer d'avis. Elle aurait pu me dire qu'elle s'était engagée avant de me connaître. C'est con, on ne voit ça que dans les films, mais je l'aurais crue. J'aurais été prêt à accepter cette version pour ne plus me sentir aussi mal.

– C'était donc froidement réfléchi, constaté-je avec amertume.
– Je t'assure que…
– Tais-toi ! hurlé-je en balayant tout ce qui se trouve sur mon bureau.

Comment a-t-elle pu se jouer autant de moi ? Putain, depuis quand est-ce qu'elle a ça en tête ? Depuis quand tout ce qui se passe entre nous est faux ? Je lui ai fait confiance, je lui ai tout donné ! Tout, putain. Même ce que je n'avais jamais donné à personne. Je me sens minable, sali, trahi. Déchiré. Elle s'est servie de moi. De ma faiblesse. De mon amour pour elle. Et elle me poignarde dans le dos. Combien de temps aurait duré sa comédie ? Combien de temps serait-elle restée avec moi après la chute de mon entreprise ? Au bout du compte, elle a fait bien pire que mon père. Avec lui, au moins, je savais à quoi m'en tenir. Il n'a pas d'estime pour moi, il ne s'en est jamais caché, ne m'a jamais fait croire le contraire. Elle, si.

– Geoffrey, je ne…
– Sors d'ici, coupé-je rageusement. J'espère que tu as un bon avocat parce que je ne vais pas t'épargner !

Je dois poser mes mains à plat sur le bureau pour ne pas m'écrouler. Ou la frapper. Ce sentiment de rage qui m'étreint le cœur est tellement violent et soudain qu'il me fait peur.

– Je ne sais pas qui t'a fourni ces… preuves, mais je ne t'ai pas trahi, Geoffrey, tente-t-elle désespérément.

– Tu mettrais en doute les compétences de *The Best I.P.* ? ricané-je.

Maddie a un mouvement de recul tout en répétant le nom de ce hacker. Elle le connaît. Elle sait qu'elle ne peut plus me mentir. Elle finit même par baisser la tête et laisser tomber ses bras.

– Je ne…

– Sors d'ici ! aboyé-je.

Maddie sursaute. Ses larmes coulent pour de bon et ses mâchoires se serrent. Ma poitrine est douloureuse mais je me retiens de la prendre dans mes bras. Je ne peux plus rien pour elle, pour nous. Chaque pas qu'elle fait d'une démarche tremblante me déchire un peu plus le cœur. La voir s'éloigner pour de bon est comme s'enfoncer lentement un poignard dans le corps. J'ai envie de hurler, de tout casser autour de moi. Quand la porte se referme et que sa silhouette disparaît, je m'approche d'un mur pour laisser ma rage éclater. Je frappe en hurlant jusqu'à ce que mes poings deviennent douloureux. Je ne fais même pas attention aux larmes qui coulent ni aux personnes qui entrent en trombe dans mon bureau, sûrement alertées par mon raffut. Épuisé, je finis par cogner mon front contre la paroi dure et me laisser tomber à genoux.

C'était la seule qui comptait, la seule qui ne devait pas me trahir. Elle m'a mis à terre et je ne vais pas me relever de sitôt.

***

Deux mois que je l'ai mise à la porte. Soixante jours qu'elle a disparu. Tout s'est écroulé autour de moi mais ça n'a plus aucune importance.

Mon père a d'abord jubilé en apprenant la responsabilité de Maddie dans les fuites mais il a vite déchanté quand j'ai annoncé ma démission. On en est venus aux mains et on a dû nous séparer. Il n'a pas arrêté de hurler que je signais l'arrêt de mort de notre boîte. De sa boîte, pour être honnête. Et même s'il a eu raison, je me fous de tout ça. Ça n'a plus aucune valeur, plus aucun goût, aucun intérêt depuis qu'elle m'a trahi.

L'affaire a explosé deux jours après notre dernière conversation. Une entreprise de cette taille qui se fait avoir par une stagiaire ? Bonjour la crédibilité. Elle nous a manipulés comme elle l'a voulu. L'enquête a pourtant conclu à « l'existence de manœuvres frauduleuses afin de tromper le groupe Dureyi Marque quant à l'implication des deux cadres dans une affaire de corruption », mais ça ne nous a pas vraiment aidés. On s'est moqué de nous. Nos concurrents ont pris l'avantage, surtout que les infos dérobées par Maddie se sont retrouvées sur le Net, accessibles à n'importe qui. C'est l'annonce de ma démission qui a tout déchaîné. Nos investisseurs ont préféré quitter le navire à leur tour. Nos actions ont brutalement chuté. Mon père a décidé de fermer certaines usines d'assemblage pour freiner les dépenses mais ça n'a fait qu'envenimer la situation. Des manifestations de salariés ont éclaté et ne sont pas près de s'arrêter. Avec tout ça, il n'a même pas porté plainte. Et moi non

plus. Pas le courage. J'ai éprouvé de la colère, de la haine les premiers jours et puis la tristesse a pris le dessus. Je ne fais plus grand-chose de mes journées et je vois bien que ça inquiète Marina et Gerald mais pour l'instant, je n'ai pas le courage de me bouger. Je crois qu'on appelle ça une dépression.

Quand j'entends sonner, à six heures du soir, je grogne et regarde la bouteille de vodka déjà bien entamée. C'est presque devenu une habitude. La première semaine, j'ai pensé à appeler Danny pour refaire une fête et me vider la tête. Et puis je me suis souvenu qu'il était en prison maintenant. Et que sa merde ne réglerait pas mes problèmes. L'alcool non plus, mais ça me fait oublier pour quelques heures. C'est déjà ça.

Comme la sonnette retentit à nouveau, je me rappelle qu'on est dimanche et que personne d'autre que moi n'est dans la villa. Je me lève tant bien que mal et me dirige en râlant vers le hall d'entrée, le pas mal assuré. J'ai tout de suite envie de refermer la porte quand le visage de ma mère apparaît sur le seuil.

– C'est pas le bon moment, marmonné-je en me tenant fermement au mur.
– Je vois ça, déclare-t-elle froidement.

Elle a une grimace écœurée en me détaillant. Je ne me suis pas rasé depuis plusieurs jours et je ne dois pas non plus avoir pris de douche, maintenant que j'y pense. Mon haleine chargée n'arrange certainement pas les choses.

– J'ai quand même besoin de te parler.
– Pas envie.

Allie râle, me pousse avec son épaule et entre de force. Avec un grognement mécontent, je referme derrière elle et croise les bras tout en lui faisant face.

– Qu'est-ce que tu veux ?

Elle ne répond pas, fouille dans son sac et me tend une carte de visite. Je ris sans savoir vraiment pourquoi puis regarde le petit bout de carton.

– Allyson Hatchil, déchiffré-je péniblement. Ça devrait me dire quelque chose ?
– C'est le nom que j'utilise aujourd'hui, m'explique-t-elle.
– Ouais, tu fais bien ce que tu veux, répliqué-je avec un haussement d'épaules.

Je m'en fous complètement.

– Tu n'as toujours pas percuté ? me reproche-t-elle. Regarde le nom de ma boîte.

C'est pas qu'elle commence à me soûler mais je préférerais être seul. Je fais donc rapidement ce qu'elle me demande, dans le but de me débarrasser d'elle. « Allyson Hatchil, vice-présidente de hITp ».

– Putain de merde !

Je l'attrape violemment par les épaules, la colère m'aveuglant.

– C'est quoi ce bordel ?
– Maddie travaillait pour moi, me répond-elle calmement.

Mes doigts se crispent et elle grimace sans pour autant tenter de se dégager.

– Tu étais dans le coup, alors ? Merci de venir m'enfoncer.
– Elle ne savait pas qui j'étais, avoue ma mère.

Et ça fait tilt. Le jour où j'ai appris que Madeleine était impliquée, j'étais au café avec Allie. Et je me souviens que sa réponse m'avait perturbé. Je sais maintenant pourquoi. Je ne lui avais jamais donné le prénom, ni même le surnom de Maddie et elle a pourtant répondu comme si elle la connaissait.

– Je ne comprends rien.

Je la lâche et recule avant de me prendre la tête à deux mains.

– J'ai un autre aveu à te faire. *The Best I.P.* travaille pour moi.

Je ferme les yeux, pas sûr de bien comprendre ce que tout ça implique réellement.

– Je vais être plus claire, continue Allie d'une voix neutre. Maddie n'a rien fait, les preuves étaient fausses et…

Mon poing s'abat contre le mur, juste à côté de sa tête, l'arrêtant dans ses explications. La douleur à cet endroit n'est rien comparé à celle que je ressens dans la poitrine.

– Je… je voulais me venger, avoue-t-elle difficilement. Mais… tu n'as pas réagi comme je l'imaginais. Pourquoi as-tu démissionné ?
– Parce que je m'en fous de tout ça, crié-je en me prenant la tête à deux mains avant de m'écrouler au sol. La seule chose qui comptait dans ma vie, c'était Maddie.
– Je suis désolée, murmure-t-elle. Tu n'es pas comme ton père, je me suis trompée. Je vais me dénoncer.

Je ne l'écoute même plus. Peu importe ce qu'elle me dit, maintenant. J'ai jeté la femme que j'aime. Je suis un con.

44.

Maddie

Je m'enroule dans le plaid chaud que ma mère m'a offert à Noël avant de me pelotonner dans le fauteuil du salon. Mon regard éteint se porte vers la fenêtre et mon esprit reste vide alors que les flocons de neige recouvrent petit à petit le sol de la cour. J'adore la neige, en temps normal.

Deux mois et demi que je vis comme une recluse chez mes parents. J'ai fui après mon altercation avec Geoffrey, n'emportant que mon sac à main. Je n'ai pas dormi pendant des semaines, attendant qu'on vienne me chercher ou qu'on m'appelle pour que je passe devant un tribunal. Finalement, je n'ai reçu que mon licenciement et la fin de mon contrat de stage. J'ai tout arrêté. La fac y compris.

The Best I.P.

Comment me battre contre ce type ? Repenser aux accusations de Geoffrey me fait monter les larmes aux yeux comme à chaque fois. J'ai perdu sa confiance et son amour en peu de temps. Je me demande si ce qu'il éprouvait pour moi était profond. Ça a été balayé facilement, en tout cas. Et lui ne m'a jamais dit qu'il m'aimait. Je me suis peut-être tout simplement bercée d'illusions.

Je resserre la couverture autour de mes épaules et essuie discrètement une larme qui a débordé. C'est déprimant de voir à quel point je l'aime encore. Ça me fait tellement mal. Si seulement je pouvais l'oublier plus vite.

J'essaye, pourtant.

Le parquet qui grince me fait relever la tête. Ma mère se tient sur le seuil du salon, une tasse fumante dans les mains. Elle m'adresse un triste sourire avant de me rejoindre. Mes parents n'ont posé que très peu de questions. Je crois qu'ils étaient bouleversés de me voir dans cet état. À pleurer vingt-quatre heures sur vingt-quatre pendant des jours. À ne manger et boire que le strict minimum, et encore, en me faisant violence. Sans vouloir sortir ni parler. J'ai même refusé les appels d'Angie, au début. La pauvre. Je lui ai juste envoyé un SMS pour lui dire que je rentrais en France et que tout était terminé avec Geoffrey. Depuis, on échange des e-mails. Je la sens inquiète mais elle ne me pousse pas à me confier. Ma mère non plus, à ma grande surprise. Elle ne m'a fait aucune critique depuis mon retour forcé. Elle doit sentir qu'il me faut du temps pour parler. Et je ne suis même pas sûre d'y arriver.

– Ça te réchauffera, me dit-elle gentiment en me tendant la tasse de thé.
– Merci, maman.

Elle pose sa main sur mon genou et le presse doucement. Pourquoi un geste de tendresse me bouleverse-t-il autant ? J'en ai bêtement les larmes aux yeux.

Parce que ça te rappelle les bons moments que tu as passés avec lui.

La présence de ma mère me fait du bien. Je ne pensais pas le dire un jour mais je suis contente d'être chez eux. Ils sont vraiment aux petits soins pour moi, j'en avais besoin. Je peux panser mes blessures tranquillement, sans pression, sans devoir faire semblant d'aller bien.

C'est la sonnerie du téléphone qui me fait sursauter. Amélie se lève immédiatement pour décrocher puis se tourne vers moi, un peu gênée. Elle cache le bas du combiné avec sa main pour me parler à voix basse.

– Est-ce que tu veux parler à Angie ? Elle dit que c'est important.

J'hésite. Je me mords la lèvre et finis par accepter. Je ne pourrai pas toujours fuir ce qui me rappelle Geoffrey.

– Angie, dis-je d'une petite voix en prenant le téléphone.
– Je suis contente que tu aies accepté de me parler !
– Que se passe-t-il ?
– Je ne sais pas trop si c'est une bonne nouvelle mais il y a pas mal de rebondissements insensés concernant Dureyi Marque.
– Je n'ai pas vraiment envie d'en entendre parler.

J'ai résisté à la tentation de taper son nom dans un moteur de recherche. Je n'aurais pas supporté de lire ses déclarations sur ma « trahison ».

– D'accord, d'accord. Quand tu te sentiras prête, tu devrais vraiment regarder un peu.
– Peut-être.
– Il a démissionné, tu sais ?

Non, je ne savais pas.

– Maddie, il a été manipulé, insiste-t-elle.

Je soupire. Bien évidemment puisque je ne l'ai jamais trahi !

– Ça ne change rien, avoué-je, la gorge serrée.

Il m'a rejetée, violemment et sans hésitation. Sans revenir en arrière non plus. Il m'a laissée partir.

Quand je retourne m'asseoir, je suis pensive malgré tout. Un peu incrédule aussi. Pourquoi Geoffrey a-t-il quitté son entreprise ?

Ça ne te regarde plus.

C'est sûrement pour ça qu'il n'y a pas eu de poursuites à mon encontre. Je me sens soulagée. Et curieuse. Je maudis Angie de m'en avoir parlé. Je ne veux plus rien avoir affaire avec les Dureyi. De

près ou de loin. C'est terminé.

J'ai assez donné.

– Je me suis renseignée, si tu veux savoir, déclare ma mère sans me regarder.

Je reste songeuse un moment. Est-ce que je veux savoir ? Oui, j'en meurs d'envie. Mais est-ce que je le supporterai ? Je n'en suis pas sûre.

– Pourquoi ? ne puis-je m'empêcher de demander.
– Parce que je me doutais que c'était à cause de lui. J'avais tort ?
– Non.

Je me détourne quelques secondes pour lui cacher mon regard qui s'embue. Je renifle et réfléchis un instant. Quel est le pire ? Imaginer ou savoir ?

– Très bien, soupiré-je, dis-moi ce que tu sais.
– Leur entreprise va mal, m'apprend-elle. Quelques jours après ton arrivée ici, Dustin Dureyi a fait une déclaration publique dans laquelle il annonçait qu'ils avaient trouvé les raisons des fuites survenues récemment. Il n'a pas donné de nom mais il a parlé d'une de leurs stagiaires. Ton Geoffrey, qui était présent, a refusé de répondre aux questions des journalistes, précisant juste que le problème était réglé.

Le problème ?

J'ai un pincement au cœur. Il a sûrement pensé ces mots.

– Leurs investisseurs ont fait la tête, certains ont même préféré partir, entraînés par un certain Joël Durmont.
– Le père de Lucinda, murmuré-je pour moi-même.
– D'autant plus que les informations dérobées ont été mises sur internet, accessibles à tout le monde.
– Quelqu'un s'est vraiment acharné sur eux, constaté-je, dépitée.

Et ils sont tous persuadés que c'est moi…

– Il y a trois semaines, Geoffrey a annoncé sa démission du poste de P.-D.G. Il a tout quitté du jour au lendemain.
– Je ne comprends pas pourquoi. Ils auraient pu remonter la pente ! Leur but était de commercialiser au plus grand nombre leur algo-carburant ! Certes, ils ont perdu le monopole de la nouveauté, mais ils allaient pouvoir passer des marchés avec leurs concurrents. Tous n'ont pas l'avantage d'avoir leur propre laboratoire.
– Il n'a donné aucune raison, me précise Amélie. Et sa défection a plongé l'entreprise dans la crise. Son père a préféré fermer des usines pour tenter de limiter les dépenses mais des manifestations ont éclaté un peu partout. Je n'ai pas regardé depuis quelques jours, je ne suis pas au

courant des nouveautés.

– Merci, maman. Je crois que je vais aller voir.

Elle acquiesce en silence avant de me serrer la main et de partir, me laissant seule, plongée dans mes pensées. Je lui suis reconnaissante de ne pas avoir abordé le sujet avant. De m'avoir laissé le temps de digérer un peu. Mais qu'est-ce qui a pu se passer pour qu'Angie appelle et me pousse à sortir de ma coquille ?

Avec un brin d'anxiété, je retrouve ma chambre de jeune fille, toute colorée de tons chauds, orange et rouge. J'ai toujours un sourire quand je vois les affiches de films ou d'acteurs que j'ai pu accrocher dans mon adolescence. Il faudrait peut-être que je les enlève un jour. Surtout si je reviens vivre chez mes parents en attendant de savoir quoi faire de mon avenir.

Je m'installe sur mon lit avec mon ordinateur portable et le connecte au wi-fi familial, une première depuis mon retour. L'angoisse m'étreint lorsque j'ouvre le moteur de recherche et je tape fébrilement le nom de Dureyi.

Le premier article me fait froid dans le dos.

« Allie Sard, plus connue aujourd'hui sous le nom d'Allyson Hatchil, avoue être responsable des déboires récemment vécus chez Dureyi Marque. »

Allie Sard ? N'est-ce pas le nom de la mère de Geoffrey ? C'est quoi, ce bordel ? J'ai travaillé pour elle ! Comment se fait-il qu'elle n'ait pas le même nom ? Pourquoi s'en est-elle pris à son fils alors qu'elle reprenait contact avec lui ? Pourquoi se dénonce-t-elle après deux mois ? J'en ai le tournis.

– C'est pas vrai ! m'exclamé-je soudainement.

Je rêve ou j'ai bien croisé *The Best I.P.* chez hITp au début de mon stage ? Il travaillait pour elle ? Je cherche frénétiquement des informations supplémentaires et tombe sur l'article le plus récent, datant de l'avant-veille. Son interrogatoire a duré plusieurs heures et elle y explique comment elle a manipulé l'une des plus grosses entreprises automobiles américaines du moment. Pietro, l'assistant personnel de Dustin, était impliqué. Il a partagé des données en échange de fortes sommes d'argent.

Il y avait bien une taupe !

Mais Allie entraîne aussi son hacker dans sa chute, dévoilant qu'il était le seul capable de falsifier un rapport d'enquête et de fournir de fausses preuves pour accuser quelqu'un d'autre. Elle avoue par ailleurs s'être servie de Keon, mon collègue, pour obtenir l'accès aux codes des employés haut gradés de l'entreprise. Lorsqu'un journaliste lui demande ses raisons, et notamment celles qui l'ont poussée à choisir Dureyi Marque, la mère de Geoffrey réplique qu'elle a été personnellement blessée par Dustin Dureyi et qu'il s'agissait simplement d'une vengeance.

Je ferme mon ordinateur d'un claquement sec. « Simplement » ? Je lui en voulais déjà d'avoir

abandonné son fils aux mains de son connard de mari mais je ressens maintenant une haine farouche à son égard. Comment a-t-elle osé s'en prendre à Geoffrey ? Il était une victime de Dustin, lui aussi, bien plus qu'elle ! Ce n'était qu'un enfant !

Son annonce n'est pas restée sans suite. Les deux cadres malencontreusement licenciés ont porté plainte. Dustin aussi. Mais personne ne parle de Geoffrey alors qu'il est tout aussi concerné. Comment vit-il cette nouvelle trahison ? De sa mère, qui plus est ! J'ai mal pour lui. Non seulement il a été manipulé par son père toute sa vie mais, au moment où il pensait pouvoir renouer sainement avec son passé, sa mère se révèle aussi instable que Dustin. Il a vraiment une famille de fous. Et je suis triste de ne pas être là pour lui, pour l'épauler.

Il sait maintenant que je n'y suis pour rien, non ? Alors pourquoi ne m'a-t-il pas appelée ? Pourquoi ce silence ? Et moi, maintenant que je suis officiellement innocentée, qu'est-ce que je fais ?

J'aurais pu rester longtemps sans savoir si Angie ne m'en avait pas touché un mot. Est-ce que c'est à moi de faire le premier pas vers Geoffrey ? Non. Après tout, c'est lui qui m'a mise dehors. Il a peut-être tout simplement besoin de temps pour digérer tout ça. J'espère seulement que ça ne durera pas trop longtemps et qu'il ne replongera pas dans ses mauvaises habitudes. Je peux me consoler en pensant que Danny n'est plus là pour le fournir mais il y a bien d'autres personnes et d'autres moyens pour se déconnecter de la réalité. Je chasse toutes les images qui m'assaillent, où il se trouve bien entouré, et je m'endors finalement, le cœur lourd.

***

Je lui ai laissé un mois. Un mois supplémentaire où j'ai attendu chaque jour, chaque minute, un appel de sa part, un signe, quelque chose. Il sait maintenant que je ne l'ai pas trahi, qu'il m'a accusée à tort. Alors pourquoi me laisse-t-il en plan ? Pourquoi continue-t-il à faire le mort ?

J'en viens à me demander si je comptais vraiment pour lui. Ma patience s'effrite et la douleur prend de plus en plus de place dans mon cœur. Il n'a pas l'air de se préoccuper de moi. Je ne l'intéresse plus. Cette distance entre nous lui a peut-être ouvert les yeux. Je n'étais qu'une passade. Et ce constat me brise car pour moi, il est bien plus que ça. Tout me manque chez lui. Son sourire, son odeur, son goût, ses taquineries, ses attentions, son manque d'assurance par moments et ses coups de tête imprévus. Et le temps n'efface rien pour moi. Au contraire, j'ai l'impression qu'il ancre mes sentiments bien plus profondément.

Je ressemble à un lion en cage à tourner en rond près du téléphone. Je me sens de plus en plus stupide d'espérer en vain. Il a tourné la page. Je ferais mieux de faire pareil. S'il ne m'a pas appelée, c'est bien qu'il ne veut pas me voir. Je ne veux pas ressembler à ces filles désespérées qui ne veulent pas ouvrir les yeux.

Je décide alors d'aller me promener. Le début du mois de mars est plutôt doux et cette sortie me permettra sûrement de prendre une décision pour mon avenir. Je n'ai pas vraiment envie de me lancer

à nouveau dans des études d'informatique mais aucun domaine ne m'attire plus que ça. Peut-être que je pourrais simplement chercher un boulot de caissière, vendeuse ou autre qui ne demande pas beaucoup de qualifications.

Je suis de retour dans la maison de mes parents une bonne heure plus tard et je suis accueillie par ma mère. Elle semble m'attendre depuis un moment et me fait signe de presser le pas. Légèrement inquiète, je la rejoins et elle passe son bras sous le mien pour m'entraîner vers le salon.

– Ça fait déjà deux fois qu'un homme appelle ici pour te parler.
– Un homme ? dis-je, pleine d'espoir.
– Ce n'est pas Geoffrey, me calme-t-elle, navrée. Je l'aurais reconnu.

Mes épaules s'affaissent. Si ce n'est pas lui, ça m'importe peu. Mais je suis tout de même Amélie et m'installe sur le canapé à ses côtés.

– Il n'a rien voulu me dire, continue-t-elle, mais il était soulagé de savoir que tu vivais bien ici. Si j'ai bien compris, ça fait plusieurs jours qu'il cherche à te joindre. Et il a dit qu'il rappellerait.
– Il t'a semblé aimable ?
– Oui, tout à fait, répond-elle, un peu surprise par ma question.

Ça élimine Dustin d'office. Je pousse un soupir découragé et me crispe quand le téléphone sonne. Ma mère me pousse du coude pour que je me lève et j'y vais vraiment à reculons. Je décroche sous le regard curieux d'Amélie et une pointe de tension se fait sentir au niveau de ma poitrine.

– Madeleine Beauchamps, je vous prie ? me demande-t-on en anglais.
– C'est moi-même.
– Oh, je suis ravi ! Je suis l'avocat de M^{me} Hatchil et…

Mes doigts serrent le combiné et l'éloignent de mon visage.

Non !

– Ne raccrochez pas, reprend mon interlocuteur comme s'il avait deviné mes pensées.
– Donnez-moi une bonne raison de ne pas le faire, raillé-je.
– Geoffrey Dureyi.

Je retiens ma respiration.

– Vous êtes toujours là ?
– Oui.

Même si je ne sais pas vraiment pourquoi.

– Alors ma cliente ne s'est pas trompée. Vous tenez à son fils, n'est-ce pas ?
– En quoi ça vous regarde ? Je n'ai rien à vous dire.

– Dans ce cas, contentez-vous de m'écouter, me répond-il poliment. Si je vous contacte après plusieurs jours de recherche, c'est parce que ma cliente me l'a expressément demandé. Elle veut vous voir.

– Dans ses rêves, marmonné-je.

– J'ai bien conscience de ce que cela doit vous coûter. Sachez que le trajet sera entièrement pris en charge par M^me^ Hatchil. Elle a des informations à vous communiquer à propos de son fils.

– Que se passe-t-il ? Il a des problèmes ?

– Je n'en sais pas plus, mademoiselle. Je devais juste vous transmettre sa requête en vous précisant que cet entretien sera déterminant pour votre avenir. À tous les deux. Je vous laisse y réfléchir. Notez mon numéro et rappelez-moi d'ici deux jours.

Ça fait trois mois que Geoffrey m'ignore, je ne vois pas bien ce qu'elle pourrait m'apprendre qui me ferait changer d'avis. Le problème, c'est que j'ai quand même envie de tenter ma chance.

Je le rappelle dans la soirée pour lui donner mon accord. Le lendemain, je reçois par e-mail mon billet d'avion et l'itinéraire prévu ensuite en taxi. Effectivement, tout est prévu, je n'ai plus qu'à me laisser guider.

Ce sera ta dernière chance, Geoffrey.

45.

Maddie

Je ne m'attendais pas à atterrir ici. Presque une semaine s'est écoulée depuis l'appel de l'avocat d'Allyson et je débarque devant un hôpital psychiatrique. J'étais plutôt certaine de me retrouver devant une prison et je suis donc un peu surprise en sortant du taxi. J'ai vérifié l'adresse auprès du chauffeur, pas de doute possible, c'est ici qu'elle m'attend.

Est-ce qu'ils l'ont déclarée folle et n'ont pas voulu l'incarcérer ?

J'hésite à poursuivre mais je me sermonne intérieurement. Je n'ai pas fait tout ce chemin pour m'arrêter si près du but. Je veux avoir le fin mot de cette histoire pour décider définitivement de ce que je vais faire. Tirer un trait sur Geoffrey ou lui donner encore une chance. Et, avouons-le, je meurs d'envie que ce soit le second choix. Mais il m'a déjà tellement fait souffrir que je préférerais arrêter les frais avant de me détruire, même si mon cœur n'est pas prêt à l'accepter. Vivre sans lui sera sûrement mon plus grand défi et si je le tente, c'est parce que je ne suis pas maso au point de m'accrocher sans cesse à quelque chose qui ne peut pas être bon pour moi.

Je prends donc une grande inspiration avant de passer les portes battantes de l'établissement. Je ne sais pas à quoi je m'attendais mais tout est calme, ici. Presque trop silencieux. Lorsque je donne mon nom à l'accueil, l'infirmière, qui était apparemment au courant de ma venue, hoche la tête et m'explique qu'un garde restera derrière la porte, mesure de sécurité oblige. Au moindre problème, il interviendra.

C'était censé me rassurer, ça ?

Elle est si dangereuse que ça ? Je déglutis en suivant mon guide jusqu'à l'ascenseur. J'aurais sûrement mieux fait de me renseigner avant de venir et d'insister pour avoir un entretien téléphonique. J'ignore ce qu'elle veut me dire qui nécessite ma présence, mais je me sens de moins en moins confiante. Quand les portes s'ouvrent avec un tintement, j'ai une seconde d'hésitation.

– Elle est sous traitement, vous n'avez rien à craindre, me dit l'infirmière avec un sourire rassurant.

Merde alors, pourquoi je ne suis pas au courant de ça ? J'ai vraiment foncé tête baissée dès que son avocat a mentionné Geoffrey. J'aurais dû lui poser des questions sur le déroulement de cet entretien avant. J'ai l'impression d'être prise au piège et quand je me retrouve devant une porte à la vitre opaque, je me mets à avoir chaud. Elle est derrière. Celle qui a tout manigancé pour faire chuter l'empire Dureyi. Celle qui m'a utilisée comme bouc émissaire. Celle qui a potentiellement détruit mon avenir avec son fils. Ces pensées me redonnent courage. Je n'ai pas à avoir peur de cette femme.

Je suis ici pour comprendre.

Déterminée, je toque à la porte et entre sans attendre de réponse. Avant de refermer derrière moi, j'échange un bref regard avec le garde qui se tient à ma droite. Il est impassible, comme s'il s'était forgé un masque de neutralité imperméable à ce qu'il peut voir ou entendre ici.

– Madeleine Beauchamps.

Ce murmure me donne un frisson et le gloussement qui suit me met légèrement en colère. Je rêve ou elle se moque de moi ? Je me retourne, les sourcils froncés et me retrouve face à une femme qui n'a plus rien à voir avec l'élégante Allyson Hatchil. Cheveux ternes rabattus derrière les oreilles, œil hagard, cernes et teint livide, lèvres gercées et sûrement mordillées car des zones plus foncées indiquent que la peau s'est fissurée par endroits.

– Tu as du cran, petite, affirme Allie. Je ne me suis pas trompée en te choisissant.

En me choisissant ?

Elle est assise en tailleur sur son lit et son visage se tourne un instant vers la fenêtre. Ses doigts viennent jouer avec le drap à ses pieds et je remarque que ses mains tremblent. Je soupire tout en allant m'asseoir sur un tabouret près du mur. Je ne m'approcherai pas trop près d'elle.

– Me choisir pour quoi ?
– Tu semblais parfaite pour le rôle que j'avais prévu. La belle qui trahirait son prince.

Tout mon corps se tend à cette annonce. Elle est allée jusque-là. Jusqu'à nous manipuler pour qu'on tombe amoureux l'un de l'autre ? Cette femme est réellement malade.

– Vous vouliez me voir ? À propos de Geoffrey ? précisé-je en croisant mes mains sur mes genoux.
– Ah, Geoffrey, Geoffrey. Ce couillon ne t'a pas appelée, n'est-ce pas ? Il doit se terrer quelque part. Il faudra le déloger, ma mignonne, parce que ce n'est pas lui qui va bouger. Tu l'as compris, tu es intelligente, toi, mais il ne sait pas se battre, ce gamin. On ne lui a pas appris. Ça le rend malade que tu sois partie mais il restera quand même à se morfondre.
– Je ne suis pas partie, corrigé-je froidement. Il m'a mise dehors. À cause de vous.
– Ça, se marre-t-elle, c'était un sacré bon plan. Il aurait mieux valu qu'il soit comme son père jusqu'au bout, je n'aurais pas eu de remords à le voir s'effondrer.

J'ai vraiment du mal à suivre ses propos. Sa voix déraille, baisse parfois sans prévenir puis revient à la normale. C'est déstabilisant. Elle a eu des remords pour son fils ? C'est ce qui l'a poussée à se dénoncer ? Ce serait bien le premier geste qu'elle fait pour lui.

– Geoffrey n'est pas comme son père.
– Mouais, faut croire, dit-elle en reniflant. Qui l'aurait cru, hein ? Il a été élevé par ce connard, il aurait dû finir comme lui.

Mes doigts se crispent sur mes cuisses. Quelle enflure ! Qui a abandonné son fils aux mains de ce taré, aussi ? Je me mords la lèvre pour ne pas la rembarrer. J'ai bien l'impression que ça ne servirait à rien.

– Enfin, reprend-elle avec un sourire narquois, Dustin finira par payer. Il le mérite.

Je frissonne en l'entendant énoncer ces quelques mots d'une voix si glaciale. Je retrouve un peu de l'impressionnante vice-présidente de hITp à ce moment-là.

– Il vous a fait du mal, n'est-ce pas ? demandé-je de mon ton le plus doux.

Je ne veux pas la braquer. Elle a des choses à me dire, c'est certain, mais il faut que j'avance prudemment.

– Il a tué mon mari ! me hurle-t-elle en se mettant subitement debout.

Je recule brusquement jusqu'à cogner le mur derrière moi et la porte s'ouvre pour laisser passer le vigile.

– Tout va bien, ici ? m'interroge-t-il alors qu'Allie fait les cent pas devant sa fenêtre.
– Je crois que oui.

Mon cœur tambourine un peu trop vite contre mes côtes. Elle m'a fait sacrément peur avec son accès de colère. Et de haine. Je me frotte le coude, un peu endolori par le choc et suis la mère de Geoffrey du regard.

– Bien, se contente de dire le garde. Je reste à côté.

Je hoche la tête, rassurée par sa présence. Je comprends mieux pourquoi il est là. Elle a l'air complètement instable. Qu'est-ce qui a pu la mettre dans cet état ? Et de quel mari parle-t-elle donc ?

– Votre mari ? relancé-je lorsqu'elle semble s'être calmée.
– Jeff Hatchil, me répond-elle.

Son visage se transforme et je la trouve presque jolie avec ce regard aimant et nostalgique. Un soupir s'échappe de ses lèvres et une larme glisse lentement sur sa joue.

– Mon second mari, explique-t-elle calmement, comme si elle était redevenue elle-même. Quand je me suis enfuie, je l'ai rencontré. On s'est mariés, on était vraiment heureux. J'ai réussi à *les* oublier.

Elle a recommencé sa vie ailleurs, loin de ce tyran et de son fils. Ce constat m'attriste pour Geoffrey. Elle ne s'est jamais inquiétée pour lui ?

– Il est mort, hoquette-t-elle en portant une main devant sa bouche. C'est à cause des Dureyi !
– Dustin vous a retrouvée ? questionné-je, étonnée.

– Il y a presque trois ans, Jeff s'est fait écraser par une voiture Dureyi, crache-t-elle comme si cela avait vraiment du sens. *Il* a fini par me retrouver, tu comprends ? Il est venu m'arracher l'homme de ma vie ! Il fallait que je me venge !

J'en ai presque mal pour elle. Presque. Parce que je n'oublie pas tout ce qu'elle a fait subir à son fils. Il n'y a pas non plus de logique à ce qu'elle vient de dire. Si Dustin n'était pas le conducteur, il n'est en rien coupable de l'accident mortel qu'a causé un de ses véhicules. Et elle a visiblement passé ces trois dernières années à planifier sa vengeance.

– Je voulais que l'empire Dureyi tombe, ricane-t-elle en s'essuyant les yeux. J'ai réussi.

Oui, mais à quel prix ?

– Geoffrey n'y était pour rien, fais-je remarquer sèchement.
– Je ne savais pas.

Son haussement d'épaules me fait grincer des dents. Elle n'a vraiment aucune considération pour son propre fils.

– J'ai toujours cru qu'il était comme Dustin, enchaîne Allie avec une moue d'excuse. Il a mal tourné, comme son père. Il a tabassé ce pauvre enfant…
– Il n'avait que 8 ans, m'écrié-je alors, excédée. Comment pouvez-vous lui tenir rigueur de ça ?
– Je n'ai pas voulu y croire au départ, continue-t-elle sans tenir compte de mon interruption. Je l'ai aimé, cet enfant, mais les chiens n'élèvent pas des chats. Il avait un mauvais exemple et il l'a suivi. Il était mauvais aussi, finalement.
– Mais…
– Et je pensais vraiment qu'il s'en remettrait. Faut croire qu'en fait, il y avait quelque chose de bon en lui. Il a quitté son entreprise. Jamais Dustin n'aurait fait ça. Sa famille ne serait jamais passée avant.

Allie renifle, s'essuie les joues et détourne le regard. Elle a donc fini par comprendre son erreur de jugement. Vingt ans trop tard. Une fois qu'elle a tout détruit autour de Geoffrey.

– Va falloir que tu ailles le chercher, me dit-elle doucement en me regardant à nouveau. On ne lui a pas appris à se battre, répète-t-elle.

Je hoche la tête. Oui, j'avais remarqué ça. Il se croit sans valeur. Il ne va donc pas chercher à garder ce qu'il a, persuadé que si cette chose ou cette personne s'en va, c'est qu'il le mérite, au fond. Ça expliquerait son silence. J'espère juste ne pas me raccrocher désespérément à cette idée.

– Il a vendu sa villa, m'apprend-elle alors que je m'apprête à me lever. J'ai appelé là-bas mais on m'a dit qu'il était parti. Je ne sais pas où il est.

Merde alors. Comment je le retrouve, moi, maintenant ?

– Au revoir, Allyson.
– Bon courage, ma petite.

Je soupire tout en sortant de sa chambre. Cette visite m'a un petit peu éclairée sur la situation même si j'ai du mal à réaliser et à comprendre tout ce qu'elle a fait. J'ai bien compris qu'elle tirait les ficelles depuis le début. Est-ce que tout ce qui est arrivé à Dureyi Marque est de sa faute ? J'ai l'impression que oui à l'entendre parler.

Je fais quelques pas dans le couloir en direction de l'ascenseur mais je suis indécise. Je ne sais même pas par où commencer ni où le chercher. Parce que, j'en suis sûre, je veux voir Geoffrey. Je crois sa mère lorsqu'elle dit qu'il abandonne et ne se bat pas, même quand quelque chose lui tient à cœur. Et je prie pour être ce quelque chose.

J'en avais bien l'impression, en tout cas.

En redescendant au rez-de-chaussée, je tombe sur un vieil homme qui m'attend. Il se lève à mon arrivée et vient à ma rencontre, tenant fermement entre ses doigts un chapeau gris aux bords élimés.

– Madeleine Beauchamps, n'est-ce pas ?
– Euh, oui, c'est bien moi. Vous êtes ?
– Barry Sard, le père d'Allie, me dit-il d'une petite voix triste.

J'ai immédiatement de la sympathie et de la peine pour cet homme. Il me tend son bras sans rien dire et j'y glisse ma main, confiante. La lueur de désespoir et de douleur dans son regard m'a touchée et je ne peux pas l'ignorer. C'est le grand-père de Geoffrey, en plus ! J'ai peut-être une chance d'en apprendre un peu plus auprès de lui.

Nous sortons du bâtiment et allons nous asseoir non loin, sur un petit banc de pierre qui fait face à l'hôpital. Son visage se tourne immédiatement vers les étages et j'imagine qu'il cherche la chambre de sa fille. Ça ne doit pas être évident de voir son enfant ici et de savoir tout ce qu'elle a fait.

– Allie a toujours été un peu fragile, commence-t-il en soupirant. À tout juste 20 ans, elle s'est mariée à Dustin. Deux ans plus tard, elle donnait naissance au petit Geoffrey.

Sa voix se brise en prononçant son prénom. Il ne m'a jamais parlé de ses grands-parents maternels. Il n'a pas dû les voir souvent. Je pose gentiment ma main sur l'avant-bras de Barry et sa paume vient la recouvrir.

– On n'a jamais su comment aider notre fille. On voyait bien que quelque chose clochait sans savoir exactement quoi. Et quand elle est partie, après l'accident, on a espéré que ça irait mieux pour elle. On voulait tellement qu'elle s'en sorte qu'on lui a bêtement promis de ne plus jamais lui parler des Dureyi. Je le regrette aujourd'hui.

Je ferme les yeux un moment, essayant de me mettre à leur place. Choisir entre leur fille et leur petit-fils ? Quel horrible choix !

– Vous voulez parler de Léonard Troule ? dis-je pour être certaine de ne pas avoir loupé quelque chose.

– Oui, me confirme-t-il.

– Est-ce que vous en savez un peu plus ? Vous l'avez vu, ce petit garçon ?

– Non.

Je suis toujours chagrinée par l'absence de réaction de Dustin quand je l'ai évoqué.

– Quand elle a rencontré Jeff, elle est devenue resplendissante, poursuit Barry en retrouvant le sourire. Elle avait des moments de doute, et je suis persuadé qu'elle pensait à Geoffrey… mais son nouveau mari était sa bouée de sauvetage. La vie a vraiment été injuste en le lui retirant.

Ses yeux se mettent à briller et j'éprouve de la compassion malgré moi. Parce que je sais qu'un petit garçon a été abandonné.

– Allie a plongé dans la dépression. Elle a même voulu mettre fin à ses jours. Et un jour, elle a brusquement changé. Elle a arrêté de pleurer mais n'a pas pour autant retrouvé le sourire. Ensuite, nous n'avons plus eu de nouvelles pendant plusieurs mois. Elle avait tout simplement disparu. Elle m'a appelé il y a quelques semaines.

Sa main tremble par-dessus la mienne et je ne peux m'empêcher de serrer son bras pour lui donner du courage et le réconforter un petit peu.

– Elle était en larmes, m'apprend-il d'une voix cassée. Elle disait avoir fait une bêtise et ne pas savoir comment la réparer. J'ignorais tout de son désir de vengeance. Elle avait mis Geoffrey dans le même sac que Dustin et voulait les faire payer pour la mort de son mari. Juste parce qu'il a été fauché par une voiture de la marque Dureyi.

– C'est ce qu'elle m'a dit, soupiré-je.

– Je lui ai dit de réparer ce qu'il était possible de réparer. Que c'était ce qu'aurait voulu Jeff.

– Et elle vous a écouté.

Il hoche la tête et une larme glisse sur sa joue. C'est donc en mémoire de son mari qu'elle a avoué ses crimes et qu'elle tente de m'aider avec Geoffrey. Ça doit être dur pour elle de combattre son besoin de se venger.

– Vous savez où se trouve votre petit-fils ?

Barry a un sanglot étouffé en m'entendant prononcer ces mots. D'autres larmes suivent et il finit par se cacher le visage, ses épaules tressautant.

– Je n'ai pas réussi à le retrouver. J'aurais aimé m'excuser. Pour ma faiblesse.

Nous restons encore un moment l'un à côté de l'autre, silencieux. C'est finalement un beau gâchis, tout ça.

En rentrant dans ma chambre d'hôtel, je me connecte à internet et tape « Geoffrey Dureyi » dans le moteur de recherche. Mais je ne trouve rien. On parle bien de la vente express de sa villa mais personne ne sait où il se trouve désormais. Je tente de joindre Marina et même Gerald mais aucun des deux ne me répond. Je suis désespérée.

C'est dans la nuit qu'une idée me vient. Quelle était la seule chose qui lui plaisait et qui n'avait pas été salie par son père ? La mécanique. Il a travaillé dans un garage avant d'être retrouvé et exploité par Dustin. Est-ce qu'il aurait recommencé ? Je ne le vois pas faire autre chose. Et c'est un peu ma dernière chance. Il est deux heures du matin mais je suis de nouveau devant mon ordinateur, à la recherche d'un garage dans les environs de sa maison du lac. Elle, je suis quasiment sûre qu'il ne l'a pas vendue. Du moins je l'espère.

Et j'en trouve un. Un petit garage de campagne dont le nom m'intrigue : le D&D, tenu par une certaine Diana Durlin. Dans le descriptif, le nom de Dureyi est cité en tant que récent donateur généreux. S'il n'est pas là-bas, peut-être que cette femme aura des informations. Je dois y aller, je n'ai pas vraiment le choix.

***

Je n'ai pas eu de mal à le trouver. Le garage ne paie pas de mine. Des voitures plus ou moins désossées sont éparpillées de chaque côté du vaste terrain entouré d'un grillage en fer mal tendu par endroits. Ça ressemble presque à une décharge, en fait. Mais l'enseigne D&D est bien visible et neuve, apparemment. Elle surplombe une immense grange en bois d'où s'échappent de drôles de bruits.

Alors que je m'approche à pied, un chien accourt vers moi en aboyant. Il ressemble presque à un caniche et sa voix aiguë est assez agaçante. Une femme sort par la grande porte ouverte à l'avant du bâtiment et se dirige elle aussi vers moi, un chiffon dans les mains. Mon regard est d'abord attiré par ses tatouages qui couvrent l'intégralité de ses bras fins et dénudés. Son débardeur noir lui colle à la peau et met en avant sa silhouette fine. Je croise ensuite ses yeux vert émeraude et me dis qu'elle est sacrément jolie. Et très sexy dans ce jean moulant déchiré aux genoux. Elle n'a pas honte de son corps, en tout cas.

– Je peux vous aider ? me demande-t-elle d'une voix suave.
– Je cherche Geoffrey Dureyi, lui dis-je en priant pour qu'elle le connaisse.
– Et vous êtes ?
– Madeleine, une… connaissance. J'ai cru comprendre qu'il bossait ici, tenté-je.
– Yep.

La brune tatouée se tourne vers la porte entrouverte et pose les mains sur ses hanches avant de prendre une inspiration.

– Eh ! gueule-t-elle sans aucune discrétion. Chéri ?! Y a une nana qui aimerait te parler !

Chéri ? Bordel !

Mon cœur fait une descente aux enfers et mon ventre se tord de douleur. Il m’a bel et bien oubliée.

46.

Geoffrey

J'ai encore rêvé d'elle. Je ne sais pas si le temps va m'aider à l'oublier. Dans le fond, je crois que je n'en ai pas envie. J'ai beau avoir décidé de la laisser vivre sa vie en France, sans moi, je l'imagine chaque jour à mes côtés. La douleur de son absence ne s'atténue pas. Mais je tiendrai bon. Elle mérite tellement mieux que ce que j'ai à lui offrir.

– Eh ? Chéri ?! Y a une nana qui aimerait te parler.

Je grimace en entendant Diana m'appeler. Ma collègue est aussi discrète qu'un bulldog défendant son territoire. Sauf qu'elle et moi, c'est juste impossible. Mais elle utilise « chéri » chaque fois qu'une belle femme passe au garage et me demande. Certaines ont dû apprendre qu'un ex-millionnaire se cachait dans le coin et espèrent mettre le grappin dessus.

Elles seraient déçues.

J'essuie mon front plein de sueur avec mon avant-bras avant de poser ma clé dans ma caisse à outils. Ça fait un moment que je n'arrive plus à me concentrer. Et pourtant, j'aime être ici, tranquille, sans pression, à bidouiller des câbles, resserrer des vis ou dégripper des boulons. Pour une fois, mes mains ne sont pas trop crades, je me contente donc de les essuyer sur mon jean déjà sale. Si cette nana recherche le millionnaire en costard qu'elle a pu trouver en tapant mon nom sur internet, elle va déchanter. Et je souris à cette pensée.

Je sors de l'atelier en imaginant déjà la tête écœurée que cette enquiquineuse va faire en découvrant mes taches de suie un peu partout. La lumière du soleil m'aveugle un moment mais je repère bien deux silhouettes non loin. Diana lui a peut-être fait peur car la jeune femme est en train de faire demi-tour.

Je me fige sur place. C'est moi ou cette femme, je la connais ? Tout mon corps réagit à sa présence et ma poitrine se compresse étrangement. Je sais que je rêve d'elle chaque nuit mais est-ce que je commence aussi à avoir des hallucinations et à transposer son image sur d'autres ? Non, c'est bien trop net, trop parfait. Elle est là.

– Maddie ? laissé-je échapper malgré moi.

Je n'entends qu'un sanglot étouffé en réponse et mon cœur se brise. Putain. Elle a dû croire que je sortais avec ma collègue. Et je devrais la laisser penser ça. Ce serait mieux pour nous deux. Sauf que je suis déjà en train de lui courir après et que ma main se referme sur son poignet. Lorsqu'elle se tourne enfin vers moi, je me mords les doigts de lui faire subir ça.

Madeleine renifle, essuie rapidement les larmes qui dévalent ses joues et redresse le menton. Sa main droite cale quelques mèches de cheveux derrière ses oreilles. Elle les a laissés pousser. Ils lui arrivent maintenant aux épaules. Et ça lui va plutôt bien. Mais je trouve que ça lui donne une apparence plus fragile. Alors que sa coupe courte, à la garçonne, un peu rebelle, lui donnait force et caractère. À moins que cette impression de faiblesse ne vienne de la douleur que je lis dans ses yeux.

Je suis un connard. Un connard amoureux, bordel.

Ma psy m'a rassuré là-dessus. Je ne suis pas tombé amoureux de Maddie seulement parce qu'elle était à l'opposé de mon univers. Ça m'a attiré, c'est une évidence, mais en la décrivant et en racontant notre relation au docteur Raphton, j'ai compris que c'était ce qu'elle dégageait qui m'avait séduit. Qu'une femme aussi belle, aussi fine et svelte puisse avoir une telle force en elle. Une volonté de vivre, d'avancer, de se battre qui me faisait envie. Elle a toujours été prête à relever les défis. Peu importe lesquels.

– Vous auriez pu ressentir du désir pour n'importe quelle femme qui n'était ni de votre milieu ni dans les relations de votre père, m'a expliqué Abbey Raphton, un jour.

Lors de cette séance, j'en étais venu à évoquer mes doutes. Je me demandais si je ne confondais pas amour et désir sexuel. Maddie étant la seule femme avec qui j'avais eu des rapports sans stimulant. Et si je me sentais seulement dépendant d'elle, en fait ?

– Votre blocage venait de ça. Tout ce qui vous rappelait votre père, de près ou de loin, suffisait à anéantir vos efforts. Cette Madeleine, vous l'avez rencontrée dans une de vos fêtes de « riche » mais elle ne voulait pas être là, n'est-ce pas ? Elle n'en avait pas les codes. Et ça a été le déclencheur. Sauf que ce sentiment que vous ressentez, cet attachement est bien plus profond qu'un simple besoin physique. Vous êtes réellement amoureux de cette jeune femme, Geoffrey.

La seule chose dont elle n'a pas réussi à me convaincre, c'est que je pourrais sûrement la rendre heureuse. Je l'ai trahie. Je n'ai pas eu confiance en elle. Maddie mérite mieux.

Alors pourquoi est-ce que je ne peux pas la laisser partir ?

– Je n'aurais pas dû venir, murmure-t-elle. Tu… tu as l'air occupé.
– Diana est lesbienne.

Putain de merde, ferme ta gueule !

Parce que la lueur d'espoir qui vient d'illuminer son regard n'est pas bon signe. Ce n'est pas ce que je veux, ce que j'ai décidé, pour son bien. Je ne vaux plus rien aujourd'hui. Le Geoffrey qu'elle a connu n'existe plus.

– Est-ce qu'on pourrait parler dans un endroit plus intime ?

Je soupire, sachant déjà que je vais accéder à sa demande. Au moins, ça me permettra de mettre

les choses au clair avec elle. Il ne faut pas qu'elle attende quelque chose de moi. De nous. Tout ça est terminé. Je hoche la tête et lui fais signe de me suivre. Je ne tiens pas compte du regard curieux de Diana et fais entrer Maddie dans notre atelier. Je grimpe l'escalier sur la gauche et lui ouvre la porte de mon petit trois-pièces un peu miteux. Je la conduis directement dans la cuisine et lui propose un verre d'eau, qu'elle accepte. Elle s'assoit en face de moi et triture son récipient, ne sachant visiblement pas par où commencer.

– Pourquoi es-tu venue ? grogné-je, gêné par ce silence entre nous.
– Pour toi, me répond-elle franchement en soutenant mon regard.

Je retrouve la Maddie combattante et prête à relever tous les défis qui lui tombent dessus. Mais cette attitude ne m'arrange pas.

– Ce n'est pas une bonne idée, marmonné-je. Je ne suis plus…
– Plus quoi ?
– Je n'ai plus rien, Maddie. Plus un sou. J'ai vendu la villa de Boston et j'ai donné tout l'argent que j'avais à des associations. Je ne vis plus que sur ce que me rapporte mon boulot ici. Et ce n'est pas grand-chose.
– Et donc ?

Elle fronce les sourcils et pince les lèvres, n'appréciant visiblement pas ce que je suis en train de lui dire. C'est pourtant vrai. J'ai un salaire misérable mais qui me suffit amplement pour ma vie de maintenant. J'ai quitté tout le reste. Il n'y a que ma maison près du lac que je n'ai pas eu le courage de vendre, mais je ne l'habite pas non plus. Je n'y ai pas remis les pieds. Trop de souvenirs. De souvenirs heureux avec *elle* .

– Tu crois que c'est ton argent et ton statut qui m'intéressent ? Si c'est le cas, tu m'as vraiment mal jugée, dit-elle, dépitée.
– Ce n'est pas ce que je pense mais… disons que ça peut changer pas mal de choses.
– Je ne vois pas quoi.

Rrrrh, qu'elle est butée, quand elle veut !

– Je ne peux plus rien t'offrir, Maddie, bon sang ! Je n'ai plus la même vie qu'avant.
– Je ne t'ai jamais rien demandé ! me rétorque-t-elle sèchement. Je ne t'aime pas pour ta richesse.

Merde, merde, merde. Mon cœur s'emballe comme un con. Elle m'aime. Putain. Je ne m'y ferai jamais. J'ai la respiration qui part en cacahuètes et je suis obligé de détourner le regard pour lui cacher mon trouble. Ce n'est pas le moment de flancher.

– Tu te vois vivre ici ? lui demandé-je, sarcastique, en lui désignant les alentours.
– Le « ici » m'importe peu, Geoffrey. Si je suis venue te chercher, c'est parce que je pense qu'on a un avenir ensemble.

La voir aussi triste me tord le ventre. Qu'est-ce que j'aimerais la prendre dans mes bras et

retrouver la douceur de ses lèvres. Mais je ne peux pas. Je n'ai pas le droit de l'entraîner avec moi dans cette existence misérable.

– Tu mérites mieux.

– Qu'est-ce que tu en sais ? s'écrie-t-elle en se levant. C'est avec toi que je veux être, peu m'importe si c'est ici ou dans un palace. Toi, que tu sois riche ou pauvre, tu restes le même.

– Je n'en vaux pas la peine.

– Arrête…

– Je ne te rendrai pas heureuse ! m'énervé-je. Je ne suis pas quelqu'un de bien, dans le fond, et tu le sais. J'ai fait du mal…

– Et tu penses ne pas mériter le bonheur ? Tu étais un enfant, Geoffrey. Tu ne peux pas te reprocher éternellement ce qu'il s'est passé il y a des années.

– Sauf que cette violence, je l'ai encore en moi ! Je ne veux pas te faire de mal, ni à toi ni à nos enfants !

Je reprends mon souffle après cette sortie. Maddie soupire et se rassoit. Je me sens impuissant face à elle, je ne veux pas qu'elle souffre mais je ne suis pas bien pour elle. Je suis une thérapie pour gérer ma violence et ce besoin d'exploser que je ressens encore par moments, mais je ne suis pas prêt. Je ne prendrai pas ce risque. Hors de question de la mettre en danger.

– Tu n'as pas handicapé Léonard Troule.

– Qu'est-ce que…

– Je me suis renseignée, m'explique-t-elle. J'ai trouvé la réaction de ton… de Dustin étrange quand je lui en ai parlé. J'ai découvert qu'il y avait une association à son nom. Une association de soutien pour les personnes atteintes de la myopathie de Duchenne, une maladie génétique rare et qui entraîne une dégénérescence du tissu musculaire.

– Pourquoi tu me dis…

– Je les ai appelés, me coupe-t-elle. Le président de l'association est le père de Léonard. Il connaissait bien le nom de Dureyi puisque vous êtes l'un de leurs donateurs les plus généreux. Il m'a ensuite expliqué que son fils était atteint de cette maladie depuis sa naissance.

– Depuis sa naissance ? répété-je sans vraiment comprendre.

– Oui, Geoffrey. Tu n'as jamais handicapé cet enfant, il l'était déjà. Léonard a souvent été victime des autres enfants, à cause de sa différence, et son père ne m'a pas parlé de toi.

– Pourtant… je l'ai bien frappé.

– Oui, c'est sûrement arrivé, concède-t-elle. Mais tu n'as pas son handicap sur la conscience.

J'ai du mal à digérer et je fais les cent pas devant mon évier. Mes mains passent frénétiquement dans mes cheveux. Je n'ai donc pas détruit sa vie ?

Ça ne règle pas mon problème de violence mais ça allège un peu le poids qui comprimait ma poitrine depuis toutes ses années. Dustin m'a laissé croire que j'avais bousillé cet enfant. Une bouffée de haine m'envahit en repensant à toute cette culpabilité qui m'a rongé, jour après jour. Je ne suis peut-être pas si monstrueux que ça, finalement. « Vous pensez ne rien mériter, Geoffrey, mais c'est une idée que vous a inculquée votre père en vous traitant de la sorte, en vous manipulant. Un

enfant ne naît pas mauvais. Il subit l'éducation qu'on lui donne et se forge en suivant le modèle de ses parents. D'après ce que vous m'avez raconté, vous êtes un enfant maltraité, je n'ai aucun doute là-dessus ». Je m'agrippe aux rebords du plan de travail et tente de reprendre ma respiration. Les mots d'Abbey Raphton résonnent à mes oreilles. « Un enfant ne naît pas mauvais. » Bordel, je commence à comprendre ce qu'elle a voulu dire.

– J'ai rencontré ta mère avant de venir, m'apprend Maddie, changeant brusquement de sujet.

Je serre les poings et mes mâchoires se crispent. Allie Sard… Je ne la considère même plus comme ma mère. Pas après ce qu'elle a fait. Elle a tout manigancé pour que tout retombe sur Maddie et que je la crois bêtement coupable.

Je n'ose même pas me retourner pour affronter son regard. Je me sens honteux.

– Je suis désolé de l'avoir crue.
– Personne n'aurait pu se battre contre *The Best I.P.* , soupire-t-elle. J'ai moi aussi baissé les bras quand tu m'as appris que c'était lui qui te fournissait ces preuves.
– Je n'aurais pas dû…
– Geoffrey, ça suffit !

J'entends Maddie se lever et s'approcher de moi. Elle attrape mon épaule pour me tourner face à elle et je croise son regard flamboyant de colère.

– Ça m'a fait mal, bien sûr, mais je ne pouvais pas me battre contre ce type ! Ce qui m'insupporte vraiment, c'est que tu ne sois pas venu me chercher après ça ! Quand tu as su que je n'y étais pour rien !

Je déglutis, conscient de l'avoir profondément blessée par mon silence. Mais c'était volontaire. Avec le temps, elle m'aurait oublié.

– Je voulais que tu passes à autre chose, lui avoué-je sincèrement.
– Pourquoi ? me demande-t-elle d'une voix douloureuse.
– Pour que tu aies une chance d'être vraiment heureuse !
– C'est avec toi que je serai heureuse, Geoffrey.

Je secoue la tête. Cette discussion ne nous mènera nulle part. Elle nous fera plus de mal que de bien. J'ai passé plusieurs mois à tenter de l'oublier. La revoir aujourd'hui est en train d'anéantir tous mes efforts, et toute ma résistance.

– Ne me repousse plus, Geoffrey, murmure-t-elle en faisant un pas supplémentaire vers moi.

Je me décale un peu mais Maddie me barre le passage. Son parfum monte jusqu'à mes narines et je m'empêche de le respirer. Trop de souvenirs afflueraient. Je veux garder la tête froide.

– Ne reste pas ici, lui demandé-je dans un souffle.

– Tu veux que je m'en aille ?
– Oui. Non. Merde.

Je me pince l'arête du nez. Pourquoi est-ce que je ne suis plus sûr de ce que je voulais ? J'étais persuadé d'avoir fait le bon choix. Je n'aurais jamais pensé qu'elle serait venue me chercher.

– Tu te dévalorises sans cesse, me reproche Maddie. Mais je ne compte pas abandonner.
– Tu devrais. Je ne t'apporterai rien de bon. Je ne m'en sens pas capable.
– Mais merde, à la fin, s'écrie-t-elle en attrapant ma chemise. Arrête !

Elle me plaque violemment contre la porte du frigo et ma tête cogne contre la surface lisse. Je grimace mais n'ai pas le temps de me plaindre. Maddie resserre ses doigts autour de mon col et des larmes lui montent aux yeux.

– Est-ce que tu m'aimes ? me demande-t-elle de but en blanc.
– Maddie, soupiré-je.
– Est-ce que tu m'aimes ?! insiste-t-elle.
– Oui ! finis-je par lui crier. Mais ça ne change…

Je suis interrompu par ses lèvres. Son baiser est ardent, diablement enivrant et me fait regretter de vouloir la tenir à l'écart. Sans que je puisse m'en empêcher, mes mains l'agrippent, retrouvant avec plaisir les courbes de son corps. La sentir contre moi m'avait terriblement manqué. Mon sexe tressaille et je voudrais qu'elle ne s'éloigne plus jamais de moi.

Maddie rompt notre baiser et nous sommes tous les deux à bout de souffle. Elle relâche ma chemise et s'écarte d'un pas. J'ai presque peur qu'elle ait abandonné le combat, finalement. Sacré paradoxe.

– Dis-le, m'ordonne-t-elle en me défiant du regard.
– Ça n'a pas d'im…
– Dis-le !

J'ai le cœur qui bat comme un fou. Si je le dis, je ne pourrai plus faire semblant de ne pas la vouloir dans ma vie. Ce n'est pas que je n'en ai pas envie. Je lutte contre ça pour ne pas gâcher son avenir. Comme je tarde à répondre, ses yeux s'assombrissent. Si je ne fais rien, je vais la perdre.

Décide-toi !

– Putain, Maddie, je t'aime ! Je t'aime comme un fou, d'accord ? Et maintenant, hein ?
– T'es vraiment un crétin, dit-elle avec un sourire.

Ses doigts viennent caresser ma joue et je frissonne à son contact. Mes épaules s'affaissent. Ça m'a fait du bien de le lui dire. Ça, je ne peux pas le combattre. Ce sentiment est tellement fort. Mais la phrase qui sort de ses lèvres juste après me glace. Parce qu'elle est sérieuse et que ça me fait peur.

– Épouse-moi, Geoffrey.

Épilogue

Maddie

Je m'étire après avoir passé quelques heures devant mon ordinateur. Je me frotte les yeux puis tends les bras vers le haut pour soulager la tension en bas de mon dos. Cette position un peu avachie devant mon écran n'est pas une très bonne chose. Mais je suis contente de moi. Mon nouveau logiciel fonctionne bien. J'ai ajouté des applications et le tout me paraît plus facile à prendre en main. En tout cas, pour gérer les comptes du garage, c'est parfait. J'ai hâte de l'envoyer à mon éditeur. Depuis deux ans, maintenant, je suis développeur pour une marque en plein essor et qui propose aux entrepreneurs des outils pour les aider à mieux gérer leur entreprise.

– Mamaaaaaaaaan !
– Je suis dans le bureau ! réponds-je en souriant.

On dirait qu'un tsunami est en train de dévaler l'escalier de l'atelier. Le trois-pièces qu'habitait Geoffrey il y a quatre ans a été réaménagé en salle de jeu et de repos avec coin cuisine et salon. Savannah y passe une grande partie de sa journée avec Nathalia, sa nourrice. Elle adore savoir que nous sommes juste en dessous.

Une petite tête blonde apparaît dans mon champ de vision. Ses petits yeux bleus malicieux me scrutent et elle cache ses mains derrière son dos. Je sens venir la bêtise. Cette petite chipie de 3 ans se dandine d'un pied sur l'autre tout en faisant une petite moue boudeuse, adorable.

– Qu'est-ce qu'il se passe, petit moucheron ?
– Roh, maman !

Ma fille déteste ce surnom. Moi, je l'adore.

– J'ai fait un dessin pour Tintin.
– Tintin ?

Savannah s'approche finalement et me montre rapidement une feuille recouverte de peinture avant de la coller sur mon ventre rebondi. Ses mains sont bariolées et les taches d'encre remontent jusqu'à ses coudes. On peut dire qu'elle s'y met à fond.

– Tintin ? répété-je avec un froncement de sourcils.
– J'aimerais bien que mon petit frère s'appelle Tintin, me rétorque-t-elle. Ça lui plaira, tu crois ?
– Ton dessin, oui, il est magnifique. Pour Tintin, non, sûrement pas.
– Pffff…

Savannah soupire et fait voler quelques mèches de cheveux qui lui tombent sur le front. Elle finit

par poser le dessin sur mon bureau et repart en courant vers l'extérieur du garage. Un sourire aux lèvres, je caresse doucement mon ventre. J'entame le sixième mois de grossesse maintenant et j'ai hâte de donner un petit frère à Savannah, mais il est hors de question qu'elle choisisse le prénom. Surtout pas Tintin ! Si elle espère qu'on l'écoutera, c'est parce que nous ne sommes pas encore décidés, son père et moi, et qu'elle meurt d'envie de savoir.

Je me lève, attrape le dessin de ma fille et sors de l'atelier. Au dehors, le soleil de printemps brille et répand une douce chaleur. Je vais accoucher en plein cagnard, ça ne va pas être des plus agréable. Après avoir mis au monde Savannah pendant une tempête de neige, là, on change radicalement de conditions.

Je retrouve Geoffrey près d'une voiture au capot ouvert. Il est penché sur le moteur et m'offre une vue imprenable sur son fessier, bien moulé par le jean tendu. J'adore ce style de garagiste un peu rebelle. En tout cas, ça change du costard cravate de nos premières rencontres. Il avait la classe, c'est sûr, mais ce petit côté voyou le rend encore plus sexy.

– Mais elle veut pas, se plaint Savannah qui fait le tour du véhicule en traînant les pieds.
– Elle doit avoir une bonne raison, lui rétorque son père sans changer de position.
– Pourquoi tu es toujours de son côté ?
– Parce qu'il sait très bien choisir, rétorqué-je, la faisant sursauter.

Savannah croise les bras sur sa poitrine, boudeuse, alors que Geoffrey part d'un rire taquin en se redressant. Comme à chaque fois que ses yeux glissent sur mon ventre, son regard se met à briller de fierté. Il s'essuie prestement les mains sur un torchon qu'il garde dans le fond de sa poche arrière et vient me rejoindre.

– Salut, beauté, murmure-t-il contre mes lèvres.
– Elle a essayé de te soudoyer ?
– Je n'ai pas tout compris mais je suis resté prudent.

Il se décale pour venir m'enlacer par-derrière et poser ses deux mains, doigts écartés, sur le ballon arrondi qui me sert de ventre. Comme s'il réagissait à la chaleur de son père, le bébé donne un petit coup qui fait glousser Geoffrey.

– Qu'a-t-elle proposé, cette fois-ci ? me demande-t-il.
– Tintin, grincé-je avant de soupirer. Il va falloir qu'on se décide pour lui couper l'herbe sous le pied une bonne fois pour toutes.
– Ce n'est que le deuxième et on a déjà du mal à se mettre d'accord. Qu'est-ce que ça va donner pour les autres ?

Je m'écarte d'un coup et me retourne pour lui faire face, les mains posées sur les hanches.

– Les autres ? Arrête de plaisanter, Geoffrey. Deux, c'est largement suffisant. Et tu étais d'accord.
– J'étais d'accord pour attendre de voir comment on s'en sortait avec deux. Nuance. Trois ou quatre, ça ne me déplairait pas.

– Tu es fou, soufflé-je en croisant les bras.
– Je sais de qui tient Savannah, me fait-il remarquer, moqueur.

Je me retiens de lui tirer la langue, ça lui ferait trop plaisir, à ce traître. Nous n'aurons que deux enfants. Il m'a convaincue pour le deuxième en me rappelant nos enfances respectives de fils et de fille uniques. Il ne souhaitait pas que Savannah vive la même chose. Et je lui ai donné largement raison. Sauf que je ne me vois pas élever une tribu non plus. C'est crevant, ces petits diables, et on n'en a qu'une pour l'instant ! Alors à deux, ils vont nous faire vivre un enfer.

– Quand je pense que c'est moi qui ai insisté pour le premier, marmonné-je en me tapant le front.

Geoffrey se marre tout en allant se laver les mains. À l'époque, il ne se sentait pas prêt. Il avait peur surtout qu'on ne s'en sorte pas financièrement. Les deux premières années ont été laborieuses pour nous, effectivement. Et puis j'ai fini par vendre mon premier logiciel de gestion d'entreprise et ce complément nous a bien sauvé la mise. Diana a finalement vendu ses parts à Geoffrey, qui a pu transformer le garage comme il le souhaitait. En plus, ses grands-parents, les parents d'Allie, sont venus vivre non loin de chez nous pour profiter de leur future arrière-petite-fille et ils ont de l'amour et de l'argent à revendre. Ils veulent se racheter. Et ils le font bien. Je sais que ma mère attend la retraite de mon père pour se rapprocher. Ils projettent déjà de vendre leur maison en France. Nos rapports se sont vraiment améliorés et Amélie se révèle être une vraie grand-mère gâteau.

Je vais m'asseoir à l'ombre d'un bouleau en attendant que mon mari me rejoigne. Je souris tout en observant Savannah faire des aller-retours devant le garage. Ce petit monstre a une place tellement grande dans notre vie. Je repense au chemin que nous avons parcouru et me dis que je suis vraiment heureuse, maintenant. Depuis que Geoffrey a accepté de m'épouser, nous formons un couple uni, sans secrets, sans réserves sur nos sentiments ou nos ressentis. Il a continué à voir son psy encore quelques mois après notre mariage, parce que sa peur de mal faire le tenaillait toujours un peu. Je suis soulagée qu'il ait dépassé tout ça. Tout n'est pas toujours parfait et je dois quand même, par moments, lui tirer les vers du nez mais il ne se défile plus. Il affronte les problèmes et, depuis la naissance de notre petit moucheron, il a compris pas mal de choses. Que le comportement de ses parents n'était pas celui de la plupart des parents, qui ne souhaitent que le bien-être de leur enfant. Il se bat à chaque instant pour protéger notre fille et lui donner un cadre de vie sain, encourageant, dont les limites sont définies en concertation avec moi. Nous avançons ensemble.

Geoffrey me rejoint au bout de quelques secondes et sa jambe se colle à la mienne. J'aime sentir sa chaleur, sa proximité. Je sens que quelque chose le tracasse et c'est sûrement lié à la date d'aujourd'hui.

– Ça va faire un an, murmure-t-il.
– Je sais, dis-je en lui caressant le dos.

Il pose les coudes sur ses genoux et croise les doigts sous son menton. Son regard s'attriste. Une année s'est écoulée depuis le suicide de son père. Dustin a été arrêté et emprisonné pour détournement de fonds. Il a pioché énormément d'argent dans les caisses de Dureyi Marque alors que

l'entreprise était en train de couler. Des milliers de personnes se sont retrouvées au chômage. Et je sais que Geoffrey se sent un peu responsable de cette situation, lui qui a tout quitté du jour au lendemain. Quand il a reçu toute la fortune de son père, il s'est empressé de rembourser les salariés lésés. Il n'a rien gardé pour lui. Il m'a demandé si je lui en voulais d'être aussi égoïste, de ne pas penser à nous mais je n'ai jamais été aussi fière de lui. Ce qui restait, nous l'avons donné à une association dont nous sommes les parrains. « Us, Children » a vu le jour il y a quelques années. Une association pour soutenir les enfants maltraités, physiquement et psychologiquement. Elle combat toute forme de maltraitance en mettant au jour les formes les moins connues.

Geoffrey doit se sentir un peu orphelin, maintenant. Sa mère a préféré retourner dans le passé, avec ce fameux Jeff. Elle est internée dans un établissement spécialisé et le médecin qui la suit n'a pas beaucoup d'espoir de voir son état s'améliorer.

J'attrape la main de mon mari et la serre entre mes doigts. Son sourire triste me chagrine. C'est le moment que choisit Savannah pour lui sauter au cou. Et son éclat de rire nous met immédiatement du baume au cœur.

– Attrapé ! glousse-t-elle avant de s'enfuir.
– Elle veut que je la poursuive ?
– Je crois bien, confirmé-je.

Geoffrey se lève, fait un pas vers elle puis revient vers moi. Il se penche pour m'embrasser et son regard intense me donne chaud, tout à coup. Foutues hormones.

– Je t'aime, murmure-t-il.
– Papa ! entend-on crier.
– Je t'aime aussi. File, ta fille t'attend.

Et le voilà parti à la poursuite de notre fille. À peine quelques minutes plus tard, j'entends leur rire à tous les deux. Le coup de blues a l'air d'être parti. Il ne mérite pas de se prendre autant la tête pour tout ça. Il n'est pas responsable des actes de son père. Il a bien trop subi depuis son enfance. Lui se sent peut-être sans repères mais pour moi, il est tout simplement libre. Dustin n'aura plus d'emprise sur lui. Les gens qui l'entourent désormais me paraissent tous honnêtes et emplis de bonnes intentions à son égard. Et puis, Savannah est là. Son petit frère aussi, bientôt. Tout ce monde-là va bien l'occuper. Au lieu de se tourner vers le passé, il n'aura plus qu'à regarder son avenir.

Ma poche arrière se met à vibrer et je me tortille un peu pour sortir mon téléphone portable. Je viens de recevoir une photo. Je suis contente d'avoir des nouvelles d'Angie et, visiblement, tout se passe bien. Elle est partie en pseudo-lune de miel avec son fameux William, un lord anglais, si j'ai bien compris, qu'elle avait rencontré avant de me rejoindre aux États-Unis. Elle a l'air heureuse. C'est elle, d'ailleurs, qui refuse le mariage. Une belle-famille trop compliquée. Trop de responsabilités, de contraintes. Je crois bien qu'ils se sont un peu enfuis. Je lui envoie un message pour lui souhaiter tout le bonheur possible.

Je repose mon téléphone sur le banc et place ma paume sur mon ventre. Je prends le temps de respirer, de mesurer ma chance d'être enfin avec l'homme de ma vie et de construire notre avenir ensemble, pour offrir le meilleur à nos enfants. J'ai une pensée fugace pour ma cousine, Briana. Je ne l'ai pas vue depuis un moment. On est un peu en froid, d'ailleurs. C'est vrai que j'ai refusé de me rendre à son dernier mariage, le troisième. Son premier mari était son prof d'art à la fac. Ça n'a pas tenu bien longtemps. Elle a fini par divorcer pour se remarier quelques semaines plus tard avec son prof de littérature. Cette fois-ci, c'est un guitariste qui lui fait faire le tour du monde. Il a déjà dépassé les deux autres en termes de durée.

À la fin de la journée, nous retrouvons notre maison. Dans un petit quartier résidentiel, non loin de l'école de Savannah, nous pouvons profiter d'un jardin avec terrasse et balançoire. Geoffrey a tenu à vendre sa maison près du lac pour faire construire notre chez-nous, qui nous ressemble et qu'on a choisi ensemble. Il a vraiment voulu tourner une page et tout recommencer. Une fois notre fille douchée et couchée, nous nous asseyons sur la balancelle extérieure. Je pose ma tête sur l'épaule de mon mari et apprécie la chaleur de son bras autour de mes épaules. Un soupir m'échappe.

– Tu devrais peut-être penser à t'arrêter, me fait-il remarquer en posant un baiser sur mon front.
– Hum, ça va encore. C'est juste le siège de bureau qui n'est pas des plus confortable.
– On apportera un coussin, alors, rit-il.
– Bon, et si on se mettait d'accord sur ce prénom ?
– Bonne idée. Sinon je sens qu'on va finir par craquer et accepter une des propositions de Savannah !
– Hors de question !
– OK. Alors, que dis-tu de Marcus ?
– Ça fait vieux et grosse brute aux gros bras.
– D'accord… quels préjugés ! se moque-t-il.
– Auguste ?
– Beurk ! Anton ?
– Trop américain.
– Il est américain !
– Et français, le rembarré-je en croisant les bras sur ma poitrine.
– On n'avance pas beaucoup, là.

Geoffrey ferme les yeux, cale sa main sur mon ventre et son front contre ma tempe. Je le laisse faire, le sourire aux lèvres, amusée par son comportement. Comme s'il pouvait deviner le prénom de notre fils en communiquant avec lui.

– Noah ? me propose-t-il.

Je fronce les sourcils et ouvre la bouche pour protester. Noah ? Finalement, pourquoi pas ? Je le répète plusieurs fois dans ma tête puis le murmure à voix basse.

– Ça sonne plutôt bien, constaté-je.
– Noah Beauchamps-Dureyi.

– Noah Beauchamps-Dureyi, répété-je, conquise.

Ce sera donc Noah Beauchamps-Dureyi. C'est un peu long mais il saura au moins qu'il est bien entouré. Deux familles réunies pour l'aimer. Deux noms accolés qui sonnent comme un parfait accord.

Nous t'attendons, Noah.

FIN

Disponible :

Extreme Lovers - 1

Bad boy tatoué et skateur professionnel, Aaron vit à cent à l'heure et ne s'attache à personne. C'est trop dangereux. Ce qu'il veut, c'est vivre le moment présent. S'amuser, se défoncer, coucher avec les plus belles filles et, quand son heure sonnera, partir sans regret mais surtout, sans personne à regretter. Sans personne pour le pleurer.
Mais il suffit d'une fête pour que tout bascule.
Étudiante en première année de droit, Kim a tout de la fille parfaite : sérieuse, déterminée, en couple depuis des années… Aaron n'aurait jamais dû la croiser, encore moins être séduit.
Mais un bad boy ne refuse jamais un défi.

Tapotez pour télécharger.

Découvrez *SIENNA : Me venger de lui* de Avril Rose

SIENNA :
ME VENGER DE LUI

Premiers chapitres du roman

ZSIE_001

Note de l'auteure

En France, une femme meurt tous les trois jours sous les coups de son conjoint ou de son ex-conjoint (chiffres 2016).

Les violences conjugales continuent de tuer encore aujourd'hui.

Stop à la violence.

« Il n'aurait pas supporté l'idée de ne pas être le dernier à l'avoir vue vivante, le dernier à avoir reçu d'elle un regard, voire celui qui aurait eu la chance inespérée d'enregistrer son dernier souffle, pour pouvoir s'en vanter et le revendiquer comme une victoire ou comme un avantage sur nous, ou contre nous. »

Éric Reinhardt, *L'Amour et les Forêts*

Chapitre 1

Un an, quatre mois et dix-huit jours que je suis enfermée ici.

Un an, quatre mois et dix-huit jours que j'attends que le temps veuille bien s'écouler. Le temps est mon pire ennemi. Quand je pense qu'avant d'arriver ici, je courrais après lui sans arrêt. Aujourd'hui, les journées me paraissent interminables.

Le temps a un côté sadique. Il ralentit pour rendre la situation encore plus difficile, voire intolérable. Parce que ma seule occupation est de penser aux raisons qui m'ont menée en prison et au calvaire qu'était ma vie avant d'y entrer. Ressasser inlassablement les souvenirs douloureux, les revivre comme s'ils étaient encore réels aujourd'hui, souffrir. Mais je dois l'avouer, l'enfer est plus doux ici que dehors, avec lui.

Un an, quatre mois et dix-huit jours que je survis dans la pénombre. Si je devais décrire la lucarne de ma cellule en un seul mot, ce serait « trop ». Trop petite pour laisser entrer la lumière du jour, trop haute pour que je puisse contempler quoi que ce soit, trop barricadée pour que je puisse oublier un instant où je suis.

– Les barreaux servent de protection, m'a expliqué la surveillante qui m'a conduite dans cette pièce pour la première fois.

Une protection pour qui ? Pour moi, pour que je ne commette pas l'irréparable ? Pour la société, pour ne pas que je m'évade ? Je ne lui ai pas posé la question. Je ne pose jamais de questions. J'attends. J'attends que le temps s'égrène.

Vous savez ce qu'on dit ? Lorsqu'on perd un sens, les autres se développent. J'ai progressivement cessé d'utiliser la vue, le toucher et le goût depuis mon arrivée en maison d'arrêt. En revanche, mon ouïe est devenue de plus en plus fine, amplifiant tous les bruits du quotidien : les verrous qui s'ouvrent et se referment à longueur de journée, les trousseaux de clés manipulés par les surveillantes, leurs allées et venues dans les couloirs, les pleurs de certaines détenues, leurs cris, leurs insultes, leurs rires, leur folie parfois.

Nous sommes toutes tellement différentes. Extraverties ou repliées sur nous-mêmes, rebelles ou dociles, persécutrices ou persécutées, éduquées ou nées dans la mauvaise famille. Certaines sont là parce qu'elles l'ont cherché, d'autres le sont par erreur.

Quoi qu'il en soit, on a toutes un point commun : on est toutes dans la même galère. Enfermées.

***

Je suis allongée sur mon lit, les mains croisées derrière la tête, contemplant le plafond sali par les

années, percevant le bruit encore lointain des chariots qui grincent. Je vaque à mes occupations habituelles : ruminer et attendre.

Il est un peu plus de dix-sept heures. Je le sais parce que pratiquement tout le monde est rentré dans sa cellule – y compris ma codétenue – pour la gamelle. En langage carcéral, la gamelle, c'est le repas. Comme si nous étions des bêtes. Je ne trouve pas cela choquant. Réaliste plutôt. Nous sommes un troupeau et les surveillantes sont nos bergers.

Le repas est servi entre dix-sept heures trente et dix-huit heures dix. Aussi tôt parce qu'après, le service de nuit prend la relève. Cela rend la phase nocturne encore plus longue qu'elle ne l'est dehors. Alors depuis quelques mois, j'essaie de mettre à profit toutes ces heures pendant lesquelles je ne dors pas. Mon but ? Être prête le jour de ma sortie.

– Marcelly, visite ! me surprend une surveillante.

Une visite ? À cette heure-ci ?

Il n'y a pratiquement jamais de visites à l'approche de la gamelle. Ça dérange tout le monde : les surveillantes, parce que ça contrarie leur fin de service, et les détenues, parce que merde, les visites, c'est la journée ! On n'a quasiment que ça à faire !

Une visite tardive, ce n'est généralement pas bon signe. Qu'est-ce qui m'attend cette fois-ci ? Je n'en ai aucune idée mais je ne ressens rien : ni peur, ni inquiétude, ni impatience. Pas d'espoir non plus. Voilà ce que ma condamnation et la prison ont fait de moi : une enveloppe vide. Je suis terrorisée par le passé, je crains le futur, mais au présent, je n'ai aucune émotion. Sauf quand je pense à lui.

Je descends brusquement du lit superposé et me poste devant la porte, attendant que la surveillante – je sais qu'elle se prénomme Béatrice – la déverrouille. Je suis capable, juste en fermant les yeux, de reproduire mentalement le détail de chacun de ses mouvements : trouver la bonne clé, l'introduire dans la serrure, faire deux tours de clé, ouvrir la porte dans un long grincement, me laisser passer et la refermer. Puis je la précède pour me diriger vers l'espace dédié aux visites. Je perçois son pas lourd juste derrière moi. Béatrice est une surveillante très professionnelle et attentive, comme la plupart du personnel ici. Son visage est marqué par la fatigue et le poids des années de travail dans cet environnement particulier. Être enfermé, ça ne laisse pas de traces que chez les détenus.

Je reste silencieuse, comme toujours.

Mon cœur se met à palpiter plus fort lorsque je découvre l'identité de mon visiteur surprise.

Je pénètre dans la petite pièce de visite avec une pointe d'angoisse dans l'estomac. C'est étrange de ressentir enfin quelque chose. J'étais persuadée que toute émotion avait quitté définitivement mon corps. J'attends que la surveillante s'éclipse et qu'elle ait refermé la porte derrière elle avant de prononcer un mot.

– Patty ? m'inquiété-je.

Patricia est ma visiteuse de prison. Veuve depuis quelques années, elle a arrêté de travailler après le décès de son mari pour se consacrer pleinement à des actions sociales. Me visiter en prison en fait partie. Elle m'accompagne depuis mon arrivée ici, sur l'insistance bienveillante de ma conseillère pénitentiaire, Corinne Rolland.

Malgré ma réticence, j'ai tout de suite lu dans les yeux bleu foncé et gorgés de vie de cette quinquagénaire qu'elle était pleine de générosité. Mais il m'a fallu de longs mois avant de parvenir à me confier à elle. Elle est une oreille attentive et parvient généralement à trouver les mots pour m'apaiser.

Notre relation, nous le savons toutes les deux, est contraire à bien des égards au code de déontologie des visiteurs. Alors nous gardons nos distances en présence des surveillantes. Patty pourrait perdre sa carte de visiteur si quelqu'un apprenait à quel point nous sommes devenues proches.

Elle se lève de sa chaise et vient me prendre dans ses bras, sa façon habituelle de me dire bonjour depuis que les barrières entre nous sont tombées.

– Comment tu vas, Sienna ? s'enquiert-elle en me détaillant de la tête aux pieds, les sourcils froncés.
– Ça va, ça va, éludé-je. Qu'est-ce que tu fais là ?

Elle se rassoit et m'invite à faire de même. Je prends place sur la chaise libre en face d'elle et pose mes coudes sur la petite table rectangulaire qui occupe pratiquement tout l'espace. Juste à côté de Patty, installé sur le mur, le bouton alarme rouge tranche avec le beige coquille d'œuf de la salle. Depuis mon entrée à la maison d'arrêt, je n'ai entendu cette alarme que quatre fois. Mais c'est amplement suffisant. Son bruit assourdissant résonne dans toute la prison pour déchirer les tympans de tous ses habitants. Comme pour nous punir de l'erreur commise par l'une des nôtres.

Les souvenirs de ma première visite refont surface. J'avais rendez-vous avec mon avocat. J'étais persuadée qu'on serait dans une grande salle sous surveillance, commune à tous les détenus et à leurs visiteurs, à la *Orange is the New Black* . Quand j'ai découvert la réalité du terrain, je me suis dit que je regardais trop de séries américaines. La salle qui nous accueille est identique aux autres salles de visite : exiguë, sans fenêtre, étouffante et éclairée d'une lumière blanche agressive. Mais elle est notre seul lien avec le monde extérieur.

Patty est gênée ; elle triture ses mains, joue avec son alliance et gesticule sur sa chaise.

– Je… Je dois partir, Sienna, lâche-t-elle soudainement en replaçant sa frange.

Elle verrouille son regard désolé au mien.

– Qu… Quoi ? Partir ? Où ? Comment ça ? paniqué-je.

J'ai dû mal entendre !

Patty est une des rares personnes en qui j'ai confiance. Je n'imagine pas un seul instant ma vie ici sans elle. Elle est ma bouffée d'oxygène hebdomadaire dans cet environnement suffocant.

– Papa a été hospitalisé il y a quelques jours. Son état de santé s'est dégradé. Je vais aller le rejoindre. Je suis tellement désolée de te quitter…

Elle soupire, visiblement tiraillée entre son désir d'être aux côtés de son père et sa crainte de me laisser. Je sais qu'elle a conscience de son importance pour moi. Et je sais quelle importance a son père pour elle.

– Comment va-t-il ? me préoccupé-je.

Son père est atteint d'un cancer du pancréas depuis un peu moins de deux ans. À cause de ses poussées de fièvre régulières, l'équipe d'oncologie reporte souvent sa chimio, laissant le champ libre aux cellules malades pour se propager.

Les yeux de mon amie s'embuent. Voir Patty si inquiète me fait oublier mes propres angoisses. Je pose ma main sur la sienne pour l'apaiser.

– Ton père a besoin de toi, tu dois y aller.

Elle s'essuie délicatement les yeux.

– Je m'inquiète pour toi, me confie-t-elle.
– Ne t'en fais pas, ça va aller.

Je ne sais pas si j'essaie de la convaincre, elle, ou de me convaincre, moi.

– Où vas-tu vivre, là-bas ?
– Chez Papa, en banlieue de Marseille. Dans sa petite maison. Je reviendrai te voir dès que je le pourrai, je te le promets. Et puis, tu as mon numéro, tu m'appelles quand tu veux. Enfin… dès que tu y seras autorisée.

Je ne réponds rien. Patty sait que je ne passe aucun appel, la liste des personnes que je suis autorisée à contacter étant d'ailleurs parfaitement vide. Si on met de côté mon avocat, évidemment.

– Je ne serai jamais autorisée à t'ajouter à la liste.
– Parce que je suis ton ex-visiteuse ? Ce ne sera pas un souci. Primo parce que je vais rendre ma carte de visiteur de prison, et secundo parce que le chef d'établissement y sera favorable, j'en suis sûre. Alors, c'est un ordre ! sourit-elle.

J'acquiesce en silence.

– Nos rencontres vont beaucoup me manquer, tu sais, lui avoué-je.

– À moi aussi, Sienna… Je resterai toujours ta bénévole préférée, hein ?
– Évidemment ! Tu seras la seule de toute façon.
– Justement… à ce sujet… commence-t-elle hésitante. Il y a d'autres bénévoles à l'association. Je vais me faire remplacer, tu veux bien ?
– Non ! Hors de question ! m'insurgé-je.

Personne ne pourra remplacer Patty. Je ne veux personne d'autre qu'elle. Il a fallu beaucoup de temps et énormément de patience à Corinne Rolland pour me convaincre d'accepter de rencontrer cette femme qui est aujourd'hui mon amie. Je ne veux pas tout recommencer. Le doute, les questions détournées, le regard d'une autre sur ma condamnation. Je n'ai pas la force de subir à nouveau tout cela. Je suis en train de préparer l'avenir, je ne veux plus parler du passé. J'y pense suffisamment.

– Sienna… Il faut que tu continues à avoir des visites. Tu es déjà trop isolée. Tu as besoin de parler à quelqu'un, même si c'est de la pluie et du beau temps. Laisse-moi en faire la demande. Je t'ai trouvé quelqu'un de bien, tu sais que tu peux me faire confiance, pas vrai ?
– Ce n'est pas le problème. C'est juste que… que je ne veux personne d'autre. Je n'en ai ni le courage ni l'envie.
– Tu n'en avais pas plus au début avec moi, je te rappelle ! me taquine-t-elle.

Je souris en repensant à nos premières rencontres. La pauvre Patty m'a posé des questions auxquelles j'ai répondu froidement et succinctement pendant des semaines, détruisant chacun de ses efforts. Puis elle a changé de stratégie et a décidé de rester silencieuse elle aussi. Ça me surprenait de la voir si calme et si respectueuse de mon silence. Un jour, elle s'est remise à parler. Pas de moi, mais d'elle. Et elle finissait toujours notre entrevue par : « Et toi, tu veux me parler de toi ? » Je faisais non de la tête, alors elle partait. Jusqu'au jour où j'ai dit oui, comme ça, sans raison. Par instinct. J'ai commencé à lui expliquer pourquoi j'étais là. Aujourd'hui, elle en sait plus sur moi que n'importe qui d'autre. Y compris sur mes projets.

– Et ça serait bon pour ton dossier, argue-t-elle. C'est important de prouver que tu pourras facilement te réinsérer une fois sortie. Montre que tu n'es pas renfermée et que tu t'ouvres aux autres !

Son argument fait mouche. Sortir d'ici, c'est ma priorité. Elle le sait. Je le vois à son sourire en coin.

– Sienna, dis oui, s'il te plaît… Je serai plus sereine si je sais que tu as quelqu'un à qui parler.
– Bon… si c'est toi qui l'as choisie, c'est d'accord, abandonné-je.
– J'ai trouvé la personne idéale, je te le promets, sourit-elle à la fois victorieuse et mystérieuse.

Elle me serre affectueusement la main avant de la relâcher.

– Alors, raconte-moi un peu. Comment te sens-tu ? Est-ce que tu dors mieux ?
– Pas vraiment.
– Tu penses encore à Antoine ?
– Sans arrêt. Je suis enfermée ici alors que lui, il est dehors et joue les victimes. Cette idée m'est

insupportable. C'est lui qui devrait être là, pas moi ! m'énervé-je.

Dès que je parle d'Antoine, mon cœur se serre et mes nerfs se tendent.

– Il faut que tu fasses table rase du passé. Si tu persistes à vouloir te venger, il n'en ressortira rien de bon.

– Mais ce ne serait que justice !

– Mais à quel prix ? s'exaspère-t-elle. Tu risques plus gros encore ! Sienna, il faut que tu prépares ta sortie pour construire enfin ta vie. Ta vie à toi ! Chercher à te revancher d'Antoine, c'est le laisser être maître de ta vie, encore et encore. Oublie-le. Il paiera ce qu'il a fait un jour ou l'autre, tu verras.

Patty essaie de me convaincre d'abandonner même si elle sait que ses tentatives sont vaines.

– Construire ma vie ? Comment ? Je n'ai plus rien. Plus de travail, plus d'appartement, plus d'amis, plus rien. Il m'a tout pris. Et plus encore. Je ne sais plus ce que c'est que de rire, d'aimer, de vivre !

– Tu y arriveras, petit à petit. Tu verras, tente-t-elle de me rassurer. Des nouvelles de ta sortie ?

– La demande de remise de peine supplémentaire est à l'étude. Mon avocat semble optimiste, précisé-je sans enthousiasme.

– Tu as envie de sortir ? me demande-t-elle, les yeux interrogateurs.

– Je veux sortir d'ici tout autant que la liberté me fait peur.

Je réfléchis quelques instants.

– Ici, on me dit quoi faire, comment le faire et à quelle heure le faire. J'ai perdu tous mes repères. Et comment me reconstruire ? Dès que les gens sauront pour mon passé, ils auront peur de moi. Et même s'ils croient en mon innocence, ils auront toujours une petite voix pour leur dire : « Et si c'était vrai ? »

– C'est normal que tu aies peur. Ça fait partie du processus. Tu es une femme forte, bien plus forte que tu ne le penses. Tu auras de l'aide quand tu sortiras. Chaque chose en son temps. Des associations sont là pour aider les anciens détenus : ça commencera par un logement puis un travail. Des amis, tu t'en feras, je n'ai aucun doute là-dessus.

Ses paroles me réchauffent le cœur et me redonnent confiance, comme d'habitude. J'ai beau avoir gagné en force, mentale comme physique, les doutes prennent vite l'ascendant. Mes moments avec Patty sont pratiquement les seuls pendant lesquels je m'autorise à analyser mes émotions. Le reste du temps, je les balaie d'un revers de la main pour redevenir cette enveloppe vide et me concentrer sur mon unique projet d'avenir.

– Tout cela est tellement injuste, finis-je par déplorer, amère.

– Je sais, ma jolie, je sais.

– Ils auraient dû me protéger. Après tout ce qu'il m'a fait subir. Au lieu de cela, ils m'ont déclarée coupable. Coupable, répété-je.

Je plante mon regard bleu dans le sien et sans ciller reprends ma litanie habituelle.

– Aux yeux de la justice, je ne suis pas la victime mais le bourreau. Comment Antoine aurait-il pu faire une chose pareille, hein ? C'est forcément elle, Sienna Marcelly, cette petite blonde qui semble si fragile psychologiquement et si… instable. La justice fait un travail d'amateur, elle ne cherche pas à connaître la vérité pure, elle n'a pas le temps pour cela. Mais moi, j'ai tout mon temps. La vérité éclatera tôt ou tard, même si je dois y laisser ma vie. Je ne pourrai pas vivre en paix tant qu'il restera impuni. Tant qu'il sera libre. Parce qu'il aura toujours, d'une manière ou d'une autre, une emprise sur moi.

– Je comprends ce que tu ressens, Sienna. Mais ça ne résoudra rien. Si seulement tu t'en rendais compte.

– Il m'a tout pris. Et je l'ai laissé faire pendant tant d'années. Je n'ai plus rien à perdre, Patty.

– Si ! Ton avenir !

La rage déforme désormais mes traits angéliques. Patty se penche vers moi pour poser sa paume sur ma joue, m'apaisant avec douceur. Son geste est presque maternel.

– Tu m'aideras, tu n'as pas changé d'avis ?

– C'est déjà fait, me glisse-t-elle, une moue complice éclairant son visage.

Je lui souris à mon tour, reconnaissante. Je ne lui ai rien demandé d'extraordinaire, juste de l'aide matérielle, mais ça pourrait lui causer des ennuis si quelqu'un l'apprenait.

Je sais que j'ai pris un risque en lui confiant mes projets. Elle pourrait tout déballer. Mais j'ai confiance en ce petit bout de femme.

– Je dois y aller. Ton repas gastronomique t'attend, essaie-t-elle de plaisanter tout en se levant de sa chaise.

Je la laisse enfiler son trench beige et, lisant l'émotion gagner son visage, lui ouvre mes bras pour l'y accueillir. Elle se redresse pour obliger ses larmes à rester là où elles sont : enfouies.

– Appelle-moi, d'accord ?

– J'essaierai, c'est promis.

Je n'ai pas dit que je le ferai. Mais que j'essaierai.

– Tu verras, la personne qui me remplace est quelqu'un de bien. Vous allez bien vous entendre.

Je ne peux cacher mon scepticisme lorsque je lui ouvre la porte du box et la regarde partir pour la toute dernière fois.

La surveillante commence à me raccompagner.

– Madame Marcelly ! m'interpelle Patty.

Je me retourne vers l'élégante femme aux cheveux blonds mi-longs parfaitement brushés,

l’interrogeant du regard.

– Laissez-lui une chance !

Un sourire discret se dessine au coin de mes lèvres face à la ténacité de mon amie. La nouvelle visiteuse n’arrivera jamais à la cheville de ma Patty. Aucune chance.

Chapitre 2

Lorsque la surveillante m'invite à rentrer dans ma cellule, je sors de ma torpeur. Je ne voulais rien montrer à Patty mais son départ a provoqué un véritable tsunami intérieur. Je m'oblige à ranger ma peine au placard et à ne laisser filtrer aucune émotion. Sorayah ne va pas me lâcher sinon.

– Alors, c'était qui ? Ton avocat ? Tu vas être libérée ? C'est ça, hein ?

Sorayah est ma codétenue. Je partage sa cellule depuis mon arrivée à la maison d'arrêt. Elle était déjà ici quand je suis entrée dans ces murs et en sortira sans aucun doute bien après mon départ. Homicide volontaire. Elle en a pris pour cinq ans ferme, pour des raisons précises que j'ignore et que je veux continuer à ignorer, malgré les tentatives de Sorayah pour tout me raconter. Elle m'en parle souvent d'ailleurs. Mais je n'écoute pas les détails, l'essentiel me suffit amplement. Pour ma part, j'en ai pris pour deux ans et demi. Si j'avais de l'humour, je dirais que je n'ai pris *que* deux ans et demi. J'ai été jugée coupable de tentative d'homicide alors ça aurait pu être pire. Sauf que pour une innocente, c'est trop, beaucoup trop. Après mon insouciance, c'est ma liberté qu'on m'a volée.

Corinne m'a expliqué au bout de quelques semaines que le choix des codétenus n'est pas le fruit du hasard : même tranche d'âge, même couleur de peau, même milieu social.

Mes points communs avec Sorayah s'arrêtent là puisque son physique est aux antipodes du mien : avec mon mètre soixante-cinq, elle me dépasse de presque deux têtes, elle est aussi brune que je suis blonde, son regard est aussi noir que le mien est bleu et sa peau aussi hâlée que la mienne est claire.

Dans d'autres circonstances, on aurait peut-être pu s'entendre. Mais pas ici. Elle est trop curieuse et trop bavarde à mon goût.

L'objectif pour lequel on m'a placée avec elle est simple. Il est le même pour chacune d'entre nous : créer un lien pour prévenir le passage à l'acte. La prévention suicide est la préoccupation numéro 1 de l'institution carcérale. L'une des raisons pour lesquelles avoir une cellule pour moi seule est un rêve inaccessible. Ça et la surpopulation.

Dans mon malheur, j'ai de la chance. Sorayah a ses défauts mais n'est pas une fille méchante – ironique qualificatif pour présenter cette femme qui en a tué une autre. Un crime passionnel. Mais notre cohabitation est pacifique. Ce qui est loin d'être le cas dans les autres cellules.

Moi et mes idées préconçues… J'étais persuadée que la solidarité féminine serait encore plus forte en prison. Pour le coup, *Orange is the New Black* est assez fidèle à la réalité. Coups bas, dénonciations, règlements de comptes. En prison, la solidarité féminine, elle se monnaie.

Je picore dans mon assiette le plat déjà tiède. Sorayah jette régulièrement un œil vers moi.

– Hey ! Miller ! Tu ne veux pas de ton entrée ?
– Arrête de m'appeler comme ça ! répliqué-je d'un ton las.

Si Sorayah utilise cette référence incessante à Sienna Miller pour me taquiner, les autres le font pour me provoquer.

Si j'étais Sienna Miller, je ne serais pas là. La notoriété et l'argent m'auraient aidée. Antoine, lui, avait l'argent et le pouvoir. Comment ai-je pu un seul instant croire que j'étais de taille à lutter ?

Un goût aigre refait surface dans ma bouche. Le dégoût de lui, de moi, s'insinue de nouveau dans mes veines. La colère, ma fidèle compagne, me gagne encore ce soir. Elle a définitivement jeté dehors le peu de paix qui survivait quelque part en moi. Que ressent-on quand on est en paix ? Je ne le sais plus. Mais je suis déterminée à retrouver cette sensation tôt ou tard.

– Je ne vois pas ce qui te gêne. T'es son sosie ! C'est un compliment ! Alors, tu me la donnes, ton entrée ?

Je tends mes carottes râpées à l'estomac sur pattes qui me sert de colocataire. Je grignote les féculents composant une partie de mon plateau, prenant mon temps pour retarder au maximum la longue nuit qui m'attend. Ce n'est pas comme ça que je vais franchir la barre des cinquante-cinq kilos. Mais peu importe. Je me nourris de l'essentiel. Bientôt cinquante-cinq kilos de muscles si je m'en tiens à mon programme.

Lorsque je pose mon repas à peine entamé près de la porte de la cellule, il n'est que dix-huit heures. Ne pas penser au fait que je ne sortirai d'ici que demain matin pour ma toilette.

Je monte m'asseoir sur mon lit, m'adosse au mur à la peinture écaillée et mets en place mes écouteurs. Lorsque la voix de Matthew Bellamy [1] envahit mon cerveau, je ferme les yeux pour faire le point sur cette journée et réfléchir à mon avenir.

Avec le départ de Patty, je m'accorde une pause. Une des rares pauses depuis que je suis entrée derrière ces murs parés de barbelés. Je laisse la peine immense affluer dans chaque parcelle de mon corps sans chercher à chasser l'envahisseur. Je n'ai pas d'autres moyens pour faire mon deuil de l'absence annoncée de ma seule amie. La seule personne qui m'a rendu visite et en qui j'ai entièrement confiance. Sur ce coup, j'ai eu de la chance. De ne pas être entourée, de ne pas avoir de famille et d'avoir un concubin ignoble. Les visiteurs de prison sont rares, alors ils sont réservés à ceux qui n'ont personne. Aux gens comme moi.

Peut-être que je reverrai Patty, dehors.

Non. Tu ne dois pas l'impliquer plus que nécessaire.

Antoine a bousillé mon passé et mon présent.

Il m'a bousillée, moi. Réduite à néant.

Quand je repense au nombre de fois où je l'ai supplié d'arrêter, où je me suis pliée à ses supplications lorsqu'il implorait mon pardon et qu'il me promettait que ça ne se reproduirait jamais.

Je le hais, lui, pour tout ce qu'il m'a fait endurer.

Je me déteste, moi, pour l'avoir laissé faire.

Comment peut-on accepter ça ? Comment peut-on en arriver là ? À ne plus avoir aucune estime de soi ?

Antoine. Encore et toujours, Antoine.

« You don't have long, I am on to you [2] »

Oui, Antoine. Ces paroles s'adressent à toi. Le temps t'est compté.

Le travail pour me libérer de son emprise a été éprouvant, difficile et extrêmement long. Même après toute la souffrance que j'ai endurée, j'ai longtemps minimisé sa violence, ses humiliations, trouvant des excuses à l'inexcusable.

Claire Vasseur, la psychothérapeute de la maison d'arrêt, m'a énormément aidée sur le chemin de la guérison.

Ma prochaine étape : me pardonner d'avoir accepté l'inacceptable. Comment le pourrai-je ? Comment pourrai-je me regarder de nouveau dans une glace ?

« The time, it has come to destroy your supremacy [3] »

Ces paroles me ramènent à la réalité, à mon avenir.

À l'extinction des feux, je suis prête pour une nouvelle nuit de travail. Prête à plonger dans mes projets. Dans mon unique projet, en réalité. Celui qui me fait tenir. Celui qui me donne envie de me lever le matin. Faire payer Antoine. À n'importe quel prix.

---

1 Chanteur du groupe Muse.

2 « Tu n'as plus beaucoup de temps, je suis après toi. »

3 « Le temps est venu de détruire ta suprématie »

Chapitre 3

Je suis à terre contre le buffet imposant de la salle à manger, recroquevillée. Et j'attends que la pluie de coups et d'insultes s'arrête enfin.

– T'es qu'une salope !

Un coup de pied dans le ventre. Je me rétracte de manière incontrôlable. Il n'aime pas que je fasse ça. Ça l'énerve encore plus.

– Je t'ai vue l'allumer !

Ne rien répondre. Ça ne ferait qu'envenimer les choses.

Il me relève par les cheveux, j'ai l'impression que mon crâne va se déchirer. Dix minutes qu'il s'acharne sur moi. À cause du livreur qui était en train de me faire signer le bon de livraison au moment où il est rentré. Toutes les excuses sont bonnes pour me frapper.

– Lève-toi, sale pute !

Je grimace en lui obéissant. La douleur irradie tout mon corps. Y a-t-il un endroit où il ne m'a pas encore tapée ce soir ? Oui. Le visage. Si on oublie le fait qu'il m'a giflée. Ma peau est encore échauffée par cette gifle éclair.

– T'as vu ce que tu me fais faire ? Tout ça, c'est ta faute.

Une lueur sadique s'installe dans son regard. La panique s'insinue dans chaque parcelle de mon corps.

Ne pas tomber.

Tenir sur mes jambes flageolantes.

Encaisser.

Le poing fermé, il fait semblant de me frapper à trois reprises. Ça le fait marrer.

– Ne recule pas !

Il s'amuse, me teste, me pousse à bout dans sa folie.

– Ne recule pas, j'te dis ! T'es qu'une salope, Sienna.

Cette fois-ci, il n'arrête pas son mouvement. Son poing vient s'écraser sur ma pommette dans un bruit sourd. La violence du choc me fait dodeliner de la tête. Un autre coup. Un goût de fer envahit ma bouche. Il m'a fendu la lèvre. La douleur est atroce. Les larmes restent bloquées au fond de ma gorge.

J'ai peur quand je lis dans ses yeux qu'il n'en a pas fini. J'aimerais le supplier d'arrêter mais aucun son ne sort.

Il dresse de nouveau son poing devant mon visage. Le coup final. Celui qui risque de me mettre K.-O. Je me réveillerai dans quelques secondes, quelques minutes, peut-être même quelques heures, dans le noir, en chien de fusil, sur le parquet parfaitement lustré, frissonnante.

Ça y est. Il percute mon visage.

Black-out.

***

Je me réveille en sursaut. Je suis trempée, des gouttes de sueur perlent sur mon front. À bout de souffle, je tremble de peur, presque soulagée de me rendre compte que je suis dans mon lit, dans ma cellule. Mes cauchemars sont effroyables de réalisme. Cet épisode-là restera l'un des plus violents de tous, le premier au cours duquel Antoine a perdu le contrôle et franchi ses propres limites. Je ne suis pas allée travailler pendant deux semaines, le temps que les marques s'estompent.

Il me faut de longues minutes pour me calmer et ne plus penser à ce terrible souvenir, l'un de ceux qui reviennent me hanter pendant chacun de mes sommeils.

Il est quatre heures du matin et ma nuit s'arrête là. Je ne pourrai pas me rendormir. Je me lève et commence mes exercices nocturnes, dans le silence pesant de la maison d'arrêt.

Chapitre 4

– Qu'est-ce qui t'arrive, Miller ? T'as mangé du lion ou quoi ?

La voix de Sorayah me cloue sur place. Je ne m'étais pas rendu compte que je faisais les cent pas dans notre cellule.

Non, je n'ai pas mangé de lion, Sorayah. *Je suis* le lion. Je tourne en rond dans ma cage en attendant que le dompteur me fasse sortir à contrecœur. Je n'aurais jamais dû dire oui à Patty. Mais il est trop tard pour reculer.

Je grogne intérieurement. Pourquoi ai-je accepté d'avoir une nouvelle visiteuse ? Je n'ai aucune envie de parler à une étrangère. À quoi bon ?

J'entends d'ici Patty me dire : « Ça te changera les idées. » De quoi pourrait-on bien parler qui me changerait les idées ? Des tendances de l'automne ? Du *must-have* de la coiffure ? Quoique… Ça pourrait me servir pour préparer ma sortie, ironisé-je.

– Marcelly ! Visite !

Ce n'est pas trop tôt. Qu'on en finisse !

La surveillante me libère de ma cage et m'invite à la précéder.

– Allez ! Souris, Sienna ! Ce n'est pas tous les jours qu'on a un nouveau visiteur, m'encourage Sorayah.

Je pourrais lui rétorquer que personne ne peut remplacer Patty, que je n'ai pas envie de parler à une inconnue, mais mes lèvres restent scellées, comme d'habitude.

Mes jambes connaissent le chemin par cœur. Je les laisse me guider jusqu'à la salle de visite, mon cerveau ayant décidé de se mettre en mode « pilotage automatique ».

La surveillante entre dans le box qui m'est réservé, me laissant en retrait. Elle va sans doute prodiguer quelques conseils à ma future meilleure amie. J'en profite pour me sermonner.

Fais-le pour Patty. Fais-le pour ta sortie. Et n'oublie pas d'être polie et souriante. Souriante ? *Sois polie, ce sera déjà pas mal.*

– Marcelly ! Vous pouvez y aller.

J'amorce un pas vers le box, à la fois stressée et découragée en pensant aux efforts qui m'attendent

pour me montrer un minimum sociable.

J'entre enfin dans la pièce pour découvrir celle que je rencontrerai désormais toutes les semaines.

Et subitement, je me raidis.

– Bonjour, Hélios Talfer. Je suis votre nouveau visiteur de prison.

Je reste immobile et silencieuse face à l'homme qui se présente à moi. Hélios Talfer !? Un homme !? Mais qu'est-ce qui a bien pu passer par la tête de Patty !? Comment a-t-elle pu croire que j'accepterais de me confier à un homme ? Je ne fais confiance à personne et encore moins aux hommes. Pas depuis que j'ai fait l'amère et douloureuse expérience de ce dont ils sont capables.

Il faut que je sorte d'ici.

– Patricia m'a dit beaucoup de bien à votre sujet, ajoute-t-il comme s'il avait répété son texte.

Je dois partir.

Sauf qu'il m'est impossible de faire un mouvement. Je suis statufiée, incapable d'amorcer le moindre geste.

Mon visiteur reste debout, me surplombant de son mètre quatre-vingt-cinq, attendant que je dise ou fasse quelque chose. Ses yeux marron foncé me sondent. Et moi, je le détaille tandis qu'il passe une main dans ses cheveux bruns légèrement ondulés. Ils sont coupés court. Sous sa barbe naissante, sa peau a une teinte légèrement mate. Ses vêtements – noirs – ne laissent aucun doute sur le fait que ce trentenaire est sportif. Il est sec et sa fine musculature se devine aisément sous le tissu ajusté.

Mon regard s'arrête un instant sur ses mains soignées et imposantes. Ces mains-là ont-elles déjà blessé une femme ?

Mon esprit vagabonde vers le souvenir de celles d'Antoine. Lorsque nous nous sommes rencontrés, je les ai admirées, ces mains. Au travail d'abord. Dans l'intimité ensuite. Effilées. Douces. Inoffensives. Comment imaginer alors qu'elles allaient devenir aussi brutales ?

Des mains qui soignent le jour. Des mains qui frappent la nuit.

Je frémis à cette idée.

– On peut peut-être s'asseoir ? propose cet Hélios, visiblement dérouté par mon silence.

J'accède à sa demande en prenant place sur la chaise qui m'est destinée. Instinctivement, je l'ai reculée au maximum afin de me tenir le plus possible à distance de cet homme dont je me méfie sans même le connaître. L'effet Antoine.

Les bras croisés, j'attends qu'il me pose ses questions. Je sais qu'il en a, même s'il n'est pas

censé aborder le sujet. Tout le monde en a. Pourquoi suis-je là ? Patty a dû le lui dire.

Suis-je vraiment coupable ? Suis-je folle ? Est-ce que je regrette ? Non. Non. Et non.

Il prend place en face de moi, rapproche sa chaise de la table pour y poser ses avant-bras. Je prends conscience qu'il vient de réduire la distance de sécurité que je venais tout juste d'instaurer et cela m'effraie. J'observe ses mains jointes. Ces mains-là ont-elles déjà frappé ? me répété-je. Cette question m'obsède depuis que je suis seule dans cette pièce minuscule avec lui.

Enfermée avec un homme dans un box de quatre mètres carrés. Il est si près de moi.

Respire.

Sentir son parfum frais et boisé. Agréable.

Ne respire plus.

Au moins, il ne porte pas le même parfum qu'Antoine. Je ne supporte plus ce parfum. Il me terrorise, me donne la nausée, me révulse. Mon avocat a dû en changer. J'ai apprécié l'effort.

Maître Pierre Duclos, le seul homme en qui j'aie à peu près confiance. Physiquement, il n'a rien de commun avec cet Hélios. Maître Duclos a des allures de paternel là où Hélios aurait plus des allures de, disons, tentateur.

Hélios. Est-il grec ? Avec un prénom et un corps pareils, sans doute.

Si je ne savais pas que devenir visiteur de prison est un acte basé sur le volontariat, je me demanderais si Hélios est venu de gré ou de force. Il semble encore plus mal à l'aise que je ne le suis et me regarde comme si j'étais le diable en personne. Je ne comprends pas ce qui a plu à Patty chez cet homme. Humainement parlant, j'entends. Parce que évidemment, si on s'en tient au physique, je suis certaine que toute la gent féminine travaillant ou vivant dans la maison d'arrêt prendrait volontiers ma place.

Sa mâchoire crispée, ses yeux devenus presque noirs – de dégoût ? – m'invitent encore plus au silence. J'observe le moindre de ses gestes. N'ayant aucun instinct en matière d'hommes – Antoine en est la preuve vivante –, je ne me pose plus de questions : je me méfie, point barre.

Je sens ses yeux assombris se poser sur moi, détaillant mon visage.

Ne perds pas ton énergie, Hélios, il n'y a rien à voir.

Et pour cause. J'ai perdu toute ma lumière : mes cheveux blonds sont ternes, ma peau est encore plus claire qu'avant, mes yeux ne pétillent plus, mon sourire n'éclate plus. Je suis presque transparente. Ce n'est pas à cause de la prison. C'était déjà le cas avant qu'on m'amène ici.

Je le surprends en train de passer ma tenue en revue. L'état des lieux est rapide : un pull trop large

et un slim distendu. Je ne vois pas l'intérêt d'acheter de nouveaux vêtements. Au moins, les nanas en manque me foutent la paix. Pour éviter de tenter qui que ce soit, je me suis dit qu'il valait mieux faire profil bas. Malgré tout ce que j'ai subi avec Antoine, je ne suis pas attirée par les femmes, et l'enfermement carcéral n'y changera rien.

Le silence est perturbé par un raclement de gorge.

C'est parti pour l'interrogatoire.

– Je… Je ne sais pas ce que je dois dire ni ce que je dois faire, m'avoue-t-il. Vous êtes la première à qui je rends visite.

Malgré son timbre de voix grave et chaud, il a dit cela sur un ton incroyablement froid. Pourquoi est-il venu si ça l'emmerde d'être là ?

– La première ? La première quoi ? le provoqué-je.
– Détenue.
– Condamnée, précisé-je.
– Condamnée. Si vous préférez…

Nouveau silence.

– Pourquoi avez-vous été condamnée ? reprend-il sans afficher la moindre curiosité.

Il le sait, c'est évident ! Alors pourquoi demander ?

– Tentative d'homicide.

Je prononce ces mots sans ciller pour capter sa réaction. Une lueur étrange traverse son regard. A-t-il peur ? Ou est-il juste surpris qu'une fille aux allures fragiles et au teint de porcelaine soit capable du pire ?

– Vous êtes au courant que vous n'êtes pas censé poser ce genre de question ? complété-je.
– Vous avez voulu tuer qui ? continue-t-il sans prêter attention à ma remarque.

Encore une fois, je suis stupéfiée par sa question.

– Vous le savez déjà, non ?! m'énervé-je.

À quoi joue-t-il ?

– J'aimerais l'entendre de votre bouche.

Pour être cash, il est cash. Pourquoi fait-il cela ? C'est sa manière de me mettre en confiance ? Il s'y prend extrêmement mal si c'est le cas !

– Mon concubin.

Sa mâchoire se crispe.

– On m'appelle la Veuve noire, ajouté-je en m'efforçant de garder mon sérieux.

Je ricane intérieurement.

– Et vous, vous avez fait quoi ?
– Comment ça, « j'ai fait quoi » ? s'étonne-t-il.

Il remue sur sa chaise, se redresse, l'air perplexe et les sourcils froncés. Si je sens que je domine la situation, lui est en train de se refermer comme une huître. Ses bras croisés et son corps tendu le trahissent.

– Pour être là.
– Qu'est-ce que vous voulez dire ?
– Vous n'avez pas envie d'être là. Je me trompe ?
– J'ai mes raisons, réplique-t-il sèchement, les poings serrés.
– Mes questions vous dérangent ? persisté-je, agacée par son attitude glaciale.

Les visiteurs de prison sont là pour soutenir, pour écouter, pas pour juger. C'est pourtant le sentiment que j'ai en sa présence. D'être jugée.

– Nous sommes là pour parler de vous, pas pour parler de moi.
– Vous vous trompez. Nous sommes là pour discuter de tout, de rien. De vous, de moi. Personne ne vous a expliqué le rôle d'un visiteur de prison ? le provoqué-je.
– OK, tempère-t-il. Je suis là parce que Patricia pense que nous avons des points communs.
– Lesquels à votre avis ? m'étonné-je.
– Aucune idée, ment-il.

Pour la première fois depuis son arrivée ici, il détache ses yeux des miens.

Notre conversation semble irréelle, à mille lieues de ce à quoi je m'attendais.

– Vous êtes là pour combien de temps ? enchaîne-t-il pour changer de sujet.
– Deux ans et demi.
– Et il vous reste ?
– Treize mois. En théorie.
– En théorie ?
– Il se peut que je sorte plus tôt. C'est ce que dit mon avocat.
– Quand ?
– Je ne sais pas. Dans trois mois. Peut-être plus. Peut-être moins.
– Vous ne feriez même pas les deux tiers de votre peine ? s'offusque-t-il, l'air dégoûté.
– Ça vous choque ?

– Honnêtement ? Oui !

Sa franchise me déstabilise. Tout comme son regard noir.

– Pourquoi ? le sondé-je.

Il se penche légèrement en avant, hésitant. Il amorce une réponse.

– Non, ne dites rien. Donc, selon vous, si je suis là, c'est que je l'ai bien cherché ? C'est tout ce que je mérite, hein ? J'ai déjà été jugée, je n'ai pas besoin d'un second procès.

Je m'arrête, énervée. Cet homme est là devant moi depuis un quart d'heure seulement, et j'ai envie de lui arracher les yeux. Je ne me suis pas rendu compte que je m'étais rapprochée de la table. Nous sommes désormais si proches que je sens son souffle caresser ma peau et les effluves de son parfum s'insinuer en moi. Les battements de mon cœur se font plus rapides et plus brutaux. Je réalise soudainement l'état dans lequel je suis.

Troublée.

Essoufflée.

Tremblante.

Épuisée par cette joute verbale.

Les visites ne sont-elles pas faites pour divertir ? Pour être des pauses salvatrices dans l'enfer carcéral ?

On dirait bien que derrière le dieu Hélios se cache le diable en personne.

– Vous avez raison, convient-il aisément, trop aisément. Je vous présente mes excuses.

Elles sonnent faux, tes excuses.

« Laisse-lui une chance. » Les derniers mots de Patty.

Sa jambe s'agite dans un tic nerveux. On dirait que lui aussi est épuisé par le moment que l'on vient de passer ensemble.

– Pourquoi purgez-vous votre peine en maison d'arrêt ? Vous ne devriez pas être dans un centre de détention ?

Je soupire. Ce mec n'y connaît décidément rien. *Qu'est-ce qu'il fout ici ? Il rédige un article de presse sur le milieu carcéral ou quoi ?*

– En principe, oui, expliqué-je d'un ton las. Mais faute de places, les femmes purgent souvent

leurs peines en maison d'arrêt, à l'exception des très grosses peines.

– Je vois. Bon… on peut peut-être en rester là pour aujourd'hui, qu'en pensez-vous ?

Pour aujourd'hui ? Parce qu'il compte revenir ?

L'idée de le revoir me laisse perplexe et me cloue littéralement le bec.

Je reste interdite tandis qu'il se prépare à partir. Je me synchronise à lui et me lève à mon tour, attendant qu'il enfile son blouson de cuir noir.

Je viens de vivre l'un des moments les plus désagréables de ces derniers mois. Si je devais résumer notre entrevue, je dirais que ça n'a pas été très jouissif. Il n'a fait que m'agresser et me juger. Je me sens révoltée. Indignée. Les hommes sont voués à blesser. Par les mains ou par les mots, même dessein.

Dis quelque chose, Sienna ! Hors de question qu'il revienne !

– Je… Je vais sortir, annonce-t-il.

Il ne parvient pas à camoufler son malaise. Sans doute se demande-t-il comment me dire au revoir. Il semble à bout de souffle lui aussi et cherche à quitter les lieux au plus vite pour prendre une bouffée d'air extérieur. Un air purifié de nos odeurs mêlées.

Je décide de jouer avec ses nerfs et de prolonger son supplice. Mettant de côté ma révulsion pour les contacts physiques, je lui tends la main d'un geste assuré, mes yeux l'invitant au défi, savourant son hésitation, m'amusant de ses efforts pour accepter cette poignée de main. La main d'une condamnée. Comme s'il risquait d'être contaminé par une maladie contagieuse.

Il l'enserre fermement d'abord, restant un instant fixé sur nos mains ainsi liées, puis relève le regard pour ancrer ses iris dans les miens. Le noir de ses pupilles s'agrandit, le mien frémit. Il relâche légèrement sa prise, la rendant douce et agréable.

Lorsque la porte s'ouvre sur la surveillante, nos mains se détachent brutalement. Embarrassé par cet échange muet, il se frotte la nuque.

Hélios, le dieu du Soleil. Je viens apparemment de m'y brûler.

Je fais volte-face vers la sortie, troublée moi aussi. Pourquoi ? Aucune idée. Impossible de réfléchir de manière sensée tant que je ne serai pas loin de lui, tant que j'aurai son parfum dans les narines.

– Je reviendrai la semaine prochaine, Sienna, m'avertit-il alors que je suis déjà dans le couloir.

Sienna. Il ne devrait pas m'appeler ainsi. La surveillante semble ne pas avoir relevé cette faute. Quoi qu'il en soit, mon prénom résonne différemment dans sa bouche.

Le trajet jusqu'à ma cellule se déroule dans le silence habituel.

Mes mains sont moites et mon corps tremble. Les symptômes de l'asphyxie ? Pourquoi ai-je la sensation d'être restée en apnée ?

Lorsque je regagne enfin ma cellule, je m'allonge sur mon lit et décortique cette visite étrange. Pourquoi est-il devenu visiteur de prison ? *Mon* visiteur de prison ? Je n'ai perçu aucun altruisme en lui. Il semble écœuré par le monde carcéral. Et il est si différent des bénévoles habituels. Ce sont souvent des retraités. Patty faisait déjà figure d'exception du haut de ses 51 ans. Lui doit en avoir 35 tout au plus. Tout droit sorti d'un magazine de mode. Peut-être est-ce un homme public ? Et qu'il fait ça pour son image ?

Les traits de son visage me reviennent en mémoire, dans une réplique parfaite, comme s'il était encore face à moi. Que se cache-t-il derrière ce regard énigmatique ? Mon cœur manque un battement lorsque je revois ses yeux assombris plongés dans les miens. Je ressens quelque chose d'étrange, d'un peu douloureux, une sorte de boule dans la gorge. Depuis quand n'ai-je pas ressenti ce petit pincement ?

La réponse est immédiate et violente.

Depuis ma rencontre avec Antoine.

Le premier jour où je l'ai vu, je suis immédiatement tombée sous son charme. La bienveillance de ce brillant médecin à mon égard me rassurait. Moi, l'élève infirmière. Je rêvais d'intégrer le service du plus jeune chef de service dans sa spécialité. Je savais que la neurochirurgie serait une expérience enrichissante pour ma formation d'infirmière. Je ne savais pas que je trouverais bien plus. Une expérience sombre et dévastatrice.

Il était si prévenant et si attentionné.

Si doux.

Si flatteur.

De rendez-vous en rendez-vous, j'avais l'impression d'être devenue le centre de son monde. Ses compliments pleuvaient, me propulsant sur un nuage.

Il était brillant, intelligent, puissant, séduisant. Et il m'aimait ! Moi !

Ça rendait toutes les autres femmes de la clinique jalouses. Et je me surprenais à me sentir particulière. À me sentir spéciale.

Tout était si parfait.

Il était si parfait.

Avant de…

Je secoue la tête pour éjecter les cicatrices du passé.

Le visage d'Hélios prend aussitôt le relais.

Notre entrevue m'a troublée. Mille pourquoi s'entrechoquent dans ma tête.

Pourquoi ai-je cessé de respirer en sa présence ? Pourquoi puis-je encore sentir son parfum comme s'il était présent, là, dans cette cellule ? Pourquoi penser encore à lui maintenant ?

Cette boule qui joue au ping-pong dans le creux de mon ventre, la chaleur de sa main serrant la mienne, ses yeux ancrés dans les miens…

Les mêmes effets que lorsque j'ai rencontré Antoine. Cela ne me dit rien qui vaille.

Ne pas oublier pourquoi je suis là. À cause de qui.

Très vite, ma raison reprend le dessus. Jusqu'à aujourd'hui, je ne ressentais plus rien. Cela doit continuer ainsi.

Ne rien éprouver. Et sortir d'ici pour que justice soit faite. Ma justice.

La semaine prochaine, j'annoncerai à Hélios que je mets fin à ses visites.

Chapitre 5

Ma bonne résolution en tête, je me concentre de nouveau sur ce que je fais de mieux – préparer ma sortie – et liste une à une les étapes déjà réalisées.

Patty a accepté de louer une petite cave à son nom pour que le mien n'apparaisse nulle part. Je sais que c'est une idée qui peut paraître extrême mais je préfère jouer la sécurité et ne rien laisser au hasard. Il suffirait d'un claquement de doigts d'Antoine pour qu'il apprenne que j'ai signé un contrat de location et découvre ce que j'ai entreposé dans cette cave pendant mon séjour en prison. Il risquerait de se demander dans quel trafic je suis tombée en découvrant le matériel stocké là. Et ça mettrait fin à mon plan avant même qu'il n'ait commencé.

Alors même que je suis enfermée, Antoine a toujours une emprise sur moi et influence chacune de mes décisions. Cet état de fait me rend folle.

Caméras, micros, téléphone portable à carte, ordinateur, vêtements. Tout a été livré à ma demande par un inconnu mandaté par Stéphanie, une codétenue. Solidarité féminine ? Non, évidemment.

J'ai payé le prix fort pour ce matériel. J'ai payé encore plus cher pour que quelqu'un le transporte là où je le souhaitais.

Une fois que ce fut fait, Patty est retournée à la cave pour en changer le code d'accès.

C'est fou comme tout s'achète en prison. Ce système a un nom : les cantines. Sauf que normalement, les cantines, c'est légal. Et le principe est simple. Il suffit de remettre des bons de cantine à un agent pénitentiaire. En d'autres termes, on passe commande et l'agent se charge de faire les achats pour nous. Ce n'est pas du luxe, ça ? Un assistant personnel en quelque sorte ! La comparaison m'amuse.

Évidemment, tout cela n'est pas gratuit. Lorsqu'on arrive ici, un compte bancaire est ouvert spécialement pour la détention et sert justement aux dépenses quotidiennes. Le mien est peu fourni. Alors je ne m'achète rien, contrairement à d'autres qui semblent avoir des ressources inépuisables. Souvent de l'argent envoyé par leur famille. Elles s'achètent une console de jeux ou des livres, des vêtements ou du maquillage. Celles qui se méfient des codétenues affectées en cuisine ne mangeront jamais la gamelle commune, commandant à l'extérieur les repas qu'elles feront cuire en cellule avec des plaques chauffantes qu'elles auront également achetées.

Moi, je n'ai personne et je n'ai que très peu d'économies. Je préfère les laisser sur le compte ouvert dehors. Le seul que j'aie réussi à cacher à Antoine. Je sais que j'en aurai bien besoin à ma sortie.

Mon look attendra et le repas commun me suffit. Pour ce que je mange. Des féculents et des fruits,

rien d'autre.

C'est mieux qu'à la maison. Au moins, ici, j'ai le droit de manger à table.

***

– Mange ça ! m'ordonne Antoine.

Je m'exécute sans broncher, sans le regarder dans les yeux, pour ne pas le provoquer.

Il me jette la nourriture au sol, là où je suis assise, au milieu du salon, comme si j'étais une bête de foire. Il me donne ses restes. J'ai de la chance aujourd'hui car il y en a. Ce n'est pas toujours le cas.

Oui, ma chance se résume à cela. À avoir droit à des restes.

Si on m'avait dit que j'en arriverais là un jour, j'aurais ri à gorge déployée.

Antoine se repaît de l'humiliation qu'il me fait subir chaque soir, au moment du dîner. Mon repas se déroule sous les insultes. Parfois, ça en reste là. D'autres fois, non.

Il déteste qu'on ait des invités pour cette raison. Car il n'a pas d'autre choix que de me laisser dîner à table. Je sais alors ce qui m'attend lorsque la porte se referme sur le dernier visiteur. Il me punit pour ne pas avoir pu m'avilir.

***

Les trafics, je les appelle aussi « cantines ». En général, il s'agit de téléphones portables et de stups. Rarement de matériel de surveillance. Mais ça n'en reste pas moins illégal. Et donc risqué. Le paiement est plus délicat puisque, bien entendu, on ne peut pas prélever l'argent sur le compte de détention.

Dans mon cas, la difficulté est tout autre. Je n'ai rien. Patty a accepté de m'avancer l'argent. Elle voulait m'en faire cadeau mais c'est hors de question, même si elle peut se le permettre. Je la rembourserai. Quand ? Je n'en sais rien, mais je la rembourserai.

Il était convenu qu'elle laisse la liasse de billets dans la cave pour que la personne mandatée par Stéphanie la récupère lorsqu'elle viendrait y déposer le matériel commandé. Stéphanie a reçu son dû, ça ne fait aucun doute. Si ce n'était pas le cas, mon corps s'en souviendrait. Ici, les dettes se paient à coups de poing et de pied balancés dans un recoin de la prison.

Je tressaille en repensant au nombre de fois où j'ai subi ces coups lorsque j'étais officiellement libre. Je me sens plus libre ici que dehors.

Peu à peu, le nombre d'étapes qu'il me reste à accomplir diminue. Un sourire de satisfaction apparaît au coin de mes lèvres.

Être prête pour ma sortie. Il n'y a que cela qui compte.

***

– Bon, Sienna, la décision du juge de l'application des peines ne devrait plus tarder, m'informe Maître Duclos d'une voix posée.

J'acquiesce à ses propos, sans trop d'espoir d'obtenir une remise de peine supplémentaire. J'ai cessé d'espérer il y a bien longtemps.

Mon avocat semble serein, lui. Il se redresse, rajuste sa cravate et les pans de sa veste. Lorsqu'il se frotte le menton, je comprends qu'il a quelque chose à m'annoncer.

Il se lève de sa chaise et commence à faire les cent pas dans le box minuscule.

– J'ai reçu un appel d'Antoine, me lâche-t-il subitement.

Cela me fait l'effet d'une bombe. Mon corps se raidit en entendant son prénom. Je croise les bras pour me fabriquer un bouclier imaginaire. Il n'est pas là, je ne crains rien et pourtant, je me mets en position de défense.

– Qu'est-ce qu'il voulait ? articulé-je avec difficulté.

Je connais déjà la réponse. Il a déjà appelé Maître Duclos par le passé mais a abandonné pendant plusieurs semaines. Je savais que, tôt ou tard, il ferait une nouvelle tentative. Il n'abandonne jamais.

– Il veut que vous acceptiez de le voir.

On y est.

– Ah…
– Il dit que vous lui manquez. Qu'il vous aime. Malgré ce que vous avez fait.

Cette phrase me révolte. Je bondis de ma chaise, rouge de colère.

– Malgré ce *qu'il* m'a fait ! m'insurgé-je.

Bien sûr qu'il m'aime. M'humilier lui manque. Tout comme me frapper. Me bousculer. Me forcer à le sucer et à avaler. Me cracher dessus après m'avoir baisée. Me répéter que je suis une merde, une pute, une salope. Que j'ai de la chance d'être avec un homme comme lui, un brillant médecin. Il veut me récupérer pour tout recommencer. Encore et encore.

Je fulmine devant mon avocat qui ne sait pas comment apaiser ma rage. Les minutes s'égrènent. Maître Duclos reprend finalement la parole.

– Sienna, je lui dirai que vous refusez de le voir, d'accord ? me demande-t-il doucement.
– Oui. Je ne peux pas. C'est trop tôt, ajouté-je d'une voix faible.

Ce que Maître Duclos prend pour de la faiblesse n'en est pas. Ça fait partie du plan. Le faire mariner le temps nécessaire. Lorsque j'accéderai à sa demande, il renouera avec l'espoir de rétablir

son emprise sur moi. Il ira en douceur, je le sais. Comme lorsqu'on s'est rencontrés. Il sera parfait et attentionné. Et moi, il faudra que je prenne garde de ne pas retomber dans le panneau.

– Très bien. Je vais vous laisser. Nous nous reverrons lorsque vous aurez la décision du JAP.

Dans le couloir qui me ramène à ma cellule, je souris intérieurement. Ça y est, il s'est enfin décidé à revenir.

L'avocat d'Antoine rejaillit dans ma mémoire sans crier gare.

Il a réussi à convaincre tous les gens présents dans la salle de procès que le portrait qu'il a fait de moi était la stricte vérité.

***

– Une femme fragile, à l'enfance compliquée. Un père mort. Une mère qui l'a abandonnée. Baladée de famille d'accueil en famille d'accueil. La peur de l'abandon a rendu M^me^ Marcelly complètement instable. Alors quand mon client est rentré en retard ce soir-là, elle a cru à une liaison et a vu rouge.

L'avocat pénaliste, qui est une référence dans son domaine et qui a été engagé par mon cher ex-beau-père, savoure ses effets de manches, marquant des pauses pour tenir en haleine son auditoire, littéralement pendu à ses lèvres.

– Mon client est fou amoureux de M^me^ Marcelly. Aujourd'hui encore, malgré ce qu'elle a tenté de lui faire subir, il continue de l'aimer. Il souhaite juste que M^me^ Marcelly prenne conscience de son geste inexcusable et suive une thérapie.

Une thérapie ? Moi !? Mais c'est le monde à l'envers !!

Je bous de rage à l'intérieur. Je menace d'exploser d'un instant à l'autre. Maître Duclos m'enjoint, d'un seul regard, de ne pas dire un mot. Je me contiens au prix d'un effort considérable.

– L'avocat de la défense a, je dois dire, fait preuve de beaucoup d'imagination. Mon client, un homme violent ? ricane-t-il. Allons, allons, un peu de sérieux ! M^me^ Marcelly n'a rien trouvé d'autre pour justifier son acte impardonnable ? Si c'était le cas, où sont les plaintes, les certificats médicaux, les témoignages ?

Pauvre imbécile. Est-ce que tu as la moindre idée de ce que nous, victimes de « violences conjugales » comme vous aimez les stigmatiser, subissons ? Ressentons ? Sais-tu que la peur est le seul sentiment que nous portons en nous ? Enfin non, pas le seul. Il y a la culpabilité aussi. Parce que nous finissons par nous persuader que les insultes qu'on nous sert jour après jour sont vraies. Et que nous sommes coupables de ce que nous subissons. Ça s'appelle l'emprise psychologique, abruti. C'est d'ailleurs à cause de cette foutue emprise que peu d'entre nous parviennent à franchir le cap de la plainte, le cap de la dénonciation. Et que parmi ce nombre infime, la plupart rebrousseront chemin.

Quant aux certificats médicaux, tu crois vraiment que je n'ai pas essayé ? Pas un seul médecin n'a voulu établir de certificat mettant en cause un confrère. Elle est belle, l'institution médicale. Celle-là même qui est censée nous soigner.

Et pas de témoins non plus. Mais des absences injustifiées et des arrêts maladie pour une pseudo-dépression rédigés par Antoine lui-même, ça, oui, il y en a eu. Pour qu'il n'y

ait pas de témoins justement.

Sombre connard…

Et comble de l'ironie, il m'avait foutu la paix pendant plusieurs semaines avant cette nuit où tout a basculé. Après être allé beaucoup trop loin dans la spirale de la violence, il avait calmé le jeu. Je croyais encore qu'il pouvait changer. Mais c'était juste le calme avant la tempête. Ce soir-là, je n'avais plus aucune trace des blessures passées ! Quel coup du sort !

– Alors franchement, quelle version vous semble la plus crédible ? Celle, insensée, de M^me^ Marcelly ou celle de mon client, un brillant neurochirurgien reconnu par ses pairs, né dans une famille pleine de valeurs humaines, dans laquelle il a reçu la meilleure éducation qui soit ? J'ai là, poursuit-il en brandissant un document relié, le rapport d'expertise psychologique de Sienna Marcelly, qui atteste chacun de mes propos.

Sous le choc de ce coup ultime, je jette un œil en direction de mon beau-père, brillant pénaliste qui a choisi le meilleur de ses confrères pour défendre la prunelle de ses yeux. Je ne parle pas d'Antoine, je parle de sa réputation à lui. Il m'adresse un sourire victorieux en coin et un regard dédaigneux sur mes poignets menottés.

J'ai envie de vomir. Comment puis-je lutter contre tant de pouvoir ? Assez de pouvoir pour corrompre l'expert psy désigné par le tribunal…

***

Je n'ai pas pu lutter. C'est pour cela que je suis derrière les murs de cette prison.

Comme chaque après-midi, je descends dans la salle de sport pour effectuer mon entraînement quotidien. Me muscler pour être plus forte. Me forger un mental d'acier. Depuis mon arrivée, ma force mentale a décuplé. Il faut dire que je partais de bien bas.

M'endurcir, travailler mon cardio, augmenter ma vitesse, esquiver les coups. Sabine a accepté de m'apprendre les rudiments de la self-défense. Comme je ne veux pas revivre la sensation d'un poing contre ma mâchoire ou contre toute autre partie de mon corps, je dois avouer que j'apprends vite. Très vite.

Je crois que c'est le rituel carcéral que je préfère. Celui où j'oublie tout, où j'arrête enfin de penser, au passé comme au présent, pour me concentrer sur l'avenir.

De retour en cellule, je me hisse sur la pointe des pieds pour jeter un œil sur le monde extérieur, entre les barreaux, pour continuer à m'évader après ma séance intensive mais oxygénante. C'est mercredi. Il y a plus d'enfants dans la rue que les autres jours. Ils vont et viennent à l'aire de jeux qui se trouve non loin de la maison d'arrêt. Faute de la voir, j'en perçois au moins les bruits.

Mercredi ?! Ça veut dire que…

Eh oui, demain, c'est le jour de la visite hebdomadaire.

Hélios…

Ma gorge se noue et quelque chose de bizarre se passe au creux de mon ventre. Aurais-je peur de le revoir ? Ou bien…

Serait-ce de l'envie ?

Je secoue la tête et ris de ma propre stupidité. Avant de me rappeler que demain, je dois mettre fin à ces visites.

D'un mouvement de tête, je chasse le bel Hélios de mon esprit.

À suivre,
dans l'intégrale du roman.

Disponible :

Sienna : Me venger de lui

Entre les murs de sa prison, Sienna compte les jours.
Condamnée pour tentative de meurtre sur son fiancé, Antoine, elle ne tient que pour la vengeance.
Car Sienna n'est pas coupable. Elle est la victime qui s'est défendue face à son bourreau et a choisi de vivre plutôt que de succomber sous les coups.
C'est l'entourage d'Antoine, brillant neurochirurgien, qui a veillé à ce que ce soit elle qui finisse derrière les barreaux.
Sienna a un plan, et dès que sa remise de peine sera accordée, elle fera payer Antoine.
Mais la rencontre avec Hélios, son nouveau visiteur de prison, risque de mettre à mal ses projets.
Entre désir de vengeance et espoir d'une nouvelle vie, le choix sera compliqué. Surtout qu'Hélios a lui aussi ses secrets à cacher…

Tapotez pour télécharger.

Retrouvez
toutes les séries
des Éditions Addictives

sur le catalogue en ligne :

http://editions-addictives.com

« Toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

© EDISOURCE, 100 rue Petit, 75019 Paris

Mai 2018

ISBN 9791025743263